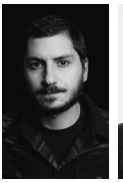
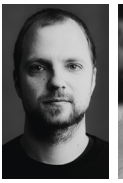


Histoires européennes

Traductions de larges extraits des quatorze livres nominés

Avril 2022



Prix de littérature de l'Union Européenne 2022

Les textes publiés dans cette publication ne peuvent pas être exploités à des fins commerciales sans l'autorisation expresse des auteurs et de leurs traducteurs. Toute reproduction, communication au public ou représentation en public doit faire l'objet d'un accord écrit de l'auteur et du traducteur. La mention -soutenu par le programme Europe Créative dans le cadre du projet du Prix de Littérature de l'Union européenne- doit obligatoirement apparaitre lors de toute publication. Les images sont été cédées à EUPL pour une exploitation uniquement dans le cadre d'EUPL et ne peuvent donc pas être réutilisées dans quelconque autre circonstance sans l'autorisation expresse de leurs auteurs.

© EUPL2022

info@euprizeliterature.eu

www.euprizeliterature.eu

FEDERATION OF EUROPEAN PUBLISHERS
FÉDÉRATION DES ÉDITEURS EUROPÉENS

Creative Europe

eibf
The voice of booksellers

Table de matières

4 Avant-propos

5 Peter Karoshi (Autriche), *Sur la route des éléphants*

33 Gaea Schoeters (Belgique), *Trophée*

80 Slađana Nina Perković (Bosnie Herzégovine), *Dans le fossé*

122 Jacobo Bergareche (Espagne), *Les Jours parfaits*

164 Iva Pezuashvili (Géorgie), *Le Bunker*

214 Takis Kampylis (Grèce), *Symptômes généraux*

259 Tadhg Mac Dhonnagáin (Irlande), *Madame Lazare*

303 Daniele Mencarelli (Italie), *Toujours revenir*

348 Tomas Vaiseta (Lituanie), *Ch*

391 Vladimir Jankovski (Macédoine du Nord), *Désirs cachés, voyages agités*

432 Kjersti Anfinnsen (Norvège), *Des moments pour l'éternité*

466 Raluca Nagy (Roumanie), *Teo de 16 à 18*

513 Richard Pupala (Slovaquie), *Femmes et hommes, animaux*

537 Eugenia Kuznetsova (Ukraine), *Demandez à Mietchka*

Histoires européennes

Depuis plus de 13 ans, le Prix de Littérature de l'Union européenne célèbre la diversité et l'excellence littéraire de plus de 41 pays en Europe et en méditerranée. Cette année, quatorze pays ont nominé des auteurs qui gagnent à être connus à l'étranger. En effet, le but de ce prix unique en son genre est de mettre en lumière ces nouveaux talents et de faciliter la traduction de leurs œuvres pour qu'ils voyagent en Europe et au-delà. Les lauréats 2022 du Prix EUPL -de son acronyme anglais European Union Prize for Literature- seront annoncés le 22 avril à l'occasion du Festival Paris Livre.

Nous vous proposons de vous plonger dans la littérature de ces 14 pays, dont l'Ukraine, grâce aux longs extraits de ces livres, traduits en français. Lire nous permet de découvrir les autres, de mieux les comprendre, de développer notre empathie. Grâce à ces passages dans les mots et les mondes d'autres Européens, préparez-vous à voyager au cœur de la littérature européenne.

Bonne lecture

Jean-Luc Treutenaere et Peter Kraus vom Cleff

Présidents respectivement de la

Fédération européenne et internationale des Libraires

et de la Fédération des Editeurs européens

Autriche

Peter Karoshi

Zu den Elefanten

Sur la route des éléphants

Traduction de l'allemand par
Virginie Pironin

Nominé par Hauptverband des Österreichischen Buchhandels

SYNOPSIS

Le chercheur Theo, spécialiste de la culture, est coincé dans un étrange état de flou lorsqu'il décide de transformer sa relation avec sa femme Anna et son fils Moritz. Avec Moritz, il entreprend un voyage sur la route que le futur empereur Maximilien II a empruntée avec l'éléphant Soliman de la Méditerranée à Vienne il y a plusieurs siècles. Cette fois, ils voyagent dans le sens inverse, de l'Autriche à Gênes en passant par le Tyrol du Sud. Mais l'équipe est rapidement confrontée à des problèmes majeurs. Semblant perdu en lui-même et désespérant du présent, Theo raconte sous forme de journal intime un voyage pendant lequel il réalise que c'est le passé, les souvenirs et la mémoire qui façonnent le présent. Un voyage qui prend une tournure dramatique et au travers duquel le narrateur se rend compte que la vie est un flux de tentatives de s'expliquer et d'observer. Et qu'il faut d'abord se perdre pour se trouver.

Un jour dans notre pays, vint du Sud un gros éléphant. Dans cette bâtisse il s'arrêta, bu quantité de bon vin et mangea. Rassasié et heureux, il reprit sa route. Cela se passait en l'an 1551.

Inscription au Hotel Elefant, Ora, Sud-Tyrol

Mais ces ouvrages sont scientifiques, et la science ne s'occupe que de l'aspect superficiel ; elle n'a rien à faire des réalités – essayer de les aborder friserait l'impertinence. […] Un érudit me disait, il y a quelques semaines : « Lorsque j'ai à choisir entre le témoignage de la tradition et celui que me fournit un document, je crois toujours la tradition. Les documents peuvent être falsifiés, et ils le sont souvent ; la tradition ne l'est jamais. »

Arthur Machen, « La Terreur » dans Le Peuple blanc,
traduit par Jacques Parsons, Editions Bourgois, Paris, 1987.

Lundi 2 juillet

Je m'appelle Theo, et tout ce qui est arrivé, je l'ai toujours accepté, simplement. C'est l'impression que j'ai parfois. Une façon d'être qui ne m'empêche pas d'analyser ce qui m'arrive, bien au contraire. Malgré tout, ce journal de voyage a probablement pour objectif de comprendre et donc aussi d'examiner et de rassembler ce qui peut-être ne peut nullement être changé. C'est pourquoi ce jour-là, dès notre arrivée dans la région salzbourgeoise du Lungau, j'ai pensé que le village de Sonnseit était un lieu étrange. Il pleuvait depuis des heures, depuis Vienne pour être exact. Sonnseit n'est pas la destination rêvée où passer ses vacances d'été. La perspective de deux mois avec Anna, ma femme, et Moritz, mon fils, seuls dans un isolement terrifiant, n'était guère réjouissante. Voilà pourquoi je n'étais pas de bonne humeur. Enfin, ça aussi, c'était une peur récurrente lorsque l'on finissait par arriver, après quatre heures passées en voiture.

Le village n'est accessible que par une seule route. D'abord en côte tandis qu'elle serpente en épingles à cheveux à travers la forêt, puis la dernière partie sur les hauteurs, à travers des prés. Sonnseit se compose d'un bourg d'une quinzaine de maisons peut-être, avec d'anciennes fermes et une auberge, fermée depuis trois ans, avant de plonger dans une petite vallée encaissée se terminant au pied d'une chaîne de montagnes. Sous le sommet de gauche, le plus bas, au bout de la route goudronnée, se trouve notre maison, d'où l'on voit toujours le sommet de droite, le plus haut. Elle est collée à trois autres maisons, toutes construites à la même époque. Il y en a encore quatre autres, nettement plus anciennes, le long de la route qui traverse la cuvette.

À ce moment-là, nous ne pouvions pas encore prévoir que Moritz et moi quitterions cet endroit à peine plus de deux semaines plus tard.

En début de soirée ce premier jour, seule de la bruine tombait, le vent dans le feuillage des haies bordant le ruisseau succédait au bruissement de la pluie et je réfléchissais à faire timidement les premiers pas pour me réconcilier avec Anna quand le soleil refit une apparition à travers les nuages. Le jardin se réchauffa d'une lumière chaleureuse et je me dis que c'était un signe que les choses attendaient toujours le bon moment pour s'arranger d'elles-mêmes, pour reprendre leur cours. Une bergeronnette sautillait sur la pelouse mouillée, bordée à gauche par des buissons et la route, à droite par une zone devenant clairement plus sauvage à mesure qu'elle approchait du bois. Je me concentrai subitement sur ces quelques secondes où l'oiseau sembla courir à toute allure. Peut-être la pluie avait-elle attiré les vers habituels hors de terre ou laissé des scarabées immobiles dans l'herbe. Quoi que le volatile fût en train de chercher, il ne semblait pas le trouver dans sa hâte. Se pouvait-il qu'il ait raté quelque chose ? Je le fixai, déconcerté. Nous avions déjà passé tant d'étés à Sonnseit, jamais pourtant ces oiseaux ne m'avaient paru singuliers. Était-ce mon attention ou leur comportement qui avait changé ? Avais-je envie d'aider cet animal ?

La bergeronnette sembla se mettre à courir encore plus vite dans l'herbe mouillée, au hasard, j'ignorais dans quel but. Les longues plumes de sa queue se balançaient au gré des bonds du reste de son corps, à l'apparence si fragile. La petite flèche gris et bleu fila une nouvelle fois en avant et sa queue, qui aurait volontiers fait un tour de plus, en fut presque emportée. Ce rythme était un mystère à mes yeux, je ne comprenais rien de ce que j'observais. C'était comme si l'on me soumettait pour analyse un projet de travail à distance qui aurait dérapé. Dans sa hâte et son agitation, l'oiseau présentait presque des traits

humains. Je me levai afin de signaler ma présence, de tirer l'animal de son malheur, tant cela m'émouvait. Cette silhouette gracile était mue par un empressement, un vrai zèle, les belles couleurs de l'eau dans ses plumes s'accordaient en réalité avec le temps pluvieux. Peut-être, me dis-je, cet oiseau a-t-il besoin de mon aide parce que je suis là, disponible. D'un autre côté, c'était bien sûr plus encore que de la prétention, une idiotie, une envie de se mêler de ce qui ne nous regarde pas.

La bergeronnette est un animal étrange, me dis-je encore, cette façon qu'elle semble avoir de me pousser à m'interroger sur moi-même, comme si tout ici ne tournait qu'autour de moi. À l'époque, je me questionnais de plus en plus sur le centre de gravité de ma vie, exactement comme des personnes plus âgées me l'avaient annoncé, tel était l'ordre des choses. (Ça m'avait fait rire, ces amis et leurs doutes existentiels.) L'oiseau stoppa provisoirement son périple à travers le jardin pour s'envoler à toute vitesse vers les buissons au bord de la route. Ses mouvements paraissaient maladroits, sa trajectoire en zigzag confirmait le caractère hasardeux, sympathique mais pitoyable, dont il avait déjà fait preuve auparavant.

Comme j'avais beaucoup lu et entendu de choses dans ma vie, je savais identifier mes sentiments et j'avais conscience de cet instant d'engouement et de la tempête qu'il pouvait provoquer, et c'est justement pour cette raison que je ne me laissai duper par aucune de ces illusions pour tirer des conclusions immédiates et des conséquences sérieuses. Non, bien au contraire, là dans la pénombre du jour tombant, il se passa quelque chose que j'étais incapable d'expliquer. Cela me conforta dans l'idée que je devinais derrière tout cela quelque chose d'important.

Dans mon dos, j'entendis le sol grincer à l'intérieur. Alors que je m'apprêtais à m'excuser auprès d'Anna pour mes paroles plus tôt dans la journée, ce fut en fait Moritz qui franchit la porte. Prenant de l'élan, il me fonça dessus et tenta

de me mettre à terre. J'eus du mal à l'en empêcher, en riant, puis il se posta à mes côtés et regarda le jardin avec le même sérieux que moi. Je posai une main sur son épaule. À neuf ans, un enfant a déjà pris de la distance par rapport à ses parents et je le serrai contre moi avec d'autant plus d'affection, toujours en prenant garde de ne pas lui faire mal. Un âge délicat pour nous deux, me dis-je, quarante ans et neuf ans.

« Qu'est-ce que tu fais dehors ? me demanda-t-il.

–J'observais un oiseau. »

Visiblement ça ne l'intéressait soudain déjà plus tant que ça. Je n'avais pas l'intention de lui faire la leçon, mais je ne pus m'en empêcher. Ces neuf ans sont un cap, un âge de transition, mon fils m'écouta lui exprimer mes pensées sur la bergeronnette et mon expérience avec elle, les yeux gentiment levés vers moi.

Ma foi, me dis-je, on ne peut plus discerner quoi que ce soit, tout reste indéterminé et vague. Impossible de distinguer plus que des sentiments dans cette étrange expérience. J'ai présumé de moi. Ce qui reste palpable de ce souvenir, ce sont les gens comme moi, qui font la morale aux autres en les regardant de haut. Autrefois, je m'en serais passé.

« Vous vous êtes disputés ? me rappela-t-il. Vous ne devriez pas. »

Cette sympathique assurance que j'admire beaucoup. J'acquiesçai.

« On ne s'est pas vraiment disputés. Nous ne sommes juste pas d'accord. »

Il avait l'habitude avec nous, il hocha donc la tête en connaissance de cause et je rentrai avec lui, sans m'excuser car ce n'était plus nécessaire, on se comprenait et l'on se mit à parler d'autres choses, j'oubliai l'oiseau et ce qui m'était passé par la tête à son sujet. Cette nuit-là, alors que j'étais sur le point de m'endormir, je repensai à ma rencontre avec la bergeronnette. L'image me revint avec une grande intensité,

comme si j'avais claqué des doigts, et je me rappelai ma jeunesse, infiniment lointaine me semblait-il. Je réfléchis alors à ma situation actuelle. Au fait qu'avant, en m'endormant, je m'imaginais les grandes choses que j'accomplirais et les gens que je voulais impressionner au passage. J'eus l'impression que tout ça avait commencé à l'âge de neuf ans et avait cessé quand j'étais devenu père, maintenant quand j'allais me coucher, je sombrais immédiatement dans le sommeil, quelle qu'ait été ma volonté d'accomplir des miracles durant la nuit. J'étais devenu adulte et tout s'était transformé en une tornade vertigineuse. Je revenais sans cesse aux étapes que je croyais pourtant avoir tout juste quittées : le lever, les repas, l'immobilité au travail, le coucher, autant que possible toujours aux mêmes horaires.

Cette nuit-là, je m'imaginais encore dans la tourmente, redoutant déjà l'insomnie, mais l'incompréhensible image de la bergeronnette empressée me quitta d'un coup et je m'endormis, aussi parce que Anna s'était blottie contre moi dans son sommeil.

Mardi 3 juillet

Le lendemain matin, nous étions heureusement réconciliés. Contrairement aux quelques personnes de notre entourage, nous sommes tous les deux d'une humeur étonnamment enjouée le matin, troublée tout au plus ce jour-là par une première cigarette fumée tôt sur la terrasse froide et le reproche de négliger notre santé et de ne pas mesurer les conséquences de mon comportement.

Nous étions assis l'un en face de l'autre, les premiers vrais rayons de soleil estivaux nous atteignant de profil. À ma gauche la pelouse scintillante, à ma droite la maison devant la montagne d'où descendait, toujours suivant le lit du ruisseau, un vent frais pas même ralenti par les buissons et les arbres. Une brume matinale coagulée montait en même temps de la vallée, l'ensemble nous rappelait que nous avions eu de la chance. Malgré notre situation précaire, financièrement, mais aussi, en ce qui me concernait, par rapport à mon activité.

J'allumai une nouvelle cigarette.

« J'ai vu que tu avais encore emporté beaucoup de livres, tes bons amis, en somme. Mais combien vas-tu en lire ? Fernand Braudel et *La Méditerranée* ? Quoi qu'on n'ait toujours cuisiné que les recettes de la Méditerranée, non ? »

J'acquiesçai, ignorant délibérément son sourire.

« C'est encore le plus probable. Pour les autres, pas un seul », dis-je.

Nous avons ri. Un mensonge, mais bon, quand sur trente bouquins, tu vas en lire peut-être un ou deux en deux mois, ça ne fait pas grande différence.

« J'en ai remarqué un seul de nouveau : L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime.

–Philippe Ariès, complétai-je. Tu veux savoir de quoi ça parle ?

–Seulement si tu es capable de me faire un résumé de la page Wikipédia.

–Alors on va éviter. Ou non, encore mieux : dans ce cas, tu devras te contenter du titre. »

Elle hocha la tête à son tour, appréciant que j'exauce son souhait. Qu'elle aille donc vraiment lire sur Wikipédia de quoi il retourne. Ce qu'elle ne savait visiblement pas, et cela me surprit beaucoup, c'était que j'avais emporté ce livre à Sonnseit presque chaque été. Soit je l'avais bien caché, soit elle n'y avait jamais fait attention.

« Tu en as besoin pour le travail ?

–Non, ce livre est complètement obsolète. Je lis juste des passages au hasard.

–Personnellement, c'est un sujet qui me répugne, l'enfant et la vie familiale. Il vaut mieux qu'on l'enterre.

–Dit la biologiste éclairée. »

Mais elle ne voulait absolument pas s'engager sur ce sujet.

« Précisément parce que nous sommes parents, un livre sur l'histoire de l'enfance ne sert plus à grand-chose ? Si l'on réfléchit différemment, tentai-je de poursuivre sa pensée.

–Bien sûr, dit-elle songeuse. L'enfance s'achève, place à de nouvelles étapes. »

Je la regardai la mine sérieuse, parce que je ne voulais pas de nouveau tout gâcher dès le lendemain d'une dispute. Je voulais qu'elle mesure mes efforts et me rappelai en même temps que j'avais parlé à mon fils d'un désaccord, ce qui était en définitive bien plus dangereux. En fait, me rendis-je compte, j'avais peur. De quoi avais-je peur, je n'en étais pas bien sûr.

« Oui, dis-je donc sans réfléchir, c'est rassurant de voir tout le chemin que notre fils a déjà parcouru. »

Puis j'ajoutai, après une pause :

« Quoi qu'il en soit, nous avons déjà franchi un premier cap. Après avoir tout fait tourner autour de notre enfant, nous avons de nouveau la possibilité de nous consacrer à nous-mêmes. Par moments, j'avais l'impression que nous suivions un plan profondément ancré en nous, un plan de vie, qui se déroule de lui-même pour protéger l'enfant au début de son existence.

–Oui, un cap, si tu veux, m'interrompit-elle. C'est toujours comme ça de toute façon, il nous reste peut-être encore vingt ans, peut-être seulement dix, qui sait, et après, on sera de l'histoire ancienne. »

« On » en tant que société ou « On » en tant que couple ? me demandai-je.

« Peut-être, notre fils accapare toutes nos pensées, c'est normal, même si l'on se trouve peut-être face à un nouveau cap, mais tu ne trouves pas qu'on a en a quand même déjà fait beaucoup ? »

Elle secoua la tête en signe de négation. J'allumai encore une cigarette. Soufflai la fumée dans l'air matinal. Cet été-là, pour la première fois, nous planifiions de passer toutes les vacances scolaires ici. Moritz et moi du moins. Je repousserais de semaine en semaine les articles que j'avais prévu d'écrire, pour finir par les rendre à la va-vite et bâclés une semaine avant le délai convenu.

Je voulais me montrer sincère.

« En fait, c'est ce sentiment d'entière satisfaction de savoir que quelque chose dont nous avons toujours su que ça finirait par arriver s'est bel et bien produit. Après tout, il a toujours été question de ce que nous attendions, ou de ce à quoi nous nous attendions si tu préfères. »

Elle rit de nouveau, je pouvais voir les éclairs de moquerie dans ses yeux.

« Mais nous avons toujours compté sur le fait que ça arriverait », conclus-je.

Elle s'épargna les reproches, bien qu'ils eussent été justifiés aussi. Je crois vraiment que les choses arrivent aussi sans notre intervention et me réfère dans de tels cas au fait que certaines évolutions reposent sur des scénarios vieux de plusieurs siècles et sur lesquels nous n'avons aucune prise. Moi-même je me vois bien ancré dans la tradition occidentale d'un sympathique déterminisme.

J'ai reconnu tout cela en moi, je cadre tout à fait avec cette tradition. Quand nous nous sommes rencontrés, après nos études, Anna m'a demandé pourquoi j'étais devenu historien.

Spécialiste des cultures, l'ai-je corrigée pour répondre ensuite en toute sincérité à sa question : parce qu'on me l'avait proposé. J'avais fait un exposé dans l'un des cours de mon futur supérieur, sur les liens qui unissaient le premier cercle de Vienne à quelque chose d'autre, d'autres cercles probablement, je ne m'en souviens plus et je ne m'en souvenais déjà plus quand Anna m'avait posé la question. À cet instant, j'aurais moi aussi eu besoin d'un article Wikipédia. Je ne veux en aucun cas dire du mal de l'encyclopédie la plus pratique du monde, bien au contraire, en cas de doute, j'encourage tout le monde à toujours se renseigner sur Wikipédia le plus rapidement possible, pour se faire une première idée il n'y a pas mieux. Maintenant que je le mets par écrit, il me semble même avoir essayé lors de cet exposé de montrer à l'aide de diagrammes et de graphiques les membres correspondants de ce cercle. Ou bien avais-je travaillé d'autre part sur Karl Popper ? Je ne sais plus. Je ne suis même plus sûr que Popper ait eu un lien avec le cercle de Vienne. Vingt ans se sont écoulés et

je n'ai plus le moindre souvenir de comment j'en suis arrivé à ce boulot. Car, et c'est l'élément crucial de cette histoire, j'avais dit à Anna, à l'époque, qu'il suffisait de présenter un exposé qui fait vibrer la corde sensible, c'est bien comme ça qu'on dit. Après, on m'avait proposé des travaux de correction et de révision pour une importante édition de textes scientifiques variés sur les constructions du caractère étranger et de la diversité dans les États nationaux et plurinationaux. Et c'est comme ça que j'ai fini par faire ce métier.

Intéressant, avait-elle commenté en hochant la tête. Bien sûr, ça ne l'avait pas intéressée du tout une seule seconde, je l'avais bien compris.

Bof, ça va, avais-je répondu. Avant ce cours, j'avais été sur le point de tout envoyer promener mais, tout à coup, ça m'avait semblé tentant de me spécialiser en sciences humaines. J'avais accepté l'offre, d'un côté aussi parce que je n'avais pas envie de m'y opposer. La publication, d'ailleurs, ne cessa pas d'être repoussée. Jusqu'à ce que plus personne ne s'y intéresse. Quelle qu'en fût la raison, je n'ai jamais vraiment su pourquoi. Mais, et c'est la clé, je n'ai jamais posé la question non plus.

Choisir un métier parce que l'on veut suivre le cours des choses et en profiter pour reporter sa responsabilité présente sur des courants indéfinissables, loin de l'influence qu'on pourrait avoir : d'autres ne manqueront pas de voir cette attitude comme de la lâcheté dénuée de toute passion. Autant il y eut une époque à laquelle je m'étais ouvertement insurgé contre de tels reproches, autant en ce deuxième jour de vacances où Anna et moi contemplions le soleil matinal, je doutais de l'intérêt de me défendre.

« J'ai aussi apporté des livres d'un tout autre genre. Tu y trouverais ton compte.

–Permets-moi d'en douter un peu.

–Non, non, ne t'en fais pas. Je peux volontiers t'épargner ça. »

Une plaisanterie répétée maintes fois. Peut-être était-ce la raison pour laquelle elle me paraissait appartenir réellement à mes souvenirs, bien conservée dans l'un des nombreux tiroirs de mes archives personnelles.

Peut-être que mon métier de spécialiste des cultures aussi était à l'origine de mon peu de dynamisme à ce moment de ma vie, cet ancrage dans des processus, des hiérarchies et des lignes strictes cohabitant avec l'exigence de s'organiser soi-même et son travail de manière prometteuse, afin d'avoir quelque chose à laisser après soi. En réalité, la pertinence de la pensée visant à observer les choses en devenir et de n'intervenir dans leur développement que sous certaines conditions se reflète, pensais-je alors, dans nos méthodes de travail concrètes. Tous ces articles et ces contributions à l'analyse culturelle des milieux urbains de différentes époques, je les ai rédigés dans l'hostilité de notre mauvaise humeur et, élément directement lié, du calme de la campagne, car c'était là que j'étais le plus susceptible de trouver du temps pour mes recherches. Anna exerçant la même activité que moi, mais du côté des sciences de la vie et de la Terre, nous étions en effet engagés dans une absurde bisbille entre pauses café et cigarettes matinales, et réunions hebdomadaires de l'après-midi sur toutes les théories possibles et imaginables. Cette situation confuse alliée à de mornes tâches administratives allant du rôle d'interlocuteur pour toutes les questions liées à la sécurité en cas d'incendie à

celui de responsable du paiement des indemnités d'examens nous poussait à trouver refuge dans l'espoir que le véritable travail, celui qui nous tenait à cœur, s'accomplirait de lui-même, d'une manière ou d'une autre.

« Ces travaux, ces livres, de l'histoire de l'enfance aux développements fondamentaux sur lesquels tu penses n'avoir aucun pouvoir, ça te plombe le moral, revint-elle à la charge. Tu crois qu'il y a quelque chose dans ce pays, ce sol, ton esprit, après tout pour toi tout cela revient au même, un mouvement qui, dans le cadre d'une prédétermination quelconque, a influencé ton choix de carrière aussi bien que ta vie tout entière et fait en sorte à la fin de la journée que tout soit bien qui finit bien », ajouta-t-elle en éclatant de rire.

Puis, après une pause, elle ajouta :

« Tu crois tout à coup à la tradition ? Ça ne te ressemble pas. »

Une chance pour moi que, comme elle riait, elle ait à peine articulé ces derniers mots. Tout de même, cela m'énerva. Elle n'avait certes pas tort.

« Oui, dis-je, si tu veux, c'est vrai, parce que je n'ai aucune vérité à t'opposer. Mais est-ce que je n'ai pas aussi raison ? Regarde les moments que l'on est en train de passer. Regarde notre fils : on ne voudrait rien changer ! Tel qu'il est aujourd'hui, comment il en est arrivé là, tout ça, c'est fini ! N'a-t-on pas toujours dit qu'à huit, dix, quatorze ans, peu importe quand, il serait trop tard pour intervenir ? D'une certaine façon, tout est déjà accompli, je n'arrive pas à me défaire de cette impression.

–Nous menons un dialogue de sourds. Tu ne t'en rends pas compte ? » murmura-t-elle, contrariée.

Les cimes des épicéas qui, en mai, lors de nos premières vacances de l'année, avaient laissé échapper de gros nuages de pollens bruns dans les tempêtes printanières, se mouvaient désormais lentement, tranquillement, sans laisser de trace. Quand le vent souffle comme ça le matin, c'est qu'il va pleuvoir l'après-midi. Un grand calme régnait sur la contrée au centre de laquelle se trouvait notre maison de vacances. Je regardai les nuages gris qui nous avaient trouvé sur leur passage au sortir de la vallée, peut-être qu'il se mettrait à pleuvoir plus tôt que prévu.

« Oui, mais notre fils va changer, dit-elle et je me tournai de nouveau lentement vers elle, tu ne comprends pas que les choses ne vont pas rester à l'identique. Ce sera encore pire pour toi, si tu trouves à ce point qu'elles méritent de rester inchangées. »

Je compris alors, avec la tête seulement, qu'elle avait raison, il se pouvait qu'un jour les choses ne soient plus aussi agréables qu'en ces temps-là, et cela me rendit triste. Je reportai mon regard sur les nuages gris et, juste à cet instant, les premières gouttes de pluie se mirent en effet à tomber sur la pelouse où, l'après-midi précédent, la bergeronnette avait encore voulu me donner espoir.

Mercredi 4 juillet

Le lendemain, il pleuvait toujours. La pluie se déplaçait du bout de la vallée vers le village à bord de nuages gris menaçants. Dans ce paysage, celui de ma femme et de sa famille, je me sentais mal à l'aise, envahi par un sentiment d'inquiétude, tandis que j'étais à la fenêtre, au sec.

« Je sors fumer, lançai-je en direction de l'une des trois pièces derrière moi, et j'emmène Moritz ! » ajoutai-je avec un clin d'œil et un mouvement de tête en direction de mon fils.

Il se leva de table.

« N'oublie pas qu'il peut y avoir de l'orage.

– Okay », dis-je.

Nous allâmes chercher nos chaussures.

« Ça ne va pas éclater, il n'y a encore jamais eu d'orage le matin », assura Moritz en ouvrant avec difficulté la porte de la terrasse.

Les environs de la maison étaient enveloppés d'une humidité verte et froide. Derrière l'épaisse haie d'épine-vinette, de charmes et autres arbrisseaux atteignant jusqu'à deux mètres de hauteur, de l'autre côté de la rue – seul lien avec le monde extérieur pour ces quelques dernières maisons –, se dressait la montagne, à plusieurs heures de marche, plus de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Si, après toute cette pluie, elle s'éboulait sur la route, me dis-je, nous serions bel et bien coupés du monde. La première épouvante passée, l'idée me plut. Je levai une nouvelle fois les yeux sur la montagne. Quand j'étais encore nouveau venu ici, j'avais demandé à un voisin si l'on pouvait y monter avec un enfant. Il avait haussé les épaules, bien sûr que l'on pouvait escalader

la montagne avec des enfants, même des tout-petits, nul doute, il avait entendu parler de touristes qui avaient longé la crête jusqu'au sommet avec des gamins juchés sur leurs épaules. Lui-même cependant, typique des locaux, avait-il dit avec un sourire, n'avait jamais été là-haut.

Effilée et grise, la montagne s'élançait au-dessus de nous jusque dans les nuages. Une veille de jour de l'An, un groupe de jeunes hommes du coin étaient descendus à ski le long d'un sillon d'éboulis escarpé sur un autre versant, ils s'étaient filmés dans cette folie avec des caméras fixées à leurs casques et avaient documenté le tout sur YouTube. Au début de la vidéo, seule la pointe de la croix de soi-disant trois mètres de haut plantée au sommet dépassait de la neige. Je baissai les yeux sur mon fils, il était adossé au mur de la maison, plein d'espoir, dans la même posture que moi, réfléchissant peut-être à des choses plus concrètes que son père qui, perdu dans ses pensées, ne semblait déjà plus vraiment discuter avec lui depuis un long moment, mais au moins ne se mettrait peut-être pas à jurer ni à hausser le ton. Je lui passai la main dans les cheveux, j'avais eu exactement la même coupe à son âge.

« Viens, dis-je en reposant ma main sur son épaule, on va se placer du côté de la haie. »

J'allumai ma cigarette.

« Combien de temps il va encore pleuvoir ? demanda-t-il au bout d'un moment.

–Je sais pas, on regardera en rentrant, okay ?

–Okay. Les vacances commencent plutôt mal.

–C'est vrai. »

Après une pause, je demandai :

« Tu veux qu'on se prévoie quelque chose de spécial tous ensemble ? »

Il se contenta de hocher la tête et son regard se perdit tout à coup dans le paysage, comme le mien juste avant. Moi, en revanche, je l'observai avec attention tandis que nous étions encore dehors, et aussi après, alors que nous étions de retour à l'intérieur depuis longtemps.

Je voulais lui parler d'une exposition sur les fossiles que j'avais repérée sur la route en passant devant un de ces bassins marins creusés dans des roches triasiques, appelés bassins de Gosau, très riches en fossiles. En dehors de Landeck et d'un endroit en Styrie – était-ce le sommet du Dachstein ? – je n'avais jamais entendu parler d'un autre lieu connu pour cette particularité. Depuis la pièce voisine, Anna lança quelque chose au sujet d'un musée romain situé sur l'une des voies antiques qui traversent la région, il y aurait de sensationnelles découvertes à y observer, dit-elle.

Elle se tint soudain dans l'encadrement de la porte.

« Tu devrais bien être au courant. Il y a eu un article il n'y a pas longtemps sur une route, ou une section de route, qu'ils ont trouvée ici et qui reliait l'Italie du Nord aux provinces germaniques.

–Une route, ça ne se trouve pas si facilement, on a toujours su qu'elle était là, si on la voit encore aujourd'hui, c'est qu'elle est encore utilisée comme chemin de nos jours. »

Je me tus, voyant que je l'agaçais.

« Alors on a découvert des objets le long d'une ancienne route, des artefacts, raconte-nous toi, puisque tu le sais mieux de toute façon. »

Mais j'avais été saisi par un profond mutisme. J'aurais dû dire à mes proches, les quelques-uns qu'il me restait, à quel point je les aimais. Au lieu de ça j'avançais, nerveux et porté par quelque chose que j'étais incapable d'appréhender, à travers ce paysage ancien.

Je regardai mon fils lire, admirai son calme et sa sérénité, deux qualités dont je savais qu'elles pouvaient laisser place en l'espace d'une seconde à une colère qui ne pardonnait rien, même envers lui-même. J'admirai et enviai le peu de trouble de ma femme face à mon agitation, l'impassibilité avec laquelle elle poursuivait ses tâches. Moi au contraire, je sautai de mon bureau aussitôt après avoir ouvert quelques fichiers et fixé l'écran sans voir leur contenu, pour finalement rester immobile : tout semblait se mouvoir autour de moi, soudain je ne voulais plus dans mon présent de cette évidente évolution inhérente à toutes les choses passées qui non seulement se trouvait, mais était carrément voulue, entre autres dans tous ces articles sur mon ordinateur portable.

Ce soir-là, je forçai Anna et Moritz, malgré leurs protestations réitérées, à aller faire une longue promenade le long de la côte qui menait à la montagne, à travers les prés.

« Maître-chanteur », siffla Moritz, et nous avons ri tous les trois, parce que c'était drôle.

Sans le vouloir, je ratai le moment propice à une conversation. Ensuite, je le savais par expérience, il n'y en aurait pas d'autre. Je marchai ainsi devant eux, maussade à cause de la chance que je n'avais pas saisie, mais fasciné par les alentours. Confus, je regardai devant moi, puis de nouveau derrière. Malgré les hautes herbes, j'avais l'impression d'avancer sur un terrain entretenu, vers un jardin derrière une vieille grille en fer forgé recouverte de rouille, entourant peut-être une respectable bâtisse (j'imaginais en réalité une

maison hantée). Je me souvins alors avoir rêvé exactement de cette scène quelques jours auparavant, quand nous étions encore en ville. Que je m'étais égaré dans un jardin à l'abandon dans un paysage parfaitement similaire à celui-ci. Qu'il avait plu et que j'avais dû avancer à travers des herbes foisonnantes et noueuses tout aussi sauvages que celles qui poussaient devant cette grille. Entretenu tu parles, me dis-je morose, plus rien ne concorde.

Nous poursuivîmes notre chemin le long de la côte jusqu'à arriver à un croisement. Un panneau jaune à l'inscription noire sur un poteau métallique planté dans un trou fraîchement coulé de béton. La dernière fois, en mai, il n'y avait pas encore de panneau indicateur. Le béton était encore humide. Nous nous trouvions, lut Moritz, sur le Weg des Buches, le Chemin du livre.

« Avec le soutien de l'État fédéral, du Land et de l'Union européenne », poursuivis-je la lecture.

Cela nous fit rire. C'était trop beau pour être vrai.

Plus tard dans la soirée, dans notre lit, je lus à Anna que le projet du Chemin du Livre retraçait la voie par laquelle les livres protestants avaient été autrefois acheminés illégalement du nord, où Rome était vue d'un œil critique, vers le sud. Et comment, justement dans ces vallées difficiles d'accès, une sorte de protestantisme presque poignant s'était maintenu durant la Contre-Réforme. Je trouvais ça passionnant. Elle, en revanche, marmonna sans grand intérêt, entre de profondes respirations, que je devais absolument raconter ça à Moritz. Incapable de m'endormir, je pensais confusément aux Alpes, au cœur desquelles nous allions passer nos vacances, comme toutes les années précédentes. À ces routes et ces chemins empruntés par les légions romaines vers le nord et, des siècles plus tard, par les passeurs de livres vers le sud,

et dont la trajectoire croisait celle d'un éléphant espagnol et de son empereur et maître, dans une direction différente. Ce qui semblait absurde, mais Moritz et moi l'avions pourtant entendu raconter, au printemps, lors d'une visite guidée sur les traces antiques de Vienne. Personnellement, je ne connaissais pas l'histoire de l'éléphant Soliman, mais autour de moi, tous avaient fait mine d'être bien informés et avaient discuté de son entrée triomphale dans Vienne en 1552. Un voyage complètement fou au cours duquel l'animal, parti d'Espagne, avait traversé la Méditerranée jusqu'à Gênes puis, de là, les Alpes, soi-disant toujours en compagnie de son nouveau maître, le futur empereur Maximilien II. Dans l'obscurité de la nuit dans notre maison de vacances, je me souvins avoir voulu demander à la guide si Maximilien II avait vraiment fait le voyage de l'Espagne jusqu'à Gênes et ensuite à travers les Alpes avec son éléphant (la réponse était oui, ce qui me paraissait inimaginable à l'époque). Comme elle était déjà assiégée par des passionnés d'histoire, j'avais pris congé de cette femme sympathique en mini-jupe et à la jolie coupe courte d'un mouvement de la main discret, ce qu'elle n'avait bien sûr pas remarqué, et j'étais allé dans un café avec Moritz. Allongé là, je repensais à sa dernière phrase, selon laquelle toute une série d'auberges sur la route de l'éléphant avaient été baptisées d'après l'étrange animal. C'était une belle idée de se dire que cet évènement hors du commun avait été immortalisé dans des lieux commémoratifs. Quelle sensation cela avait dû être de se trouver face à face avec le pachyderme et de pouvoir le raconter encore des années plus tard… !

Tout ça me semblait étrange, encore plus étrange que ç'avait dû le paraître aux gens de l'époque. Qu'un animal aussi audacieux, sorti des rêves les plus fous, provoque une telle fascination ne me surprenait pas le moins du monde. Non, ce qui me perturbait était que ce moment, qui avait dû passer en

un éclair, ait continué d'avoir un impact sur des générations. Les suivantes ne connurent plus le moment de l'évènement, seulement son souvenir sous la forme des auberges. Une image que je trouvais sympathique. Oui, plus encore, il n'y avait que grâce à ces lieux que cet incroyable évènement pouvait continuer de rayonner. Les souverains, ou même l'éléphant, ne m'intéressaient pas autant que les porteurs et les gardiens de leur histoire au fil des siècles suivants. Ils étaient mes, nos aide-mémoire, ceux qui me paraissaient indispensables à la compréhension d'un évènement. J'y réfléchis avec grande lucidité et logique, car cette image me semblait plus puissante que celle des banals voyageurs à eux seuls. Et alors que je me baladais ainsi dans mon sommeil, les Alpes produisirent un motif encore plus haut en couleur, comme dans une pièce tissée qui refuserait de s'intégrer vraiment à l'image impersonnelle que j'avais jusque-là de la région.

Vendredi 6 juillet

« Papa, m'appela d'en bas une voix étouffée, avant de répéter avec plus d'insistance : Papa, regarde ce qu'on a trouvé ! »

J'ouvris les yeux et reconnus la voix de Moritz. Je me redressai, confus et vexé, revis le moment où j'avais fermé les paupières sur le lit. C'était encore une fois la même chose : incapable d'avancer dans mon travail, je m'étais allongé et avais dû m'endormir, dans la chaleur du soleil de l'après-midi. Ayant mauvaise conscience, je me hâtai de répondre. Pourtant mon fils ne voulait rien savoir. Il me demanda une nouvelle fois de descendre et je dévalai les marches en bois à grand bruit, fatigué et sans faire attention.

Avec sa mère, ils avaient trouvé un nid d'oiseau dans la haie, et avant même d'avoir vu le premier parent, je sus qu'il devait s'agir de la bergeronnette. Je les aidai tous les deux à se hisser vers la cime et à guetter le nid d'une distance raisonnable. À ma grande surprise, je n'étais pas seulement ravi de leur enthousiasme à tous les deux, mais aussi de l'intérêt et de l'approbation d'Anna. Peut-être voulait-elle aussi juste me faire plaisir et elle me laissa la porter jusqu'à découvrir les poussins avec un petit cri d'émotion, sur quoi je dus encore une fois soulever Moritz jusqu'à ce qu'il réussisse à s'accrocher à une branche de la haie et à se hisser tout seul d'une vigoureuse impulsion pour disparaître parmi les feuilles.

« Je les vois aussi », piailla-t-il et nous le reprîmes tous les deux aussitôt, lui intimant dans un sifflement de ne pas faire de bruit.

On m'avait assigné une tâche pour un moment, et je souris à Anna et elle me sourit en retour.

Samedi 7 juillet

Moritz passa la journée entière du lendemain à surveiller depuis une certaine distance l'activité fébrile autour du nid de bergeronnettes et, plus tard, à la documenter par des photos.

J'étais assis dans le jardin et les observais tous, lui d'un côté, concentré sur son activité, dont je souhaitais qu'elle ne le quitte jamais, et de l'autre côté les parents oiseaux, portant sans cesse de petites bêtes dans leur nid. Je compris alors que ma confusion romantique cinq jours plus tôt s'expliquait par un schéma universel : si la bergeronnette avait eu un comportement aussi singulier, c'était tout simplement parce qu'elle était prise dans l'enchaînement stressant des tâches de la parentalité et n'avait pas de temps à perdre. Tout en regardant les volatiles se livrer aux émotions et aux actions qui leur étaient dictées, sans avoir à se poser de question urgente, je pensais à moi et à Anna. Je contemplais mon fils qui, occupé à explorer le monde, ne se sentait lui non plus pas encore pris au piège dans un environnement déconcertant. J'entendis arriver la voiture de ma femme, rentrant pour le week-end d'une autre de ses réunions importantes à l'université, pour laquelle elle était partie la veille au soir déjà.

« En le regardant, lui dis-je plus tard sur la terrasse, alors qu'elle avait pris une cigarette – ce qui n'était autre qu'un geste significatif car je ne me rappelais pas la dernière fois qu'elle avait fumé –, je me suis dit que, peut-être, ça pourrait suffire d'avoir vu ça précisément et pas grand-chose de plus ensuite. De quoi ai-je besoin de plus que d'avoir été témoin de mon fils en devenir ? En théorie je veux dire, pas vraiment sérieusement, mais tu vois ce que j'entends par là, non ? Ce que je j'entends par là ! Comme si je pouvais y comprendre quoi que ce soit ! Ce que je pense deviner plutôt. Ce que je veux dire,

c'est que peut-être que cela me suffit d'avoir mené notre fils jusque là où il en est aujourd'hui.

–Tu traverses juste la crise de la quarantaine », dit-elle en riant et elle alluma sa cigarette.

Ça lui allait bien.

« Je crois simplement que j'ai échoué dans mon métier. En tout cas aujourd'hui toute la journée. Je ne fais qu'observer, je n'analyse même pas ce que je vois, même ça, je n'en suis plus capable. Tout ce que je peux faire, c'est prendre des notes et essayer de leur donner un sens. »

Je la vis réprimer poliment un bâillement.

« Et, oui, c'est vrai ce que tu penses de moi : je ne peux m'empêcher de voir à l'œuvre des forces qui, sans action de notre part, sans même avoir connaissance de notre existence ni nous remarquer, exécutent un plan si simple qu'on ne peut pas l'appréhender.

– C'est bien ce que je dis.

– Rien ne m'est épargné, approuvai-je. Mais je ne parle que de ça. C'est aussi que je n'ai aucune envie de rédiger le millième article sur le septième sujet en partant de la gauche dans un journal toujours dirigé par les mêmes personnes qu'il y a trente ans. Sans parler du fait que même ces quelques idiots ne liront pas mon texte. »

Je ne pus retenir un rire libérateur.

« Tu n'aurais pas dû rester dans le domaine des sciences humaines, dit-elle d'un ton ostensiblement sec. Pour ma part, je fais de la politique pour un projet qui, dès la première seconde, m'a non seulement dépassée, mais aussi carrément dégoûtée parce que ce n'était pas mon idée, parce que je n'ai pas envie de m'asseoir à la même table que des sponsors et

des politiciens tarés, ce qui revient généralement au même, et parce que je ne veux rien avoir à faire avec des étudiantes carriéristes qui me traquent sur Facebook. Parce que je ne peux pas faire ce pour quoi j'ai été formée. Parce qu'avec des études de biologie, on n'a pas envie de jouer les responsables des relations publiques de l'université. »

Elle me regardait d'un air si grave que je ne pus détourner les yeux.

Cette nuit-là, nous avons fait l'amour et ri de mon collègue, beaucoup plus jeune que nous, qui avait raconté à tout le monde que sa femme et lui faisaient le plus souvent chambre à part. Quel mode de vie ridicule ! m'esclaffai-je. J'imaginai qu'elle dirait que dans ce cas-là, il était préférable de se séparer pour de bon au lieu d'esquiver le vrai problème. Alors que nous étions sur le point de nous endormir, durant ces longues minutes qui, avant, nous auraient permis de sortir du lot et de faire bonne impression, dans ces rares instants qu'elles sont devenues aujourd'hui, où l'on se laisse aller, épuisés, et où l'on n'est plus capable de rien comprendre, à ce moment qui n'était pas le bon, elle se tourna encore une fois vers moi et me demanda sur quoi je travaillais actuellement.

Je fus à la fois abasourdi, contrarié et profondément blessé qu'elle ne sache même pas sur quoi portaient mes recherches. Il avait suffi d'une minute d'inattention pour me faire comprendre que nous ne nous écoutions plus, si bien que cet instant fut pour moi une vraie onde de choc. Ou alors, il se pouvait aussi que je ne lui aie en effet jamais raconté ce que je faisais de mes journées. Raidi par la frustration, je lui répondis que je menais des recherches sur le voyage de l'éléphant Soliman et du futur empereur Maximilien II à travers les Alpes. C'était bien sûr n'importe quoi et j'aurais été

incapable d'expliquer pourquoi je proférais ce mensonge. Ce n'était même pas comme si j'avais voulu l'énerver.

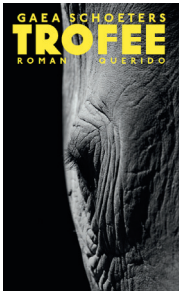
Contre toute attente, je m'endormis ensuite et remarquai alors qu'un nouvel horizon s'offrait soudain à moi dans un été plein de promesses. Anna dormait déjà profondément, elle me croyait et n'avait pas douté d'un seul mot de ce mensonge pourtant évident, elle s'était tournée avec un vague okay et avait refermé les yeux.Dimanche 8 juillet

Le septième jour de notre long été, Moritz aborda avec moi le sujet de l'éléphant Soliman au petit-déjeuner. Anna avait dû se lever avant moi et lui en parler. Mon humeur se dégrada, et le fait que je ne sache pas pourquoi la fit empirer encore. Je hochai la tête et fis un signe en direction de la montagne au-delà de la terrasse, située, pour moi du moins, au cœur de ces merveilleuses Alpes à travers lesquelles l'éléphant avait voyagé. Je lui dépeignis aussi clairement que possible comment et dans quelles conditions ce voyage s'était déroulé. Plus je parlais et plus mon fils manifestait d'intérêt, moi en revanche, je ne parvins pas à me laisser convaincre par cette histoire qui, je le savais, avait déjà été racontée avant moi, et ce, par l'écrivain José Saramago dans son roman Le Voyage de l'éléphant[1]. Qu'avais-je à faire de cet animal, quand je ne parvenais pas à me détacher de l'idée des auberges, qui devaient bien renfermer d'une manière ou d'une autre le souvenir de ce banal évènement, non ?

Et tandis que je continuais de répéter plus ou moins les mots de la guide viennoise, je déroulais dans ma tête un voyage imaginaire, réfléchissais à mes propres mots, à ce que je pourrais faire de toutes ces images individuelles, qui

1 José Saramago, Le Voyage de l'éléphant, traduit par Geneviève Leibrich, Éditions du Seuil, Paris, 2009.

étaient bien plus que ça, des points isolés, des émotions dans un paysage qui restaient en réalité les mêmes, des siècles plus tôt comme aujourd'hui, et seraient encore identiques dans des centaines d'années. À partir de ces différents éléments individuels se formait quelque chose qui ressemblait à un tapis, un tapis en patchwork composé de textiles divers.



Belgique

Gaea Schoeters

Trofee

Trophée

Traduction du néerlandais (Belgique) par Noëlle Michel

Nominée par Flanders Literature

SYNOPSIS

Hunter White vit pour la chasse au gros gibier. Trader américain immensément riche, il se rend en Afrique pour abattre un rhinocéros, le dernier des « big five » qu'il n'a pas encore eu. La chasse lui donne, plus que toute autre chose, le sentiment d'être vivant. De plus, il pense que la chasse aux trophées ne crée pas seulement des emplois, mais un revenu dont la population locale a besoin pour lutter contre le braconnage. Lorsqu'il découvre, après une chasse au rhinocéros décevante, qu'il existe un « big six », son expédition de chasse prend une tournure sinistre. Dans *Trophée*, Schoeters nous fait pénétrer dans l'esprit tordu d'un chasseur occidental. White est guidé par une boussole moralement douteuse alors qu'il évalue la valeur d'une vie, que ce soit celle d'une personne ou d'un animal. Dans un tour de force stylistique, Schoeters fait monter la tension étape par étape et oppose Hunter White, le traqueur local Dawid et le jeune chasseur !Ngate dans une partie d'échecs macabre et captivante. Son style rythmé souligne le sentiment de menace presque physique créé par l'intrigue.

À l'Afrique, quoi que ce mot veuille dire.

À la justice, quoi que ce mot veuille dire.

À la fiction, quoi que ce mot veuille dire.

« Il était écrit que je resterais loyal au cauchemar de mon choix. »

Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*

Tel un oiseau de proie, l'avion plonge depuis le ciel d'un noir d'encre, ralentit, puis semble rester un instant suspendu avant de décrire un large cercle, comme s'il hésitait entre deux victimes possibles et n'avait pas encore décidé sur laquelle se jeter. En dessous, en contrebas, se dessinent des rubans de lumière qui découpent l'obscurité en bandes, et sur lesquels d'autres lueurs plus faibles, comme des fourmis, se rapprochent, s'attroupent, s'agglomèrent et se dispersent à nouveau. En dehors des taches brillantes, le terrain est sombre, un trou noir béant, trop sombre même pour que l'on distingue s'il est plat ou vallonné. Il faut attendre que l'avion dissipe ses derniers doutes et reprenne sa descente pour que des motifs reconnaissables fassent leur apparition : des crêtes se soulèvent, des vallées reculent, l'eau se retire du paysage. Le regard n'a guère le temps de s'attarder ; à présent que l'oiseau a choisi sa proie, il fond sur elle à toute vitesse. Bâtiments, camions, voitures se découpent encore quelques instants dans le champ de vision, puis le train d'atterrissage touche le sol.

Dawid recommence à respirer, mais sans éprouver le moindre soulagement ; au contraire, une sensation de pesanteur s'abat aussitôt sur lui, comme si la terre, dans ce nouveau pays, l'attirait davantage à elle, et que l'air était plus difficile à inhaler. Il a attendu ce moment jour après jour

pendant des années, en a rêvé nuit après nuit. Mais à présent, à présent qu'il est vraiment là, il ne ressent nulle allégresse, nul triomphe, pas même de la satisfaction. L'avion l'a certes mené à destination – comme le lui assure la voix métallique du steward, pour le cas où lui ou un autre passager en douterait : ils sont arrivés –, pourtant ce qui le submerge n'est pas la joie d'être là, ni le soulagement d'un homme qui, après avoir longtemps voyagé et enduré bien des épreuves, touche à son but et se réjouit de s'en tirer la vie sauve, mais le chagrin d'un adieu, comme s'il portait en lui tout le chemin qu'il a parcouru pour en arriver là et que tous les sacrifices auxquels il a consenti durant son périple se cramponnaient à lui, pesant sur lui de tout leur poids.

L'appareil s'immobilise dans une ultime secousse. Autour de lui, les passagers se lèvent, fouillent les compartiments à la recherche de leurs bagages, se pressent dans l'allée centrale. Dawid jette un dernier coup d'œil par le hublot. Ce n'est qu'à ce moment qu'il remarque la blancheur du sol, dehors. Il a neigé. Cette vision le surprend, car même s'il connaît bien sûr le concept de neige, il n'en a encore jamais vu. Ce phénomène s'apparente pour lui à la naissance d'un enfant : un événement banal, qui se répète de toute éternité sans faire ni chaud ni froid au reste du monde, mais qui, aux yeux de la personne qui le vit pour la première fois, a tout d'un miracle.

I

LE CHASSEUR

Deux mois plus tôt

La détonation déchire le silence du matin. Bien qu'il se soit solidement arc-bouté sur ses jambes, le recul du lourd fusil de chasse parvient à déséquilibrer Hunter ; la puissance du tir soulève son pied gauche à près de cinquante centimètres du sol. Debout à ses côtés, Van Heeren éclate de rire.

« On se laisse toujours surprendre, pas vrai ? Une belle saloperie, ces vieux doubles canons. Joli coup, cela dit. »

Il accompagne Hunter jusqu'à l'autre bout du champ de tir. À sa grande satisfaction, celui-ci constate qu'il a en effet atteint la cible en plein dans le mille. Un minuscule trou cylindrique à peine plus large que son petit doigt témoigne du passage de la balle, dont l'impact a complètement éventré le sac qui se trouvait derrière ; de minces filets de sable rouge ruissellent de tous les côtés. Une telle puissance de feu vaut bien quelques ecchymoses à l'épaule : c'est elle qui, le moment venu, fera la différence entre la vie et la mort. Pour le chasseur, pas pour la proie. Il n'a jamais compris pourquoi de nos jours tant de chasseurs préfèrent les petits calibres ; dans la brousse, il ne se sentirait pas en sécurité avec une arme plus légère. Ce genre de munitions exige la plus grande des précisions. Or, en terrain difficile, on n'a pas toujours le luxe de choisir son angle de tir : si un animal sauvage vous attaque par surprise, vous pourrez déjà vous estimer heureux d'arriver à l'atteindre. De plus, s'il est vrai qu'une arme légère est capable de tuer la plupart des proies, elle ne les arrête pas pour autant immédiatement dans leur élan, et Hunter n'a aucune envie de finir écrasé par une bête « morte » qui poursuit sa course sur quelques

mètres avant de s'écrouler. Voilà pourquoi, pour la chasse au gros gibier, il préfère aux modèles plus légers et modernes son vieux fusil à double canon .577 Nitro Express, semblable à celui utilisé ici même par Hemingway pour abattre un rhinocéros et quelques lions. Cependant, ce n'est pas ce qu'il a raconté ce matin aux agents de police de l'aéroport, quand il a fallu procéder aux formalités de dédouanement ; lorsqu'on lui a demandé pourquoi il chassait avec un si gros calibre, il s'est contenté de répondre que le fusil appartenait à son grand-père, ce qui est la stricte vérité, et de parler de virilité, s'attirant ainsi des sourires approbateurs. Mieux vaut éviter de réveiller le chat qui dort, surtout dans un pays comme celui-ci où le nombre de galons sur l'uniforme est proportionnel au degré de corruption ; moins il y a de personnes au courant du but réel de son voyage, mieux c'est. D'un geste affectueux, il fait basculer le canon et cale le fusil sur son bras. Van Heeren lui administre une tape amicale sur l'épaule.

« Je pense que tu as bien mérité un apéritif ! »

Ils avancent entre les bungalows en direction du *lodge*. Autour d'eux retentit le chant des grillons. Hunter inspire l'air à pleins poumons. Malgré le vol de nuit et la chaleur accablante, il se sent frais et dispos. Prêt pour la chasse. Son esprit est calme et détendu, mais plus alerte que chez lui ; il est tout ouïe, il détecte des odeurs inconnues, et comme un léger goût de fer dans l'atmosphère. Un orage se prépare-t-il ? Il s'arrête devant son bungalow.

« Je te rejoins dans une minute. Je vais d'abord ranger cette vieille pétoire et passer une chemise propre. »

Hunter fait coulisser la porte-fenêtre, glisse son arme dans l'étui ouvert sur le lit, retire sa chemise trempée de sueur et la dépose sur le dossier d'une chaise. En dépit du bon sens, il s'assoit sur le bord du matelas. Aussitôt, le décalage

horaire le foudroie, impitoyable : son corps ne demande qu'à s'allonger et à récupérer sa nuit blanche. S'étendre un peu, juste un instant, ça ne peut pas lui faire de mal ? Mais dès qu'il se couche, il comprend son erreur ; s'il ferme les paupières maintenant, il est fichu. Il s'assoupira pour se réveiller en pleine nuit, condamné à attendre l'aurore pendant des heures sans parvenir à se rendormir. En outre, ce scénario se répétera les jours suivants, jusqu'à ce qu'il soit complètement exténué. Alors que le secret consiste à adopter de suite le nouveau rythme, dès l'arrivée. Tandis qu'il s'apprête à sombrer, il se force à garder les yeux ouverts, et tâte sa poche de pantalon à la recherche de son portable. Il sélectionne un nom et attend. Suspendu au plafond au-dessus de lui, un lourd ventilateur en bois tourne paresseusement. Le téléphone sonne onze fois avant que quelqu'un ne décroche. La voix de femme à l'autre bout du fil est chaude et endormie, mais il n'y décèle aucun reproche.

« Salut.

— Je te réveille.

— Ça t'étonne, à une heure pareille ?

— Tu es où ? »

Le bruit d'un tissu qui glisse sur un autre. Un drap que l'on repousse. Il l'imagine se redresser et s'asseoir au bord du lit, pas tout à fait réveillée, son visage plus doux qu'à la lumière du jour. Même si elle l'a d'abord séduit parce qu'elle avait du piquant, c'est cette vision d'elle la nuit qui le bouleverse le plus.

« Au Mexique.

— Voyez-vous ça ! Pour le plaisir ou pour affaires ?

— Tout le monde ne cloisonne pas aussi strictement les deux que toi. »

Hunter sourit. Une image de son bureau lui vient à l'esprit. Un océan de moniteurs d'ordinateur et autant d'hommes en chemise, de dos, au travail, tout aussi interchangeables que les écrans devant eux ; il n'a pas besoin de distinguer leurs traits pour savoir qui engrange des bénéfices et qui subit des pertes, un seul coup d'œil à leurs épaules crispées suffit. Dehors, derrière la baie vitrée, des dizaines de tours se lancent à l'assaut du ciel. Un paysage urbain à la verticale. Difficile d'imaginer plus fort contraste avec l'immensité des terres qui l'entourent à présent ; ici, le regard porte à des kilomètres à la ronde sans rencontrer le moindre obstacle. Il se redresse à demi et, appuyé sur les coudes, il parcourt le panorama des yeux : aucune trace de présence humaine.

« Tu es seule ? »

Sa femme ne répond pas tout de suite, ce qui laisse supposer que non. Dans le cas contraire, pourquoi se lèverait-elle pour lui parler ? Il entend du tissu qui se froisse – sans doute écarte-t-elle la moustiquaire –, puis le son de ses pieds nus sur le parquet. Sa voix retentit à nouveau, moins étouffée à présent.

« Tu serais jaloux si je ne l'étais pas ? »

Elle est bien réveillée, à présent. Toute trace de douceur a déserté son visage, et malgré la distance qui les sépare, il devine l'air de défi dans son regard.

« Non.

— Non ?

— La jalousie est un signe de faiblesse. Ça voudrait dire que je me sens menacé. »

Les lions n'attaquent pas tous les mâles de la troupe. Seuls les jeunes qui ne savent pas rester à leur place se voient

rappelés à l'ordre. Une stratégie de cohabitation efficace et économe en énergie.

À présent, c'est au tour de son épouse de rire.

« Tant mieux. »

Elle s'est servi un verre d'eau, il l'entend boire à longs traits. Visualise ses lèvres humides. Il a soudain envie d'elle, avec une intensité qui le surprend.

« Tu rentres à la maison pour notre anniversaire de mariage ? demande-t-il.

— Quelle maison ?

— La maison. La nôtre.

— Tu ne peux pas venir ici ? Il fait beaucoup plus beau.

— C'est compliqué. J'ai un cadeau pour toi.

— Et alors ?

— Disons qu'il est un peu trop gros pour tenir dans un bagage à main. »

Il entend sa respiration, saccadée, nerveuse.

« C'est ce que je pense ? »

Il comprend à la vitesse à laquelle elle pose la question suivante qu'elle n'attend pas de réponse.

« Tu prépares ton coup depuis combien de temps ?

— Deux ans. »

Le léger grésillement sur la ligne, qui accompagne son silence, fait écho à son admiration. Puis, tandis qu'elle prend toute la mesure de ses mots, il la sent tressaillir. Un bref frisson, sa peau nue contre la soie douce de son pyjama.

« Tu pars quand ? Pour…

— J'y suis déjà. Je suis arrivé ce matin. »

Silence.

« Hunter ? »

Elle hésite, parce qu'elle sait qu'il a horreur de ce qu'elle va dire, mais il sait qu'elle le dira quand même.

« Sois prudent, d'accord ? »

Hunter tend la main vers son fusil qui repose dans la mallette ouverte près de lui, et laisse glisser ses doigts sur le bois. Une vague d'excitation lui parcourt le corps, le remplissant d'impatience à l'idée de commencer la partie de chasse, le lendemain.

« Promis. Mais pas trop quand même. Je ne voudrais que tu t'ennuies avec moi. »

Il raccroche, se force à se lever, s'asperge le visage d'eau, choisit une chemise propre et s'habille pour le déjeuner. Il n'est pas étonné que son épouse soit inquiète : ce ne sera pas un safari comme les autres. Non pas tant à cause de la proie que des passions qui se déchaînent autour du permis de chasse : le dernier qui a réussi à s'en procurer un a reçu plusieurs menaces de mort. Cependant, aussi compréhensibles soient-elles, ses craintes sont infondées : il n'a pas fait d'offre en nom propre pour l'autorisation, il est passé par l'une de ses nombreuses sociétés-écrans, spécialement mises sur pied afin de brouiller les pistes, pour les achats controversés de ses gros clients. Comparé aux pratiques douteuses d'acquisition et aux monopoles plus ou moins légaux qu'il doit parfois veiller à dissimuler aux chiens de garde de la finance, camoufler l'obtention d'un permis de chasse pour un rhinocéros noir africain aux yeux d'une poignée d'écologistes fanatiques est un jeu d'enfant.

Pages 26 à 33

Le pisteur se heurte à lui. Qu'attend-il ? Hunter se ressaisit et dirige ses jumelles vers les oreilles de l'animal. Celles des rhinocéros sont de petite taille, capables de bouger indépendamment l'une de l'autre, elles leur permettent de sonder leur environnement. Bordées d'un épais duvet marron clair, toutes deux sont détendues et pointées vers l'avant. Le mâle est complètement absorbé par son déjeuner ; il se consacre tout entier à la recherche des jeunes feuilles les plus succulentes, on jurerait qu'il sait que c'est là son dernier repas. Crispé, Hunter observe sa tête. Les deux pisteurs sont convaincus qu'il s'agit du bon animal, et lui aussi sent d'instinct que c'est bien le sien. Cependant, sous cet angle, il ne peut distinguer la fente dans son oreille abîmée, et son intuition ne suffit pas ; il a besoin d'une preuve visuelle. Van Heeren aussi le scrute avec hésitation à travers ses jumelles. Il finit par secouer la tête ; ils vont devoir se rapprocher, au risque de faire déguerpir la proie. Ou, plus probablement, de la pousser à les attaquer, car les rhinocéros ne sont pas du genre à fuir, mais plutôt à se bagarrer. Hunter sent une sueur froide inonder son cou. Tout son corps est à présent sous tension, ses sens en alerte maximale ; tout le fardeau de la civilisation lui tombe des épaules. Ceci, il le ressent, est la vie. Ici, à deux pas du danger, il peut être celui qu'il est vraiment. Lui, Hunter, un homme.

Le plus silencieusement possible, le petit groupe recule un peu, puis entame une nouvelle manœuvre de débordement. La situation n'est pas idéale, car à cette heure de l'après-midi, le vent change sans cesse de direction. Hunter devine l'agacement des pisteurs à leurs gestes brefs et abrupts : il aurait pu descendre le rhinocéros sans courir le moindre

risque. Il faut être fou pour laisser s'échapper une occasion pareille ! Est-ce de l'incompréhension, ou sont-ils vexés parce qu'il n'a pas tenu compte de leur jugement ? Ces idiots de Blancs avec leurs règles idiotes ; la chasse, c'est de la chasse, pas de la comptabilité, tout repose sur l'instinct. Si on prend le temps d'y réfléchir, force est de reconnaître que tout ce tintouin pour un seul rhinocéros, c'est complètement stupide. Dans les années quarante, le célèbre chasseur professionnel John A. Hunter les abattait en masse ; il détient le record mondial de tirs de ces animaux. Pas pour le sport, mais au nom de la gestion de la faune : le gouvernement colonial avait déplacé plusieurs tribus locales et, pour les empêcher de traquer le gibier, il leur faisait cultiver des terres arables. Pour cela, il fallait en premier lieu les débroussailler, ce qui permettait de faire d'une pierre deux coups, car la mouche tsé-tsé, responsable de nombreuses victimes parmi le bétail, vivait dans les buissons. Hélas, ces derniers étaient aussi le territoire favori des rhinocéros, de sorte qu'il fallut d'abord neutraliser ceux-ci, sans quoi ils se seraient chargés de neutraliser les défricheurs. En un peu plus d'un mois, John A. Hunter en liquida plus de mille. Un massacre inutile, comme on le comprit plus tard : la zone était inhabitable. Un millier de colosses morts. Dès que Hunter tente de se le figurer, il est envahi par la même sensation de malaise qu'il éprouvait enfant, quand son grand-père lui parlait de l'Afrique de sa jeunesse, où il avait chassé en compagnie de cet autre Hunter. Un continent qui fourmillait d'animaux sauvages, vierge et d'une richesse incommensurable. À l'époque déjà, alors qu'il n'était encore qu'un petit garçon prêtant l'oreille aux histoires de son grand-père, il avait eu le sentiment d'être floué. Comme si on lui avait dérobé une chose à laquelle il aurait eu droit. Et qu'il ne verrait jamais l'Afrique véritable dont il rêvait tant, pour la simple raison qu'elle avait cessé d'exister. Peu à peu, il avait compris que son grand-père partageait cette impression. Même John A. Hunter

évoquait d'une plume nostalgique cette Afrique disparue, l'Afrique d'avant les Blancs, où éléphants et rhinocéros ne bougeaient pas d'un pouce lorsqu'on les approchait, parce que personne ne les avait jamais traqués auparavant ; à son époque, après cent ans de chasse, les animaux se méfiaient de tous les humains qui croisaient leur chemin. Depuis qu'ils sont protégés, ils s'aventurent à nouveau plus près d'eux. Les capacités d'adaptation du gibier surprennent toujours Hunter ; certaines espèces semblent savoir exactement où se terminent les réserves et où commencent les terrains de chasse. Cela dit, un carnage comme celui perpétré par John A. Hunter serait impossible aujourd'hui d'un point de vue numérique. Un millier de ces mastodontes, morts. Le corps entier de Hunter se refuse à imaginer la gigantesque montagne de cadavres. Une folie. Même le vieux Hunter en faisait des cauchemars : il rêvait que les bêtes se ruaient en masse sur lui. Peu de temps après, un programme d'élevage fut mis en place ailleurs, à titre de compensation, dans une région faiblement peuplée. John A. Hunter fulmina contre l'incompréhensible inconstance de l'espèce humaine qui, après avoir quasiment exterminé une autre espèce animale en l'espace d'un mois, mettait tout en œuvre pour préserver cette même espèce et la faire proliférer. Depuis, réfléchit Hunter, le paradoxe est devenu un comble : ici où le gouvernement délivre chaque année plusieurs permis de chasse, le nombre de rhinocéros est à nouveau en hausse ; dans les pays voisins où ils sont davantage protégés, le braconnage a le champ libre et ils se font tirer comme des lapins. Chaque année, au moins un millier d'entre eux y est tué en toute illégalité : finement broyées, leurs cornes se vendent jusqu'à quatre-vingt mille euros le kilo sur le marché asiatique, soit deux fois le prix de l'or. Essayez donc de les défendre par une simple interdiction de chasse dans un pays dont les trois quarts de la population vivent dans la pauvreté et où la corruption constitue le régime politique traditionnel !

Autant mettre des lingots d'or dans le parc, accompagnés d'un panneau demandant gentiment aux gens de ne pas y toucher. Dans ce genre de pays, seuls des permis de chasse hors de prix permettent d'œuvrer à la conservation de la faune, car seul ce qui représente un intérêt économique vaut la peine d'être protégé. Ici, en Afrique, tout le monde se contrefiche du lion Cecil et de ses congénères. Si leur tête n'était pas déjà mise à prix, les habitants tireraient sans sourciller sur ces gros minets à crinière, pour les exporter ou les passer à la casserole ; l'œil attendri dont les Occidentaux considèrent les animaux sauvages est un phénomène de mode. Un « hobby de riche ». Les autorités locales ne luttent contre le braconnage que si les politiques corrompus gagnent davantage en protégeant la faune qu'en fermant les yeux sur les massacres clandestins. Idem pour les rangers sur le terrain, qui doivent traquer des braconniers armés jusqu'aux dents : eux aussi doivent être mieux rémunérés pour risquer leur vie que pour regarder ailleurs. L'éthique, a appris Hunter, a partout dans le monde la même couleur : celle du dollar. Qu'on le veuille ou non, la chasse aux trophées est la seule forme de préservation efficace de la nature, et la seule possibilité de sauver l'espèce. La somme à six chiffres qu'il a déboursée pour avoir le droit d'abattre son mâle sert à financer non seulement un programme de reproduction destiné à assurer la perpétuation de l'espèce, mais aussi à donner une honnête chance de survie au reste du troupeau. Mais cela, les « protecteurs de la nature » ont apparemment du mal à le comprendre.

Une main posée sur son bras le tire de ses pensées ; l'un des pisteurs désigne la clairière à travers un trou dans le feuillage. *Regardez. Maintenant*. Le rhinocéros traîne une branche qui refuse de céder, il secoue la tête, se débat avec le buisson récalcitrant ; en un éclair, Hunter repère l'oreille abîmée. À côté de lui, Van Heeren hoche le menton. Hunter épaule son

fusil et met l'animal en joue. Pendant un instant, une seconde à peine, il admire sa beauté. Grand et majestueux, c'est un spectre d'une autre époque, une ère ancestrale où il régnait sur le monde, bien avant que l'homme n'invente des gadgets techniques lui permettant de tuer un tel colosse sans effort. Sa position est parfaite : Hunter est en mesure de l'atteindre exactement entre l'oreille et l'œil, il mourra sur le coup. Sans avoir l'occasion de comprendre ce qu'il s'est passé. Est-ce ce qu'il souhaite, abattre un animal aussi puissant et ancien sans même lui permettre de voir son agresseur ? Une part de lui proteste, il aimerait établir un contact visuel, repérer un signe que le rhinocéros a au moins pris conscience de sa présence. Au fond de lui, il est tenté de provoquer une attaque : il veut mesurer la force de la créature à l'œuvre, ressentir la menace. Cette partie de chasse est trop facile à son goût. Son désir est comparable à celui des photographes animaliers en safari : les premiers jours, ils se contentent de clichés de bêtes paisiblement endormies, mais tôt ou tard, ils exigeront des images d'un prédateur en train de donner l'assaut, même si cela signifie qu'un chasseur professionnel doit l'abattre ensuite pour sauver leur peau. Car la véritable puissance d'un éléphant ou d'un lion ne se révèle que lorsqu'il vous fonce dessus, et non pendant qu'il flâne à son aise à travers la prairie. Aucun chasseur digne de ce nom n'a envie de se frotter à une peluche inoffensive, même si la peluche en question pèse une tonne.

Près de lui, les pisteurs tournent nerveusement ; pourquoi est-ce qu'il ne tire pas ? Ils ont raison, il n'a pas le droit de les mettre en danger. Il a payé pour un trophée, pas pour une expérience de mort imminente. Alors il met en joue, regarde, inspire. Le film de ce qui va suivre s'imprime en un éclair sur sa rétine : il va presser la détente, la balle va s'échapper du canon, parcourir en un rien de temps, la distance entre lui et

sa proie, et toucher l'animal à l'endroit précis où il est le plus vulnérable. Le rhinocéros tentera de fuir la détonation, mais en vain, il sera trop tard ; la balle est toujours la plus rapide. En plein élan, il s'affaissera, s'écroulera au sol. Les pisteurs s'approcheront de lui, avec précaution, et dès qu'ils seront certains qu'il est mort, Van Heeren photographiera le cadavre, non pas comme un trophée mais à titre de preuve, puis ils informeront les autorités. Ensuite, il faudra attendre le camion qui transportera la bête jusqu'à l'atelier du taxidermiste, lequel se chargera de son trophée, en échange d'une petite fortune supplémentaire. On prélèvera des échantillons d'ADN et, dès qu'on en aura fini avec les formalités légales, l'animal sera écorché et découpé, et la viande mise en vente. Ce serait regrettable de gaspiller. Ces pensées traversent Hunter pendant qu'il vise : il serait dommage de manquer une si belle occasion.

C'est alors qu'un deuxième mâle surgit de nulle part. En trois pas, il s'interpose entre lui et sa proie, grognant et renâclant. Stupéfait, Hunter baisse son fusil. Même si l'intrus s'éloigne, il ne peut se risquer à tirer ; la détonation l'effarouchera, et s'il attaque – ce qu'il ne manquera pas de faire, étant donné son état d'agitation –, Hunter n'aura pas d'autre choix que de l'abattre aussi. Il a laissé passer sa chance. Il lance un regard désespéré à Van Heeren, qui hausse les épaules, laconique :

« C'est le jeu. Les meilleures opportunités se présentent souvent quand on ne peut pas les saisir.

— Roosevelt ?

— Non, Hunter. Ton homonyme. Allez, on y va. »

Sans attendre de réponse, il disparaît dans les fourrés. Indécis, Hunter observe les rhinocéros ; son instinct tout entier

rechigne à laisser s'échapper la proie alors qu'elle est à portée de tir. Les deux mastodontes se font presque face à présent : le plus jeune s'est approché à environ deux mètres de son rival et fouille le sable de sa corne afin de le provoquer. Le rhinocéros de Hunter s'est arrêté de manger, ses oreilles s'agitent en tous sens. Avec lenteur, il se tourne en direction de son adversaire, hésitant entre faire comme si de rien n'était et le remettre à sa place. Pendant un instant, les deux animaux demeurent immobiles, presque nez à nez. Puis le plus jeune feinte une attaque, que son aîné ignore royalement. Le premier, vexé par l'indifférence avec laquelle est reçue sa provocation, ne compte pas en rester là : il se jette la tête la première contre l'épaule du deuxième. Celui-ci se détourne agilement, laissant son assaillant charger dans le vide, et s'éloigne à son aise en trottinant vers l'autre côté de la clairière. Aussitôt, son rival se lance à sa poursuite ; à toute vitesse, le vieux rhinocéros fait volte-face et l'arrête avec un reniflement bruyant. Hunter les épie, fasciné : entre les deux animaux sauvages qui, il y a un instant, ressemblaient à deux statues indolentes, s'engage à présent une danse titanesque. Quelles bêtes ! Quelle puissance ! Quelqu'un le tire par l'épaule. Van Heeren, son fusil en joue, lui fait comprend d'un bref mouvement de tête qu'il doit quitter les lieux, et en vitesse. Hunter recule, d'un pas trop brusque, trop rapide. Une branche sèche craque sous son pied ; dans le silence de la brousse, le son prend l'ampleur d'un coup de feu. Aussitôt, les petites oreilles en forme de coquilles du vieux mâle se tournent dans sa direction, à la recherche de la source du bruit. Hunter se met à couvert, mais le rhinocéros a eu le temps de le voir : l'espace d'une seconde, chasseur et proie se toisent. C'est le moment que choisit l'autre animal pour donner une nouvelle bourrade dans le flanc de son rival ; l'attention de celui-ci se reporte aussitôt sur le combat. De tout son poids, il oblige le jeune mâle à reculer. Ils s'immobilisent, tête contre tête, queue basse, corne en avant, opiniâtres et renfrognés,

comme tous leurs congénères. Un concentré de hargne sur pattes, prêt à cabosser une Jeep pour le plaisir, le jour où l'envie lui prend, pour la simple raison qu'il le peut. Mais le plus vieux n'est pas d'humeur à se quereller – pas aujourd'hui, du moins. Indifférent, il tourne le dos à son adversaire et se dandine en direction des buissons. Son gros derrière gris foncé est la dernière chose qu'aperçoit Hunter de son trophée hors de prix avant qu'il disparaisse. Le jeune reste figé un moment, sidéré, puis se met à trotter de long en large à travers la clairière, excité par l'adrénaline, en quête d'un objet sur lequel évacuer sa frustration. Hunter demeure aussi silencieux que possible ; si le mâle le sent ou l'entend, il l'attaquera. Cependant, le rhinocéros secoue plusieurs fois rageusement la tête avant de disparaître dans les fourrés, de l'autre côté.

Hunter ne bouge pas avant d'être certain que les deux animaux sont bien partis ; ensuite, il remet le cran de sûreté, cale le fusil sur son épaule et retourne vers la clairière. Van Heeren l'attend un peu plus loin, à l'ombre dérisoire d'un arbre chétif. Il désigne du canon de son arme l'endroit où le jeune rhinocéros s'est frayé un chemin à travers les buissons.

« Tu n'oublieras pas de remercier ton ange gardien. Ça aurait vraiment pu mal tourner. »

Alors seulement, Hunter comprend ce qu'il vient de se passer : s'il avait tiré depuis la position où il avait repéré la bête en premier lieu, le mâle agressif les aurait sans doute attaqués par-derrière. Il échange un regard avec Van Heeren : les hommes ont tous deux conscience de leur chance. Ensemble, ils rejoignent les pisteurs. C'est fini pour aujourd'hui. Il est exclu de poursuivre la traque avec l'autre rhinocéros dans les parages. Et, même si Hunter est déçu que son trophée lui ait glissé entre les mains, le spectacle impressionnant dont il a été le témoin n'a fait que renforcer son respect pour sa proie.

Pages 52 à 54

Ils se lancent à vive allure dans la traque. Combien de temps courent-ils ? Difficile à dire. À chaque pas, l'angoisse de Hunter grandit : il ne faut surtout pas que son rhinocéros tombe entre les mains des braconniers. Ils doivent le sauver à tout prix. Plus tard, dans la soirée, Jeans le taquinera : « Comment ça, le sauver ? Pour pouvoir le tuer vous-même ensuite ? C'est pas un peu tordu ? » Il tentera en vain d'expliquer au garçon que le braconnage est à l'opposé de la chasse – même si les braconniers sont souvent de bons chasseurs –, pour se heurter encore et toujours à sa logique inflexible, typiquement africaine. « La mort, c'est la mort. Pour le rhino, peu importe qui appuie sur la gâchette. » Ce qui, bien sûr, est un non-sens : n'importe quel gamin sait que tous les tirs ne se valent pas. L'ordre du monde repose sur ce genre de conventions. Quand les rangers font feu sur les braconniers, cela relève, comme Van Heeren vient de le dire, d'une forme licite de légitime défense ; quand les braconniers tirent sur les rangers, c'est un meurtre. C'est d'ailleurs pour cette même raison que la chasse participe de la préservation de la faune, ce qui en fait un sport noble et respectueux des animaux, alors que le braconnage n'est qu'un crime odieux. L'idée qu'une bande de voyous puisse blesser son rhinocéros d'un tir maladroit pour ensuite l'achever à la hache et vendre illégalement ses cornes emplit Hunter d'une rage forcenée. Lui et lui seul a le droit de tuer ce mastodonte. Il court derrière les pisteurs, obsédé par cette idée. La pulsion qui l'anime est si intense qu'il ne ressent plus rien, ni la fatigue, ni les épines acérées des buissons qui lui labourent bras et jambes, ni sa propre peur. Chaque fois qu'il pose le pied sur le sol, l'essence de ce qu'il cherchera en vain à expliquer à Jeans tout à l'heure imprègne davantage son esprit : à savoir que l'identité de celui qui tire la balle mortelle est primordiale. Car

c'est là que réside la différence entre le bien et le mal, dans la question de savoir qui appuie sur la gâchette.

Il manque de heurter le pisteur qui, devant lui, vient de ralentir brusquement le pas, l'index pointé en l'air. À quelques centaines de mètres de là, des vautours décrivent des cercles dans le ciel ; au-dessus de quoi, impossible à dire, les broussailles basses leur masquent la vue. Avant que Van Heeren ait pu le retenir, Hunter pique un sprint dans les hautes herbes. Un peu plus loin, à demi dissimulée par une touffe basse d'euphorbe, une masse d'un gris terne émerge du sable. La peau épaisse est sombre et maculée, le corps puissant semble avoir été jeté à terre comme un sac d'os. Victime d'une mort infâme. Hunter reste pétrifié quelques instants, comme s'il peinait à comprendre ce dont il s'agit. Avec précaution, comme s'il s'attendait à ce que le rhinocéros se relève à tout moment, il s'approche du corps sans vie. Le vent chasse l'émanation douceâtre et moite du cadavre chaud dans sa direction. Un animal blessé par balle, qui lutte en panique pour sa vie, exhale des effluves tout à fait différents, même quand il s'est pratiquement vidé de tout son sang ; il a beau être aux portes de la mort, tant qu'il lui reste un souffle de vie, l'odeur âcre de la peur l'emporte sur toutes les autres. Et dès que la mort survient, les relents mêlés d'urine, de sang et de viscères tièdes s'agglutinent en un instant en une pénétrante odeur de cadavre, qu'on ne peut confondre avec aucune autre au monde. Quiconque l'a sentie un jour la reconnaîtra entre mille. Cette odeur, que Hunter a appris à connaître dans son enfance, ne laisse aucun doute : il arrive trop tard. Le rhinocéros, son rhinocéros, est bel et bien mort.

Les mains sur les genoux, Hunter reste debout, haletant, à bout de souffle, jusqu'à ce que les taches noires devant ses yeux se retirent peu à peu et qu'il voie de nouveau clairement. Le devant de sa chemise est trempé de sueur ; sous le tissu humide, son cœur bat contre ses côtes. Sa gorge

brûle encore de la course, et sa langue, épaisse et sèche, lui colle au palais ; il déglutit plusieurs fois, puis crache dans le sable. Lentement, faisant preuve d'une prudence qui tranche avec le sprint désespéré qu'il vient de piquer, il avance en direction du cadavre. L'œil d'un noir brillant, si vivant quand il l'a croisé la veille, n'est plus à présent qu'un globe aveugle et mat, recouvert d'une fine couche de poussière et encerclé de mouches. L'animal si majestueux, si puissant, dont la vue l'avait totalement subjugué, est désormais mutilé au point d'être à peine reconnaissable, sa tête n'est plus qu'une masse informe et sanglante, lacérée, déchiquetée par une cupidité aveugle. Son précieux trophée s'est transformé en un tas de viande sans valeur. Hunter rugit. Son cri résonne dans la plaine, chassant les oiseaux des arbres et paralysant de peur les gazelles de Thomson qui broutent un peu plus loin. Ce n'est pas un hurlement de dégoût ou de pitié, mais le rugissement originel d'un prédateur dont on a dérobé la proie : une fureur animale. Dans une vaine tentative de revendiquer ce qui lui appartient de droit, il saisit la tête de la bête et la tire à lui. C'est dans cet état que le trouve Van Heeren : comme un chien de chasse devenu fou, qui a mordu sa proie et refuse de la lâcher, il est à genoux dans le sable gorgé de sang, son fusil près de lui, serrant dans ses bras les restes profanés de ce qui fut l'un des plus puissants animaux de cette Terre.

Pages 65 à 75

Hunter scrute la plaine en quête d'un indice. Durant un bon moment, il ne voit rien, puis quelques minuscules points marron apparaissent à l'horizon. L'une ou l'autre espèce d'antilopes, sans doute des élands, à en juger par leur carrure. Il cherche par réflexe ses jumelles autour de son cou, se rend compte qu'il ne les a pas, saisit le fusil et observe le petit troupeau à travers la lunette de visée. C'est bien ça. Des élands. Avec leur fanon caractéristique et leur allure pataude, ils lui évoquent toujours des sortes de vaches cornues. Est-ce pour eux que Van Heeren l'a traîné jusqu'ici ? Il dénombre vingt-six femelles. Ce doit être la saison des amours, car une poignée de mâles broutent un peu plus loin, dont un spécimen impressionnant doté d'une magnifique paire de cornes. Quatre torsades, peut-être même cinq, difficile à dire à cette distance. Pourtant, quand bien même il s'agirait d'un spécimen exceptionnel, Hunter n'est pas intéressé ; il n'est pas le genre de chasseur à craquer pour les cornes les plus longues. Il n'y a aucun honneur à tuer un animal sans défense, tout juste capable de fuir : ce n'est pas une preuve de virilité, mais de vanité. Hunter préfère le gibier dangereux : le risque d'y passer lui-même rend le combat plus équitable. En ce qui le concerne, ils peuvent repartir. Au moment même où il baisse son arme, Van Heeren lui donne un coup de coude. De la tête, il pointe une direction, à bonne distance du troupeau, sous le vent. « Là-bas. » Hunter épaule de nouveau son fusil, désormais à la recherche d'un prédateur, qui s'approcherait discrètement des élands. La plaine ondoyante l'empêche de discerner quoi que ce soit ; tout le paysage semble en mouvement, son œil ne sait où se poser. Ce n'est qu'après avoir scruté le panorama un long moment qu'il distingue une tache sombre insolite dans l'herbe mi-haute. Cependant, avant qu'il puisse l'examiner

davantage, l'animal, quel qu'il soit, s'est à nouveau déplacé ; là où se coulait l'intrus il y a une seconde, ne souffle plus que le vent. Aussitôt, l'instinct de Hunter se réveille : il balaie méthodiquement la plaine, mètre par mètre, en quête d'une couleur ou d'une texture inhabituelle. Rien. Le prédateur inconnu est bien camouflé. Un guépard, peut-être ? Pendant un instant, il frémit d'excitation, rempli d'espoir : Van Heeren aurait-il repéré un guépard royal ? Ils sont au moins aussi rares que les rhinocéros ; il ne refuserait pas une telle offre. Pourtant une seconde plus tard, cette idée s'estompe déjà ; les guépards ne chassent pas les grandes antilopes. Même les léopards ordinaires ne se risquent pas à attaquer un éland. Est-ce pour un lion qu'ils sont ici ? Un bref mouvement en périphérie de son champ de vision attire son attention. Spontanément, son regard se tourne vers la gauche. Soudain, en plein sur la croix du viseur, surgit la tête d'un homme. Hunter se fige, une sorte de court-circuit se produit dans son cerveau. L'homme fait signe à quelqu'un de la main ; à cet instant seulement, Hunter remarque le deuxième chasseur, couché dans l'herbe tout près du premier. Des braconniers. Le souffle coupé, il observe l'individu, le réticule en croix dansant sur sa tempe ; de là où il se trouve, il n'aurait besoin que d'une seule balle pour le tuer. Cette pensée lui parcourt le corps jusqu'au bout des doigts comme un picotement glacé ; il déverrouille son fusil d'un geste réflexe. Avant qu'il ait pu le charger et armer, Van Heeren abaisse le canon.

« Pas si vite, cow-boy.

— Un coup de semonce. Ils chassent sur tes terres.

— Avec ma permission. Observe et apprends. »

Hunter regarde une nouvelle fois à travers la lunette. Il scrute lentement le corps des chasseurs, à la recherche d'une

arme. Il n'en repère aucune. Les deux hommes qui se faufilent dans l'herbe mi-haute ne sont pas des braconniers armés jusqu'aux dents, mais des garçons à moitié nus.

« Ce sont des gosses ! »

Van Heeren sourit devant son étonnement.

« Plus pour longtemps. La chasse à l'éland est un rite de passage ; s'ils parviennent à capturer un mâle, ils seront considérés comme des hommes. Plus les cornes sont grandes, plus ils seront respectés et plus ils feront des prétendants sérieux au mariage. »

Hunter pense aussitôt à la girafe qu'il a offerte à sa femme en guise de cadeau de fiançailles. Elle en avait vu une à l'occasion d'un voyage en Europe, lors d'une exposition dans un cabinet de curiosités berlinois où le curateur avait disposé avec soin, entre les œuvres d'art, quelques spécimens exotiques empaillés. Elle avait trouvé charmant de voir se côtoyer un paon aux plumes blanches comme neige et le tableau, blanc également, d'une femme nue aux contours flous, peint par un artiste dont Hunter, avec la meilleure volonté du monde, ne peut se souvenir du nom, mais la girafe l'avait subjuguée. Dressée de toute sa hauteur, le cou tendu, elle dominait l'exposition comme si tout ce qu'elle y apercevait lui paraissait indigne de sa grandeur – parce que créé par des humains. Alors qu'elle-même était là uniquement pour ce qu'elle était : elle n'avait pas besoin de créer de la beauté, elle l'incarnait. Cela démontrait sa supériorité. Du moins, c'est ce qu'avait prétendu son épouse. Hunter attachait peu d'importance à ce genre de justification intellectualisée ; il soupçonnait la fascination de sa femme pour le colosse mort d'être de nature beaucoup plus physique. Un animal empaillé, surtout lorsqu'il s'agit d'un spécimen de grande taille, éveille en l'être humain

une pulsion primaire. Il lui rappelle sa victoire sur la nature sauvage, le domptage de l'indomptable. Sa domination. La girafe, ou plutôt son buste, car le taxidermiste avait choisi de la naturaliser à partir du poitrail, était, même coupé à mi-hauteur, un exemplaire impressionnant, une bête puissante, rayonnante de force et de liberté. Son épouse, qui ne l'était pas encore à l'époque, avait dit en riant qu'elle aurait bien voulu la même pour décorer sa maison. Quelques mois plus tard, il en avait abattu une pour elle, durant l'un de ses premiers voyages en Afrique. Comme si le trophée était une preuve primitive de sa virilité, requise pour conquérir sa promise. Le désir qu'il avait d'elle s'était entremêlé à la traque, comme s'il ne chassait pas seulement l'animal, mais aussi la femme ; il avait passé toute la journée dans un vague état d'excitation. La sensation lui revient en même temps que le souvenir ; l'étoffe mince de son pantalon se tend sur son entrejambe. Il change de position le plus discrètement possible, et regarde à nouveau les garçons, qui s'approchent en catimini des antilopes. L'un d'eux, il le voit à présent, porte un petit arc de fabrication artisanale, l'autre traîne une lance à pointe fine à côté de lui dans l'herbe ; ont-ils vraiment l'intention de s'attaquer aux élands avec si peu ? Tandis qu'il observe leur progression, Hunter se remémore une histoire de son grand-père au sujet d'un rituel similaire chez les Massaïs, où les *moranes*, les jeunes guerriers, chassent des lions pour démontrer leur courage. Ils se jettent sur les fauves, armés de lances, de boucliers et de couteaux de chasse à courte lame ; celui qui parvient à attraper le félin par la queue est le héros du jour, celui qui réussit à réitérer l'exploit quatre fois au cours de sa vie devient *melombuki*, chef de tribu. Une pure folie, quand on sait que ces fauves sont capables de raidir complètement leur queue pour projeter sans le moindre effort un homme adulte dans les airs – ou de lui défoncer le crâne avec. Voilà qui ne décourage pas les jeunes Massaïs ; la chasse au lion est une fête immense et jubilatoire. Leurs

pratiques ont quelque chose de démentiel, comme s'ils ne connaissaient pas la peur, et elles les transportent dans une extase effrénée. Hunter se souvient encore avec précision de la façon dont son grand-père, qui avait un jour assisté à l'une de ces scènes en compagnie de John A. Hunter, la décrivait comme un gigantesque carnage sanglant, au cours duquel les adolescents réduisaient en lambeaux la tête du fauve à coups de couteau. Ils semblaient à peine conscients des atroces blessures dont ils écopaient eux-mêmes : sous l'emprise de l'adrénaline, ils continuaient de lacérer la bête, tandis qu'elle leur ouvrait les épaules de ses griffes démesurées. L'un d'eux avait même persévéré après que le félin lui avait arraché un énorme fragment de chair du dos ; le grand-père de Hunter les avait ensuite aidés à recoudre la plaie. Il n'avait jamais su avec certitude si le vieil homme avait trouvé la chasse abominable ou héroïque, ou un mélange des deux ; chaque fois que Hunter l'interrogeait à ce sujet, il esquivait d'un haussement d'épaules en ajoutant : « La nature est cruelle », précisant dans la foulée qu'à ses yeux, les Massaïs faisaient partie de celle-ci, et qu'il n'y avait donc rien à dire là-dessus en matière d'éthique. L'être humain n'a pas à se mêler de la manière dont un animal en chasse un autre. Hunter, quant à lui, n'aimerait pas assister à l'horrible massacre d'un superbe lion, mais en même temps, il éprouve un respect infini pour le courage des jeunes guerriers, qui l'affrontent à mains nues ou presque. Par comparaison, la chasse à l'éland qui se déroule devant lui est pour les mauviettes ; les antilopes n'attaquent pas, elles fuient. Le pire qui puisse arriver à ces garçons est de rentrer chez eux les mains vides.

Il repense une nouvelle fois à la girafe. Aujourd'hui encore, plus de vingt-cinq ans après, il se rappelle le moindre détail de la chasse avec une extrême acuité, du soleil brûlant sur sa nuque à l'odeur de poudre du coup de feu. Le mâle, un spécimen assez âgé parsemé de taches sombres aux contours

nets, se tenait à peine à quinze mètres de lui, mais n'avait pas encore remarqué la présence de ses poursuivants ; il était tout à l'arbre dont il broutait les feuilles. Hunter avait attendu, parce qu'il jugeait inconvenant d'abattre une proie en train de manger. Dès que l'animal avait baissé la tête, il avait, sur les instructions du guide, tiré dans l'une de ses vertèbres cervicales : la bête était morte sur le coup. Elle avait pourtant fait quelques pas de plus, et même couru, pour tomber ensuite à terre en oscillant, telle une cheminée d'usine qui s'écroule. Durant un bref instant, Hunter s'était senti submergé par un sentiment de triomphe, mais une girafe qui s'effondre est un triste spectacle. Cette partie de chasse lui a laissé un goût doux-amer ; son inégalité le dérangeait. À l'inverse du gros gibier comme les buffles ou les grands félins, une girafe est relativement inoffensive, et donc totalement sans défense. Alors que lui avait une arme…

Nerveux, il suit la progression prudente des adolescents en direction de leur proie. Mètre après mètre, ils avancent entre les hautes herbes, avec une lenteur exaspérante. Hunter a l'impression d'assister à une scène d'un autre temps, une époque lointaine qu'il aurait oubliée, mais dont son corps garderait le souvenir ; il peut sentir leurs muscles se contracter, leur sang affluer. Leur impatience à s'emparer de la proie, désormais presque à portée de main. Il se remémore spontanément ses premières parties de chasse au cerf ; elles aussi, d'une certaine manière, étaient un rite de passage. Quelque chose qu'il avait désiré, voulu, attendu : enfin, il allait pouvoir mettre en pratique ce que son grand-père lui avait appris. Montrer qu'il était digne d'être chasseur. Un noble chasseur. Et aussi un bon tireur, capable de tuer sa proie rapidement, sans lui infliger de souffrance. Inquiet, il évalue les armes des garçons : la lance est certes dotée d'une pointe métallique, mais l'arc ressemble à un jouet.

« Tu ne vas quand même pas me faire croire que leurs pauvres flèches sont capables d'abattre un colosse pareil ? »

Van Heeren secoue la tête.

« La pointe est enduite d'un poison de leur fabrication, un mélange de larves de coléoptères bouillies, de venin de scorpion et de plantes. La composition exacte varie en fonction de la chasse et du gibier ; ça fait partie des secrets de la tribu. C'est une substance à effet neurotoxique, qui agit lentement ; une girafe adulte met plus de trois jours à succomber. Mais elle n'affecte pas la chair, de sorte que la proie reste comestible. Il paraît d'ailleurs qu'elle est indétectable, même lors d'une autopsie. Et quand ils chassent pour se nourrir, ils choisissent des animaux affaiblis ou blessés. Ça leur demande moins d'efforts et ça permet d'assainir les troupeaux. Tout leur mode de vie est orienté vers la préservation de l'écosystème. La faune ne s'en porte que mieux.

— C'est pour cette raison que tu les laisses chasser chez toi ? »

Van Heeren éclate d'un rire narquois.

« D'un point de vue historique, ce serait plutôt l'inverse : c'est nous qui chassons chez eux. Le peuple d'origine de ces jeunes vit ici depuis environ vingt mille ans. Nos ancêtres les ont "déplacés" – ce qui est un joli euphémisme pour dire que nous leur avons volé leurs terres. En les forçant à s'installer en ville, nous avons abâtardi les meilleurs chasseurs du continent ; en l'espace de trois générations, il ne reste plus que des ivrognes et des drogués. Et quand ils n'en meurent pas, ils attrapent le sida. Mais il y a de l'espoir : une fois de retour sur leur sol natal, les communautés se rétablissent incroyablement bien.

— Alors comme ça, tu combines protection de la nature et charité ? »

Sceptique, Hunter dévisage Van Heeren. Il sait que son ami contribue de temps à autre à des projets de développement, mais rarement par pur altruisme ; l'école et le poste médical qu'il a ouverts dans le village à côté du lodge lui permettent de trouver facilement du personnel fiable et bon marché. En outre, en échange de l'eau et des plants qu'il fournit aux villageois, ceux-ci l'approvisionnent en fruits et légumes, et laissent son gibier tranquille. Van Heeren n'est pas un mauvais bougre, mais c'est avant tout un homme d'affaires. Hunter a du mal à croire qu'il permet aux garçons de chasser sur ses terres uniquement par philanthropie. Peut-être a-t-il l'habitude d'amener des clients ici, comme dans une sorte de parc d'attractions : des chasseurs de la préhistoire, un Jurassic Park live. Cependant, la façon dont Van Heeren observe les deux jeunes trahit autre chose ; il les scrute de la même façon que les grands prédateurs pendant une partie de chasse – avec une déférence et une admiration qui frisent l'amour. Peut-être le marché qu'il a conclu avec la tribu est-il vraiment désintéressé, l'expression du respect d'un chasseur pour un autre.

Hunter reporte son regard sur les adolescents au loin, qui se sont rapprochés des élands. Même à présent qu'il sait où ils sont, il lui est difficile de les repérer dans la végétation ; bien que la prairie dégagée n'offre que peu de cachettes, ils se fondent à la perfection dans le paysage. Ils suivent le troupeau en décrivant un cercle pour éviter que le vent ne trahisse leur présence. Quel animal ont-ils choisi ? Lequel choisirait-il, lui ? Hunter examine les élands. Le gigantesque spécimen qui a attiré son attention tout à l'heure broute à présent sur un tertre, à l'écart des autres. À l'évidence, il s'agit du mâle dominant ; grand, supérieur, il surveille le troupeau. C'est

lui. Lui qu'il choisirait. Or il a élu domicile en hauteur pour des raisons stratégiques ; de là où il se trouve, son regard embrasse la majeure partie de la vallée, et la direction du vent lui est aussi favorable. Ce qu'il ne peut voir, il peut le sentir. Les garçons n'ont guère de chances d'arriver suffisamment près pour décocher un tir victorieux. Il les repère un peu plus loin : ils avancent avec précaution en direction des animaux, un mètre après l'autre, jusqu'à ce que le premier fasse signe au deuxième d'arrêter. De sa position, Hunter tente d'estimer la distance entre les chasseurs et la proie. Il est peu probable qu'ils visent le spécimen qu'il a choisi ; de là où ils sont, même un chasseur muni d'une arbalète moderne ne serait pas certain de faire mouche. Il parcourt des yeux le reste du troupeau ; deux jeunes mâles, qui ont commis l'imprudence d'aller brouter en contrebas dans la vallée, forment une cible beaucoup plus facile. Si l'un des adolescents les effraie, ils passeront automatiquement devant le tireur en prenant la fuite. Ce qui lui offrira une honnête chance d'atteindre l'un d'eux au flanc. Cependant, les jeunes chasseurs ne semblent pas avoir l'intention de se séparer pour rabattre les bêtes : tandis que son compagnon surveille attentivement le troupeau, le deuxième garçon sort une flèche du carquois qu'il porte dans le dos, puis déplie avec précaution le morceau de tissu qui protège la pointe empoisonnée. Va-t-il vraiment se risquer à tirer sur le mâle à une telle distance ? En hauteur, qui plus en est ?

Hunter retient son souffle : même ici, dans la hutte, il se sent gagné par l'effervescence de la chasse. Il a de nouveau l'impression d'assister à une scène ancestrale, mystique, un rituel de l'époque où l'être humain chassait encore comme un animal parmi les animaux. Soudain, il comprend ce que son grand-père voulait dire, quand il parlait des Massaïs : cette partie de chasse aussi a quelque chose d'animal, qui

lui confère une sorte d'équité sauvage, au-delà du bien et du mal ou de toute cruauté. Un être humain ne saurait toucher davantage du doigt sa nature profonde ; un chasseur ne saurait s'approcher davantage de l'essence même de la chasse. L'absence de tout moyen technologique dévoile l'épreuve de force entre chasseur et proie dans sa beauté la plus brute. Il émane de la rencontre le même type de sensualité que certains apprécient dans les corridas, mais en moins perverti ; Hunter n'a jamais rien trouvé d'esthétique dans le fait de torturer à mort un animal selon des règles prédéfinies. Cette chasse, en revanche, est si authentique, si pure, si charnelle que Hunter ne peut détourner le regard. À travers sa lunette télescopique, il voit les muscles de l'adolescent se contracter, son corps tout entier se tendre à l'extrême comme une corde, des abdominaux jusqu'au bout des doigts. Il fait corps avec son tir. Son visage crispé, ses yeux fixés sur un unique point, toute son attention tournée vers l'éland. Une goutte de sueur perle sur son sourcil, laissant une trace claire sur sa peau sombre et mate ; sa paupière cligne un instant. Puis ses narines se dilatent, il inspire encore une fois. De manière calme. Contrôlée. Il pointe son arme. Une vague d'excitation physique quasi érotique parcourt Hunter ; cette domination primitive, basée sur la force pure, d'un animal par un autre, éveille en lui un instinct inconnu qu'il ne peut pas, qu'il ne doit pas nommer. Un désir interdit, qu'il refoule dès qu'il émerge. Et pourtant… chaque geste de l'adolescent ravive la pulsion dans ses veines. Les poils de ses bras se hérissent, sa peau se couvre de chair de poule. Le jeune chasseur est d'une beauté parfaite : tout en muscles et en souplesse, ses mouvements aussi gracieux que mortels. Le garçon est un prédateur. Un superbe prédateur. Sur le point d'attaquer.

Imperturbable, l'éland continue de brouter, inconscient de sa fin imminente. Hunter le voit à travers les yeux du jeune

homme ; cette vision l'absorbe tellement que son corps ne fait plus qu'un avec celui, foncé et nerveux, du chasseur tapi dans l'herbe. L'oxygène afflue dans ses poumons, dans son sang, vers ses muscles ; une vague érection palpite contre sa cuisse. Il tient son arc devant lui, le bras tendu, ses hanches ancrées dans le sol, son index sur la flèche : prêt à tirer. Cependant, et c'est là toute la différence entre l'homme et l'animal, il se refuse à frapper sans être vu. Avec précaution, il se redresse un peu : au-dessus de la plaine, il cherche les yeux de l'éland. Celui-ci sent le danger et tourne la tête, il repère le chasseur en un éclair. Ses membres s'étirent, son corps passe déjà de l'immobilité au mouvement, prêt à fuir, mais pendant un instant, une fraction de seconde, son regard fixe celui du garçon. Dans ce moment, ce présent figé, n'existe que l'ici et maintenant. Hunter. Le garçon. L'éland. Le monde continue de tourner autour d'eux, de même que la vie va bientôt reprendre son cours, mais chasseur et proie ne bougent plus : entre eux se contractent le temps et l'espace en cet instant bref et singulier au cours duquel on passe de vie à trépas. La prise de conscience traverse les yeux marron de l'animal : en une seconde, avec la soudaineté et la clarté d'un rayon de soleil qui transperce les nuages, il comprend la finitude de son existence. Hunter ressent un violent pincement de jalousie : comme la vie doit être insouciante, quand on se rend compte de son sort de mortel seulement lorsqu'il s'accomplit ! Maintenant, pense-t-il. Maintenant. C'est alors que la voix de Van Heeren rompt la magie de l'instant.

« La charité, c'est mauvais pour leur amour-propre. Voilà pourquoi nous posons des conditions à leur retour sur leur sol natal. Tu as déjà entendu parler des big six ? »

À huit cents mètres à l'est, les doigts du garçon relâchent la corde de l'arc d'un geste apparemment mécanique. À peu près au même moment, l'éland fléchit brièvement les genoux, avant

de se redresser d'un seul mouvement et de prendre la fuite. Le troupeau se disperse à vive allure, les femelles partent dans toutes les directions. Ce n'est que quand les deux adolescents bondissent à leur tour et se mettent à trotter derrière leur proie, que Hunter prend conscience de la signification des paroles de Van Heeren. Une sensation d'écœurement moite l'envahit ; comment Van Heeren peut-il savoir ce qu'il a éprouvé en observant le jeune homme à travers la lunette de son fusil ? Comment peut-il avoir deviné son désir de se mesurer à ce chasseur en le chassant ? Car c'est la vérité : pendant un instant, Hunter a regardé le garçon de la façon dont celui-ci regardait l'éland – comme une proie. Pendant un instant, il n'a pas vu d'être humain, mais un magnifique, séduisant trophée.

Feignant l'indifférence, il répond au regard de Van Heeren ; sa profession lui a appris à dissimuler ses émotions, y compris dans des circonstances extrêmes. Celui qui laisse transparaître sa peur perd le contrôle de la situation, celui qui sait simuler une autorité tranquille peut tourner n'importe quelle occasion à son avantage. D'un calme olympien, il rabat ses manches de chemise et cale le fusil contre son épaule.

« On n'a plus rien à faire ici. Allons-y. »

Sans attendre la réponse de Van Heeren, il descend l'échelle. Dès que ses pieds touchent le sol, il accélère le pas, et quand les taillis le soustraient enfin à la vue de son ami, il s'éloigne à toutes jambes, pressé de partir loin de la hutte, loin de la proposition atroce, alléchante de Van Heeren, loin de lui-même et de son désir, qui vibre encore dans sa poitrine.

Pages 126 à 134

« Koudou ! Koudou ! »

Dawid est le premier à arriver au camp ; il court devant les autres, débordant d'enthousiasme.

« C'est une journée parfaite pour épuiser une proie en la poursuivant. Il fait une chaleur insoutenable, on ne peut pas espérer mieux. Et nous avons dansé toute la nuit, les dieux ont forcément mis un koudou de côté pour nous ! »

Après une brève concertation avec !Koga et Karoha, ils conviennent que Van Heeren devra ramener le buffle au village avec Jeans, puis les rattraper en suivant la direction nord-est, où ils pensent débusquer leurs proies. « Vous n'aurez qu'à avancer avec le soleil dans le dos. »

Ils retournent au pas au point d'eau où les hommes ont repéré la trace du troupeau. L'ambiance est plus légère que la veille, leurs mains papillonnent le long de leur corps comme de petits oiseaux, ils doivent se retenir de ne pas se mettre à courir tout de suite, afin d'économiser leur énergie pour la véritable traque. Dawid gambade devant Hunter.

« Pister, c'est comme danser, mister White. Notre corps jubile, parce que je sens aux picotements sur ma peau que nous allons trouver des koudous et que la chasse sera bonne. »

Hunter ne dit pas grand-chose. Dans la chaleur mortelle, il a besoin de tout son souffle pour suivre le rythme. Comment tiennent-ils le coup sans boire ? Mystère. Il remercie intérieurement Jeans de lui avoir flanqué une bouteille d'eau entre les mains. À partir de la mare, la piste est facile à repérer : les empreintes fraîches sont bien visibles dans le sable rendu collant par l'averse, qui a en outre effacé toutes les

traces plus anciennes ; aujourd'hui, la brousse a retrouvé sa virginité. À présent, les hommes ne s'adressent plus la parole, ils avancent en silence. !Koga ouvre la marche, il remonte la piste. Sa main droite, pouce et auriculaire écartés comme des oreilles, symbolise le koudou qu'ils traquent. Comme si elle était douée d'une vie propre, elle le précède au-dessus du sol, évoluant au rythme des animaux. Ceux-ci avancent à petits pas, sans se presser ; à l'évidence, ils n'ont pas encore remarqué la présence de leurs poursuivants, et ont quitté le point d'eau pour une zone plus ombragée, en quête de nourriture. Au bout d'un certain temps, le terrain se fait plus accidenté, les indices disparaissent tout à fait par endroits ; les hommes tentent de se mettre dans la peau des bêtes afin de retrouver leur piste. Ils se déploient à gauche et à droite, à la recherche d'un nouveau repère, d'un nouveau signe. Une vague crainte envahit Hunter ; ont-ils perdu le troupeau ? Bientôt, ils découvrent des excréments encore tièdes, des feuilles d'arbre récemment arrachées et des brindilles fendillées; les koudous ont brouté par ici. !Koga s'immobilise et pointe une traînée gluante sur un buisson. Dawid explique en chuchotant, sur un ton à peine audible :

« De la bave. Ils doivent être tout près. »

Ils se remettent à trotter. Même Hunter, qui ne sent plus la fatigue en raison de la tension, les suit en courant. Une force ancestrale emplit son corps, tandis qu'il prend conscience de sa vulnérabilité ; il ne peut se souvenir de la dernière fois où il s'est aventuré sans arme dans la brousse. Il a confié à contrecœur son fidèle fusil à double canon à Van Heeren ; il n'aurait fait que l'encombrer comme un poids mort durant cette partie de chasse. Pourtant, sans lui, il se sent nu et exposé, même en compagnie des trois chasseurs.

Soudain, un koudou jaillit de nulle part devant eux. Il n'émerge pas des buissons, non, il apparaît : là où il n'y avait

qu'un espace vide entre les arbres un instant plus tôt se tient à présent un mâle imposant. Un spectre gris. Hunter a à peine le temps de l'observer – la peau gris clair aux délicates rayures blanches, les grandes oreilles avec lesquelles il inspecte les alentours, la ligne blanche entre les yeux, les impressionnantes cornes torsadées, d'un marron foncé comme de la noix de muscade – avant qu'il disparaisse, aussi subitement qu'il a surgi. Les chasseurs restent immobiles, indécis. Hunter lance un regard interrogateur à Dawid.

« Le troupeau que nous pistons est composé de femelles. Mais la période du rut est proche ; c'est sans doute pour ça que ce mâle traîne à proximité. La question est maintenant de savoir si nous le suivons, lui, ou si nous continuons à traquer les femelles ? »

En silence, seulement avec des gestes, les chasseurs se concertent. Le mâle se fatiguera plus vite, à cause de ses lourdes cornes. Cela dit, c'est la saison des amours, il doit pouvoir jouer son rôle pour la perpétuation du troupeau. Karoha et !Koga hochent la tête ; la décision est prise, ils se remettent à courir derrière les femelles. Incrédule, Hunter dévisage Dawid.

« Vous laissez partir un si beau spécimen ?

— Nous avons de plus grandes chances de succès en poursuivant un groupe de six ou sept femelles qu'un mâle solitaire. Mieux vaut capturer une petite femelle que rater un grand mâle. Pour nous, la chasse est une question de survie, mister White. Pas d'ego. Ou de trophée. »

Et le voilà parti. Bondissant avec agilité, il s'élance à travers les hautes herbes à la suite des autres. Hunter a les poumons en feu ; il est fatigué, il a soif. Depuis combien de temps courent-ils ? Une demi-heure ? Une heure ? La vraie chasse doit encore commencer et il se heurte déjà à ses limites. Ou plutôt, s'il est honnête, il les a franchies depuis un bout

de temps : ses jambes ne le portent plus que grâce à sa seule sa volonté. Heureusement, ils font bientôt une courte pause, puis ralentissent l'allure ; ils se rapprochent avec précaution dans les fourrés. !Koga jette un coup d'œil à travers le feuillage touffu : devant eux à droite, à deux heures, les femelles koudous sont en train de paître. Elles entendent Karoha avant même qu'il ne s'aventure dans le bosquet et prennent aussitôt la fuite. Le groupe de chasseurs les poursuit un moment, puis !Koga agite son bâton en l'air : c'est le signal que la véritable traque commence. Karoha se rue en avant, !Koga et Dawid restent où ils sont.

« À partir d'ici, il doit continuer tout seul. Nous ne sommes pas des coureurs de fond, ce serait notre mort. Il va pourchasser les koudous, le temps qu'il faudra. Trois heures, six heures. Jusqu'à ce que leur sang se mette à bouillir et qu'ils ralentissent toujours plus, qu'ils pèsent toujours plus lourd sur leurs pattes.

— Et nous, on fait quoi, en attendant ?

— Nous suivons sa piste, et déchiffrons sa chance ou sa malchance dans le sable. »

Hunter et le garçon emboîtent le pas à !Koga. Même à présent, ils avancent à vive allure. Hunter se demande comment Karoha parvient à courir par cette chaleur. Il ignore depuis combien de temps ils marchent ; tandis que ses pas se succèdent à l'identique, il perd la notion du temps face à l'interminable monotonie du paysage. Des heures, c'est certain, car ils ne changent pas de direction, et pourtant le soleil se déplace. Sa bouteille d'eau est vide, il a déjà transpiré tout ce qu'il a bu, la ligne épaisse de l'horizon flotte devant ses yeux, semblant reculer toujours plus loin. Soudain, Dawid indique une empreinte dans le sable.

« Regardez. La chasse sera bonne. Le koudou est fatigué, il s'alourdit. Mais les pas de Karoha sont de plus en plus légers ; lui n'est pas fatigué, parce qu'il pense à sa famille, et à la viande qu'il va lui rapporter. »

!Koga complète ces propos de quelques gestes furtifs.

« L'animal s'épuise, mais le chasseur gagne en force. Il lui prend son énergie. Vous, vous réfléchissez comme un buffle, mais lui, il devient un koudou. Il court avec son corps, regarde à travers ses yeux, contrôle son esprit. Encore un peu de patience et il l'obligera à s'arrêter. Il n'y en a plus pour longtemps. »

Le bruit d'un moteur s'approche : la Jeep de Van Heeren surgit à l'horizon, comme envoyée par les dieux. Dawid se tourne vers !Koga, ils échangent un regard ; !Koga hoche la tête. Dawid fait signe à Van Heeren et invite Hunter à monter dans le véhicule.

« On devrait pouvoir les rattraper si on se dépêche. Ainsi vous verrez comment ça se termine. »

Sur les instructions de !Koga, Jeans dirige la Jeep à travers la plaine. Bientôt ils aperçoivent Karoha en train de courir, toujours aussi imperturbable. Il ne paraît nullement exténué ; avançant à grandes enjambées régulières, il slalome prestement entre les taillis. Inlassables, ses pieds volent au-dessus du sable brûlant. Sur de longues distances, on consomme moins d'énergie en se déplaçant sur deux jambes qu'à quatre pattes. En outre, le corps de l'être humain se rafraîchit plus efficacement que celui d'un animal : Karoha est luisant de sueur. Ils le suivent de loin, afin de ne pas perturber la chasse. Fasciné, Hunter observe depuis la Jeep l'homme qui court après le koudou. Il ne fait qu'un avec la nature et lui est pourtant supérieur. Rapide, rusé, inflexible : à chaque

kilomètre parcouru par Karoha, à chaque mètre de terrain qu'il gagne sur la proie, le respect de Hunter à son égard augmente d'un cran. L'être qui fond à toute vitesse devant eux n'est plus un homme, mais une créature sauvage, un prédateur, semblable au guépard ou au lion. Aussi puissant, aussi mortel.

« Bon Dieu. »

Avec le sentiment d'être pris en faute, Hunter repose son fusil, qu'il avait saisi de manière instinctive. Cependant, Van Heeren ne le regarde pas ; inquiet, il fixe l'horizon.

« Il faut en finir au plus vite. Mes terres s'arrêtent là-bas, vers ces collines. Si les koudous franchissent la frontière, il devra les laisser partir. Il n'a pas le droit de chasser au-delà.

— Tu plaisantes ? »

L'estomac de Hunter se noue à cette idée. Un chasseur qui poursuit quatre heures durant une proie sous un soleil de plomb, ignorant son propre état d'épuisement, et qui se voit contraint de la laisser s'échapper juste avant de pouvoir la capturer ?

« C'est criminel !

— M'en parle pas. Et ça arrive bien assez souvent.

— Mais pas aujourd'hui, mister. Regardez. »

Karoha s'est arrêté. Le koudou est introuvable, il l'a perdu. Il lève les mains au ciel, implore l'aide des dieux, puis s'incline en avant et saute le long de la piste. En transe, il essaie de se mettre à la place de l'animal : ici il s'est reposé à l'ombre, jusqu'à ce qu'il l'entende arriver, lui, Karoha, ensuite il a bondi et s'est enfui, par là, à la recherche d'un refuge, d'un endroit où il serait en sécurité. Le jeune homme s'approche lentement, furtivement, sa lance à la main. Hunter croit apercevoir une

tache gris clair entre les feuilles vertes. Est-ce vraiment le koudou, ou la chaleur lui joue-t-elle des tours ? Il perçoit la respiration nerveuse de Dawid, tout près de son oreille.

« C'est fini. Il va lui ôter la vie. »

Jeans s'arrête, ils descendent, puis Dawid les guide à pied à travers la plaine, en direction de l'endroit où Karoha a cessé de courir. Le garçon les fait s'immobiliser à une cinquantaine de mètres.

« La mort se joue entre le chasseur et sa proie, personne n'a le droit de venir la troubler. Un peu comme une nuit de noces : créer la vie ou y mettre fin, c'est une affaire entre deux êtres. Dieu a réservé ce koudou pour Karoha, pas pour nous. Nous ne devons pas nous approcher davantage. »

Van Heeren tend ses jumelles à Hunter.

« Tiens. Tu l'as bien mérité, c'est ta récompense pour ton jogging matinal. »

Hunter scrute le paysage à travers les lentilles. Il repère le koudou à l'ombre d'un arbuste ; l'animal attend entre les arbres, pétrifié. À deux ou trois mètres de là arrive Karoha, la lance à la main. Tous deux sont à bout de forces.

« Elle ne va plus courir. Elle est morte sur ses pattes, mais elle ne le sait pas encore. Maintenant, Karoha doit l'aider à mourir, le plus vite possible. »

Hunter observe la scène, ébahi. L'antilope fait un dernier pas de côté, puis ses membres se dérobent sous son poids et elle s'affaisse, exténuée. Karoha s'avance et s'arrête juste devant elle. La femelle ne fait plus aucun effort pour échapper à son destin ; sans bouger, elle regarde le chasseur qui se tient près d'elle. Elle sait, tout comme lui, que tout est fini.

« Observez ses yeux : ils n'ont plus rien de sauvage. Elle est apprivoisée, il contrôle son esprit. Elle ne peut plus fuir, parce qu'il la retient avec sa volonté. »

À ce moment-là, Karoha lève sa lance et frappe l'antilope de plein fouet au niveau du flanc. Elle tend le cou, se débat brièvement ; il la rejoint d'un bond, retire la lance et l'abat à nouveau. Le corps de la bête se relâche, elle reste étendue, inerte. Karoha extrait l'arme et la pose près de lui. De la paume de la main, il essuie la sueur qui lui coule dans les yeux ; l'expression de son visage ne trahit aucun triomphe, seulement de la fatigue et une étrange forme de compassion. Les bras tendus, il éparpille deux pleines poignées de sable sur le cadavre de la bête tout en fredonnant doucement.

« Pourquoi fait-il ça ? Qu'est-ce qu'il chante ?

— "Le jour où nous mourrons, une brise légère effacera nos traces sur le sol. Quand le vent tombera, qui racontera à l'éternité que nous avons marché ici, à l'aube des temps ?" C'est un chant funèbre, pour les humains et pour les animaux, parce que nous sommes égaux dans la mort. Lorsqu'un animal meurt, ses traces disparaissent dans le sable, tout comme nos empreintes de pas disparaîtront pour faire place à de nouvelles. Karoha a chassé le koudou sur le sable, elle a fui sur le sable, c'est pourquoi il lui rend hommage avec du sable. Telle est la condition pour que son esprit retourne au sable dont il est issu. »

Karoha s'agenouille près du koudou et frotte le sable sur son cadavre. Il caresse la tête de l'animal mort avec une douceur presque tendre ; de même qu'il a respiré avec lui pendant la traque et ressenti dans son propre corps ses mouvements et son épuisement, il partage à présent sa souffrance. Puis il ouvre la gueule de la femelle et s'enduit les mollets de bave.

« Au nom du ciel, qu'est-ce qu'il…

— Pour les courbatures. Apparemment, ça a le même effet que le camphre. »

Van Heeren s'est approché de Hunter et observe avec lui le rituel, qui s'apparente plus à une cérémonie funéraire qu'à une partie de chasse. Rien à voir, pense Hunter, avec la séance photo des chasseurs de trophées, qui posent triomphalement près du buffle ou du léopard qu'ils ont abattu, en général avec leur pied sur la bête. La tension nerveuse se dissipe de sa poitrine, laissant derrière elle un curieux sentiment de mélancolie. La chasse à laquelle il vient d'assister ne représente pas la domination de l'être humain sur l'animal, mais simplement l'accomplissement du destin : un homme qui tue, à cause de ce qu'il est. Un chasseur qui prend, parce qu'il le doit. Parce que, qu'on le veuille ou non, le monde est divisé entre chasseurs et proies. Il remercie ensuite la bête, pour la nourriture qu'elle lui donne. Hunter détourne les yeux, gêné. Dawid a raison : l'affaire ne regarde que le chasseur et sa proie. Ils ne doivent pas s'approcher davantage. Sans un mot, il retourne à la Jeep où l'attend Jeans.

Le silence plane encore sur eux lorsqu'ils chargent le koudou dans le véhicule, contrairement à leurs habitudes. Cependant, dès que Jeans fait demi-tour et que le groupe commence à rouler en direction du village, la Jeep se remplit de chants joyeux. La chasse a été bonne, le repas sera bon, la nuit sera bonne. Et seuls les idiots refusent de monter quand on leur propose de les ramener chez eux.

Pages 174 à 181

Il appuie sur la gâchette pratiquement au moment où il l'aperçoit. Son corps noir est là, silencieux et figé, au milieu des fourrés ; il se fond si bien dans l'environnement que Hunter peut presque voir au travers, comme entre les feuilles. Cependant, quelque chose dans sa couleur mate, la texture de sa peau, la largeur de son avant-bras, contraste suffisamment avec le feuillage avoisinant pour attirer son attention. Les yeux de Hunter, entraînés depuis l'enfance à discerner les proies, à démasquer les camouflages, à détecter à la vitesse de l'éclair toute anomalie dans le paysage, ses yeux s'accrochent à un détail, s'attardent un instant. Dès qu'ils s'arrêtent pour regarder, regarder vraiment, ils le voient. Et dès qu'ils le voient, Hunter presse la détente.

Il tire d'instinct. Sans réfléchir. Dès que son œil enregistre la présence de la proie, son corps fait ce qu'il est programmé à faire depuis des décennies. De manière automatique. Repérer. Inspirer. Mettre en joue. Viser. Tirer. Expirer. Son corps devance sa pensée, du moins, c'est ce qu'il se racontera plus tard, quand il se demandera comment la chose s'est produite, comment elle a pu se produire. Pour l'heure, il ne se pose aucune question ; il agit. En tout cas, c'est ce qu'il croit. En réalité, son corps hésite. Car durant cette seconde cruciale, il cherche, comme toujours, le regard de sa proie. Pendant ce bref moment quasi inexistant entre la reconnaissance de la cible et le tir, ils s'observent. Un instant. Ils respirent de concert. Le jeune homme, qui sait qu'il va mourir, et le chasseur qui, d'une rapide pression de l'index, va le tuer. « Dieu tue aussi avec son index » : cette pensée traverse en un éclair l'esprit de Hunter ;

depuis l'époque des dieux les plus ancestraux, la fin de la vie dépend d'un mouvement de ces trois phalanges insignifiantes. Dans une seconde, son doigt se courbera, et tout sera fini.

!Nqate ne bronche pas. Pas de cri, pas d'ultime tentative désespérée de prendre la fuite. Il reste tout aussi immobile que le koudou, fixant sa mort dans les yeux. Pourtant, dans le regard de l'animal, on ne lisait que la conscience de sa fin imminente : il avait senti la vie le quitter, il avait compris que s'enfuir n'avait plus de sens et s'était résigné à mourir. Ce qui s'éteignait dans ses pupilles n'était que le présent. L'ici et maintenant. Le point final de son existence était une transition entre respirer et ne plus respirer. Ni plus ni moins. Dans le regard du garçon, Hunter lit tout autre chose ; ce qui s'y éteint n'est pas le présent, mais l'avenir. Dans cette nanoseconde au cours de laquelle il appuie sur la gâchette, défile dans les yeux de !Nqate la vie qu'il avait imaginée, mais qu'il ne mènera pas : le mâle koudou qu'il chassera pour Xoan//a, sa demande en mariage, leur premier baiser, ses mains étonnées par la douceur de ses seins, la danse, les noces, la première nuit qu'il passe avec elle et où son corps pénètre le sien, une connexion aussi intime que la chasse, qui n'entraîne par la mort, mais la vie, un fils, un deuxième fils, une fille, leurs études, la mort de son père, une maladie, sa fille qui part pour la ville, son fils qui… Il ne va pas plus loin. Dans un bruit humide de succion, la balle transperce l'épaule gauche de !Nqate, arrache une partie de son omoplate en ressortant et le projette avec une force foudroyante sur le sol.

V

LA MORT

« Vous devez l'aider à mourir rapidement. »

La voix de Dawid lui parvient, lointaine, froide comme de la glace. Ce n'est pas un endroit pour de la glace. On ne trouve pas de glace par cette chaleur. Sait-il ce que c'est, la glace ? Connaît-il les glaçons, dans les boissons ? A-t-il déjà vu de la neige ? Non, bien sûr que non – où aurait-il pu en voir ? Hormis sur son téléphone. Naturellement. Son téléphone. Mais s'il a un portable, pourquoi ne sait-il pas à quoi ressemble l'Amérique ? Pourquoi demande-t-il : « C'est comment, l'Amérique, en vrai ? » En vrai. Qu'est-ce qui est vrai ? Le cerveau de Hunter se raccroche avidement à chaque détail qu'il peut trouver pour éviter d'affronter la réalité : à savoir, qu'il a raté son tir, pire encore, qu'il a atteint sa cible au mauvais endroit, et que le garçon qui gît dans le sable à quelques mètres de là n'est pas mort. Les endorphines qui, il y a un instant, au moment de tirer, l'emplissaient encore de plaisir, traversant son corps comme une vague euphorisante, refluent à toute allure ; une sensation moite et froide de nausée le submerge. Il a hésité. Hésité et manqué.

« C'est votre devoir. Votre devoir de chasseur. »

Une proie blessée, mais pas morte. Le cauchemar de tout chasseur, abstraction faite de quelques rares sadiques. Celui qui prend plaisir à voir souffrir le gibier n'est pas un chasseur, mais un criminel ; quiconque a un minimum de sens de l'honneur se débrouille pour apprendre à tuer d'une seule balle. C'est cette virtuosité qui emplit le chasseur de satisfaction : parvenir en un seul tir à atteindre un animal de façon à le stopper net dans son élan, sans qu'il comprenne ce

qui lui arrive. Cette leçon, son grand-père la lui a inculquée à la dure. Des profondeurs de sa mémoire émerge une image qu'il refoule soigneusement depuis des années. Il avait touché un cochon sauvage, d'un tir maladroit à l'épaule qui avait manqué le cœur et les poumons : la charge inattendue de la bête, une femelle avec des petits, l'avait intimidé et, surpris par l'attaque, il avait hésité une seconde de trop avant de presser la détente. La truie s'était enfuie ; les cochons sauvages sont des créatures coriaces, capables de courir longtemps, même après un tir bien placé dans l'omoplate. Quand le chien avait retrouvé l'animal des heures plus tard, il n'était toujours pas mort ; son grand-père était resté près de lui, impassible, sans lever le petit doigt. Il avait pris le fusil de Hunter – « De toute façon, tu ne sais pas t'en servir » –, lui avait tendu son couteau de chasse, et l'avait enjoint à finir le travail à la main. Même à présent, une demi-vie plus tard, le souvenir est plus vivace qu'il ne le voudrait : Hunter se revoit jeune, plus tout à fait un enfant mais pas encore un homme, musclé et bronzé par la vie en plein air, résistant comme du bois de saule, en train d'affronter la femelle blessée. Il se revoit l'égorger pour faire cesser ses cris, ou du moins essayer, il perçoit la force de l'animal qui se bat pour sa vie, sa propre impuissance, la contre-pression exercée sur le couteau qui dérape sur la peau trop dure et les muscles trop vigoureux, il respire l'agonie qui dure une éternité, sent le sang tiède qui gicle sur ses mains, un flot rouge sombre sans fin, jusqu'à ce que le corps se relâche enfin entre ses cuisses – ce n'était pas un abattage forcé, mais un combat. Pendant la lutte, la truie lui avait écorché la jambe avec ses défenses ; il en avait gardé une cicatrice de belle taille. Il se revoit assis, du sang brun poisseux maculant tous ses vêtements, une plaie béante dans la cuisse, près de son grand-père qui le toise avec mépris, et lui lance en pestant que, s'il ne

veut plus avoir à vivre ça, il a intérêt à mieux tirer dorénavant. Il n'a plus jamais raté un tir. Jusqu'à aujourd'hui.

À présent, il fixe le jeune homme, qui contrairement à l'animal ne se débat pas, ne lutte pas, ne crie pas et ne hurle pas, mais reste là sans bouger, silencieux et patient, attendant que s'accomplisse son destin. Il n'y a nulle trace de haine dans le regard qu'il porte sur Hunter, seulement de la déception ; c'est plus que ce qu'il peut supporter. Il saisit le garçon par l'épaule, l'aide à se redresser contre l'arbre, son corps glisse, s'affale sur le flanc, il le soulève encore et le plaque contre le tronc, sa tête retombe de côté, et pourtant il tient toujours bon, il ne gémit pas, ne crie pas, ne dit rien, il se contente de garder les yeux rivés sur Hunter, tandis que le sang s'écoule de sa bouche, formant à chaque expiration de petites bulles rosâtres sur ses lèvres. Seul le frémissement humide de son souffle est perceptible. Il est censé le tuer, il sait qu'il doit le faire, de la même façon que l'on tue un animal qui souffre, mais une part de lui refuse d'obéir ; son corps s'est déconnecté de son esprit, il agit sans lui. À présent que cette proie, qui comprend ce qui lui arrive et ne se révolte pas contre son sort, mais l'accepte sans broncher, lui apparaît à nouveau comme un être humain, son instinct de chasseur s'efface pour céder la place au sens du devoir, inculqué par la civilisation : d'un geste mécanique, il retire sa chemise, la roule et se penche vers le jeune homme pour la nouer autour de son épaule, dans l'espoir de stopper l'hémorragie. La balle a pénétré dans la poitrine au-dessus du cœur, mais sous la clavicule ; là où elle est entrée, la blessure ne paraît pas trop grave. Mais lorsque ses bras tirent le garçon à lui et que son torse nu s'affaisse lourdement sur lui, il constate les ravages causés par le projectile en ressortant ; la munition de gros calibre a non seulement transpercé l'omoplate, mais aussi arraché une partie des muscles et tendons. Les éclats d'os ont entaillé la chair et l'onde de choc a sans doute également

perforé un poumon, ce qui expliquerait l'écume rosâtre sur ses lèvres. C'est un miracle qu'il soit encore vivant. Un miracle abominable, regrettable, mais un miracle.

Il reste assis quelques instants, l'adolescent serré contre lui, confus, hébété, indécis. Puis la puanteur de viande calcinée emplit ses narines ; une odeur douceâtre d'abattoir aux relents de poudre, soufre, sang chaud, viscères. L'odeur de la mort. Même si le garçon respire encore, il empeste déjà la mort.

Sous le choc, Hunter le lâche avec un mouvement de recul. !Nqate s'écroule contre l'arbre, sa tête rebondit brièvement contre le tronc ; ses cornes se détachent et glissent sur le côté. La scène dégage une sorte de comique macabre. Tel un personnage de film muet, oscillant entre le grotesque et le ridicule, il reste immobile, regardant Hunter sans souffler mot. Hunter voudrait détourner les yeux, mais il n'y parvient pas : l'image l'attire comme un aimant. Elle lui rappelle un événement auquel il n'a pas assisté, qu'il n'a jamais vu. Qu'il refuse de voir. Est-ce ce qui est arrivé à son père ? La balle d'un fusil de chasse a-t-elle transpercé avec la même brutalité son corps chaud et noueux, ce corps enveloppant qui le soulevait de terre et le portait quand il était fatigué, et dont il connaissait par cœur l'odeur de transpiration salée, mêlée de tabac brun et de feuilles mouillées ? C'était lors d'une chasse à l'ours. Son grand-père a sans doute utilisé ce même fusil. À part lui, qui d'autre était présent ? Qui a tiré le coup responsable de la mort de son père ? À présent, pour la première fois, il se rend compte qu'on ne le lui a jamais raconté non plus. Il sent ses genoux flageoler, son estomac se révolte, une sueur froide lui coule le long du corps. Partir. Il doit partir.

« Vous devez l'aider à mourir. »

Bosnie Herzégovine

Slađana Nina Perković

U Jarku

Dans le fossé

Traduite du bosniaque par Chloé Billon

Nominée par PEN club Bosnia Herzegonia

SYNOPSIS

Lorsque la mère de l'héroïne/narratrice entre en courant dans sa chambre, interrompant sa fille en train de regarder sa série policière préférée, les lecteurs découvrent le monde quasiment fou et chaotique de l'histoire, composé d'événements tels que l'enterrement de la tante Stana, qui s'étouffe avec un morceau de poulet, bouleversant les plans de vente de la maison et du terrain de la famille. Ce monde fictif est rempli de visites inhabituelles dans les commissariats et les cliniques, de héros qui tentent sans succès de se suicider, et de ceux qui s'érigent des monuments avant de mourir, ou qui connaissent une renaissance personnelle après avoir décidé d'entrer dans le monde de la contrebande. À chaque nouvelle page, Slađana Nina Perković crée un monde romanesque unique construit sur l'étalage de la vie quotidienne, seulement cette vie quotidienne, exprimée dans un langage extrêmement acéré et une dose d'humour noir, est déplacée presque aux limites de l'absurde et du grotesque. Les funérailles et la vente d'une maison familiale et d'un terrain, événements perçus presque systématiquement comme tragiques ou choquants, sont ici transfor-

més en un ridicule qui n'ignore pas la tragédie et la réalité, tout en nous aidant à entrevoir une image plus complète du monde dans lequel nous vivons.

1

Si j'étais par le plus grand des hasards née aux États-Unis, je leur ferais à tous un doigt d'honneur, j'enfourcherais ma moto, et je m'élancerais vers le soleil couchant, sur une route s'étirant en une infinie ligne droite. Ou, si j'avais eu la chance d'être scandinave, je tournerais les talons, harnacherais mes rennes et partirais vers le nord, vers le pays des neiges et des glaces éternelles. Là où la seule rencontre que l'on peut faire, c'est éventuellement un renard polaire ou un ours. Au Japon, je me barricaderais dans ma chambre. J'ai regardé un documentaire sur les jeunes Japonais qui ont trouvé ce moyen de se soustraire aux conventions sociales qu'on leur impose. Cet état a même un nom, mais je l'ai oublié. Quoi qu'il en soit, tout cela est bien beau et bon, mais dans mon cas, complètement inconcevable. Et comment pourrait-il en être autrement ?! L'action de cette histoire se déroule en Bosnie.

Si vous êtes peu ou prou au fait de la situation en Bosnie, alors, vous comprendrez que faire un doigt d'honneur et tourner les talons ne sert pas à grand-chose. Une fois qu'ils vous ont entre leurs griffes, il y a peu de chances que les mères, les pères, les mémés, les pépés, les frères, les sœurs, les parents proches et éloignés, les voisins et les amis vous relâchent en un seul morceau. C'est en quelque sorte leur vocation. Vous empoisonner la vie. Ils vous prennent à la gorge et vous empêchent de respirer, tout simplement.

À dire vrai, je ne comprends pas très bien comment font les jeunes Japonais pour se barricader si facilement. Ces gens ont-ils des mères ? Ma mère à moi aurait déjà trouvé une manière de s'introduire dans ma chambre, quitte à grimper sur le toit et sauter par la fenêtre, tel un membre d'une unité spéciale anti-terroriste. Et elle m'aurait déjà fait sortir au pas de charge

en me refilant une mission quelconque, comme par exemple aller à la Sécu lui faire tamponner son carnet de santé. Et pas de « oui, mais » avec elle. J'aurais à peine ouvert la bouche qu'elle se serait déjà pris la tête entre les mains, et se serait mise à crier que j'étais une « sale gosse pourrie gâtée » ou qu'elle aurait « mieux fait d'accoucher d'une pelote de laine », ce genre de choses. Ma mère est capable d'étouffer la moindre forme de révolte en deux minutes chrono. Non mais vraiment.

Même si je dois reconnaître que j'ai souvent de la peine pour ma mère. Ça doit être terriblement décevant, quand votre enfant ne finit pas comme vous l'aviez imaginé. Et ma mère avait pour moi de si grandes ambitions. Je me souviens, quand les accords de paix ont été signés. Le voisin était penché au balcon, et tirait des rafales de bonheur sur sa kalachnikov. Nous étions couchées par terre dans le salon, derrière le fauteuil, pour éviter les balles perdues, quand elle m'avait lancé un regard lourd de sens. « Maintenant que tout est rentré en ordre, toutes les possibilités s'ouvrent à toi », avait-elle dit. Jusqu'à ce que le voisin se soit retrouvé à court de munitions, elle n'avait pas cessé d'énumérer toutes ces possibilités qui venaient de s'ouvrir à moi. « Tu peux même devenir ingénieur aéronautique », avait-elle conclu sa liste, même si elle n'était pas sûre que cette profession existe.

Heureusement pour moi, après cette euphorie initiale, la réalité avait frappé maman de plein fouet. Certes, ça ne tirait plus dans tous les sens, mais cette paix dans laquelle nous vivions n'apportait même pas le « p » de possibilité. Tout ressemblait plutôt à un trajet infini dans un autocar de merde sur des routes défoncées. Avec le temps, maman s'était fatiguée, et ses ambitions avaient rapidement été revues à la baisse. Elle avait arrêté de me torturer avec les mathématiques, les verbes irréguliers anglais, et je n'étais même plus obligée d'aller au Foyer des retraités le week-end, pour jouer aux

échecs et développer mon esprit logique. Ce n'est que quelques années plus tard, quand je m'étais inscrite à la Fac de Lettres et de Sciences humaines, qu'une braise s'était rallumée dans son cœur, comme alors sur le sol du salon. Elle s'était mise à fantasmer sur moi en éminente professeure. Mais le fait que je n'aie pas réussi à décrocher mon diplôme lui avait assené un coup pour le moins bas.

Enfin, tout ça n'est pas si important pour cette histoire. En vérité, peu de choses sont à présent importantes. Ma position actuelle relègue tout au second plan. Regardez de quoi j'ai l'air, allongée dans un fossé boueux, au milieu de nulle part. Depuis combien de temps suis-je ici ? Je ne sais pas, mais depuis déjà un certain temps, peut-être même une demi-heure. Voire plus. Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne pense pas m'être cassé quelque chose, et pourtant, je ne peux pas bouger. Ou plutôt, ce n'est pas que je ne peux pas. Il serait plus exact de dire que je n'ai ni la force ni l'envie d'entreprendre le moindre exploit, y compris mon propre sauvetage. À la place, je préfère me demander de quoi aurait l'air cette histoire si quelqu'un d'autre la racontait, et je déblatère sur maman et ses multiples désillusions.

Et comment ai-je fait pour finir là où j'ai fini ? C'est très simple. Je courais. Le chemin était boueux, raide et plein de trous. J'ai trébuché contre une pierre, je me suis mal réceptionnée sur ma jambe droite, j'ai glissé, et j'ai fait un vol plané d'au moins trois mètres avant d'atterrir dans ce fossé. C'était, à dire vrai, une chute spectaculaire. C'est presque dommage qu'il n'y ait eu personne pour la filmer. Je vois déjà cette vidéo devenir un véritable hit sur internet. Elle aurait été postée et repostée à l'infini sur les réseaux sociaux, aurait reçu des millions de like, et les sites d'information locaux l'auraient retransmise avec un titre ronflant du type : « La vidéo qui a fait mourir de rire toute la région ! »

Et comment donc me suis-je retrouvée au milieu de nulle part, sur un chemin boueux, raide et plein de trous ? Ça vous intéresse ? Vraiment ? Bien. Dans ce cas, je vais tout vous raconter depuis le début, depuis ce moment où, il y a deux jours seulement, sous une pluie battante, je suis rentrée à la maison après une expédition en ville. Je vous raconterai que mes boots étaient complètement trempées, et que de la cuisine s'échappait le sifflement de la cocotte-minute, car maman faisait des fayots pour le déjeuner. Que je me suis faufilée dans ma chambre, jetée sur le lit et glissée sous la couette avant d'allumer la télé. Je vous raconterai que j'étais arrivée juste à temps, pile pour le début de ma série policière préférée. Il faisait bien chaud, c'était agréable. Mais ce moment de béatitude totale ne fut que de courte durée, car, comme vous pouvez vous en douter, maman m'avait flairée et est entrée au pas de charge dans ma chambre. Et c'est ainsi que commence cette histoire.

2

J'avais dû traverser la moitié de la ville à pied. En général, nous payons les factures de l'appartement, vous savez, l'électricité, le ramassage des ordures, le chauffage, le câble-satellite et ce genre de choses, bref, nous les réglons à la banque de notre quartier, mais leur système informatique avait planté, ou un truc du genre, et ils m'avaient redirigée vers leur officine centrale, à l'autre bout de la ville. J'étais donc partie à l'autre bout de la ville, et étais entrée dans la banque, qui était bondée comme un stade un soir de finale de Coupe du monde de football. Pour ne rien arranger, sur sept guichets, seuls trois fonctionnaient, et les gens poussaient tellement qu'on ne savait plus où commençait, et où finissait la queue. Leur distributeur de tickets de file d'attente, cet appareil sur lequel repose la civilisation, était en panne, et c'était une véritable foire d'empoigne. Les gens se soufflaient à la gueule et juraient à voix basse, mais avec beaucoup de haine. « J'ai fait trois enfants, j'ai travaillé jusqu'au dernier jour avec un ventre jusque-là, mais aujourd'hui, ces dames sont en sucre », avait sifflé une femme avec une frange choucroutée quand nous avions laissé passer une femme enceinte. Puis une autre avait complètement pété les plombs en voyant qu'on faisait couper la file à un homme en fauteuil roulant. « Mais il est en fauteuil, il est assis, pourquoi vous le laissez passer ! C'est bien pire pour moi, j'ai des varices ! » Les gens s'étaient énervés, ça avait failli dégénérer en baston, mais ensuite, le type chauve de la sécurité était arrivé et, nous qualifiant ouvertement et sans détours de « péquenauds mal élevés », il nous avait divisé en deux files, car le troisième guichet avait entre-temps fermé. L'employée était, je suppose, partie prendre une pause bien méritée. Bien entendu, je me suis retrouvée dans la file qui avançait nettement plus lentement. À un moment, je me suis souvenue

de ce dessin animé dans lequel Gustav[1] travaille à un guichet, et tient sous son bureau un verre de vin rouge, et chaque fois, il commence par tremper son doigt dans le vin, le lèche, puis tourne une page. Je me suis dit qu'il était fort probable que ces employées de banque fassent la même chose, et mes lèvres se sont étirées en un sourire stupide. Cependant, les sourires dans la queue pour payer ses factures sont une chose si suspecte et contre-nature que le type de la sécurité, le même, le chauve, m'a lancé un regard par en-dessous de l'air de dire « qu'est-ce que t'as à sourire, petite, c'est quoi ton problème ? », et la plus infime trace de sourire a instantanément quitté mon visage. Ensuite, j'ai juste attendu en poussant des soupirs comme les gens normaux. Quand mon tour est finalement arrivé, et que l'employée m'a avidement arraché l'argent des mains, je me suis sentie heureuse et comblée. La torture était finie. J'étais libre, au moins jusqu'au mois prochain.

Dehors, je me suis retrouvée sous la pluie. Je n'avais pas de parapluie, même si je ne voyais pas très bien comment j'avais pu l'oublier. Cela faisait deux mois qu'il pleuvait sans discontinuer chaque jour que Dieu fait. Les parapluies étaient devenus le prolongement naturel de nos bras. Bref, quand je suis arrivée à la maison, j'étais trempée de la tête aux pieds. Même mes boots avaient pris l'eau. J'ai délicatement glissé la clé dans la serrure et me suis glissée dans le couloir. De la cuisine parvenait le sifflement de la cocotte-minute, maman préparait des fayots, et elle ne m'a pas entendue. J'ai discrètement enlevé mes chaussures, retiré mes chaussettes

1 *Gustav* (*Guzstáv*, 1961-1977) : série hongroise de courts dessins animés (pas plus de cinq minutes), très populaire en Europe de l'Est. Elle fut diffusée en Yougoslavie dans les années 1980, à la place des publicités.

complètement trempées, et me suis faufilée dans ma chambre sur la pointe des pieds. J'ai mis mes chaussettes à sécher sur le radiateur, même si ça ne chauffait pas car, comme d'habitude, la chaudière municipale était en panne, je me suis glissée sous la couette, et j'ai allumé la télé. Mes parents avaient récemment, dans l'énorme centre commercial qui avait poussé à la place de l'ancienne, pour ne pas dire la défunte, usine de papa, acheté en 250 000 versements échelonnés une nouvelle télé avec un écran de 40 pouces, et j'avais hérité de leur ancienne télé, qui n'était vraiment pas mal du tout. Mieux encore, j'étais arrivée juste à temps. Pile pour le début de ma série policière préférée.

Ça doit bien faire trois ans que je n'ai aucune envie de faire quoi que ce soit d'autre que de rester au lit à regarder des séries policières. Je ne sais pas comment décrire cet état autrement, à part que mon organisme a tout simplement sombré dans une apathie généralisée. Mon mec, et on est vraiment restés longtemps ensemble, genre depuis la première, a reçu une attestation de prise en charge de sa tante à Sidney, et a déménagé chez elle. Il devait s'occuper de m'obtenir des papiers, pour que je puisse le rejoindre, mais tout juste si maman n'a pas fait une crise d'épilepsie en l'apprenant. « Tu sais où c'est, l'Australie ?! » s'est-elle écriée, écumante. Je savais parfaitement où se trouvait l'Australie. J'aurais été séparée de maman par au moins trois années lumières. Mais ne tirez pas de conclusions hâtives. Ce n'est absolument pas la faute de maman si je ne suis pas partie. En réalité, mon mec m'a envoyé une carte postale en arrivant en Australie. Il écrivait « c'est un pays plein d'opportunités », et ensuite, il s'est perdu dans toutes ces opportunités. Il a oublié de me recontacter. Je suivais assidûment ses publications sur Facebook. Lui qui tient un crocodile par la queue. Lui qui bronze sur la plage. Lui qui soigne ses coups de soleil avec du yaourt acheté dans

un magasin bulgare. Lui qui mange des Smoki[2] pour soigner sa nostalgie. Lui qui, dans une de nos boîtes de nuit d'émigrés, fourre des billets dans le décolleté de la chanteuse. Ensuite, un matin, alors qu'assise sur la cuvette des W.-C., je surfais frénétiquement sur les réseaux sociaux, mon téléphone m'a échappé des mains et s'est écrasé sur le carrelage. Le verre de l'écran s'est cassé. Le type au guichet du service après-vente m'a dit que la réparation coûterait plus cher qu'un nouveau téléphone, et m'a désigné les smartphones chinois en vitrine. « Ils ne sont pas chers, et ils sont très bien », a-t-il dit avant de m'expliquer que ces téléphones étaient fabriqués dans les mêmes usines, et avec les mêmes pièces, que les iPhones. J'ai regardé le type au guichet et j'ai dit : « Mais je ne veux pas de nouveau téléphone ». Il a levé les yeux au ciel et m'a dit que si j'insistais vraiment, il pouvait me commander un nouvel écran pour mon téléphone. C'est alors que je me suis complètement effondrée. « Mais je ne veux pas de téléphone du tout », répétais-je. Et à partir de ce moment-là, je n'ai plus eu envie de rien, et c'est comme ça que j'ai sombré dans cet état que je vous ai déjà décrit. Je voulais juste rester au lit à regarder des séries policières. C'était la seule chose qui me rendait heureuse.

Bien entendu, mon bonheur fut de courte durée. Maman m'avait déjà flairée. Pile une seconde avant que l'inspecteur Frost révèle l'identité du meurtrier, elle a fait irruption dans la chambre, me bouchant complètement la vue. Elle avait l'air dans tous ses états. Je n'ai pas tout de suite compris ce qui s'était passé, car elle agitait frénétiquement les bras en parlant à toute vitesse. Quand elle a vu que je la fixais d'un regard vide, elle s'est arrêtée, a repris son souffle et a tout répété. La

2 Smoki : soufflés à la cacahuète, équivalent des Curly, produits en Serbie et très populaires dans toute l'ex-Yougoslavie.

tante Stana s'était étouffée avec un morceau de poulet. L'oncle Radomir l'avait trouvée sur le sol de la cuisine, toute bleue, les yeux exorbités. Elle s'était presque arraché le larynx avec les ongles. Maman, dans le souci de me figurer la scène le plus fidèlement possible, s'est attrapé le larynx à deux mains. Elle a tiré la langue en roulant des yeux.

Je n'ai pas réussi à voir qui était le meurtrier. Quand maman s'est enfin écartée de devant la télé, c'était déjà le générique de fin.

« L'horreur », ai-je soufflé d'un ton dépité, pensant à la série policière tout juste terminée. Je soupçonnais la petite grand-mère qui élevait des pigeons, mais ce n'était peut-être pas elle, tout compte fait. Parfois, ils emberlificotent si bien l'intrigue que jusqu'à la fin, tu ne peux pas savoir avec certitude qui est le meurtrier. C'est d'ailleurs pour ça que j'adore les séries policières britanniques. Les nouvelles, les américaines, où l'inspecteur en chef, au lieu de se servir de son cerveau et de son intuition, utilise des tests en laboratoire hors de prix qui le mènent à l'assassin grâce à un grain de poussière, c'est de la pure connerie. Même si je les regarde aussi, mais juste quand il n'y a rien de mieux à la télé.

« L'horreur. Oui, c'est horrible, tu peux le dire ! a répété maman avant d'ajouter : L'enterrement a lieu demain au cimetière du village.

– Demain, ai-je dit d'un air absent, essayant de me rappeler à quelle heure le lendemain passait la rediffusion de la série policière qui venait de finir.

– Il faut que ça soit demain. Ils n'ont pas de morgue au village, ils sont obligés d'enterrer les défunts le plus vite possible. La chance dans notre malheur, c'est qu'elle s'est

étouffée quand le temps avait déjà fraîchi. Imagine l'été, sous quarante degrés ! »

Maman frissonna d'horreur à l'idée de défunts sous quarante degrés.

« Atroce », je continuais à fixer d'un air blasé la télé, qui passait une publicité pour un dentifrice.

« Comment tu vas t'habiller ? Laisse-moi regarder s'il y a quelque chose de décent dans ce placard. » Maman a ouvert mon armoire et fourré son nez dans mes loques. Il y avait de tout, des pyjamas rose en flanelle que je portais depuis mes dix ans, en passant par quelques chemises à carreaux, des erreurs totales achetées pendant la phase terrible et déroutante de l'adolescence, aux vieux T-shirts et joggings usés « pour la maison ». Il n'y avait pas de vêtements corrects et mettables. Ou du moins, je n'avais jamais réussi à en dénicher. Il régnait un tel chaos dans ce placard que j'avais même peur d'y enfoncer trop la tête, et en général, je ne portais que les deux ou trois T-shirts en haut de la pile.

« M'habiller ? ai-je sursauté.

– Il faut bien que tu te trouves quelque chose de convenable pour l'enterrement. Tu ne comptes quand même pas y aller en jeans et dans ce chemisier rouge ?! »

Maman sortit, et remit rapidement dans l'armoire une blouse en soie rouge carmin qu'elle portait pendant les années quatre-vingt. Elle ressentait une aversion certaine pour cette période de sa vie, et s'efforçait de l'effacer en déchirant toutes les photos sur lesquelles elle posait joyeusement, le visage enduit de toutes les peintures de guerre possibles et imaginables, et avec des épaulettes dignes d'un officier de l'armée napoléonienne. Ce chemisier rouge carmin était le

seul à avoir survécu à l'enfer de l'inquisition. Sans doute parce qu'il avait par erreur atterri dans mes fringues.

« Pourquoi est-ce que je dois y aller ? Tu ne peux pas y aller toute seule ? » Je sautai du lit comme si je m'étais brûlée. S'il y avait bien une chose que je détestais, c'était quand elle me forçait à aller aux enterrements. Le témoin de mariage de mémé Smilja est mort, on va à l'enterrement, le cousin du voisin du premier étage est mort. Les gens passaient leur temps à mourir du cancer, de piqûres d'abeille, de moustique tigre, de tique, de maladies rares auto-immunes, de crises cardiaques, d'AVC, de fièvres hémorragiques, d'alcoolisme, mais également dans les accidents de la route, les guerres, et parfois même de vieillesse. Et nous allions régulièrement à l'enterrement de quelqu'un. Statistiquement bien plus qu'aux mariages, fêtes de naissance, slava[3] et autres réjouissances.

« Ne fais pas ta gosse pourrie gâtée ! » Maman leva les yeux au ciel. « Et d'ailleurs, je n'y vais pas. Tu y vas toute seule. »

Je m'étais déjà habituée depuis longtemps à manger mon pain noir pour l'amour de maman, et à ce qu'elle me refile toutes sortes de missions, qu'elle m'envoie en expédition à la banque, à la sécu, à la poste… mais là, c'en était trop. Le village natal de mon père était un trou paumé atroce au sommet d'une montagne, où j'avais été pour la dernière fois pendant des vacances d'hiver à l'école primaire, et où j'avais passé un moment piteusement mémorable. Nous descendions une pente

3 Slava : littéralement, « gloire », « célébration », « louange ». Tradition orthodoxe serbe, en l'honneur du Saint patron d'une famille (chaque famille a son Saint patron, qui se transmet, bien entendu, selon la lignée masculine). Le jour de sa slava, la famille en question prépare moult victuailles, et les voisins, amis et connaissances sont invités à passer chez eux participer aux réjouissances.

sur des luges improvisées, j'avais buté contre une branche dont l'extrémité affleurait sournoisement sous la neige, j'avais culbuté, m'étais déboîté la cheville de la jambe droite, et j'avais passé tout le reste des vacances au lit avec une attelle.

« Pourquoi est-ce que tu n'y vas pas, toi ? » Je suppliais à présent d'une voix de gosse pourrie gâtée, et maman leva une fois de plus les yeux au ciel. Maman levait souvent les yeux au ciel quand elle parlait avec moi. Si elle n'avait pas été ma mère, j'aurais pu affirmer avec certitude que je l'agaçais terriblement.

« Je pense que tu sais très bien pourquoi », dit-elle en extrayant du placard un col cheminée noir en synthétique. Elle le déplia et l'inspecta d'un air satisfait. « Tu n'attends tout de même pas de moi que je revienne sur ma parole. »

Oui, je ne pouvais pas attendre de maman qu'elle revienne sur sa parole. Elle tenait à ses principes stupides. Après un pique-nique du premier mai, et c'était au milieu des années quatre-vingt-dix, elle avait solennellement déclaré que même morte, elle n'irait plus jamais au village, chez les « vipères ». Quelqu'un l'avait vexée d'une manière ou d'une autre. Quelque chose en lien avec une salade trop assaisonnée de vinaigre. Ou alors, ils avaient critiqué son célèbre biscuit roulé « Yeux de chat ». Plus personne ne se souvient de quoi il était question. Même pas maman.

« De toutes façon, même si je voulais y aller, je ne pourrais pas. Demain, on a les ouvriers pour la salle de bains qui viennent. Je ne sais pas si tu te rends compte des travaux colossaux dans lesquels on se lance ! Je dois les surveiller. N'oublie pas, si tu veux que les ouvriers fassent correctement leur travail, il faut toujours être sur leur dos. » Elle jeta sur le lit à côté de moi le col cheminée noir en synthétique et continua à fouiller dans l'armoire.

« Et papa ? Pourquoi est-ce qu'il ne peut pas être sur leur dos ? » J'étais furieuse.

Maman se contenta d'un soupir.

« Ton père est un incapable. Ils vont juste l'arnaquer dans les grandes largeurs. Il faut que ça soit moi, et personne d'autre », dit-elle avant d'ajouter quelque chose du genre « c'est toujours moi qui fais tout dans cette maison. »

« Ben alors, il n'a qu'à aller à l'enterrement ! Ce n'est ni ma tante, ni la tienne, c'est sa tante à lui, après tout ! » m'écriai-je, même si, en prononçant ces mots, je compris à quel point il était stupide d'attendre de mon père qu'il aille à l'enterrement de sa tante. Ou à n'importe quel enterrement. Je ne pouvais même pas me l'imaginer se montrer à ses propres funérailles.

Papa, bien entendu, n'entrait pas en ligne de compte. Cela faisait déjà quelques années, depuis que l'usine où il travaillait avait fermé, qu'il n'avait pas bougé de son vieux fauteuil défoncé aux ressorts si usés qu'une fois que vous vous y enfonciez, il aurait fallu une grue pour vous en extraire. Il restait assis là toute la journée, à zapper, se lamenter sur son sort et attendre d'avoir 65 ans pour pouvoir partir à la retraite. Même si cinq tantes Stana s'étaient étouffées avec cinq os de poulet, nous n'aurions pas réussi à le forcer à y aller. Maman avait complètement lâché l'affaire avec papa, et elle le laissait « pourrir dans son fauteuil de malheur ». Vous savez, sous nos latitudes, les hommes vieillissent bien plus mal que les femmes. Plus la vie est dure, plus les femmes se battent. Elles rangent, repassent, raccommodent, traînent des sacs du marché, font pousser du persil et des tomates sur le balcon, font fermenter des cornichons, du chou, amidonnent, lavent les fenêtres et surveillent les ouvriers qui changent la plomberie de la salle de bains. Les hommes, en général, se contentent de déprimer, ou, comme dirait maman, « ils se relâchent comme

un élastique de vieux slip », et ils ne font rien, à part déblatérer sur la politique, regarder le sport et le journal télévisé, et calculer quel âge ils avaient quand a commencé la guerre qui a détruit leur vie.

C'est ainsi que nous nous débrouillions avec le seul salaire de maman. Sans ses trucs et astuces de survie, nous serions probablement morts de faim depuis longtemps.

« Le cousin Stojan passera te prendre demain matin. Imagine-toi, il m'a appelée lui-même pour me raconter ce qui s'était passé, je lui dis est-ce qu'il faut vraiment que quelqu'un s'étouffe pour que tu appelles, et lui, il soupire dans le combiné. Et je me dis, c'est ça, soupire, soupire, soupirera bien qui soupirera le dernier », racontait-elle en fouillant dans le placard, puis elle se figea, et son visage s'illumina. « Tiens, regarde ce pantalon, il est pas mal, non ? »

Elle sortit de l'armoire un horrible pantalon noir à pince. Je n'étais même pas sûre que cette chose fût à moi, mais après tout, elle était dans mon placard. Maman avait dû me l'acheter précisément pour l'enterrement de quelqu'un.

« Et sinon, quand tu seras là-bas, ouvre grand les yeux et les oreilles. Je veux que fasses attention à tout. Des teignes pareilles, ils sont fichus d'essayer de nous arnaquer sur notre part. » Elle cracha sur son pouce et entreprit de nettoyer une tache sur le pantalon, probablement un vestige de la viande grillée que nous avions mangée pour le salut de l'âme du précédent défunt.

« Quelle part ? » Au moment où les mots sortaient de ma bouche, je me mordis la langue. Cette part était l'unique sujet de conversation à la maison depuis des jours. Mais trop tard. Maman était déjà écarlate.

« Comment ça quelle part ? On a trouvé un pigeon pour acheter la baraque et le terrain. Pour une fois que la chance nous sourit. » Maman me faisait claquer le pantalon sous le nez.

Depuis l'arrivée de cet acheteur pour la propriété familiale de papa, maman était devenue complètement obsédée. Quand elle avait entendu pour la première fois de la somme que nous pourrions en tirer, elle avait bien failli finir comme la tante Stana, toute bleue et les yeux exorbités. Elle avait commencé à ourdir un million de projets, que nous pourrions réaliser avec l'argent reçu. Parfois, elle n'arrivait pas à s'endormir le soir, à force de tout calculer et recalculer. Il m'arrivait de la surprendre assise à la table de la cuisine à cinq heures du matin, à fumer cigarette sur cigarette en secouant la tête. Elle s'était imaginé tant de choses que dès le départ, il lui manquait déjà quelques milliers de marks. Ensuite, le matin, frustrée et en manque de sommeil, elle reprochait à papa de n'être pas comme le voisin Milan, qui était né sur une terre où avaient récemment débuté les travaux de construction de l'autoroute, ce qui lui avait valu une coquette indemnité d'expropriation. En outre, elle redoutait que la famille de papa, avec laquelle nous devions partager le fruit de la vente, nous arnaque sur notre part, et que nous nous retrouvions Gros-Jean comme devant.

À ce propos, pour ce qui est du reste de ma famille, vous aurez l'occasion de faire leur connaissance dans la suite de l'histoire. Tant que nous en sommes encore au début, je vous épargnerai les explications sur qui est quoi par rapport à qui dans ma famille, parce qu'on ne s'en sortirait pas, et que ce n'est pas si important que ça. Il vous suffit de savoir que nous avons tous en commun dans notre arbre généalogique mémé Vida, qui, seul membre de la famille à être rentrée de camp en 1945, trouva son village et sa maison familiale réduits en

cendre, et fit construire en briques de terre crues une nouvelle maison, précisément celle qui, avec le terrain, est l'objet de la fameuse vente. Outre nous trois, ont également des droits sur l'argent de la vente de la maison et du terrain le cousin Stojan et sa fille Mimi ; tante Mileva, son mari tonton Loir et leurs fils ; le Pope et sa femme la Popesse, et l'oncle Radomir. Quant à la défunte tante Stana, comme vous avez déjà eu l'occasion de l'apprendre, un morceau de poulet pané s'est interposé entre elle et le magot.

Enfin, ce n'est pas le moment d'entrer dans les détails. Tout simplement, que voulez-vous que je vous dise, il était complètement vain d'argumenter avec maman. Si j'avais continué à protester, elle m'aurait probablement catapultée par la fenêtre.

Voilà ce que je me disais : les obsèques de tante Stana commençaient relativement tôt, à onze heures, on pouvait vraiment boucler ça rapidement, en deux-trois heures, déjeuner funéraire compris. Et étant donné que le cousin Stojan conduisait comme un malade, je pourrais être rentrée à la maison pile avant le début de ma série policière préférée. Et si j'avais de la chance, je pourrais même arriver à temps pour la fin de la rediffusion de l'épisode d'aujourd'hui. Je me consolais comme ça, l'un dans l'autre, l'enterrement de tante Stana ne devrait pas bouleverser outre mesure mon train-train quotidien. Bien entendu, c'était au moment où je croyais encore naïvement que les choses auxquelles ma famille était mêlée pouvaient se dérouler selon un plan et un programme bien établis.

3

Il n'était même pas huit heures du matin quand le cousin Stojan gara sa vieille Golf II rouge déglinguée devant notre immeuble. Il donna d'abord deux coups de klaxon brefs, puis un long, puis encore deux brefs. Je suppose que c'était son code Morse personnel, par lequel il m'enjoignait de sortir illico, car il n'avait pas l'intention de m'attendre longtemps.

Maman, se cachant derrière les rideaux, jeta un coup d'œil par la fenêtre pour vérifier.

« Le voilà, la teigne est arrivée », siffla-t-elle entre ses dents avant de postillonner sur le côté. Les relations interpersonnelles entre maman et le cousin Stojan s'étaient brutalement dégradées l'année précédente, quand la chaufferie centrale de la ville s'était retrouvée à court de mazout en plein cœur de l'hiver. Le cousin Stojan nous avait livré cinq mètres cubes de bois, mais maman l'avait accusé de nous avoir arnaqués d'au moins un mètre cube, et de nous avoir refilé non du hêtre, mais un bois de moindre qualité qui ne brûlait pas, mais ne faisait que rendre de l'eau. Le cousin Stojan avait réagi aux insultes de maman, qui le taxait d'escroc, en la traitant ouvertement de tous les noms. Puis maman avait surenchéri, et ainsi de suite, et le tout à l'avenant.

Quoi qu'il en soit, nous étions toutes les deux réveillées depuis six heures du matin. Maman s'était ruée dans ma chambre, avait remonté les volets roulants, même s'il faisait encore nuit dehors, et m'avait tirée du lit. Elle m'avait fait un café noir bien fort, et m'avait réitéré une énième fois ses conseils et ses recommandations : quelle attitude adopter avec la famille, quoi leur demander, comment répondre à telle ou

telle question, et quelles informations mémoriser pour les lui transmettre.

Quand le cousin Stojan était arrivé devant notre immeuble, j'étais déjà habillée et prête à partir. J'avais enfilé mon manteau noir et j'étais en train d'attraper mes boots, qui n'avaient même pas eu le temps de bien sécher de la pluie de la veille, quand maman se matérialisa dans mon dos.

« Ça va pas la tête ! Tu veux ruiner tes bottines toutes neuves ? Tu te rends compte des quantités de boue qu'il y a là-haut, au village ? » s'indigna-t-elle, se hâtant d'ouvrir le placard à chaussures. Elle faisait passer d'une main à l'autre de vieilles chaussures et pantoufles que plus personne ne portait.

Dans notre appartement, les choses entraient, mais ne ressortaient presque jamais. Nous gardions toujours quelque chose pour « Dieu nous en garde ». On ne va pas jeter cette vieille lampe à pétrole, et si, Dieu nous en garde, il y a des restrictions d'électricité ; on ne va pas jeter le vieux poêle à bois, et si, Dieu nous en garde, ils nous coupent le chauffage ; on ne va pas jeter ces vieux vêtements, et si, Dieu nous en garde, la guerre éclate, on sera bien contents d'avoir ces vieux pulls mangés aux mites. C'est probablement guidés par cette même logique que nous avions gardé les vieilles bottes en caoutchouc achetées par grand-mère dans les années cinquante pour participer à une brigade de travail de la jeunesse, et construire une voie ferrée ou un immeuble.

« Mais c'est très bien, ça ! Regarde-moi cette qualité, c'est du vrai caoutchouc, pas comme les chinoiseries en plastique qu'on a aujourd'hui. » Elle les malaxait d'un air satisfait, s'émerveillant de leur élasticité, mais le cousin Stojan klaxonna à nouveau, cette fois-ci trois coups brefs, un très long et à nouveau trois coups brefs, ce qui fit tressauter la paupière droite de maman.

« Qu'est-ce qu'il a à s'énerver celui-là, monsieur peut bien attendre un peu ! » siffla-t-elle d'un ton mauvais.

Elle se mit ensuite à jauger mon manteau. Je pense qu'elle faisait intentionnellement durer le plaisir, pour faire enrager le plus possible le cousin Stojan.

« Ton manteau, là, c'est tout fin, ça couvre rien, tu vas te les geler là-haut, quand ça se met à souffler de partout. Tu ferais mieux de mettre le blouson de papa ». Elle prit une veste bleu foncé qui pendait au porte-manteau du couloir comme un chat mort, et que personne n'avait touchée depuis des années, encore moins portée. Elle était pleine de poussière, et il aurait probablement mieux valu la matraquer d'abord.

« Maman ! protestai-je.

– Quoi maman ?! Rien maman ! Je lui ai acheté ce blouson quand il était encore mince comme un fil, regarde, il est pile à ta taille. » Elle attrapa la veste, la secoua un peu, un nuage de poussière s'éleva, maman eut une petite quinte de toute, puis elle me l'enfila comme si j'étais une mioche de trois ans.

« Regarde, tu n'es pas mal du tout », lança-t-elle d'un ton satisfait.

Je contemplai mon reflet dans le miroir. Elle avait raison, je n'étais pas mal. J'étais pitoyable. Mais je n'avais pas le temps de méditer longuement sur mon apparence, le cousin Stojan s'était endormi sur le klaxon, et nul besoin d'être un spécialiste du déchiffrage du Morse pour comprendre qu'il était à bout de nerfs, et que si je ne sortais pas dans la seconde, il viendrait me chercher personnellement en me traînant par la capuche. Je pense même que c'était ce que maman espérait, pour pouvoir ensuite entrer en scène et faire tout un scandale. Les situations conflictuelles, c'était sa nourriture spirituelle.

Je bondis dans la Golf, et en guise de salut, le cousin Stojan se mit à ronchonner qu'il avait attendu des plombes, et qu'à cause de moi, nous allions être en retard à l'enterrement de tante Stana. Il était intarissable, déblatérant que c'était tout ce qu'il méritait, à s'être proposé de m'emmener comme un imbécile. Et ensuite, histoire d'empirer les choses, je commis une erreur stratégique, j'attrapai la ceinture de sécurité, ce qui acheva de vexer le cousin Stojan.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Tu crois que je ne sais pas conduire ? » tonna-t-il en levant le nez, avant de balayer le problème du revers de la main. « De toute façon, tu ne peux pas t'attacher, cette connerie de ceinture est bloquée depuis un siècle. »

Le cousin Stojan n'avait pas changé depuis la dernière fois que je l'avais vu. C'était toujours le même petit homoncule perdu dans son blouson de cuir brun trop grand, avec un col en castor râpé, qu'il portait certainement depuis une bonne vingtaine d'hivers. Il avait la tête disproportionnellement grosse par rapport au corps, même si c'était avant tout une illusion d'optique. La responsable en était sa touffe de cheveux drus, du crin qui ne poussait pas, mais jaillissait littéralement de sa tête. Les autres hommes commençaient à perdre leurs cheveux dès le début de la trentaine, mais les siens semblaient devenir de plus en plus robustes et épais d'année en année. En revanche, à la place des cheveux, le cousin Stojan perdait ses dents. À son quarantième anniversaire, il avait déjà des prothèses aux deux mâchoires. Même si ses cheveux, bien entendu, n'avaient rien à voir avec sa dentition pourrie, il les haïssait du fond du cœur, et ne perdait pas une occasion de dire qu'il aurait troqué avec joie le moindre de ces poils inutiles sur sa tête contre ne serait-ce que deux dents.

Il se passa la langue sur les lèvres, enclencha la première et appuya sur l'accélérateur. La Golfette, comme il la surnommait

affectueusement, trembla et rugit. Nous démarrâmes, laissant dans notre sillage un nuage de fumée. À dire vrai, la Golfette du cousin Stojan était dans un tel état qu'elle aurait été davantage à sa place dans un musée que sur les routes. Enfin non, qu'est-ce que je raconte, quel musée, ce sont les belles pièces qui finissent au musée, il aurait fallu envoyer sa voiture à la casse. Les roues étaient branlantes, la carrosserie était rongée par la rouille, et le revêtement des sièges était complètement élimé et sentait le moisi.

« Mais c'est quoi ces embouteillages de merde, putain ! » hurla-t-il en klaxonnant et en appuyant sur l'accélérateur.

Il était manifestement dans un état de délire avancé. Il se croyait au volant d'une Jaguar. Il prenait les virages à toute vitesse et conduisait en zig-zag, coupant la ligne blanche, doublant les tracteurs et évitant les nids de poule sur la chaussée. À un moment, la poignée en plastique au-dessus du siège, à laquelle je m'agrippais désespérément, rendit l'âme et tomba, et je passai le reste du trajet à brinquebaler de gauche à droite, comme la caisse pleine de pommes pourries qui se trouvait sur la banquette arrière.

« On a importé d'Allemagne et d'Autriche toutes les merdes possibles, que des bagnoles bonnes pour la casse ! Regarde-moi ces poubelles. Ah ça, aujourd'hui, le premier débile venu a une voiture, alors que moi, quand j'ai acheté cette Golf toute neuve, tout juste sortie de l'usine, ils roulaient encore en charrette ! » Il ne regardait plus la route devant lui, il ne tenait même plus le volant. Il agitait frénétiquement les bras en criant. « Et ces nouvelles caisses, là, mais ça ne vaut rien ! Tu sais, il n'y a pas de meilleure voiture que ma Golfette ! Elle ne m'a jamais fait faux bond, jamais ! Les bagnoles aujourd'hui, tu ne peux rien faire avec sans ordinateur. Une puce tombe en panne, et c'est foutu, tu dois payer une fortune à ces nouveaux mécaniciens

de mes deux ! Alors que ma Golfette, un tank pourrait passer dessus, un peu de scotch et hop, ça repart. »

Il bavassait sans discontinuer. Il ne s'arrêtait que de temps en temps pour reprendre son souffle, puis reprenait de plus belle. Sur mon visage, les gouttelettes de sueur se mêlaient à ses postillons. J'essayai de lui dire de ralentir, mais le seul son que je réussis à faire sortir de ma gorge s'apparentait au borborygme indéterminé d'un garçon dont la voix aurait tout juste commencé à muer. Contrairement à moi, le cousin Stojan avait l'air on ne peut plus détendu. Manifestement, l'énorme croix en bois qui oscillait, pendue au rétroviseur avec le sapin désodorisant, lui insufflait toute l'assurance du monde.

Le cousin Stojan avait vu Dieu en mai 1992, quand, après de longues années d'attente et d'espérance, il avait enfin été nommé au poste de contremaître dans la société où travaillait aussi mon père. Le chef précédent avait quitté la ville du jour au lendemain dans un convoi de réfugiés, et ils avaient appelé le cousin Stojan, qui venait juste de rentrer de l'équipe de nuit, pour lui dire de revenir de toute urgence à l'usine. Quand il avait appris la situation, il avait sauté la tête la première dans sa meilleure chemise, regardé vers les cieux et s'était écrié « Dieu existe, je le savais ! » Même après la faillite de l'entreprise, il s'était lancé dans un business de réparation de tronçonneuses, de moulins à café, et même de parapluies, dans sa tête, rien n'avait changé. Il était resté le contremaître exalté qui, dans sa chemise blanche, neuve, bien que mal repassée, réservée aux grandes occasions, s'était assis au massif bureau en bois, avait soulevé le combiné du téléphone, appuyé sur le zéro pour un

appel sortant, et commandé d'une voix de chef à la secrétaire un café turc bien fort et un verre de vinjak[4].

C'est ainsi qu'à présent, tenant le volant d'un seul coude avec la même belle assurance, il avait sorti de quelque part sous son siège un sandwich. Il déchira le papier aluminium et mordit sauvagement. Tenant à présent le volant de son seul genou droit, il attrapa dans le vide-poches de la portière une bouteille de mayonnaise XXL. Il la secoua, l'agitant de haut en bas, renversa la tête et déversa dans son organisme, à ce qu'il me sembla, plusieurs litres de la sauce jaune et visqueuse. Il luttait encore avec sa première bouchée quand soudain, surgissant de nulle part, un agent de la circulation bondit devant nous.

Le cousin Stojan écrasa la pédale de frein de toutes ses forces, mais il fallut à la Golfette une bonne dizaine de mètres pour s'arrêter enfin. Je fus projetée en avant, me cognai la tête au pare-brise, faillis m'évanouir sous le choc, mais le cousin Stojan poussa un hurlement si strident que je revins immédiatement à moi. Je crus qu'il s'était arraché le bras, mais il s'avéra que c'était bien pire que ça. Son sandwich était tombé à ses pieds.

« Bordel, mais d'où il vient, ce con ! » Le cousin Stojan, en sueur, jetait des coups d'œil inquiets tantôt au policier qui se rapprochait dans le rétroviseur, tantôt à son sandwich décomposé.

« Bonjour », le policier effleura d'un bref mouvement de la main son képi, qui était légèrement penché sur la droite, et ajouta : « Permis de conduire et papiers du véhicule. »

4 Vinjak : marque d'eau de vie serbe, sorte d'équivalent yougoslave du cognac.

Le cousin Stojan abattit le pare-soleil au-dessus de sa tête, et une avalanche de petites merdes se déversa dans la Golfette. Il eut toutes les peines du monde, entre les contraventions de parking chiffonnées et les serviettes en papier grasses d'où s'échappaient des miettes de burek[5], à trouver sa carte grise et son permis de conduire.

« Voilà, tenez. » Le cousin Stojan battit aimablement des cils et poussa les documents vers le policier par la fenêtre à peine ouverte. « Excusez-moi, je ne peux plus baisser la vitre, il y a un truc qui s'est coincé. Je l'ai amenée chez le garagiste, ils ont tout démonté, mais rien. Je ne peux ni la remonter, ni la baisser. »

Le policier n'avait pas l'air particulièrement intéressé par les péripéties de la fenêtre de la Golfette.

« Stojan, Stojan, dit-il en contemplant d'un air pensif la carte grise du cousin Stojan, vous rouliez vingt kilomètres au-dessus de la limite autorisée.

– Qui ? Moi ?! »

Le cousin Stojan secouait frénétiquement la tête.

« Regardez-moi cette poubelle ! Je peux à peine atteindre les cinquante à l'heure !

– Je sais juste ce que le radar a enregistré, répliqua le policier en haussant les épaules.

5 Burek : pâtisserie salée à base de pâte filo, pouvant être fourrée à la viande, au fromage, aux pommes de terre, aux blettes ou épinards, etc. À la fois bon marché et nourrissant, c'est l'un des en-cas les plus populaires des Balkans. En Bosnie, en général, le burek est fourré à la viande, les autres variantes portant des noms spécifiques.

– Et il est où ce radar ? Où ? Et où est-ce que vous avez vu des panneaux de limitation de vitesse ? » Le cousin Stojan avait l'air choqué d'apprendre l'existence sur les routes de radars et de panneaux de signalisation.

– Le radar est là, tout comme le panneau de limitation de vitesse. Si vous n'aviez pas roulé aussi vite, vous l'auriez peut-être vu », ajouta le policier, et son regard erra quelque part au loin sur la route.

Nous plongeâmes dans un profond silence. Le policier était perdu dans ses pensées, le cousin Stojan se passait la langue sur les lèvres, et je regardais s'étaler sur mon genou une énorme tache de gras après que, par malchance, une goutte de mayonnaise avait atterri sur mon pantalon. De temps à autres, on entendait crisser les freins d'une voiture ou d'un camion qui avait aperçu au dernier moment l'homme en uniforme bleu.

« Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda le cousin Stojan, craquant le premier.

– Je ne sais pas, Stojan. Tu proposes quoi ? » répondit le policier en soupirant.

Le policier avait l'air d'un homme que tout ce petit jeu ennuyait au plus haut point. Tous les jours la même chose. Il arrêtait une voiture pour excès de vitesse, et le chauffeur assurait qu'il ne roulait pas vite. Ils accusaient tous systématiquement le radar mal réglé, puis atermoyaient, et qu'est-ce qu'on fait maintenant, et comment on fait. Toujours le même scénario. Et il avait sincèrement envie de quelque chose de nouveau, quelque chose de différent. Si au moins, une fois dans sa carrière, une voiture ne s'arrêtait pas, qu'elle filait devant lui à toute vitesse. Alors, il allumerait son gyrophare et se lancerait à ses trousses. Il s'imaginait, après

une course poursuite infernale et un authentique jeu du chat et de la souris, finir par arriver à faire quitter la chaussée à l'automobile du fuyard, droit dans le ravin, et après quelques tonneaux spectaculaires, elle disparaissait dans une explosion de tous les diables. Comme dans le jeu vidéo auquel son fils de cinq ans jouait jusqu'à l'abrutissement. Mais non. Personne n'avait de couilles dans ce pays, ils essayaient juste de s'en tirer à bon compte.

« On pourrait s'arranger, entre gens de bonne volonté ? » proposa à voix basse le cousin Stojan, et le policier, d'un léger mouvement de la tête, lui fit signe de sortir de la voiture.

Le cousin Stojan, tel un écolier appelé au tableau alors qu'il n'a pas révisé, ouvrit la portière et s'extirpa de la Golfette. Ils se rendirent à la voiture de police, habilement dissimulée derrière un panneau publicitaire vantant les mérites d'une marque de pâté. Le policier dit quelque chose, le cousin Stojan hocha la tête en fixant le bout de ses chaussures, puis il écarta les bras, comme quelqu'un qui a compris qu'il n'a pas d'autre issue et qu'il est prêt à faire ce qu'il faut. Le policier s'assit dans sa voiture, et le cousin Stojan revint sur ses pas d'un air penaud.

« Tu as un peu d'argent sur toi ? demanda-t-il à voix basse, me jetant un œil par la petite ouverture de la vitre de la Golfette. J'ai juste un billet de 50. Je ne peux quand même pas lui donner cinquante marks et lui demander de me rendre la monnaie !

– J'ai juste dix marks, dis-je en sortant de ma poche le billet que maman m'avait donné ce matin-là, au cas où. C'était aussi le seul argent que j'avais en poche.

– Parfait. Et il n'y a pas besoin de plus. Dix marks, ça suffit amplement. – Il hocha la tête, passa le pouce et l'index par

l'ouverture de la fenêtre, et le billet disparut dans son poing comme dans un tour de magie.

– Je te les rendrai dès que j'aurai cassé mes cinquante », promit-il, puis il retourna vers la voiture de police.

Il lança un regard prudent par la fenêtre du véhicule, et quand la portière s'ouvrit, le cousin Stojan déposa doucement le billet sur le siège à côté du policier. La portière de la voiture de police se referma, et ce fut tout. Le cousin Stojan, écarlate, remonta dans la Golfette. À peine avions-nous disparu derrière le premier virage qu'il appuyait à nouveau sur le champignon.

« Il m'a pris dix marks, le petit salaud ! Lui et sa saloperie de radar ! Tu as vu où il s'est caché, cette raclure ?! Derrière le panneau ! Et il piège les honnêtes gens. Ces putains de dix marks, j'espère qu'il va s'étouffer avec ! » Il criait et jurait, tout en doublant en plein virage un camion chargé de grumes.

J'avalai ma salive et fermai un instant les yeux.

« J'ai su que c'était mal barré dès que j'ai vu qu'il n'avait pas de cure-dents au coin de la bouche. Tu sais ce que ça veut dire, le cure-dents ? » Il se tourna vers moi, et continua à conduire sans regarder la route.

Je secouai la tête.

« Ça veut dire qu'il n'a pas petit-déjeuné, et qu'il va à coup sûr te demander du fric. » Il agita les mains, délaissant complètement le volant. « Quand il a un cure-dents, il lui arrive de fermer les yeux, ou alors, tu lui donnes un mark ou deux pour son café ! Mais sans cure-dents, tu dois raquer dix marks minimum ! Dix marks, putain ! Tu sais combien de temps je dois bosser pour gagner dix marks ? »

À cet instant, une Jeep qui arrivait en face se déporta brusquement sur notre voie, et le cousin Stojan dont, il faut

bien l'admettre, les réflexes fonctionnaient magnifiquement, braqua de toutes ses forces le volant vers la droite. Les deux roues droites de la Golfette sortirent de la route, évitant de peu une collision frontale avec la Jeep. Nous nous arrêtâmes sur le bas-côté, heurtant la rambarde juste au-dessus du ravin. Le temps de reprendre nos esprits, la Jeep avait disparu depuis longtemps de notre champ de vision.

« Non mais tu as vu ça ? S'il nous avait percutés, on n'aurait même pas eu le temps de dire ouf ! » Le cousin Stojan était visiblement à bout de nerfs. Il tenait fermement le volant à deux mains, et secouait la tête d'un air désapprobateur. « Et le mafieux dans sa Jeep, là, il aurait rien senti. Il a des airbags et toutes ces conneries ! J'ai raison ou pas ? »

Je hochai la tête, même si je n'avais pas la moindre idée de quoi il parlait. Je claquais des dents comme un squelette en plastique de salle de biologie.

« Pourquoi est-ce que j'ai combattu et saigné pour ce pays ? Pour me faire tuer par des connards en Jeep ! » siffla-t-il entre ses dents en rallumant le moteur de la Golfette.

Il ne me semblait pas que le cousin Stojan ait jamais combattu ou saigné pour quoi que ce soit ou quiconque. À ma connaissance, il avait passé la dernière guerre mobilisé à son poste de travail, précisément en tant que nouveau contremaître de l'usine, et sa mission consistait principalement à tenir le registre des attestations que les ouvriers lui rapportaient du Département militaire. La confirmation qu'ils avaient bien répondu présents à la mobilisation, ou, si vous étiez une femme, que votre mari ou votre fils majeur n'étaient pas des déserteurs, et ne se cachaient pas quelque part dans votre grenier. Dans le cas contraire, vous étiez licencié. Qu'est-ce que j'en sais, ça ne s'était peut-être pas passé comme ça. Le cousin Stojan était peut-être vraiment monté à l'assaut des

tranchées adverses, traversant le mont Igman enneigé pieds nus pour jeter des couvertures sur les lucarnes des chars. Je dois reconnaître qu'après ce rendez-vous manqué avec la mort, je n'avais plus les idées très claires.

Il s'était remis à pleuvoir des cordes, et les nuages étaient très bas. On distinguait à peine la route devant nous. La Golfette dansait sur la chaussée humide et glissante, et le cousin Stojan choisit précisément ce moment-là pour recommencer à traficoter quelque chose avec son sandwich. Tenant le volant entre ses genoux, il nettoyait le côté qui était tombé par terre. Si jamais j'en avais douté auparavant, j'étais à présent absolument certaine que nous n'arriverions jamais vivants et en un seul morceau. Je hoquetais comme un poisson hors de l'eau. Mon cerveau, gélifié par la peur, ne valait guère mieux que du fromage de tête. Sous mes yeux, le long de la route, défilaient des petites chapelles fraîchement construites de toutes les couleurs, et des maisons abandonnées qui portaient, en rouge et en majuscules, l'inscription À VENDRE. Et des millions de monuments de bord de route. De petites dalles en marbre avec la photo, le nom et les dates de naissance et de mort de la personne qui avait à cet endroit péri dans un accident de la route. Probablement parce que le chauffeur mangeait un sandwich en l'arrosant de mayonnaise d'une bouteille XXL.

4

Régulièrement, on apprenait dans les journaux le décès d'une famille entière, suite à la collision frontale de leur Golf II avec une grosse voiture aux vitres teintées, de marque Audi. « D'après la déclaration officielle du porte-parole du ministère de l'Intérieur, les causes de l'accident n'ont pas encore été établies », pouvait-on lire. Cette phrase s'accompagnait en général de la suivante : « En s'entretenant avec les témoins, notre journaliste a appris que la collision aurait été provoquée par le chauffeur de l'Audi, qui doublait une file de véhicules en grillant la ligne blanche, à une vitesse de 180 km/h. » Les gens se contentaient de soupirer en secouant la tête, sauf si, par le plus grand des hasards, le chauffeur de l'Audi comptait parmi les victimes. Alors, ils hochaient la tête, un sourire mauvais aux lèvres, en répétant « bien fait », « si seulement ils pouvaient tous crever » et « ça leur fera les pieds ».

Mais cette fois-ci, d'autres nouvelles rempliraient les colonnes des faits divers. Un retraité se jetterait par la fenêtre de son appartement, un mari étranglerait sa femme, des lycéens battraient jusqu'au sang leur camarade de classe, et les lecteurs, comme d'habitude, auraient l'écume aux lèvres et écriraient sur internet des commentaires du type : « il a bien vécu, au moins », « ce n'est pas une grande perte », « elle l'avait sans doute mérité, la pute », « rétablissez la peine de mort ! », « c'est à cause de gens comme vous qu'il y a eu la guerre », « tout ça, c'est encore un grand complot judéo-maçonnique ». Mais comme je vous le disais, ce sont là d'autres événements, qui n'ont pas grand rapport avec mon histoire. Le cousin Stojan et moi, si l'on fait abstraction des péripéties avec le radar camouflé derrière un panneau publicitaire, arrivâmes sans trop d'embûches et en un seul morceau, sains et saufs,

à l'embranchement d'où bifurquait la route qui menait au village.

Par-dessus le nom du village, inscrit sur un panneau en bois de bric et de broc, était collé l'avis de décès de la tante Stana. L'avis de décès était glissé dans une pochette plastique transparente, ce qui n'avait pas empêché la pluie de le détremper, si bien que le nom de la tante Stana, ses dates de naissance et de mort, et la liste des endeuillés s'étaient mués en lignes noires brouillées et ondulantes. Seule résistait encore tant bien que mal la photographie sur laquelle une tante Stana de vingt ans arborait un sourire joyeux.

Le cousin Stojan considéra un certain temps l'avis de décès en silence, puis il secoua la tête d'un air désapprobateur.

« N'importe quoi », grommela-t-il en soufflant par le nez. « Ils n'avaient vraiment pas de photo plus récente ? Là, on dirait que c'est une jeunette qui est morte, et pas une petite vieille. »

Il passa la première et la Golfette, dans un bruit d'enfer, s'engagea sur la piste boueuse et défoncée qui, à un angle de quasi 90 degrés, menait au village.

« Ils finiront bien par goudronner ce chemin avant les prochaines élections ! Ils ont bétonné le moindre trou, ils construisent des ponts au-dessus de ruisseaux de merde, il n'y a que notre village qu'ils évitent ! Tout ça parce que ces débiles butés ne savent pas voter stratégiquement, pour ceux qui sont au pouvoir. » Des gouttes de sueur perlaient au front du cousin Stojan tandis qu'il luttait avec la Golfette. Le trajet s'apparentait à un slalom de ski en montée. « C'est le pouvoir qui goudronne, pas l'opposition ! J'ai raison ou pas ? »

Je hochai la tête, même si j'étais complètement ailleurs. Au lieu de ses élucubrations sur le goudron et la politique, toute

mon attention avait été captée par les paysages impressionnants que nous longions. Partout, des ordures nous souhaitaient la bienvenue. Des sacs plastique voletaient aux branches des arbres, des bouteilles jaillissaient des buissons, et des tuyaux émergeaient d'un trou au milieu de la route, accompagnés d'un autre déchet non identifié qui survivrait à l'espèce humaine. Les gens se débarrassaient de tout, des vieilles machines à laver aux chaises et aux étagères, en passant par les grenades à main et les carcasses de voiture. Ils jetaient les ordures à la rivière, les faisaient rouler en bas de la pente ou, s'ils vivaient en immeuble, les secouaient par la fenêtre, droit sur le linge tout propre de la voisine.

La Golfette se hissa au sommet de la colline avec ses derniers atomes de force. Le cousin Stojan se gara devant notre maison familiale, coupa le moteur et cligna plusieurs fois les yeux, incrédule.

« Mais qu'est-ce que c'est que cette merde ?! » Il désigna l'énorme barnum planté à côté de la maison, puis se prit la tête entre les mains en apercevant l'homme en tablier blanc qui, muni d'une cuillère en bois de trois mètres, touillait la soupe dans un grand chaudron. Pire, non loin du chaudron, un petit garçon, qui pouvait avoir à peine dix ans, était accroupi et faisait tourner un cochon à la broche. Il jura bruyamment quand un groupe de femmes affairées dépassa la Golfette cahin-caha, chargées de bassines en plastique dans lesquelles tintaient des assiettes et des couverts.

Le cousin Stojan arriva à grand-peine à s'extraire de la Golfette. Il se dirigea vers la maison, puis s'arrêta brusquement, la main sur la poitrine, en apercevant sous un vieux tracteur les jambes de tonton Loir.

« Sapristi ! » fut tout ce qu'arriva à dire le cousin Stojan, et tonton Loir, que nous appelions ainsi à cause d'une histoire qui

circulait dans la famille, comme quoi il aurait avant la guerre gagné sa vie en chassant les loirs en Slovénie, nous jeta un coup d'œil et agita joyeusement la main dans notre direction.

« Mais où est-ce que vous étiez passés, bon sang de bonsoir ! Mileva était prête à lancer un avis de recherche ?! » s'écria tonton Loir, encore coincé sous le tracteur. Il lui fallut un certain temps pour s'en extirper et se relever. Quand il se fut redressé, nous vîmes sur son front une grosse tache d'huile de moteur. Vêtu d'un bleu de travail, ce qui était, il faut bien l'admettre, un choix de tenue pour le moins singulier pour un enterrement, tonton Loir était déjà passablement pompette.

Le visage du cousin Stojan rougissait à vue d'œil.

« T'as rien trouvé de mieux que de bricoler le tracteur maintenant », souffla-t-il entre ses dents, cachant difficilement son animosité envers tonton Loir.

Le cousin Stojan ne supportait pas tonton Loir depuis une foire de village où tonton Loir avait réussi à si bien bourrer la gueule du cousin Stojan que ce dernier, sur le chemin du parking et de la Golfette, s'était égaré et était tombé dans un puits. À moins qu'il ne se soit agi d'un trou plein d'eau de pluie. Ça n'a plus d'importance. Quoi qu'il en soit, tonton Loir n'avait pas pu le tirer de ce mauvais pas tout seul, et il avait dû, comme dans ce conte sur le grand-père qui veut arracher une betterave, appeler à la rescousse la moitié du village. Longtemps après cet épisode, le cousin Stojan avait entendu résonner dans son dos des « ho-hisse » hilares.

« Que veux-tu, Stojan, tante Stana est morte, ça, je ne peux rien y faire, alors que le tracteur, au moins, je peux le réparer », répondit tonton Loir en haussant les épaules d'un air conciliant.

« Tu aurais pu choisir un autre jour ! » Les mots sifflaient entre les fausses dents du cousin Stojan.

Tonton Loir balaya la remarque du revers de la main.

« Qui sait si je serais encore là demain. T'as bien vu à quelle époque on vit, les gens tombent comme des mouches », constata-t-il avant de prendre une profonde inspiration et de souffler par le nez. Les vapeurs d'alcool faillirent avoir raison de moi, et les deux heures suivantes, je dus retenir ma respiration comme ces femmes en Corée du Sud qui plongent pour aller chercher des perles.

Le cousin Stojan se tourna vers le chaudron où mijotait la soupe.

« C'est certainement Mileva qui a organisé tout ça, je ne vois pas qui d'autre, siffla-t-il.

– Ah, ça, c'est elle qui a tout fait, mon cher Stojan, elle a engagé les gens, elle a tout arrangé. Tu connais Mileva, confirma tonton Loir, une satisfaction et une fierté non dissimulées dans la voix.

– Je connais Mileva, je la connais même très bien. Mais si elle pense que je vais participer au financement de ces bacchanales, elle se trompe lourdement », cracha le cousin Stojan avant d'obliquer vers la maison, manquant de percuter un homme qui portait une caisse pleine de bouteilles de deux litres de sodas de couleurs vives, de ceux qui vous laissent les lèvres rongées, les dents teintées et le foie douloureux.

La porte d'entrée donnait directement sur le salon. Il n'y avait pas une abondance folle de meubles, juste une table carrée, deux canapés défoncés et, près de la porte qui menait à la chambre, un grand buffet bleu. La décoration non

plus ne vendait pas du rêve. Juste un canevas – un paysage campagnard recouvert de neige – accroché au-dessus de la porte de la cuisine, et à côté une énorme horloge. Et c'était tout. Et, bien entendu, sur la table, le cercueil de la défunte. Refermé. Pile au moment où le cousin Stojan, tonton Loir et moi entrions, quelqu'un commenta à voix basse que la morte était horriblement défigurée, et que c'était un spectacle insoutenable. Autour du cercueil, en rang d'oignons, se tenaient des femmes en grand deuil de la tête aux pieds. Elles avaient l'air pour le moins maussade, et quand elles nous aperçurent sur le seuil, elles entonnèrent un chœur de gémissements et de pleurs. L'une d'entre elles se mit même à appeler tante Stana et à se frapper la poitrine de toutes ses forces. Ce sur quoi le cousin Stojan se contenta de lever les yeux au ciel en soupirant.

« Ça, c'est du Mileva tout craché. Qui sait combien d'argent elle leur a promis. Eh, si elle croit que je vais partager les frais avec elle, elle se trompe lourdement ! » grommela-t-il dans sa barbe en s'approchant du cercueil.

Nous attendîmes que le cousin Stojan se signe environ trois cent quarante-cinq fois devant le cercueil de tante Stana, peste deux cent cinquante-sept fois contre les pleureuses et au moins autant de fois dans sa barbe contre la susmentionnée tante Mileva, et ensuite seulement, nous entrâmes dans la chambre, où nous attendait le reste de la famille. Sur le grand lit double, l'oncle Radomir était couché dos au mur, immobile. À côté de lui, sur le lit, était assise tante Mileva, une permanente toute fraîche sur ses cheveux d'un rouge éteint, qu'elle avait plus courts sur le sommet de la tête, et un peu plus longs sur la nuque, jusqu'aux épaules, comme un footballeur allemand des années quatre-vingt. Avec sa chemise en soie noire rentrée dans une jupe en tweed noire, qui découvrait ses mollets vigoureux, et ses souliers déjà bien fatigués avec

un épais talon légèrement démodé, elle faisait l'effet d'une véritable femme d'affaires. Une femme d'affaires balkanique, s'entend. Et c'était d'ailleurs exactement ce qu'était la tante Mileva. Fonctionnaire au réseau de distribution d'électricité, elle était ce type de femme entreprenante que l'on trouve dans chaque famille. Elle était la championne pour régler les problèmes administratifs et autres. Chacun d'entre nous pouvait mourir en paix, sachant qu'elle s'occuperait de tout. Elle savait où l'on pouvait acheter des cercueils en chêne bon marché mais néanmoins de qualité, qui il fallait mentionner, et qui omettre dans la rubrique « endeuillés » sur l'avis de décès, et combien de couverts il fallait prévoir pour le repas funéraire. Elle prenait également en charge les fiançailles, les mariages et les célébrations du baccalauréat. Elle était la seule à connaître tout le protocole, ce qu'il fallait faire, quand et comment. Mais elle était aussi experte dans bien d'autres domaines. Par exemple, si une femme voulait avoir un enfant mâle, la tante avait un calcul permettant de déterminer le sexe du bébé en fonction de la date de conception. Elle savait aussi par cœur quelle infusion soignait quoi, quelle plante médicinale devait être cueillie à la pleine lune et combien de jours il fallait la garder dans l'eau avant de s'en rincer les yeux pour arrêter une myopie avancée. Et toutes sortes d'autres merveilles.

Dès qu'elle nous aperçut, tante Mileva lança les offensives.

« Il ne veut pas se lever ! Il dit qu'il ne veut pas aller à l'enterrement ! Tu entends ça, Stojan ? Mais qu'est-ce qu'on va faire de lui ? Comment on va expliquer ça au village, qu'il n'est pas venu à l'enterrement de sa propre femme ? Stana ne voulait pas d'obsèques religieuses, qu'il dit. Non mais tu te rends compte, les bêtises qu'il raconte ? Mon cœur va lâcher, je vous

le dis, ils n'ont qu'à m'emporter tout de suite au cimetière ! » criait-elle.

À l'autre bout de la chambre, dans la pénombre, un soupir affligé vint ponctuer cette tirade. Deux silhouettes étaient assises sur le coffre en bois réservé à la dot. Le Pope et la Popesse, vêtus de noir, la tête courbée, s'appuyaient l'un contre l'autre en fixant obstinément le sol, soupiraient et reniflaient. Le Pope, bien entendu, n'était pas du tout un pope, et de fait, sa femme n'était pas une popesse, mais nous les appelions tous ainsi dans la famille, car au début de la guerre, le cousin Pope, pour éviter de partir au front, avait décidé de s'inscrire en théologie. Même s'il n'avait pas passé le moindre examen, il avait rencontré là-bas sa future épouse, une petite femme dévote aux yeux bleus délavés qui vendait des bougies et des calendriers religieux dans le kiosque devant le porche de l'église, et le surnom de Pope lui était resté jusqu'à la fin des temps.

Le Pope aurait, soi-disant, été autrefois un mec cool. Nous conservions dans notre album de famille ses photos de jeunesse. Il arborait le style de John Travolta dans le film « Grease », vous savez, T-shirt blanc moulant, blouson de cuir noir et cheveux gominés. Maman m'a raconté qu'il jouait dans un groupe de rock local, et qu'avant le début de la guerre, il avait eu l'intention de partir à Londres pour y percer comme musicien. Il est possible que rien de tout ça ne soit avéré. Les photographies sont parfois trompeuses, et maman aime en rajouter. On peut raisonnablement douter qu'un tel Pope ait jamais existé. Pâle et maigrichon comme il est, le regard vide, il est tout simplement impossible qu'il ait un jour été le genre de mec auquel les femmes lancent leur soutien-gorge sur scène. Quoi qu'il en soit, ce que je sais de source sûre, c'est que le Pope travaille à la billetterie, comme vendeur d'abonnements

mensuels pour le réseau ville et banlieue de transports publics. D'un autre côté, je n'ai vraiment rien de particulier à vous raconter sur la Popesse. À part peut-être qu'elle fait à peine un mètre cinquante, qu'elle a le cou légèrement courbé en avant, comme si elle était toujours en train de s'excuser pour quelque chose, et qu'elle a les cheveux tressés en une longue natte. À ce que j'en sais, elle n'a jamais travaillé. Tante Mileva a une fois raconté à maman, avant qu'elles deux ne se fâchent à mort au sujet d'un aspirateur, que la Popesse allait à l'église au moins quatre fois par semaine, et qu'elle passait le plus clair du reste de son temps à prier, allumer des cierges et lire la littérature qui va avec.

« Ben alors ?! Pourquoi est-ce que vous restez plantés là ? Levez-vous, venez par ici ! » tonna le cousin Stojan.

La Popesse bondit sur ses pieds et courut vers le lit où gisait l'oncle Radomir, butant au passage contre mon épaule et manquant de me faire tomber à la renverse. Manifestement, elle ne m'avait même pas remarquée. Pour une raison mystérieuse, je devenais parfois invisible. Les gens me rentraient dedans, personne ne me tenait jamais la porte d'entrée de l'immeuble, les chauffeurs de bus filaient devant moi en pleine journée, même si j'étais debout devant l'aubette à leur faire de grands signes.

Le cousin Stojan repoussa brutalement la Popesse.

« Qui t'a dit de venir ?! » s'écria-t-il en se retournant vers le Pope, qui était encore assis sur le coffre, immobile. « C'est à toi que je parle, lève-toi et prends Radomir par le bras. Puisqu'il ne veut pas se lever, on va le sortir du lit de force. »

Le Pope se leva lentement et s'approcha du lit. Il attrapa l'oncle Radomir sous l'aisselle, une entreprise manifestement difficile , car l'oncle Radomir, même s'il n'opposait aucune

résistance, s'était complètement détendu et avachi, le tira du lit et le planta sur une chaise comme une marionnette.

« Il faut qu'il y ait un pope, un point c'est tout ! S'il n'y a pas de pope, quelqu'un devra faire un discours, et qu'est-ce qu'on peut bien dire sur Stana ? Personne n'a rien à dire sur Stana ! » lança d'un ton énervé le cousin Stojan à la face de l'oncle Radomir. « Elle est née, elle a vécu, elle est morte. Rien ! Là, au moins, l'enterrement sera un minimum solennel. Un petit quelque chose, au moins ! Tu comprends ? »

L'oncle Radomir avait l'air d'un homme qui ne comprend rien, et le cousin Stojan l'attrapa par les épaules pour éviter qu'il ne glisse de la chaise et s'écroule par terre.

« Un enterrement sans pope, quelle idée ! Il ne manquerait plus qu'on lui mette un vulgaire bout de bois à la place de la croix ! s'insurgea tante Mileva en secouant la tête.

– Ce bout de bois s'appelle une pyramide, intervint tonton Loir, adossé au chambranle de la porte.

– Peu importe comment ça s'appelle, ça n'est plus à la mode, c'est, à tout le moins, comment dire, dépassé ! Est-ce que tu veux que tout le village te prenne pour un taré ? s'écria le cousin Stojan, avançant son argument massue.

– Et qu'est-ce que ça vient faire là-dedans, que Stana voulait ci ou ça ? Ce sont les vivants qui enterrent, Radomir, les vivants ! » étaya tante Mileva.

L'oncle Radomir n'eut pas la moindre réaction, même quand la tante Mileva lui retira son pull pour lui enfiler une chemise noire. La Popesse redressa son col, et tante Mileva, après que le cousin Stojan l'eut remis sur pieds, lui passa un épais manteau de laine noire.

« Radomir, mais c'est quoi ce manteau, on dirait que tu t'es battu avec une meute de chats, marmonna tante Mileva d'un ton désapprobateur, lui enlevant des poils et des miettes des manches.

– C'est bon, ça suffit, qu'est-ce que tu as à le pomponner, il va pas à la noce. Allez, c'est parti », ordonna le cousin Stojan, et la tante Mileva approuva d'un hochement de tête. Il fut ensuite convenu que toutes les conditions étaient réunies pour commencer les obsèques.

Nous nous alignâmes autour du cercueil. Tante Mileva et le cousin Stojan prirent un air endeuillé très de circonstance. Tonton Loir piétinait nerveusement sur place. Le Pope et la Popesse tenaient l'oncle Radomir sous les aisselles. L'oncle Radomir oscillait d'avant en arrière. Les pleureuses gémissaient. Je jetai un coup d'œil à l'horloge. Malgré ce léger contretemps, dû au refus de l'oncle Radomir de se lever du lit pour se rendre aux funérailles de sa propre femme, nous n'étions pas trop en retard. J'eus une pensée attendrie pour ma chambre, mon lit, ma couette et la télé qui diffusait des séries policières, et un sourire furtif illumina mon visage.

Espagne

Jacobo Bergareche

Los días perfectos

Les Jours parfaits

Traduction de l'espagnol (Espagne) par Maira Muchnik

Nominé par Acción Cultural Española (AC/E)

SYNOPSIS

Luis, un journaliste qui en a assez de son travail et de son mariage, prévoit d'assister à une conférence à Austin, au Texas. Ce voyage n'est qu'un alibi pour couvrir ses retrouvailles avec Camila, qui est devenue la seule chose qui le motive dans sa vie. Mais alors qu'il est sur le point de partir, il reçoit un message de sa part : « C'est fini mais nous aurons toujours nos souvenirs ». Le cœur brisé et désemparé à Austin, il se réfugie dans les archives d'une université, où il tombe sur les lettres que William Faulkner a écrites à son amante Meta Carpenter. La lecture de cette correspondance l'aide à reconstituer ses souvenirs de sa propre histoire d'amour et à réfléchir à son mariage fastidieux, mais aussi à se demander comment vivre pour que chaque jour compte. Avec beaucoup de vérité et d'humour, et un énorme talent narratif, Jacobo Bergareche séduira les lecteurs avec ce roman unique et captivant qui explore la nature universelle de l'ardeur de l'amour et de l'inévitable routine des relations à long terme. Un livre d'une solidité et d'une originalité exceptionnelles qui prouve que Bergareche est un auteur qui a trouvé sa voie.

A Sergio, Mundo, la Vieille, Shaun et tous les amis d'Austin

Avec mes remerciements au personnel
du Harry Ransom Center

Luis à Camila

Austin

Juin 2019

Chère Camila,

Je m'aperçois aujourd'hui que dans l'année qui vient de s'écouler les moments de bonheur les plus authentiques et les plus récurrents de ma vie ont été ce que Carmen, ma fille cadette, appelle *guerre*. Un bref rituel consistant à simuler une bagarre, que Carmen me réclame très souvent le soir, avant d'aller au lit. Elle me regarde de ses yeux furieux et projette sur moi ses jambes et ses bras en faisant des mouvements menaçants inspirés d'un art martial quelconque, qu'elle a dû voir dans la cour de l'école, moi je dois attraper au vol l'un de ses membres, l'immobiliser, la renverser par une culbute dans mes bras et la jeter sur le matelas, puis elle essaie de se relever et je dois l'en empêcher en usant d'une certaine violence, repoussant son front vers l'arrière tandis qu'elle se redresse, alors elle s'écrase contre l'oreiller et essaie à nouveau de se relever, et moi, je la repousse en arrière encore une fois. Puis, je l'attrape par les chevilles, et d'un coup sec, je la retourne à plat ventre, et là, je lui fais des chatouilles jusqu'à ce qu'elle dise stop. Elle tient autant qu'elle peut avant de déclarer forfait, entre fous rires et hurlements. Parfois il y a des ratés, elle me donne un coup dans le nez et me fait mal, ou bien c'est moi qui lui enfonce mes ongles en laissant une marque, ou elle s'écrase contre le mur et ça finit en pleurs. Mais la plupart du temps elle en redemande, elle réclame une autre culbute, et une voltige par les chevilles, et les chatouilles aux pieds et elle me fait du chantage en déclarant que si on ne prolonge pas la guerre, elle ne me fera pas de bisou de bonne nuit, elle sait que

ma journée ne finit pas bien sans son bisou d'au revoir avant le sommeil.

Il y a des jours où je ne suis pas à la maison au moment où Carmen va se coucher, et d'autres où je suis si fatigué que je ne peux pas m'employer à la lancer prudemment dans les airs avec la certitude que je ne vais pas lui rompre le cou ou que ses chevilles ne vont pas me glisser entre les mains. Quand c'est le cas, je suis torturé par l'idée qu'il n'y aura peut-être plus de guerres, que sans le savoir, j'ai raté ma dernière chance de faire la guerre avec Carmen, que le lendemain, elle ne voudra pas, ni le surlendemain, que soudain elle sera devenue grande et n'aura plus envie d'être secouée comme ça, ni d'avoir des crises de rire à force de chatouilles, qu'elle ne voudra plus vendre aussi cher son bisou de bonne nuit mais qu'au contraire, elle l'offrira sans plus de cérémonie, juste pour se débarrasser de moi. Parce que de la même façon qu'un jour, il y a environ un an, elle s'est mise à exiger une guerre avant d'aller se coucher, viendra celui où elle cessera de la demander, et j'aurai beau être à l'heure à chaque rendez-vous guerrier, je sais que cette ultime guerre viendra, c'est inévitable, et que je ne saurai pas que c'est la dernière (à moins qu'un drame ne sonne l'heure de la fin, par exemple un coup fatal de sa nuque contre le coin d'une table, que ça puisse arriver m'a déjà traversé l'esprit, car malheureusement tout ce qui est susceptible d'arriver finit un jour par arriver à quelqu'un) jusqu'au moment où, soir après soir, nous ne serons plus au rendez-vous, parce que je serai en voyage, ou elle en colonie de vacances, et que le temps se déposera sur nos guerres, et qu'elle grandira et que je vieillirai, et que nos guerres ne seront plus qu'un souvenir d'enfance heureux, et qu'elles se résumeront enfin à un nombre exact et définitif, le nombre de guerres que nous avons eues, une première, beaucoup d'autres, et la guerre finale. Un nombre que nous ne connaîtrons jamais, car nous ne tenons pas le

compte de nos guerres, mais cela ne m'empêche pas de ne pas oublier que leur nombre est exact, qu'il y a eu un premier rituel et que, bientôt, un autre viendra qui sera le dernier.

Ça ne m'arrive pas seulement avec les guerres de Carmen, mais régulièrement, avec tout ce que j'aime faire et refaire, combien de fois n'ai-je pas dit au revoir à ma mère après un repas dominical en pensant que ce serait peut-être le dernier, combien de fois ne suis-je pas parti en voyage et n'ai-je embrassé mes trois enfants et pensé, dès qu'ils n'étaient plus dans mon champ de vision, que ce serait peut-être le dernier baiser, car l'avion pouvait très bien s'écraser, ou eux mourir dans un incendie absurde provoqué par l'humidificateur d'air grâce auquel ma femme croit préserver les enfants des toux saisonnières et auquel moi je n'accorde pas plus de crédit qu'à un remède de grand-mère. Et ça m'arrive aussi avec toi, oui, depuis la première fois que je t'ai embrassée, et suis allé me coucher désirant que ce premier baiser si improbable, si inespéré, ne fusse pas le dernier, et le lendemain, quand tu m'as embrassé pour la deuxième fois, j'ai commencé à compter un par un tous les baisers que nous avons échangés pendant les trois jours qu'a duré notre première rencontre. Jusqu'à ce qu'on se revoit, j'ai passé tellement de nuits à lutter contre le fantôme du dernier baiser, à chasser l'idée que je t'avais déjà donné ce baiser sans me rendre compte que c'était le dernier, et que tout était terminé, le rideau était tombé, les gens étaient rentrés chez eux et moi, encore assis dans la salle, j'attendais la scène suivante. Quand, un an après, nous sommes retournés sur la scène du crime et qu'à l'aéroport, tu m'as embrassé avant que j'ai pu te dire ce que pendant toute la durée du vol j'avais pensé te dire au moment où je te reverrais, je me suis calmé et j'ai enfin cessé de compter, je n'avais plus peur de la fin, je me suis persuadé que ceci se reproduirait chaque année, le

dernier baiser ne semblait déjà plus visible à l'horizon, il se perdait dans un futur lointain.

Combien de temps n'ai-je pas perdu à me créer des angoisses qui m'assombrissent comme une brume passagère chaque fois que quelque chose me rappelle que chaque chose que je ne veux pas perdre a eu un début et aura un jour une fin. J'essaie vite d'échapper à cette pensée stérile, avant que l'image concrète d'une dernière fois ne prenne forme dans les brumes de ma conscience, et que je ne me retrouve absorbé dans sa contemplation, incapable de protéger mon état d'âme de l'influence que cette image aura sur lui.

Voilà pourquoi, maintenant que je tiens par hasard entre mes mains le dossier de la correspondance entre un célèbre écrivain et sa maîtresse – tous deux morts depuis longtemps– je ne peux m'empêcher d'angoisser : je peux voir la première lettre d'une histoire d'amour ouvrir ce dossier, et je peux voir en même temps la dernière lettre à la fin, et je ne peux m'empêcher de faire le calcul à la louche du nombre de feuilles de papier qu'il y a entre ces deux lettres, la première et la dernière, et d'évaluer à chaque fois combien de lettres manquent à cette relation avant de s'éteindre. On peut affirmer que l'ensemble des preuves de cette histoire d'amour encore existantes ici-bas mesure à peine un demi-centimètre d'épaisseur, et occupe un volume de trente-cinq centimètres sur vingt-cinq, soit les dimensions approximatives des pochettes couleur crème où sont classées les lettres du container n°11 des archives de William Faulkner au Harry Ransom Center qui m'aident à tuer le temps ce matin, et, j'en ai bien peur, me feront perdre toute la journée, et les jours à venir, jusqu'à me faire oublier complètement la raison de mon voyage qui a perdu pour moi tout intérêt. C'étaient des papiers bien trop irrésistibles, je tombe sur eux, comme je te le disais, par hasard, et j'entrevois la possibilité d'y trouver des réponses, je les lis avec une

jouissance semblable à celle des adolescents qui lisent le courrier du cœur des magazines. Et pourtant, rien qu'en voyant la pochette, je suis assailli de nouvelles questions. Quelle a été l'ampleur de ce qu'il y a eu entre nous (appelons-le comme ça, faute de mieux) ? Quelle trace cela a-t-il laissé, quels restes, quelles cendres ? De mémoire, il n'y en a pas. Moi j'ai tout effacé, absolument tout, et je suis sûr que toi aussi. Je sais seulement que l'année dernière je t'ai vue pendant quatre jours à la même date, dans la même ville, et que l'année d'avant je t'ai vue aussi, trois jours, à la même date et dans la même ville. Te voir tourne court. Tu as été à moi, j'ai été à toi. Nous avons été l'un à l'autre.

Je me demande si dans une cave quelconque du Sud Dakota ou à Malte, un serveur actif héberge encore une copie archivée de tous nos messages effacés. Il reste, c'est vrai, une ou deux photos de paysages que nous avons contemplés et partagés sur les réseaux, en prenant cependant toujours le plus grand soin de ne pas laisser la moindre piste d'un « nous ». Il n'y a qu'une seule photo sur Instagram où l'on voit encore le dessin inimitable des nuages dans le ciel d'une journée que nous avons passée ensemble. Et oui, il me reste aussi le livre que tu m'as offert dans cette librairie à Austin, et je regrette tellement aujourd'hui de t'avoir demandé de ne pas me le dédicacer, de t'avoir dit avec tant de lâcheté et de précaution qu'il valait mieux ne laisser aucune trace de *ce qu'il y a eu entre nous*, car en ce moment-même, après m'être penché brièvement et bien jalousement sur cette correspondance privée de monsieur Faulkner, je ressens le besoin de conserver une empreinte, une petite trace, un indice qui me rappelle que *ce qu'il y a eu entre nous* s'est passé, est passé. Un appétit que je ferais bien de ne pas alimenter, avant de pénétrer dans ce lieu, j'étais justement très soulagé qu'il ne reste rien, ne pas avoir à disposition un fétiche qui au simple toucher m'embarquerait dans le manège

des fantasmes sur ce qu'aurait pu être cette semaine avec toi, je me réjouissais de n'avoir aucune photo qui me renvoie le souvenir des quatre nuits que j'ai passées ici avec toi l'année dernière, ni celui des trois autres nuits passées ensemble l'année d'avant. J'ai beaucoup de mal à croire que ce ne sont en tout et pour tout que sept jours, car ils prennent tellement de place en moi que j'arrive à peine à penser à autre chose en marchant dans cette ville, et ce encore moins sachant que toi aussi, tu es là, maintenant, probablement à moins de cinq cent mètres, et que tu vas passer ici les quatre prochaines nuits. Je m'étais promis de ne pas t'écrire, d'accepter ta décision sans exiger plus d'explications, j'ai pris comme un ordre ce que tu m'as demandé dans ton ultime message : « Mon mari a décidé de m'accompagner à la dernière minute, s'il te plaît ne m'écris plus. Restons-en là, gardons-en le souvenir. Adieu, je t'aime ».

J'ai effacé le message après l'avoir relu vingt fois, puis j'ai effacé aussi ton numéro de téléphone portable pour éviter la moindre tentation (le mail est impossible à oublier, il était si facile). C'est ce *gardons-en le souvenir* que tu me proposes en guise de consolation qui est devenu un problème pour moi, car pour le garder j'ai besoin de le conserver quelque part : on sait bien que les souvenirs qui ne reposent ni sur des images, ni sur des mots ou des objets, se diluent petit à petit dans la mémoire, deviennent moins nets, perdent leurs contours, leurs couleurs se mélangent et à la fin, il n'en reste qu'une vague tache de lumière sur ce fond obscur qui finit par tout engloutir.

Gardons-en le souvenir, tu me dis, avec ma manie d'identifier les dernières fois, je prends conscience que cette phrase est certainement la dernière action que nous conjuguerons à la première personne du pluriel, notre dernière prestation à deux à la première personne du pluriel. Il vaut peut-être mieux que nous n'en gardions pas le souvenir, est-ce que ça peut nous faire du bien ? Ce n'est pas encore clair pour moi,

mais si comme tu me le demandes, en garder le souvenir est ce qu'il convient de faire, il faudra d'abord le fabriquer d'une façon qui permette de le conserver, c'est-à-dire, qu'il faudra le préserver de façon à ce nous puissions le garder. Je n'ai d'autres mots que pour embaumer. Tu me permettras donc de t'écrire cette lettre que je ne t'enverrai probablement jamais, il me suffit de savoir que je te parle, je veux m'entendre encore un peu parler de cette voix que j'avais pour toi, la voix que tu faisais naître. C'est aussi lamentable, guimauve et indigne que ça, je veux m'entendre moi-même parler de cette voix qui se perdra bientôt dans ton silence, je veux faire sonner encore un moment cet instrument dont j'ai si bien appris à jouer et qui n'était fait que pour tes oreilles.

En écrivant cela, me vient un doute : et si en réalité nous étions seulement tombés amoureux de nous-mêmes amoureux, si ce que je craignais vraiment de perdre n'était que de pouvoir être celui qui était amoureux de toi, cet homme qui peut faire, dire et sentir les choses que fait, dit et sent une personne amoureuse. C'est un doute sensé, après tout, je n'ai passé au total que sept jours avec toi, ou plus exactement, trois jours, suivis d'une année d'absence, et de quatre autres jours, suivis d'une autre année d'absence qui aurait dû se terminer hier, par d'épiques retrouvailles dans un aéroport. Il est nécessaire de compter également le temps sans toi, car l'absence aussi a donné forme à *ce qu'il y a eu entre nous*, tout comme le fait le silence à la musique, et l'ombre à la peinture.

Après les trois premiers jours passés avec toi, il y a deux ans, je me suis rendu compte qu'en réalité, ce que je venais de faire c'était moins un retour à Madrid qu'un retour à ma vie, de fait j'en étais sorti, j'avais vécu pendant trois jours une autre vie. Une autre qui était aussi entièrement à moi, qui me donnait cette voix qui ne me venait qu'en ta présence, où il n'y avait de place pour personne d'autre et où ma vie habituelle,

celle qui apparemment redevient aujourd'hui la seule que j'ai, disparaissait jusqu'à ce que ne commence ton absence. On peut avoir plus d'une vie, mais on ne peut en vivre plus d'une à la fois, et tu n'es conscient d'avoir une vie que lorsque tout à coup, tu entrevois une autre vie qui aurait pu être la tienne.

Nous avons toujours eu la délicatesse d'éviter de nous raconter nos autres vies (vies ou couples, je ne sais pas bien quel terme employer), nous nous les sommes cachées mutuellement dans des compartiments étanches, hygiéniques, pour qu'elles ne se contaminent pas les unes les autres. Je ne voulais pas connaître ton avis sur cette vie à laquelle il me faut retourner, ni t'imaginer dans la tienne, ni apprécier ses ombres et ses lumières, ni me comparer à ton mari, ni que tu te compares à ma femme. Il était important de nous libérer l'un l'autre de ce que nous sommes quand nous ne nous voyons pas, de ce à quoi il nous faut retourner. Et ce n'est pas maintenant que ça va changer, je ne vais pas te parler de ma vie, du moins pas dans les faits, je m'en tiendrai à une métaphore pour te dire que lorsque tu es arrivée, j'avais l'impression que ma vie était un énorme navire, chargé de containers empilés, certains remplis de déchets toxiques, d'autres d'illusions avec une date de péremption, de responsabilités, de préoccupations, d'autres encore débordants de désirs refoulés. C'était un navire insupportablement lent sur un océan trop large. Chaque matin on s'y réveillait dans l'espoir que la mer serait calme, qu'apparaisse bientôt un port où l'on pourrait décharger, parce qu'à chaque tempête que nous avions traversée, tous ces containers empilés s'étaient déplacés, et le navire penchait déjà dangereusement. C'est au milieu de cette traversée que je t'ai rencontrée, et étonnamment, les quelques jours que j'ai passés avec toi se sont posés sur le navire comme un contrepoids exact, le navire a retrouvé son équilibre, il s'est

mis à naviguer plus vite, est arrivé à bon port et a déchargé, enfin, des dizaines de containers.

Trois ou quatre jours par an représente la dose parfaite d'évasion, il n'en faut guère davantage. La part de nous-mêmes que nous cachons aux autres se doit d'être minime, sinon, nous nous transformons en de parfaits inconnus pour les gens qui nous entourent, pire encore, nous finissons par devenir familiers aux gens avec qui nous savourons précisément ce rapport intime entre inconnus. Arrive un stade dans la vie où l'on ne peut parler qu'aux inconnus, sans craindre de les effrayer ou de les décevoir, de nos désirs secrets, de ce à quoi nous avons cessé de croire, de ce que nous ne voulons plus être et de ce en quoi nous commençons à nous transformer.

Je me mets à être insupportablement poétique (au pire sens du mot poétique, peut-être le mot correct serait-il mièvre), je commence à m'étouffer avec tout ce machin allégorique de *La Voix qui t'est due* et du navire de la vie. Et moi qui étais surtout venu à Austin pour employer des expressions que tu m'as apprises, pour danser collé-serré, pour nous cajoler, nous tripoter dans le taxi en rentrant à l'hôtel, baiser, *matarte la rata a palos* (sans aucun doute mon expression favorite) et qui se dit chez moi « t'enfiler », *planchar* ou nous palper, *abrochar* ou fricoter, et comme on dit nous autres les *gachupines*, les Espagnols d'Amérique, tirer un coup, un coup rêvé, répété et anticipé pendant une année entière, mais non. Au lieu de ça, me voilà en train de m'envoler avec des métaphores, revêtu du cadavre de *ce qu'il y a eu entre nous*, plus majestueux qu'une momie égyptienne. L'alternative est d'essayer de ne pas penser à toi, ne pas penser que tu marches en ce moment même dans ce campus tandis que j'essaie d'écrire joli (mièvre), que je vais peut-être te croiser en sortant du Harry Ransom, mais au contraire, me concentrer sur ce que je suis censé faire ici, à savoir monter un reportage pour remplir quatre ou cinq pages

du supplément dominical du journal, étant donné que pour le directeur financier, le véritable manitou désormais, me payer un voyage uniquement pour aller assister au congrès n'avait aucun sens, *qu'est-ce que ça apporte au journal que tu ailles à ce congrès, ils mettent toutes ces réjouissances sur streaming maintenant ?* peut-être que s'il nous avait vus danser au White Horse, il n'aurait pas fait tant d'histoires, il aurait compris que le bonheur que je comptais rapporter dans mes bagages inonderait toute la rédaction. Mais voilà comment les choses se passent aujourd'hui dans un groupe de presse espagnol, du troc, *moi je te paie le voyage, sur le vol le moins cher, avec trois escales, le Holiday Inn, le régime à base de sandwichs, et toi tu nous ramènes concoctes un reportage ou de quoi justifier la dépense.* Je suppose que l'année prochaine, ils ne me paieront même pas le voyage, Austin me fournira difficilement matière à plus d'un reportage, et même si j'y arrivais, ça m'est égal désormais, l'attrait principal du voyage a disparu, venir pour se souvenir n'est pas un bon plan, j'ai toujours cherché à croire que je ne crois pas à la nostalgie.

Ce qui est sûr, c'est que le Harry Ransom Center est le genre d'endroits dont on peut extraire suffisamment de suc pour remplir tout type de suppléments et rubriques sur plusieurs pages. L'endroit, tu le connais déjà de l'extérieur, c'est cette forteresse cubique en béton armé, ressemblant à un bunker qui serait sorti de terre à la source du campus, sur la 21, poussé vers la surface par un mouvement tectonique. À l'intérieur de ce cube gris, il y a quarante-trois millions de documents, comprenant entre autres deux originaux des Bibles de Gutenberg, la première photo de Nicéphore Niépce, quelques *first folios* de Shakespeare, les archives complètes ou partielles de génies vivants et surtout morts, l'illusionniste Houdini, Poe, Conan Doyle, Jean Cocteau, Gabriel García Márquez, Joyce, Beckett, David Foster Wallace, Coetzee, Ishiguro, Anne Sexton,

David O. Selznick, Robert de Niro, Arthur Miller, Aleister Crowley, Paul Bowles, Lewis Carroll, Faulkner, Borges, Baroja (comment Baroja a-t-il fini au Texas?), Hemingway, Malcolm Lowry, l'agence Magnum, tout type de livres rares, les papiers du Watergate de Bob Woodward, des partitions manuscrites de Verdi, Stravinsky, Ravel, des écrits de Newton, des feuilles de calcul de Einstein, rien qu'avec ça, tu commences à te faire ta petite idée : ces archives sont infinies. On a du mal croire que cette espèce de bibliothèque d'Alexandrie de notre temps ait fini dans une ville si peu connue au cœur du Texas, le dernier état auquel on associerait un réservoir de culture. On se demande qu'est-ce que ce truc vient faire à Austin, comment il a atterri là. Je ne l'avais absolument pas remarqué lors de mes deux précédentes visites, tu verras, il est toujours tout en bas de la liste des choses à voir dans cette ville, ce qui est en haut, ce sont la boutique de bottes de cowboys de South Congress Ave, le restaurant grill de Aaron Franklin, le circuit de Formule 1 ou la colonie de chauve-souris sous le pont de Congress Ave. Interroge n'importe qui dans la rue au sujet du Harry Ransom Center, ils ne sauront pas te dire ce que c'est, ni encore moins où il se trouve. Moi-même je n'aurais jamais appris l'existence de ces archives si le journal ne m'avait pas mis un pistolet sur la tempe en me servant son baratin comme quoi ou bien j'ai de quoi remplir des pages du supplément ou bien il n'y aura pas de voyage à Austin cette année.

Avant d'arriver à Austin, j'ai consulté sur le web plusieurs inventaires des fonds, à la recherche des sujets de remplissage les plus grossièrement évidents, aptes à boucher un trou quelconque dans le supplément dominical, comme les papiers du Watergate de Bob Woodward, ou les carnets et effets personnels de Gabriel García Márquez, n'importe lequel de ces machins pourraient me servir à concocter quelque chose de publiable en peu de temps. L'idée était d'entrer dans le Harry

Ransom Center fugitivement, avec un plan, comme un voleur qui sait ce qu'il a à faire, prendre en photo quelques papiers plus ou moins intéressants que je lirais plus tard sur écran, me tirer de là rapidement et expédier ainsi toute recherche pour l'article. Une fois cette question résolue, il ne me resterait plus qu'à assister à une ou deux conférences du congrès, celles qui tomberaient en même temps que tes cours, là je publierais deux ou trois tweet et photos pour fabriquer mon alibi. Tout le reste serait du temps libre et j'allais le passer avec toi jusqu'à nos aux revoir à l'aéroport dans les larmes, la bave, les sanglots et peut-être même la morve. L'orbite de la planète-de-ce-qu'il-y-a-eu-entre-nous était très étroite, les jours duraient soixante minutes, les heures soixante secondes : gâcher une matinée, c'était comme jeter la moitié d'une vie à la poubelle.

Ensuite, après nos au revoir, arriverait l'heure de passer par la chambre de décompression pour survivre à l'immersion, pour expulser de mon organisme les effets de cette autre atmosphère, pour ça, je ferais une escale d'une nuit dans un hôtel à NYC, et je me ferais « un Peláez » comme on appelait à la rédaction les reportages écrits d'une seule traite et contre la montre après avoir passé une semaine sans écrire un seul mot, à voyager et à vivre sa vie aux frais du journal, des reportages qu'on livre une minute avant le bouclage, pile au moment d'entreprendre le voyage de retour, et produits avec l'aide inestimable d'un stimulant quelconque et d'une bouteille de whisky, à la manière d'un certain Peláez que je n'ai pas eu la chance de connaître car il est mort d'un arrêt cardiaque à Bangkok juste au moment où j'ai commencé à travailler là, mais qui a donné son nom à un style de vie qui, au vu de ce qu'on nous paie aujourd'hui pour voyager, est plus une légende qu'une réalité, parce que l'hôtel à NYC et le vice, c'est à moi de les financer. Je m'enfermerais donc, pour écrire le reportage en une fois, dans un hôtel de NYC, et tout de

suite après, je m'autodétruirais jusqu'à ce que tout ce qui s'est passé à Austin soit dissous dans une solution toxique, n'ait plus rien de la netteté d'hier et devienne vaporeux comme les lignes d'un rêve, et le lendemain, je rentrerais à Madrid abruti, somnolent, incapable de la moindre pensée complexe, mon travail bouclé, avec une envie de foyer, une faim de restes et de sandwichs, de canapé, ayant droit à une couverture et à des caprices de malade, faisant passer ma gueule de bois pour de la fatigue, celle du travail accompli mêlé au *jet lag*, manger allongé, dormir le jour, rester en caleçons jusqu'au lendemain matin, cesser d'être, se contenter d'être là.

Mais tu as changé mes plans et, comme cela arrive souvent dans ce genre de situations, le temps s'est condensé, et s'écoule autrement à présent, devenu une ressource surabondante, qui inonde tout, et remonter ce marécage d'heures jusqu'à ce qu'il soit l'heure de rentrer me fait l'effet de nager dans l'huile. Je ne te dis pas ça pour te faire du mal – quoique, qui sait, c'est peut-être précisément ce que je cherche inconsciemment – mais pour t'expliquer que j'ai passé des heures et des heures réfugié dans la salle de lecture du Harry Ransom Center, dépourvue de fenêtres, d'échos, de sons, enveloppée dans une semi-obscurité, d'où émergent les faibles halos de lumière des lampes qui ici et là éclairent la poignée de chercheurs examinant en silence quelque manuscrit. J'ai compris que c'était là ce que je pourrais trouver ces jours-ci de plus ressemblant à un caisson de privation sensorielle, un refuge, et je ne suis plus du tout pressé de boucler ce reportage bouche-trou. Je suis entré dans cette salle de lecture avec l'envie de me perdre parmi les quarante-trois millions de documents que je pourrais consulter, j'ai dû tout laisser dans un casier et signer un formulaire qui me permet de prendre des photos des originaux à condition de ne pas les partager publiquement sans autorisation préalable. À l'une des extrémités de la salle il y a un guichet tenu par deux

bibliothécaires d'aspect assez étrange, l'un avec une calvitie et des cheveux longs, des bretelles et une barbe blanche qui lui arrive à la poitrine, et une dame avec une chevelure grise en bataille et des yeux miniaturisés sous l'effet optique de ses verres épais. Tous deux remettent aux chercheurs de la salle les documents et s'assurent que ces derniers soient manipulés avec tout le soin requis, avec des pinces, entre des plaques d'acétate, en retirant les feuilles de papier uniquement une à une. Ils veillent à ce que tu ne mâches pas de chewing-gum, que tu n'utilises aucun autre ustensile pour écrire que les crayons fournis sur place, que tu ne te serves que de leurs feuillets jaunes pour prendre des notes, feuillets entre lesquels, je suppose, il serait plus difficile de subtiliser un document à cause du contraste des couleurs. Ils ne prononcent pas un seul mot , ils n'économisent ni ne gaspillent un seul centimètre de leurs mouvements pour répondre à une sollicitation, ils se déplacent comme s'ils faisaient du tai-chi, sans émettre un seul bruit, chacun de leurs mouvements est exact et précis, ni trop lent ni trop rapide, au bout d'un moment, ils deviennent invisibles et se fondent dans le décor, ils sont mû par une règle générale : ne jamais perturber l'atmosphère de concentration des chercheurs qui passent eux aussi des heures en silence à étudier des manuscrits, des notes écrites dans les marges d'un livre, des épreuves raturées, le cachet de la poste sur une lettre. La reading room du HCR mériterait une visite uniquement pour observer et s'imprégner du calme de ce lieu conçu pour l'hyper concentration, adapté à ceux qui veulent aller au fond des choses comme s'ils étaient dans un sous-marin.

Il est surprenant de voir avec quelle facilité on m'a remis la correspondance strictement privée d'un homme – en l'occurrence un prix Nobel – qui n'a jamais pensé que ces

lettres seraient un jour lues par quelqu'un d'autre que leur destinataire.

« Bonjour, que cherchez-vous ? m'a demandé aimablement une bibliothécaire sur un ton parfaitement maîtrisé pour ne pas être entendue à plus d'un mètre et demi de mon visage.

– La correspondance de Faulkner avec sa maîtresse. Sur votre site il est indiqué que c'est le container n°11 des archives de Faulkner.

– Parfait. On vous l'apporte tout de suite. »

Franchement, je ne peux pas dire que je sois un grand fan de Faulkner. J'ai essayé un jour, quand j'avais encore le souci de lire les livres canoniques qu'un homme cultivé est supposé avoir lus, avant de m'apercevoir à quel point il est facile de survivre avec élégance à n'importe quel dîner mondain à Madrid sans être démasqué – il suffit de savoir que Joyce était irlandais, pas besoin de s'infliger la torture de la lecture d'*Ulysse*. Même si je ne l'ai pas beaucoup lu, j'ai une sympathie particulière pour Faulkner, j'adore sa moustache, sa pipe et son allure de fermier du Mississipi. En le voyant je me dis que j'irais volontiers boire des coups avec lui, et que je le laisserais même tout seul avec mes enfants (voilà les deux questions que je me pose quand je juge un inconnu à son apparence). À la maison nous avons tous ses livres, c'est l'écrivain favori de Paula, qui elle contrairement à moi a lu ses classiques occidentaux (on dirait que je ne vais pas réussir à ne pas parler de la vie à laquelle je retourne, tu me pardonneras, je ne suis pas sûr que cette lettre ne soit pas en réalité une lettre que je m'écris à moi-même). En ce qui me concerne, j'ai seulement réussi à finir *Les Palmiers sauvages* et encore, c'est parce que Paula me l'avait offert quand on a commencé à sortir ensemble. Quand ta moitié t'offre un livre au début d'une relation, il est inévitable de le dévorer en pensant que le livre contient un

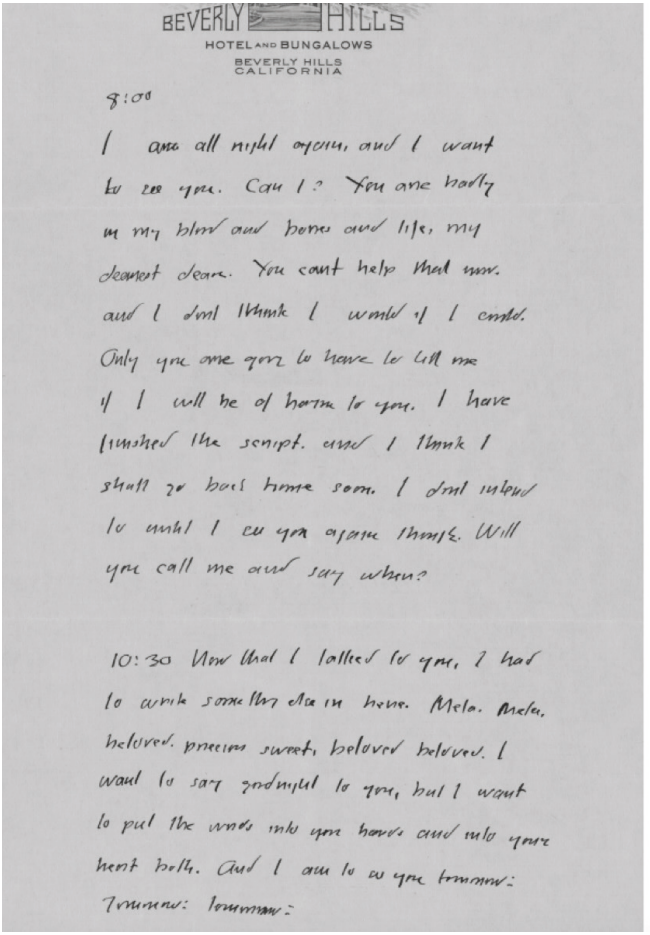
message spécial qu'on désire nous transmettre en se servant des mots d'un autre. *Entre la douleur et le néant, je choisis la douleur*, dit le narrateur à la fin du roman, suite à une histoire d'amour scabreuse avec une femme mariée qui finit aussi mal qu'est susceptible de finir une histoire d'amour (je viens de *spoiler* le roman, ne me déteste pas). Sur le moment je n'ai pas bien compris ce que Paula essayait de me dire. Curieusement, je crois que maintenant, après avoir lu toutes ces lettres – une en particulier, que je te réserve pour une apothéose finale – j'ai enfin compris.

Au bureau, j'ai encadré le discours de Faulkner quand il a reçu le prix Nobel, c'est Paula qui me l'a offert quand j'ai commencé à travailler au journal comme si c'était un credo, pour que je ne perde pas de vue les choses au sujet desquelles écrire valait la peine, celles-là sur lesquelles elle n'a précisément jamais rien écrit, et moi encore moins. Voilà pourquoi peut-être, ce discours est rangé dans un tiroir, j'avais honte de l'afficher à la rédaction, j'aurais eu l'air d'un imbécile. Je ne supporte pas les gens qui encadrent des citations intelligentes, et bien moins encore ceux qui accrochent au mur des citations d'auteurs qu'ils n'ont pas lus.

Quand j'ai vu sur le site du HRC qu'une partie de ses archives y étaient, j'ai songé à envoyer un message affectueux à Paula, avec la photo d'un de ses manuscrits. J'ai vu que dans la masse des papiers, il y avait une pochette avec la correspondance entre Faulkner et sa maîtresse, une certaine Meta Carpenter. Je ne suis pas persuadé que Paula me pardonnerait une aventure, mais je suis sûr que Faulkner, qui suscite chez elle passablement plus d'admiration que moi, elle essaierait de le comprendre plutôt que de le condamner, voire, elle le justifierait. Tout à coup j'ai été piqué d'une vraie curiosité, une curiosité un brin indécente afin de savoir réellement de quel bois était faite l'aventure d'un être supérieur, de cet être

qui occupe chez moi une grande partie de la bibliothèque, et a écrit le premier livre que ma femme m'ait offert. Honteux, j'ai ouvert la pochette, comme quelqu'un qui est tapi dans une cachette pour épier l'intimité d'un inconnu.

La première d'entre toutes est une lettre cachetée en avril 1936. Elle porte en haut au centre une en-tête imprimée à l'encre verte : *Beverly Hills hotel and bungalows*, illustrée par un bâtiment blanchi à la chaux, de style colonial, au milieu de collines pelées, avec quelques palmiers. Le texte manuscrit est un bloc parfaitement rectangulaire, étroit, il s'élève sur la page blanche comme une colonne solide, propre, sans ratures, chaque ligne a la même largeur, elle s'appuie sur la précédente en un nivellement parfait, le même espace séparant chacune des lignes de la précédente. Les lettres aussi ont tendance à se faire colonnes, elles se dressent comme des lignes droites vers le haut, les t, les f, les d, les g, ne sont que des fils de fer verticaux, qui se confondent les uns les autres.



BEVERLY HILLS
HOTEL AND BUNGALOWS
BEVERLY HILLS
CALIFORNIA

8:00

I am all night again, and I want
to see you. Can I? You are badly
in my blood and bone and life, my
dearest dear. You can't help that now.
and I don't think I would if I could.
Only you are going to have to tell me
if I will be of harm to you. I have
finished the script. and I think I
shall go back home soon. I don't intend
to until I see you again though. Will
you call me and say when?

10:30 Now that I talked to you, I had
to write something else in here. Mela. Mela.
beloved. precious sweet, beloved beloved. I
want to say goodnight to you, but I want
to put the words into your hands and into your
heart both. And I am to see you tomorrow:
Tomorrow: tomorrow:

Les caractères dans leur ensemble tiennent de la maçonnerie. Plus qu'un texte écrit, c'est un texte érigé, comme une svelte tour de briques sur un ciel blanc, des deux côtés du texte il y a beaucoup d'espace. La lettre a quelque chose d'architectural, on aurait dit que Faulkner, plus qu'écrire, construisait sa propre pensée sous la forme d'un édifice. Toi qui es architecte tu serais d'accord avec moi.

Voici l'original de la lettre. Je transcris :

8:00

I am all right again, and I want to see you. Can I? You are badly in my blood and bones and life, my dearest dear. You can't help that now, and I don't think I would if I could. Only you are going to have to tell me if I will be of harm to you. I have finished the script. And I think I shall go back home soon. I don't intend to until I see you again though. Will you call me and say when?

10:30

Now that I have talked to you, I had to write something else in here. Meta. Meta, beloved. Precious sweet, beloved beloved. I want to say goodnight to you, but I want to put the words into your hand and into your heart both. And I am to see you tomorrow. Tomorrow. Tomorrow.

(8. 00

Je vais mieux, et je veux te voir. Je peux ? Je t'ai salement dans le sang dans les os dans ma vie, mon adorée. Tu ne peux plus rien y faire, et je ne crois pas que je ferais quelque chose si je pouvais. Tu vas juste devoir me le dire si je te fais du mal. J'ai fini le scénario. Et je crois que je vais bientôt rentrer chez moi. Mais je n'ai pas l'intention de rentrer avant de t'avoir revue. Tu m'appelleras et tu me diras quand ?

10.30

Maintenant que j'ai parlé avec toi, il fallait que j'écrive encore quelque chose ici. Meta. Meta, bien aimée. Doux trésor, bien aimée bien aimée. Je veux te dire bonne nuit, mais je veux mettre les mots dans tes mains et dans ton cœur, les deux. Et je te verrai demain. Demain. Demain.)

C'est une tour de texte à deux niveaux, deux blocs de même taille, superposés l'un au-dessus de l'autre, chacun précédé de l'heure à laquelle ils ont été écrits. Le premier bloc juste après le coucher du soleil par une après-midi d'avril. Je regarde l'entête à nouveau, et je m'imagine qu'à l'une des fenêtres de cet hôtel blanchi à la chaux se trouve Faulkner en train de regarder le soir tomber, et dans l'obscurité son désir s'éveille peu à peu, et il le contemple en train de naître, il l'écoute et le nourrit de langage. Il veut la voir, il le dit à cette feuille de papier comme si en l'écrivant, elle allait l'entendre, *You are badly in my blood and bones and life*, il lui demande si elle l'appellera, *Will you call me and say when?*

Deux heures et demie plus tard, à une heure déjà avancée de la nuit, arrive un autre bloc de texte, de taille similaire au précédent. Il raconte qu'il vient de parler avec elle au téléphone, il sent qu'il doit écrire encore. *Meta. Meta, beloved. Precious sweet, beloved beloved. I want to say goodnight to you, but I want to put the words into your hand and into your heart both* puis il dit au revoir en célébrant le fait qu'il la verra demain, et il ne peut s'empêcher d'écrire cet adverbe temporel trois fois de suite, de cette écriture simplifiée qui dans son empressement abandonne en chemin le moindre trait horizontal.

Iomo11ow **I**omo11ow **I**omo11ow

D'une certaine manière, cette lettre a un format propre aux applications de messagerie mobile. Ce n'est pas une lettre, mais plutôt deux messages séparés. Comme dans tout ce qui

est digital, chacun de ces messages indique l'heure à laquelle il a été émis. C'est fou, le type écrit des WhatsApp presque un siècle avant leur invention. L'impatience de communiquer dans l'immédiat notre désir, de l'élaborer poétiquement par des images et des mots, de le voir grandir à chaque instant, sont des pulsions qui étaient déjà en nous avant l'existence des téléphones portables.

Dans son protowhatsapp de 8h00, Faulkner désirait ardemment savoir quand il pourrait la revoir. Dans le bloc suivant, le protowhatsapp de 10h30, il sait déjà quand il la reverra, de fait on pourrait penser que Meta a reçu le premier message par télépathie et a appelé séance tenante.

Je te verrai demain. Demain. Demain. Comme ça, trois fois, je comprends si bien le besoin d'entendre ce mot en écho, de le répéter pour le voir encore, l'écouter encore. Ce mot s'est gonflé de potentiel, s'est enflammé d'excitation. Je crois que l'un comme l'autre nous savons quel est ce genre de demain qu'on est capable d'écrire trois fois de suite et qui continue à résonner dans notre tête comme un mantra.

La dernière fois que j'ai su que j'allais te revoir, ce fut un de ces demains auxquels on arrive à peine à croire, de ceux qui même écrits trois fois, ne semblent pas tout à fait réels. J'avais oublié cette excitation de la veille, les enfants la ressentent sans arrêt, la veille de Noël, de leur anniversaire, du jour avant les vacances, ou avant d'aller au parc d'attractions, et puis, on finit par être déjà passé par tout ça et les demains cessent de nous donner cette excitation si enivrante. Et oui, il y a toujours des demains très attendus, très enthousiasmants, joies garanties inclues, mais combien, les années passant, avons-nous de triples demains comme celui-ci, qui enferment la conscience dans une boucle composée uniquement du mot demain, combien qui nous poussent à ne dire que cela, le

répétant, l'invoquant, le conjurant, demain, demain, demain, avec le besoin d'écrire ce mot trois fois de suite parce que deux, ce n'est déjà pas assez pour reverser sur le papier la force de ce demain dont la grande promesse est aussi simple qu'indépassable : tu vas la revoir, tu vas la toucher à nouveau. Il n'existe pas de meilleur demain que celui-là.

Ces demains-là s'usent vite, sans aucun doute, leur nombre est fixé dès le départ, au bout d'un certain temps, les demains qui leur succèdent perdent peu à peu leur capacité à s'imprégner de promesses, ils cessent d'être triples, d'être doubles, ils deviennent identiques entre eux, et pour finir, on oublie l'excitation canine de ces jours qui précédaient la réapparition de cette personne qui nous faisait répéter encore et encore demain. Demain. Demain.

Aujourd'hui, en ayant cette lettre entre les mains, je m'aperçois que moi aussi j'ai eu des jours comme ceux-là avec Paula, mais je les ai tous consommés depuis si longtemps que je ne me souvenais même plus ce que c'était d'aller au lit en pensant que ce demain allait tenir ses promesses : quels vêtements elle porterait, quel foulard, quelle bataille dans ses cheveux, quel climat sur sa joue, quel ciel dans ses yeux, quelle humeur dans sa voix, quels mots pour m'accueillir.

Il était bien notre accord Camila, juste un jour par an de veille de retrouvailles, ils en auraient mis du temps à se consommer ces demains demains demains. À présent nous sommes orphelins de ces jours-là, moi en tout cas j'en suis un, c'est comme si on m'avait fait croire à nouveau aux Rois Mages pour me priver de Noël dans la foulée. Je suppose que ce qu'il me reste encore, quoique ce soit une maigre consolation, c'est la récupération de la mémoire de ces « veilles de », de celles que tu m'as faites éprouver, et que j'avais éprouvées bien

avant, celles qui une fois enterrées ont fait germer la vie que je partage aujourd'hui avec Paula, et qui m'apparaît à présent comme un immense navire chargé de tant de choses, dont on a tellement de mal à varier le cours et la vitesse. Cette vie qui est la seule qui me reste.

Quand je relis cette lettre si privée et étrangère, si loin dans le temps, j'ai l'impression qu'elle a été écrite pour que je te l'envoie à toi, en elle vit encore, tournoyant dans un présent inextinguible, coincé dans un après-midi d'avril de 1936, le désir de Bill (ainsi qu'il signe la plupart de ses lettres) d'être avec la personne qu'il désirait, en elle ce désir prend voix et forme, il devient langage pour parvenir jusqu'à elle. Ce même désir que j'époussète à présent, et qui me sert de miroir, me renvoie le reflet de la première nuit où j'aurais été capable de t'écrire avec tant d'effusion un message qui se serait terminé par *Je te verrai demain. Demain. Demain*. Je t'y emmène à nouveau. C'était le deuxième jour après t'avoir rencontrée, tu n'imagines pas le nombre de nuits où j'ai tracé dans mon imagination la ligne sinueuse des faits qui ont dû se produire afin que, du jour au lendemain, le mot demain cesse d'être un simple adverbe de temps pour devenir un carillon de promesses sonnant dans la nuit. Je te les énumère dans cette liste :

– Le congrès de journalisme numérique et ton séminaire d'architecture ont coïncidé dans le temps et dans l'espace.

– Nous voyagions dans le même avion de Dallas à Austin, tu t'es assise devant moi et au moment de l'atterrissage tu t'es dépêchée pour sortir la première, tu as ouvert le compartiment à bagages et le tien m'est tombé sur la tête. Tu m'as demandé pardon plusieurs fois en anglais, je t'ai souri et j'ai prononcé un *don't worry, I'll survive*.

– Nous étions tous deux logés à l'hôtel de l'université.

– Ni l'un ni l'autre n'avons réussi à bien dormir et dès 7 heures du matin, nous descendions pour petit-déjeuner.

– On nous a placés à des tables côte à côte, nous étions les seuls clients à cette heure-là. Tu m'as reconnu, tu t'es excusée à nouveau en anglais et tu m'as demandé comment j'allais, moi je t'ai dit que ce n'était rien, tout en essayant de deviner d'où venait ton accent : brésilienne, indienne, italienne…

– Tu as parlé au téléphone avec ton mari à ce moment-là et j'ai entendu ton accent mexicain, ta façon de demander si tes enfants avaient bien petit-déjeuné, s'ils avaient bien dormi, et de dire au revoir froidement.

– On nous a servi un *breakfast tacos*, un truc qu'ils nous avaient vendu comme l'une des gloires de la gastronomie d'Austin, Texas.

– Tu as regardé les tacos avec une certaine déception, et moi avec l'enthousiasme qu'inspire quelque chose de chaud et fumant, plein d'œufs et de fromage fondu.

– Je t'ai demandé, en tant que mexicaine, comment tu évaluais les tacos de Austin, et c'est là qu'a démarré la conversation suivante (qui donnait à peu près ça, pardonne-moi si je n'emploie pas correctement les mexicanismes), qui s'est avérée fatale :

« En tant que mexicaine, je peux t'assurer que ceci n'est pas un taco.

– Alors c'est quoi un taco ?

– Voyons, pour commencer, plus qu'un taco nous avons là un *wrap* petit et gros, qui a une forme cylindrique et non pas celle d'un ovale plié. La tortilla est industrielle, elle manque de spongieux, de texture, elle est aussi élastique que du plastique, par ailleurs, la quantité de viande est exagérée,

ça coule, ça déborde, comme tout ce qui est gringo, elle obéit à la règle du *more is more*, du *size matters*. Ensuite, la sauce n'est pas incorporée au taco, ils te donnent à choisir entre trois sauces, dans des petits sachets plastique, alors que le taco est le mariage parfait entre la tortilla, la sauce et la viande…Ils appellent ça taco, mais c'est une réappropriation culturelle.

–Je veux que tu saches que tu viens de détruire cruellement toutes mes illusions.

– Je n'ai pas dit que c'était mauvais, je t'ai seulement dit que ce n'est pas un taco.

– Tu viens de me dire que je suis en train de manger une réappropriation culturelle, ça s'annonce pas vraiment appétissant » Quand j'ai dit ça tu as ri, je t'ai vu éclater de rire pour la première fois, tu as laissé ton corps vibrer sans retenue, et j'ai vu tes deux seins si parfaits bouger sous ta chemise noire, et toute cette pluie de grains de beauté qui les recouvrent pointait en partant du dernier bouton fermé, et j'ai pensé à l'instant même que je voulais te voir rire à nouveau, qu'il fallait que j'essaie encore. J'ai sorti le prospectus que les organisateurs nous avaient donné à l'arrivée, le *What to see and to do in Austin, et je te l'ai montré : Tu me fais douter de ce dépliant, start your day with the famous Austin breakfast tacos, whatever you do, don't miss the world famous Texas BBQ.*

« T'as vu, ils ont employé *famous* deux fois de suite ? Des Texans tout crachés, pour eux tous leurs trucs sont world *famous* et *historical*.

– Je perçois une certaine rancœur mexicaine envers le Texas…je me trompe ?

– Non, enfin, c'est que tout ça était à nous, ils nous l'ont volé.

– En tant qu'Espagnol je pourrais dire la même chose, mais je ne veux pas heurter les hypersensibles…

– Oui, mieux vaut ne pas s'aventurer sur ce terrain-là.

– Attention, là je tiens un bon truc : *Learn to dance country music: free dancing lessons every evening in a real cow- boy saloon*. Ça pour le coup, c'est authentique et *world famous* pour de vrai. Il faut essayer. Regarde la photo – on y voyait des dizaines de couples enlacés en train de danser, avec leurs chapeaux et leurs bottes.

– Ça a l'air super. »

C'est alors qu'est survenu l'instant de vertige, le point où s'est ouverte la fente d'un possible, d'un possible passage à l'acte. L'autre jour j'ai lu dans un court essai de Peter Handke, que les instants comme celui-là sont ce que les anciens Grecs appelaient *kairós* : l'instant opportun, le moment propice pour agir. Kairós était un dieu du temps, mais du temps qualitatif, du moment où tout peut changer pour toujours, pas un dieu du temps linéaire, des temps morts et de la routine, mais le dieu qui engendre l'horloge, les jours, les heures, comme le ferait Cronos, un dieu castré. Je n'ai même pas réfléchi, aujourd'hui encore je ne sais pas pourquoi j'ai osé ni d'où m'est venue cette audace, j'ai été moi-même surpris, presque terrifié, quand de ma bouche est sorti un : « On y va ? ».

Le laps de temps pendant lequel tu songeais à une réponse autre que celle que tu me donnais déjà par ton sourire que tu tentais de dissimuler, m'a paru une éternité. J'ai pris les devants : « Moi je me libère à sept heures, et seul ou accompagné, j'irai. Mieux, je vais m'acheter un chapeau en chemin. On se retrouve ici à sept heures ? »

Tu m'as dit que tu ne savais pas, que ça te disait bien, mais que ça dépendait de ce qui se passerait après tes cours,

peut-être qu'il faudrait que tu ailles dîner avec les autres professeurs du séminaire. Pourtant tout cela était une élégante mascarade, pour toi il était déjà clair que tu viendrais. Moi j'en doutais encore, mais l'expectative avait déjà commencé à se former dans mon esprit, je savais qu'à 18h45 je serais là à t'attendre, et avant de dire quoique ce soit d'autre qui puisse t'inciter à la prudence, j'ai regardé l'heure sur mon portable, j'ai feint la surprise et l'urgence, je me suis levé de ma chaise tout en faisant semblant de composer un numéro – « J'ai un call maintenant tout de suite, excuse-moi…C'est dit, si tu veux venir à la leçon de country, rendez-vous ici à sept heures » – J'ai pris congé et j'ai déguerpi le téléphone collé à l'oreille avant de faire échouer mon entreprise.

Je me suis rendu à trois conférences d'affilé de aux réjouissances du journalisme numérique, je n'ai rien écouté de ce qui s'est dit. Je n'aurais pas pu, ma conscience toute entière était absorbée en un mouvement pendulaire entre le elle viendra et le elle ne viendra pas. J'ai regardé à un coin de rue la liste des endroits où on dansait la country, en cherchant sur Instagram des photos des habitués de chacun des établissements qu'on me proposait, essayant de sélectionner l'endroit le plus prometteur, celui qui offrait le plus grand tour par tous les dénouements possibles et imaginables. Il fallait qu'il y ait à proximité des lieux où improviser un dîner ou un dîner bis, où boire un verre bien préparé, où se promener la nuit, où s'asseoir pour parler tranquillement, où danser un autre genre de musique au cas où la country provoquerait une furieuse soif de danse que nous ne serions pas en mesure d'assouvir avec la country. Je ne connaissais même pas encore ton prénom, mais cette brève rencontre matinale avait suffi pour me ramener à un état d'excitation extrême que je n'avais plus ressenti depuis l'adolescence, celui-là même qui vibre encore dans chacune des lignes de cette vieille

lettre de Faulkner. Plus rien ne m'intéressait entre ce petit-déjeuner et le coup de 19h00, ni les conférences ni les débats, ni mon travail à Madrid, ni ma vie, ni les dizaines de soucis, d'obligations et d'aspirations qui me trottaient dans la tête, tout avait complètement disparu face à la perspective d'aller danser de la country avec toi, un genre de musique que jusqu'à ce jour, j'avais toujours méprisé avec virulence et auquel j'étais à présent disposé à me rendre sans conditions.

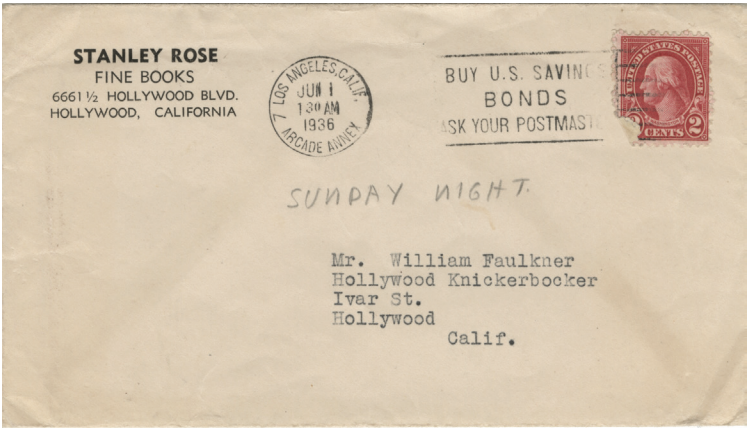
Après des heures passées à chercher sur Internet, il m'a paru évident que je devais t'emmener au White Horse. Cet endroit semblait avoir tout ce qu'il fallait pour que les choses puissent échapper à notre contrôle, passer du verbal au gestuel, de la boisson à la nourriture, du jeu à la danse, une scène avec des groupes en live, des leçons de danse gratuites, un billard, un trône tenu par un cireur de chaussures, des cowboys aux cheveux verts et le cou recouvert de tatouages dans tous les coins et un patio au sol en terre battue, les tables poussées sur les côtés et le *foodtruck* dégoulinant de graisse. C'était clairement un lieu où je serais allé, même seul.

Dès 16h00 je me suis échappé d'une rencontre entre journalistes de tous horizons et je suis allé boire une bière dans le bar le plus désert que j'ai pu trouver. Qu'est-ce qui m'arrivait ? A quel moment était né mon désir, ce désir qui avait pris possession de ma bouche et t'avait fait une proposition audacieuse, celui qui commençait à présent à se substituer à toutes les intentions premières de ce voyage, qui avait annulé en moi tout intérêt pour la rencontre avec des collègues importants du milieu, pour la moindre nouveauté dans le journalisme numérique ? Je n'étais pas sûr : est-ce que ça avait été en te voyant seule au petit-déjeuner, parlant froidement avec ton mari, passant en revue les menus de tes enfants à contrecœur ? ou plus tard, quand j'ai observé tous

les contours de ton corps ? Peut-être est-ce quand tu m'as brillamment décrit ce qu'était et n'était pas un taco, et qu'il devenait tout à coup évident que l'intelligence et le sens de l'humour habitaient ce corps. Ça a sûrement éclaté pour de bon après, au moment où tu as eu ce rire et que j'ai entraperçu à nouveau ta galaxie de taches de rousseur.

J'avais en tout cas un terrible doute (et je l'ai encore), celui de savoir si mon désir te préexistait, s'il était déjà là, caché entre les ombres de mon imagination, attendant son heure, sa scène, son objet, pour sortir au grand jour. Ça arrive à tellement d'hommes de mon âge qui sortent, possédés d'avance par le désir, à la recherche d'un objet qui leur permette d'y accéder pour un moment. Un ami au journal dit que la fidélité est une affaire strictement nationale. Il est marié depuis des années, mais dès qu'il quitte l'Espagne tout seul, pour son travail, il regarde différemment, il renifle l'air, on dirait même qu'il a les oreilles qui poussent. Il ne peut s'empêcher de ressentir une immense frustration s'il n'a pu avoir, avant de rentrer chez lui, le début d'une petite aventure, un baiser lui suffit, c'est la séduction qui le motive, la naissance du désir est la partie qu'il préfère. C'est l'un des buts de chaque voyage qu'il entreprend. J'ai aussi un autre ami qui a déjà automatisé l'infidélité, qui dès qu'il sort de chez lui, il ne pense qu'à baiser, il se saoule ou se drogue pour pouvoir sans peur ni prudence ni remords pénétrer tout ce qui bouge, il ne trouve aucun intérêt à la séduction ou à la conversation, mais seulement à la fourrer où il peut et le plus tôt possible. J'ai le sentiment que l'un comme l'autre souffrent d'une sorte de vampirisme dont j'ai toujours eu peur qu'il me contamine, c'est pourquoi je veux croire que le désir que j'ai pour toi est né avec toi, que je ne le portais pas déjà en moi comme un virus latent, ou pour reprendre ma métaphore nautique : que ce n'était pas le canot léger avec lequel je fuyais le navire.

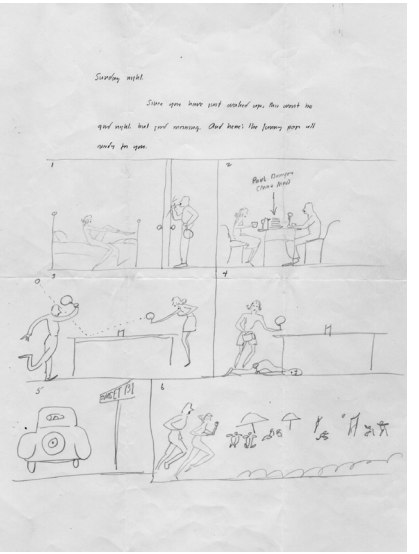
J'ai fini ma bière avant qu'elle ne se réchauffe d'un demi degré, j'ai eu envie d'en boire quatre ou cinq de plus, le temps passe beaucoup plus vite quand on boit c'est bien connu, et le laps de plusieurs heures entre 16h30 et 19H00 me paraissait insurmontable. Je me suis levé pour en commander une autre, mais le désir, qui parlait déjà à ma place, m'a devancé, can I have the check, please, tu ne peux pas arriver bourré à ce rendez-vous incertain, je me disais, ni même en sentant l'alcool, tu as peu de chances que tout se passe comme tu le voudrais, ne les réduis pas encore plus. J'ai marché sans but à travers le campus pendant une heure, à la vitesse de ceux qui ne cherchent qu'à tuer le temps, m'arrêtant pour regarder des vélos attachés, des noms sur des boîtes aux lettres, chaque oiseau du parc, les autocollants sur les voitures, et enfin exténué par cet exercice de distraction soutenu, je me suis engouffré dans l'hôtel où j'aurais pu vider les réserves en eau d'Austin avec ma douche d'une heure ou presque dont je suis ressorti groggy. Je me suis séché les cheveux du mieux que j'ai pu pour que tu ne crois pas que je m'étais douché pour notre rendez-vous. La suite tu la connais par cœur. Nous n'avons pas quitté le White Horse avant deux heures du matin, et cette nuit-là, tu as encore eu la présence d'esprit de me refuser l'accès à ta chambre, mais se peloter au retour dans le taxi a suffi pour que, comme à la fin de cette lettre, je passe la nuit à me répéter que je te verrai demain demain demain.



La deuxième lettre des archives porte un cachet de juin 1936 et Faulkner semble réutiliser l'enveloppe d'une lettre qui lui a été envoyée, car sur l'enveloppe c'est lui le destinataire : SUNDAY NIGHT, écrit-il au-dessus de son nom, c'est le titre de cette lettre, la seule qui court sur plus d'une feuille, et ne comporte pourtant que deux phrases, une bande dessinée au crayon en douze vignettes, schématiques, numérotées, dans des cadres typiques d'un *storyboard* de film minimaliste, d'une histoire d'amour *indie*. Trois ou quatre lignes suffisent à Faulkner pour définir la géographie où deux figures, représentant Meta et Bill, interprètent une série de scènes pleines de vie et de mouvement. Rien qu'en regardant attentivement les vignettes, en s'imprégnant des détails, on peut fermer les yeux et flotter dans la séquence des événements agréables caractéristiques d'un dimanche de juin où un homme et une femme se délectent de leur compagnie mutuelle. Je peux t'assurer que cette lettre à elle seule mérite le voyage jusqu'au Harry Ransom Center de Austin, la vie se

résume à peu de chose près à avoir passé au moins une journée comme celle qu'il raconte.

La voici, attention, ne la diffuse pas (ni celle-ci ni les autres).



Sur la première vignette Meta se lève du lit toute nue et enfile une chaussette sur sa jambe interminable, de l'autre côté de la porte de la chambre, Faulkner, anxieux, frappe d'une main et tient dans l'autre une raquette de ping-pong. Il ne se sert que des attributs de la moustache et de la pipe pour faire son autoportrait.

Sur la deuxième vignette ils prennent leur petit-déjeuner face à face et sur la table, il y a ce qui ressemble à une tour démesurée de pancakes empilés sur une assiette.

Ensuite ce sont deux vignettes montrant un vigoureux match de ping-pong au terme duquel, d'après ce qu'on voit, Faulkner finit sous la table, allongé par terre, épuisé, battu. Meta est debout, imperturbable, victorieuse.

Puis une voiture aux contours très bombés, avec une roue de secours sur le coffre, passe devant un panneau en perspective qui dit SUNSET BLV. Par la petite fenêtre arrière, aux coins arrondis, on perçoit un détail que l'on met un moment à déchiffrer : il y a deux cercles, ce sont leurs têtes, celle de Meta contre celle de Bill. C'est une promenade en voiture.

Sur la vignette suivante ils courent ensemble sur la plage, en arrière-plan on distingue des figures comme des bâtons, les unes sont des personnes assises sous des parasols, d'autres des gribouillis qui représentent des sportifs prêts à sauter, il y a un filet, ils jouent au volleyball.

Ensuite Meta et Bill bronzent allongés sur le ventre, les bras en croix, ils partagent la même serviette immense, sur eux un grand soleil commence à tomber.

Elle se maquille les lèvres sur la vignette suivante, c'est un premier plan de profil, le point de vue de Bill, bien saisi par cet instant. Les lèvres sont au centre de l'image, il les dessine

en appuyant fort son crayon sur le papier pour obtenir un tracé plus noir, ces lèvres ne sont qu'une moucheture, mais en elles se condense un brillant obscur et je m'imagine Faulkner presser son crayon jusqu'à en casser presque la pointe pour que cette tache donne vie aux lèvres de Meta qu'il a tant envie d'embrasser de nouveau.

Sur la vignette suivante ils flirtent en regardant le ciel de la fin de journée, sur la même serviette, le soleil est déjà à moitié englouti sous l'horizon marin.

Puis ils rejoignent un couple d'amis, et tous quatre boivent des chopes de bière assis autour de la table carrée d'un bar.

Sur la dernière vignette il n'y a plus personne, c'est la seule où il n'y a personne. On y voit les vêtements de Meta et ceux de Bill suspendus à leurs chaises respectives, les chaussettes, les vestes, les sous-vêtements, un panneau DO NOT DISTURB accroché à la porte de ce qui semble être une chambre d'hôtel, dessous il a mis *Good Night*.

La BD est introduite par quelques lignes qui disent *Sunday night. Since you have just waked up, this won't be good night, but good morning. And here's the morning paper all ready for you.* Je ne sais rien de plus de la relation entre Meta et Faulkner que ce qu'on peut en déduire de la lecture des lettres, mais le texte semble indiquer qu'il a dessiné pendant que Meta dormait, dans la même chambre, peut-être dans une autre, à deux pas, il l'a dessinée dès qu'elle a fermé les yeux, à l'instant où lui, est resté seul, où le silence s'est fait, il prépare déjà la première chose qui pénétrerait l'imagination de Meta dès son réveil. *Since you have just waked up this won't be good night, but good morning*. Il voulait fabriquer la première pensée, la première mémoire, qui illuminerait son esprit à elle à peine éveillée, arriver avant le premier pipi, l'envie de la gorgée d'eau qui éclaire la gorge, avant le café qui réveille. *And here's*

the morning paper. Je ne suis pas sûr que ce soit une chronique des choses qu'ils avaient faites la veille, les journaux étant fondamentalement une histoire partiale des dernières 24 heures dans un territoire donné (une ville, un pays, le monde), ou s'il s'agit au contraire d'un pronostic émotionnel, de ce qui pourrait se passer le jour d'après, de ce que Bill aimerait qu'il se passe quand Meta se réveillerait. Elles ressemblent en tout cas à des scènes déjà vécues, la chronique d'un dimanche paisible, et comme la lettre est introduite par un Sunday night, je ne crois pas que ce soit son lendemain rêvé, un lundi de travail. C'est la chronique graphique d'un jour parfait, je le regarde et je pense à la chanson de Lou Reed, « Perfect day » :*oh, it's such a perfect day, I'm glad I spent it with you*. C'est vraiment une journée si banale, si calme, faite de plaisirs si simples et courants, comme ceux qu'égrène Lou Reed dans sa chanson, qui raconte que la seule chose qu'ils font durant ce *perfect day*, c'est boire de la sangria dans un parc, donner à manger aux animaux du zoo de Central Park puis rentrer chez eux.

Bill frappe à la porte de la chambre de Meta avec une raquette de ping-pong à la main, il la réveille, ils prennent leur petit-déjeuner, ils jouent au ping-pong, il jouit d'être battu par une femme plus habile que lui, ils conduisent sur Sunset Boulevard, ils vont à la plage, ils s'allongent sur le sable jusqu'au coucher du soleil, ils boivent de la bière, ils rentrent chez eux (ou dans un motel), et laissent leurs vêtements sur des chaises. Rien de ce qui se passe n'est extraordinaire, et pourtant c'est un jour parfait, il mérite un reportage, deux pleines pages d'un journal pour raconter en exclusivité la nouvelle extraordinaire de ce jour parfait. Ils ne voient pas le Taj Mahal, ne mangent pas dans un trois étoiles au Michelin, ne bénéficient pas de la visite privée et nocturne d'un musée, ils ne s'enfilent pas du MDMA en baisant au Standard, ils n'écoutent pas les Rolling Stones en live, ils ne boivent pas un Krug de trente ans d'âge

tout en s'ouvrant une boîte de caviar, ils ne se mettent pas en smoking pour être reçus sous les flambeaux dans la maison d'un prince italien ruiné, il ne se passe absolument rien que ne puisse se payer n'importe qui, n'importe quel jour, n'importe où, et pourtant, il suffit de voir cette lettre pour comprendre que ça a été une journée parfaite. *Just a perfect day*.

Combien de journées parfaites ai-je bien pu vivre ? Combien que je sois capable de dessiner du début à la fin, sous forme de vignettes numérotées comme dans cette lettre, depuis le petit-déjeuner jusqu'à l'heure du coucher ?

Oui, il y a beaucoup de journées avec de grands moments, un dîner à la conversation agréable, un bain de vagues au coucher du soleil, mais il est vrai que ce ne sont pas des journées entières, ce ne sont là que les moments parfaits d'une journée qui a compté d'autres moments dont je ne me souviens plus, et ce que me demande cette lettre, c'est combien de journées mémorables ont été pour moi mémorables depuis le moment où j'ai ouvert les yeux jusqu'à ce que je m'endorme.

Ce n'est pas la première fois que je me pose la question, Peter Handke a écrit un court essai sur la journée réussie, je te l'ai déjà cité. Je me le suis acheté quand il a reçu le prix Nobel parce que je n'avais rien lu de lui et celui-ci était le plus court de tous ses livres, et même comme ça je me suis dit que je n'arriverai pas à le lire en entier, et qu'il viendrait bientôt s'ajouter à la pile de livres qui s'accumulent sur ma table de nuit, menaçant de me tuer enseveli, et pourtant je l'ai dévoré en une après-midi. Il s'agit du même essai dans lequel il parle du *kairós*, l'instant propice, cette mesure du temps dans laquelle les anciens Grecs recherchaient l'épanouissement. Après les Grecs, dit Peter Handke, sont arrivés les chrétiens, et ils ont élargi la mesure du temps dans lequel chacun doit chercher à s'épanouir, et cette nouvelle mesure était l'opposé

exact de l'instant : la réussite à laquelle on aspirait n'était rien moins que l'éternité, le chrétien recherchait l'épanouissement après la mort, hors de ce monde, dans l'éternité. Puis avec les Lumières, la mesure du temps réussi est devenue celle de l'homme, c'est-à-dire sa vie, et il fallait que ce soit une bonne vie, une vie réussie, une vie rationnelle, kantienne, bien vécue, avec de bonnes habitudes, de bons objectifs, de bonnes fins, de bons moyens.

Quant à nous, à notre époque, selon Peter Handke, nous n'aspirons plus qu'à avoir une bonne journée, une journée réussie parmi tant d'autres inutiles et oubliables. J'ai bien aimé la théorie de Peter Handke, j'achète. Je n'aspire à rien d'autre à la fin de la semaine, voire du mois, de la saison, de l'année, qu'à passer une bonne journée à un moment donné, ou un bon moment arrivé en fin de journée. Pendant l'année, j'investis beaucoup de temps, d'imagination et d'argent pour m'assurer quinze ou vingt bonnes journées, non pas parfaites, mais excitantes, excessives et chargées de grandes promesses.

Cela me fait penser à un opéra à Palerme il y a un mois de ça, un week-end de ski en Autriche, une escapade dans un célèbre restaurant barbecue au Pays basque. Des projets tous coûteux, élaborés, extraordinaires. Leur perfection n'atteint jamais celle de chacune des vignettes déroulant les activités de la journée, comme dans la lettre de Bill. L'opéra de Palerme était merveilleux, mais le dîner juste avant était fastidieux, Paula et moi n'avions pas grand-chose à nous dire, elle était stressée par un truc en rapport avec la fondation pour laquelle elle travaille qu'elle ne pouvait pas résoudre à distance, on est tombés d'accord sur le fait que les pâtes avaient été servies trop froides, un peu sèches, ils ont râpé dessus de la truffe blanche et ça n'avait plus que le goût de truffe, et enfin la note était trop salée. Ça n'a pas été parfait parce que cela ne correspondait

pas à ce qu'on avait prévu. La latitude de cette journée a été marquée par une profonde déception, mais ensuite la musique dans cet immense théâtre majestueux a tout changé. Nous en sommes ressortis ivres de tant de beauté, émus par ce que nous avions vu, ce que nous avions entendu, on est allé boire des verres et grignoter quelque chose, moi je voulais me saouler, je voulais perdre la tête, dire des bêtises, et surtout je voulais que Paula soit saoule, et qu'elle dise des bêtises, mais elle disait qu'elle n'avait pas bien digéré le repas, qu'elle avait des renvois, qu'elle avait encore la burrata sur l'estomac, comme une pelote de laine, elle a commandé un verre de vin, elle ne l'a pas terminé, elle a regardé son téléphone, a soupiré, je lui ai dit de l'éteindre et elle m'a écouté, ensuite elle a commandé de l'eau pétillante, nous avons marché le long de la mer, elle s'est endormie en arrivant à l'hôtel, elle m'a donné un baiser de bonne nuit comme ceux que mes enfants me donnent quand je les couche. Moi je me suis ouvert une bouteille de champagne tout seul sur la terrasse, en écoutant la brise remuer les palmiers, interceptant parfois le parfum de fleur d'un citronnier caché dans l'obscurité du jardin, regardant le reflet de la lune dans l'eau, et me disant à moi-même que tout est parfait, que j'ai enfin accompli mon ridicule et embarrassant rêve sicilien, je suis dans une scène silencieuse d'un film de Visconti, je suis déjà un personnage de Lampedusa de retour de l'opéra, qui contemple seul dans la nuit le golfe de Palerme depuis le balcon d'un palais sur la mer, et après avoir bu une demi bouteille, j'ai beau essayé, je ne peux plus sentir ni la mer ni le citronnier, un parfum de désodorisant d'hôtel me parvient et je comprends enfin que ce n'est pas moi qui suis là, mais une imitation non plus du personnage du roman, ni même de l'acteur qui l'incarne dans le film, mais du mannequin du poster de l'agence de voyage. Je suis un touriste exigeant qu'on lui donne ce pour quoi il a payé, et découvrant que la seule

chose qu'on puisse acheter c'est un aperçu du scénario, mais qu'on n'arrive pas à en faire soi-même partie, à être quoique ce soit à l'intérieur de ce scénario, il n'y a aucune pièce à jouer, rien ne se passe, ou plus terrible encore, je joue moi-même dans ma propre pièce et Paula dans la sienne, il n'y a ni victoires ni défaites, seulement des monologues.

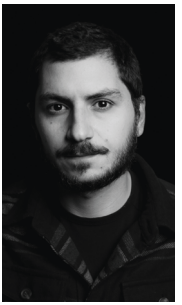
Nous avons eu de grands moments, mais nous n'avons pas atteint le jour parfait, malgré tout ce que nous avons économisé et planifié pour y parvenir, nous n'avons pas vécu cette journée de la même façon que Bill a vécu la sienne quand Meta l'écrase à coups de raquettes sur cette table de ping-pong, ni comme Lou Reed quand il donne à manger à une chèvre au zoo après s'être allongé dans le parc et avoir bu une sangria certainement imbuvable. Et c'est maintenant, en voyant cette lettre, que je compte les jours passés avec toi, sept au total, et ils m'apparaissent comme des jours que je serais capable de dessiner, des jours parfaits, des jours non seulement mémorables, mais mémorisés, qui pourraient facilement donner lieu à un morning paper, comme celui de Faulkner. Un sacré exercice pour un journaliste que de dessiner un journal qui arrive trop tard, qu'on ne te livrera peut-être jamais, avec des nouvelles qui n'en sont plus. Mettons comme bande sonore à ce reportage graphique la chanson de Héctor Lavoe :

Ton amour est un journal d'hier
Que plus personne ne cherche à lire
Sensationnel à sa naissance tôt dans la matinée
Il est à midi une nouvelle confirmée
Et l'après-midi un sujet oublié

Ton amour est un journal d'hier[1].

J'ai choisi le troisième jour de notre rencontre de l'année dernière pour cet exercice de dessin. J'ai toujours aimé faire des petits dessins dans la marge des cahiers, mais je crois que je n'ai plus pratiqué sérieusement le dessin depuis que j'ai quitté l'école. Je compenserai ma maladresse par un peu de texte. Voici mon reportage sur la journée parfaite.

1 Paroles extraites de la chanson « Períodico de Ayer ».



Géorgie

Iva Pezuashvili

ბუნკერი

Le Bunker

Traduction du géorgien par Marika Megrelishvili

Nominé par Writers' House of Georgia

SYNOPSIS

Mila, qui a perdu tout espoir pour son mari, planifie son avenir sans lui, sans Gena. Leur fille, Zema, qui travaille pour la police, décide que la vengeance est le seul objectif qu'elle poursuivra désormais. Lazare, le plus jeune membre de la famille, qui est proche des idées de la gauche, est soudainement contraint de renoncer à ses principes.

Le nouveau roman d'Iva Pezuashvili est une saga sur la famille Simoniani qui a fui la guerre du Karabakh pour se rendre à Tbilissi, ville de corruption, de violence et de politique sale. L'histoire se déroule en 24 heures; tous les conflits, les drames et les défis s'abattant sur la famille. En outre, les démons et les gens de leur passé commencent à se réveiller et rappeler à Gena que si l'on enfouit profondément quelque chose de pourri, il n'y a aucune chance que l'avenir soit radieux.

07 h 28

Il existe une ville appelée Joukovka et si aujourd'hui un maître en géographie, rat de bibliothèque et professionnel russe ne trouve pas sa patrie sur la carte, à l'époque, avant que Gorbatchev n'émette son marasme d'idées sur la Perestroïka et que le citoyen soviétique ne tombe malade de la diarrhée de la liberté, cette ville, Joukovka, était une ville connue de toutes les Pionnières[1] et de tous les jeunes pour sa fabrication d'un vélo de rêve. Ce vélo se nommait « Desna dva », et ce Desna dva avait des roues petites mais bien solides, un cadre pliable appelé « rama » et un prix très élevé, qui ne faisait qu'enfler entre les mains des spéculateurs. Pourtant pour celui qui chevauchait un Desna dva, ou plutôt pour ses parents, il valait son prix, car rien ne marchait aussi bien dans l'Union soviétique que l'industrie qui visait à susciter l'envie. Et c'est pour cette raison-là, pour que le parent soviétique ne paraisse pas inférieur à quelqu'un d'autre, qu'il était prêt à s'écorcher vif et aurait acheté le Desna dva à n'importe quel prix pour en mettre plein la vue de ses voisins plus pauvres que lui. Il apprenait souvent lui-même à son enfant à faire du vélo et rien n'était plus « kitch » que le visage souriant d'un enfant pédalant sur le Desna dva ; et puisque l'Union soviétique était elle-même une grande et méchante « kitch », vous croiserez ce sourire très souvent sur les mosaïques, les affiches et les timbres postaux. Pourtant la progéniture soviétique ne se préoccupait pas trop de cela ; au contraire, il fallait voir comment elle rendait grâce aux ingénieurs du Desna dva et

1 Mouvement des Pionniers - Les Pionniers étaient les membres d'une organisation de jeunesse communiste, inspirée du scoutisme mais indépendante de celui-ci et exclusive aux pays communistes, où le scoutisme traditionnel fut interdit. L'organisation des Pionniers est fondée par les bolcheviques en Union soviétique le 19 mai 1922.

comment elle bénissait leurs mains adroites et leurs cerveaux astucieux, car ils avaient prévu une place supplémentaire pour un passager sur le cadre du vélo, derrière le conducteur. Et les conducteurs du Desna dva s'envolaient devant les écolières, les faisaient monter sur le siège passager et les filles se collaient à eux comme à des chevaliers. Et il y avait en effet quelque chose de chevaleresque, romantique, mielleux et presque grossier dans ce comportement, car les écolières portaient souvent des minijupes et des chaussettes blanches, et cela satisfaisait l'œil des pervers. La chaîne du Desna dva suintait le mazout et la graisse, donc le parent d'une écolière soviétique, un père soviétique devinait sans aucune difficulté si sa fille s'était assise sur un vélo, derrière le conducteur. Et pitié pour celles dont les chaussettes amidonnées portaient des traces de graisse, et il faut dire ici qu'elles étaient quand même nombreuses. Pourtant nous devons nous arrêter sur une seule, qui s'appelait Mila, et sur son chevalier, Guéna. Et quand Guéna vit des traces bleuâtres de ceinturon et de l'étoile à cinq branches sur le dos et sur la hanche de son amoureuse, il prit une bouteille d'un demi-litre d'Armenia, la but jusqu'à la dernière goutte et, avec une pipe en fonte rouillée, il cassa les côtes d'Artioma, le père alcoolique de Mila, ivre comme lui, mais avec plus de bouteilles d'Armenia. C'était un homme de petite taille doté d'un ego démesuré et d'un titre de lieutenant, et il lui demanda de cette même manière chevaleresque et élégante la main maculée de graisse de sa fille Mila.

Il aimait Mila d'un amour passionné et ceci chaque nuit et plusieurs fois pendant la journée, il l'aimait d'une manière inattendue et dans des endroits très inattendus également, où l'amour est inapproprié, pas seulement pour un citoyen soviet, mais pour tout individu convenable et avec un passeport. Il aimait Mila au pied des statues des leaders, dans les Vaz 2106, dans les ascenseurs et dans les postes de la milice, où ils se

retrouvaient souvent à cause de cet amour fou, et il l'aimait en rentrant de ces postes de la milice et il l'aimait dans la seule pièce de l'appartement de ses parents, et il l'aimait tellement fort que cet amour couvrait complètement les gémissements, les soupirs, les halètements et le bruit des ressorts des médiocres lits soviétiques. Et aujourd'hui, après trente ans de mariage, Guéna ne pleurait pas cet amour disparu, non ! Guéna pensait à son Desna dva avec ses petites roues, tout le temps barbouillé de mazout, avec son cadre pliable. Il pensait à ce Desna dva qu'il avait démonté deux fois pendant l'évasion d'Erevan, il l'avait mis prudemment dans le coffre de sa voiture, l'avait apporté fièrement à Tbilissi, où il devint un cycliste confirmé pendant son premier exil. Il pédalait tellement vite dans les rues étroites du vieux Tbilissi que même des professionnels montés sur un châssis de vélo professionnel n'arrivaient pas à le dépasser sur les pistes de course. Pour se moquer jusqu'au bout de ces faux cyclistes, Guéna avait un jour fixé sur son Desna dva la selle d'un Takhion et avait remporté la compétition principale des cyclistes de la ville, avec beaucoup d'avance. Et s'il n'avait rien gagné à part une disqualification à vie à des tournois, en revanche, il avait gagné le cœur de tout son quartier, de la moitié de la ville et des filles qui étaient presque aussi jolies que Milachka.

Pendant le deuxième exil, les temps étaient si durs que les gens volaient tout dans la rue et encore plus la selle du Takhion et le Desna dva ; il n'est donc pas étonnant qu'on vola le vélo de Guéna et à présent, après plusieurs années, allongé devant la télé, Guéna pensait à ce jour-là, où il avait eu l'intention de vendre son Desna dva. Il pensait qu'il valait mieux le vendre que se le faire voler, mais il n'avait pas réussi à embobiner ce maudit client ni avec ses histoires légendaires, ni avec la selle du Takhion ; le client ne voulait pas payer plus de dix-neuf laris et Guéna ne voulait pas non plus vendre ses

souvenirs d'enfance pour si peu. Il avait enfourché le vélo et était rentré à la maison, dans le quartier de la mer, dans l'un des immeubles de seize étages. En pénétrant dans l'immeuble, il s'était bien sûr rendu compte qu'il n'y avait pas d'électricité, mais en revanche, il y avait retrouvé la puanteur de bunker typique de l'immeuble. Guéna avait eu la flemme de monter chez lui son vélo à la main, sans ascenseur ; non parce qu'il était paresseux, non ! Mais parce que le vélo l'aurait ralenti, ralenti, et il aurait été obligé de sentir l'odeur de poubelle émanant de la bouche grande ouverte du bunker de l'immeuble pendant plus longtemps. Et s'il y avait quelque chose que Guéna ne pouvait pas endurer, si quelque chose lui rappelait cet enfer qu'il essayait d'oublier de toutes ses forces grâce à l'alcool, à l'oisiveté et à des millions d'autres moyens, c'était ce bunker ou plutôt cette odeur répugnante et envahissante qui lui rappelait tout, en une seconde. Aussi Guéna avait-il incliné son vélo contre le mur et grimpé l'escalier en courant et, à huit heures du soir, quand l'électricité était revenue dans le quartier de la mer[2], il était descendu au rez-de-chaussée par l'ascenseur et il n'avait retrouvé ni son Desna dva, ni sa selle de Takhion. Et Guéna avait compris qu'en perdant son seul vélo, il avait perdu tout ce qui le reliait à son passé relativement tolérable et indolore.

2 Le lac de Tbilissi, appelé la mer de Tbilissi, est un lac artificiel servant de réservoir, près de Tbilissi, en Géorgie. Il fut créé en 1953 et est rapidement devenu un lieu de loisirs apprécié des habitants de la région.

07 h 45

Huit kilos en trois mois, ce n'était pas un si mauvais résultat, sachant qu'en quarante-six ans d'existence, elle ne s'était jamais entraînée ni dans la salle de gym de l'école, ni davantage dans une salle de sport. Seulement ces hanches et cette peau pendante de ses bras, pas trop pendante non plus mais « *dastatatchna chtob déistvavats na nervi*[3] », il fallait quand même y faire quelque chose et « *ne daï bog*[4], » la chose dont Mila avait le plus peur n'était jamais arrivée, sa poitrine ne s'était pas transformée en muscle et elle était restée comme avant, donc belle. Elle avait survécu à l'allaitement de deux bébés, en plus Lazaré avait tété jusqu'à ses deux ans… Seulement à l'époque, Lazaré ne s'appelait pas Lazaré et Guéna n'était pas encore plongé dans la religion même s'il ne ressemblait même plus à sa propre ombre ; la vie de Mila était tolérable, car malgré tout, cette ombre lui souhaitait au moins un joyeux anniversaire – qui tombait d'ailleurs ce jour-là, et il était peu probable que Guéna s'en souviendrait, non pas parce qu'il était tête-en-l'air, non ! C'est juste parce que Guéna niait les dates et les événements, encore plus les dates qui lui rappelaient des événements infernaux. Et ce n'était pas la faute de Mila si elle était née un neuf avril, et ce n'était pas la faute de Mila s'ils s'étaient mariés un neuf avril, et ce n'était pas de la faute de Mila si le général Rodionoff avait massacré, empoisonné et tué des manifestants sur l'avenue de Roustavéli, et ce n'était pas la faute de Mila si le neuf avril rappelait à Guéna le Janvier noir, où cent trente civils azéris avaient été tués, et ce n'était pas la faute de Mila si, en se souvenant du Samedi

3 Достаточно, чтоб действовать на нервы (en russe) - assez pour taper sur les nerfs.

4 Не дай бог (en russe) - Grand Dieu non, ou Dieu m'en préserve.

noir, Guéna se rappelait le conflit de Karabakh, commencé en 1988 et toujours en cours, et ce n'était pas la faute de Mila si Guéna n'était pas arrivé à supporter tout cela et si Guéna s'était fracassé, si Guéna s'était perdu, si l'homme qu'elle aimait s'était retrouvé sous les ruines de l'Union soviétique et plus tard, de nombreuses années plus tard, quand il avait quitté la milice, quand avec l'inflation du lari sa retraite de héros et sa prime gouvernementale avaient perdu de leur valeur, quand ils s'étaient retrouvés sans rien pouvoir vendre ou mettre en gage, Mila avait regardé Guéna et lui avait demandé :

« *Dolga ti tak sabiraïchsa ?*[5] »

Elle ne reçut aucune réponse ; en revanche elle reçut cette nouvelle réalité et prit la responsabilité de prendre soin de sa famille, en conséquence, elle prit sa dot – la tondeuse à cheveux – et devint coiffeuse dans le premier salon de coiffure venu de son quartier. Elle n'était pas douée pour couper les cheveux, mais elle était douée pour mettre en valeur sa belle poitrine qu'elle inclinait sur la nuque et sous le nez des clients, pour chuchoter d'une voix faible et passionnée près de leurs oreilles en particulier. Ces chuchotements concernaient des sujets tout à fait banals, mais ils étaient pris pour de la drague et puisque Mila était une femme et « *snogchibatelnaïa*[6] » en même temps, le nombre de ses clients s'accrut. En théorie, chaque nouvel homme échevelé aurait dû être un prétexte pour que Guéna, maladivement jaloux, se mette en rage, mais non, Guéna restait silencieux et quand il ne l'était pas, il buvait et se rappelait la route de Bakou-Erevan-Tbilissi et tout cet enfer et chaque cadavre sur cette route, et Mila attendait impatiemment le

5 Долго ты так собираешся ? (en russe) - Tu comptes continuer longtemps ainsi ?

6 Сногсшибательная (en russe) - magnifique, fascinante.

jour où la colère de son mari ivre exploserait en voyant ces hommes tapis près du mur, des fleurs et des chocolats dans les mains, et qu'il ferait enfin quelque chose… quelque chose ! Il attaquerait soit ces hommes, soit Mila, mais non, Guéna restait silencieux et quand il ne l'était pas, il buvait et il se rappelait de nouveau ses douleurs, chaque balle tirée à partir de 1988 ou chaque cartouche de projectile explosée, et Guéna buvait et buvait tant qu'il lui restait seulement la force de marcher à quatre pattes jusqu'au canapé. Alors Mila céda, elle céda dans la bataille avec Guéna, mais elle n'avait jamais cédé avec quelqu'un d'autre et ce n'est pas parce qu'elle ne le voulait pas, ou qu'elle avait peur ou que son corps ne le demandait pas ou qu'elle n'avait pas la longue file des hommes devant elle, non ! C'est simplement parce que malgré tout, aucun parmi eux ne pourrait arriver à la cheville Guéna, ruiné en même temps que l'Union soviétique et transformé en sa propre ombre, mais Mamouka, lui…

Mamouka avait réussi tout ce que Mila attendait de Guéna. C'était un homme accompli et achevé, avec toutes ses dents et son sourire, avec sa propre affaire et son argent, avec la volonté de lui offrir des cadeaux achetés avec cet argent et, malgré le fait que Mila en avait assez depuis longtemps de chercher le possible développement de Guéna au travers d'autres hommes, elle parlait et souriait d'une manière différente avec Mamouka et en chuchotant près de son oreille, elle ne touchait plus à des sujets banals, mais à Mamouka même, elle glissait ainsi sa main dans sa chevelure hirsute, l'homme se figeait et il cachait péniblement son érection dans le long peignoir noir du salon, mais Mila remarquait. Et Mamouka savait aussi qu'à l'intérieur de Mila dormait quelque chose de grand, que lui seul arriverait à réveiller. Donc Mamouka décida de se couper les cheveux deux fois par mois et il décida également de gâter Mila avec des cadeaux ; il lui offrit un abonnement

à la salle de sport, où se trouvaient de nombreuses machines de musculation, des salles de yoga et des cours de Pilates, une piscine et également un sauna et dans ce sauna, embobiné dans une serviette blanche, il apparut devant elle et dit :

« Tout ce que tu vois ici, les palettes de bois finnois, les lampes turques et même l'eau géorgienne dont la piscine est remplie, voilà, tout cela m'appartient et ce qui m'appartient encore, ce sont dix autres endroits comme celui-ci et plusieurs voitures de sport et de « business class », mais arrêtons de parler de tout ce qui m'appartient, parlons plutôt de ce que j'ai envie qui m'appartienne.

— Quoi donc ? demanda Mila.

— Toi » répondit Mamouka.

Et il s'assit si près d'elle et il s'approcha tellement d'elle que Mila fut embrasée par la flamme de son propre corps plutôt que par la chaleur du sauna. Mila comprenait bien depuis un bon moment que ces flammes étaient le signe du début du long chemin fatigant de la ménopause, mais elle ne comprenait pas quoi faire avec Mamouka. Elle n'avait jamais eu d'intérêt pour un autre homme, alors que désormais son corps hurlait, criait et glapissait pour pouvoir se coller contre Mamouka, s'asseoir près de lui comme elle s'était assise des années auparavant derrière Guéna sur le Desna dva. Pourtant avec les années, le sens de la rationalité avait augmenté et ses peurs maudites commencèrent à errer dans la tête de Mila, et à part cette errance, il y avait la trahison, et Mila était tout sauf une traîtresse, mais Guéna…

Guéna ne couchait plus avec Mila depuis l'histoire de Lazaré et même si Mila avait compris pendant les premières semaines et les premiers mois que Guéna s'attristait, se culpabilisait, se torturait, se peinait et n'arrivait pas à se

pardonner, ou à pardonner à sa femme le fait qu'à cause de leur passion, ils avaient failli perdre leur enfant, au bout d'un an, Mila avait saisi que Guéna ne reviendrait plus jamais ni vers elle ni vers la vie humaine. Alors que Mila était jolie, elle était jolie tout le temps et même à cet âge avec ses yeux verts exceptionnels pour une femme arménienne et avec ses grandes et hautes fesses habituelles pour ces dernières, à présent musclées grâce à la salle de sport, avec sa poitrine d'une taille et d'une forme idéales et sa peau brillante et sur cette peau, quelque part au-dessus du genou, elle sentit la main de Mamouka. Et tandis que ses doigts s'avançaient doucement, intentionnellement vers l'endroit sacré, et les lèvres de Mamouka trouvèrent d'abord le cou de Mila, puis son menton et enfin ses lèvres et, à ce moment-là, ses doigts avaient déjà trouvé leur chemin et c'est ainsi, avec un seul et premier baiser avec lui, que toute son énergie sexuelle accumulée pendant dix-neuf ans explosa. Rien ne rend des hommes plus vaniteux qu'une femme se tenant devant eux, jambes tremblantes, gémissante et exprimant sa passion, et Mamouka lui dit avec un sourire arrogant et un ton sérieux :

— Je vais appeler pour prendre un rendez-vous et me faire couper les cheveux dans les prochains jours.

Mamouka n'appela jamais, ni les jours suivants et ni après, et il n'apparut pas à la salle de sport où Mila se rendait obstinément chaque jour et pendant ce temps, elle s'obligeait à croire que tout ce qui s'était passé était sa faute et qu'elle n'avait trahi personne, au contraire elle s'était fait trahir elle-même, tout d'abord par Guéna, puis par son propre corps. Mila était sur le point de croire à sa logique lorsque, une semaine après l'incident du sauna, Mamouka appela et lui dit :

— Désolé, je n'ai pas eu le temps de t'appeler. J'ai atterri aujourd'hui, que fais-tu demain, tu travailles ou tu es en congé le jour de ton anniversaire ?

— Je travaille.

— Qu'est-ce que tu as ? Ta voix est différente.

Mila se tut et Mamouka reprit :

— Je passerai ce soir.

— D'accord.

— Tu ne sais pas à quel point ton cadeau est bon.

À ce moment-là, Zéma frappa à la porte de la salle de bains, extirpant sa mère de ses pensées :

— Maman, fait vite, sinon je serai en retard au travail !

08 h 24

Zéma commençait tous les matins ainsi – lourdement, péniblement et avec des cris et des hurlements, mais ce n'était rien, elle pouvait tenir encore un peu, deux ou trois ans, et ensuite elle aurait assez d'argent pour fuir l'hystérie de ses parents, cet immeuble terrible et ce quartier encore plus terrible, qui lui rappelait toutes ces mauvaises et horribles choses qui ne la laissaient pas tranquille, même à présent. Ces bâtards de voisins soit lui volaient ses essuie-glaces, soit abîmaient ses roues. Ils étaient devenus si insolents qu'ils venaient de casser son rétroviseur droit, mais ce n'était rien, Zéma n'était pas fâchée ; au contraire, elle sourit, satisfaite :

« *Papalis, suki*[7] ! » dit-elle en récupérant une minuscule caméra de surveillance, presque invisible, accrochée sur un tuyau rouillé devant le parking.

En accrochant cette caméra elle avait été très fière et honteuse à la fois. Fière car elle allait choper les coupables, et honteuse car elle était obligée de surveiller d'autres voisins innocents, mais que fallait-il faire ? Ils ne lui avaient pas laissé d'autre choix ; tant qu'elle avait sa Nissan March avec le volant à droite, elle vivait paisiblement et tranquillement, mais ils ne l'avaient plus laissée tranquille depuis sa Fiat 500 rouge. Attendez, elle allait arriver au travail et elle demanderait à ses amis de déchiffrer la vidéo, et même si le coupable était le voisin de palier, elle l'amènerait au commissariat dès le lendemain. Elle avait installé cette caméra avec l'accord du juge en respectant toutes les règles de la loi, article numéro 187, paragraphe 1 – « vandaliser ou détruire un bien d'une autre personne, causant un dégât important, est puni soit par une amende, soit par un travail d'intérêt général allant de cent heures jusqu'à cent quatre-vingts heures, soit par un travail correctionnel jusqu'à un an, soit par une assignation à résidence allant de six mois jusqu'à deux ans, soit par un emprisonnement allant d'un an jusqu'à trois ans. » Non, elle ne le ferait pas emprisonner, un ou deux jours en détention provisoire et il suffirait d'une négociation de peine, il apprendrait de son erreur et les autres voisins idiots comprendraient qu'il fallait arrêter de chercher bêtement des noises à Zéma. Sinon on lui avait accordé le droit de porter une arme, elle se mettrait à la porter et puis on verrait les visages de ces jeunes fiers-à-bras réunis dans le hall.

7 Попались, суки ! (en russe) - Je vous ai chopés, bâtards !

« *Urodi, dastalis ujé !* [8]»

L'égalité des genres, le harcèlement sexuel, les mots étrangers comme ceux-ci et les problèmes causés par tout cela intéressaient peu Zéma ; elle ne se préoccupait pas trop de tout ceci, peut-être parce qu'elle avait appris bien trop tôt beaucoup de choses sur les femmes émancipées dans ce domaine et avait déduit de sa propre expérience que les hommes étaient idiots, brutaux, orduriers et nuisibles – « *v obchém, svolatchi*[9] »et Zéma avait compris en observant ses collègues que la grande majorité des mâles géorgiens étaient des mauvais pères, les pires maris et des enfants parfaits, mais seulement aux yeux de leur mère chérie et en aucun cas à ceux de leur père adoré et, malgré le fait que cent pour cent de ses collègues étaient des officiers travaillant dans une petite unité de police, c'étaient des personnes psychiquement différentes, elles avaient des pensées et des complexes différents. L'observation de Zéma s'étendait aux hommes de tous les corps de métier et ceux également au chômage.

Zéma prenait avec sourire le harcèlement sexuel, les compliments déplacés, la drague stupide et des photos de parties génitales envoyées via Messenger par ses collègues. Elle gardait les photos, mémorisait les compliments, enregistrait la drague dans le dictaphone de son portable et les classait dans des dossiers compromettants, et elle les utilisait à bon escient et le moment venu contre les personnes en question. Et si elle ne s'était pas distinguée dans sa petite unité de police par son rang, elle l'avait fait par sa cruauté, par son sens de l'organisation et

8 Уроды, достали уже ! (en russe) - J'en ai marre de ces monstres !

9 В общем, сволочи (en russe) – des salauds complets.

grâce à ses archives embarrassantes ; elle effrayait et faisait chanter d'une manière égale des inspecteurs ordinaires, les chefs d'unité et les policiers en civil qui trempaient dans quantité d'affaires odieuses.

Mais la force principale de Zéma, celle qui l'avait fait passer de simple rédactrice de procès-verbaux en sous-lieutenant, était sa capacité à fermer des yeux sur les infractions mineures ou majeures commises par des policiers. Elle travaillait donc les yeux grand fermés, et on ne la touchait pas, elle ne touchait à personne non plus. Ainsi, quand elle demanderait à Cyber-Guiorgui de déchiffrer la vidéo et quand elle résoudrait le premier crime de sa vie, quand elle réussirait les épreuves physiques le mois suivant et quand elle serait promue et que son salaire augmenterait, qui sait, peut-être que sa fidélité et sa discrétion vis-à-vis du système seront véritablement estimées. En plus, l'homme du ministère lui avait promis de lui trouver quelque chose, de la faire entrer au moins dans le service des relations publiques, et Zéma attendait une petite chance comme celle-là ; elle se chargerait du reste, puisqu'elle avait réussi à être promue de simple gratte-papier à sous-lieutenant, il lui serait facile de se hisser du service des relations publiques jusqu'au poste de porte-parole, et ensuite il n'y aurait qu'un pas jusqu'au cabinet ministériel.

11 h 30

La gorge puante du dragon-bunker installé dans les immeubles soviétiques, l'odeur de la nourriture pourrie et de la poubelle toxique – le buffet des rats, l'âme méchante, pourrie et toxique comme la mentalité communiste, qui a seulement peur du Feu Sacré –, c'est pour ça que Guéna ne mettait pas

le pétrole acquis à la sueur de son front dans le fourneau Tourbo, ni dans les lampes poisseuses, non ! Guéna allumait le feu de la Nuit de Feu dans le ventre du dragon, il dansait, sautait et lisait la prière zoroastre, pour que des flammes du feu prennent et chassent cette odeur envahissante où se mêlaient tous les relents répugnants possibles, et la puanteur de la colère sortait à flots des seize gorges du dragon de suie et de flammes, et pendant les jours suivants on ne pourrait pas respirer totalement librement, mais respirer quand même.

L'Union soviétique s'était effondrée, avait chuté et été enterrée, et le capitalisme était arrivé accompagné par la privatisation, et était également arrivée une volonté d'annexer une pièce d'un mètre carré du bunker, de rénover le cellier et le débarras, et la volonté indomptable de faire enrager les voisins. Et quand un coup d'État militaire avait pris fin dans le centre de la ville, en revanche un coup d'État avait commencé dans les banlieues, étage par étage, et malgré le fait que Guéna avait plus le droit que ses voisins d'ajouter une pièce d'un mètre carré à son appartement, il ne s'était jamais mêlé à ces prises de tête, il ne pouvait même pas passer à côté du bunker, et encore moins vivre près du bunker, et encore moins le rénover. L'odeur aigre qu'il avait sentie en entrant dans cet immeuble, semblable à du feu dans ses narines, l'avait accompagné toute sa vie. Elle s'était d'abord incrustée dans ses vêtements, ensuite dans sa chevelure, ensuite dans ses ongles et, enfin, dans sa peau et il n'arrivait plus à échapper à cette odeur, que ce soit avec du savon, du shampoing, de la crème ou des baumes. Il la sentait tout le temps, il la portait sur lui et l'espoir qu'en bouchant ce bunker, en le transformant en un entrepôt à compotes, marinades et bric-à-brac, cette vapeur désagréable disparaîtrait, mais il n'avait eu aucune chance, pas plus qu'avec son pari de la veille. Les gens fermaient les seize gorges du dragon, mais la puanteur ne disparaissait pas ;

le dragon s'était déplacé dans l'estomac de Guéna et l'odeur qu'il avait chassée de ses vêtements, de sa chevelure, de ses ongles et de sa peau sortait à présent chaque matin de son propre estomac en passant par son diaphragme, et aucun bain de bouche fait maison ou acheté chez le dentiste, aucun brossage de dents ne l'aidait. Guéna était devenu la source de la puanteur et c'était logique ! Le monde autour de lui puait, il puait depuis toujours et comme il essayait en allumant le feu de nettoyer le bunker, les autres héros essayaient aussi de faire en sorte que l'odeur de la décomposition de ce monde ne s'étale pas sur les montagnes, sur les prés, mais ils perdaient tous cette guerre contre la puanteur, comme Guéna, et même s'ils repeignaient des anciens immeubles soviétiques avec de jolies couleurs, s'ils mettaient trois ou quatre couches d'asphalte sur la terre truffée de morts, l'odeur de la puanteur était là. Elle était là et elle régnait.

Dans les endroits où les faux braves du quartier restaient accroupis, où se tenaient des garages construits illégalement dans les années 1990, s'exhibaient des stades de football, des toboggans de mauvaise qualité, des balançoires, des jardins en béton et les différents cadeaux généreusement distribués par la mairie avant les élections. Et à chaque fois que tu passais devant, ils te rappelaient que tu vivais dans une imitation de démocratie, ils te rappelaient que les faux braves n'avaient pas disparu, qu'ils s'étaient juste transformés et qu'ils arrivaient à cohabiter avec le système comme auparavant, que si un faux brave était malin, il collaborait avec la police, qu'avant les élections le gouvernement avait toujours plus besoin de la garde des faux braves avec leurs bandanas noirs que de balançoires, que la peur était plus efficace que des aides sociales, que c'étaient des gens affamés qui vivaient dans la peur, que ces gens avaient plus besoin des aides sociales que des balançoires, et qu'ils recevaient donc la terreur à la place

de l'aide sociale, et voici comment on bouclait la boucle de la démocratie bananière.

Guéna était assis dans le square qui avait poussé pendant les élections locales, devant son propre immeuble, et tuait la puanteur sortant de son estomac avec un gâteau au miel. Il avait seize cigarettes bien fourrées de tabac Allemagne dans son étui et il avait fièrement posé une cigarette sur son oreille, il était sur le point de la fumer, mais son attention fut attirée par de l'agitation devant l'immeuble numéro huit et il dut s'interposer les faux braves transformés et mentionnés plus haut, le nommé Nougo et le docteur en oto-rhino-laryngologie appelé Irakli :

— Je vais niquer ta mère si tu te gares encore une fois ici, disait Nougo.

Le visage rouge et les mains tremblantes d'Irakli montraient que la tension due à ces insultes non méritées lui montait à la tête, mais il arrivait quand même à rester calme :

— Ça ne te regarde pas où je me gare, pourquoi tu me cherches, tu es dingue ?

— Tu vas voir si je suis dingue, si je vois encore une fois ta voiture ici, je vais t'arracher le visage, je le jure sur la tête de ma mère…

— *Ti chto… ti voobché… ou tebya dajé machini net !*[10]

Guéna essayait de trouver une logique à ce conflit, mais Nougo n'était pas connu pour son sens de la logique, ses

10 Что ты вообще, у тебя даже машины нет! (en russe) - Mais tu n'as même pas de voiture !

aptitudes ou son intelligence ; en revanche, il était doué pour les insultes :

— Qui te baise, toi ? Ne t'en mêle pas, lança-t-il à Guéna.

Et ce conflit serait l'un des nombreux conflits banals d'un quartier banal, apparu sans raison, comme beaucoup d'autres conflits qui avaient eu lieu auparavant et auraient lieu par la suite, mais près d'eux, dans une Land Cruiser noire était assis un policier, habitant de l'immeuble numéro neuf, un policier de haut rang, qui s'appelait Otar et il ne comptait pas du tout s'en mêler ; au contraire, il riait avec un air satisfait et maintenant et ici, à 11 h 30 si nous ne l'avions pas noté, rappelons-nous de ceci vers le soir et cela pourrait nous être utile.

12 h 05

Zéma était née en 1989, Nougo en 1986 ; si trois ans d'écart n'auraient pas changé grand-chose ailleurs ou autrefois, ceci causait une énorme différence parmi les enfants soviétiques nés vers la fin des années 1980, comme s'ils n'avaient pas grandi dans la même peur, la même douleur et l'enfer, mais dans un monde presque identique, mais alternatif. Non, la réalité était unique et cette réalité était moche et la perception de cette mocheté était différente, et si Zéma était trop petite pour faire la queue pour le pain, Nougo se battait avec sa mère et donnait des coups de poing et quand c'était nécessaire, il pleurait à chaudes larmes pour pouvoir avancer d'une place dans la queue et si Zéma pensait que le bruit des kalachnikovs était l'accompagnement musical de la berceuse, Nougo voyait depuis ses fenêtres comment les êtres humains se massacraient sans raison particulière, ou bien pour une raison absurde, pour laquelle on avait tué son père, à cause des pâtes d'un kilo huit cents grammes de l'aide humanitaire, des pâtes périmées

et moisies, ou encore à cause de la monnaie et d'un manteau chaud mais déchiré par-ci et par-là et on l'avait tué sous les yeux de Nougo. Si chaque matin, avant l'école, on coiffait Zéma et on lui tressait des dentelles de différentes couleurs dans les cheveux, Nougo quant à lui ramassait des métaux de différentes couleurs, mais il n'était pas le seul orphelin, beaucoup d'autres pères étaient portés disparus, mutilés ou tués à cause de raisons absurdes comme le père de Nougo. Et ces enfants aussi vagabondaient dans les anciennes usines de banlieue laissées à l'abandon et cherchaient des métaux de différentes couleurs. Certains étaient plus forts que Nougo, les autres plus faibles que lui, et alors que Zéma souriait et était amie avec tous ses camarades de classe, Nougo intimidait les faibles et suivait les forts, et quand le bon moment viendrait – et ce moment viendrait sûrement –, il se battrait contre les forts, il se battrait de toutes ses forces et sans pitié, et si à l'école, il donnait seulement des coups de poing, à partir de la sixième, il s'était mis à jouer du couteau et en troisième, il avait commencé à sortir armé. Et au moment où Zéma comprit qu'elle n'avait hérité ni d'une belle poitrine, ni d'une taille fine, ni d'une voix douce, mais qu'en revanche pendant ses années scolaires les plus brutales elle avait reçu tout le stress de la xénophobie, de la moquerie, du rejet, elle prit la décision de se jeter dans la bataille pour le statut de « copine de Nougo » et cette bataille était tellement impitoyable que les filles s'arrachaient les cheveux et se cassaient le nez des unes et des autres, elles se frappaient avec des sacs et elles faisaient des choses pour lesquelles l'imagination de Zéma ne suffisait pas. En revanche son audace suffisait pour être la plus radicale des filles de son âge et si Nougo était complètement indifférent aux filles gagnantes et encore plus indifférent aux perdantes de ces batailles improvisées, il ne resta pas de marbre devant Zéma, en classe de seconde, toute nue dans les toilettes de

l'école, et que Zéma n'ait ni une belle poitrine, ni la taille fine, ni la voix douce n'avait pas d'importance, en revanche, elle avait un but et était disposée à tout faire pour atteindre ce but, et si le seul moyen de trouver une place dans une société où la virginité était culte était de la perdre, Zéma ne reculerait pas devant cette opportunité, mais pas dans les toilettes de l'école, mais ailleurs, dans un endroit tranquille et paisible, dans un environnement romantique. Et en échange elle voulait seulement le statut, que toute école sache qu'elle était la copine de Nougo, tout le monde devait apprendre qu'elle, « la grosse Arménienne », comme ses camarades de classe l'appelaient, avait chopé Nougo, le garçon le plus cool de toute l'école, de toutes les rues et de tous les quartiers.

Nougo n'assumait pas Zéma. Il prenait soin d'elle, il la protégeait, ne laissait personne la toucher, mais il n'avait jamais dit à voix haute, en public, qu'il l'aimait et c'est pour cette raison-là que Zéma lui donnait ce que les femmes non assumées donnent aux hommes, ça veut dire que c'était insuffisant, et cette insuffisance rendait Nougo fou et Zéma savait exactement qu'elle l'avait dans sa poche, qu'elle le menait par le bout du nez, elle le titillait et elle pensait qu'elle le connaissait comme sa poche et comme sa paume de la main et elle le connaissait comme personne ne le connaissait – le déserteur de la guerre commencée par lui-même entre « moi-méchant » et « moi-gentil », celui qui en avait marre de la cruauté, celui à qui toutes les portes étaient fermées à part de celle de la cruauté, celui avec des larmes aux yeux et les genoux à terre, suppliant, et elle connaissait son plus grand complexe, celui que sa mère lui avait filé en prenant le bain avec lui jusqu'à ses dix ans, et elle le connaissait en tant que prisonnier de la peur hystérique des femmes et elle le connaissait en tant que perdant dans toutes les histoires d'amour à part dans celle avec Zéma et elle connaissait ses

douleurs et son caractère, qui était aussi instable qu'un pont rouillé et elle le connaissait ce pont, elle savait comment y faire des allers-retours, des poiriers, des sauts de mains et tout ceci sans rendre fou Nougo. Mais Zéma ne connaissait ni la vie, ni ses règles non écrites, qui disaient que celui que tu aimes plus fort est celui qui te blesse plus fort, que le plus grand danger vient de la part de celui que tu connais le plus et à qui tu fais le plus confiance, que quand un gentil et un méchant se battent dans l'âme de quelqu'un, il peut y apparaître non seulement le bien ou le mal, mais aussi un démon transmuté qui peut avaler entièrement la personne que tu connaissais ou que tu pensais bien connaître, que tu aimais, ou pensais aimer, et si ce démon te poursuit une fois, tu as des ennuis, s'il t'engloutit une fois, ça ne sera pas suffisant, il ne te laissera tranquille que le jour où il te détruira complètement, aspirera toute ton énergie et régnera, vainqueur, dans ton âme entièrement vide et volera tous les miroirs de ta voiture…

— C'est Nougo !

Sur les images vert et noir de la surveillance nocturne apparaissait un corps sans forme humaine, fondu dans l'obscurité, et à cause de la lumière ultra rouge qui se reflétait dans les yeux du délinquant, son image en pixels avait une allure démoniaque.

14 h 38

Zéma se plaignait des dentelles tressées dans ses cheveux en CM1, des robes à franges en CM2, de la manucure en sixième, du soutien-gorge en cinquième, des hauts laissant le nombril à l'air dénommés crop tops en quatrième, et en troisième, vu que le gouvernement versait un salaire à Guéna et que Mila travaillait aussi, ils ne roulaient pas sur l'or, mais ils avaient

assez d'argent pour acheter des vêtements normaux, Zéma s'habilla alors en jean et manteau Helly Hansen, l'un des plus chers et des plus à la mode à l'époque. En seconde arrivèrent dans sa vie Kurt Cobain et, par conséquent, des hauts à carreaux, des jeans déchirés et des baskets Dva Myacha, et quand elle finit l'école et commença ses études de droit, son goût vestimentaire se forma enfin et elle se mit à porter des pantalons classiques, des chemises fermées et des vestes de tailleur et jamais ensuite elle ne changea son style, ni les couleurs de ses vêtements – noir, blanc, gris et bleu foncé, mais bien foncé et seulement les vendredis – et là, en rencontrant l'homme du ministère, elle ôta tous ses vêtements, les plia et posa soigneusement sur la commode, elle enleva également la brassière de sport et la culotte blanche ordinaire parmi les plus ordinaires et, après ce strip-tease routinier, mécanique et pas du tout sexuel, elle plongea dans le tourbillon des sentiments étourdissants et enchantants. Un tourbillon comme celui-ci peut te tirer vers le fond en criant de passion, et si tu sais nager dans les vagues du corps de l'autre, ça veut dire que tu sais qu'il faut se confier au flot, le tourbillon ne te fera pas échouer, et comme des hommes s'échouent en premier et comme le plaisir n'était pas complètement agité dans le corps de Zéma, et que l'homme du ministère, couché sur le dos, respirait lourdement et en soupirant et gémissant, la femme prit son visage entre ses genoux et le fit plonger au fond de l'océan, là où le tsunami inondant se crée.

Et quand ils s'apaisèrent et firent revenir leurs cœurs et leurs respirations au rythme habituel, Zéma ouvrit son ordinateur et montra les enregistrements vidéo à l'homme qu'elle n'arrivait à qualifier ni de « copain », ni d'« amant », à l'homme qui la suppliait de l'appeler l'un ou l'autre, ou de l'épouser, ou de le laisser partir – mais Zéma n'arrivait pas à le laisser, ni à l'épouser, ni à se séparer de lui, car elle l'aimait

et ne l'assumait pas, car l'homme du ministère avait le même âge que son père et, certes, il n'était pas un ami proche de son père, mais il était son camarade de jeunesse et l'invité fréquent de leur maison par le passé, et il y avait quelque chose de terriblement joli et horriblement incorrect dans la relation de ces deux-là, et l'homme du ministère était très satisfait et fier de l'investigation de Zéma, il faisait son éloge et sa gloire et enfin il dit :

« En quoi as-tu besoin de mon aide, dis à ton patron qu'il appelle l'unité de ton quartier pour qu'il chope ce bâtard aujourd'hui.

— Je ne t'ai pas demandé de l'aide, je me suis juste vantée devant toi. »

Et l'homme du ministère dit :

« Je t'aime fort et je suis fier de toi. »

En entendant ces mots, Zéma s'attrista, la mauvaise humeur la gagna et son sourire se figea et malgré le fait que c'est terrible à dire, il faut expliquer la raison de cette transformation momentanée : Zéma était obsédée par l'idée que s'il n'y avait eu pas de sexe entre eux, l'homme du ministère serait le père dont elle avait toujours rêvé, celui qui la louerait, qui serait fière d'elle et complimenterait tous ses exploits, à commencer par ses notes à l'école et jusqu'à l'arrestation des bâtards.

15 h 08

L'électricité fut mise en marche à l'aube, vers six heures du matin. Mila alluma les radiateurs, réchauffa la maison comme elle put et sortit précipitamment Zéma de son lit pour lui laver les cheveux sales de deux semaines avec le savon à

soixante-douze pour cent et puis avec Kria-Kria. Elle l'envoya à l'école après avoir lavé ses cheveux, les avoir séchés, tressés, et lui avoir donné au petit déjeuner du tonis puri[11] salé et grillé, et elle se mit à remplir le bain pour Lazaré, qui ne s'appelait pas Lazaré à l'époque. C'était une démarche très intelligente, car non seulement, le garçon aimait beaucoup jouer dans l'eau mais, en cas de coupure d'eau la baignoire remplie serait aussi utile pour la chasse d'eau, et couper l'eau était le travail le plus apprécié par le gouvernement démocratique de Géorgie après la coupure d'électricité et de gaz, et c'est pour ça que Mila, très autosatisfaite, mit Lazaré dans le bain chauffé par kipitelnik[12], elle le savonna des pieds à la tête, elle le frotta, lava, le rinça plusieurs fois, remplit le bain avec des jouets et partit dans la cuisine pour faire la provision d'eau potable et alors qu'elle finissait de remplir une bouteille de vingt litres et deux bouteilles de cinq litres, Guéna entra dans la maison. Cet homme qui était toujours gris, sans émotion et fatigué jusqu'à la nausée entra avec des yeux illuminés et une immense énergie dans les poignets, il la souleva et la coucha sur la table de la cuisine, il lui enleva son pull, son tee-shirt, dégrafa son soutien-gorge et sans oublier le jogging et le collant épais troué à trois ou quatre endroits et il l'embrassa, il l'embrassa comme il le faisait quelques années auparavant, avant de fuir Bakou, avant la fugue de Erevan, avant de se fuir lui-même, avant la mort de Samvel, il l'embrassa partout et beaucoup, avec passion, et il la caressa avec cette passion et lui chuchota à l'oreille qu'il l'aimait et qu'il l'aimerait toujours, comme avant, comme aujourd'hui et comme toujours

11 Le tonis puri est un pain géorgien cuit dans un four spécifique appelé ton ou torne. Le mot est apparenté à tandoor.

12 Кипятильник (en russe) - chaudière, un dispositif de chauffage de l'eau pour la faire bouillir.

et il lui demanda pardon de ne pas pouvoir ou ne pas vouloir exprimer ce qu'il ressentait, il sentait que tout allait changer, qu'il retrouverait ses forces, qu'il deviendrait important, que l'enfer, ce sont des choses qui deviennent la routine et qu'il existe des enfers routiniers et l'un d'eux s'appelle la Géorgie et parfois même dans les enfers comme la Géorgie, la lumière se met à briller et son soleil aussi, que la veille il avait sauvé ni plus ni moins que le président du pays, il avait veillé à côté du ministre de l'Intérieur et tous les fonctionnaires de haut rang du gouvernement lui rendaient grâce, tous ensemble ou séparément ils lui promettaient des châteaux de cristal en remerciement de son comportement héroïque. Guéna promit à Mila que le temps viendrait où il comblerait tous ses désirs, il lui donnerait tout ce qu'elle méritait, il lui promit un avenir où Guéna s'accepterait et il serait donc accepté par les autres aussi, que Guéna réussirait et que Mila serait heureuse, comme ici et maintenant et pour toujours. Mila lui souriait seulement en lui répondant avec des gémissements de passion. Ces gémissements étaient accompagnés par le babillement de Lazaré depuis la salle de bains et quand le gémissement se transforma en battement de cœur rapide et en frémissement de bonheur, Guéna se mit à hurler de plaisir et Guéna hurla : « Loué soit le céleste dispensateur de bénédictions ! Gloire au paradis sur terre ! Louange à la fraternité et à l'unité ! Louange à la liberté ! Louange à notre patrie ![13] » La patrie qu'il avait perdue. Il était prêt à recevoir la Géorgie comme sa patrie, la Géorgie serait l'objet de son culte. Et s'il vouait un culte à la Géorgie, alors Guéna s'éloignerait de la Vérité jusqu'à la perdre et l'époque sans vérité est la routine et la routine est l'enfer et l'enfer est tout ce qui devient routine, mais Guéna hurla quand même : « Loué soit le grand et brillant but de nos vies ;

13 Extrait de l'ancien hymne national de la Géorgie

Salut à la joie et l'amour ; Salut à la serviabilité et au bonheur ; Salutations à la vérité, cette lumière de l'aube ! » Et Guéna se vida de la gloire, des mots, des hurlements et dans la cuisine ne resta plus que le bruit rapide des battements de cœur. Les amants épuisés de bonheur n'entendirent plus le babillement de Lazaré et quand le silence suspect émanant de la salle de bains dura une éternité, Guéna se releva précipitamment, pantalon baissé, et se rua comme un fou dans la salle de bains pour voir son fils. Il le retrouva bleu, au seuil de la mort, les poumons remplis d'eau, il essaya de le réanimer pendant deux, trois, quatre minutes et il réussit à le sauver grâce à une force miraculeuse et quand le garçon revint à la vie dans une grande et profonde respiration, Guéna retrouva sa grise mine encore plus foncée qu'avant, il s'enferma à la maison et en lui-même. Il déclara :

« *Samvel imïa praklyatoé, nada ivo pameniats.*[14] »

Et il appela son fils Lazaré…

Mila se souvenait de tout cela et Mila savait exactement que s'il n'y avait pas eu cette histoire de Lazaré, Guéna aurait vraiment déplacé des montagnes, il aurait véritablement changé, Guéna aurait fait l'impossible et Guéna aurait tout réussi s'il avait eu une seule chance dans la vie. Mais… mais était arrivé ce qui était arrivé et Guéna était tel qu'il était.

17 h 58

Ils s'étaient rencontrés en 1986, pendant le premier exil de Guéna ; l'homme du ministère avait quatorze ans, il

14 Самвел - имя проклятое, надо его поменять (en russe) - Samvel est un prénom maudit, il faut le changer.

était connu dans le quartier en tant que « *chkolnik*[15] », avec sa mallette sous le bras et, conformément aux règles tacites, il portait bien sûr des lunettes, il répondait aux questions des voleurs dans la loi[16] par des citations de livres, il n'était pas fait pour cette époque où il fallait être rude, oppresseur et donc il était une proie facile et une tête de Turc, mais il aurait toujours continué à vivre ainsi, sa vie aurait été de plus en plus difficile avec l'âge, avec la disparition des produits alimentaires et des cervelas dans les supermarchés, avec l'apparition des gens armés dans la rue, si Guéna n'avait pas été là. Guéna était un mâle Alpha et d'une âme pure, il avait les muscles de Pyotr Zayev et l'intelligence de Boris Spassky, il était de ce calibre et avait cette volonté de celui qui connaissait bien la vie et il y avait quelque chose dans ce garçon à lunettes qu'il avait apprécié, peut-être qu'il avait aimé son monde pur entouré de livres, qui n'avait pas pu être amoché par la rue et par la réalité et quand le chagrin et les bâillements de l'ennui envahissaient Guéna, il laissait ses camarades agités du quartier et il lui rendait visite. Le garçon aux lunettes l'accueillait avec des friandises achetées avec des coupons, avec Walter Scott et Mayne Reid, il lui lisait à voix haute et avec le ton, car Guéna savait très mal lire le russe et pas du tout le géorgien, en revanche, il savait écouter attentivement et poser des questions intéressantes. Les réponses de son hôte étaient aussi intéressantes et tout ceci avait formé les bases de leur

15 Школник (en russe) - traduction directe « écolier », utilisé pour décrire un écolier dont la première préoccupation est les études, qui passe son temps à étudier et à essayer d'être premier de la classe.

16 Voleur dans la loi (en russe : вор в законе, en géorgien : კანონიერი ქურდი) est le titre attribué à un petit nombre de criminels formant l'« élite » de la mafia des pays de l'ex-URSS et jouissant d'une autorité reconnue dans le milieu.

belle amitié qui n'avait jamais cessé, même quand Guéna était retourné en Arménie, encore moins pendant l'exil de Bakou-Tbilissi-Erevan ; pendant cette période terriblement difficile, si les amis ne s'étaient pas appelés ils se seraient sûrement perdus. Guéna serait perdu dans le Tbilissi des années 1990 où les gens n'utilisaient plus des couteaux de poche, mais plutôt des kalachnikovs, la tempête des péchés tournait dans les rues obscures et l'ami de jeunesse de Guéna arrivait à résister à toute cette dépravation avec un fusil et grâce à son amitié avec les gens nécessaires, grâce à ses conversations intelligentes avec le chef de l'organisation militaire Mkhedrioni, notamment à propos de dramaturgie et malgré le fait qu'il portait un uniforme de Mkhedrioni, il n'était pas habité par son idéologie et la cupidité indomptable, il n'était pas bête, bien au contraire, son cerveau n'avait jamais aussi bien marché, l'instinct de survie et les peurs primitives l'obligeaient à se tenir du côté des puissants, même si ce conformisme le faisait culpabiliser, il était quand même plutôt heureux, il était le seul de son entourage à connaître la signification de ce mot et il connaissait la signification de beaucoup de pensées, qu'il partageait à voix basse, en chuchotant avec Guéna. Il lui montrait des livres d'Umberto Eco, le promenait dans les cimetières de Prague, il se rappelait les citations de Samuel Johnson, que le patriotisme est le dernier refuge des personnes sans scrupules et ceux qui n'ont aucune morale agitent le drapeau, que la nationalité est la seule richesse de ceux qui n'ont rien et il lui disait que ça ne pourrait pas toujours continuer ainsi, cette guerre n'appellerait pas toujours la guerre civile, car ce n'étaient pas des civils qui se battaient dans cette guerre, mais des subdivisions du KGB entre elles et si le bâton allait se casser sur eux, la Russie se sortirait propre de cette flaque sale, comme ils arrivaient à le faire depuis deux siècles et pendant ces deux siècles, il y avait eu un seul homme pour comprendre que la vérité était au-dessus de la patrie, que la Géorgie ne devait pas faire

l'objet d'un culte. Mais que faire, si « au commencement était la parole », à présent « au commencement est la balle », cette balle est suivie par le rire, donc des pensées ont perdu leur signification, il n'est plus important que la patrie soit une union des individus et des personnes et pas seulement la terre, l'eau, l'air et le feu, même si le caractère est parfois forgé aussi par le climat et le paysage. Ces quatre éléments existent partout dans le monde. Le cinquième élément s'appelle un Géorgien ou un Arménien, il réfléchit, agit et crée la notion de patrie dès son premier jour d'existence. Cette notion s'est effacée avec l'Union soviétique au moment de l'abolition des frontières et si un être humain perd son identité il perdra sa patrie et celui qui garde sa personnalité, ouvre ses yeux, voit que le monde autour de lui est aveugle et cette cécité ne peut pas être sa patrie et il ne pourrait pas être au-dessus de la vérité, si tu veux récupérer ta patrie, il faut regarder l'obscurité droit dans les yeux car c'est l'obscurité seule qui fait naître l'idée et c'est seulement cette idée qui est capable de nous forcer à réfléchir et si tu réfléchis, cela veut dire que tu comprends qu'aimer ta patrie de cette manière est masochiste et rien d'autre.

18 h 18

En chemin vers le bureau de son patron, Zéma pensait seulement à comment elle allait utiliser des menottes pour la première fois de sa vie et comment elle allait arrêter Nougo – le plus grand bâtard de sa vie – et comment ses blessures toujours ouvertes et sales cicatriseraient et comment elle tournerait la page grâce à la justice, mais il fallait tout d'abord obtenir l'accord de son chef, car selon la Constitution, elle avait le droit d'utiliser toutes les attributions des policiers, y compris des menottes, mais elle n'avait pas le droit de diriger la procédure d'arrestation. Jusqu'à ce jour, comme elle était la seule femme de l'unité et que la réglementation interne exigeait que ce soit

une femme officier qui intervienne avec des femmes arrêtées, devant les caméras du ministère Zéma était obligée de se tenir à côté des femmes délinquantes pour jouer la policière figurante, mais dans les couloirs, la rumeur courait que le ministre précédent, de façon éphémère, avait été choisi pour son physique et sa carrure d'armoire à glace pour jouer ce rôle et ensuite personne ne savait comment il avait réussi, avec son intelligence de cactus, à monter dans la hiérarchie jusqu'à être promu au cabinet ministériel, mais Zéma n'avait pas à s'inquiéter pour ça ; en revanche :

« Zémachka, j'ai déjà dit à Cyber-Guiorgui et je te le dis à toi aussi, il faut effacer ces vidéos » dit le chef de l'unité.

Zéma perplexe, commença à se creuser la tête et même si ça ne servait à rien, elle demanda :

« Pourquoi ?

— C'est comme ça, répondit le chef avant d'ajouter : Il travaille pour l'autre département, tu comprends ce que ça veut dire ? »

Zéma comprenait tout très bien et c'était sa principale qualité, elle ne disait jamais ce qu'elle pensait mais là, on touchait à elle, à sa propre sécurité et à son bien-être, alors elle pouvait plus se taire, et elle attaqua son chef :

« Ça veut dire qu'il ne doit pas être puni et qu'il continuera ce qu'il fait dès demain ?

— Non, il ne te touchera plus, ni toi, ni ta voiture, ils vont le faire venir aujourd'hui au commissariat pour lui faire comprendre et s'il te dérange encore une fois, c'est moi qui m'en occuperai. Tu comprends que les élections approchent et comme on ne dresse plus de procès-verbaux pour les voitures, on doit aussi fermer les yeux sur son cas. »

Zéma, sans un mot, ravala toute sa colère, son agressivité, son désir de vengeance accumulé dans les veines de sa gorge et quand elle perdit tout espoir de justice, elle perdit l'équilibre et le contrôle aussi, des souvenirs du passé verrouillés neuf fois et enfermés avec neuf cadenas n'attendirent pas, ils se réveillèrent, bâillèrent, s'étirèrent et se levèrent et quand ils ne trouvèrent pas assez de place dans la tête de Zéma, ils se mirent à fracasser son crâne de l'intérieur.

19 h 10

Mila apprécie d'être dans un restaurant cher, elle apprécie que Mamouka la laisse s'asseoir en premier et qu'il s'assoie ensuite, qu'il commande plats et boissons à sa place, car de cette manière, il évite la gêne de la pauvreté, elle apprécie que Mamouka ce soit le sourire et des histoires joyeuses, ainsi que la confiance en soi, qu'il soit également « Je fais tout correctement » et « Je contrôle tout » et la seule chose que Mila n'apprécie pas, c'est l'incertitude : il est difficile de comprendre ce qu'il attend d'elle. S'il veut seulement ce dont Mila se doute, alors pourquoi elle ? Il y a tellement de femmes dans ce monde plus jeunes que Mila ou plus belles qu'elle. Ou peut-être est-ce un caprice de Mamouka, le fétiche, la preuve physique du Don Juan qu'il peut être avec celle qu'il désire, quand il le désire. Peut-être qu'il est un chasseur et que Mila est une proie comme les autres, destinée à être empaillée et accrochée au-dessus de la cheminée, peut-être est-ce un pervers, ou un maniaque sexuel. Les maniaques sont toujours si souriants et méticuleusement bien organisés ou bien c'est Mila qui est maniaque, une rétrograde qui n'arrive pas à être en phase avec la nouvelle époque, qui ne peut pas avoir une relation seulement pour le plaisir, recevoir du plaisir de cette relation, le sexe a évolué si rapidement, auparavant, c'était un acte

sacré, il est à présent fréquent comme le bâillement et banal comme l'étirement machinal du matin et que veut Mila ? Avoir un plaisir occasionnel grâce à ces rendez-vous ou donner un sens à sa vie, et quel serait le but d'avoir une relation avec Mamouka ? Elle est peut être l'amante de quelqu'un, si être une amante signifie d'être désirée par quelqu'un, d'accord, elle peut l'être, mais alors la trahison ? Ou elle a déjà eu la réponse sur la trahison ? Elle ne l'aime pas, donc elle ne trahit pas et quand tout ton corps te crie de l'intérieur, te secoue, te dit d'embrasser cet homme, ça veut dire que tu piétines tes principes et alors, qu'est-ce qu'elle veut ? Pourquoi pense-t-elle autant et pourquoi ne peut-elle pas vider d'un trait son verre de saperavi choisi par Mamouka, et pourquoi au lieu de ça boit-elle en sirotant, comme le vin de la communion, et il va lui falloir boire un autre verre pour rassembler tout son courage, pourquoi n'en boirait-elle pas un troisième, se soûlerait et ferait la communion avec la vérité de ses désirs, avec sa propre chair et son sang, avec ses désirs retenus naturellement ou pas pendant longtemps, et pourquoi ne pourrait-elle pas demander à Mamouka :

« Partons d'ici tout de suite et faisons toutes les choses inavouables qui nous trottent dans la tête. »

Et à la place, elle écoutait un monologue embarrassant et sans queue ni tête censé meubler la conversation.

« Ne pense pas que c'est un pâté ordinaire de canard, quand ces canards deviennent adultes, on les met dans une cage sur mesure pour qu'ils ne puissent pas bouger, en revanche on les gave de différents aliments, pour qu'ils grossissent, qu'ils bougent moins et moins ils bougent, plus vite ils ont les muscles atrophiés, plus ils ont les tissus faibles, et meilleure sera leur viande. Mange, Milachka, mange. »

Et Milachka, qui se bat contre ses pensées étranges, sombre dans la paranoïa et s'identifie à un canard, on l'a estimée elle aussi pour son potentiel de pâté, on a préparé son corps dans la salle de sport en lui faisant perdre du poids, en la faisant se raffermir, s'approprier les standards modernes, avant de l'exhiber au public et de satisfaire son appétit… « *Mila, nu ti dura*[17] ! » Arrête d'imaginer des bêtises !

19 h 25

Guéna se trouvait devant le métro Sarajishvili, il avait deux choix : soit prendre un bus et arriver en bas du quartier de la mer, soit reprendre le métro pour une station jusqu'à Akhmeteli, y prendre le bus et descendre en direction de chez lui. Il choisit la deuxième option et ce fut un mauvais choix, car s'il était arrivé en bas du quartier, il n'aurait pas remarqué comment Nougo et ses amis mettaient de force un Irakli terrorisé dans la voiture, il arriva directement devant eux.

« Guéna, aide-moi ! appela Irakli d'une voix désespérée.

— Que faites-vous ? *Vi vabche suma sachli ?*[18] »

Il se précipita vers Nougo en criant, le regard balayant les alentours à la recherche d'aide, mais il n'y avait âme qui vive ni dans le quartier, ni dans les immeubles. Les voisins, qui regardaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre par les fenêtres, étaient à présent tous en train de fermer avec prudence et discrétion ces fenêtres à double vitrage qui ne laissaient passer ni le bruit ordinaire ni le bruit du crime.

17 Мила, ну ты дура! (en russe) - Mais, Mila, tu es bête !

18 Вы вообще с ума сошли ? (en russe) - Vous êtes devenus complètement fous ?

Nougo insultait Irakli et dit à propos de Guéna :

« Prenez-le aussi. »

Et ils les traînaient vers la mer de Tbilissi, mais on aurait dit qu'il ne faisait pas si noir dans ce pays, ni dans la ville, ni dans le quartier, on aurait dit que des réverbères étaient allumés, que des lignes téléphoniques fonctionnaient normalement, que presque tout le monde avait un portable, que la police bénéficiait de la confiance, que la justice existait et des policiers en uniforme ou en civil patrouillaient chaque nuit entre des immeubles numérotés de façon fantaisiste et parlaient d'une manière extrêmement clinique et insultante aux jeunes en train de jouer dans les stades ou bien aux gens du même âge que Guéna qui restaient dans le quartier jusqu'à tard le soir, et on aurait dit que le gouvernement avait complètement éradiqué le crime et sa mentalité, mais là Guéna et Irakli étaient coincés dans la voiture et ils étaient obligés d'entendre des insultes et des menaces de Nougo. Ils les emmenaient à la mer de Tbilissi, là où on avait déjà tué Guéna une fois, là où Guéna avait déjà…

Tout avait commencé par les étagères vides des magasins, la famine avait été suivie par l'aversion, puis l'aversion par la haine. La famine, l'aversion et la haine constituent la sainte trinité de l'Union soviétique et quand le centre ne pouvait plus approvisionner la population, en revanche, il la nourrissait avec la manne céleste de la haine. En même temps, il se trouvait que l'arbre de la connaissance du bien et du mal, planté dans la première partie du XXe siècle, donna son fruit pendant la chute de l'Union soviétique et nous avons pu avaler les guerres du Karabakh, de Samatchablo, d'Abkhazie, d'Ossétie-Ingouchie, du Tadjikistan et du Dniestr et nous nous sommes avalés les uns les autres et Guéna, revenu de Goboustan à Bakou, découvrit que ceux qui lui souriaient avant de partir étaient

devenus ses ennemis, il découvrit que l'hostilité aveugle les gens. Guéna vit qu'on attaquait des Arméniens ethniques à Bakou, des Azéris à Erevan et Guéna vit qu'on avait découpé deux étudiants arméniens, Guéna vit que sa nounou qui avait également été la nounou de Samvela[19], la femme qui n'avait jamais vécu ne serait-ce qu'un jour en Azerbaïdjan, avait été lapidée à mort, il vit que Samvela avait essayé d'arrêter ces pierres avec son dos, il comprit qu'on lui ferait la même chose, il découvrit que les « patriotes » utilisaient la notion de patrie de la même manière que les inquisiteurs utilisaient le nom de Dieu et Guéna eut peur, peur pour Mila enceinte et encore plus peur pour Samvela qui se trouvait au bord de la folie, qui comptait partir à la guerre sans arme pour réconcilier paisiblement des nations amies, il eut peur pour ses propres parents, qui avaient patienté et caché leur vrai visage pendant toutes ces années. Ils disaient à présent que le Karabakh leur appartenait ! Qu'il leur avait toujours appartenu et il leur appartiendrait toujours, que l'ennemi devait mourir et que les ennemis n'étaient pas seulement ceux qui se battaient à la guerre, mais aussi tous ces étrangers dans ton pays et qu'il fallait tous les massacrer, et Guéna eut peur des visites fréquentes d'Artioma et de ce « Stetchki » imposé à lui et des dépêches venues de la guerre disant qu'Artioma était mort et il partagea en deux tous les bijoux en or cachés, il prit Mila, Samvela et son Desna dva et fuit vers Tbilissi.

À part le zoo et le métro, l'Union soviétique laissa à Tbilissi la mer et quand le métro s'arrêta et les animaux s'enfuirent de zoo, la ville ressembla à une animalerie, la mer de Tbilissi devint l'endroit idéal pour enterrer des ossements rongés, mais avant qu'il ne découvre le tombeau de Samvela, Guéna et son

19 Samvela - diminutif du prénom Samvel.

camarade de Mkhedrioni trouvèrent non seulement le tueur, mais aussi le motif ethnique du meurtre. Samvela avait été tué parce que le bataillon de Bagramian… Parce qu'en Abkhazie le bataillon de Bagramian… Parce que le bataillon de Bagramian en Abkhazie… En réalité, ils l'avaient tué car ils pouvaient le faire et comme dirait ensuite le docteur qui avait pratiqué l'autopsie, ils ne l'avaient pas seulement tué, mais ils l'avaient battu, torturé, écrasé, ligoté avec une corde et l'avaient traîné ainsi sur l'asphalte, ficelé et attaché à la voiture, ce qui était prouvé par son corps éraflé, écorché, on lui avait probablement fracassé les pommettes et les dents avec la crosse d'un Tokarev TT, Samvela avait réussi à s'enfuir ou bien il s'était enfui sous l'ordre des bandits pour qu'ils puissent jouer à le canarder et lui tirer deux balles à quinze ou vingt mètres, mais Samvela n'avait pas été tué par ces balles, ni par cette longue torture, Samvela était mort de dyspnée et de l'eau accumulée dans ses poumons. Le docteur avait conclu qu'ils l'avaient noyé et si on observait bien ses tibias, on voyait bien qu'ils avaient voulu lui attacher un poids pour le faire couler dans la mer, mais il semblait que la corde s'était rompue et le corps de Samvela était remonté à la surface, les bandits avaient décidé seulement à ce moment-là de l'enterrer. En entendant ceci, Mila, qui avait pleuré sans discontinuer pendant la semaine qui avait suivi la disparition de Samvela, jusqu'à la découverte de son corps, s'était remise à pleurer, à verser ces larmes qui n'assèchent pas seulement l'humain tout entier, mais le fanent et ne laissent de lui qu'une coquille vide.

Et c'est pour ça que Mila, le soir même, dans le cabinet du docteur, ne remarqua pas que l'homme qui se tenait à côté d'elle n'était ni Guéna, ni la coquille de Guéna, ni l'ombre de Guéna, mais le cadavre de Guéna, le cadavre vivant, le vide de la peur, avec le corps encore plus gris, encore plus bleu que celui de Samvela, le corps qui était parti chercher son ami et

était rentré en tant que tueur, Mila ne remarqua pas qu'il y avait une coïncidence étrange entre la découverte de Samvela et la disparition de « Stetchkin » de la maison, elle ne comprit pas pourquoi leur ami de Mkhedrioni ne leur rendait plus visite, Mila ne sentit pas la puanteur que dégageait Guéna, elle ne comprit pas non plus pourquoi son mari brûlait les poubelles accumulées dans le bunker. Elle ne comprit pas du tout quel était le sentiment de faire déterrer le corps de son ami à un bandit et de lui faire élargir le même trou, elle n'appréhenda jamais que pour tuer un homme, on a besoin de perdre le courage et non pas de l'avoir, elle ne comprit pas l'influence de cette idée obsédante que si tu le laisses partir d'emblée, il va revenir te chercher dès le lendemain, il te trouvera de la même manière que tu l'as trouvé et si tu ne le tues pas maintenant et ici, il te tuera un autre jour et à un autre endroit, et si Guéna avait perdu son courage et sa patience à cause de cette psychose plutôt fondée, il avait tiré d'abord sur l'un, puis sur le deuxième et même s'il s'était assuré avec un tir de contrôle d'avoir tué ces bandits, en revanche, il n'était pas sûr que personne ne lui rappellerait ce péché, que personne n'essayerait de se venger de lui ou de sa famille, c'est pour cela qu'après l'enterrement officiel de Samvela, il vendit en toute hâte, moins cher que ce qu'il l'avait acheté à l'époque, son appartement de deux pièces dans le centre-ville, acheté grâce à des bijoux en or de son père. Il fut difficile d'expliquer à Mila pourquoi ils s'enfuyaient, mais il aurait été encore plus difficile de vivre avec le seul témoin pour voisin. Guéna se fuit lui-même et fuit son seul ami vivant, il s'enfuit dans le quartier de la mer et il pensait qu'il pourrait respirer paisiblement, mais non – en entrant dans l'immeuble, il sentit l'odeur qui enveloppait le bunker de puanteur et Guéna comprit que ce n'était pas seulement le monde qui puait, mais que lui aussi puait avec ses péchés, il pourrissait et se décomposait, il

comprit que la puanteur et le péché feraient partie de sa vie et exactement dix ans après, en novembre 2003, son ancien ami réapparut dans sa vie, il réapparut avec la volonté de le faire participer à la révolution et comme par hasard, il l'emmena à la mer, près des tombeaux des bandits, il lui fit comprendre qu'il se souvenait de tout et si jusqu'à aujourd'hui, il ne lui avait jamais demandé de service, là il avait véritablement besoin de lui. S'il ne se trompait pas, Guéna avait été récompensé de la Légion d'honneur et s'était vu offrir le statut de héros national par ce gouvernement pourri jusqu'à la moelle ou plutôt par le président lui-même, s'il prenait le côté des révolutionnaires, s'il jetait son médaillon publiquement et réprimandait le président en public, il commettrait un grand et important acte pour le pays, les leaders de la révolution apprécieraient et en retour, une fois au gouvernement, ils le feraient retourner dans le système policier mais pas sur un poste d'ordinaire agent de la circulation, mais en chef d'unité, ou bien ils l'embaucheraient au ministère. Guéna sourit. Il ne lui dit pas qu'il avait aucune idée d'où se trouvait le médaillon de la Légion d'honneur, qu'il avait failli perdre une personne parmi les plus précieuses au monde à cause de ce médaillon. Non, Guéna fit un clin d'œil en direction des tombeaux des bandits, se tourna vers l'ancien homme de Mkhedrioni transformé en révolutionnaire et lui dit :

« Quand je mourrai, enterre-moi à côté d'eux. »

À présent il y avait un yacht club tout près, la meilleure piscine pour les filles de Tbilissi pour faire « check-in », donc Nougo et ses amis frappaient Guéna et Irakli un peu plus loin, sous les quelques arbres qui restaient par-ci, par-là du côté de Vazisoubani[20] et Guéna pensait que le monde avait

20 Vazisoubani - un des quartiers de Tbilissi.

une certaine logique et que s'il devait mourir, les tueurs ne savaient pas qu'ils avaient choisi le meilleur endroit sans faire exprès, Guéna pensait que tout cela était drôle, c'était drôle de mourir pour l'embrouille de stationnement de quelqu'un d'autre. D'une manière générale, mourir si bêtement est drôle, c'est très triste que ce genre d'humour noir n'ait pas pris fin en même temps que les années 1990, si ça se trouve c'est logique que les héros soient toujours tués par des récidivistes, mais ce qui est plus drôle encore c'est que c'était Nougo qui devait tuer Guéna. L'héroïsme de Guéna était drôle aussi, il s'était arrêté pour faire une sieste devant l'obélisque des Trois Cents Aragviens sur la route barrée par l'escorte du président, il ne pouvait pas savoir que c'est lui qui sauverait le commandant suprême en chef, il était en train de manger une brioche achetée à midi pour dix tetri et buvait du kéfir de lait sûrement périmé, rapporté en contrebande d'Ergneti, qui lui avait été offert par le conducteur du Vaz 2106 quelques heures plus tôt en guise de pot-de-vin, quand il avait entendu d'abord le premier bruit d'explosion, ensuite le deuxième, puis le troisième et il avait renversé le kéfir de lait sur son uniforme de milice délavé et bleuâtre-violâtre. Avant qu'il ne retrouve tous ses esprits, la voiture en feu du président était apparue à quarante-cinquante mètres, où il avait entendu le bruit terrifiant des tirs dans tous les sens. La Mercedes blindée offerte par des Allemands s'était arrêtée sous le nez de Guéna. Il ne savait pas s'il y avait des survivants à l'intérieur. L'incertitude avait duré quelques secondes, puis la portière s'était ouverte avec une grande prudence et un homme avait jeté un œil dehors, non, ce n'était pas Chevardnadzé, c'était Vakhtang Kutateladzé, chef du service spécial de la protection de l'État de Géorgie, et Guéna ne se souvenait plus qui avait été le plus étonné, Vakhtang en voyant un officier de circulation dans une voiture de milice avec du kéfir de lait séché sur son

uniforme et une brioche à la main, ou Guéna en voyant cet acte terroriste, mais en revanche, il se souvenait que, peu de temps après, le président avait montré sa tête par la portière, visiblement en proie à la panique. Guéna avait vu quatre présidents dans sa vie en Géorgie, trois d'entre eux étaient terrorisés et en ce qui concerne le quatrième, on ne l'avait vu que quelques fois, tricotant ou épluchant des pommes de terre, et Guéna ne savait toujours pas ce qu'il préférait entre un président mort de peur et un autre qui épluche des pommes de terre, en revanche Vakhtang savait qu'à ce moment-là, Guéna était le seul qui pouvait les aider, il l'avait encouragé d'un signe de la main à démarrer la voiture et venir vers eux. Les tirs étaient nourris, Guéna n'avait pas eu peur, ce n'est pas parce qu'il avait une sincère volonté de sauver le président inutile d'un pays ruiné, non, c'est parce que les gens étaient en train de mourir et que Guéna pouvait les aider, s'il n'avait pas réussi à aider sa nounou, il pouvait sauver ces gens-là et il l'avait fait, alors que le reste est une histoire drôle de la drôle de vie de Guéna. C'était d'un humour des plus noirs, que Guéna soit là, au bord de la mer, en train de se battre avec ces gens-là et c'était drôle qu'Irakli, qui avait payé ses charges d'électricité et de gaz d'une manière honnête et assidue durant les années 1990, l'homme qui n'avait jamais fait de mal à personne, qui n'avait jamais blessé qui que ce soit et qui, je pense, criait pour la première fois de sa vie et ces cris étaient plutôt des cris de douleur et non des cris d'injustice et de colère. C'était drôle que Nougo insulte la mère d'Irakli, mais il précisait « ta mère arménienne » en insultant Guéna, c'était encore plus drôle car le téléphone de Guéna était sur écoute, le service de sécurité d'État écoutait son portable avec l'écran cassé, le système vocal abîmé et en 2007, quand les employés virés du service de circulation routière transformé d'abord en milice et ensuite en police l'avaient appelé : « Viens à la manifestation,

nous avons bloqué l'avenue de Roustaveli pour leur montrer qui se chie dessus et qui est foutu », il avait répondu qu'il avait déjà fait assez de manifestations et qu'il fallait le laisser tranquille, deux minutes après c'était son ex-ami, ex-membre de Mkhedrioni, la colonne forte du système actuel, qui l'avait appelé en lui disant que premièrement son portable devait être changé, car ils entendaient mal sa voix, et que deuxièmement, il ne fallait surtout pas aller à la manifestation d'aujourd'hui, et puis Guéna avait vu à la télévision ce qui se passait et ce n'était plus drôle. Le geste prévenant de la part de l'ancien membre du Mkhedrioni relevait d'un humour vulgaire, car les gouvernements changeaient et son ami restait toujours dans le système, c'était la blague la plus grande, noire, politique ou sociale, pour broyer et rendre débile le pays et surtout la blague de même niveau que Nougo. Guéna ne put pas se retenir et il éclata de rire, ce qui rendit furieux Nougo et ses amis, qui laissèrent Irakli et se mirent à insulter et frapper Guéna à quatre voix et huit pieds.

20 h 33

Zéma sentit une telle agression, un tel chagrin, une telle injustice et une violence assenée à toutes les femmes, elle sentit que même en étant protégée par toutes les lois, la femme reste vulnérable partout, tout le temps et à tous les âges, elle est vulnérable dans la Géorgie moderne et policière, elle reste vulnérable face à son mari pathologiquement jaloux, elle est vulnérable dans le bunker puant des années 2000, elle est vulnérable face à son copain alcoolique et violent obsessionnel, et malgré le fait qu'elle dise oui quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, la femme est vulnérable quand elle dit non une seule fois, elle est vulnérable quand elle souhaite qu'on l'assume en public, quand un garçon la fait venir au bal de promo de

son plein gré et non par une injonction, sans déchirer sa robe sur son corps, ni heurter sa tête sur un tuyau en fonte, ou la prendre par les cheveux, écarter brutalement ses jambes, lui cracher au visage et sans désir sauvage. Elle est vulnérable quand elle veut qu'on lui demande de l'accompagner au bal de promo en lui faisant une déclaration d'amour une seule fois dans sa vie, mais à l'époque Zéma désirait Nougo, son but n'était pas de torturer les filles de sa classe. Malgré le refus de reconnaissance publique, elle s'enfuit quand même du bal de promo au premier appel de Nougo, elle l'accompagna dans la cour d'immeuble pour boire de la vodka bon marché, elle pensait que Nougo comprendrait son erreur et qu'il lui dirait qu'il l'aimait, mais non, l'admettre devant Zéma signifiait l'admettre devant lui-même et Nougo ne pouvait pas admettre qu'il aimait la fille avec laquelle il traînait dans les toilettes de l'école, dans le jardins, sous les toits des garages, dans les stades vides et dans les cours d'immeuble, Nougo racontait tout par le détail à ses amis ses expériences sexuelles avec cette fille et traitait Zéma de « pute » derrière son dos, les filles comme Zéma ne méritaient pas les garçons comme Nougo, les filles comme Zéma devaient se mettre à quatre pattes et se faire baiser, c'était tout, et si elles refusaient de se mettre à quatre pattes et de se faire baiser, il fallait le faire de force, en prenant le pouvoir, en déchirant leur robe sur leur corps, en heurtant leur tête aux tuyaux en fonte, en les empoignant par les cheveux, en écartant brutalement leurs jambes, en leur crachant au visage, avec un désir sauvage, il fallait les faire mettre à quatre pattes et les baiser pour la dernière fois et quand tu avais fini, il fallait les dégager et se débarrasser d'elles, comme d'une poubelle, la place de la poubelle était dans le bunker et la femme n'est pas à l'abri d'être poussée, d'être jetée dans le bunker comme une poubelle, mais les femmes ne sont pas faibles, Zéma n'était pas faible non plus, Zéma avait

une arme dans son armoire, la crosse de cette arme cassait facilement des dents, Zéma était vulnérable, mais elle était forte et ils n'arriveraient pas à l'immobiliser, quatre hommes luttaient contre elle pour prendre son arme, les pleurs de Zéma n'étaient pas des hurlements d'hystérie, mais des hurlements de tous ces sentiments inexprimés et accumulés pendant des années et en luttant, le cran de sécurité de son arme se déverrouilla et la balle partit, c'était injuste que l'inspection générale de la police doive investiguer sur Zéma, il était encore plus injuste que son chef s'adresse à elle en criant, en l'insultant, mais pourquoi il l'insultait, pourquoi il criait ? Il collaborait avec des criminels, cette information parviendrait jusqu'aux oreilles de gens importants du ministère et on verrait bien quelle inspection générale serait plus efficace, celle de Zéma ou celle de son chef. Les autres aussi, attendez bien que Zéma fasse pleurer vos mères, vous verrez bien ! Zéma a tout réussi toute seule, absolument tout, et elle compte réussir dix fois plus, des imbéciles comme vous ne l'arrêteront pas, Zéma vous marchera dessus, elle vous laissera tomber, elle vous repoussera exactement comme on l'a repoussée elle, elle vous jettera là où elle a été jetée. Le chef de l'unité, affolé par les menaces de Zéma et ses anciennes preuves compromettantes, pensait que Zéma était folle, inadaptée, qu'il valait mieux qu'elle rentre à la maison, qu'ils en reparlent tranquillement le lendemain, peut-être qu'il avait exagéré lui aussi. Allez ne mêlons pas l'inspection générale à cette affaire, les garçons ne diront rien sur le tir, ils effaceront les enregistrements vidéo et ils boucheront le trou dans le mur par eux-mêmes, seulement il faut se calmer là, il faut que tout le monde se calme et prenne une décision rationnelle.

La décision rationnelle pour Zéma était d'appeler l'homme du ministère et de lui dire la vérité, une vérité complète à partir de la classe de cinquième jusqu'à aujourd'hui à 23 h 53, Zéma

avait besoin de l'aide de l'homme du ministère pour oublier son passé une bonne fois pour toutes, pour soupirer de soulagement et avoir un présent normal et planifier son futur paisible. L'homme du ministère l'aiderait comme d'habitude, il lui ferait oublier son passé, il lui apporterait le soulagement dans le présent, mais ça serait bien qu'il soit pris en considération dans le futur de Zéma. Elle le ferait certainement, mais à ce stade, elle prendrait seulement en considération la demande de l'homme d'être pris en considération dans son futur, mais on verrait après ce qui se passerait…

20 h 50

Ça fait toute la journée, non, ça fait deux semaines que Mila réfléchit, réfléchit, réfléchit, réfléchit… Mila ne peut plus réfléchir, il n'y a rien à réfléchir, elle se maquille, se coiffe, se fait les ongles, choisit ses sous-vêtements. Le lit est seulement la fin de la trahison, en réalité la trahison a commencé au moment où elle a accepté d'aller fréquenter la salle de sport et pour dire la vérité, elle ne sait pas du tout ce qu'est la trahison, elle ne sait pas non plus comment elle est arrivée à un point où elle doit choisir entre se trahir et trahir sa famille, aha, Mila se remet à réfléchir, non, non, non, Mila ne veut plus réfléchir. Ce n'est pas Mamouka qui veut Mila, mais c'est Mila qui veut Mamouka. Elle se prépare surtout pour elle-même, et pas pour Mamouka, elle est curieuse de savoir ce qu'elle veut, elle ressent qu'elle est une femme et si c'est tout ce qu'elle tirera de sa relation avec Mamouka, ça lui suffit, c'est le plus important, Mila et toutes les femmes de sa génération mariées à des hommes défaillants ont oublié qu'à part être celle qui gagne l'argent dans la famille, à part être la cuisinière, la femme de ménage, la mère, la nounou de leurs maris, ce sont des femmes, femmes, femmes et à part laver le

linge dans l'eau froide, avoir deux travails et survivre, elles ont d'autres besoins. Mila est curieuse de savoir ce qu'elle ressent, elle ressent qu'elle a perdu beaucoup de temps, qu'elle s'est perdue et qu'elle est devenue quelqu'un qui existe d'un mois à l'autre, d'un anniversaire à l'autre, l'anniversaire dont on ne se souvient plus. Mila est devenue une femme sous l'emprise de tout le monde, la femme qui fait passer tout le monde avant elle, la femme mère, la femme femme, la femme « prête-moi de l'argent » et surtout pas un être humain avec des désirs, sans rien dire de ses rêves. Mila ne rêve plus et comme le lit est la fin de trahison, tel est le cercueil, le cercueil est la fin de la mort, tu meurs d'une véritable mort là où tu arrêtes de rêver. Tbilissi – cette flaque sale, marécageuse, que les monrts avaient hérité des morts – est le meilleur endroit où Mila ait jamais vécu, c'est cynique non ? C'est cynique que la génération de Mila et de Mamouka n'ait pas eu de jeunesse, ils sont passés directement de leur enfance à l'âge d'adulte, soit en enfer, de quoi peux-tu rêver quand les gens se tirent dessus, quand ils se tuent dans les rues, ils se torturent, se mutilent et se brûlent au fer à repasser les uns et les autres ? De quoi peux-tu rêver quand tu prends ton petit déjeuner en souffrant ? Tu dois rêver de survivre ? Non, ils ne rêvent pas de survivre, mais ils prient pour et ils sont morts là où, entre la mort et la vie, ils se sont mis à prier la prière des morts…

Et pardon, Mila doit aller dans la salle de bains, passer l'eau sur son visage, se réveiller un peu, sinon elle est sur le point de pleurer et si elle se met à pleurer, elle ne pourra plus s'arrêter. Son maquillage coulera sur son visage et les compliments de Mamouka, qui disent que Mila est très belle même sans maquillage, ne l'arrêteront pas non plus. La première porte à droite dans le corridor est celle de la salle de bains et si ça se trouve, Mamouka est tellement chanceux qu'il

n'a jamais vécu dans le Tbilissi des années 1990, ses parents l'ont envoyé en Allemagne, donc Mamouka a survécu…

Et ceux qui n'ont pas eu de chance et qui n'ont pas réussi à survivre ? Ou au contraire ceux qui n'ont pas eu de chance et qui ont survécu ? Et Guéna ? Le pauvre Guéna, qui n'a jamais eu de chance dans quoi que ce soit, ni dans la vie, ni dans la mort, alors qu'il essayait de toutes ses forces de réussir soit l'un soit l'autre. Guéna-pur, Guéna-Karabakh, Guéna-la mort à Bakou, Guéna-lapidation à mort à Erevan, Guéna-jeux de la guerre à Tbilissi, Guéna-le samedi noir, Guéna-Samvela torturé, Guéna-milicien, Guéna-Lazaré noyé dans le bain, Guéna-un homme, un mari, un père, un héros raté… Pourtant elle se souvient de l'autre Guéna. Guéna était différent et si seulement il avait eu une fois de la chance dans sa vie, Mila ne serait pas assis devant Mamouka, mais Guéna serait assis à la place de Mamouka, mais non, les hommes comme Guéna n'ont pas de chance et en conséquence, les femmes comme elle n'ont pas de chance non plus d'aimer des hommes comme lui, aimer les possibilités des hommes qui, à cause de la douleur, des traumatismes et de millions d'autres événements malheureux, n'ont pas réussi, elles aiment ces hommes qui n'ont pas eu de chance, qui ont survécu mais qui étaient en train de mourir lentement. Elles ne les ont pas laissés tomber, au contraire elles se sont sacrifiées jusqu'à la fin, elles sont restées à leurs côtés jusqu'au bout en essayant de les comprendre. Mila aime ce sacrifice qu'elle a donné, elle aime ce pauvre et malheureux Guéna, elle aime son propre passé, elle préfère la puanteur de Guéna à l'immaculé Mamouka. Mamouka est un gentleman, il accepte tranquillement la décision de Mila, il démarre tranquillement sa voiture et il l'accompagne tranquillement jusqu'à son travail et il dit tranquillement qu'il comprend Mila. Il peut comprendre beaucoup de choses, mais il ne comprendra jamais les femmes comme Mila, Mamouka est un

autre passé, un autre présent et un autre futur. Mila est une femme qui regarde son propre reflet dans le miroir au travail d'un air satisfait, ce qui est le plus important, c'est que Mila est une femme, elle est vivante, elle est désirée et rien n'est encore terminé, il n'est pas encore trop tard, à l'intérieur de Guéna vit toujours un garçon avec lequel elle s'est mariée, l'homme qui a sauvé le président aussi et elle a déjà fait des millions de choses pour lui et elle en fera encore une, une dernière chose, une toute dernière chose.

21 h 12

Ils n'ont pas tué Guéna, il a survécu, donc il a eu la chance cette fois aussi. En général, les gens ne tuent plus beaucoup ces derniers temps, la vie a un sens maintenant, en conséquence il y a du sens à torturer un être humain, à l'humilier, à lui faire peur, à tuer son espoir et à le mener jusqu'à choisir de mourir plutôt que de vivre, mais la mort n'est pas un choix pour Guéna, c'est juste une fin logique, la fin du cercle du péché, ou quelque chose comme ça… « *k tchortu, pozdna ujé ab etam dumats, on jiv, khatia*[21] » – il aura quelques os cassés ou fêlés, il a terriblement mal à la tête et son genou droit se dérobe, l'ami de Nougo l'a frappé avec une matraque télescopique. Bien sûr, sinon comment seraient-ils arrivés à battre les deux hommes ?

Irakli s'est fracassé, Irakli s'est tu, Irakli a eu peur, Irakli a perdu l'espoir de tout, la violence nous apprend ça, Iraklijan, ce n'est pas grave, tu as traversé des choses bien plus graves,

21 К чёрту, поздно уже об этом думать, он жив , хотя (en russe) - Au diable, c'est trop tard pour y penser, il est vivant, mais.

toi et Guéna, et regarde, le bus passe sur la route, fais-lui un signe de la main, si ça se trouve le monde n'a pas encore violenté le conducteur, si ça se trouve il est naïf, ou débile ou encore pire, si ça se trouve il est gentil. Fais lui un signe de la main, il s'arrêtera peut-être, si ça se trouve le conducteur et ses passagers sont les constructeurs du ghetto chinois, si ça se trouve ces Chinois ne sont pas si mauvais et si insupportables que le pense Koba, et si ça se trouve les femmes nettoieront tes blessures à l'aide de serviettes mouillées, les traiteront avec des baumes et si ça se trouve, ils parlent géorgien et ils te proposeront de t'aider et d'appeler la police, mais attends une minute, Guéna a besoin d'une seconde, il voit quelque chose dans le cimetière, il va faire un aller-retour en courant. Qu'est-ce qu'il va y trouver ? Ça ne te regarde pas. C'est fini, Guéna est revenu, tu peux partir et avant de quitter la voiture, n'oublie pas de dire merci, n'oublie pas non plus ces Chinois, ni la leçon que tu as apprise aujourd'hui, gare cette voiture maudite quelque part plus loin et ce n'est pas grave si demain une immense Jeep noire d'un policier de haut rang se gare sur ta place, que feras-tu ? Avant ce pays appartenait aux criminels, aujourd'hui, il appartient aux policiers, donc considère que pour toi et pour les gens comme toi, rien n'a changé et habitue-toi à l'idée que rien ne changera jamais. Rien ne changera Nougo, ni Koba et ces deux acolytes boiront ensemble tous les soirs, Koba arrivera toujours à échapper à Nougo avant qu'il ne se mette à hurler et à l'insulter à cause de l'alcool, à cause de ces cocktails de conneries de la pharmacie, avant que les voisins ne ferment les fenêtres et les portes et habitue-toi à l'idée que ni ces voisins, ni le monde autour de toi ne changeront jamais, même s'ils construisent des nouveaux stades, font couler de l'asphalte, rénovent les immeubles, l'odeur puante sortira quand même à travers les bunkers installés à la base des immeubles soviétiques. Iraklijan, tu la sens non ? Tu sens

cette puanteur ? Tu sens qu'elle n'est partie nulle part, elle est là pour toujours comme une tique éternelle. Cette puanteur sèche, fane, estompe, ça te brûle les yeux, Iraklijan ? Ce n'est pas grave, pleure, pleure mais ne te fracasse pas, Irakli, pas parce que t'attend quelque chose de meilleur devant toi, non, mon ami, c'est seulement la façade de la démocratie qui est détruite, tu es seulement devant la première porte de l'enfer et ce n'est toujours pas fini pour toi, Irakli, ce n'est pas du tout fini. Sors en silence de l'ascenseur, mon ami, ne dis rien, il n'y a rien à dire, Guéna connaît tout cela, Guéna a vu tout cela, il a tout appris, il est juste en train de répéter ses leçons pour la énième fois et Mila aussi lui pose la question pour la énième fois, elle s'intéresse une énième fois à qui l'a battu et pourquoi. Guéna ne veut pas répondre, en revanche, il a une fleur coupée du cimetière, c'est l'anniversaire de Mila aujourd'hui. Mila a un plan pour récupérer Guéna, Mila est confiante, Mila n'a pas encore changé de vêtements, Mila est jolie, encore plus quand elle se déshabille pour Guéna, non, pas pour Guéna, mais pour elle-même, seulement pour elle, jusque-là elle suivait Guéna, maintenant il est temps que Guéna la suive, d'abord dans la chambre et puis dans le passé où ils sont toujours enfants, où elle l'enserre, assise sur le Desna dva, où elle lui fait un câlin et l'embrasse, où ils couchent ensemble pour la première fois, où ils n'arrivent pas à tuer leur passion, où ils se laissent des traces de dents sur tout le corps, où ils s'aiment jusqu'à la douleur, où le jour de leur mariage, dans les toilettes du restaurant, Guéna plonge avec sa tête dans la robe de la mariée et il lui offre le cadeau le plus étrange, ensuite elle se tient à genoux devant son mari et les hurlements de bonheur de Guéna font se briser les verres du miroir des toilettes, dans le passé où ils s'aiment à l'infini, sans limite et ils sont obligés de passer la nuit dans les postes de police à cause de cet amour sans limite, dans le passé où la

paix règne encore à Bakou et ils vivent indépendamment de leurs parents, ou ils n'ont plus peur des grincements des lits de mauvaise qualité, où la chambre se remplit des sons de l'amour, où la petite Zéma dort dans un immense appartement avec un jardin à Tbilissi et Mila et Guéna maîtrisent tous les recoins de leur maison et ils s'aiment sur les murs, par terre, sur le piano à queue et surtout sur le cabinet en bois massif couvert de velours vert, dans le passé où l'univers est douloureux d'une manière tolérable et la puanteur est encore inaperçue et ils reviennent dans la réalité, quand Guéna sera complètement vidé de tous ses souvenirs qui chassent la vie en lui, quand Mila aura récupéré tout son temps perdu, quand ils écriront tout leur passé intolérable sur leurs corps, ils continueront à vivre et ainsi, ils ne remarqueront plus l'enfer, ils oublieront son existence.

Grèce

Takis Kampylis

Γενικά Συμπτώματα

Symptômes généraux

Traduction du grec moderne par Aude Fondard

Nominé par GreekLit

SYNOPSIS

Cinq personnages, une seule histoire : le Grec anonyme volontaire lors des expériences de vaccination, le fils en colère du commerçant en faillite, la mère alitée, le cafetier maladroit et le journaliste ambitieux au chômage. Leurs pas semblent ordinaires, quotidiens - comme les symptômes généraux d'un virus, avec lequel nous avons évolué en émergeant ensemble des grottes aux savanes, aux champs et aux villes. Les cinq héros, au milieu de la pandémie, sont pris dans une guerre civile des « bons gars » qui éclate dans un quartier d'Athènes, avec toutes ses conséquences : l'affaiblissement des personnes, des motivations et d'autres biens. Tous les cinq deviennent les protagonistes d'un même meurtre. Un roman de monologues, où tout - même le crime et l'abnégation - se fait de la manière la plus conventionnelle : sans la volonté de l'auteur ou avec la mauvaise victime...

La ville se noyait. Moins de voitures, moins d'habitants, un modèle réduit. La riposte était plus morbide encore que le virus. De l'Acropole à Faliro Delta, de nouveaux fleuves faisaient leur apparition. Quel que soit leur cours, ils n'échappaient pas à l'attention des scientifiques en uniforme jaune et en quête de prédictions sur l'avenir. Ces immeubles formant l'épine dorsale d'Athènes, eux qui jadis penchaient sensiblement les uns vers les autres, déraillaient depuis des mois et marquaient leur territoire. « Danger ! » se lisait dans toutes les langues et nuances. Les passants, qui divergeaient toujours les uns des autres, différaient aussi par leurs idées – alors révélées par le masque choisi et la manière de le porter. Seule la pensée des vagabonds qui écumaient les ordures restait vague, d'autant qu'ils portaient des masques bon marché, comme pour afficher leur disposition à se rassembler. Il ne restait de temps pour presque rien à présent. Juste pour se protéger. L'ennemi invisible achevait le cycle des humains, l'heure n'était plus aux raisonnements ni aux grands discours – demain et c'est tout, cet étouffoir divisé en vingt-quatre unités. La lutte de chacun était devenue source de tristesse.

… PFFF !

J'ai encore virevolté avec fougue, effectuant des gestes que je ne me connaissais pas. Les pirouettes improvisées doivent naître du désespoir – sinon quoi ? – l'être humain a d'abord fait l'expérience du deuil avant celle du plaisir.

Cette pensée me vaudrait, dans d'autres circonstances, l'exclusion.

Je me suis figé au centre de la pièce, prêtant une oreille attentive à mon corps. Pas un bruit, pas la moindre dissonance inquiétante au niveau respiratoire. J'ai de nouveau consulté le

thermomètre : 37,9. Son caractère objectif se brouillait à mes yeux. J'aurais pu lire 37,8 ou 38. Pas vrai ? Il suffisait d'un infime manquement de la matière, d'une variation imperceptible dans la prise de température, d'un indice de sensibilité chinois défectueux ou encore de la peur excitante qui germait en moi.

Tout de même, 37,9, trois jours de suite ? Matin, midi et soir ? Ce chiffre, et rien d'autre, juste une fièvre que je ne ressentais pas et que je n'aurais certainement pas enregistrée sans les ordres avisés de la Firme : prendre sa température trois fois par jour, à la même heure à chaque fois.

Le thermomètre appartient à la Firme. Tout comme moi. Ça me console de penser que je suis l'une des quarante mille personnes à tester le vaccin et parmi le millier constituant la « Pointe de la Pointe » — pour reprendre les termes nous désignant dans le contrat. Je peux, à tout moment, prendre mon téléphone pour parler à une voix de femme chaleureuse qui se trouve, là où elle se trouve, rien que pour moi. Elle n'a pas le droit de connaître mon nom, ni moi le sien. Nous n'avons pas besoin de code, prénom ou pseudonyme. « Je suis », « tu es », et inversement, nous suffisent. C'est plus sûr ainsi. Nous restons inconnus l'un pour l'autre, des inconnus familiers néanmoins puisque nous nous tutoyons. Et à bien y réfléchir, il se peut que l'emploi du singulier entre nous montre que la Firme ne s'embarrasse pas avec les politesses.

Pour la Voix, je suis le fruit d'examens, indices et valeurs, même s'il lui arrive de consigner avec diligence mon humeur et d'autres éléments plus personnels qui ne sont pas dans le questionnaire qu'elle a, je le parierais, sous les yeux. Enfin peut-être que si. Il s'agit sûrement de l'un de ces questionnaires dernier cri conçus à l'aide d'algorithmes, à la pointe de la technologie, comme tout ce que la Firme utilise : du paillasson à l'accueil, qui te guide et change de couleur si tu ne suis pas

correctement les indications, aux médicaments qui sauvent la vie et à ceux qui te l'enlèvent.

C'est le troisième jour aujourd'hui… Peut-être que je me répète ? Et alors ? Je suis seul… Est-ce que je sue ? Respiration rapide !

… pfff !

La Voix va bientôt m'appeler. Je n'ai perçu chez elle ni hier ni avant-hier la moindre hésitation. Toutes les éventuelles contre-indications somatiques ont été prévues et je me retrouve enchaîné comme Prométhée. J'ai noté qu'à maints égards, la Firme réclame la confiance aveugle de l'autre partie, ce qui témoigne d'une exigence messianique. Les représentants de la Firme prennent ma totale confiance pour acquise. J'y ai souscrit d'ailleurs, elle est mentionnée dans le contrat que j'ai signé. Cela me semblait logique, puisque la Firme peut vaincre la mort. Elle l'a prouvé une dizaine, voire une centaine de fois jusqu'à aujourd'hui.

Hier et avant-hier, la Voix a demandé : « Du changement ? » et j'ai répondu « 37,9 ». À sa réaction, je n'ai pas compris si les 37,9 étaient prévus ou non dans la fourchette de valeurs que la Firme lui fournit. Elle n'a tout simplement pas eu de réaction. Les autres questions ont fusé dans la fraction de seconde suivante.

« Autre chose ? Faiblesse ? Fatigue ? Léthargie ? Perte d'appétit ? »

Puis elle est passée aux données quotidiennes concernant mon alimentation, le nombre d'heures de sommeil, mon taux d'oxygène, etc. Peut-être devrais-je la tester en lui répondant par l'affirmative. Maintenant que j'y pense, c'est aussi bien que je ne le fasse pas. On ne sait jamais. La Firme ne doit pas prévoir

les mensonges innocents, il y a beaucoup trop en jeu pour ça, des capitaux et des vies, et inversement — si seulement !

J'en suis au sixième jour de test. Enfin, pour être exact, à huit-mille-cinq-cent-quatre-vingt-deux minutes de son lancement officiel. Bon, officiel vaut seulement pour moi. Le lancement n'a pas eu lieu au siège nec plus ultra de la Firme, mais dans une morne ville de l'arrière-pays allemand.

J'ai pénétré dans les laboratoires de la Firme en soirée et en suis reparti vingt-quatre heures plus tard, sans avoir fait plus de cent mètres. Réception, salle de bains, entretien, nouvelles analyses en plus des examens médicaux complets effectués à Athènes, nouvel entretien, lecture du contrat de rémunération, lecture de la clause de confidentialité, première injection, instructions, fourniture de matériel médical personnel et consignes d'utilisation – même pour la prise de température ! –, repas léger, deuxième injection, salle de bains et départ le lendemain soir pour Athènes.

Il m'est recommandé, en dépit de mon souhait, de continuer à vivre comme j'avais vécu jusqu'alors et de ne rien changer à mes habitudes – c'est d'une importance capitale pour la Firme. Être le même ou tout du moins réussir à faire semblant de l'être. La Firme interdit deux choses : parler aux autres participants de l'étude sur le nouveau super Vaccin et « s'éloigner de l'algorithme hors échantillon », en me mettant, par exemple, à consommer de l'alcool ou en cessant de fumer.

Quoi qu'il en soit, ce que je vis me semble étranger. Et ça ne fait pas un mois…

Ma décision s'appuie sur un paradoxe : dans cet intervalle temporel qui détermine un maintenant vague et non mesurable, mon échappée ne se situe pas dans l'imaginaire, mais dans la réalité que j'avais, il y a un mois, un an, dix ans, vingt ans, etc. Fuir le présent ne me conduit pas dans un

lendemain hypothétique, mais un hier très concret. Dans le passé que j'avais et que j'ai échangé. Pourquoi et avec quoi ? Malheureusement les réponses me parviennent toujours avec retard et essoufflement, alors que depuis quasiment trois jours, je brûle de connaître toutes les réponses sur le champ.

Quand je glisse le thermomètre de la Firme sous l'aisselle, j'ai l'impression d'être devenu Faust par erreur. Pas besoin de l'y laisser longtemps. Qu'est-ce que je lis ? 38. Quoi ? Ma parole, qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi la fièvre est-elle encore montée ? Je regarde de nouveau le thermomètre et puis autour de moi comme s'il y avait quelqu'un d'autre, qui vais-je voir ?

Prudence, sang-froid, c'est bien ça qu'ils m'ont dit ? Quelle heure est-il ? Je m'arrête pour le consigner dans l'agenda de la Firme. « 23/02, deuxième prise de température : 38. » Magnifique ! Propre et lisible. Respirations.

…pfff !

Et maintenant ? Quand la Voix va-t-elle appeler ? Peut-être devrais-je le faire moi ? Quoi que, ce signe d'inquiétude de ma part n'est-il pas prévu ? Est-ce que ce 38 fait partie des normes de sécurité « évidentes » et l'algorithme va prendre ma réaction pour de la panique ? Il ne manquerait plus qu'ils me mettent sous anxiolytiques au moment où j'ai davantage besoin de me contrôler. Respirations désespérées.

…pfff !

Je suppose, à juste titre et en toute logique, que la réaction décontractée de la Voix à mon 37,9 invariant sur trois matinées, montre, selon toute probabilité, que je suis dans la fourchette définie par l'algorithme. Est-ce qu'un dixième de plus peut déclencher l'alerte ? Est-ce possible que je me retrouve aussi rapidement dans la zone rouge ? Pour un tout petit dixième ? Et qu'est-ce que ce dixième ? La logique et les probabilités sont

avec moi. Comment se fait-ce que 37,9 soit dans le vert et 38 dans le rouge ? Je suis certain que mon angoisse n'est pas justifiée. Et pourtant l'évidente « logique » ne me tranquillise pas. Dès que je ferme les yeux, le chiffre 38 s'impose à moi comme la mention « bientôt sur vos écrans » au cinéma. Suspense !

16 h 05. Est-ce que le vaccin a une influence sur le temps ? Non pas dans le sens où il cesserait d'être une donnée quantifiable. Simplement, tous ces changements de paramètres dans les attributs physiques du temps n'entraînent-ils pas sa modification soudaine ? Par exemple, les deux jours après le vaccin, je me sentais plutôt exceptionnel, comme un père ayant la possibilité de donner naissance. Quelque chose de nouveau s'était implanté en moi et un espoir était né. Quand tout le monde criait gare au manque de temps et à l'impossibilité d'endiguer la maladie, je me sentais différent, puissant : j'avais/j'ai du temps, moi ! J'avais/j'ai pléthore de minutes, heures et journées pour lire, me promener, jouir et penser. J'avais/j'ai du temps pour moi. Je l'ai vacciné… Mon propre temps vacciné se mesure autrement, même si je ne pensais pas qu'il pourrait se mesurer en dixièmes de température.

16 h 15. Je prends place devant la table et regarde la télévision – sans le son. Je vois des Urgences dans des hôpitaux, des silhouettes blanches et vertes, des masques et des outils chirurgicaux, des cercueils, des tombes ouvertes à la va-vite et je n'entends rien. Je suis juste concentré sur les lits des soins intensifs pour essayer de lire les diagrammes de fièvre.

…J'ai besoin de foi, davantage de foi…

…Comment ai-je pu me retrouver devant le frigo ouvert ? Est-ce par faim ou s'agit-il de faux symptômes médicaux qui vont de pair avec ma peur ? Je recommence à transpirer.

Comme si un subconscient timide et malformé allait jaillir de la porte du frigo : et si j'étais dans l'échantillon placebo ? Et si, au lieu d'espoir, un mensonge servant uniquement une confirmation ordinaire et statistique germait en moi ? Et si la seringue avait contenu un simple sérum, et non un mélange d'ordres destinés à l'ARN de mes cellules ?

Est-ce que les dix mille euros crédités sur mon compte viennent compenser le coût d'une illusion qu'il faut assumer et supporter jusqu'au bout ?

16 h 25. Je change de chaîne et essaie de m'imaginer le son de ces images muettes. Je me dis que le thermomètre pourrait servir de télécommande… Sottises ! Je dois garder mon calme, si ça se trouve je peux continuer le livre que j'ai entamé pendant le voyage après le Vaccin.

Je suis sûr d'avoir été prudent. Qui plus est, la consigne de la Firme était avisée, elle me l'a répété un millier de fois et j'y ai souscrit autant de fois :

« Vous continuerez de suivre les consignes de sécurité. Vous vivrez comme si vous n'étiez pas vacciné.

– Et si je tombe malade ? ai-je demandé. »

Pour la première fois on m'a souri.

« Ne vous en faites surtout pas. La Firme sera à vos côtés. »

Je fais le serment d'avoir été très prudent : à l'aéroport, il n'y avait personne si ce n'est quelques employés et un assortiment de militaires et policiers. Pour compléter le tableau, il n'y avait que nous, les quelques personnes suspectées d'être dans le coup. Dans l'avion, nous étions tous éloignés les uns des autres et des hôtesses et stewards apeurés, et sûrement pas à un souffle de distance entre passagers. Comme si le vol avait lieu

dans le ventre d'un méchant dragon qui aurait pu se réveiller au moindre écart respiratoire.

Plus j'y repense, plus je m'interroge sur la facilité avec laquelle j'ai négocié ma confiance… Et si tout cela n'était qu'une farce sur la maladie ? Et si le martyre des dixièmes ne conduisait finalement qu'à la fin de l'illusion ? Au comble de la confiance que j'ai octroyée si frivolement. Si ça se trouve, je suis contaminé moi aussi et je me consume à petit feu.

Quelqu'un a toussé, je m'en souviens bien. Non pas dans l'avion, mais à l'aéroport Elefthérios Venizélos, dans l'un de ces escaliers roulants. Était-il devant moi ? Et si des postillons m'étaient parvenus alors que je suivais cette personne ? Je ne suis sûr de rien – je dois avouer que je n'y ai pas accordé beaucoup d'importance. Comment éviter un nuage de gouttelettes contaminées quand on est sur un escalier roulant ? Faire marche arrière ? Se jeter dans l'escalier contigu qui roule en sens inverse ? Hein ?

16 h 58. Sottises ! Je dois remettre de l'ordre dans mes idées. Même dans la pire des éventualités, j'ai de la chance. N'est-ce pas ce qu'ils m'ont dit ? J'ai la Firme à mes côtés, même si je fais les frais d'une illusion… Quelle heure est-il ? Super ! Le téléphone va sonner dans une minute.

17 heures. Il sonne :

« Oui ?

– C'est moi.

– Évidemment.

– Alors, comment ça va ?

– 38. Il y a 75 minutes.

– Faiblesse ? Fatigue ? Léthargie ? Perte d'appétit ?

– Transpiration.

– Bois du liquide et ne t'inquiète pas. À demain, même heure, bonne soirée.

– Un instant.

– Certainement…

– Je dois savoir, être au courant, dis-moi.

– Je ne peux pas t'aider. Je ne connais même pas la personne qui aurait la réponse à ta question. Ce sont les règles de la Firme.

– Tu en as d'autres comme moi ?

– Je regrette, je dois m'en tenir aux règles de la Firme. Si tu as besoin de plus de temps, je suis là pour toi, tu le sais.

– Oui, mais sans réponses.

– À des questions qui ne sont pas prévues. Bonne soirée ! »

L'obscurité s'installait. Encore une nuit d'hiver. Je venais d'allumer la petite lampe sur la table. Neutre et blafarde, on aurait dit que la lumière avait des intentions douteuses.

Je n'ai pas le droit de reprendre ma température. Les consignes stipulent en caractères gras que « la fiabilité de la prise de température dépend du respect des horaires indiqués. La prise de température au bon vouloir de l'autre partie est contre-indiquée. » D'après le planning, la prochaine prise de température a lieu demain à 8 h 30, avant le petit-déjeuner…

Je dois préparer mon dîner. Steak et salade au menu, avec un verre de vin rouge et une pomme. J'ai choisi ce menu qui doit juste correspondre à mon alimentation pré-Vaccin. N'est-ce pas tragicomique ? Une injection, un microdosage de

substances actives et tout à coup ma vie se scinde en deux, se classe en deux ères : celle pré-Vaccin et celle post-Vaccin.

Le Vaccin n'a pas encore produit « d'effets indésirables ». La Firme s'y intéresse fort en ce moment – j'appartiens à l'échantillon concerné, ce qui suscite chez moi une angoisse permanente. Le sentiment de solitude, résultat d'une introspection éprouvante, fait certainement partie des effets indésirables. Mon environnement est devenu flou et froid. N'a de sens, que ce qui se passe en moi. Je ne veux pas me dérober à la moindre chose qui se mobilise ou change en moi. Et les pensées changent, car la familiarité, l'analogie avec les mots de l'ère pré-Vaccin est renversée. Les propositions que j'élabore depuis six ou sept jours et mes associations d'idées semblent aussi sèches que la définition des termes médicaux dans le dictionnaire. J'espère que c'est temporaire…

Le steak est délicieux, mais sec. C'est la première fois que je fais si clairement le lien avec un animal qui a été tué, la disparition des animaux pour alimenter le vivant.

Je me prends le front de façon réflexe. Impossible de dire si j'ai chaud ou pas. Je n'en ai aucune idée. Je m'enfonce toujours plus dans une relativité globale qui ne fournit aucune réponse à la prise de température. Je saisis mon verre de vin et change de place. Confortablement installé à la fenêtre, je regarde la ville, sans la voir, je me contente de contempler mon reflet dans la vitre. Je songe à l'expression « là dehors »… Une illusion de plus ? Pourtant la rue éclairée deux étages en dessous est là, sous mes yeux, je veux dire, elle va quelque part et certainement pas à « l'intérieur »… Et comment être sûr qu'elle conduit là-bas ?

Ce serait bien de parler à quelqu'un, mais je n'y ai pas droit – pas d'échange en dehors des banalités d'usage. Les confidences sont interdites. Si j'ai besoin d'aide, la Firme se

chargera spécialement de mon cas, et je peux m'entretenir avec l'un des leurs, mais ce n'est pas pareil. Je souris à mon reflet dans la vitre. Et si cela m'était autorisé, à qui parlerais-je ? Inutile d'envisager une réponse : elle est liée à ma vie pré-Vaccin. Beaucoup de sacrifices sont nécessaires pour devenir cadre supérieur à la Banque.

La première gorgée de vin m'évoque immédiatement du sang…

Je tousse ! Je m'écarte aussitôt de la fenêtre, comme si la ville au-dehors en était responsable, mais la toux persiste. Je dois boire du vin, de l'eau, quelque chose… Sang-froid ! Respirations !

Je l'entends très nettement, il y a un sifflement de faible intensité quand j'inspire et j'expire.

Je remplis et vide mes poumons encore et encore. La sibilance est là, c'est elle qui provoque la toux. Dans le miroir de la salle de bains, je vois une barbe grise sur un visage rubicond. Est-ce à cause de la fièvre ? Je vais prendre ma température même si ce n'est pas prévu… C'est parti. Je reçois un SMS dans la seconde qui suit. La Firme m'explique : « Il est rappelé que l'usage du thermomètre n'est pas autorisé en dehors des trois prises de température quotidiennes. » C'est quoi ce truc ?

38,3. Je tousse à m'en étouffer, mes yeux se mouillent, mon âme tremble…

J'appelle la Voix.

« Oui.

– C'est moi. 38,3.

– Il ne fallait pas.

– Sifflement dans les poumons et forte toux.

– Il ne fallait pas. Seulement trois fois par jour.

– Qu'est-ce que je peux faire ?

– Il ne fallait pas, je ne peux pas discuter de valeurs et symptômes en dehors du cadre.

– Je prends quelque chose contre la fièvre ?

– Il ne fallait pas.

– Contre la toux ?

– Il ne fallait pas.

– Tu es humaine ou robotique ?

– Je suis humaine et on se parlera demain. Garde ton calme et fais tes respirations. »

Humaine, ça veut dire quoi au juste ?

Une machine intelligente aurait des réponses complètes, peut-être en étant raccordée à une personne ou à une super banque de données, que sais-je, mais elle trouverait assurément le moyen de répondre et pas de réciter des fragments de texte manifestement à portée d'une Voix-humaine. Qui plus est, la machine intelligente serait affranchie de tout sentiment d'obligation envers les consignes de la Firme. Comment une machine pourrait-elle ressentir quoi que ce soit ? L'intelligence et la conscience morale sont deux choses bien distinctes. L'intelligence ne punit pas, la conscience si. Elle serait, par conséquent et par définition, épargnée par la gamme infinie des réactions humaines. La machine est un souffle objectif…

Au stade où j'en suis, je ne sais pas ce qui me manque le plus, un être humain ou une machine ? Cette pensée ne constitue certainement pas un motif de renvoi, au contraire : l'efficacité, soit elle se mesure, soit elle n'existe pas.

En tous cas, ce qui prime à présent, c'est de croire que le temps ne m'est pas encore compté. Pas vrai ? Je ne serais pas en train de sombrer dans la maladie alors que personne ne se préoccupe de me faire un test de dépistage ? Non ? Je suis sûr que le temps ne m'est pas compté…

S'agirait-il des effets secondaires du Vaccin ? Et si je n'avais pas attrapé la maladie ? Et si ce n'était pas un effet « placebo » et que je me trouvais déjà dans la zone grise des effets secondaires ? N'y pensons même pas !

Peut-être que je devrais mettre mon temps à profit, mais je ne sais pas comment… Qu'est-ce que je faisais il y a six, seize, vingt-six jours ? Quelle heure est-il ? 19 h 50. Même pas huit heures du soir… Et si je matais la télé, une série peut-être – non, je refuse de telles attaches, je veux faire quelque chose à présent qui rapportera aussitôt et pas dans plusieurs épisodes… Un bon livre peut-être ? Non je n'ai pas besoin de devenir une meilleure personne, parce que c'est cela, en plus du pronostic de l'algorithme de la Direction des Ressources Humaines de la Banque, qui m'a conduit là où j'en suis ce soir à 20 h 01.

Bon, et si je considérais les choses dans l'ordre : il y a deux ou trois semaines j'aurais sûrement fait une petite promenade, ou une grande, ça dépendait. J'avais l'habitude de commencer vers l'avenue, remonter jusqu'au premier trottoir et tourner à gauche au niveau de la place où je faisais un petit tour. Il m'arrivait de prendre un verre de vin ou un dîner, en général en solitaire. Je me souviens bien de l'odeur du caoutchouc brûlé et des *souvlakis*[1].

Bien souvent, mes virées avaient un motif professionnel. Les boutiques fermées, les petites entreprises de restauration

1 Brochettes de viande.

étaient à mes yeux des faillites, des demandes de prêt, des estimations et des attentes démesurées, des mensonges à adopter afin de les endosser. Dans mon bureau, à la Banque, je ne voyais que mémos, rapports, requêtes et propositions. Jamais d'humains, seulement des affaires envoyées par l'algorithme. Alors, au cours de mes virées, j'observais attentivement tous les commerçants et serveurs dont j'avais probablement brisé le rêve de devenir des entrepreneurs irréprochables et – qui sait – ils me reconnaissaient peut-être à la signature de leur demande – en général refusée. Oui ! J'ai la réputation d'être sévère. On me surnomme le « Bosco ». Pas un euro n'est décaissé sans ma signature. Pour en arriver là, j'ai dû passer des années dans l'ombre et faire preuve d'abnégation. L'ascèse des employés de banque est complexe et harassante. Les calories se comptent en « heures main-d'œuvre » telles qu'applicables et définies par la Direction des Ressources Humaines.

Quelque chose d'étrange vient juste de me revenir à l'esprit : il y a quelque temps, durant l'une de mes promenades, je suis tombé sur les vestiges d'un petit restaurant. Même les factures qui continuaient d'arriver jaunissaient aussitôt. Ça m'a rappelé mes années étudiantes, à l'époque où les restaurants servaient « un petit peu de *yiouvetsi* », mon plat de viande et pâtes préféré. Je m'étais alors dit, devant cette ruine, la seule chose qui a vraiment changé depuis ces années, c'était le choix du « petit peu ».

Quelle heure est-il ? 21 h 10. Et si je surfais sur Internet et m'intéressais au rendement des producteurs ? Pour ma propre gouverne, car demain je n'irai pas au bureau, j'ai encore quatorze jours à solder depuis l'été dernier. Sans compter les congés non pris durant tous ces étés…

La toux a cessé, mais mon front reste chaud. Allez, je tiens bon et garde mon calme ! D'autant que ça n'a aucun sens d'essayer de m'adresser de nouveau à la Voix.

Respirer, précisément, comme une machine. Je vais devenir l'outil intelligent dont j'ai besoin

… pfff.

Je ne sue plus. Et si je prenais un bain chaud ? Non, l'idée de l'eau sur mon corps nu me révulse. Je n'ai pas envie de mesurer l'étendue de mon déclin, ni de me voir dans le miroir – qui sait ce que l'eau pourrait rincer cette fois-ci ?

Inconsciemment, mais sûrement, je m'approche de l'ordinateur et clique sur le fichier « à régler ». Je m'attarde sur les délais associés à chaque dossier. Ah, mon souvenir était bon : le dossier n° 3848 est marqué en rouge par le système de la Banque. Je clique dessus et je te le donne dans le mille ! Société de transformation, zéro capitaux, chiffre d'affaires : trois-millions-cinq-cent-mille euros, pertes : 413 415,23 euros, trente employés coûtant 635 772,12 euros par an, dettes contractées auprès d'un tiers : sept-millions-cinq-cent-mille euros, valeur des immobilisations : douze-millions-cinq-cent-mille euros. Demande de prêt s'élevant à 1 200 000 euros, remboursable sur une période de dix ans à taux variable de 2,2 %. Je remonte vers les rapports de la filiale pour comprendre pourquoi, alors qu'ils l'ont évalué là-bas, c'est à moi, au central, que l'algorithme l'a envoyé. Je prends mon verre de vin et observe les données de la société. Une pensée me traverse : c'est comme si je contemplais un électrocardiogramme. Je comprends que ce « cœur » en particulier ne va pas tenir longtemps. Si j'étais un adepte de la médecine douce, je lui accorderais quelques années de plus. Mais je ne le suis pas. Ce « cœur » doit être transplanté pour survivre ou être absorbé par un plus gros.

La valeur de ses immobilisations et les éléments donnés sur ses pertes et prêts ne laissent pas assez de marge. L'organisme porteur doit mourir et son cœur – terrain et immobilisations – être transplanté.

Je sens des larmes rouler sur mes joues. Qu'est-ce qui me prend à parler de cœur ? C'est sûrement à cause du Vaccin, des dixièmes, de la toux, des Voix et tout ça. Je suis déstabilisé, poussé à bout. Je pleure sur le dossier n° 3848, alors que je ne me souviens même pas de la dernière fois où cela m'est arrivé. Je mémorise l'adresse de l'entreprise, par habitude, puisque toute mention spécifique a de l'importance pour l'algorithme. Je la reconnais ! Je passe devant tous les matins. C'est le grand bâtiment carré en face du bistrot où je m'arrête chaque jour pour un thé ou, plus rarement, un café et une barre de céréales. Si ça se trouve, j'ai échangé quelques mots avec des employés de cette entreprise. Nous avions/avons les mêmes horaires.

Je repose mon verre sur le côté et tape : « refusée ».

Je me sens mieux à présent. Comme si je me défendais vaillamment. Je revendique tout ce qui reste épargné par les épidémies et les vaccins. Il faut payer ses dettes. Certes, mais les dixièmes ? Ont-ils un coût eux aussi ? Comment les rembourser ?

Pourquoi je l'ai fait ? Pourquoi j'ai cherché sur Internet la page concernant les essais pharmaceutiques ? Pourquoi ai-je rempli le formulaire de la Firme ? Pourquoi ai-je répondu par l'affirmative au premier courriel, au second, puis au troisième ? Pourquoi me suis-je exposé à tant de dangers en effectuant deux trajets aériens et des déplacements en contrée inconnue ?

« Petit peu de… » Je me rappelle encore la typographie sur la carte de la cantine de mes années étudiantes. Je me souviens même que je prenais soin d'aller en cuisine pour constater la grandeur d'âme du cuisinier. Servait-il des parts d'orzo qui

avaient été assez proches de l'agneau pour que le « petit peu » contienne des flocons de viande invisibles ?

J'avais du mal à joindre les deux bouts quand j'étais étudiant, mais j'ai réussi grâce au soutien de deux ou trois âmes charitables. Elles m'ont offert du travail, ce que j'ai honoré jusqu'à la veille de mon entrée à la Banque où j'ai pris mes nouvelles fonctions. J'avais quel âge ? Vingt-cinq à peine et mon premier Master en poche. Monsieur Dimitris, mon superviseur, fit preuve de bonté en parlant de moi à son ami à la Banque. Il n'avait aucune raison de le faire, mais il l'a fait. Tout comme m'sieur Spyros qui m'a détaché de mon banc pour me placer dans son magasin où je chargeais-déchargeais des caisses de peinture et d'enduits. Il est même allé jusqu'à me placer dans sa famille, m'invitant sans faire exception aux déjeuners dominicaux. Lui aussi, je l'ai perdu de vue avec les années… Il est sûrement encore en vie, il n'était pas bien âgé. J'ai dit « merci » à l'époque, mais maintenant que j'y repense, je me demande si c'était suffisant et par qui j'ai remplacé ces braves hommes dans ma vie ? Je pense qu'on a toujours besoin de bonnes âmes désintéressées près de soi, pas vrai ? Ne sommes-nous pas dans l'obligation de nous entourer de personnes qui nouent pour nous des liens plus profonds ? Pouvons-nous vivre en solitaire ? Qui sommes-nous ? Qui serions-nous sans ces âmes charitables autour de nous ?

J'ai de ces idées ! Est-ce à cause des dixièmes ? C'est la peur incontestablement ! Tout n'est qu'une succession d'événements, je tremblote, la fièvre me fait frissonner…

Je ne cèderai pas ! Je clos définitivement le dossier n° 3848.

… pfff !

Quelle heure est-il ? 22 h 40. À la bonne heure, j'entre dans la zone indéfinie précédant le sommeil. Je n'ai plus besoin de chiffres à cet endroit, l'organisme est laissé sans surveillance.

Super ! J'ai la certitude que si je prenais ma température, je lirais un chiffre supérieur à 38, mais je ne le ferai pas, c'est décidé. Je vais alléger mon sommeil de tout fardeau. Ça me sera bénéfique, non ? Un être bien reposé, je pense, réagit différemment.

Absolument, mais vais-je y arriver ? Peut-être. Si je peux me reposer en quelques jours – mais comment savoir, c'est la première fois que j'essaie. À la Banque, on s'enorgueillit de notre fatigue, c'est le stigmate indiscutable de notre disponibilité.

Pourquoi ? Pourquoi j'ai préféré le hasard du Vaccin ? J'étais en bonne santé, prudent et sans fréquentations. Si j'étais tombé malade, je n'aurais pas souffert la pire des fins. Je suis encore jeune, pas le moindre relent de risques. Alors pourquoi je l'ai fait ? Pourquoi je me suis lancé dans l'aventure ? Comment ai-je pu croire que j'étais à l'abri d'un danger ? À vrai dire, depuis quand devrais-je ressentir un danger ? Non, je ne pense pas à tous ces dangers quotidiens, ceux-là quand on s'y habitue, ils nous endorment. Je parle des autres, ces dangers inédits, qui accélèrent le rythme cardiaque : une liaison interdite, une plongée dans les rochers, une pratique de désobéissance manifeste.

En honnête Bosco, je n'étais pas en charge des dangers à la Banque. À l'évidence, il n'était pas permis que je me laisse atteindre par leurs conséquences, mais pas plus que dans le passé. J'ai toujours pris soin d'éviter les zones dangereuses. J'essuyais les refus, je me soumettais à la hiérarchie. Déjà sur les bancs de l'école, les enseignants disaient de moi : « pondéré, sérieux, mature ».

Peut-être est-ce à cause de mon âge ? Qu'est-ce qu'il a mon âge ? Je suis encore jeune, la Firme me l'a dit. Et si les effets secondaires du Vaccin étaient les signes avant-coureurs

d'un épouvantable calvaire sans appel ? Et si les symptômes n'étaient pas dus à la maladie, mais au Vaccin ? Et si une cellule en moi s'affolait ou quelque chose de latent s'était réveillé ? Plus j'y songe, plus cela me paraît probable.

Qu'est-ce que c'est ça sur ma main ? Oh mon dieu, du sang ! D'où sort-il ? Je cours à la salle de bains, c'est mon nez, je m'asperge le visage d'eau froide et sueur chaude. C'est la première fois, je n'ai aucun souvenir d'hémorragie ou de souci du genre.

Mes respirations et pas de panique ! Absolument, jamais je n'ai eu de problèmes de santé. Du point de vue physique je veux dire, les autres, les psychologiques, je n'en parle même pas, comment aurais-je pu ne pas en avoir en tant que cadre supérieur à la Banque ? Je ne me berce pas d'illusions, les comportements incohérents autour de moi sont si habituels qu'on pourrait encore les interpréter comme des comportements normaux. Et pourquoi ne le seraient-ils pas ? La nouvelle « normalité » est toujours plus influente que l'ancienne « normalité », c'est ainsi que le naturel se crée à chaque fois. D'ailleurs, c'était le sujet de mon deuxième Master : « L'impact de la consommation sur le rendement des prêts en période de dépression économique, l'exemple de l'Allemagne de 1922 à 1932 ». Je souris, car mon superviseur de l'époque, un Allemand, m'avait demandé d'un air comploteur si j'avais délibérément omis l'industrie de l'armement.

Le sang s'est arrêté, peut-être que la toux a fait sauter un petit vaisseau sanguin. C'est probable, non ?

La vérité, c'est que j'ai mieux étudié l'économie allemande de l'entre-deux-guerres que mon propre corps. C'est sûrement la raison pour laquelle tout me semble probable alors qu'en même temps tout est aboli par la peur d'une conspiration inconnue s'ourdissant en moi. Pourquoi j'ai mis ce truc dans

mon corps ? Non, je ne veux pas me ridiculiser. Je repense à m'sieur Spyros et au professeur que j'ai exclu de ma vie. Tout de même, j'ai souvent pensé à eux – pas d'autoflagellation. Enfin, après deux ou trois ans, j'ai cessé de décrocher le combiné pour leur souhaiter une bonne fête.

Avais-je le temps ? Bien sûr que non ! J'étais le premier arrivé à la Banque et j'en repartais le dernier. Je ne laissais rien en suspens. J'avais déclaré la guerre à l'inertie des millions qui passaient entre mes mains. Je ne pouvais pas permettre que les maxima ne rapportent rien à la Banque, même pour un bref moment.

Les éloges et les bonus obtenus en continu montraient que j'effectuais mon travail comme il se doit et de façon responsable. Et les promotions, qu'était-ce d'autre sinon un message général à ces milliers de collaborateurs ? J'étais – je suis – le bon exemple, ma trajectoire peut même être bénéfique aux autres, s'ils la suivent. Alors, tout va bien ! Certes, je ne suis pas monsieur Dimitris ou m'sieur Spyros, mais je suis malgré tout une personne qui a donné le bon exemple. N'est-ce pas la preuve que j'ai, moi aussi, semé le bien autour de moi et auprès de mes collègues ? En toute sincérité en plus ? Ai-je revendiqué quoi que ce soit de ce que je leur ai apporté ? Non !

Encore une question récurrente : est-ce que le bien arrivé par hasard, qui ne répond pas à un objectif, vaut autant que le bien qui se produit de façon ciblée ? Il me suffit de penser que le mal effectué involontairement ne pèse pas autant que le mal qui se produit de façon délibérée. Et si je commençais par là : par le mal que j'ai fait en coupant le robinet à tous ceux qui étaient dans le besoin. Est-ce que je les connaissais ? Avais-je pour objectif de les blesser personnellement ? Me suis-je réjoui de leur banqueroute ? Bien sûr que non ! Je n'ai nui à personne expressément par intérêt ou intention, personne.

J'ouvre de nouveau le dossier n° 3848. Les chiffres pullulent comme des vautours-griffons se régalant sur mon foie. Je fais de nouveau le lien avec mon hémorragie. Elle s'est produite peu après mon « refus ».

23 h 10. Heureusement qu'il fait nuit. Même les Érinyes s'assoupiront sous peu – à moins qu'elles ne restent éveillées pour capitaliser ce que cache l'âme créditrice de leurs victimes.

Mais pourquoi j'ai mis ce truc dans mon corps ?

« Donner le bon exemple », « contribuer considérablement au bien-être de vos compatriotes », ah les belles paroles de la Firme, par courriel. Dans la ville allemande, les employés se sont comportés comme si j'étais un être exceptionnel, un pionnier de la santé publique. Ça me plaisait bien. L'attribution directe de grands desseins à ma personne m'a définitivement permis de progresser. Mais comment cela a-t-il commencé ? Telle est la question qui me taraude. Quand donc a eu lieu le premier instant, la première pensée, la première réaction ? Pourquoi je ne me souviens pas ? Est-ce que je refoule des moments heureux ? Non il n'y en a pas eu.

Quoi qu'il en soit, il me semble évident que tout a commencé à une période marquée par un dossier en particulier, le n° 3250 sur la SA Karypidis. Je me souviens que c'est à ce moment-là que j'ai envisagé la possibilité de participer à des essais pharmaceutiques pour un médicament quelconque sur une maladie quelconque (les essais sur le Vaccin n'étaient alors pas connus), au moment où la Direction des Ressources humaines nous a adressé à tous les cadres supérieurs de la Banque un courrier interne portant ce vil qualificatif de mémorandum. Son motif concernait mon opinion défavorable sur le dossier n° 3250 donnée quelques jours plus tôt. Il faisait référence à un bien emblématique au cœur d'Athènes qui tournait au ralenti depuis des années comme entreprise de prêt-à-porter. Son seul

inconvénient, c'est qu'elle vendait uniquement des vêtements et chaussures de sa propre fabrication, que les consommateurs n'appréciaient pas vraiment, le chiffre d'affaires l'attestait. Le prêt que l'entreprise n'avait pas pu rembourser auprès de la Banque sur les dix dernières années était insignifiant par rapport à la valeur du bien. Gage que la Banque le vendrait en moins de deux, contre plusieurs fois le montant du prêt. Un tel événement en lien avec le centre-ville attira toutefois l'attention des journaux. Les Relations Publiques prirent soin de mentionner un tas d'articles qui parlaient de « spéculation inacceptable de la part de la Banque » et « d'indifférence à l'égard du social ». L'ensemble était étayé de photographies et témoignages de la cinquantaine de personnes environ licenciées par l'entreprise.

Les Relations Publiques en ont conclu que « l'image de la Banque s'était fortement ternie » et exigeaient dorénavant « de prendre en compte, dans le cadre d'une demande, tous les paramètres, et notamment les facteurs sociaux, plus particulièrement en période de crise et de peur généralisée des déposants ».

Quelques jours plus tard, le propriétaire très âgé de la Société Anonyme en faillite a tué sa femme grabataire avant de se suicider.

Comme c'est étrange ! Le sang se manifeste de nouveau tandis que je repense à tout ça, au passé. Je le sens sur mes lèvres, il coule sur mon menton.

C'était donc à ce moment-là ! Précisément cet après-midi, dans cette chambre même que j'ai songé pour la première fois à devenir rat de laboratoire. Je l'ai pensé en ces termes : rat de laboratoire. Plus tôt ce jour-là, dès le matin, à la Banque, j'avais ignoré une salve de reproches. Le midi, rebelote. Je n'en avais pas compris la cause – je ne lisais rien d'autre que les

revues économiques et les journaux électroniques. Ensuite j'ai lu le communiqué de la Banque : « exprime son grand regret », blablabla, « plus d'empathie », blablabla, « plus d'efforts à l'avenir », blablabla. Sauf qu'ils ne me l'ont pas craché au visage.

Je ne suis pas sorti de mes gonds, je n'en avais pas le temps. Les jours suivants j'ai passé au crible tous les détails du dossier n° 3250. De façon systématique et exhaustive… J'ai transmis les évaluations à l'algorithme et les mêmes options sont ressorties. J'ai regardé si j'avais ignoré des paramètres ou des éléments que je n'avais pas remplis. Il n'y en avait pas. Il n'y avait rien de plus et rien ne serait ajouté par la suite. Après coup, la Banque a passé l'éponge : « On continue, grand joueur ! » C'était l'expression préférée du PDG. Comme pour me le rappeler encore et toujours, même en secret, sinon ils auraient modifié l'algorithme. Un après-midi cependant, je me suis éloigné aux yeux de mes collègues, vaincu. Je l'ai senti venir les jours qui ont précédé. Ils n'ont pas eu besoin que je cherche quoi que ce soit, ils me l'ont hurlé sans me le dire, sans même me regarder. Je me suis senti pareil au photocopieur dans l'entrée ou à l'algorithme. Comme s'ils n'avaient fait que me supporter durant toutes ces années.

Je n'ai pas informé la Banque de ma participation aux tests vaccinaux. J'ai demandé le solde de mes congés au service du personnel, j'ai signé les documents et me suis chargé des dossiers en cours. J'ai réglé la note à la cafétéria et fermé la porte de mon bureau.

Les semaines suivantes, la correspondance avec la Firme et les premiers examens dans la clinique privée choisie par ses soins m'ont aidé à bien avancer, à écarter de ma mémoire les cris d'orfraie à la télévision et les titres mensongers des journaux sur l'affaire concernant le dossier n° 3250.

Peut-être ai-je pensé donner le change avec le Vaccin – sans verbaliser, je n'ai jamais été bon à l'oral. J'étais passionné par les essais en cours, je croyais être sorti de mon trou et me dresser devant le nuage jaune de « gaz moutarde » en provenance des tranchées allemandes. J'allais prouver combien tout le monde se trompait à mon sujet. Oui, j'ai assumé des responsabilités – toute ma vie durant. J'ai assumé les responsabilités qui m'incombaient.

Alors là, je progresse à grandes enjambées. C'est justement ce qui circulait au sein de la Firme : « Assumez vos responsabilités sans vous poser de question », je l'ai dans ma boîte mail.

00 h 05. Je ferais mieux de m'allonger, passer en revue tous ces faits ne m'aidera pas, cela ne changera rien au maintenant et ne l'expliquera pas non plus. Je pense, euh, je te parle à toi qui es en moi, comment savais-tu que tu me conduirais ici aujourd'hui ? Je n'ai pas d'autre choix que de te pardonner. Mais comment savais-tu ?

Oui ! C'est peut-être ça le Vaccin : une pratique du pardon.

00 h 35. Je n'ai pas le courage de changer mes vêtements, la transpiration colle à ma peau, c'est bon signe, non, ça va faire chuter la fièvre ?

Dans moins de sept heures, je saurai, la Voix sera fidèle à notre rendez-vous.

Peut-être s'agit-il d'une procédure normale d'amortissement des immobilisations de mon organisme, une sorte de purge.

Quand le vent souffle, Athènes frissonne. D'un immeuble à l'autre, ses portes, fenêtres et baies vitrées se ferment les unes après

les autres, comme une vague, une vague de peur envahissante. Qui sait ce que le vent apporte avec lui ? Et si le virus avait des ailes ? La quarantaine exige des hyperboles, comme les contes de fées où les auditeurs s'assoupissent sur un dénouement heureux. La ville sommeille de plus en plus. À la tombée de la nuit, les rues se vident, même les pigeons délaissent les places. Les habitations semblent clore leurs paupières à mesure que les feux s'éteignent à l'intérieur. Dehors, la nuit revêt la couleur des ambulances. Le contraste avec la journée s'accentue. Les vêtements et draps étendus au matin sur les balcons semblent être les premières libations – magiques – au jour. Retour à la grotte ancestrale, à la solidarité sans besoin de se justifier. D'aucuns chuchotent que la période est très dangereuse pour les gens en trop. Ceux-là s'exilent au fond de la grotte — qu'ils n'engendrent surtout pas de nouvelles peurs.

Non !

Non, non, non et non ! Je leur ferai la guerre ! Leurs mensonges, je vais les déchiqueter ! Ils vendent la peur et la panique. Ça les arrange de nous rendre dépendants, ces fourbes à leur guichet. Mais moi je ne suis pas fourbe, et mon père non plus, c'est encore un innocent, « je ne savais pas/je n'ai rien demandé ». Et là-dessus ? Ils nous envoient l'addition !

Dans cette société de merde, le droit s'applique « au cas par cas » et la décision de la Banque signifie tout bonnement : « Moi, la Banque, je prendrai mon argent, pas juste le montant ni son double, mais dix fois plus – et vous autres, allez vous faire foutre ! »

Je me tue à lui dire, à mon père, depuis des années, mais pour ce grand têtu, le monde est tel qu'on lui a enseigné :

« Il n'en va pas autrement ». Que dire alors ? Il a ses propres yeux pour constater que ma mère va mourir à la maison (où trouver les fonds pour une clinique ?) et que je vais continuer à tourner en rond comme un migrant inadapté et dépressif dans un angle plan.

« État d'urgence », « crise mondiale », « pandémie », « tous ensemble » et ces formules à la con. Ils en testent de nouvelles, grandioses. Les anciennes se sont avérées mensongères et ils l'ont compris. Ils sont insatiables, sans être abrutis.

« Tous ensemble », hein, et comment ? La crise ne s'applique-t-elle pas aux saisies ? Ne vaut-elle pas non plus pour m'sieur Spyros et les dix mille autres dans son cas ? Qu'a-t-il fait m'sieur Spyros ? Quelle erreur a-t-il commise ? Qui a bouffé ses transactions ? Mon père, celui qu'on nomme m'sieur Spyros, pas un humain sur terre ne pourrait le blâmer.

Petit, j'étais fier de lui. Il m'a mené en bateau, certes, comme les parents le font avec leurs enfants. Peut-être n'avait-il pas d'autre solution ? Déjà qu'il ne parvenait pas à se révéler à lui-même, ça prend, quoi, toute une vie, il n'a pas réussi non plus à « répondre à ses obligations ». « Jusqu'au bout » comme disait ma mère avant qu'Alzheimer et un grave accident vasculaire cérébral ne la clouent au lit. Qu'est-ce qu'elle se raconte à présent ? Que les hommes autour d'elle l'ont empêché de respirer ? Dira-t-elle encore que c'est « la volonté de la Vierge » ? Est-ce fortuit si elle ne s'est jamais adressée à un saint au masculin ?

Je me promène. Ça fait trois ans désormais. Depuis que je suis rentré d'Amérique, je me promène. De midi au lever du jour. Que faire d'autre ? Dire que je m'occupe à quelque chose en marchant ? Même pas que j'observe les horreurs qui m'entourent. Non, la laideur existe, elle est partout, même si Soula dit qu'elle ne se trouve qu'en moi. Soula se fait bouffer

par les yogis. Ça les arrange qu'elle voie à l'intérieur tout ce qu'elle ne peut pas affronter autour d'elle.

La laideur cependant, moi, je la vois. Et je ne suis pas le seul, j'ai des compagnons. Elle ne nous laisse aucun répit.

Rien de nouveau sous le soleil, nous étions juste maintenus en état d'hypnose. Il n'y a qu'à voir m'sieur Spyros : il aurait pu avoir un rêve, il se contente d'observer les règles. Il le fait avec constance, et ce n'est pas ce que je lui reproche. Je lui reproche de continuer alors qu'ils lui renvoient la plaisanterie au visage. M'sieur Spyros n'a jamais été un fanatique, ça commence à peine, alors qu'il est carrément à court d'arguments, d'exemples et de la moindre once d'espoir. « C'est le règlement. » Voilà ce qu'il répète à longueur de journée, me lançant un ultimatum, à moi son fils. Soit je l'accepte, soit il ne me parle plus. Alors il s'enferme dans son silence et je me casse pour l'éviter. Quant à ma mère, que faire sinon sa toilette et son repas ? Il a beau la regarder et lui tenir la main durant des heures, il reste impuissant, m'sieur Spyros. Il ne voit d'ailleurs que les mains de ma mère, mon père.

Je n'en peux plus d'être à la maison.

Et voilà qu'on me dit de ne pas tourner en rond dans les rues pour cause de « quarantaine » ! À moi qui ai fait le tour de l'Amérique du Nord et du Sud en quatre ans, on me dit de rester sagement à la maison ? Sous prétexte qu'on est un danger les uns pour les autres ? J'ai vu pire, bien pire, et il y a ce que je n'ai pas vu, et ce que je ne verrai jamais. J'ai ressenti de la honte au Venezuela, au Pérou et au Chili à la possibilité que j'avais d'être témoin de la misère autour de moi. Moi, qui viens de cette république bananière insignifiante appelée Grèce. Moi, j'avais honte de me trouver là, et surtout, d'avoir la possibilité de partir quand ça me chantait… C'était un privilège, un emprunt, c'est ainsi que je vois la chance dont j'ai

dû m'acquitter. Elles sont en moi, toutes ces victimes muettes, ces zombies du « développement », je hurlerai pour elles…

Quand mon père s'est retrouvé dans l'impossibilité de payer les droits, l'université de Chicago n'a pas fait dans les sentiments : elle m'a embobiné avec un formulaire et m'a envoyé balader vers d'autres procédures sommaires, « calmement » et de façon « civilisée ». J'ai eu ma chance, je l'ai perdue, c'est ce qu'ils voulaient que je croie, mon père aussi !

Il fait moins le fier m'sieur Spyros, car au lieu d'un ingénieur en chimie, il a alimenté un agitateur pendant tant d'années.

Bon, ce n'est pas de sa faute si, tout à coup, la petite entreprise qu'il a fondée, qui avait prospéré et tenu bon durant quarante-cinq ans, périclite en l'espace de quelques mois. Celui qui ne pouvait pas n'est pas en faute, non. Celui qui continue d'y croire en revanche, celui qui accepte d'avoir « joué et perdu » a tort. Ah ça, oui, il aurait vraiment bien aimé jouer et prendre des risques. Mais ce qu'il ne comprend pas, c'est qu'il a perdu, parce qu'il n'est pas un joueur, parce que, pour ce qui est de la vie, il a misé sur la sécurité et les « informations » à la télévision.

Il y a quelques années de ça, quand monsieur Karypidis de Karypidis Prêt-à-Porter SA l'a contacté pour réclamer un devis de rénovation, mon père est revenu le soir à la maison en disant : « Ne t'en fais si tu n'es pas allé à l'université, tu iras à l'étranger. »

La mission était si importante ! Et à vrai dire, il l'a attendue la grande occasion ces dix dernières années. Il l'a gagnée à force d'abnégation : en faisant le pas de plus. Il s'est échiné à transporter des caisses de peintures et de vernis. Ce n'est pas qu'il se plaignait, mais la fourmi en lui bouillonnait

dans l'attente d'une rédemption : il fonctionnait en suivant les règles, quel idiot !

Il a investi ce qu'il avait et ce qu'il n'avait pas pour la rénovation du bâtiment néoclassique sur trois niveaux au centre d'Athènes de Karypidis SA. Il est allé jusqu'à brader certains produits. Mais il avait des réserves et ne s'inquiétait pas. Il avait toujours su à qui « tendre la main » – ah ce conseil de sa mère qu'il suivait à la lettre.

Or, dès la première année, Karypidis SA a fait faillite. Le vieux gérant est venu jusqu'à notre magasin pour tomber à genoux devant mon père, l'implorant d'être patient. Et c'est ce qu'a fait mon père, la vie lui avait très bien appris à être patient. Rebelote l'année suivante et l'année d'après. Il était pourtant sûr et certain, tout comme le vieux Karypidis, que la Banque accorderait un nouveau prêt, elle donnait à tout le monde à présent avec cette prétendue quarantaine, même aux grands propriétaires de navires. Le bien immobilier de Karypidis SA était le meilleur atout de l'entreprise — ça se savait sur tout le marché. Sauf que soudain, la Banque claque la porte au nez du vieux Karypidis, efface soi-disant les dettes de l'entreprise avec les impayés en cours et puis tel l'usurier d'un patelin de ploucs, il vend le bien immobilier et empoche dix fois sa valeur, laissant les fournisseurs, mon père et tous les autres Spyros, ainsi qu'une cinquantaine d'employés sur le carreau.

Je suis chez Soula, devant l'entrée d'un petit immeuble rue Solomos, près de la place. Je sonne et elle ne m'ouvre pas. Je suis tenté d'utiliser la clé qu'elle m'a donnée, mais je m'abstiens. J'empeste la misère et la colère, pour elle, je l'ai bien compris. Alors je vais marcher ! Au moins, le nuage de masques ne cache pas le ciel. Mais dans quelle direction, hein ? Qu'importe…

J'attire l'attention des grands-mères et d'une poignée de traitres. La raison : je ne porte pas de masque.

« Je peux courir encore plus vite que votre virus », j'aimerais leur crier au visage. « Vous allez me reprocher ça aussi ? »

Quelle connerie ce virus !

J'ai lu hier que « les études sur les vaccins font l'objet d'une nouvelle étude ». Trois volontaires, dit-on, sont morts, mais « Le Vaccin n'en est pas en cause ». Bah oui, c'est de la faute à ceux qui meurent. Pauvres gens, qui sait ce qu'ils espéraient et ont accepté pour devenir cobayes !

L'un des nôtres en fait partie, un Grec, c'est écrit, compte parmi les volontaires. Il se porte bien. Dès qu'un journaliste en a parlé, ils se sont mis sur sa piste – un abruti et tout le monde le suit. Il reste introuvable alors ils échafaudent des scénarios. Un journal parle d'« un homme politique notable », un autre d'un « amoureux déçu ». Allez comprendre… et après ils vous disent : « écoutez-nous, croyez-nous » !

Encore un trottoir pourri, je vais te le défoncer en moins de deux ! Ça me donne faim de marcher autant, mais avec dix euros en poche, ce n'est même pas la peine d'y penser. J'aurai bientôt vingt-huit ans et pas un euro par année d'existence.

Soula dirait qu'elle en a assez de mes jérémiades. J'ai compris, Soula, très bien compris. Je vois ce que tu fais, ou plutôt, ce que tu ne fais pas avec moi. Laisse tomber, bordel de, va récolter des feuilles de thé en Inde avec ton futur qui aura – je te le parie – « confiance en lui et les chakras ouverts ».

En fait, ça ne sert à rien de marcher. Je fuis chaque endroit où j'arrive, je suis con !

Depuis le banc où je suis assis, je mate un sans-abri plein d'années et de défaites. Et je pense à mon père. Est-ce que je le plains ou je le déteste ? La récompense a été de courte durée. Avant il vivait dans l'angoisse et les privations. Après – c'est-

à-dire maintenant – il vit dans le désarroi. Celui qui allait au-devant de ses créanciers pour les rembourser se cache à présent derrière les mains de ma mère.

Avant-hier celle-ci a donné un court instant l'air de reprendre ses esprits. Même si elle ne parle toujours pas. Est-elle encore de ce monde, qui sait ? Tous ces charlatans qui vont et viennent sans discontinuer ne nous disent que des idioties incompréhensibles.

Le vieux et moi, on s'est réjoui d'entendre sa voix, au point que m'sieur Sypros a déniché une bouteille de whisky et l'a ouverte – lui qui a le tournis dès le premier verre de bière.

Je ne me souviens plus du motif, mais nous discutions avec mon père des bonnes actions qu'il avait faites dans le passé…

Il y a vingt ans, quand la boutique tournait bien et que c'était l'abondance m'sieur Spyros avait engagé un étudiant pour le soulager du « chargement-déchargement » des livraisons. Il aurait pu embaucher un ouvrier expérimenté avec la même somme, mais mon père s'était amouraché du *Vasilakis Kaïla*[2] pour reprendre le surnom donné par ma mère. M'sieur Spyros l'avait repéré sur un banc alors qu'il était au bord de l'inanition. En parler me fait remonter des souvenirs, il l'invitait aussi les dimanches à déjeuner. Je me rappelle juste qu'il était grand et maigre. Mon père l'avait quasiment adopté. D'un coup d'un seul, bien des années plus tard, ce couillon lui annonce qu'il ne viendra pas travailler le lendemain, car il est embauché à la Banque. Depuis, il n'a pas reparu. Il avait digéré, semble-t-il, l'amour et les repas, disait ma mère. Il torpillait ses arrières, comme si la tablée dominicale et les repas n'avaient

2 Enfant prodige du cinéma grec des années 1960, habitué des rôles d'orphelin et d'honnête gagne-petit.

été que le règlement d'heures supplémentaires. Quoi qu'il en soit m'sieur Spyros n'a jamais dit du mal de lui. Il a ravalé la facilité avec laquelle celui-ci l'a oublié. Je me souviens, oui, avoir demandé à mon père s'il avait pensé à aller retrouver son étudiant. Il avait haussé les épaules. C'est à ce moment précis qu'on a tous les deux entendu ma mère dire distinctement : « Banque. »

J'ai regardé mon père d'un air perplexe, mais celui-ci a opiné du chef :

« Il occupe un poste très important à la Banque.

– Pourquoi n'es-tu pas allé le trouver, papa ? lui avais-je demandé. »

M'sieur Spyros était resté à tenir les mains de ma mère, si heureux de l'avoir entendue prononcer un mot. Il ne m'a pas répondu, il ne le souhaitait pas. Aurais-je dû lui dire que je ne le comprenais pas ? Ensuite, il a ouvert le whisky qu'on a bien descendu. Ce mot de ma mère, jusqu'alors tant honni, réussissait à soulager le poids qui plombait la maisonnée. Ah maman, cette vie pleine de malheurs ! Toi qui as subi tant de despotes, tous tes proches d'ailleurs. Est-ce pour cette raison que tu as émigré si profondément en toi avant de mourir ? Comment l'expliquer autrement ?

Et si je continuais vers Exarheia, je tomberais peut-être sur des connaissances à qui parler. Tous ces monologues finissent par me donner mal au crâne. J'ai ma dose.

Mais où avais-je la tête ? Hein ? La voie est barrée, sans issue, qu'est-ce que je m'imagine ? À quelle porte pourrais-je frapper ? Et pour quoi faire, hein, bordel de !

Le magasin de m'sieur Spyros, ces murs amnésiques, c'est tout ce qui reste. « Patience, tu vivras toi aussi, comme j'ai vécu », lâche-t-il inlassablement. Il remâche cette phrase

comme s'il disait « j'ai soif » ou « je vais pisser ». Le pauvre, il se persuade que c'est la vérité.

Je le plains, je suis désolé de voir la façon dont il essaie de se débarrasser du fardeau, cet « au-delà » comme disait le poète.

La faillite de Karypidis SA a fait place à la mort de son vieux détenteur. Et quelle mort ! L'ancien a tué sa femme avant de se suicider – et m'sieur Spyros a pleuré pendant des heures pour ces deux-là. Et puis l'état – et là ce sont les voyous de la télévision qui ont versé des larmes débectantes – « a levé les obligations fiscales de ses fournisseurs pour une durée de cinq ans. » La bonne blague ! Des escrocs qui se moquent du peuple et ça passe et on les élit. La boutique de m'sieur Spyros est endettée, à hauteur de 400 000. Si on déclare faillite et qu'on vend le bien immobilier, on peut réussir à toucher 40 000. Voilà ce qu'en dit le comptable. Et après ?

Si Karypidis SA avait obtenu son prêt et avait payé ses fournisseurs, le magasin de m'sieur Spyros serait solvable en ce moment et disposerait d'une marge de 200 000. Voilà ce qu'en dit le comptable. La question est de savoir si la Banque aurait tout pris pour elle. Or c'est là le cœur du problème : la Banque peut s'arroger ce qu'elle veut, en toute légalité, et payer ces guignols de la trempe du *Vasilakis Kaïla* – comment s'appelait le connard qui a trimballé mon père pendant tout ce temps ? Impossible de m'en souvenir. Dimitris ? Peut-être oui, Dimitris, le gratte-papier anonyme, l'incarnation intemporelle du « succès ».

Qu'est-il devenu ? Il a sûrement une famille, des enfants, un chien, deux voitures et une maison secondaire. Et pourquoi a-t-il disparu aussi soudainement ? Pour autant que je m'en souvienne, il a appelé une fois ou deux pour souhaiter une bonne fête à m'sieur Spyros. Que lui disait-il ? Il balançait l'une

de ces excuses convenues ? Que le temps passe à toute allure ? Qu'il était « dé-bor-dé » ? Ça me débecte !

Où suis-je à présent ? Rue Themistokléous. Un flic me lance un regard torve, il doit s'ennuyer. Je le dépasse. Moi aussi ils m'ennuient. Avec leur visière sur le nez, ce ne sont que des anonymes comme le Dimitrakis, le plus gradé à la banque, le cadre. C'était un requin ce Dimitrakis, même s'il avait alors de petites dents, je mettrais ma main au feu que ses crocs se sont allongés avec les années. Qu'il aille se faire foutre ce salaud !

Je vais où maintenant ? Retrouver ceux d'avant ? Eux aussi ont fini par m'ennuyer. Leurs ambitions s'arrêtent là où les flics arrivent. C'est de la daube tout ça, ces collectifs dans des jardins de dix mètres carrés, ces communautés équipées de Netflix, ces collectivités stupides et de mauvais aloi. Merde, la laideur est vraiment partout.

Mon portable sonne. C'est le comptable :

« Eh, où es-tu ? Je cherche ton père. On s'était dit qu'on allait discuter de l'acte, mais je n'arrive pas à le joindre depuis des heures.

– Quel acte ?

– L'acte de saisie du magasin. Il ne t'a pas dit ?

– Non, quelle saisie ?

– La saisie. Tu veux un dessin ? On va être saisis parce qu'on n'a pas rempli nos obligations. »

Je lui raccroche au nez. M'sieur Spyros n'aurait « pas rempli ses obligations » ? Celui qu'on doit appeler « m'sieur » depuis sa plus tendre enfance ?

Je lui passe un coup de fil. « Rappelez plus tard. »

Il ne répond pas non plus sur le fixe à la maison – et il a quitté le magasin ? De toute façon la ligne est coupée à cet endroit. Est-ce que j'en suis loin depuis Themistokleous ? Disons, trois ou quatre kilomètres.

Je reviens en direction de la rue Akadimias. Pourquoi mon père ne m'a-t-il rien dit ? Depuis quand attendait-il cet événement ? Quand a-t-il reçu le document ? Et au lieu de me prévenir, il a averti cette saleté de comptable ? Mais qui d'autre aurait-il pu appeler ? Personne, tu n'as pas d'amis, rien du tout, si ce n'est de la famille éloignée – ma parole m'sieur Spyros, tu es seul et vieux depuis ta naissance !

Tiens, au coin ici, il y avait une célèbre ouzérie. Il m'y a amené plusieurs fois alors que j'étais écolier, m'sieur Spyros. C'était notre secret. On arrivait tôt le midi, et ça y allait la cervelle arrosée d'huile et de citron, et les animelles poêlées, de pair avec les poussées de cholestérol qui faisaient hurler ma mère à cause de l'excès récent d'acide urique chez mon père. C'était son point faible, son unique fraude. Et j'étais son compagnon, son complice dans cette affaire. À l'époque, je n'avais pas compris, je me réjouissais juste que nous passions du temps à deux dans l'illégalité. Cette ouzérie n'existe plus, il y a un point de vente de paris sportifs à la place.

J'arrive à la statue de Kolokotronis, et si je prenais la galerie pour rejoindre Karayiorgi Servias ? Non, je n'y vais pas. À quoi il pense maintenant m'sieur Spyros ? Quel est son bilan ? Mon avis là-dessus ? Ça n'en valait pas la peine ! Rien ne vaut tout ça. Je ne sais pas si tu es en tort, si tu t'es bercé d'illusions, mais tu ne les mérites pas tous ces malheurs, ça moi, ton fils, je peux te le certifier.

Est-ce que je faisais moi aussi partie du problème, m'sieur Spyros ? Et si oui, depuis quand ? À cause de l'échec aux

« examens d'entrée » et de l'argent pour les Amériques ? Ou quand je suis revenu ? Toi qui m'expédiais pour faire du magasin une firme et moi qui te parlais de toutes ces victimes muettes de la Cordillère des Andes ! Qu'est-ce que tu étais à côté de la plaque à mon sujet, m'sieur Spyros. Tu n'as jamais compris que je haïssais la facilité avec laquelle tu te réjouissais de futilités. Combien de petite bourgeoisie en barre un enfant peut-il avaler ? Comment est-ce possible de grandir dans un monde aussi étriqué ?

Est-ce que c'est de ma faute ? Parce que je ne suis pas devenu un Dimitris ? C'est ça que tu me souhaitais, m'sieur Spyros ? C'est pour ça que les diplômes de ton Dimitris te donnaient la nausée et que tu lui servais plus de boulettes de viande ? Tu voulais en adopter un autre ? Ah la la Papa !

Est-ce de ma faute ? Oui, pas de savoir qui je ne suis pas devenu, mais de ne pas savoir la merde qui est arrivée. Qui suis-je ? Le fils de m'sieur Spyros un point, c'est tout. Quelle horreur, merde !

Je m'arrête devant cette papeterie. Elle est encore là. Depuis combien de temps existe-t-elle ? M'sieur Spyros m'y a conduit dès ma première année à l'école primaire. Et à toutes les rentrées jusqu'à la dernière année de lycée. Eh oui, même le grand garçon que j'étais venait ici avec m'sieur Spyros. Il a accompli sa mission jusqu'au bout. À l'époque, je pensais lui rendre service.

Je pique un sprint !

Je m'arrête au kiosque pour mater la Une des journaux : « Des syndromes rares ont causé leur mort. Feu vert pour continuer les essais vaccinaux. »

Que croire ? Les torchons rédigent ce que la Firme leur dicte. Je ne crois personne, pourquoi les croirais-je ? Quand ont-ils dit la vérité ? À propos de quoi ? Ils sont confortablement installés dans leurs châteaux, alors que nous on reste dehors. Le système féodal n'est pas mort, il mute comme le virus, endossant juste de nouvelles fonctions : il établit des frontières. Les sbires d'un côté et les soumis de l'autre. Et du haut de son château sur la colline le seigneur féodal domine, édicte les lois, les règles et distribue les amendes. C'est la merde.

Je suis déjà arrivé à Syngrou. Saleté de gens, saleté de ville, je regarde un salaud au volant de sa Jeep pleine de boue. Ça va chercher dans les combien ? Soixante, soixante-dix mille ? Ah, mon pauvre ! Tu y crois tellement que tu as déboursé tout ce fric ? Abruti va, à quoi ressemble ta vie si t'as épargné autant ?

Tiens et les *loukoumades* ! Chaque vendredi après-midi m'sieur Spyros passait par ici et rapportait des beignets encore chauds et pleins de miel. Il rayonnait en arrivant à la maison, son paquet « caché » dans le dos. Il se prenait pour Superman. M'sieur Spyros tirait sa joie de moments si simples… Qu'est-ce qui te réjouit aujourd'hui papa ? Qu'est-ce qui te donne du plaisir ?

C'est clair que ce n'est pas moi. Excuse-moi, papa, mais on ne peut pas passer sa vie à tirer sa joie des autres ! Tu te souviens de la dernière fois ? Des derniers *loukoumades* que tu as rapportés ?

Il y a quoi, cinq, six ans ?

Je revenais tout juste des États-Unis et retrouvais ma vieille chambre d'adolescent. Du sommet du monde, je réintégrais un patelin se donnant les airs d'une grande ville. La punition était violente, ignoble, comme si on me posait des fers aux pieds, aux mains, à la tête, partout et qu'on me disait : « Maintenant

que tu as vu tout ce que tu as vu, remets ta tête dedans.» Et ce à quoi il a pensé, m'sieur Spyros, cet après-midi-là, c'était à acheter des *loukoumades*. Il les a rapportés de nouveau en secret, avec le sourire craintif de l'homme qui sait qu'il ne peut rien de plus – ce que sa fortitude lui permettra ou non de l'admettre. J'ai pété un plomb. J'ai balancé les *loukoumades* par la fenêtre. Sans piper mot, il a ouvert la porte pour aller les ramasser dans la rue, me laissant à mon dilemme : est-ce que je le plains ou je le déteste ? Ah, jouer à culpabiliser est une deuxième nature chez les parents. Et à ce jeu tu excelles, mon Spyros.

Et voilà qu'on vient saisir le magasin ? Que va-t-on devenir ? Il n'y avait pas assez de toutes les impasses où tu m'as conduit ? Et je devrais t'épauler ? C'est ça que tu attends de moi, n'est-ce pas ? Ils t'ont parasité jusqu'à la moelle et maintenant ils te jettent à la porte. Et maman ? Que va-t-elle devenir ? Heureusement qu'elle ne capte rien, mais quelqu'un devra bien la prendre en charge. Ce sera qui ? Toi m'sieur Spyros ? Ou bien moi ?

Comme je déteste les circonstances qui nous assaillent en ce bas monde… Et tout me tombe dessus, d'un coup d'un seul. Je me relève pour partir ? Encore ? Mais pour aller où ? Y en a marre des «interdits» dus à leur quarantaine. Et j'y vais comment ? Avec quel argent ? Je pourrais me trouver un boulot. Où ça ? Sur la Cordillère des Andes ? Ici aussi, c'est les Andes. Et je vais trouver quoi ? Un job à deux-cent-cinquante euros par mois sans assurance ? Et j'attends les pourboires pour payer le loyer ? De toute façon, je vais quitter la maison, l'autre jour une connaissance me disait qu'il y a des centaines d'annonces de colocation – pour des gens «à part» – comme moi et toute cette génération.

Il y a longtemps, m'sieur Spyros m'a demandé ce que je voulais faire dans ma vie. J'ai répliqué « Je pourrais te dire ce que je ne veux pas ». Un coup de poignard aurait été préférable à un tel écart…

Enfin, il est sûrement le seul à m'avoir posé la question, non sans une réelle angoisse : rendons-lui justice. Il ne tient pas à savoir beaucoup ni comprendre beaucoup.

Masculin. Sorte d'homme inutile et démodé, le seul rôle qu'il ait joué pour se sentir bien. Il a assumé ses « responsabilités d'homme ». Sauf qu'elles s'avèrent médiocres et sans valeur. Ce genre de masculinité émasculée, plus personne n'en a besoin aujourd'hui. Pas même ma mère.

Et moi ? Quoi moi ? Moi non plus, pourquoi mentir à ce sujet ? C'est ça la vérité. Il me refile un fardeau dont je ne veux pas, qui ne me correspond pas. Les autres l'ont piétiné et c'est à moi d'essuyer les pots cassés ? Je lui avais déjà balancé ça en pleine figure. Et il s'était retourné, me sondant d'un air grave, vraiment anxieux, avant de me demander :

« Qui ça, mon garçon ? Dis-moi, fiston, qui me piétine ? »

J'arrive au magasin, il est fermé. Je regarde à l'intérieur, à travers le store, personne. Sur la place en face il y a un banc. Je traverse la rue et m'y assieds. Heureusement que le soleil est thérapeutique. Je m'allume une cigarette, je suis pile-poil en face du magasin de m'sieur Spyros. Je m'asseyais souvent ici quand j'étais petit. Maman m'y amenait. On regardait tous les deux m'sieur Spyros charger et décharger les caisses. Je le prenais pour Atlas. Sa force, son endurance et sa transpiration m'impressionnaient, tout comme son visage réjoui lorsqu'il s'avançait vers nous, des *tyropita* encore chauds à la main, pour s'assoir avec nous et prendre une « collation » comme il disait. On les a payés chers ces feuilletés au fromage.

Personne ne te demande jamais rien, mais toi qu'est-ce que tu exiges de toi ? Voilà ce qu'il me dirait à présent, m'sieur Spyros.

Je l'entends parler au *Vasilakis Kaïla* et ce dernier, gavé de boulettes jusqu'au tréfonds de son âme, regarder mon père comme si Confucius en personne s'adressait à lui ! Mais où est-il passé ? Et pourquoi m'sieur Spyros ne l'a jamais cherché ?

La cigarette me brûle les doigts. Je tire une dernière taffe sur ma clope, je dois me limiter, j'ai plus un rond. J'ai bien observé le mec assis sur le banc d'à côté, il fait le planton depuis quand ? Il porte des fringues stylées qui me font l'effet de loques. Il a l'air paumé, le regard lui aussi en direction du magasin. De temps en temps, il passe sa main sur son front, comme s'il prenait sa température. Il porte un double masque, un costume de marque et des chaussures en cuir dernier cri. Il semble plein aux as et en même temps anéanti et décrépit. Qu'est-ce qu'il a ? C'est des larmes qu'il essuie sur son visage ?

Je reviens à moi, téléphone à m'sieur Spyros et je l'entends enfin, sa voix épuisée.

« Qu'est-ce qui s'est passé papa ?

– Rien mon fiston, je suis là, avec ta mère.

– Et la saisie ?

– …

– Tu ne dis rien ? Il fallait que je l'apprenne par le comptable ?

– Ne t'en fais pas fiston, on va trouver une solution.

– Quelle solution m'sieur Spyros ? La boutique a fait faillite un point c'est tout ! »

J'ai crié si fort que le « sapé » sur le banc mitoyen s'est retourné pour me regarder. De face, comme ça, il me rappelle vraiment quelque chose, mais ces masques de merde n'aident pas du tout. Il est très mince, on dirait qu'il est malade, si ça se trouve il a chopé le virus. Ah ça, pour vous les riches, on va continuer de protéger vos châteaux et vos hôpitaux privés, j'en suis sûr !

Je m'en vais. Le « sapé » m'observe, me fait un timide signe de la main, comme s'il voulait me parler, je lui tourne le dos, *va te faire mettre toi aussi* !

Je pense au magasin : qui m'aurait dit que les caisses de peintures, vernis, pinceaux et même la chaux se réduiraient un jour à un acte de saisie ? Et maintenant ?

Le téléphone sonne. C'est Soula : « T'es où ? Tu vas à la manif ce soir ?

– Je ne sais pas, et toi ?

– J'ai yoga

– Ah !

– Tu vas bien ? T'as l'air un peu…

– Et j'ai l'air de quoi, hein, Soula ?

– Dépressif. »

Allez, va te faire, Soula. J'en ai assez de tous ceux qui m'interdisent d'être malade.

C'est horrible, ces masques partout, sur les visages ou jetés aux ordures. « L'usage unique est préférable » « Deux masques protègent mieux qu'un ». Et un et deux et trois, bande de nazes, prenez mes trois masques, je ne sais pas quoi en faire.

À la maison, les fenêtres sont fermées. Comme ça, le malheur ne s'échappera pas. Est-ce que je m'en grille une ? Mieux vaut pas, non. Eh, le mec en face là, ce n'est pas le « sapé » ? Et si c'était un flic en civil ? Aucune chance qu'il s'intéresse à moi, hein, à moins qu'il soit de ceux qui reluquent. Il me donnerait combien ? Je serre les poings et m'élance dans sa direction. C'est une poule mouillée, il s'est barré, il court comme si j'allais le passer à tabac. 'Tain, c'est n'importe quoi, je suis vraiment mal barré, qu'est-ce que je suis con, comment j'ai pu en arriver là ?

En général, m'sieur Spyros râle dès qu'il me voit sans masque à la maison. Il est obsédé par leur quarantaine. Il croit à tout ce qui se dit à la télévision et dans leurs torchons.

Mais là, surprise, m'sieur Spyros fait comme si de rien n'était.

« T'as faim ? J'ai rapporté des *dolmades*[3] de chez m'sieur Christo. Tu te souviens ?

– Le magasin n'a pas fermé il y a des années papa ?

– Ses enfants ont repris la boutique. Ils ont même gardé la cantine de Christo. Tu vas voir, mange et tu me remercieras, tu n'as rien mangé depuis ce matin, ce n'est pas bon mon garçon. »

Je lui arrache les *dolmades* des deux mains, je m'empiffre, je les engloutis par trois, par quatre, les avale quasiment sans mâcher. Je m'essuie les mains derrière moi, sur ma chemise et mon pantalon, l'huile dégouline sur mon menton.

« Tu as raison papa, super délicieuses, bravo aux enfants de Christo, de bons enfants, n'est-ce pas ? Ils ne se sont pas

3 Feuilles de vigne farcies.

barrés dans les Andes, eux ! Ils ont fait leur part du travail, pas comme ton fils, hein, m'sieur Spyros ?

– Ça ne fait rien fiston, il y a tant de gens qui meurent autour de nous, l'essentiel est d'être en bonne santé, le reste se fera tout seul. Tu es jeune, ne t'en fais pas, les occasions ne manqueront pas. Oui, tu connaîtras des coups durs, pourvu qu'ils ne soient pas contagieux. »

Je lui réponds quoi ? Que j'en ai marre de toute cette « bonté » ! Que ça se résume à de l'indifférence, de l'inhumanité.

Je tourne la tête vers la chambre à coucher.

Ma mère a ouvert les yeux et nous regarde.

Pour ne rien voir, je pars.

Les seuls à être rincés quand il pleut sur Athènes sont les bigaradiers. La mégalopole, elle, se dresse à l'instar d'un souverain pétrifié, d'un menteur ordinaire. Avec la pluie, le silence astral se teinte de mystère. Quelques pots d'échappement font résistance dans le lointain, à l'écart des artères principales – indice de circulation de la vie aux confins de la ville. Les rares promeneurs se dépassent toujours plus vite les uns les autres, s'exposant au danger à chaque instant. Les observateurs attentifs repèrent les premiers somnambules de la journée – généralement accompagnés de leurs chiens. Les masques accentuent la béance identitaire exprimée par la ville. Les statues sont dégradées, la coupole des églises dénudée, les places cachent des jeunes en colère, les galeries à arcades sont barrées, les parcs pris d'assaut par les athlètes, trublions et goélands. Tels des oasis du devoir accompli sans faillir, les feux de signalisation aux croisements sauvent la dignité de la ville : vert, orange, rouge. Vert…

Irlande

Tadhg Mac Dhonnagáin

Madame Lazare

Traduction de l'anglais par Clotilde Meyer (depuis une traduction du gaélique par Máirín Nic Con Iomaire)

Nominé par Literature Ireland

SYNOPSIS

Levana a toujours été fière de son héritage juif et des générations de femmes juives qui l'ont précédée. L'une de ces femmes est sa grand-mère, Hana Lazare, qui a élevé Levana dans une communauté juive traditionnelle à Paris. L'histoire d'Hana est celle d'un combat : enfant, elle a fui l'invasion nazie de son pays d'Europe du Nord, seul membre de sa famille à avoir survécu à la Shoah. Elle n'a jamais dit un mot de cette autre vie à Levana.

Mais à mesure que Hana succombe à la vieillesse et que son esprit devient de plus en plus confus, des fragments de mémoire émergent qui surprennent et intriguent Levana. Au fur et à mesure que la vieille femme révèle, sans le savoir, son passé, Levana remet en question tout ce que sa grand-mère lui a raconté. La piste la mène de Paris à Bruxelles jusqu'à la côte atlantique de l'Irlande, faisant en sorte que Levana s'approche de plus en plus de la vérité sur le terrible événement qui a défini la vie secrète de Madame Lazare.

Prologue

Baie de Galway, 1944

Elle aura beau faire, jamais Muraed n'oubliera cette nuit. Si loin qu'elle aille, si vite qu'elle parte, il n'y aura pas d'échappatoire. Le moindre geste de son corps appliqué à manier ces deux longues rames, la moindre bouffée d'air de l'Atlantique qu'elle aspire, la moindre goutte de ces embruns gelés vaporisés sur sa joue, le moindre petit craquement du currach qui l'emporte – tout cela restera gravé en elle.

Encore et encore, toute sa vie durant, cette scène sous la lune ne cessera de hanter son sommeil : elle et le garçon, battant le calme plat de la baie de Galway, dans leur hâte à rejoindre la côte avant que les étoiles disparaissent, avant que l'aube pointe au nord-est. Leurs deux corps à l'unisson, qui se penchent en avant puis en arrière en tirant sur les rames. Derrière eux, les îles d'Aran ; devant, la longue, la vaste côte de l'Irlande, où Muraed n'est encore allée que deux fois.

Tandis qu'elle agrippe les rames, qu'elle se penche en avant puis en arrière, elle lutte contre l'envie de faire demi-tour et de rentrer. De rentrer au cottage où elle a passé presque toutes ses nuits depuis qu'elle est en vie. De revenir en arrière, avant ce moment où elle a fait ce qu'elle a fait. Avant que Páraic ne s'effondre sur le dallage de la cuisine.

Ce ne sera pas seulement en rêve que le passé se rappellera à elle. Des années plus tard, à Paris, qu'elle soit prise dans la cohue du métro six pieds sous terre ou plongée dans le silence recueilli d'une synagogue, il lui arrivera de sentir soudain se refermer sur elle l'étreinte glaciale de cette nuit fatidique.

Elle sera ramenée alors à ce moment précis où elle s'arrête de ramer et pose une main sur l'épaule devant elle. Où le garçon se retourne pour lui faire face, en se tenant bien aux deux bords du currach. Elle pivote à son tour, enjambe avec précaution le corps gisant au fond du bateau, et tous deux se préparent à soulever Páraic en l'attrapant par les chevilles et sous les bras.

Puis, le corps de Páraic glisse dans la mer et sombre peu à peu tandis que le bateau tangue. Son bras droit coule en premier, puis sa tête, ses cheveux bouclés s'étalant telles des algues au contact de l'eau. Le bras gauche plonge à son tour, les deux membres à présent sont tendus vers les abysses. Son torse, ses mollets et pour finir ses deux pieds progressivement disparaissent – disparus à jamais.

Parmi tous les éléments du souvenir que son esprit forge cette nuit-là, rien ne l'épouvantera jamais autant que l'image du sang sur ses mains. Quand elle tente de les laver, un nuage sombre se forme dans l'eau, qui sourd de ses doigts écartés et s'étale en cercles concentriques. Dans toute la baie de Galway la tache sombre se répand, transformant la mer en un lac pourpre.

Alors, Muraed et le garçon se rassoient bien droit dans le currach, attrapent leurs rames et se remettent en route. Sous leurs pieds, dans les eaux millénaires de l'Atlantique, parmi les saumons et les dauphins, les crabes et les vers, un corps tombe, les yeux grand ouverts, les bras tendus, le cœur muet.

Páraic, parti cette nuit rejoindre la vérité éternelle. Sa sœur, vouée désormais à errer toute sa vie dans un brouillard de mensonges.

1

Levana, Bruxelles, 2015

Le petit garçon s'était roulé en boule, sa tête bouclée reposant sur ses genoux, qu'il avait repliés contre sa poitrine. Levana avait du mal à saisir le mot étrange qu'il étouffait entre deux sanglots. Elle s'assit par terre devant lui et lui parla patiemment, tout doucement, mais Saleh ne broncha pas. Tous ses camarades étaient partis depuis vingt minutes et, comme souvent, la grand-mère de Saleh était en retard.

Délicatement, Levana prit les mains du petit garçon dans les siennes. Il s'écarta brusquement, releva la tête et le regarda dans les yeux :

« *C'est à moi !** [1]

– Je parlerai à la Maman de Jaleel lundi, Saleh. On va le récupérer, ton nounours.

– *Mais c'est à moi !**»

Elle se leva et s'approcha d'une étagère, dans le coin bibliothèque. Elle attrapa un ours blanc qui traînait là, mais lorsqu'elle le tendit à Saleh, il la fixa de nouveau, la gratifiant cette fois-ci d'une torrentielle réplique en arabe.

1 En français dans le texte. Comme toutes les expressions marquées d'un astérisque (NdT).

C'est alors qu'elle entendit des pas dans le couloir. Une grande silhouette noire apparut dans l'encadrement de la porte. La grand-mère du petit garçon était enfin arrivée. Lorsqu'elle entendit les plaintes de son petit-fils, elle écarquilla les yeux. À l'appel de son nom, le petit courut à elle en pleurnichant, se jeta dans ses bras et enfouit sa tête dans le coton noir de son *tchador*.

La femme adressa à l'enfant quelques phrases laconiques. Levana n'avait pas besoin de comprendre son langage pour deviner ce qu'elle était en train de dire. Bientôt, la grand-mère lança à Levana un regard courroucé.

« *C'est à lui, l'ours, Madame. Où est-il ?** »

Cette femme-là était capable de faire un scandale pour cette histoire d'ourson. Une autre mère ou grand-mère aurait compris, mais pas elle. Si Levana n'enseignait à cette classe que depuis une semaine, il ne lui avait pas échappé que Jaleel était le genre de gamin qu'il valait mieux avoir à l'œil. Au moins, elle s'était couverte : lorsque, un peu plus tôt, elle avait pris soin de vérifier auprès du père de Jaleel que l'ourson appartenait bien à son fils, il lui avait jeté un « *Oui** » sec assorti d'un regard signifiant sans équivoque qu'il n'appréciait pas d'être ainsi soupçonné.

La grand-mère fouillait à présent le cartable de Saleh sous le regard du petit, qui espérait la voir réussir là où Levana avait échoué. Mais l'ourson n'y était pas.

« Attendez, Madame, dit Levana. Je vais chercher Fatima. Elle devrait pouvoir nous aider. » Fatima était dans son

bureau, en face de l'entrée principale, au beau milieu d'une conversation téléphonique houleuse. Levana ne l'avait jamais entendue si remontée : un tas de poubelles traînaient devant l'école depuis à présent une semaine, c'était scandaleux ; les odeurs, et le risque sanitaire pour les enfants. Jamais on ne verrait cela Avenue Leo Errera ni au Val de la Cambre, s'offusquait-elle. Brusquement, elle raccrocha, coupant court à la conversation.

« Fatima, lança timidement Levana, appréhendant la réaction de la secrétaire. Pourriez-vous m'aider s'il-vous-plaît ? J'ai là une grand-mère très en colère et… Vous pourriez m'aider à lui parler ? J'ai peur de ne pas dire ce qu'il faut. »

Fatima se leva de sa chaise, de nouveau parée de son sourire habituel. Tandis qu'elles se dirigeaient vers la classe, Levana lui expliqua l'affaire de l'ourson.

« Jaleel… , dit Fatima. Bon. Je parie que c'est son père qui est venu le chercher à l'école. »

Levana acquiesça.

« Sa mère vérifie toujours son cartable avant de partir. Le père est plus coriace. Mieux vaut ne pas trop en dire à la grand-mère. Nous parlerons à la mère de Saleh lundi. Elle comprendra. »

*****

Levana jeta un œil à sa montre, ajusta les lanières de son sac à dos et franchit les grilles de l'école. Elle aimait bien courir à cette heure-ci. Le quartier était calme, en général, et elle n'avait pas trop à ralentir l'allure. Au bout de la rue, elle tourna à droite et entra dans le parc Marie-José. Elle s'y sentait plus à l'aise que dans les environs immédiats de l'école. Il y avait moins de gens en boubous africains, moins d'hommes pour lui jeter des regards lourds de réprobation : une femme blanche, aux jambes nues, qui martelait le bitume !

Elle traversa le parc au pas de course, dépassa un vieil homme en fauteuil roulant, que sa femme poussait lentement. Puis un groupe de collégiennes frivoles, qui avaient investi la pelouse et gloussaient à qui mieux mieux, et plus loin une clocharde endormie sur un banc, la face rougie par l'alcool, du sang séché sur le front. Levana poursuivit sa course, en se concentrant sur le rythme de ses pieds. Pied gauche, pied droit, pied gauche, pied droit, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'emporté par ce balancement, son esprit lâche prise. Lorsqu'elle atteignit la grille à l'autre bout du parc, elle décida de continuer encore un peu. Ainsi, songea-t-elle, le temps qu'elle rentre à l'appartement, Armand serait peut-être prêt à dîner et lui raconter sa journée.

*****

Quand elle rentra, Armand était toujours installé à l'endroit même où elle l'avait laissé en partant. Il était assis devant son ordinateur, casque sur les oreilles doublé d'enceintes de part et d'autre de son écran, entouré d'un tas de gadgets électroniques. Sa main droite reposait sur un petit clavier et, tout en pianotant, il gardait les yeux rivés sur le graphe en dents de scie qui balayait l'écran devant lui.

Lorsqu'il aperçut Levana, il parut un peu affolé.

« *T'es déjà là ?**

– J'ai bien pris mon temps dans le parc, exprès pour te laisser travailler. »

Derrière lui, la porte de la cuisine était ouverte. Il n'y avait rien sur le feu.

« Je croyais que c'était toi qui préparais le dîner ce soir ? » lança-t-elle.

Il se leva.

« Assieds-toi une minute, et écoute ça, dit-il. Dis-moi ce que tu en penses. »

Elle savait parfaitement ce qu'il essayait de faire. Il voulait la captiver, l'impressionner suffisamment par son travail de la journée pour qu'elle le laisse rester encore un peu dans son flot créatif, tandis qu'elle préparerait le repas. Mais il avait aussi sincèrement envie d'avoir son avis, elle le voyait. Ses yeux marron la suppliaient de s'asseoir, d'écouter et de l'assurer qu'il était sur la bonne voie.

Levana prit place, non sans réticence. Posté derrière elle, Armand embrassa ses cheveux avant de passer le bras par-dessus son épaule pour ramener la piste au début.

« Donc, nous sommes dans l'obscurité, précisa-t-il, complètement immergés dans le son. »

Il appuya sur « play » et s'écarta légèrement.

Le paysage sonore emplit la pièce – cette musique tendue, obsédante qu'il créait grâce aux gadgets électroniques qui engloutissaient ses économies.

Aux accords de violoncelle qui ouvraient le morceau se mêlaient peu à peu d'autres sons : coups de feu, chute de missiles, explosions, sirènes d'ambulances et cris humains. Puis, régulièrement, tout s'arrêtait et une longue note tenue accompagnait des voix échangeant des propos précipités en français du Maghreb. Il y avait aussi de l'anglais, un peu d'arabe et d'autres langues encore que Levana n'identifiait pas. Ces voix tantôt parlaient doucement, tantôt fusaient en flots saccadés. D'après ce qu'elle comprenait, il était question d'une ville au soleil couchant, de marchés animés, de papillons survolant des jardins solitaires. Les voix parlaient aussi d'attaques de drones, de bombes qui explosaient sans avertissement sur des places noires de monde, de traversées nocturnes sur des bateaux surchargés, de corps s'abîmant dans la mer.

Les épaules d'Armand se balançaient en rythme, il l'observait du coin de l'œil, guettant sa réaction lorsqu'une voix ou un effet sonore particuliers se détachait du mix. Au bout de quatre ou cinq minutes, il repassa le bras par dessus son épaule pour arrêter la lecture.

« Alors ?

– C'est un boulot énorme, dit-elle. C'est vraiment puissant. »

Les yeux d'Armand pétillèrent de plaisir.

« Tu trouves ?

– Oui. carrément.

– C'est encore assez brouillon. Les voix ne sont pas mixées au bon niveau.

– Ça ne m'a pas gênée.

– Non, c'est pas bon. Et le rythme est trop régulier par endroits. Ce n'est pas censé être un morceau de musique.

– Tu devrais peut-être laisser reposer un peu, suggéra-t-elle doucement en se levant. Et faire autre chose. Préparer le dîner, par exemple. » Elle l'embrassa. En ronchonnant, il lui rendit son baiser.

« Encore dix minutes », dit-il en remettant son casque.

*****

Elle était en plein cours d'éducation physique, Jaleel faisait son cador, lorsque son téléphone se mit à sonner. Elle se hâta d'attraper son sac pour l'éteindre, mais en voyant s'afficher un numéro français qu'elle ne connaissait pas, elle fut prise de panique.

Elle dit aux enfants de s'allonger par terre et de ne plus bouger, comme des petites graines tombées d'un arbre en automne. Elle fila dans le couloir pour prendre l'appel. C'était un médecin, qui appelait d'un hôpital parisien. Sa grand-mère était tombée en faisant ses courses. Ils allaient la garder en observation quelques jours, mais elle n'avait rien de grave.

Non sans provoquer pleurnicheries et frustrations, Levana annonça aux enfants qu'ils retournaient en classe immédiatement. Passant outre leurs protestations, elle les guida à la hâte dans le couloir, s'arrêtant au passage devant le bureau de Fatima pour lui expliquer rapidement ce qu'il s'était passé et la prier de jeter un œil à sa classe pendant qu'elle parlerait au directeur.

Quand elle demanda quelques jours de congés, Monsieur Beauchene passa la main sur son crâne dégarni, pianota sur son clavier, consulta son écran, et secoua la tête.

« C'est impossible. Il n'y a personne d'autre à Paris ?

– Elle n'a plus que moi.

– Et vos parents ?

– Ma mère est morte il y a vingt ans, dit-elle. Elle baissa la tête, sonda la couleur de son vernis à ongles avant de relever les yeux. Et je ne connais pas mon père. »

Le directeur se pencha sur son agenda, tourna une page dans un sens, puis dans l'autre, comme si cela pouvait faire surgir une solution miracle. Le silence envahit la pièce. Levana se leva.

« Écoutez – il vaut peut-être mieux que je démissionne. »

Il la regarda, éberlué.

« Mais vous n'êtes là que depuis quelques semaines. »

Elle soutint son regard, attendant son verdict. Furieux, il marmonna quelques mots dans sa barbe, se leva et s'approcha de la fenêtre. « Je vous attends lundi prochain. Sans faute. »

*****

Le train venait de passer la frontière française, l'homme en face d'elle ronflait légèrement. Levana tenta de travailler à ses prochaines journées de classe sur son ordinateur, mais elle n'arrêtait pas de penser à Mémé. À ce jour où, quelques mois plus tôt, elle lui avait annoncé son projet de quitter Paris. Cela ne la réjouissait guère de s'éloigner d'elle,avait-elle expliqué à sa grand-mère. Simplement, Armand envisageait de déménager.

« À Bruxelles ? Et tu voudrais le suivre ?

– Je ne sais pas trop, avait répondu Levana. En tout cas, ça ne marche pas très bien pour Armand, ici, à Paris. Il est persuadé qu'il réussirait mieux s'il rentrait. Il a des amis, des artistes comme lui, qui sont retournés là-bas. Et apparemment, ça se passe bien pour eux.

– Armand est un gars bien, avait dit Mémé. Et vous êtes très amoureux.

– Oui.

– Alors, vas-y ! Ne t'inquiète pas pour moi, tout ira bien.

– Mais…

– Tout ira bien , répéta Mémé, de cet air déterminé signalant que sa décision était irrévocable. Allez, Vas-y.

*****

« Madame Lazare ? » dit l'infirmière à l'accueil. Puis, en désignant le couloir d'en face : « Hana Lazare ? La quatrième porte, à droite. Par ici. »

Mémé était assise dans son lit, vêtue d'une blouse d'hôpital bleue, ses bras décharnés reposant sur les draps blancs. Elle avait l'air diminuée. Pourtant Levana lut tout de suite l'exaspération dans ses yeux. Elle avait glissé, voilà tout. Cela pouvait arriver à tout le monde. Mais l'allonger sur un brancard comme ça et l'évacuer du supermarché, sous les yeux des curieux ? Puis aller dire à Levana de venir immédiatement de Bruxelles ? Vraiment, les médecins faisaient bien des histoires pour rien.

Levana eut beau lui parler gentiment pour tenter de l'apaiser, Mémé était en colère, contre elle-même principalement. Une heure plus tard, lorsque Levana lui proposa de passer la nuit à côté d'elle, dans le fauteuil, sa grand-mère le lui défendit. Elle lui tendit les clés de son appartement et l'avertit, d'un ton sévère : « Ne vas pas me faire du ménage ou du rangement. Ni farfouiller dans ce qui ne te regarde pas. Tu m'entends ? »

Esquissant un petit sourire, Levana lui répondit de ne pas s'inquiéter. Elle ne toucherait à rien.

Dans l'ascenseur qui la ramenait en bas, la muette compagnie d'un médecin asiatique ne l'aida guère à retenir ses larmes. Elle tourna le dos au médecin et s'absorba dans les numéros du tableau de bord tandis que la cabine approchait du rez-de-chaussée.

Elle profita du trajet en métro pour se calmer. La vieille dame s'était fait rudement peur. Elle était sous le choc, même si elle ne l'admettrait jamais. Elle était seule et en fin de vie.

Dans l'appartement, une panière de linge propre reposait sur la table de la cuisine. En haut d'une pile, il y avait une chemise de nuit de Mémé. C'était un vêtement tout simple, couleur bleu ciel, une teinte que sa grand-mère affectionnait. Levana s'en saisit, elle venait d'avoir une idée. Mémé se sentirait sans doute moins perdue dans sa chemise de nuit. Elle scruta la pièce, dénicha un sac plastique dans un tiroir, y déposa le vêtement et se hâta de ressortir.

Elle était en bas de l'escalier lorsqu'elle s'arrêta net. Elle voyait d'ici le regard désapprobateur de son aïeule dès qu'elle lui aurait remis la chemise de nuit. *Où as-tu trouvé ça ? Qui t'a permis de fouiner dans mes affaires ?*

Elle fit demi-tour, remonta l'escalier et rentra une nouvelle fois dans l'appartement.

Elle s'arrêta dans le couloir, le cœur battant à tout rompre. Ses yeux se posèrent sur une photographie accrochée au mur.

C'était Pépé, un portrait de lui assez formel, pris lors d'une célébration quelconque à la synagogue. Pour la première fois depuis que son téléphone avait sonné le matin même à Bruxelles, elle se sentit un peu détendue. La photo avait été prise six ou sept ans avant la mort de son grand-père. Il portait son costume favori, son *talit* drapé sur les épaules, sa *kippa* sur la tête. Et affichait cette expression bien à lui, si réconfortante.

Tout autour du portrait, une série d'autres clichés évoquaient la vie de Pépé : une photo de lui petit garçon, posant fièrement à côté de son grand-père radieux. Sur une autre, désormais adolescent, il passe un bras sur l'épaule de son frère Paul ; là c'est Pépé jeune homme à Londres, pendant le Blitz, pris devant les décombres, le regard dans le vague. Et ce beau soldat sur les Champs-Elysées, c'est Pépé durant les derniers jours de la guerre. L'appartement entier est un vrai un musée, songea Levana, le conservatoire d'une partie de ma vie qui est sur le point de s'achever. Elle tourna les talons et se dirigea vers sa chambre.

Là, c'est sa jeunesse à elle qu'illustraient les photos : Levana à dix-huit ans, sur le Pont-Neuf avec trois autres filles, l'année de leur bac ; avec Rebecca dans une pizzeria du Marais ; avec son équipe de volley l'année où elles avaient gagné le championnat. Et un autre cliché encore, dont elle avait aussi un tirage chez elle, à Bruxelles. Elle et sa mère sur une plage d'Arcachon, qui prennent le soleil par un beau jour d'été. Levana a environ six ans, elle affiche un grand sourire et un trou à la place des dents. À côté d'elle, sa mère a l'air détendue, et la petite Levana, comblée, n'a aucune raison de se douter que moins d'un an plus tard, celle-ci ne sera plus de ce monde.

Une fois encore, Levana passa en revue les photos et ses yeux s'arrêtèrent sur l'une d'elles, prise devant la synagogue le jour de sa bat-mitsvah. Pépé souriait à côté d'elle, mais Mémé avait l'air mal à l'aise. Levana s'aperçut alors, pour la première fois, que c'était la seule photo de sa grand-mère dans tout l'appartement.

*****

La panière à linge était toujours sur la table de la cuisine lorsque Mémé rentra de l'hôpital, trois jours plus tard. Levana l'avait volontairement laissée là, sans y toucher. La vieille dame fit lentement le tour de l'appartement, ouvrant chaque porte l'une après l'autre jusqu'à s'être assurée que tout était bien tel qu'elle l'avait laissé. Puis, elle gagna le salon, qu'elle balaya des yeux avant de s'installer dans son fauteuil ; le fauteuil jumeau en face d'elle parut à Levana plus vide que jamais.

Le médecin de l'hôpital s'était montré rassurant. Madame Lazare ne s'était rien cassé en tombant, et d'après les résultas des analyses complémentaires qu'ils lui avaient fait faire, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Son cœur allait bien, tout comme sa tension artérielle. Sauf qu'après cette première chute, Levana craignait que cela se ne reproduise. Le moins qu'elle puisse faire était de venir à Paris tous les week-ends, s'assurer que sa grand-mère allait bien. Cela suffirait-il ? Mémé pourrait-elle s'en sortir toute seule pendant la semaine, sans aucun proche à Paris joignable en cas d'urgence ?

Levana passa le reste de la semaine à courir dans tout Paris pour prendre des dispositions. Avant le dimanche après-midi, elle avait fourni à Mémé un bracelet d'alarme qui lui permettrait d'appeler à l'aide si elle tombait à nouveau. Erzsi,

une vieille amie de la mère de Levana, l'aida à trouver une aide à domicile : Svetlana était biélorusse et lui avait été chaudement recommandée. Lorsqu'elle avait évoqué son intention de recruter une auxiliaire de vie, Mémé n'avait pas été emballée. Mais cette fois-ci, cela avait été au tour de Levana de se montrer ferme.

Non sans réticence, la vieille dame accepta donc que cette étrangère vienne chez elle une heure le matin faire du ménage, et même chose le soir pour préparer le dîner. Le dimanche après-midi, Levana repartit pour Bruxelles, en promettant à sa grand-mère de l'appeler tous les matins et tous le soirs durant la semaine. « Une fois par jour suffira bien », dit Mémé.

*****

Son appel quotidien à Mémé touchait à sa fin, sa grand-mère l'assurant que tout allait pour le mieux, lorsque Levana reçut une notification sur son téléphone. C'était un texto de Erszi.

« Appelle-moi. »

Au bout du fil, la voix de Erzsi avait l'air plus aiguë que d'habitude. Elle s'efforçait de paraître calme, mais son ton trahissait sa contrariété.

« Tu as parlé à ta mémé aujourd'hui ?

– Oui, juste à l'instant, dit Levana.

– Et ?

– Il s'est pasé quelque chose ?

– Elle a congédié Svetlana. De façon assez brutale, à ce que j'ai compris. Et quand je l'ai appelée, elle a aussi été très dure avec moi.

– C'est-à-dire ?

– Elle m'a dit qu'elle ne voulait pas que des espions de la synagogue viennent fouiner chez elle. »

Levana remonta ses lunettes sur son nez.

« Elle ne m'a pas du tout parlé de ça. Qu'a-t-il bien pu se passer, à ton avis ?

– Svetlana assiste deux ou trois autres personnes âgées qui fréquentent notre synanogue. Apparemment, elle aurait dit à l'une d'elles qu'elle s'occupait de Madame Lazare. Et cette dame lui a dit que ta mémé était originaire d'Estonie. Svetlana est très sociable, très gentille, elle voulait juste faire la conversation. Mais voilà : elle a demandé à ta mémé si elle était déjà retournée en Estonie.

– Mince!... Écoute, je suis vraiment désolée. Parfois, elle...

– Levana, tu n'as pas à t'excuser, reprit Erzsi. Ce n'est pas facile, tu sais, pour les rescapés de la Shoah, surtout des gens comme ta mémé, qui n'en ont jamais parlé. Elle a porté ce fardeau toute sa vie. Il faut que tu comprennes une chose : c'est son fardeau, pas le tien. Tu as ta vie à mener. Et tu as le droit d'être heureuse, metuka. Alors, n'oublie pas, tu peux compter

sur moi. J'en ai fait la promesse à ta mère. Je serai toujours là pour toi, compris ? »

*****

Le lendemain soir, de retour à Paris pour sa visite hebdomadaire, Levana attendit la fin du dîner pour aborder la question de Svetlana avec Mémé. La vieille dame n'avait aucune intention de s'excuser, ni auprès de Erzsi ni de personne d'autre. Elle n'avait aucune confiance en « cette bonne femme russe », comme elle appelait Svetlana. Si cela impliquait de se brouiller avec Erszi, alors tant pis. Cela ne lui faisait ni chaud ni froid. Une fois sa grand-mère partie se coucher, Levana envoya un message, via les réseaux sociaux, à tous ses anciens amis de lycée de Paris : avaient-ils quelqu'un à recommander, une autre auxiliaire de vie qui ne s'attirerait pas les foudres de Mémé ? Avant la fin du week-end, elle avait trouvé une candidate prometteuse, une femme originaire du Mali, qui s'occupait également du grand-père d'une de ses amies. Levana ne savait pas trop comment Mémé s'entendrait avec une Africaine, mais Khady avait de bonnes références et l'amie de Levana l'avait assurée qu'elle était très patiente et attentionnée avec son grand-père, qui pourtant se montrait parfois assez revêche.

En discutant au téléphone avec sa grand-mère la semaine suivante, Levana fut heureuse d'apprendre que Khady et Mémé s'entendaient bien. La nouvelle auxiliaire arrivait à neuf heures pile tous les matins, elle accomplissait sa tâche sans poser de questions déplacées. La paix était rétablie.

*****

Levana poursuivit cette routine quelques mois, faisant l'aller-retour entre les deux villes tous les week-ends. Mais, alors que l'hiver laissait place au printemps, il fut de plus en plus évident que quelque chose était en train de changer chez Mémé.

« Pour quand doit-on payer le loyer, ici ? » demanda-t-elle à Levana un vendredi soir, d'une voix tremblante. Levana eut toutes les peines du monde à la convaincre qu'elle était propriétaire de l'appartement et ne devait donc rien à personne.

Une autre fois, Mémé demanda des nouvelles d'Armand à deux reprises en l'espace de cinq minutes, et ce alors que Levana avait longuement parlé de lui la veille au soir. Une heure plus tard, lorsqu'elle s'enquit de lui pour la troisième fois, Mémé ne parvint pas à retrouver son nom.

Le lendemain matin, elle était très anxieuse. Où étaient ses clés ? La porte était-elle bien verrouillée ? Levana en était-elle sûre ? Qu'arriverait-il s'ils défonçaient la porte ?

« Mais personne ne va défoncer la porte, l'assura Levana. Tu es parfaitement en sécurité ici. »

Mémé la regarda, réellement apeurée.

« Comment peux-tu en être si sûre ? »

Cet incident mit Levana très mal à l'aise. De retour à Bruxelles ce soir-là, elle téléphona à Khady pour modifier leur

organisation. Désormais, Khady passerait chez Mémé tous les soirs en plus des matins. Cela coûterait plus cher, évidemment, mais Levana serait plus tranquille.

Le week-end suivant, elle releva de nouvelles bizarreries inquiétantes dans le comportement de sa grand-mère. Mémé avait oublié que Levana vivait à Bruxelles. Et, même si la vieille dame faisait tout pour masquer sa confusion, de toute évidence, elle ne savait plus trop à quel moment de l'année elles étaient. Elle aborda encore la question du loyer, qui manifestement la tracassait beaucoup.

Levana remarqua aussi que Mémé dormait beaucoup plus en journée qu'à son habitude. Elle se réveillait dans son fauteuil, en sursaut, éblouie par la lumière du jour tandis qu'elle reprenait ses esprits.

Une semaine plus tard, Levana travaillait à la table de la cuisine le samedi soir lorsqu'elle entendit un cri paniqué provenant du séjour. Au moment d'entrer dans la pièce, elle eut l'impression que Mémé ne la reconnaissait pas. Alors, Levana s'avança vers la vieille dame et la prit dans ses bras ; Mémé se mit à pleurer, la tête reposant sur l'épaule de sa petite-fille. Levana la serra contre elle, songeant qu'elle n'avait pas souvenir d'avoir jamais partagé avec elle une aussi longue étreinte.

*****

Levana n'avait plus le choix : il lui fallait emmener Mémé à Bruxelles et lui trouver une place dans une maison de retraite. Elle ignorait absolument comment sa grand-mère

était susceptible de réagir à un tel projet : elle était capable de se braquer totalement si elle sentait qu'on lui forçait la main.

Étonnamment, Mémé accepta. Elle posa toutefois quelques conditions. La première était que Levana ne prenne aucune disposition relative à son appartement parisien avant la mort de la vieille dame. Mémé n'avait pas peur de mourir, assurait-elle – elle accueillerait même volontiers la mort, quand l'heure serait venue. Mais d'ici là, sa vie privée devait être respectée. Elle refusait que quiconque fourre son nez dans ses affaires tant qu'elle serait en vie. Ce pourquoi Mémé réclamait la promesse solennelle que Levana ne retournerait pas dans son appartement avant sa mort. Bien qu'un peu blessée par cette exigence, Levana n'était pas surprise. Elle donna sa parole et toutes deux se serrèrent la main. Mémé n'avait qu'une autre requête.

« Je ne veux pas aller dans un établissement juif. Je préfère être entourée de gens plus variés. »

*****

Levana passa la semaine suivante à chercher des maisons de retraite à Bruxelles et à se renseigner sur les différentes institutions. Elle voulait donc un lieu qui ne soit pas confessionnel. Mais, pour diverses raisons, il n'y avait pas de place dans les quelques établissements qu'elle avait repérés pour Mémé.

Finalement, c'est Armand qui lui trouva un lieu d'accueil, à seulement deux kilomètres de chez eux. Madame Rochat, la directrice, une grande Suissesse sympathique, expliqua à Levana que les bâtiments avaient une vingtaine d'années, sans

pour autant offrir le moindre intérêt historique. L'agencement comme la décoration, les murs écrus notamment, étaient on ne peut plus neutres. Levana évoqua l'histoire de Mémé : comment toute sa famille avait péri durant la Shoah et comment la vieille dame avait toujours refusé d'en parler. Elle expliqua aussi que Madame Lazare s'était éloignée de la communauté juive, à Paris, depuis la mort de son mari. Madame Rochat précisa que, autant qu'elle le sache, son établissement n'avait jusqu'ici accueilli qu'une seule autre personne de confession juive. Il y avait beaucoup de catholiques et pas mal de personnes athées, tandis que le nombre de musulmans augmentait chaque année. Parfois, ajouta-t-elle, les personnes âgées aiment renouer avec une forme de spiritualité, auquel cas le personnel est tout à fait disposé à répondre au mieux à ces besoins. Ils étaient en contact avec une synagogue locale, si jamais Mémé décidait de se réconcilier avec sa foi juive.

Le week-end suivant, Levana montra à Mémé une série de photos sur son téléphone, pour qu'elle se représente la maison de retraite à Bruxelles : la rue tranquille où elle se trouvait, l'accueil, la salle commune et l'agencement des chambres. Sans épiloguer, Mémé se rangea au choix de Levana.

*****

Les deux première semaines suivant son installation, Levana trouva sa grand-mère plutôt désorientée, perdue. Un jour, en apercevant Levana, son visage s'éclaira. « Brigitte », s'écria-t-elle. Levana eut un coup au cœur. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas entendu le prénom de sa mère.

« Moi c'est Levana, *Mémé*.*

– Levana ? Levana. Levana. »

Une semaine plus tard, Mémé était très agitée, mais ne voulait pas parler de ce qui n'allait pas. Elle avait fait un cauchemar, expliqua l'infirmière marocaine. La nuit précédente, elle s'était réveillée terrorisée. L'infirmière avait cru l'entendre prononcer le nom de quelqu'un. Quelque chose comme « Porique ».

Porique. Levana ne savait que faire de cela. Devait-elle demander à Mémé qui était Porique ? Était-ce un nom juif ? Ou peut-être estonien ? Elle décida de ne rien faire pour l'instant. L'important était d'apaiser et de rassurer Mémé, sans risquer de la troubler davantage. Elle prit les mains osseuses de sa grand-mère dans les siennes, pour la ramener doucement vers l'ici et maintenant.

De retour chez elle, elle tapa « Porique » sur Google, mais ne trouva aucune référence à un tel nom. Elle croisa bien le mot « porique », un obscur terme médical, mais était presque sûre que ce n'était pas cela qu'avait voulu dire sa grand-mère.

*****

Au fil des jours, la vieille dame récupérait. Elle avait recouvré sa lucidité quant à l'endroit où elle se trouvait et ce qu'il se passait autour d'elle. La plupart du temps, elle savait qu'elle était à la Maison de Repos de Saint-Gilles et non pas en France, et que Levana était sa petite-fille, la seule qu'elle ait.

Elle dormait bien la nuit et n'avait pas de mal à se lever le matin. Plus elle prenait ses marques, plus Levana était convaincue qu'elle et Armand avaient eut raison de faire

venir Mémé à Bruxelles. C'était aussi un soulagement de ne plus avoir à faire l'aller-retour à Paris toutes les semaines et de pouvoir de nouveau passer le week-end avec Armand.

Et, si cela ne pesait pas du tout à Levana de rendre visite à sa grand-mère tous les jours, Armand l'incita à lui laisser partager cette charge. C'était l'occasion ou jamais pour lui de mieux la connaître, disait-il. Pour avoir grandi dans un environnement rural en Wallonie, il avait l'habitude des vieilles personnes et il aimait leur compagnie. Et puis quelque chose l'intriguait chez Mémé, sa voix surtout.

C'était comme ça avec Armand : il s'intéressait à toutes sortes de détails de son environnement que Levana ne remarquait même pas. Son acuité auditive était exceptionnelle, et les sons en apparence les plus anodins étaient susceptibles d'attirer son attention. La fréquence précise d'une charnière qui grinçait, par exemple. Ou encore le son produit par une rame de métro bondée par rapport à une rame presque vide.

À l'époque où Levana l'avait rencontré à Paris, sa brève carrière de guitariste grunge touchait à sa fin, même s'il était resté proche des musiciens qu'il avait côyoyés et avec qui il avait joué. Il avait pas mal d'amis originaires d'Afrique de l'Ouest et pouvait disserter des heures sur la différence entre le français du Maroc et celui parlé au Sénégal.

Levana ne fut donc guère surprise qu'il s'intéresse à la voix de Mémé.

« Depuis combien de temps est-ce qu'elle vit en France – soixante-dix ans ? demanda-t-il un samedi matin où ils étaient allés la voir ensemble. Et elle a toujours un fort accent.

– En tout cas, ne lui parle jamais de son accent. Elle déteste qu'on le lui fasse remarquer.

– Mais tu ne trouves pas ça étonnant qu'elle ne parle pas plus comme une Parisienne ? À moins qu'elle n'ait fréquenté des Estoniens sur Paris ?

– Pas que je sache, dit Levana. Franchement, je préférerais que tu ne lui poses pas ce genre de questions. »

*****

Quelques jours plus tard, ils s'étaient installés tous les deux pour écouter la dernière version du travail en cours d'Armand.

C'était un morceau relativement abouti à présent, divisé en différentes parties qu'Armand appelait des « mouvements », même s'il se défendait toujours avec véhémence de créer de la musique. Les voix, qui s'apparentaient initialement à des bribes d'interview podcast, avaient évolué vers quelque chose de plus litanique. Levana adorait cette nouvelle version, mais Armand n'était pas entièrement satisfait, pas encore. Elle le sentait nerveux : il écoutait à peine ce qu'elle avait à dire, l'interrompait avant qu'elle ait fini.

« J'ai pensé à un truc. Par ici – c'est à peu près le milieu de la pièce –, imagine si j'introduisais la voix de Mémé. Son accent si spécial – sa voix si âgée ! Il n'y a personne de vraiment vieux, dans le mix, pour l'instant. Si je la faisais parler de l'Estonie avant la guerre, ça pourrait…

– Tu rigoles ou quoi ? , répliqua Levana.

– Non, pourquoi ?

– Elle n'a jamais parlé de ça, même pas à moi. Pourquoi elle se confierait à toi ?

– Pourquoi pas ?

– Je n'y crois pas une seconde ! Sincèrement, je ne suis même pas sûre qu'elle se souvienne de grand-chose de cette époque de sa vie.

– Ah oui ? »

Il sortit son téléphone et se mit à en faire défiler le contenu. (Il cherchait quelque chose).

« Ne me dis pas que tu l'as enregistrée à son insu ?

– Ne t'inquiète pas. Je n'utiliserai jamais rien sans sa permission. C'était juste un test. Elle est de plus en plus à l'aise avec moi.

– De plus en plus ? Tu veux dire que tu l'as enregistrée régulièrement ?

– Ne t'énerve pas ! On est devenus très potes, tous les deux. Elle est parfaitement détendue avec moi. Tu l'as dit toi-même, d'ailleurs.

– N'importe quoi ! Des fois, elle ne te reconnaît même pas.

– Mais quand je lui rappelle qui je suis, elle est ravie de ma compagnie.

Il s'arrêta un moment, comme pour réfléchir à ce qu'il allait dire ensuite.

« Elle a parlé de ta mère ce matin. »

Elle se tourna vers lui lentement, les yeux écarquillés.

« De ma mère ? Avec toi ?

– Tu veux que je te fasse écouter ce qu'elle m'a confié ? »

Levana inspira profondément. Armand posa son téléphone sur la table et la voix de Mémé brisa le silence.

« *Il pleuvai*t* , dit la voix de la vieille dame. C'était la première fois que je voyais la mer depuis des années. La maman de Levana avait cinq ou six ans – six, je pense. Nous étions en Bretagne, dans un petit village appelé… comment déjà ? »

Il y eut une pause, ponctuée par le souffle de Mémé.

« Cela ne fait rien, dit gentiment Armand au bout d'un moment. Quel genre d'endroit était-ce ?

– Eh bien… il y avait des hommes, à l'écart du rivage, dans un genre de bateau que je n'avais jamais vu avant. Ils récoltaient des algues dans la baie en les arrachant aux rochers. Ça sentait fort ! »

Levana considéra Armand. Comment s'y était-il pris pour lui faire dire tout cela ?

Il sourit. Mais bien vite, leur attention se reporta sur la voix émanant du téléphone.

« C'était la première fois que Brigitte allait à la mer. Cela lui a beaucoup plu. Le sable, les coquillages, les crabes. Et bien sûr, les oiseaux marins.

– Quel genre d'oiseaux y avait-il, là-bas ?

– Oh, les oiseaux ordinaires de bord de mer, j'imagine. Des blancs, des noirs. Et puis j'ai aperçu un petit oiseau que je n'avais plus vu depuis des années. Un joli petit oiseau. ..... »

Là, elle prononçait un mot ou deux que Levana ne comprenait pas.

« Comment dites-vous ? interrogeait la voix d'Armand.

« ..... , répétait Mémé : les mêmes sons incompréhensibles.

– *Et en français** ? dit Armand.

– *En français** ? »

Silence.

« L'oiseau, reprenait doucement Armand. Celui que vous aimiez bien. Quel est son nom en français ? »

Nouveau silence. Puis une réponse laconique.

« *Je ne sais pas**. »

– Cela m'intéresse vraiment, vous savez…

– Je suis fatiguée. Tu devrais y aller, maintenant », dit Mémé sèchement.

Armand appuya sur le bouton « stop » de son téléphone. Et, se tournant vers Levana, il conclut :

« Donc, elle sait encore parler estonien. »

*****

Quand Armand lui eut envoyé le fichier audio, Levana l'écouta en boucle sur son téléphone. Voilà une scène de la vie de de sa mère et de sa grand-mère dont Levana n'avait jamais entendu parler, et pourtant Mémé l'avait évoquée si naturellement avec Armand. Après toutes les années qu'elle avait passées à poser des questions, avide précisément de ce genre de souvenirs !

Elle savait pertinemment qu'il était inutile d'en discuter directement avec Mémé. Néanmoins, si elle pouvait élucider de quel oiseau il s'agissait, elle ou Armand pourraient peut-être trouver un livre, une photo de l'animal et le lui apporter pour lui montrer. Qui sait quel autre souvenir cela pourrait faire surgir, quelles autres scènes enfouies seraient dévoilées

une fois entrouvert le rideau de son silence ? Ce n'était pas gagné, mais cela valait le coup d'essayer.

Une amie d'une de ses amies de Paris avait récemment emménagé à Bruxelles, et sortait avec un gars qui était traducteur pour la Commission européenne. Levana la rencontra et lui expliqua la situation. Le compagnon de son amie se renseigna auprès d'une des traductrices estoniennes et peu de temps après, Levana se vit indiquer une adresse email. Elle envoya un message à la traductrice : elle y résumait l'histoire de Mémé, et l'invitait à écouter le fichier audio attaché.

La réponse qu'elle reçut la prit au dépourvu.

Chère Levana,*

Laissez-moi y réfléchir. Je dois faire encore quelques recherches. Je reviens vers vous rapidement.

Cordialement,*

Irja Põld

Levana était un peu déconcertée. Elle voulait juste connaître le nom de l'oiseau que Mémé avait mentionné. Cela exigeait-il donc tant de recherches ?

Une semaine plus tard, elle reçut un nouvel email de Irja Põld, qui lui proposait de la rencontrer. Elles convinrent d'un rendez-vous le lendemain après-midi.

Au moment de pénétrer dans le café, Levana aperçut son reflet dans la porte vitrée ; elle écarta les mèches qui lui mangeaient le visage, prit une grande inspiration et entra.

Une jeune femme aux cheveux blond vénitien, installée dans un coin tranquille, lui fit signe. Elles commandèrent un café et échangèrent sur tout et rien, sur les problèmes de circulation en ville… Tandis qu'elles parlaient, Levana se concentra sur sa voix, mais n'y décela aucune ressemblance avec l'accent de Mémé quand elle parlait français. Elle regretta un instant qu'Armand ne soit pas avec elle pour analyser l'élocution de cette femme.

Il y eut une pause dans la conversation. Irja se racla la gorge, chercha nerveusement Levana des yeux, comme si elle avait quelque mauvaise nouvelle à lui annoncer.

« Quand j'ai pris connaissance de votre message sur l'histoire de votre grand-mère, dit-elle en jetant un coup d'œil à son petit carnet, sur son peuple et ce qui lui est arrivé sous le régime nazi et après, j'ai été très intriguée. D'après ce que j'ai compris, la communauté juive était très peu nombreuse en Estonie avant la guerre. Les survivants ont été extrêmement rares. Moins de dix, je crois.

– Le fait est, dit Levana, qu'elle n'a jamais voulu parler de la guerre, ni de l'Estonie, ni de son peuple, jamais. Elle m'a toujours dit qu'elle n'avait absolument aucun souvenir de la langue estonienne, ce que j'ai toujours trouvé étrange,

honnêtement. Alors ces mots sont, en quelque sorte, une fenêtre inespérée sur son passé.

– Je comprends », dit Irja. Elle regarda Levana, et lui adressa un sourire hésitant.

« Je suis désolée d'avoir mis autant de temps à vous répondre, mais c'est un sujet si… délicat, que je voulais être sûre de ne pas vous dire de bêtises.

– Allez-y, je vous en prie , dit Levana, le cœur battant.

– J'ai écouté votre enregistrement des dizaines de fois. Le passage qui vous intéresse comporte deux mots. Pour être tout à fait franche, je ne les ai compris ni l'un ni l'autre. Mais je ne suis pas experte en oiseaux. Alors, et j'espère que vous ne m'en voudrez pas – j'ai envoyé le fichier audio à mon père en Estonie.

– Pas de problème.

– Bien. Il faut dire que mon père y connaît un rayon en matière d'animaux. En tout cas, nous sommes d'accord tous les deux : quel que soit l'oiseau dont parle votre grand-mère, ces deux mots ne sont pas estoniens.

– Mais…

– Je lui ai demandé si cela ne pouvait pas être un dialecte, une variante régionale ou autre, mais très franchement, ces mots prononcés par votre grand-mère n'ont même pas une sonorité estonienne.

– Mais alors qu'est-ce que c'est ?

– J'ai également la réponse à cette question, annonça Irja. Encore une fois, j'espère que vous ne m'en voudrez pas : j'ai fait tourner l'enregistrement parmi mes collègues des départements de traduction de différents États-membres, pour voir si quelqu'un reconnaîtrait ou comprendrait cet idiome. Cela représente vingt-quatre langues au total. Une demi-heure plus tard, j'avais une réponse pour le moins surprenante. L'un de mes collègues a compris ce qu'a dit votre grand-mère.

– L'un de vos collègues ? reprit Levana, dont le cœur battait à présent à tout rompre.

– Oui, mais il n'est pas Estonien.

– D'où vient-il, alors ?

– C'est un traducteur irlandais. Il a immédiatement reconnu le nom de l'oiseau. »

Irja tourna une page dans son carnet puis releva la tête.

« C'est un grand-gravelot. En gaélique irlandais*.

– En gaélique irlandais*?

– Absolument. Mon collègue en est certain. Et il est presque sûr aussi qu'il s'agit d'un dialecte de l'ouest de l'Irlande. »

En consultant de nouveau son carnet, elle lut distinctement à voix haute: « Cela se prononce "*fa-dog cla-di*", avec un accent

sur la première syllabe de chaque mot. Et voici comment ça s'écrit. »

Elle tourna son carnet vers Levana, pour lui montrer les deux mots qui y étaient inscrits, deux mots échappés de quelque recoin sombre de la mémoire de Mémé : *Feadóg chladaigh*.

« Mais comment est-ce possible ? dit Levana. Je ne crois pas que ma grand-mère ait jamais mis les pieds en Irlande… »

Chapitre 4 - extrait

Muraed, îles d'Aran, 1937

C'était un drôle de prêtre. C'est ce que les adultes disaient du Père Folan, mais Muraed le trouvait très gentil. S'il te parlait sur le chemin de l'école, ou qu'il t'interrogeait en classe quand il passait, tu n'avais jamais l'impression qu'il cherchait à te coincer ou à vérifier si tu avais fait tes devoirs correctement. Tu sentais qu'il s'intéressait vraiment à ce que tu avais à dire. Comme si pour lui, il y avait toujours plus d'une bonne réponse à une question.

Muraed ne comprenait pas ce que les adultes avaient tant contre lui. Quel mal à cela, s'il ne quittait pas la veillée une fois le rosaire terminé ? Quel mal à cela, s'il restait jusqu'au matin,

à raconter des histoires et rire et chanter d'étranges couplets ? Pour sûr, c'était un peu curieux, sa façon de trôler comme un pêcheur, affublé de sa sempiternelle veste en tweed. Eoin Eamon disait que ses années en Afrique lui avaient tapé sur le crâne. Le soleil lui avait chauffé l'esprit, à ce pauvre homme, quand il s'échinait à évangéliser des sauvages dans des contrées qui ne voient pas une goutte d'eau de l'année. Mais, malgré tout ce que les adultes pouvaient avoir à redire, Muraed avait une très bonne raison de penser que c'était un bon prêtre. Le père Folan était le seul à venir chez eux spécialement pour voir Páraic.

Et d'abord, comment savait-il pour Páraic ? On ne l'avait jamais emmené à la messe le dimanche. Les voisins, eux,

étaient au courant : ils voyaient Muraed l'emmener chez Nell Cole Jimmy le matin, avant de rejoindre Bid sur le chemin de l'école. En revanche, parmi les amis de Papa, qui se rassemblaient le soir autour du feu pour raconter des histoires et chanter des chansons, certains ne l'avaient même jamais aperçu. Papa veillait absolument à ce que Páraic soit couché avant leur arrivée.

Muraed détestait entendre Bid dire que Páraic était « simple ». Il n'y avait rien de simple en lui. Et ces sons qu'il produisait pour vous dire quelque chose, ce n'était pas des « grognements », mais bien des mots. Des mots que Páraic avait forgés lui-même, sans l'aide de personne. Combien de gens intelligents pouvaient se targuer d'avoir fabriqué eux-mêmes chacun des mots sortant de leur bouche ? Et de ce que ces mots de leur invention soient totalement différents des noms que les autres donnaient aux choses ?

C'était pourtant le cas de Páraic. « *Nuc* » était le nom qu'il donnait au lait. « *Unna* » était un maquereau. « *Haw* » un corbeau. Et « *iyle* » désignait une mouette. Il avait au moins une douzaine de mots comme ça. Et en plus, il avait d'autres moyens de dire ce qu'il pensait, des moyens auxquels les gens ordinaires n'auraient jamais songé. Il avait une façon spéciale d'orienter ses yeux pour vous signifier quelque chose. S'il penchait la tête à gauche et tournait les yeux en haut à droite, vers le plafond, cela voulait dire qu'il était content ou qu'il avait envie qu'on le papouille un peu. Si au contraire, il tournait les yeux à gauche et les rivait au carrelage de la cuisine, c'était le signe qu'il était contrarié.

Était-ce un sentiment de solitude qui l'avait assailli ? Il se repliait sur lui-même et restait assis dans un coin toute la

soirée sans piper mot. Mais s'il était énervé, c'était une autre histoire. Alors ses yeux lançaient des éclairs, et si l'on n'y prenait garde on en avait pour ses frais. Si Muraed s'en rendait compte à temps, elle allait s'asseoir à côté de lui, lui parlait à l'oreille et, avec un peu de chance, parvenait à l'empêcher de renverser le seau d'eau qu'on venait de puiser ou de donner un grand coup de pied dans la table. En dehors de ces accès d'humeur, toutefois, Páraic ne faisait pas de vague. Quand il était installé à la cuisine, dans son coin face à la porte, et jouait avec les cailloux lisses que Muraed avaient ramassés pour lui sur la plage, il ne gênait personne. Il aimait ces pierres lisses toutes semblables. Les aligner par terre, en une sorte de serpent de mer bosselé. De temps en temps, il s'appliquait à les empiler les unes sur les autres, jusqu'à ce qu'elles s'écroulent autour de lui. Une fois, alors qu'une de ces constructions s'était ainsi effondrée ainsi, Páraic poussa un cri tel qu'on aurait pu l'entendre du fin fond du Connemara. Papa, qui s'était assoupi dans son fauteuil près du feu, se réveilla en sursaut.

« *Na clocha sin arís* ! »

Et, se tournant vers Muraed : « Ces satanés cailloux ! C'est toi qui nous as apporté ça ici, hein? » Elle acquiesça, tout en allant se poster entre lui et Páraic.

« Eh bien débarrasse-nous-en, maintenant. Je ne veux plus les voir dans cette maison. Ton frère nous fait assez de raffut comme ça, pas la peine d'en rajouter. »

Muraed savait que ça ne marcherait pas. Et elle avait raison. Páraic était inconsolable sans ses cailloux. Il geignit et gémit durant trois longs jours jusqu'à ce que Papa demande

finalement à Muraed de rapporter les pierres. Depuis, elles étaient là, dans le coin, et Páraic au milieu d'elles, de nouveau comblé.

*****

C'était un dimanche soir, environ un mois après que le père Folan était arrivé sur l'île pour prendre en charge la paroisse, lorsqu'il passa à la maison, sans prévenir. Páraic était dans son coin habituel, Papa somnolait avachi dans son fauteuil, tandis que Muraed et Bid faisaient leurs devoirs sur la table. Lorsqu'elle aperçut le prêtre à l'entrée, Muraed se leva et se tint bien droite, comme elle avait appris à le faire à l'école quand quelqu'un d'important se présentait. Bid, qui tournait le dos à la porte, leva les yeux de son cahier, interloquée.

« *Fáilte romhat, a Athair* , le salua Muraed. Bid jeta un œil derrière elle, et bondit de sa chaise.

– *Dia anseo isteach* », répondit le père Folan.

Cette voix étrangère, priant le Seigneur d'être avec les habitants de cette maison, réveilla Papa.

« *A Athair*, dit-il à son tour, étonné.

– Je n'apporte pas de mauvaises nouvelles, Timín » le rassura le prêtre avec un sourire chaleureux.

D'un regard appuyé, Papa signifia à Muraed d'emmener Páraic dans l'autre pièce aussi vite que possible. Elle obtempéra,

mais savait très bien qu'elle aurait du mal à le déloger de son coin et à lui faire abandonner ses cailloux.

« J'espère que je ne vous dérange pas, dit le père Folan. Je voulais juste bénir votre maison et tous ses habitants. »

Papa considéra le prêtre, s'efforçant de sourire lui aussi. Et pourtant, à la façon dont il se balançait d'une jambe sur l'autre, Muraed eut l'impression, sans trop savoir pourquoi, qu'il avait peur. Il se retourna pour lui lancer un nouveau regard insistant. Tendant les mains à son frère, elle prit alors son ton le plus persuasif :

« Allez, Páraic. C'est l'heure d'aller se coucher. »

Plongé dans son jeu, Páraic ne lui prêta aucune attention, continuant à disposer une pierre après l'autre en une ligne sinueuse devant lui.

« Páraic », répéta Muraed, toujours à mi-voix mais plus sèchement.

Il leva les yeux, d'un air obstiné qu'elle ne connaissait que trop bien. C'était sans espoir.

Elle tenta une autre tactique : se retournant face au prêtre, elle se posta juste devant son frère. Si elle restait à cet endroit précis, peut-être leur visiteur ne le remarquerait-il pas trop.

À présent, le père Folan avait sorti de sa poche une longue bande de tissu. Taillée dans une magnifique étoffe blanche, elle était brodée d'une croix d'or à chaque extrémité. Peu

importe comment ça s'appelait, c'était un bel objet. Le prêtre porta à ses lèvres l'une des extrémités du tissu, baisa la croix dorée et ajusta le tissu sur ses épaules comme une sorte de long châle mince. Désormais au milieu de la pièce, il bénit la maison, et ce qu'il récitait à mi-voix n'était pas du latin, mais une longue prière en irlandais du Connemara, que n'importe qui pouvait comprendre. Puis, quand il eut fini, il s'avança vers Papa. Il plaça son pouce sur son front et y traça le signe de la croix, comme on le fait au dos des vaches après la traite. Droit comme un stack, les yeux rivés sur le dallage, Papa ne regarda pas une seule fois le prêtre. Le père Folan s'approcha ensuite de Bid et sur son front aussi dessina le signe de la croix, marmottant en irlandais tout du long. Lorsqu'il se retourna pour bénir Muraed, celle-ci vit Bid afficher un petit sourire en coin dans le dos du prêtre. Le regard noir que Papa lui jeta du fond de la cuisine lui passa vite l'envie de rire. Le pouce du père Folan se posa sur le front de Muraed, qui à présent entendait clairement sa prière, une bien jolie prière qu'elle ne connaissait pas, et qui invoquait Saint Bridget, Saint Colmcille et aussi Eanna, le saint patron de l'île. Pour finir, le prêtre se tourna vers Páraic, qui était toujours par terre, toujours plongé dans son jeu.

« Ne vous embêtez pas avec lui, mon Père, dit Papa, un tremblement nerveux dans la voix. Il est simple d'esprit.

– C'est un enfant de Dieu, Timín, répondit le père Folan, pas moins important que vous ou moi, ou qui que ce soit d'autre ici-bas. »

Il s'agenouilla sur le dallage nu devant Páraic et lui parla d'une voix douce. Páraic lui jeta un regard ; son air obstiné avait disparu.

« N'est-ce pas, que je suis venu pour te voir, Páraic? dit encore le père Folan. N'est ce pas que les gens comme toi valent à qui prend soin d'eux une grâce divine particulière ? » Muraed jeta un œil à Papa, histoire de vérifier si c'était là une révélation pour lui. En tout cas, Papa avait toujours son air tendu.

*****

Quand le prêtre repartit, quelques heures plus tard, Papa avait l'air beaucoup plus serein. Après la bénédiction, les deux hommes s'étaient assis devant l'âtre et avaient longuement discuté de contes et légendes traditionnels. Ils avaient parlé des messieurs du folklore qui venaient régulièrement sur l'île écouter ceux-là qui savaient les histoires, et qui les notaient sur le papier, mot à mot, même quand l'histoire était très très longue. Ces folkloristes avaient une nouvelle machine, à présent, avait expliqué le prêtre, un appareil pù l'on parlait dedans. Cette machine était capable d'attraper la voix qui racontait une histoire et de la conserver. Après, elle pouvait redire l'histoire même quand le conteur n'était pas là. Elle pouvait raconter l'histoire encore et encore et encore, exactement de la même façon à chaque fois, sans jamais se lasser de raconter. C'était un outil précieux pour les folkloristes, avait expliqué le père Folan. C'était bien plus facile pour eux, quand ils n'avaient pas à interrompre le conteur ou le chanteur pour être sûrs de n'oublier aucun mot au passage.

Après un bon moment de cette discussion au coin du feu, Muraed remarqua que Páraic fatiguait. Papa demanda à Bid de l'emmener dans la chambre et de l'installer pour la nuit. Dépitée, Bid fit la moue, mais n'osa pas discuter les consignes de Papa devant le prêtre. C'était le rôle de Muraed

de coucher Páraic. C'est elle, d'ordinaire, qui s'allongeait à côté de lui, lui murmurait des mots doux à l'oreille jusqu'à ce qu'il s'abandonne au sommeil. Mais ce soir, comme le prêtre interrogeait Papa sur les histoires et les poèmes qu'il connaissait, il voulait garder Muraed près de lui. Elle savait que Papa mourait d'envie de réciter le long poème au prêtre. Il voulait montrer au père Folan que, pour ce qui était de réciter des vers et des poèmes très longs et compliqués, il était aussi bon que tous ceux qu'avaient pu rencontrer ces messieurs du folkore, en Irlande, sur les îles d'Aran ou ailleurs.

Or Papa se trompait souvent dans le long poème, surtout quand il y avait du monde autour. S'il était seul avec Muraed au coin du feu, il s'en sortait formidablement. Il était capable d'enchaîner les strophes sans hésiter, sans avoir à s'arrêter puis repartir, pas même une fois.

Si, en revanche, Eoin Eamon ou Nell Cole Jimmy ou Michael Marcus étaient présents à la veillée, on pouvait être sûr qu'il allait s'emmêler les pinceaux.

Muraed ne le connaissait pas tout entier par cœur du début à la fin, mais elle avait entendu le poème si souvent que, quand Papa se trompait, elle avait de bonnes chances de retrouver le vers manquant. Dès qu'elle le lui soufflait à voix basse, il repartait de plus belle, et poursuivait un bon moment sur sa lancée.

C'est auprès de sa mère que Papa avait appris le long poème. Elle n'était pas originaire de l'île, mais elle avait grandi sur les hauts plateaux d'Irlande, quelque part à l'est de Galway. Lorsqu'elle avait épousé Papy, c'est avec de la poésie

plein la tête qu'elle l'avait suivi sur l'île. De toutes les œuvres qu'elle connaissait, le long poème était sa préférée, et Papa en était très fier, car personne d'autre ici, ni homme ni femme, ne le connaissait.

Et bien sûr, maintenant que le père Folan était là, devant sa cheminée, à interroger Papa sur les contes et les chants qu'il connaissait, il fallait bien qu'il s'attaque au long poème. Laborieusement, le voilà donc qui entame le passage où le poète, errant sur les chemins par une nuit d'orage, ne trouve pour tout abri qu'un vieil arbre dégingandé, dans un patelin nommé Headford, peu importe où ça se trouve. Mais cet abri de fortune ne vaut pas un clou, et le poète est si fâché d'être trempé comme une soupe qu'il finit par maudire le pauvre arbre. Celui-ci alors prend la parole, et il lui conte l'histoire de l'Irlande depuis la nuit des temps, tout ce qu'il a vu depuis qu'il est sorti de terre en cet endroit même, il y a des siècles et des siècles.

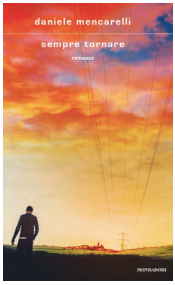
Papa en arrive maintenant au passage sur le premier peuple à s'être installé en terre d'Irlande, les *Fir Bolg*. Il cavale à présent, les mots qu'il scande semblent danser autour de lui.

« *Ghearradar crainn, rinn agus fásach,*

agus chuireadar an ríocht, ar ndóigh, i bhfáinne.

Ó Dhún Dónaill go Droichead Átha,

ó Chnoc Bhoilg ó thuaidh go cuan Chionn tSáile. »



Italie

Daniele Mencarelli

Sempre tornare

Toujours revenir

Traduction de l'italien par Marc Lesage

Nominé par Fondazione Circolo dei Lettori

SYNOPSIS

C'est l'été 1991, Daniele a dix-sept ans et ce sont ses premières vacances seul avec des amis. Deux semaines loin de chez lui, à savourer pleinement plages, discothèques, alcool et filles. Or ce qu'il n'a pas encore accepté : c'est lui-même. Un petit désagrément dans la nuit du 15 août suffira à Daniele pour qu'il quitte le groupe et continue le voyage à pied, seul, de la Riviera Romagnola vers Rome.

Il fera toutes sortes de rencontres ; des gens perdus dans leur solitude mais capables de sursauts d'humanité, d'autres qui sombrent dans un abîme de folie, des vaincus de la vie ou des brutes incurables. Et il rencontrera l'amour, dans les yeux bleus d'Emma. Mais Daniele va surtout se rencontrer lui-même, dans un dialogue intérieur intense. Il interprète et questionne sans cesse tout ce qui lui arrive, avec l'urgence de dévorer le monde typique d'un jeune de dix-sept ans, avide de tout comprendre et, surtout, de se comprendre lui-même.

Aux battants

Aux fous

Aux inconnus

Assise remplit mes yeux.

Elle est aussi belle que peut l'être un mirage, quelque chose qu'on a désiré de toutes ses forces. Pour autant, elle n'est pas de l'étoffe des rêves, elle est là, elle existe.

Ses contours sont dominés par une église gigantesque, en contrebas, une suite interminable d'arcades.

« C'est ça, la basilique Saint-François ? »

Lelio hoche la tête.

« Ça en jette, hein ? Bon, moi, les curés, je ne les aime pas, loin de là, je les déteste, même, mais saint François d'Assise, c'est saint François d'Assise, il a été le premier vrai communiste, non, le deuxième. »

Pour lui comme pour presque tous ceux qui m'ont laissé partager leur véhicule et leur vie, l'endroit où il habite est comme un proche, un membre de sa famille dont il est très fier.

Qui n'en ferait pas autant à sa place ?

Comment vivre dans tant de beauté sans ressentir le besoin de lui appartenir ?

Et je n'ai connu jusqu'ici que des lieux capables de désarmer le cœur de l'homme le plus dur de la terre.

Devant Assise, qui vient paisiblement à ma rencontre, ouverte à la manière de deux bras qui m'attendent, j'aurais presque envie de demander à M. Lelio d'arrêter la voiture

une seconde, le temps que je m'agenouille sitôt descendu, pour embrasser la terre, pour dire merci au destin qui m'a fait naître dans ce pays.

Sinistré pour mille et une raisons, émotionnellement instable, mais gardien d'une beauté à l'histoire aussi riche que celle de l'humanité.

« Quand tu auras vu la basilique, il faut que tu ailles voir la Portioncule, c'est dans l'église Sainte-Marie-des-Anges, d'ici ça fait une jolie trotte. C'est la petite église où toute l'histoire a commencé, l'ordre franciscain est né là, à l'intérieur. Je vais te laisser à côté d'une rue en pente, elle t'emmènera jusqu'au centre historique.

– Parfait.

– Mais attention, hein, surtout n'oublie pas ce que je t'ai dit, les filles, faut commencer par les faire marrer, puis enchaîner avec des mots d'amour. Effet garanti. Tu peux me croire.

– Bien reçu. »

La Y10 s'arrête au pied de la ville, partout, des touristes, seuls, en groupe, partout des cars qui arrivent et qui repartent.

« Dis bonjour à saint François de ma part. »

Lelio me tend la main, j'en fais autant, il a une poigne assassine.

« Bonne chance.

– À vous aussi. »

Il repart dans un crissement de pneus.

Alors que je me promène dans le centre d'Assise, j'arrive tout naturellement à cette conclusion.

Je vais vivre ici.

J'ai découvert des endroits merveilleux, mais celui-là les surpasse tous.

Il devrait exister un organisme international, non, universel, voué à son entretien et à sa sauvegarde. Pour permettre à tout un chacun, tant que nous vivrons dans ce monde, de venir ici et de voir cette ville en vrai.

Je parcours la via di san Francesco, les maisons, en pierres claires, me gardent au frais, au niveau de la chaussée des boutiques bondées, grandes ou petites, de souvenirs pour l'essentiel.

Le vague à l'âme ralentit mes pas.

Où que je sois allé, quoi que j'aie fait depuis mon enfance jusqu'à aujourd'hui, j'ai toujours ressenti le besoin de rapporter un cadeau, à mes parents ou à mon frère et ma sœur. Une bricole, même banale. Ne serait-ce qu'une simple carte postale.

Là, je ne ressens rien.

Pour la première fois, je ne pense à personne d'autre qu'à moi-même.

Le mal-être ne naît pas du remords, mais de son contraire.

Parce que je me sens bien.

Sans personne.

Comme ça.

Dans le lointain, en suspens dans le ciel chaud d'août, voilà la basilique.

J’arrive au bout de la rue.

Un espace immense, couvert d’herbe bien verte, une pelouse qui donne envie de courir comme des enfants amoureux, pile devant la façade.

Ce n’était pas prévu.

Je me remets en route tel un somnambule, à l’intérieur d’une dimension où l’harmonie n’a d’égale que la grandeur.

J’entre dans la basilique.

Un ciel bleu turquoise à la place du toit.

Une invasion de couleurs pénètre mes yeux.

Le documentaire que j’ai vu à la télévision ne rend pas justice à cet endroit, à son ampleur et au flot débordant de lumière qui remplit l’espace, mais je dois le remercier, car si je me trouve ici, c’est grâce à lui. Parce que je suis venu pour une raison bien précise.

Je regardais la télé plutôt distraitement à ce moment de l’après-midi que je déteste franchement, il devait être quinze heures. Le documentaire ne me plaisait guère jusqu’à ce que les images offrent à mon regard un tableau, la voix off invitait à prendre la mesure du génie de celui qui l’avait créé : Giotto.

La scène que je cherche appartient à la série de fresques dédiées à la vie de saint François d’Assise. Les murs de la basilique sont, concrètement, une biographie en images.

Je finis par la trouver.

Son titre, je peux le lire sur une petite plaque à côté de la fresque, est : Vision des trônes célestes.

L'arrière-plan est bleu foncé. Saint François est agenouillé devant un autel, un autre moine à côté de lui, au-dessus d'eux plane un ange, encore au-dessus une rangée de trônes est en suspens dans le ciel, vides. Cinq en tout, un au centre, plus grand, puis deux de chaque côté, plus petits.

À neuf ans, j'ai perdu ma grand-mère. Mes parents et moi avons accouru à son domicile, elle venait de faire une attaque. Ma mère a eu le temps de lui dire au revoir, nous aussi, moi aussi.

Je n'ai jamais pu la réduire à sa caisse en bois, à l'endroit où je l'ai vue pour la dernière fois.

Pour elle, pour la bonté qui, entre ses mains, devenait un geste, toujours, j'imaginais un trône, comme ceux peints par Giotto.

Un trône rien que pour elle.

À côté du Créateur.

J'ai fait le tour complet.

D'abord la basilique supérieure, puis la basilique inférieure.

Je n'oublierai jamais jusqu'où peut aller l'art des hommes.

Mes yeux n'ont jamais cessé de travailler, c'est aussi le cas de mon esprit, de mon cœur, des mots que j'ai prononcés, sous une forme ou sous une autre, même celle d'une prière, ceux déposés dans des vers que je n'ai pas écrits, malgré mon envie.

Impossible de trouver ce que je désirais, pourtant.

Je suis ressorti déçu de la basilique, en colère contre moi-même, car si j'ai échoué, c'est uniquement par ma faute.

J'espérais qu'il se produirait quelque chose, un retour au port définitif, pour enfin mettre la main sur ce que je cherche depuis toujours.

Une conviction venue d'en haut, aussi inébranlable que du granit. Et avec elle, le repos. Pour de bon. Une vie en paix, débarrassée de l'inquiétude qui vous plante ses griffes dans le dos.

Mais non, rien.

Je suis toujours le même.

Le jeune homme qui met sa vie en jeu.

J'ai certainement dépassé l'heure du déjeuner. Avant de manger, il faut que je trouve un moyen de me rendre à la Portioncule, je n'aimerais pas la trouver fermée.

Dans le lointain, une troupe de touristes à la queue leu leu pour monter dans un car.

Il faut toujours être ouvert à la nouveauté, aux paris qu'on n'aurait jamais pris, et puis j'ai besoin de me distraire, de m'éloigner de moi-même.

Le groupe est conduit par une dame blonde, la guide sans doute, et par le chauffeur qui arbore le pin's de la société de transports.

J'attends qu'ils soient tous montés. Elle, la blonde, s'est mise à me jeter des regards furtifs, j'ai alors plaqué sur mon visage l'expression la plus avenante possible.

« Excusez-moi, je cherche un moyen de me rendre à la Portioncule. Si vous allez dans cette direction, vous pourriez me prendre avec vous ? »

La blonde et le chauffeur se regardent.

Ils montent dans le car, sans même me répondre.

Ils ont décidé de me mettre un vent par télépathie.

Je le vis assez mal.

Non loin de là, une scène similaire, un nouveau défi lancé par cette discipline fraîchement née qu'est l'autostop, la grande trouvaille de l'été 91.

Cette fois, le guide touristique est un homme, marqué, éreinté par la chaleur, même. Le chauffeur, lui, est un petit jeune.

« Je cherche un moyen d'aller prier à la Portioncule, vous ne pourriez pas me déposer, des fois ? »

Pour cette seconde tentative, j'ai préféré miser sur la spiritualité.

Les deux autres se tâtent.

« S'il vous plaît. »

Je continue de broder.

Finalement, à contrecœur, ils disent oui.

La basilique Sainte-Marie-des-Anges est vraiment gigantesque, belle mais sans attrait particulier.

Le guide touristique m'a expliqué que la Portioncule se trouve à l'intérieur. Une église à l'intérieur d'une église, en somme.

Au moins quatre ou cinq kilomètres la séparent du centre d'Assise, mais les distances et moi, ça fait deux.

Devant la façade, un immense parvis, rempli de gens en transit, ou immobiles, réunis en groupes plus ou moins nombreux. Pour une fois, j'aimerais entrer sans ma copine couleur petit pois. À la basilique, elle m'a passablement gêné, et par-dessus tout, je ne supporte plus les yeux de ceux qui l'observent sans cacher leur dégoût.

J'essaie de regarder autour de moi, pour voir s'il m'est possible de la confier à quelqu'un, mais je finis par renoncer. Il y a pas mal de carabiniers dans le secteur et je n'ai pas de papiers, j'ai intérêt à ne pas l'oublier. Un jeune type qui se promène en demandant si on peut lui garder sa valise, c'est suspect, sans compter que je schlingue, un vrai bonheur, et puis on commence à voir qu'elle souffre du voyage. Des taches partout, les coins usés, la poignée qui commence à se découdre sur un côté. C'est vrai qu'elle est dégueulasse.

Je franchis l'entrée. Aussitôt, un léger sentiment de vertige, dû à la taille impressionnante de la nef centrale. Un immense espace blanc, sévère, très haut. À l'autre bout, dans la zone de l'autel, une église minuscule, éclairée par la lumière, dorée.

Une enfant protégée par un géant, voilà à quoi ressemble la Portioncule à l'intérieur de Sainte-Marie-des-Anges. À moins qu'elle ne soit le cœur du géant, au centre d'un énorme thorax blanc, avec des colonnes à la place des côtes.

Une seule pièce en brique, c'est au bout qu'est installé le petit autel surmonté d'une peinture : un ange à genoux face à une femme. Sans risque de me tromper, je crois qu'il s'agit d'une Annonciation.

La Portioncule est là, entière.

Elle est plus petite que chez moi.

Un homme et une église minuscule, en briques brutes.

Aucune armée, aucune arme.

Les dictateurs vont et viennent, en semant la mort dans leur sillage, au fil de leurs rêves insensés d'empires et de toute-puissance.

Saint François s'est dépouillé, et il est resté.

Lui et son dévouement envers Dieu, qu'il retrouvait dans le moindre être vivant, au cœur du moindre atome de matière.

Du pauvre à l'animal, du feu au soleil, il savait que tout est tourné vers lui et que tout mérite d'être accueilli. Parce qu'il est dans tout.

Et Dieu l'aimait aussi. Sans quoi, on n'y arrive pas.

C'est peut-être ça, mon problème.

Ma tête ne lui revient pas.

Sur un mur, une indication.

Le chemin pour se rendre à la Roseraie.

Je suis le flot humain qui m'entoure, je me laisse porter sans opposer la moindre résistance.

Un petit jardin entouré de murs, au centre une statue du saint.

« … La tentation devint si forte qu'il se jeta dans les ronces pour donner à Dieu la preuve de son amour et de sa fidélité. Frappé par son geste, Dieu fit disparaître les épines des rosiers, qui n'ont plus bougé depuis, ils ont donné naissance à une espèce qui ne pousse qu'ici, la rose canine d'Assise. »

Le jeune homme, en veste malgré la chaleur, livre ses explications devant un groupe de personnes, toutes d'un âge très avancé.

« À présent, si vous voulez bien me suivre, nous allons prendre la direction du musée. »

Je reste immobile.

Les yeux fixement posés sur une branche.

À son extrémité, une rose magnifique, d'un jaune tendre, mais ce n'est pas ça qui me frappe, c'est l'absence d'épines.

Je fais courir mes yeux sur la tige, millimètre par millimètre.

Espérer ou désespérer.

Car le gris n'existe pas.

Se raccrocher à la logique des choses, et conclure en conséquence : il y a forcément un truc. Ils ont dû croiser des espèces différentes, jusqu'à ce coup de théâtre.

Un peu comme on fait avec les chiens.

Un dogue et un basset croisés ensemble.

Et voilà, toutes les épines ont disparu.

Ou alors avoir le courage de croire dans l'incroyable.

Pas en vertu d'un choix volontaire et élaboré abstraitement, mais pour obéir à cette espèce d'instinct qui cherche dans chaque chose son accomplissement.

Malheureusement, je n'y arrive pas.

Je ne me contente pas d'espérer.

Je veux une réponse, rien qu'une seule.

La preuve que nous reviendrons.

La formule déjeuner était une affaire.

Je n'ai pas réfléchi une seule seconde.

Rigatoni alla norcina, assortiment de grillades et pommes de terre au four, eau et café. Il y avait aussi un demi-litre de vin, mais je n'en raffole pas, du moins pas pendant le repas, disons que je préfère en boire pour faire la fête.

Quinze mille lires tout rond.

Je n'ai rien laissé dans l'assiette, hormis la branche de romarin qui donnait du goût aux pommes de terre.

Je referais le même choix à l'infini. Même si je me retrouve désormais avec mille lires en poche, en plus du poème écrit pour Emma, mais je doute qu'ils l'acceptent comme billet de banque.

J'ai un problème gros comme une maison.

Le Red Zone, je fais comment pour y entrer, à présent ?

Mon unique espoir, c'est de croiser un ami, ou juste une connaissance, ça suffirait, de lui demander l'argent en promettant de le rembourser en septembre. Double difficulté, néanmoins. La première : trouver une tête connue. La seconde : que la tête connue soit disposée à m'ouvrir son portefeuille.

L'autre possibilité serait d'entrer en cachette, en enjambant un mur si nécessaire. C'est sans compter ma valise qui m'encombre.

Peu m'importe de savoir comment et si je vais vraiment finir par y arriver, j'ai envie de tenter le coup. À la limite, si les choses ne se passent pas comme prévu, je trouverais un endroit où dormir dans le secteur.

Le parvis devant Sainte-Marie-des-Anges est désormais désert, j'ai choisi de m'installer tout au fond, un banc en

marbre protégé par les arbres, toujours parce que j'ai peur d'être arrêté par quelqu'un en uniforme.

Je n'ai pas la moindre idée de la direction à prendre. Je n'ai qu'un nom : Casa del Diavolo. Je m'engage dans une rue idéale pour faire du stop. Mes yeux tombent sur la plaque : via Los Angeles.

Au cœur du franciscanisme, du mysticisme le plus pur, de la chrétienté entière.

Via Los Angeles.

Qu'est-ce que ça vient faire là ?

Je commence à rigoler, un vrai débile.

J'ai de l'énergie à revendre et un moral à toute épreuve, je me mets à l'ouvrage au sommet de ma forme.

Et le résultat est probant.

Un jeune homme aux cheveux tellement enduits de gel qu'ils sont tout durs, en polo au col relevé, à bord d'une Panda absolument impeccable.

« Je vais vers Casa del Diavolo, au Red Zone. »

Il prend un air de vieux briscard.

« Tu es parti pour t'amuser, hein ? Moi, je vais jusqu'à Ponte San Giovanni, je te dépose un peu avant, à mi-chemin en gros.

– Parfait. »

On démarre avec Bob Marley en fond sonore. No Woman, No Cry. Quel morceau !

« Je m'appelle Daniele.

– Moi, c'est Oscar. »

Il faut que je me retienne de sourire. Je viens de voir apparaître le Supertelegattone, un gros chat de dessin animé qui porte le même nom, d'ici peu ce sera au tour de Maurizio Seymandi, l'animateur de l'émission.

« Mon père est dingue de théâtre, dans sa jeunesse, il voulait être acteur, alors il m'a appelé comme ça. »

Va savoir combien de fois il a été obligé de donner cette explication.

« C'est original, en tout cas. »

À voir sa tête, il n'a pas l'air très convaincu.

« Écoute, je préférerais n'importe quel autre prénom, n'importe lequel, Mario, Marco, Matteo, ils sont tous très bien, sauf le mien.

– Ben, pas vraiment tous, non. Moi, par exemple, entre Oscar et Alvaro, je prends Oscar. »

Il reste muet, en pleine réflexion.

« Non. Alvaro, c'est mieux. »

Pendant tout le voyage, on n'a parlé que des prénoms à coucher dehors.

J'ai pressé mon imagination, goutte par goutte, en passant en revue chaque lettre de l'alphabet. Finalement, je l'ai trouvé. Le prénom contre lequel Oscar n'aurait jamais voulu échanger le sien.

Anacleto.

Il m'a déposé à Collestrada. D'ici à Casa del Diavolo, m'a-t-il dit, il ne reste qu'une poignée de kilomètres, de son côté, il se

rendait chez sa copine, ça fait quelques mois qu'il a rencontré ses parents et il passe de plus en plus de temps chez elle. C'est du sérieux, quoi.

Je me suis fait donner l'heure par Oscar, quand il m'a laissé sur le bord de la route, il était vingt-deux heures quarante.

Tandis que je voyageais à bord de la Panda, j'ai commencé à réfléchir à mon projet, qu'est-ce que je vais faire au Red Zone ? Il faut être optimiste, mais là, on est dans le domaine de l'illusion à l'état pur. Me voilà avec mille lires en poche et je suis tout seul. Sans compter qu'il y aura les videurs. Dans le meilleur des cas, je risque un coup de pied au cul, dans le pire, d'être signalé à une patrouille de flics du secteur : « Un jeune louche rôde dans le coin avec une valise, vous pourriez venir jeter un coup d'œil ? »

Au bout du compte, je me retrouve à un croisement, face à moi se dresse une flèche portant l'indication : ROME. Alors que pour aller à Casa del Diavolo, je serais plutôt censé faire demi-tour.

Mais la curiosité est trop forte. Et puis je suis le maître de mon voyage.

Il ne me reste qu'à lever le pouce.

Autre règle de l'autostop : la nuit pèse lourd. L'absence de lumière multiplie les peurs. Prendre en charge un inconnu qui vient de surgir du néant, au cœur de l'obscurité…

On croirait le début d'un film d'horreur.

Je ne lâche pas l'affaire. Il passe pas mal de voitures, je ne sais pas si c'est une impression de ma part, beaucoup sont conduites par des jeunes, à mon avis, ce sont tous des gens qui vont au Red Zone.

Une Kadett jaune.

Des taxis, j'en connais un certain nombre. L'un d'eux fait même figure de point de repère, un monsieur qui part des Castelli pour aller travailler à Rome. Ce n'est pas par méchanceté, mais quand je vois sa voiture approcher, j'arrête de faire du stop, quitte à m'écarter de la route, parfois. Il s'arrête quand même. Attention, c'est quelqu'un de très bien, sympa comme tout, sauf qu'il a un sérieux problème, et je ne sais vraiment pas comment le lui dire. Au collège, j'avais une prof qui avait le même souci. D'haleine. À un niveau qui ne devrait pas exister sur terre.

« Je vais à Casa del Diavolo.

– Je m'arrête pas loin. »

Le taxi fume les mêmes cigarettes que moi. Des MS fortes.

« Je vais au Red Zone, la discothèque.

– De temps en temps, j'y conduis des gens.

– Vous allez là-bas ? »

Avec un peu de chance, je me ferai déposer devant l'entrée, je n'ai pas l'argent pour être admis mais ce serait une arrivée en grande pompe.

« Non, j'ai reçu un appel d'une rue à l'autre bout du bled, tu auras une jolie trotte à faire avant d'y arriver.

– Je m'appelle Daniele, et vous ?

– Armando. »

Je me demande si cette histoire de prénom qu'on donne et qu'on demande aux gens n'est vraiment qu'une question d'éducation. En y réfléchissant bien, je crois que ça cache la peur qui s'empare de moi chaque fois que je monte dans une

voiture conduite par un inconnu, surtout la nuit, surtout loin de chez moi, quand personne n'a la moindre idée de l'endroit où je me trouve. Parce que la peur n'est jamais complètement absente.

Connaître le prénom de mon bienfaiteur du moment me donne l'illusion de connaître, ne serait-ce que sommairement, son identité et ses intentions. Une partie de moi est toujours sur le qui-vive, cependant. Armando pourrait arrêter la voiture, sortir du vide-poches de sa portière un tournevis et me le planter dans la gorge, comme ça, sans difficultés, avant de m'enterrer au beau milieu d'une des innombrables forêts du secteur.

« Et vous, Armando, vous êtes d'où ?

– Pérouse.

– Vous êtes marié ?

– Séparé. »

Au même moment, la Kadett passe à côté du panneau qui indique ma destination en lettres noires sur fond blanc : CASA DEL DIAVOLO.

« Je te laisse à l'entrée de la prochaine rue.

– Merci. »

Je descends et ma respiration reprend son rythme régulier. J'avais pris peur, ça m'arrive souvent, il suffit que je lâche la bride à mon esprit, résultat garanti.

Ce que je peux être bête ! Et puis même s'il avait été animé de mauvaises intentions, je me serais défendu, mais non, c'était quelqu'un de bien, comme tous ceux que j'ai croisés jusqu'à aujourd'hui.

Et puis il fumait des MS fortes.

Il ne pouvait pas être méchant.

Je piste des basses, qui cognent fort.

Dans l'air ne résonne que la pulsation du Red Zone, j'essaie de me diriger vers la musique, mais elle ne vient pas d'un point précis, au contraire, elle n'arrête pas de tourner autour de moi. Mon objectif se trouve via dei Fratelli Cervi. Facile à dire.

Je ne vois aucune lumière, même dans le lointain, les maisons, les hangars sont plongés dans le noir, tout comme les routes. Cet endroit semble inhabité.

Seuls les phares des voitures éclairent ce qui m'entoure, elles foncent à côté de moi dans de grands courants d'air, j'essaie de me faire prendre en stop dès que je les aperçois, mais il fait vraiment trop sombre. De ma valise, je sors mon pull préféré, il est en coton, bleu marine, le vent commence à fraîchir, il arrive par brises légères du pré d'à côté.

Juste là, dans l'herbe, à moins de deux mètres de distance, je vois quelque chose. Comme une lumière. Plus que la peur, c'est la terreur qui me glace. Je regarde du mieux que je peux. La lumière réapparaît, et puis une autre, tout près. Lentement, mon regard se focalise, une sorte de tapis s'allume à perte de vue, jusqu'aux arbres lointains.

La terreur se transforme en surprise, stupeur, émerveillement.

J'en avais simplement entendu parler, et hormis dans les dessins animés, je n'en avais jamais vu.

Un peuple de lucioles danse à mes pieds.

Pareilles à des étoiles filantes tombées sur terre.

Un spectacle qui me laisse sans voix.

De la lumière dans le noir.

La beauté, ça se vit, aucun récit, aussi précis, aussi savant soit-il, ne peut dire la joie qu'inspirent certaines visions, ni la gratitude qui remplit les yeux de larmes.

Des phares dans le lointain. La lumière artificielle cache celle microscopique de la nature.

Je lève le pouce et dégaine mon sourire aussitôt après.

Un morceau de techno ralentit.

Une Renault 5 s'arrête.

« Vous allez au Red Zone ?

– Tu comptes danser avec une valise, toi ? »

Toute la voiture part d'un éclat de rire collégial. Cet accent, c'est le mien. Ce sont des Romains.

« Vous pouvez me déposer ? »

Le jeune à qui je m'adresse a les cheveux longs et des yeux hallucinés. Il a les pupilles dilatées, soit par la cocaïne, soit par les médocs, j'ai appris à plutôt bien reconnaître les substances à partir des effets qu'ils provoquent aux yeux. Des passagers sur la banquette arrière, je vois les trois têtes, mais il n'y a pas assez de lumière pour distinguer complètement les visages.

« Et où tu veux qu'on te mette ? On est cinq. Si tu veux, on te prend ta valise. »

Nouvel éclat de rire débile.

« Ou alors accroche-toi au toit. »

La Renault 5 repart dans un crissement de pneus.

Je les suis pendant quelques dizaines de mètres avant de me remettre à chercher les lucioles, il me faudra du temps pour que mes pupilles se réhabituent, pour qu'elles retrouvent leur taille normale.

Un moteur fend l'air en grondant, se rapproche, je l'entends parfaitement, mais je ne vois rien se dessiner autour de moi, aucune lumière, nulle part.

Le grondement se transforme en coup de frein.

Je ne comprends pas pourquoi.

Un grand bruit.

Pourquoi rouler aussi vite ?

Un choc terrifiant a retenti dans l'air.

Et puis un bruit de verre fracassé, de plastique qui éclate.

Je me retrouve accroupi.

Une lumière est apparue, elle vise le ciel nocturne.

Elle est au moins à cinq cents mètres de moi.

Je pars en courant dans cette direction, ma valise cogne contre ma jambe, j'arrive à un croisement, je tourne à droite, aussitôt après je m'engage dans une rue à gauche.

Dans le lointain, des lumières confuses, l'essoufflement m'oblige à ralentir.

Ce que je vois me cloue les pieds dans le bitume.

Au milieu de la route, deux voitures, détruites. Des morceaux éparpillés dans tous les sens. La lumière qui pointait vers le haut est celle d'un phare.

On n'entend pas une voix. Pas une plainte.

Je me décolle, un pas après l'autre.

Ils se sont percutés frontalement. Je reconnais la portière arrière de la voiture face à moi, c'est une 205 Rallye. Il ne reste plus rien de l'avant de l'autre.

Je suis à une vingtaine de mètres.

Derrière moi, j'entends quelqu'un s'arrêter.

Des portières qui s'ouvrent.

Je me retrouve flanqué de deux jeunes types.

Nous nous regardons.

L'un des deux, le plus grand, nous dépasse et se dirige vers l'accident, nous lui emboîtons le pas.

La tôle des deux voitures semble cautérisée, brûlée.

Je devrais m'arrêter.

Je ne veux pas voir.

Mais je n'y arrive pas.

Ça ne peut pas exister.

Mon Dieu, efface de mes yeux ce que je vois.

Le jeune de la 205.

Le sang n'est pas fait pour sortir du corps.

Un mannequin sans grâce. Vidé de son âme.

« Je veux rentrer chez moi. »

Un petit immeuble tout proche s'allume, un homme en marcel et caleçon, une vieille en peignoir à côté.

« ON A APPELÉ LES CARABINIERS ET UNE AMBULANCE ! QU'EST-CE QU'ILS ONT À FAIRE LEURS CONNERIES ICI, CES ABRUTIS ! »

Le jeune homme à côté de moi semble absorbé par un calcul mathématique, par une équation d'une extrême difficulté. Ça le dépasse.

« Je veux rentrer chez moi. »

Je n'étais pas prêt.

À cette chose défigurée.

Je ne suis pas prêt.

Le polo jaune.

Le polo était jaune.

Quelque chose perçait en dessous, quelque chose de pointu, au milieu de la chair.

La tôle d'une portière.

La lune, il faut que je pense à la lune, il faut que je la regarde fixement sans jamais m'arrêter, sans jamais cligner des paupières, car dès que je les ferme, c'est lui qui réapparaît.

J'ai entendu des sirènes galoper dans la nuit.

Et puis plus rien.

Il faut que je marche, que je m'éloigne le plus possible. À pied. Car je ne monterai plus jamais dans une voiture. Plus jamais.

Je rentrerai à la maison comme ça.

Quatre kilomètres à l'heure.

Il portait un petit collier. De perles bleu ciel.

Un pendentif en forme d'ancre, en argent.

Le cou ne semblait pas normal.

J'ai mal à la main.

À côté de la route, un petit fossé. Je pose ma valise, je la pousse en contrebas.

Ciao.

Tu m'as si bien accompagné dans mon voyage. Seulement, je suis trop fatigué et je ne peux plus te garder avec moi.

Mes pas s'allègent.

Il ne faut pas que je lâche la lune des yeux, jamais.

La lumière du jour ne m'éveille pas.

J'ai répété bien malgré moi des prières. Des heures durant.

Les parents sont-ils déjà prévenus ?

Ou bien vont-ils continuer à vivre sans rien savoir de ce qui s'est passé ? Avant que la nouvelle ne leur parvienne, comme un tremblement de terre qui ne laisse rien debout.

Non, il laisse quelque chose : les rites de ceux qui restent.

Des rites pervers. Car la terre n'accueillera pas un homme qui est allé tout au bout de son existence, mais un gamin qui n'avait fait qu'un quart du trajet.

Aucune mère n'aimerait qu'on l'empêche de partir la première.

Aucun père ne devrait survivre à son propre enfant.

Et puis les frères et sœurs. Plus grands, ou bien plus petits.

Les autres parents. Proches et lointains.

Dans quelques heures s'élèvera un cri déchirant.

Tous ses amis pleureront l'absence impossible à combler.

Puis par la suite, petit à petit, ils oublieront.

Pour beaucoup, la cicatrice deviendra un signe sans nom, quelque chose qui viendra se perdre dans leur jeunesse abattue au fil des ans.

La famille, elle, restera pour toujours face au feu éteint.

Chacun demeurera telle une sentinelle veillant sur une maison remplie de fantômes.

La mère, jusqu'à la fin de ses jours, croira entendre sa voix, quand il l'appelait au retour de l'école.

Il faut que je marche encore.

Et encore.

Soit ce sera moi qui mourrai, soit ce sera cette douleur qui a dévoré mes yeux.

Le soleil est comme du feu sur mon front.

Pourquoi un ange de Dieu n'apparaît-il pas en rêve à cette mère ?

Pour l'envelopper de ses ailes, sans besoin de grands discours, sans rien révéler des mystères de son maître.

Sa présence serait la meilleure des réponses.

Elle aurait dans le cœur une certitude qui la suivrait partout dès le réveil, elle se lèverait de son lit avec un étrange sourire et une sérénité impossible à expliquer par des mots.

Elle saurait. Sans savoir.

Et c'est animée par cet esprit saint qu'elle prendrait dans ses bras son mari, ses autres enfants, d'abord surpris par cette étrange gaieté, mais finalement comblés eux aussi.

Dans l'attente du moment. Du lieu.

De la vérité qui dirait tout, une fois pour toute.

Mais on ne nous le permet pas.

Nous devons, pareils à des équilibristes, vivre en embrassant des précipices.

Au moins pour elle, pour cette mère qui est désormais en train de perdre les derniers instants d'une vie heureuse, au moins pour elle, fais une exception.

Je t'en prie.

J'ai choisi les routes les plus étroites.

Où la campagne fait pousser des touffes d'herbe, des fleurs des champs, pour tenter de récupérer la terre couverte par le bitume.

Je suis parti comme un fugitif, sans direction particulière, dans le seul but de mettre le maximum de distance entre moi et ce que j'ai vu.

Je ne sais pas où je me trouve, quelle heure il est. Je ne sais rien.

Deux ennemis m'ont obligé à m'arrêter : la faim et la soif.

La fatigue fait trembler mes jambes.

Autour de moi, des maisons de campagne, des champs cultivés et d'autres laissés au repos, et puis des potagers, des vignes avec de grosses grappes rouges bien visibles, le tout enveloppé dans l'air chaud d'une journée d'été, de paix.

La nature semble ne s'être encore aperçue de rien.

Si ça ne tenait qu'à elle, les voitures, les moteurs n'existeraient pas. La vitesse maximale autorisée serait celle des animaux, qui vont vite, oui, mais pas comme des projectiles lancés à deux cents à l'heure sans raison précise, comme ça, pour s'amuser.

La maison que j'ai face à moi est un mélange d'époques et de constructions inachevées.

La partie la plus ancienne est une tour, immédiatement flanquée d'une petite maison en pierres, et puis les murs en briques neuves de ce qui devait être une extension restée à l'état de squelette, à l'intérieur, tout un bric-à-brac, un vieux canapé, plusieurs tables en bois, une espèce d'entrepôt à ciel ouvert.

Autour de l'habitation, il règne une véritable pagaille, contre un mur, on a déposé des centaines de tiges en fer, peut-être l'armature censée servir pour couler du béton, désormais rouillées. À côté de la porte d'entrée, un caddie de supermarché, rempli de pots vides.

« Tu cherches quelque chose ? »

Je découvre à côté de moi un homme qui fait plus ou moins ma taille. Il porte une veste marron, en dessous, il est vêtu d'un marcel taché, troué. Il est agressif et ne fait rien pour le cacher.

« Soit tu te barres, soit j'appelle les carabiniers.

– Je suis en route pour Rome, est-ce qu'il vous serait possible de me donner un peu d'eau ? Après, je m'en vais. »

Il me regarde de ses yeux opaques, d'une couleur qui n'est pas une couleur.

« Et tu n'as pas de quoi t'acheter une bouteille d'eau ?

– Malheureusement, il ne me reste plus rien, je viens de Casa del Diavolo, hier soir, j'ai été témoin d'un accident de la route, vous n'en avez pas entendu parler, par hasard ?

– Ici, on entend parler de rien du tout.

– Où est-ce qu'on est ?

– Le village le plus proche, c'est Spello. Et tu es arrivé ici à pied depuis Casa del Diavolo ?

– J'ai marché toute la nuit sans suivre les panneaux, à un moment donné, j'ai dû rebrousser chemin car la route que j'avais prise commençait à grimper vers une montagne.

– Tu prends ta flotte et ensuite, tu dégages. »

Il se dirige d'un pas leste vers la porte de la maison, sort un trousseau de clés de sa poche, accroché par une chaînette à un passant de ceinture de son pantalon, marron comme sa veste.

« Luisa ! Apporte une bouteille d'eau ! »

Il ne me lâche toujours pas des yeux, il est agacé, pour lui, je représente un souci dont il se serait bien passé, ou pire, un danger.

Apparaît une dame, elle porte une robe à fleurs, légère, estivale. Elle a les cheveux tout blancs, très longs, qu'elle laisse retomber sur des épaules masculines, musclées, comme ses bras.

D'un geste brusque, elle donne la bouteille à son mari, puis s'aperçoit de ma présence.

« Tu es qui, toi ?

– Bonjour madame, je m'appelle Daniele, je vais à Rome, j'ai demandé à votre mari s'il pouvait avoir la gentillesse de m'offrir un peu d'eau, malheureusement, je n'ai plus d'argent, il faut aussi que je mange, mais ça ne fait rien, je m'arrangerai d'une façon ou d'une autre. »

Elle me sourit, mais à son mari, elle décoche un regard aussi dur qu'une gifle cinglante.

« Il a l'âge de tes enfants et tu ne lui proposes même pas quelque chose à manger, tu es vraiment un animal, ça ne

s'arrange pas, et puis tu ne vois pas que c'est un garçon bien éduqué ? »

Pour toute réponse, il me passe la bouteille d'eau.

« Merci. »

Je m'y agrippe et je commence à boire, je bois comme si c'était la première fois, comme un type paumé au milieu d'un désert de bitume et de tôle, mes yeux se mettent à pleurer sans raison.

« Désolé, la soif me joue de mauvais tours. »

Les deux autres se regardent, on dirait qu'elle dirige son mari en lui jetant des coups d'œil.

« Je vais vous chercher quelque chose à manger, toi, reste avec lui. »

Je sèche mes larmes avec mon T-shirt, j'invente un sourire à adresser au maître de maison, histoire de le tranquilliser, ou du moins, telle est mon intention.

« C'est que j'ai beaucoup marché, et puis cet accident, c'est comme si on m'avait collé un pain en pleine tête. »

Ma tentative ne produit strictement aucun effet. Il continue de m'observer fixement, sans rien faire pour cacher la brutalité qui couve dans son regard, ou plus simplement, sans y parvenir.

La dame revient avec deux sandwichs, un pot de confiture et une tranche de gruyère, ainsi qu'un gâteau, emballé. J'aimerais lui demander du café, mais c'est trop dur.

« Et voilà. Assieds-toi sur la balancelle.

– Merci. »

Cette balancelle a connu des temps meilleurs.

La structure en fer blanc est usée par les ans, tout comme le long coussin sur lequel j'ai pris place, mais c'est tout de même agréable de se sentir bercé par son mouvement.

Je commence à manger sous leurs yeux, d'ordinaire ça m'agace de le faire sous le nez de quelqu'un.

Mais la faim est plus forte que tout.

Ils ont fini par me laisser seul.

Ils ont parlementé quelques secondes, avant de regagner tous les deux la maison, sans me dire un mot.

Au moins, je pourrai manger le gâteau sans avoir leurs yeux braqués sur moi.

Était-ce le parfum de la confiture ou, c'est nettement plus probable, celui du fromage ? Toujours est-il que mon petit déjeuner est attentivement observé par d'autres regards, autrement plus sympathiques que ceux des occupants. Sauf leur respect.

Un chien, un berger allemand croisé avec autre chose.

Il y a aussi trois chats, un demi-chartreux, très câlin, une chatte blanche et noire, plus craintive, et pour finir une chatte tigrée au ventre gros et flasque, qui a sûrement mis bas il y a peu. La tranche de gruyère, car le matin je n'aime pas le salé, lui est revenue, elle s'est frayée un chemin au milieu des autres d'un air buté et déterminé.

La porte s'ouvre.

Revoilà le mari et la femme.

« Bien mangé ? »

C'est toujours elle qui parle. Lui semble se désintéresser complètement de tout ce qui se passe.

« Très bien, merci, il est temps que je reprenne la route, vous avez été très aimables, pourriez-vous me dire l'heure qu'il est ?

– Onze heures. Au fait, où comptes-tu passer la journée ? Et la nuit ?

– Je vais reprendre la route, pour dormir, je trouverai bien un endroit, je suis parti le 16 août, j'ai l'habitude, depuis le temps.

– Hors de question. Nos enfants vivent ailleurs, maintenant, mais leurs chambres sont libres, tu peux rester ici, et si tu dois téléphoner à tes parents, vas-y, pas de problème. »

Elle ne s'en est pas rendu compte, mais ce qu'elle vient tout juste de dire a fait hoqueter son mari, il l'a regardée avec mépris, l'air furieux.

« Je vous remercie, mais pour cette nuit… »

C'est autre chose qui retient mon attention.

Sous certaines tables surgissent, l'un après l'autre, trois minuscules museaux.

Les petits de la chatte tigrée. Elle les surveille de près, un mètre les sépare d'elle, pas davantage.

Les chatons doivent avoir un mois à peine.

Deux sont tigrés comme leur mère, le dernier est un mélange de trois couleurs, une merveille. Gris, roux et blanc.

Ils tiennent de celle qui les a mis au monde : ils sont courageux. Ils approchent de nos pieds sans crainte. J'essaie de chasser de mes yeux tout ce qu'ils ont enduré au cours des

dernières heures et, à la place, de mettre ces chats à la beauté si attendrissante.

« Ils sont encore là, ceux-là ? »

Le proprio en a après sa femme, elle le regarde avec insolence, presque d'un air de défi.

« Je n'ai pas passé la matinée à faire semblant de travailler, je n'ai pas chômé, entre le ménage et le repas de midi, si ces chats posent problème, occupe-toi d'eux, prends-les et fous-les où ça te chante, tant que tu ne me demandes pas de m'en charger.

– Moi, j'ai bêché quatre heures en plein cagnard, je t'avais dit de les prendre, en plus, tu avais la voiture, ça ne te coûtait rien, bah, je vais m'en charger, comme d'hab'. »

D'un geste fulgurant, il se penche et saisit les trois chatons entre ses mains.

À grandes enjambées, il marche vers la partie de la maison encore inachevée, soudainement, il s'arrête.

« De toute façon, je dois tout faire moi-même ! »

Il balance un chaton contre le mur en briques.

Comme une balle, comme une pomme.

Le bruit est atroce, il sent la mort, plus rien ne bouge.

« Mais bordel… »

Je me tourne vers la femme, elle regarde la scène sans avoir la moindre réaction. Comme si ce qui venait de se passer était tout à fait normal.

« NON MAIS ÇA VA PAS ? »

Je me rue sur lui, je bloque son bras qui s'apprête à armer un nouveau tir, un autre chat à écrabouiller, à buter en le lançant contre un mur, il se tourne vers moi, lève sa main libre pour me frapper.

« Aldo ! »

Il regarde en direction de sa femme.

Son bras reste en suspens dans l'air.

« ESPÈCE D'ENFOIRÉ, C'EST TOI QU'IL FAUDRAIT BALANCER CONTRE UN MUR, POURRITURE ! »

Il écarquille ses yeux décolorés, des yeux de fou.

« Une bête, c'est une bête, c'est toi qui vas me donner le fric pour les garder ? Tire-toi de chez moi ou je te tue, Dieu m'est témoin. »

Le chaton qu'il tenait dans son autre main est entre-temps parvenu à se libérer et à s'échapper, lui et son congénère toujours en vie ont rejoint leur mère, qui a tout vu, et tous les trois ont déguerpi.

« ET VOUS NE LUI DITES RIEN, VOUS ? »

Je me tourne vers la femme.

Elle me regarde, immobile, sans répondre.

« VOUS ÊTES COMPLÈTEMENT CINGLÉS, TOUS LES DEUX ! »

Je m'en vais d'où je suis venu.

Pour ça, je passe à côté du chaton écrabouillé contre le mur.

Vidé de son âme, lui aussi.

Encore palpitant de tendresse il y a peu.

Je retournerai à Spello.

Je le lui ai promis. Par gratitude.

Ses contours ont gardé mon esprit en éveil.

Dans l'une de ses tours, j'ai mis en scène toute une histoire, assez développée d'ailleurs, ça a dû m'occuper une bonne heure.

En plein Moyen Âge, une princesse était prisonnière de la tour, maints chevaliers avaient tenté de la libérer, mais aucun d'eux n'était jamais parvenu à le faire. Un gardien invisible frappait dans le dos tous ceux qui s'y risquaient, d'un coup mortel. Au fil du temps, plus personne ne souhaita s'y frotter, comment battre un gardien invisible ? Après bien des années, un poète errant vint à passer dans les environs, à une fenêtre de la tour, il vit le profil d'une magnifique jeune femme. Il en tomba amoureux sur-le-champ. Au lieu de dégainer son épée et de partir au combat, il prit sa plume d'oie et sa bouteille d'encre. Hélas, il n'avait même plus un simple morceau de parchemin pour y écrire son poème.

Alors il décida de se servir de sa peau.

Il passa dix jours et dix nuits à écrire sur son corps, jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucun bout de chair vierge. Finalement, il eut le sentiment qu'il avait achevé son œuvre mais, comme un idiot, il s'aperçut qu'il n'arrivait pas à la lire tout seul. Faute d'espace sur le reste de son corps, il avait eu le réflexe d'utiliser son visage.

Et comment lire des mots écrits sur son propre visage ?

Il se mit à pleurer. Parce que cette jeune femme lui inspirait tant d'amour et parce qu'à ses yeux, ce poème était le plus beau qu'il ait jamais écrit.

Le voyant en larmes après avoir fourni tant d'efforts, pendant dix journées entières, sans dormir ni manger, le gardien invisible approcha de lui.

« Je vais le lire, ton poème. »

Cela faisait au moins mille ans qu'il n'avait pas entendu sa propre voix.

Le poète errant sursauta de terreur mais lui fit confiance. Le désir d'entendre sa poésie résonner dans l'air était trop fort.

Le gardien lut.

La princesse entendit.

L'amour naquit aussi naturellement que le jour.

Ils restèrent dans la tour, tous les trois.

Le gardien veilla sur les deux amants, puis sur leurs enfants, aux cheveux du même roux et aux yeux du même bleu que ceux de leur mère. Les mêmes exactement.

Personne n'entendit plus jamais parler d'eux.

À présent, rien n'éveille mon imagination.

Et devant mes yeux, sans retenue, voilà qu'ils ont réapparu, les morts de mort violente, immobiles, meurtris, flétris.

Et puis ces deux animaux. Même si, par rapport à eux, les animaux sont bien plus humains et remplis de compassion. Quand mon esprit se focalise sur cet homme, sur le geste qu'il a perpétré sur ces quelques grammes de vie, un désir de violence pure me saisit.

Avoir sous la main le gardien invisible de la petite histoire que j'ai inventée pour me distraire, lui ordonner d'attraper ce

type dans sa main de géant et de le balancer contre un mur, pour qu'il subisse ce qu'il a fait subir sans le moindre remords.

Il ne me reste plus qu'à marcher.

Deux heures au moins que je ne me suis pas arrêté.

Un panneau indicateur : BIENVENUE À FOLIGNO.

Je dois garder à l'esprit qu'il m'est de plus en plus compliqué de dormir à la belle étoile. J'ai abandonné ma valise à son sort, et avec elle la serviette de plage qui m'a été si utile, hormis pour aller à la plage. Je ne regrette pas ma décision, rien qu'à l'idée de la revoir surgir sous mon nez, j'ai envie de fuir.

À côté de moi, cela fait plusieurs centaines de mètres que défilent des arbres bien alignés, les uns derrière les autres, je remarque seulement à présent à quel point ils sont chargés, dans une myriade de couleurs qui oscille du rouge au rose, du jaune au pêche.

Justement.

Je m'approche de la clôture. Dénoue le pull que je porte à la taille. Il restera ici.

Enjamber une simple clôture ne me pose guère de problèmes. Je le dois aux parties de foot de mon enfance, qu'on jouait devant un champ entouré d'un grillage similaire à celui-ci. Le truc, c'est de bien choisir la zone par laquelle on monte et on descend. Il faut le faire à côté d'un poteau, c'est plus stable pour prendre appui.

J'atterris comme un ninja, sans avoir fait le moindre bruit.

J'arrive à la hauteur des arbres, je les passe en revue. Je n'exagère pas : je prends deux pêches. Les plus belles de tout le verger.

Je regagne la clôture.

Il y a un petit détail que je n'avais pas anticipé. J'ai besoin de mes mains pour passer de l'autre côté. Alors mes pêches, je les tiens comment ? Je pourrais les manger ici, vite fait. Sauf que je n'en ai pas envie, je les ai prises dans l'intention de les garder jusqu'à ce que la faim revienne, vers le milieu de l'après-midi. Elles n'entrent pas dans ma poche, sans compter qu'elles sont mûres, ça les réduirait en bouillie.

Je n'ai pas le choix. Je retire mon T-shirt. Pour la nuit au Red Zone, j'avais choisi le plus beau de ma garde-robe. Un Uniform, bleu marine et rouge, c'est aussi le plus cher, je crois. J'enveloppe les pêches dans mon T-shirt, avant de le nouer autour de mon cou.

« Un jeune homme s'étrangle avec son propre T-shirt à la clôture d'un champ. » Mon journal télévisé mental a déjà annoncé la nouvelle. Je secoue la tête pour chasser cette image.

J'enjambe aussi prudemment que possible.

C'est fait.

Je suis encore en vie.

Ou alors, peut-être que personne ne leur a appris l'amour. Aux deux animaux.

Personne ne leur a offert aucun mot, aucun geste, personne ne leur a fait comprendre que la douleur reste la douleur, toujours. Pas seulement quand ce n'est pas nous qui la subissons.

Tuer un chaton au seul motif qu'il est vivant.

Pas moyen de m'ôter de la tête que cet acte atroce n'est pas arrivé par hasard, qu'ils l'ont vu et imité, très probablement

en suivant l'exemple de leurs parents. Et de la même façon, leurs enfants feront pareil.

Voilà comment génération après génération, du début jusqu'à la fin des temps, une famille se transmettra le mal.

Il faudrait que quelqu'un, un adulte, un professeur, se rende chez ces deux-là et qu'avec les bons mots, avec la persuasion nécessaire, il mette fin à cette tradition, en vertu d'une incroyable nouveauté.

Le bien.

Un bien qui rende heureux ceux qui ne l'ont jamais connu, pour commencer. Car les premiers à aller mieux, ce serait justement eux. Les deux animaux.

J'aimerais faire la connaissance de leurs enfants, leur parler, agir sur la jeunesse est toujours plus facile. La chair, comme les certitudes, est plus souple. Avec un peu de chance, je parviendrais à les convaincre, et ils pourraient tenter le coup avec leurs parents.

Bien souvent, ce sont les plus petits qui enseignent.

À condition que les grands les laissent faire, et ce n'est pas évident.

Les grands croient tout savoir. Je n'ai jamais compris pourquoi.

Qu'ont-ils de plus que nous ? Une seule chose : des années.

Pour le reste, j'ai vu des adultes accomplir des actes indignes d'un enfant de six ans.

Un enfant de six ans n'écrabouillerait pas un chaton contre un mur.

Le mal arrive après.

Question d'éducation.

Il y a un moment de la journée où la lumière est au zénith.

Elle brille dans l'air de toutes ses forces.

L'instant d'après, elle cède.

Elle meurt, petit à petit.

L'obscurité, sortie des coins les plus reculés, commence à dévorer le ciel.

Le spectacle ordinaire du couchant.

Je m'interroge : devant une telle œuvre, pourquoi son créateur ne vient-il pas récolter les applaudissements qu'il mérite ?

Et pourtant, à bien y réfléchir, qu'est-ce que je m'en fiche, de l'artiste qui a peint, qui a rendu tout ça réel ? Ce qui compte, c'est le tableau. Je peux me passer de son visage, de son nom, même.

Alors que je ne peux pas me passer de sa main.

Cette main restée immobile face à un spectacle bien différent.

À base de tôle calcinée, de corps écrabouillés, de l'horreur muette de la mort.

Pourquoi rester dans l'ombre ?

Pourquoi ne pas protéger ces âmes sans défense ?

À un croisement, une forêt de panneaux et de directions.

Je dois me diriger vers Spolète, je le comprends à l'indication donnée par la flèche placée juste un peu plus bas : ROME.

Que peuvent bien être en train de faire ma mère et mon père ?

Et ma sœur, mon frère ?

La nostalgie me saisit comme si c'était la première fois. Avec la violence de quelqu'un qui ne demande pas la permission pour entrer. Je l'avais oubliée. Comme une bataille qu'on pense avoir remportée, mais qu'on doit de nouveau livrer, encore plus brutalement qu'auparavant.

Ma famille recevra-t-elle des bribes de ce qui m'arrive ?

Peut-être en rêve, ou bien par certaines de ces stries dans le ciel qui nous font mal sans qu'on sache pourquoi.

Ma mère, surtout.

Elle n'a besoin que du vent pour savoir.

Je n'avais pas fait attention.

Mes pieds foulent la via Sandro Pertini.

Le président de mon enfance, celui d'Alfredino, cet enfant de cinq ans mort après avoir passé quasiment trois jours au fond d'un puits, celui de la Coupe du monde en Espagne.

La finale contre l'Allemagne, nous l'avons vue chez ma tante, au coup de sifflet final nous avons bourré deux voitures jusqu'à la gueule, la Horizon et la 124 de mon oncle et de ma tante, direction le centre de Rome, pour faire la fête, comme tout le monde.

Avec ma cousine, nous avons fini dans le coffre. Je m'en souviens parfaitement. À mi-parcours, elle s'en était aperçue parce que j'essayais de ne pas me faire voir, elle m'a demandé pourquoi je pleurais, sans un bruit, alors que tout le monde était au comble de la joie.

Je lui ai répondu que je pleurais de bonheur, que je savais que je revivrais ce moment à l'infini, et que le revivre me ferait mal, très mal.

J'avais raison.

Dans le lointain, niché délicatement sur une colline, un immense château, à ses pieds un village tout en toits et en coupoles, la tour pointue de ce qui est très certainement un dôme.

Un écriteau m'accueille à Spolète.

On peut résister à la faim, au pire, elle ralentit nos pas, notre réactivité, et puis au cours de l'après-midi, j'ai pu tenir grâce aux deux pêches volées sur cet arbre, les meilleures jamais produites par Mère Nature, en revanche, la soif ne laisse aucun répit.

J'ai dans la gorge le goût de la poussière, toute celle que j'ai respirée au cours de ces longues heures de marche.

J'ai mille lires en poche, je peux m'acheter une bouteille d'eau, encore faut-il que je trouve où. Je sais déjà qu'elle sera vidée en une longue, une interminable gorgée. Après ça, cet argent ne sera plus qu'un souvenir, mais la soif, c'est une certitude, reviendra très vite assécher ma bouche.

Il est temps que je me remette à la tâche. Demander, réclamer de l'aide.

Je marche sur la via Flaminia, face à moi, l'entrée de la ville, enfin je pense, une double porte en briques rouges et en marbre blanc, récente, de l'époque fasciste, me semble-t-il.

Je la franchis.

Une grande place. La joie d'un bar ouvert.

J'entre. Dans le miroir pile derrière le comptoir, j'ai la possibilité de me regarder, cela faisait au moins deux jours que ce n'était pas arrivé, à mon avis on frise le record. Mon apparence n'est pas des plus flatteuses, loin de là, je fais même peine à voir.

En dehors de ma barbe qui a poussé, je suis un mixte entre un vagabond et un paysan, la peau de mon visage a des reflets de terre, toute celle qui est restée collée à la sueur que j'ai versée en cours de route.

Les autres, eux, sont impeccables.

« Merci à vous, bon dimanche, même s'il sera bientôt terminé. »

Le caissier sourit au couple de clients avant moi dans la queue. Voilà pourquoi tous ces gens m'ont l'air sortis d'un magasin de vêtements. C'est dimanche. Et dans n'importe quelle petite ville qui se respecte, on se met sur son trente et un pour la promenade du soir.

« Une bouteille d'eau pétillante, j'avais oublié qu'aujourd'hui c'est dimanche. »

Déjà que le caissier me regardait d'un mauvais œil jusque-là, mes mots n'ont pas arrangé les choses, ça non.

« Bien sûr que c'est dimanche. »

Il m'observe comme si j'étais un homme des cavernes.

Un homme des cavernes sale et cinglé.

La marche d'une boutique fermée constitue un banc idéal. Ma main serre la bouteille d'eau pétillante, je la manipule prudemment, comme s'il s'agissait d'une barre d'uranium ou d'un diamant de cent carats tout juste extrait d'une mine. Pour moi, elle a une valeur inestimable.

Je m'oblige à la lenteur. Je la boirai à petites gorgées, pour la faire durer plus longtemps, puis je me mettrai en quête d'une fontaine afin de la remplir à nouveau. Voilà le plan.

Seulement, j'ai trop soif et ça coule trop bien.

Elle se vide aussi vite que les autres.

Une seule gorgée. C'est si bon, j'en pleurerais.

« Ce n'était pas une flèche, ce caissier. »

Je me retrouve au bar à côté du couple devant moi dans la queue.

Le mari et la femme. Du moins, je crois.

Il a les cheveux argentés, brillants, coiffés en arrière, des lunettes de soleil de jeunot, même s'il n'y a plus beaucoup de lumière, une chemise en lin dont il a retroussé les manches. J'ignore l'âge de cet homme, mais il a un charme fou, et à mon avis, il le sait.

Elle semble légèrement plus grande et porte un polo blanc, ses cheveux blonds font ressortir son visage bronzé. Elle est belle elle aussi, et dans le passé, elle avait dû l'être encore plus.

« Pas vraiment, non, mais je ne suis pas non plus au mieux de ma forme, entre ma dégaine et mon air paumé. Il

faut dire que je suis sur la route depuis le 16 août, je suis un peu déboussolé. Je suis parti de Misano Adriatico et je rentre à pied et en stop jusque chez moi, près de Rome.

– Formidable, on faisait le même genre de voyages dans les années 1970, les États n'avaient pas de frontières, les rêves non plus, ça n'existait pas.

– Oui, je me suis pas mal amusé, hormis la journée d'hier, qui a été atroce, j'ai été témoin d'un accident de la route à Casa del Diavolo, vous en avez entendu parler ? »

Ils se regardent.

« C'est peut-être celui que nous a raconté Clara, il y a eu un mort, un jeune de vingt-quatre ans, un autre est vraiment dans un sale état. »

La dame parle avec un accent étranger.

La nouvelle me désole, mais elle ne me surprend pas.

« Je m'en doutais, le choc a été terrible. »

Il est revenu. Il est juste ici, face à moi.

Avec son collier de perles bleu ciel.

Je suis véritablement maudit, les choses restent coincées au fond de mes yeux.

« Et maintenant, le voyage continue pour toi ?

– Oui, d'ici dimanche prochain, je dois être chez moi. Le plus dur, c'était de tout faire sans un rond, au moment de partir j'ai oublié de récupérer mes sous dans la banane d'un ami.

– Tu voyages sans argent ?

– Oui, mais pas par choix.

– Un vrai hippie, quoi ! »

L'un et l'autre ont réagi de manière diamétralement opposée. Lui est enthousiasmé par mon récit, pour me regarder, il a remonté ses lunettes de soleil, révélant ses yeux bleu ciel, magnifiques. Elle est surtout préoccupée.

« Si tu veux, on te dépose, on n'a rien de prévu. En attendant, moi, c'est Gianni, elle, c'est Cécile.

– Merci. Il faudrait surtout que je mange et que je trouve un endroit où dormir. Je suis tombé sur des gens sympas qui ont tous proposé de m'héberger chez eux, sauf les dernières personnes que j'ai croisées. »

J'en demande beaucoup. Ça m'était presque sorti de la tête. À ces mots, le visage du couple face à moi se transforme, se remplit de surprise, puis de gêne.

Ils se regardent. Leurs positions sont claires : elle est partagée, lui totalement partant.

« Bien sûr, viens chez nous. La maison n'est pas grande, mais tu peux t'installer dans mon bureau. Tu aimes la moto ?

– Pas beaucoup, les deux-roues me font un peu peur, je préfère les quatre-roues.

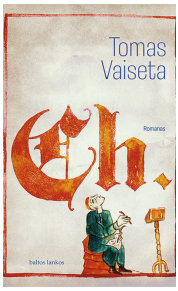
– J'ai été pilote professionnel. J'ai couru dans le monde entier.

– Génial.

– Allons-y, la voiture est garée juste derrière. »

Tandis que nous sortons, l'un après l'autre, toutes les cloches de Spolète se mettent à sonner.

Dimanche prochain, je serai chez moi.



Lituanie

Tomas Vaiseta

Ch

Traduction du lituanien par Agathe S. V.Kazakevicius

Nominé par Lithuanian Culture Institute

SYNOPSIS

Selon les mots d'un machiniste, Charles, le personnage principal et narrateur de son dernier livre, Ch. est un roman sur le premier vrai théâtre, car dans celui-ci, la représentation dure jusqu'à la fin - jusqu'à la mort. On dit que de tels théâtres apparaissent pendant les années les plus sombres de l'épreuve pour expier les péchés de l'humanité. En entrant sur la scène du roman, les acteurs reconstituent l'histoire de la torture de Saint Denis, l'évêque de Paris, telle qu'elle était historiquement décrite dans les représentations médiévales : ils sont brûlés, fouettés, donnés en pâture aux bêtes sauvages. Cette histoire peut être lue comme l'élégie d'un père pleurant sa fille assassinée ; comme une allégorie du purgatoire, abondante en références à la Bible, à la culture carolingienne et à la fiction ; comme l'avertissement d'un prophète imposteur sur la fin de la culture européenne ; ou comme une ode aux chats qui ont été envoyés pour combattre le diable.

Très cher lecteur,

je ressens le devoir pressant (et que serions-nous sans devoir !) d'évoquer un type de représentation théâtrale qu'organisaient d'ardents chrétiens du Moyen Âge. Honneur à ces gens ! Ils invitaient une foule de spectateurs et mettaient en scène de manière assez vivante, en exploitant les moyens de création possibles pour l'époque, la fin dramatique, épouvantable, mais à la gloire du Seigneur tout puissant, de la vie de saint Denys. Dans cette représentation théâtrale, l'évêque de Paris, Denys, est fait prisonnier, sur ordre de l'impitoyable empereur romain Dèce, par des militaires qui le torturent. Au début il est dévêtu et battu à coups de cravache. Après il est allongé sur un lit de feu – sur une table en métal chauffée à blanc, sous laquelle se déchaînent des flammes, puis il est jeté dans une cage dans laquelle des bêtes sauvages affamées le déchirent pendant quelques semaines, mis dans un poêle rougit par le feu et finalement crucifié. Les spectateurs de cet affreux spectacle hurlent de peur, sanglotent, prient avec compassion, s'évanouissent, mais restent néanmoins jusqu'à la fin du spectacle, car le Seigneur protège saint Denys et ce dernier reste en vie. Et quand ses bourreaux lui tranchent la tête, l'évêque de Paris la prend dans ses mains et quitte la scène. Gloire à saint Denys, gloire au Seigneur tout puissant,

humblement vôtre –

Charlie

Chapitre deux

Charlemagne[1]

Comme cela semble prétentieux : je ne suis pas obligé de dire ce que je ne veux pas dire. Mais il serait plus juste de déclarer autre chose – c'est que beaucoup de gens ne le savent pas. Je n'aime pas particulièrement sautiller sur les tables comme le fait le moineau mendiant pour y picorer les miettes, si vous voyez ce que j'entends par là. Si vous voulez un compte-rendu plus complet ou si vous vous intéressez à des questions concrètes, je vais vous décevoir – je n'ai jamais vraiment pris partie, je ne me suis jamais vraiment mêlé des affaires des autres, ni ne me suis jamais empressé de donner des conseils ou des préconisations. Peut-être l'aurait-il fallu, peut-être aurais-je dû tenir compte, disons, des situations spécifiques ou des circonstances particulières, mais, Dieu bienveillant, je ne me sentais ni spécial, ni singulier, pour endosser un tel rôle, – seulement des choses me tombaient dans l'oreille ou devant l'œil lorsque je m'activais aux travaux quotidiens. Et s'il en sortait une observation parmi d'autres qui s'avérait plus pertinente que les autres, s'il en sortait, disons, une généralisation, celle-ci était purement fortuite, fragmentaire, tout autant qu'elle pût être considérée comme une généralisation. Voici, par exemple, une de ces constatations, si nous commençons déjà à en parler, simplement pour que vous vous fassiez une idée : les acteurs se plaisent à parler sans cesse du trac et nous bernent avec impertinence, car nous croyons qu'ils ont peur de monter sur scène, alors qu'en réalité, ils ont peur de la quitter. Eh bien, vous voyez, maintenant tu comprends toi-même, cette constatation n'est pas nouvelle, c'est tout. Cela m'avait tout simplement

1 En français dans le texte.

semblé particulièrement intéressant : nous voyons flotter le drapeau blanc du début du spectacle – les acteurs, eux, voient le carré noir et immobile de la fin. Ils n'ont pas peur d'être regardés, mais d'être jugés, pas de se tromper, mais de s'être trompé, pas de rentrer dans la peau de leur personnage, mais de rester sans eux. Je suis bien d'accord, cela ne me regarde pas et je ne prétends en aucun cas parler au nom des acteurs. Qu'est donc ma voix en comparaison de ces maîtres que nous admirons et louons, qui incarnent les personnages les plus dramatiques et les plus tragiques, bouillonnent d'émotions et de pensées qui leur sont étrangères, comme s'ils étaient enivrés par cette eau bouillante, comme s'ils en étaient arrosés ? Je n'en toucherais pas un mot si, après chaque représentation, après avoir traversé la passerelle arquée qui relie les coulisses à la scène, je n'étais pas confronté à ces peurs. Je n'ai pas chronométré les spectacles, cela ne fait pas partie de mes attributions, et quel sens cela aurait-il, mais on aurait dit que les peurs des acteurs étaient en retard sur ces derniers d'une demi-heure ou d'une heure. Ceux-là se démaquillent déjà et se changent, et leurs peurs ne sont plus que de vains mots, des soupirs au mauvais moment, des décors percutés, des grimaces trop appuyées – leurs spectres se démènent encore sur la scène, bégaient le texte de la pièce, dansent enlacés, sanglotent et seulement après avoir bien badiné, partent à la recherche du maître de maison. Et je ne mettrai pas ma tête à couper qu'ils le trouvent à chaque fois.

Où avaient bien pu s'envoler les peurs du lourdaud Paulius? Il était allongé sur le ventre comme un petit tas versé arbitrairement quelque part dans les profondeurs de la scène. Dans la pénombre on ne voyait presque par le corps à moitié nu. Sa peau, au lieu d'être blanche et brillante, était d'une transparence mate, inhabituelle chez les gens ayant de l'embonpoint, elle étonnait les autres et forçait l'admiration,

lorsque quelqu'un demandait à la toucher, Paulius, sa chemise soulevée, sans aucun amusement sur les lèvres, lui ordonnait de mettre son doigt au fond de son nombril (je dois avouer que mon doigt, celui de Charlie, y avait aussi été), – dans la chair de son dos se dessinaient des entailles profondes, ensanglantées et juteuses, nettes comme des braises sous le souffle du vent. Je poussai de toutes mes forces le chariot cliquetant et contournai le lourdaud : pas moins de deux mètres de haut, cent vingt kilogrammes, dans sa puissante main droite de chauffeur longue-distance il serrait le manche d'un fouet. Les trois cordes en cuir trainaient par terre à côté comme des serpents repus, couverts de pics pointus en plomb, entre lesquels s'étaient coincés des morceaux de chair et des lambeaux de peau claire. Et bien non ! Rien que pour soulever sa main et retirer le fouet de son poing pétrifié il me fallut beaucoup de force ! C'est pourquoi, bien que j'aie du mal à le reconnaître (car je suis convaincu que chacun a le devoir d'exécuter ses fonctions de manière autonome, en effet, rien d'autre ne nuit tant à l'ordre quotidien que le non-respect de ce principe), je devais trouver quelqu'un pour m'aider. J'aurais peut-être l'air excessivement scrupuleux ou superstitieux, or je ne le suis aucunement, cela je l'ai prouvé plus d'une fois et suis résolu à le démontrer de nouveau, et bien que, Dieu nous protège, je ne me compare pas aux acteurs ni à leur vocation, mais, moi Charlie, j'ai peur, comme eux, de descendre de la scène sans avoir accompli mon travail.

Si je me suis hasardé à partager quelques observations, je ne vous fatiguerai peut-être pas excessivement en en ajoutant une autre, et je promets au moins pour un moment d'arrêter de faire cela (que veulent dire ces promesse inutiles que je fais ?) : les décisions que nous prenons dans notre vie sont prédestinées par certains verbes. Pouvoir, devoir, être obligé. Voici ma conclusion. Elle a peut-être l'air élémentaire,

énervante, et même bizarrement hâtive, mais je n'ai pas honte de dire que j'y crois fermement. J'ai cette impression – il est évident que je ne fais pas partie des grands cerveaux de l'humanité : trois verbes suffisent à déterminer comment vous vivrez. Et, cela va de soi, à évaluer comment vous avez vécu. Trois verbes ! Pouvoir. Devoir. Être obligé. En prononçant ces mots je m'imagine un pont fait de cordes que chacun d'entre nous traversons, en nous efforçant de ne pas regarder en bas, là où la gadoue écume dans le courant, pue comme la vie, charrie une mort limpide. Ce pont est façonné à partir de planches qui sont faites de ces trois verbes. Comprenez-moi bien – je n'essaie ni de faire des raccourcis, ni de résoudre des équations, je résume simplement trente-deux ans d'expérience en bibliothèque, où cela, dans une petite bibliothèque, bien que, pour être exact il faudrait préciser que les sept dernières années, et même peut-être les dix dernières, cet endroit faisait plutôt penser à un café à jeux vidéo, et alors, bon, à un endroit où louer des romans érotiques bleus et roses à petit prix, un lieu de réconfort où des cinquantenaires étiolées venaient chercher de l'excitation intime, ou au contraire un apaisement, et sans doute pas uniquement elles, en effet plus d'une fois, j'ai pu voir moi-même que les adolescents aussi, des gosses quoi, pardonnez-moi, je ne pense pas que je devrais parler de cela, apaisaient fréquemment, tout simplement sur place, leurs éruptions hormonales, et d'une main, c'est-à-dire de l'autre, tripotaient les claviers d'ordinateur en guignant les écrans où brillait… je n'ai aucune idée de ce qui pouvait bien y briller. (Pour que vous sachiez, combien de fois, une fois salués les derniers visiteurs, à vrai dire, virés ces immatures, excusez-moi, ces jeunes ne quittaient pas leurs sièges – et après avoir fermé à clé la porte de la bibliothèque, je me demandais : qui suis-je ? J'ai longtemps pensé que ce sont les gens spéciaux, différents, doués d'un don qui se posent cette question, mais, avec la perspective que m'accorde le temps, je constate, que

moi, Charlie, je la répète constamment ! Formidable. Et triste. On dirait que cela reflète la direction du mouvement de notre monde, s'il est toujours possible de parler de direction – en espérant que ce mot n'a pas perdu de son éclat. Cela signifie-il que cette question n'est aucunement réservée à certaines personnes ? Que, de nos jours, elle s'est estompée, déchirée, désagrégée ? Ou bien ?... Qui suis-je ? Un accoucheur de passion littéraire ou un vendeur de jeux vidéo ? Voici ce je me demandais, sans voir encore tourbillonner à l'horizon les conséquences de ces questions.) Je vous en prie, ne voyez pas de désespoir là où il n'y en a point. J'aurais à l'époque pu choisir de ne pas travailler dans une bibliothèque. J'aurais dû quitter ce travail, car il ne m'apportait ni argent, ni réelle satisfaction, seulement de longues heures de somnolence troublée, interrompue par le strident sifflement des ordinateurs qui marquait la fin d'un jeu, et la voix sourde de femmes d'un certain âge demandant si c'était déjà arrivé ? Qu'est-ce qui est arrivé ? Non, non, la semaine prochaine. Vous aviez pourtant dit… Madame, je commande les livres, je ne les transporte pas. Je pouvais essayer. Je devais ne pas avoir peur. Je devais courir. Je devais prendre le risque. J'étais obligé d'assumer ma fonction.

Je contournai une fois de plus le corps du lourdaud Paulius, qui à présent était vide à ras bord. Raide, mais suintant, plein, mais résonnant. Il ressemblait singulièrement à un volcan entré en éruption peu de temps auparavant, uniformément recouvert d'une lave sanguine. Elle se répandait dans les cheveux noirs de Paulius, qu'il ne coupait plus ces derniers temps, et qui donc recouvraient sa large nuque. Je compris immédiatement que cela n'était pas bien. Le sang ne tardera pas à coaguler et abîmera ses cheveux, il faudra les mouiller et les laver, et cela détériorera de manière irrémédiable leur texture, c'est pourquoi je tirai des ciseaux de la banane grise dans laquelle je mettais mes outils et les coupai le plus près

possible de la racine. Avec des mouvements vifs et délicats de la main je nettoyai le sang, j'enroulai les cheveux et les mis précautionneusement dans un sac en tissu que j'accrochai à côté de la banane. Je sortis du chariot quelques grands draps propres. J'en pliai un en quatre et en recouvris le dos du lourdaud. Il prit immédiatement les couleurs du ciel lors d'un coucher de soleil venteux. Agenouillé, je nettoyai avec les autres ou, pour être plus précis, j'absorbai – comme si j'avais été une sorte de suceur de sang, je ne pouvais penser autrement à ce moment-là, – le sang qui croupissait autour de Paulius. Je tirai ensuite un seau du chariot et y jetai les draps alourdis par le sang épais. Le chariot était vide. Il attendait le corps. Tu ne disparaîtras pas – j'étais obligé d'essayer.

Je m'allongeai près de Paulius et en louchant sur l'arrière de son crâne et les cheveux mal coupés qui y poussaient – il avait cinquante-six ans, et pourtant n'avait pas commencé à perdre ses cheveux – je rassemblai mes forces. Je soulevai sa main droite débarrassée du fouet et me glissai par en-dessous. Le lourdaud m'embrassa de sa lourdeur morte. Je sentais les odeurs du bois vernis, du sang et de la transpiration – les odeurs rivalisaient de suavité à m'en dégoûter. Je fourrai mon bras droit sous le corps de Paulius et tentai de le soulever comme un monte-charge. Un espace noir béait à peine entre son corps et la scène.. J'y mis une épaule, et en deux temps trois mouvements – la tête aussi. La peau de la poitrine du lourdaud collait à ma nuque – douce, lisse, glabre. Peu après j'étais à moitié sous Paulius, de l'extérieur apparaissaient mes jambes seules, qui battaient dans l'air pour trouver un point d'appui, et à n'importe qui, qui serait entré sur la scène à ce moment, j'aurais sans doute rappelé le prophète Jean, avalé par un énorme poisson à la bouche innocente. Je tournai dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Je déplaçai le poids vers ma poitrine, et soulevai le bassin, laissant un espace

pour y passer mes jambes. Le poisson m'avala petit à petit en ondoyant et m'entraîna dans ses entrailles.

Une fois tout mon corps sous le lourdaud, je pris appui sur mes coudes et tentai de me lever. Les kilomètres que Paulius avaient accumulés en roulant reposaient dans sa masse molle sur mon dos. Il avait pu choisir – et avait choisi : route sans sommeil et sommeil de station-service en bord de route. Avait-il dû choisir ? Pardonnez-moi, comment pourrais-je le savoir ! Il répétait que sa vie avait été comme un rêve, car rien ne différenciait la route d'un rêve – il y voyait les mêmes images : dans un seul plan des lignes blanches pointillées qui se mélangeaient, des plaines, des arbres et des putains – pardonnez-moi, ce ne sont pas là mes mots, je ne pense pas que qui que ce soit les ait mérités, même ces filles, que, oui, j'ai appelées vagabondes, mais tout de même pas putains ! – Paulius n'a toutefois pas non plus mérité que je lui enlève la parole, nous apportons si peu de valeur à nos paroles que je suis disposé ici, et autre part s'il le faut, à faire une exception. Il a subi un accident affreux lorsque qu'il travaillait dans le bâtiment, s'est retrouvé sans travail quelques années, il paraissait trop vieux aux employeurs, avait passé son permis poids-lourd. Évidemment, il avait des enfants, une femme, mais je ne lui ai pas posé de questions. Comme je l'ai dit, je m'efforçais de ne mettre mon nez ni dans les événements du théâtre, ni dans la soi-disant vie intérieure des acteurs, à laquelle, dans un groupe si petit, intime, sans liens avec le monde, cet adjectif – intérieure – à mon humble avis, ne convenait presque plus. Je ne pourrais pas affirmer que cela ne générait pas certaines difficultés, tout pouvait arriver. C'était le travail… Et le Paulius réservé à un moment ou à un autre voulait se confier, mais je l'arrêtais – à quoi bon vainement gaspiller sa salive. Mes fonctions n'étaient pas d'avoir de la compassion pour lui, mais de nettoyer la scène, et je préciserai même : et sa future scène.

N'allez pas penser que c'est là une confession impassible, ou comme vous pourriez par ailleurs la qualifier. Un homme qui aime son travail peut-il ne pas avoir de cœur ? J'entends mes mots, comme une brindille qui griffe une fine glace en verre, et à moi-même ils semblent grossiers, cavaliers – ils n'ont rien en commun avec moi, Charlie ! Comme je l'ai dit, il manque à ces mots une couleur imprévisible, pas une couleur définie, mais bien son imprévisibilité, lorsque l'on peut opiniâtrement se disputer pour savoir si c'est un simple noir ou un bleu nuit, un rouge brique ou un brun rouille, un vert citron ou un jaune citron. Permettez-moi d'attirer l'attention sur le fait que le théâtre est plein de cette imprévisibilité : il est plus fort que les couleurs qu'il crée, plus important que les gens qu'il libère de leur platitude, plus prononcé que les représentations théâtrales avec lesquelles on réveille et on apaise les désirs, plus précieux que ce récit, qui…

Pauvre de moi, j'entends mes mots, j'entends, et j'entends aussi votre silence plein de reproches. J'endure ce silence comme une partie de mon travail et je l'assume, comme je l'ai enduré et, apparemment l'endurerai encore plus d'une fois, car telle est, pour le dire très simplement, la part de Charlie. Et je n'ose même pas penser que quoi que ce soit pourrait changer si je précisais que j'arrêtais le monologue du lourdaud, mais cela ne veut pas dire que je n'avais pas le temps d'entendre ce qu'il racontait, ce qu'il avait envie d'exprimer. Paulius devint – pas ici au théâtre, sans doute quelque part en chemin, dans une cabine de poids-lourd enfumée, dans une station-service élimée en bord de route, au bras d'une fille… d'une putain fatiguée – prévisible, monochrome comme la pleine nuit, la rouille, un citron, une banalité, tout ce que vous voulez, ce que vous imaginerez, mais monochrome, seulement : sa route, sa femme et ses enfants. Comprenez-moi bien: j'ai dit qu'il était devenu, mais j'ai en tête qu'il pouvait et très certainement

qu'il devait le devenir, mais qu'il n'était pas obligé de le devenir. Cela introduit peut-être une certaine clarté ? Telle est la doublure intérieure de mon observation, à la fois naïve et drastique (me fallait-il à cause de cela me taire ?) sur les trois verbes de la vie : la femme et les enfants, sont le territoire du « je pouvais » et « je devais ». La famille, à mon humble avis, ne rentre jamais dans la zone étroitement surveillée du « je suis obligé », zone dans laquelle on ne peut entrer qu'un par un, pour ainsi dire, après mûre réflexion. Je dois reconnaître que je ne sais pas si Paulius est jamais parvenu à la zone du « je suis obligé ». Il beuglait après s'être approché de moi : j'étais obligé de ne pas m'arrêter, quoi que j'aie vu, j'étais obligé de ne pas m'arrêter (ou peut-être utilisait-il un passé fréquentatif – quoi que je visse ? Je ne me souviens pas !), je l'ai vue, je les ai vus, vus et ne me suis pas arrêté, car j'étais obligé de ne pas m'arrêter, toutefois jusqu'à la fin je maintiens, que dans sa tête il disait : je pouvais ne pas m'arrêter ou je devais ne pas m'arrêter. J'ai dit ce que j'ai dit, tirez en une conclusion vous-mêmes, sans faire attention à moi. D'ailleurs, moi aussi je pouvais et devais. Mais j'avais aussi été obligé…

À présent, le lourdaud était obligé de m'aider. Il était obligé de se confronter à son sens du devoir. Je pris appui au sol sur mes paumes de toute ma force, la tête tombante de Paulius était posée sur mon épaule comme un animal domestique affectueux, sur les planches de bois de la scène gouttaient son sang et ma transpiration. Je tirai d'un coup sec encore plus fort et en un clin d'œil me retrouvai à nouveau écrasé au sol, avec ma joue étalant les flaques stagnantes de sang et de transpiration. En dessinant avec mes mains des demi-cercles, je m'extirpai en rampant et me sentis comme la première forme de vie arrivée sur la terre ferme : d'une cavité pleine, ondulante, salée par les sécrétions humaines je gagnai un milieu faussement infini, inodore et dépourvu de saveur. La pénombre sait créer cela.

Les puissants projecteurs, éteints et en train de se refroidir, zonzonnaient toujours avec l'impatience d'un moustique. Après la représentation ne restaient allumées que quelques lampes latérales. En y pensant bien, c'était peut-être fait exprès de ne laisser que celles-ci, peut-être était-ce une forme de scrupule ou une marque d'attention pour moi, d'éteindre les grands projecteurs ? Une marque d'attention pour moi ? La pénombre sait créer cela : produire l'illusion et la détruire sur-le-champ. L'espace infini du théâtre était bordé par des murs réels et tangibles. La salle de spectacle était aménagée dans le plus grand local de l'usine, au rez-de-chaussée. En son centre les gigantesques margelles d'un puits au milieu duquel avait été édifié un espace distinct : la scène, un cercle coupé en deux, vue d'en haut – et j'ai eu l'occasion de la regarder de là, c'est une vision effrayante, – elle prend, de manière improbable, la forme de (et je parle de la beauté parfaite, sans faire de minables sous-entendus érotiques ou sur des choses encore plus répugnantes) la poitrine ronde d'une jeune femme en fleur qui se détournerait du public, car au fond de la scène pendait un projecteur suspendu rouillé, que, d'ailleurs, monsieur le Metteur en scène n'avait pas encore utilisé une seule fois, et en face d'elle, à seulement quelques pas, s'entassaient deux cent chaises en forme d'amphithéâtre. D'ailleurs, l'obscurité totale était atteinte uniquement dans ce puits théâtral, car les margelles s'élevaient jusqu'au plafond. Si quelqu'un m'interrogeait, j'oserais demander si cette obscurité n'était pas atteinte à un prix trop élevé, car dans un tel espace fermé le son, détaché de la scène et en route vers les oreilles du public, ne correspondait pas aux lèvres des acteurs qui jouaient sur scène, ni aux mouvements de leurs corps, il gouttait vers le bas en passant par les murs, c'est pourquoi on avait l'impression que sous nos jambes, au fond, de l'eau glougloutait sans arrêt. C'est pourquoi tous préféraient les scènes dans lesquelles l'harmonie des mouvements et des sons n'avait pas une

grande importance, et le silence – oui, le silence, lorsque le silence s'installait un court instant, on aurait dit qu'il tirait un noyé de l'eau agitée que celui-ci respirait. Un peu comme moi, Charlie, si vous n'avez pas oublié, arraché à l'étreinte de ce corps sanglant et refroidissant. Il me fallait trouver de l'aide pour rouler le lourdaud dans le chariot. Je quittai le puits en empruntant le petit pont et clampinai en direction de la salle de réunion. Personne n'avait calfeutré les immenses fenêtres de l'usine, c'est pourquoi, même tard le soir et pendant la nuit, à peine sorti de la salle de spectacle, je me heurtais aux colonnes de lumière terne. Les fenêtres de l'usine fonctionnaient comme des aspirateurs, s'imbibaient de tant de lumière durant la journée, que la nuit, elles n'avaient pas le temps de s'en débarrasser, et, je le jure, je voyais les morceaux éparses de lumière ramper sur les murs extérieurs du puits de la salle de spectacle comme s'ils voulaient passer de l'autre côté, et après avoir grimpé jusqu'en haut retombaient et flânochaient ainsi jusqu'à l'aube. À cause de ces fragments de jour gâtés, les contours du bâtiment – les portes, les fenêtres, les bouches d'aération, les radiateurs électriques éteints depuis longtemps et les turbines aux larges bouches – se couvraient d'un argent moisi, mais les scintillements argentés n'allaient tellement pas à l'âme de l'ancienne usine et du théâtre actuel, qu'à chaque fois que je le voyais, j'aurais pu me mettre à pleurer.

Ah, voilà, – Charlemagne ! Quand j'arrivai au premier étage et me trainai dans la salle de réunion, monsieur le Metteur en scène, se retournant vers moi, de sa main aux longs doigts me fit signe. Si cela vous a semblé drôle, c'est sans doute juste parce que je ne parviens pas à rendre précisément l'intonation de monsieur le Metteur en scène, car il n'avait pas de sens de l'humour, il ne savait pas faire de blagues, ni acerbes ni sarcastiques – ce genre d'humour est parfois lui aussi acceptable, s'il est fait au bon moment et à bon escient, – et, rendons lui grâce de ne pas avoir essayé. C'est la raison pour

laquelle les mots de monsieur le Metteur en scène me pincèrent si douloureusement : il ne gouaillait pas – ni amicalement, ni gentiment, ni méchamment. Derrière ses mots se dissimulait un mystère que je ne pouvais pas encore percer. Lorsque tu es invisible, petit comme je me considère, moi, Charlie, ce n'est pas l'intérêt en lui-même porté sur toi qui trouble le plus, mais cette pensée tacite, en suspens, comme si tu avais été une pellicule déroulée d'un vieil appareil photo, qui sans faire exprès est étirée et jetée sur la table, en un clin d'œil fait des nœuds comme le malheur. Ils avaient vraisemblablement tout juste terminé la prière. Je le compris par la composition traditionnelle des corps : monsieur le Metteur en scène se tenait au centre de la pièce, et les acteurs avec leurs visages concentrés, mais qui déjà s'adoucissaient, formaient un demi-cercle autour de lui, à vrai dire, relativement éparse et rompu. Monsieur le Metteur en scène, lorsqu'il priait, avait l'air délivré de la tension féroce qui l'entravait – à la fois trop grand et trop petit : les phrases chuchotées à voix basse lui servaient de marches pour monter et s'élever au-dessus de la tête des acteurs, son ombre s'allongeait plus loin que celle des autres, et même si cela était prédestiné par la position qu'il occupait par rapport à la source de lumière – dans ce cas au-dessus d'un luminaire coincé dans une ouverture rectangulaire, il parvenait inconsciemment à créer une impression de grandeur et, il serait plus exact d'ajouter, malgré lui. Ainsi grandi, il avait l'air d'être le père de la troupe, à ces moments, il semblait qu'il avait finalement envoyé à la troupe le véritable monsieur le Metteur en scène. Je n'osai en revanche jamais exprimer cette idée à voix haute, car je savais que monsieur le Metteur en scène évitait ce qu'il considérait, pour reprendre ses propres mots, comme un statut classique, mais quand même sans vouloir être plus petit, c'est la raison pour laquelle… bon, j'ai déjà parlé de cela. Et personne ne devrait soupçonner que je dégoise de manière irresponsable peut-être parce que, tu

entends, j'ai été vexé par ce malencontreux « Charlemagne » et tente de me venger par ces moyens inappropriés. Celui qui a pensé comme cela n'a, apparemment, pas bien écouté mes déblatérations et ne s'est pas efforcé, comme la bienséance le voudrait, de m'évaluer, moi, Charlie.

Charlie, je m'entendis faiblement, d'une voix enrouée, reprendre monsieur le Metteur en scène. Je me raclai la gorge pour corriger ma voix et évacuer le nom prononcé à voix haute, mais je compris alors à qui était destinée ma présentation. Monsieur le Metteur en scène très clairement, et donc de manière peu subtile, montra que ce n'était pas à lui que je devais me présenter. D'un regard froid, il dessina une ligne invisible qui traversait tout le demi-cercle disloqué – depuis, à droite, Julita qui hochait sa tête bouclée, Morta aux cheveux courts, la pâle Vita, en contournant presque physiquement Ignas et s'arrêtant à peine sur le maigre Vincent, jusqu'à l'extrémité droite où, plus petit qu'un point, se tenait un petit bonhomme que je n'avais encore jamais vu. Je vous en donne ma parole, je ne mis rien de rabaissant dans cette description : il ne pouvait être rien d'autre qu'un petit bonhomme. Je suis loin d'être grand, n'importe qui me classerait parmi les gens de petite taille (et il n'y a pas là de quoi perdre beaucoup de temps, si telle fut la volonté de Dieu), toutefois ce nouveau membre de la troupe – et il ne pouvait qu'être un nouveau membre de la troupe, car personne d'autre n'était invité à la prière, – m'arrivait sous le menton. Mon attention se fixa tout de suite sur ses cheveux blonds et fins – sa tête faisait penser à cause d'eux à un buisson picoré par des oiseaux. Charles, dit monsieur le Metteur en scène de cette même voix sans expression, par laquelle on aurait dit qu'il cherchait à nouveau à se diminuer et à retourner à un état de tension qui lui serait plus proche. Je dois reconnaître que je piétinai sur place un certain temps, perdu à cause de l'excès d'attention

et de la répétition de mon nom, jusqu'à ce que je comprenne, qu'il n'était pas destiné à moi, mais à lui… Eh bien, si c'est comme cela – je me souviens bien, je pensai, – donc je serai Charlemagne pour de vrai, et lui il sera Charles le Petit, alors qu'en fait, je suis déjà Charlie. Ma propre malignité m'étonne à présent: d'où vient-elle ? Monsieur le metteur en scène n'aurait quand même pas préparé cette scène à l'avance, pour susciter chez moi un sentiment si odieux ? Mais à quoi bon ? Il ne pouvait pourtant pas avoir prévu que j'entrerai dans la salle de réunion, car je ne participais pas à la prière, – cela prenait du temps de nettoyer la scène, et personne ne voulait entendre parler de moi, comme si, pendant ce temps, j'avais complètement disparu. Parfois quelqu'un chuchotait : Charlie et ses affaires mortuaires.

Comme vous avez pu le comprendre, cette situation banale et d'apparence idiote me prit au dépourvu. La prochaine fois peut-être aurai-je le temps d'y réagir correctement, mais à ce moment-là, je dis ce que je dis : pardonnez-moi, j'ai besoin d'aide. J'absorbais tous les regards et n'entendais rien. Je ne comprenais rien, il y avait ou trop, ou trop peu d'informations. Avais-je réellement dit ce que j'avais dit ? Ma langue avait-elle mélangé les mots et moi, infortuné, les avais-je ravalés ? Monsieur le Metteur en scène ne disait mot non plus, comme s'il continuait à rêver à Charlemagne, mais pas à moi, Charlie, pris dans une bataille propre aux personnes délicates, entre honte et clarté. Il n'y avait rien à faire, croyez-moi, j'aurais été d'accord pour disparaître sous terre. Je me résolus à ajouter : de l'aide sur scène avec… Comprenez-moi, il fallait-là faire montre d'une subtilité à laquelle je n'avais pas réfléchi à l'avance, d'une subtilité pour choisir les mots, comme s'ils étaient, si l'on poursuit le thème de Charlemagne, apportés dans la grande salle comme une couronne sertie de diamants sur un coussin de velours rouge. Peut-être alors les visages des acteurs

auraient pu harmonieusement se transformer de l'expression de piété à, si je peux me le permettre, malgré le fait que je ne sois pas à l'abri de l'erreur, dans ce cas-là, comme, par ailleurs dans bien d'autres aussi, des traits adaptés à la mortalité quotidienne. La mortalité, qui existe après le spectacle. C'est seulement plus tard que vint à mon esprit constamment en retard, que peut-être ils n'avaient même pas réfléchi à ce type de mortalité, peut-être oubliaient-ils son existence à peine arrivés au théâtre. Allons-y, dit froidement Ignas, en traversant la ligne tracée par les yeux de monsieur le Metteur en scène, et Julita acquiesça. C'est difficile à expliquer, je me sentis comme pétrifié, c'est pourquoi au lieu de regarder vers Ignas, je plantai mon regard dans le sol. Ma parole, je le jure, je ne fais pas partie de ceux qui renoncent facilement, toutefois je sentis en moins de temps qu'il faut pour le dire que j'avais perdu, et cette défaite (d'où sort-elle ? Si, la bataille, je l'ai mentionnée, on laisse échapper beaucoup de choses, mais, excusez-moi, une défaite ? Pourquoi me rends-je à l'exaltation ?) blessa durement les autres aussi. Et en réalité, pourquoi ai-je voulu aller chercher de l'aide plutôt que de m'occuper moi-même du corps du lourdaud ? Aurais-je sans le faire exprès transgressé une règle, ce qui serait la raison pour laquelle monsieur le Metteur en scène gardait le silence de manière si contrariée. Il ne tenta pas de m'aider à trouver un coussin de velours rouge, ni même un simple plateau de bois. En baissant les yeux, je ne vis pas le sol en béton de la pièce (ce local, il me semble que je ne l'ai pas dit, avait été laissé en l'état dans lequel il avait été trouvé lors de l'installation du théâtre, ce qui est, à vrai dire, les cas du reste du bâtiment, et si un inspecteur venait faire un tour ici… mais à quoi bon ces inspections, pour faire court, dans ce local rien n'avait été modifié, c'est pourquoi les beautés prolétaires passées restaient nues, exposées), et le bonhomme, presque blotti contre moi, et me regardait intensément comme un chien qui attendrait un ordre de son maître. Il n'est pas ici

à sa place – telle fut ma première pensée, je n'ai pas à le cacher, évidement, pas à vous, à ce moment-là je n'ouvris même pas la bouche, et ma deuxième pensée : il me confond peut-être avec monsieur le Metteur en scène. Eh bien, s'il ne parvient pas à soulever le lourdaud, peut-être qu'il soulèvera au moins ses peurs. Il n'y avait rien d'autre à dire, c'est pourquoi je sortis de la pièce avec hâte, suivi par Ignas, Julita et Charles le Petit.

Ignas se sentit immédiatement malade. Il descendit rapidement de la scène et vomit, penché au-dessus du ponton, qui était décoré par une balustrade avec les bouts recourbés – une lubie un brin futile de monsieur le Metteur en scène. Julita, émue, s'approcha de lui à petits pas, et nous deux avec Charles le Petit restâmes à côté du volcan se refroidissant, recouvert d'un drap d'un rouge cardinal, presque marron foncé, durci contre le corps. Le bonhomme, sans tenir compte du lourdaud, regardait autour de lui avec curiosité – c'était la première fois qu'il se tenait sur la scène. Presque pris d'une sorte de pitié, j'aurais voulu lui dire que je pourrais tout lui montrer après, mais je devais économiser le temps, ce n'était pas un moment propice à l'affabilité. Il ne dit mot. Le bonhomme, par sa taille avait l'air plus jeune, mais je ne parvenais pas à déterminer son âge. Il passa tout d'un coup sa paume dans ses cheveux blonds, qui s'en retrouvèrent encore plus en bataille et plus rares, comme les céréales dans les champs pendant les années sèches et sans récolte, et saisit les poignets bleuissant de Paulius. Je jetai un coup d'œil vers Ignas et Julita – celle dernière ayant sorti une lingette, essuyait avec soin les lèvres d'Ignas, – zut, Dieu bienveillant, pourquoi avais-je demandé de l'aide ? – je m'approchai des jambes du lourdaud et tentai de les soulever. À ma surprise, à la surprise de tous (même Ignas et Julita oublièrent pour un moment leurs caresses et se retournèrent), le lourdaud que nous avions attrapé avec le bonhomme bougea sans difficulté de, – et que

notre langue est belle, de pouvoir toucher au cœur même du sens, – son point de mort. Dans le chariot, dans le chariot, pensai-je, sans indiquer ce qu'il fallait faire avec le corps. Nous ne pouvions pas complètement soulever Paulius à nous deux, nous le tirâmes et le déplaçâmes vers le chariot attenant, celui-ci, écrasé par cette masse énorme, fléchit et hoqueta en exprimant – comme, il faut que vous y fassiez attention, les choses savent le faire merveilleusement et élégamment – notre état d'esprit. Le bonhomme, Charles le Petit, était chétif, frêle, comme fait de terre cuite, malingre, à vrai dire assez semblable à moi, Charlie, en un certain nombre de points, et pour camoufler sa faiblesse, il mettait toutes ses forces dans ce qu'il faisait, ce que je pus observer à plusieurs reprises par la suite, et outrepassait ses limites à chaque fois. Que dieu nous protège, je ne suis pas un spécialiste en médecine, mais je fais tout de même l'hypothèse que Charles le Petit depuis sa naissance gaspillait de manière irréaliste ses forces dans des impératifs extérieurs, c'est là la raison pour laquelle il n'eut pas suffisamment de force intérieure pour sa propre croissance. Sans pour autant m'octroyer les lauriers pour ce qui venait de se passer, je dois reconnaître qu'au moment où le corps de Paulius (si ce n'est pas un mot trop éclatant pour la situation) flotta dans nos mains jusqu'au chariot, moi aussi, Charlie, je me sentis plus fort que ce que j'aurais jamais pu croire, comme si j'étais vraiment devenu Charlemagne.

Avec votre permission, *Charlemagne* [2]!

2 En français dans le texte.

Chapitre cinq

La danse

Je descendis par les larges escaliers enfoncés entre deux gros murs et me retrouvai sur un palier dans un couloir devant une porte. Le lait grisâtre du petit matin se frayait paresseusement un chemin à l'intérieur du bâtiment, et il n'y avait pas besoin d'allumer la lumière. Je jetai un coup d'œil par la porte palière écorchée par les mains et le temps – derrière elle vrombissait une voiture au rouge vif d'une canneberge dans la crème chantilly. Je soulevai le lourd sac noir en plastique, poussai la lourde porte et le posai de l'autre côté du seuil. Le sac se froissa doucement comme s'il était rempli de grains de blé et il chut mollement, en accord avec l'humeur matinale. C'est tout ce qu'il restait de lui – d'Ignas. Je crus même au début que je ne récupérerais pas une touffe de cheveux, mais si. Si j'avais été concerné, je dirais que ça ne s'est pas très bien passé. Un spectacle qui ne se déroule pas selon le canevas prévu peut-il être réussi (s'il est en général permis de parler de réussite) ? Par exemple, Hamlet est joué par un acteur, mais à la fin c'est un autre acteur qui boit le verre de poison ? Attendez… je ne me souviens pas, qui boit le verre de poison ? Hamlet meurt bien empoisonné, non ? Il le boit, ou… ? Bon, ce n'est pas grave, ce qui est important c'est qu'Hamlet meurt ! Même s'il mourrait de sa belle mort, d'un infarctus ou autre, mais qu'il meurt. Imaginez ce qu'il se passerait s'il ne mourrait pas au court d'un spectacle ! Eh bien, alors, de nos jours, de ce que j'en sais, et c'est triste de le constater, tout est possible, et tout est toléré, et encouragé, et même accueilli par une aura d'admiration, comme ils disent, c'est une nouvelle interprétation des classiques. Ce n'est tout de même pas très très bien, pas génial. Un plan est un plan, en particulier dans l'art. Rares sont ceux qui en connaissent encore la valeur. Je veux dire du plan, pas de l'art. Que serait de l'art sans plan ?

On oppose le plan à l'élan, à l'inspiration, à la chance, mais il est ma foi évident pour tout un chacun qui en a un peu dans le ciboulot, que sans plan, qui, et il faut là le souligner, serait suivi de manière rigoureuse, il n'y aurait pas d'art non plus – ni de vrai art, ni d'art contemporain, ni aucun autre. Vous comprenez, c'est comme s'il avait été possible de pressentir que quelque chose de ce genre allait se passer. C'était la nervosité de Morta et de Vita, sur laquelle je voulus bien attirer votre attention. J'étais obligé de deviner (quoique, pardonnez-moi, qu'en aurait-il été ? Qu'aurais-je bien pu faire ?), que leur nervosité était plus qu'une simple nervosité. Sa raison – tout comme aussi la source de ce son méconnaissable – expliqua rapidement… mais ce n'est pas tout.

Bon Dieu, je m'étais enfin résolu à parler de tout à fait autre chose ! Et pourquoi pas ? Vous savez, il y a des choses dont tu avais juré de ne jamais dire mot à personne, mais en un instant, tu as l'impression de ne pas pouvoir de reconnaître toi-même, ou, au contraire – c'est seulement à ce moment-là que tu t'es finalement vu, comme quelqu'un à qui pour la première fois, de manière inattendue, on met un miroir lustré devant les yeux, et subitement tu découvres : que ce soit mieux pour toi, et peut-être que ce soit pire pour les autres. Non, non, ne te fâche pas, je n'ai pas pour objectif de vous nuire. D'un autre côté, chez nous, tu ne trouveras de réconfort auprès de personne, car n'importe qui te fera comprendre en un clin d'œil que c'est mille fois pire pour lui. C'est donc possible que ce soit la seule manière d'être avec les autres – d'essayer de piéger et de nuire, car c'est seulement comme cela que tu peux attirer l'attention de quelqu'un d'autre et l'obliger à t'écouter. Je généraliserai de la manière suivante : il n'y a pas chez nous de lien, il n'y aucun lien, ou bien, pour être plus doux, si cela change quelque chose, – ils ne fonctionnent pas. Pardonnez-moi, « ne fonctionnent pas » – c'est tout de même un peu trop

doux ! Tisser de vrais liens et les entretenir est considéré comme une occupation déplacée, une activité inconvenante et suspecte, un avilissement, même si ces liens prennent racine dans la nature même de l'homme et naturellement chevauchent nos devoirs vitaux, comme la famille… On exigea de moi, de Charlie, presque à partir du début – eh non, je n'ai pas dit qu'on s'était approché et qu'on m'avait donné un ordre, mais n'est-ce pas le seul trait distinctif sérieux qui nous sépare de l'animal, le fait que nous ne comprenions pas uniquement les mots crus, mais aussi les sous-entendus, l'arrière-plan, et pouvons lire entre les lignes ? d'oublier et de continuer à vivre. C'est comme si dans ma tête tournait bruyamment une roulette bringuebalante, sur laquelle à la place du rouge et du noir reluisaient deux mots – « pouvoir » et « devoir », et les conseils de tous ceux qui sont suffisamment vigoureux reposent sur ces deux mots : tu peux oublier ce qui s'est passé, tu dois oublier ce qui s'est passé, tu peux continuer à vivre, tu dois continuer à vivre, et je me répétais à moi-même, comme si je m'étais jeté un sortilège insignifiant : j'ai le devoir de ne pas oublier, j'y suis obligé… Chez nous, même la mort affreuse, tragique d'un enfant, indépendante de la volonté de ses parents est considérée comme leur faute et honteuse, bon, je vais vous expliquer, ce que j'en pense en réalité, et que personne ne se fâche, il est possible que j'offense quelqu'un indirectement et sans le vouloir : comme le meurtre commis par eux, par les parents. La balle des conseils résonnait douloureusement et rebondissait entre « pouvoir » et « devoir », entre condoléance feinte et blâme franc, entre fureur rouge et désespoir noir, et je répétais : je suis obligé, je suis obligé, je suis obligé. Pardonnez-moi, que me restait-il ? Même lorsque la voûte des souvenirs s'assombrissait comme la nuit après minuit et que ses teintes se rapprochaient du désespoir, y resplendissaient sans crier gare, comme un météore, des souvenirs d'elle, de ma fillette, en laissant la trainée jaunâtre et encore longtemps

rutilante du passé. C'est comme si la mort était inséparable de la culpabilité et de la honte.

Et c'est à ce moment-là que je suis arrivé au théâtre. Arrivé en général, et pas ce matin, ce matin, comme vous l'avez vu, je n'ai même pas sorti une jambe, j'ai simplement déplacé et mis dehors le sac avec – qu'il repose en paix – les restes d'Ignas. Donc… Ce flair qui est le mien, je pourrais en avoir peur, que donc en penser, car une fois de plus, il ne m'a pas trompé : la nervosité de Morta et Vita était plus qu'une simple nervosité, car, vous le savez, dans ce théâtre, on va à la mort sans culpabilité ni honte, car la culpabilité et la honte sont un succédané de lien dont on n'a pas besoin ici. Moi, Charlie, je suis comme les autres gens, et même plus petit, plus faible que les autres, et donc j'avais au début la même opinion que les autres sur les représentations théâtrales – je les voyais comme une foulée désespérée, un pas vers la lumière de l'hystérie muette et de la haine, comme une bombe de rancune qui aurait été lancée, et qui en explosant projetterait des débris de culpabilité et de honte, tranchants et luisants, qui tailladent les poitrines, les yeux et les tempes des proches et des étrangers : coupables les proches, coupables les étrangers, mais l'acteur est bien plus coupable, comme si en mettant fin à sa vie, il tuait quelqu'un d'autre. J'entends déjà au loin la colère menaçante et la vois arriver avec ses éclairs de blâme qui se dessinent nettement, je dirai tout de même ce que je comptais dire, – au théâtre, dans ce théâtre, je ne retrouvais rien de ce genre : toutes les lumières étaient éteintes, (bien sûr, je m'exprime ici au sens figuré, comment donc feraient-ils pour ne pas trébucher sur une marche oubliée, s'ils baguenaudaient dans l'obscurité totale) et les acteurs montaient sur scène dans les ténèbres de la réconciliation et de la paix, et lorsque je me plains qu'ils fallût s'occuper d'eux avant le spectacle, je ne pense pas du tout à leur détermination commune, mais à leur distraction

et leur émoi pour des bagatelles avant le spectacle, tellement insignifiants qu'ils ressemblaient à une distraction et à un émoi enfantin – qui n'étouffaient jamais leur essence. S'il n'y a ni culpabilité ni honte… et bien, il n'y a plus besoin de débattre de rien d'autre.

Je clopinai jusqu'au premier étage et me glissai dans la salle de bains commune pour me laver les mains. Cette salle de bains commune – je ne sais pas si quelqu'un est responsable de cela, – était l'endroit le plus à l'abandon de l'usine. Les murs, comme une femme d'âge respectable, avaient été plus ou moins poudrés de méchantes peintures blanchâtres, mais les cinq lavabos rouillées alignés sautaient aux yeux comme les dents de cette femme, abjectement irrégulières et jaunies par la cigarette, et dans le local d'à côté, juste à droite, les quatre cabines de douche délabrées, dont une seule affichait avec fierté des portes récemment installées, comme si elle avait reçu la pompeuse médaille de chevalier de la Légion d'honneur, et personne ne pouvait expliquer d'où elles étaient sorties, comme si la distinction avait été donnée pour des mérites inexistants. En vérité, la troupe de théâtre n'était pas grande, je pourrais ajouter que la plupart de ses membres – chacun avec ses habitudes particulières, un brin bizarres à première vue, et pour autant que je l'ai remarqué, ils utilisaient tous cette cabine, les autres béaient comme de dociles vieilles filles après une jeunesse orageuse. Et moi, Charlie, bien que je ne fasse usage de la douche qu'avec modération, jamais sans réelle nécessité, une fois ou deux par semaine, je ne résistais pas contre cette… comment pourrait-on la nommer – tradition, règle ou faiblesse ? – de me glisser dans la cabine, et une fois enfermé de l'intérieur (en y réfléchissant bien, cette possibilité de s'enfermer à clé procurait une douce quiétude, car nulle part ailleurs, pas même au toilettes, il n'était possible de fermer une porte à clé et cela était à l'origine de multiples situations

inconfortables qu'il serait peu convenable de raconter, c'est inutile d'ailleurs, il suffit de préciser, que d'être seul un petit moment, à part dans sa propre petite chambre, était devenu tout simplement impossible) d'apprécier pendant quelques minutes le rampement d'ascaris du temps sous le jet d'eau qui étouffait tout ce qui m'entourait, même s'il fallait attendre pour qu' au bout d'un moment s'écoule bruyamment une eau tiédasse. Le fait que, sans doute d'ailleurs comme les autres, dont je ne peux que deviner les besoins et les plaisirs, ce qu'il ne semble pas convenable de faire, je profite à ma manière du rampement assourdi, cela ne signifie pas que ce plaisir était accessible à n'importe quel prix. Il n'est pas lieu de rappeler, quelle bêtise – il faut qu'elle gouverne toute l'humanité – de chercher à l'atteindre à n'importe quel prix, car il retire à l'homme tout désir d'avenir. Le grognement de l'ours, cet animal sauvage, que l'on avait fait venir quelques jours avant la représentation, étreignait le théâtre avec étrangeté et le son ininterrompu du rampement se glissait dans la capsule, toutefois la nervosité de Morta et Vita que j'ai déjà mentionnée à quelques reprises confirmait que cela ne procurait aucun plaisir. Cela mettait seulement la pagaille dans l'ambiance de réconciliation et de paix nécessaire à la représentation théâtrale, et donc ne pouvait pas ne pas avoir de conséquences. Monsieur le Metteur en scène, si quelqu'un écoutait mon avis (personne ne l'écoute, et pour parler ouvertement, personne ne devrait l'écouter), était obligé de prendre cela en compte.

Évidemment, il n'y a pas là de quoi se disputer, monsieur le Metteur en scène avait un plan qu'il suivait, un plan plus grand que celui d'un seul spectacle. Je n'ai en ma possession aucune preuve confirmant cela, mais je suis persuadé qu'il a un plan de ce type. Comment peut-il en être autrement ? Attendez, ne me soupçonneriez-vous pas de finasser ? Êtes-vous toujours en train de me soupçonner ? Il parait que les

silences qui me semblent essentiels, je les exprime de manière particulièrement intelligible (si les silences peuvent jamais être exprimés), et tout le reste ne devrait pas soulever chez vous de grands soupçons, donc pourquoi grouillez-vous comme de petits rats affamés et incrédules ? Et à quelles fins ruserais-je, vous demandé-je sans détour ? Peut-être que j'oublie quelque chose, c'est possible ! Peut-être qu'au bout d'un certain temps, après ma discussion avec monsieur le Metteur en scène mon souvenir éclatera-t-il, ou peut-être pas, mais est-ce à vous d'en décider ? Mais, pardonnez-moi, pardonnez-moi! Le mercure de ma patience est descendu jusqu'à la graduation la plus basse dans mes mots, et cela ne me fait pas honneur. La vérité est qu'en voulant exécuter correctement mes fonctions, j'étais obligé de savoir le moins possible de choses sur les acteurs, ou de savoir, cela va de soi, bien moins que ce qu'avait eu le temps de me débagouler le lourdaud Paulius. Il m'a forcé, sur ce point-là, à être encore plus prudent. Si vous ne pensez pas que je suis trop prétentieux, je partagerais une intuition que j'ai souvent eue : je deviens une sorte d'interrupteur, dont le plus petit mouvement inapproprié pourrait allumer la lumière déjà évoquée de l'hystérie et de la haine, et donc en un instant pourrait réduire à néant la paix et la réconciliation nécessaires aux représentations. Encore une fonction difficile que je pris sans qu'on me le demande. Monsieur le Metteur en scène ne pouvait pas ne pas être au courant du péril représenté par cette lumière, et en faisant venir l'ours, il a sans aucun doute prit un risque. J'imagine que sa visite dans ma petite chambre, quelques jours avant le spectacle, y était liée d'une manière ou d'une autre, mais je ne sais cependant pas en quoi, c'est pourquoi j'aurais à ce sujet tendance à taire mes suppositions (vous voyez, je mets mes silences en son).

Ce son. Un lent ascaris du temps… il, comment exprimer cela précisément, créa une sorte de nouvelle habitude. Le soir

j'allais me promener dans les couloirs de l'usine et chercher d'où venait ce bruit de langue, de bandage de jambe de malade, et de papiers de bonbon froissés. Je dis « le soir », mais je pourrais tout aussi bien dire « la nuit », à ce moment-là, la plupart des acteurs étaient déjà couchés et je les croisais rarement : le plus souvent, seule Morta, sortie dans le couloir fumer (je lâchais parfois sans raison un : « Est-ce bien de fumer avant de dormir ? », davantage pour ne pas qu'elle me parle plutôt que pour lui parler, Morta ne répondait rien, et Dieu merci), ou (rarement, bien plus rarement) Ignas, je devinais sans difficulté où il allait, car il grattait à la porte de Julita ou s'en approchait (et je vous prie de ne pas vous imaginer que cette remarque qui est la mienne donne aucun fondement pour poursuivre toute réflexion sur le sujet, ceci ne regardait qu'eux), et presque tout le temps, je voyais la pâlichonne Vita, en réalité, je ne la voyais pas debout, mais – ne vous empressez pas de deviner sans avoir écouté jusqu'à la fin, – couchée, enroulée dans ses draps des orteils jusqu'à ses épais cheveux raides (je l'entendis une fois chuchoter à Morta qu'elle aimait dormir bien enveloppée, même si cela la faisait transpirer au cours de la nuit), car, comme elle avait peur d'être seule si quelqu'un l'attaquait, elle laissait ouverte la porte sans scrupule, hélas, sans prendre en compte le fait que les peurs laissées sans maître viendraient plus souvent lui rendre visite. Au début, je me promenais sans objectif – pardonnez-moi, est-il possible de trouver ce qui se propage sans direction en se déplaçant avec une direction ? – puis je pris l'habitude d'assouvir de vieux restes d'habitude, car c'est bien comme cela que fonctionnent les habitudes, n'est-ce pas ? Ou alors c'est ce que je pensais au début, et peut-être ce que je pense encore un peu jusqu'à aujourd'hui, mais pas aussi fermement qu'au début, quand j'ai naturellement retracé ou simplement innocemment ai commencé à m'imaginer que chaque local de l'usine représentait un rayon de bibliothèque à laquelle

correspondait une lettre. Si je peux voir les acteurs comme des livres, pourquoi ne pourrais-je pas voir l'usine comme une bibliothèque ? Je ne respectais pas l'ordre alphabétique, et il y avait plus de locaux que de lettres de l'alphabet, cela va de soi, c'est pourquoi, sans trop me prendre la tête, je la divisai comme cela vint, éparpillai les lettres partout dans l'usine, en pensant que le meilleur ordre sera celui du hasard (cette logique, cela ne vous étonnera sans doute pas, m'a souvent été de bon secours lorsque je travaillais en bibliothèque). Évidemment, je fis une exception – j'attribuai délibérément la lettre Ch à ma petite chambre ascétique. Et cette exception, peut-être vaine, je le reconnais, donna lieu à des conditions supplémentaires, si l'on peut les appeler comme cela. Dorénavant lorsque je voulais me promener à la fois au hasard et sans hasard, je décidais à l'avance des lettres auxquelles je me rendrai et quel mot je formerai. Mais, je n'avais peut-être pas pris en considération jusqu'au bout que du fait de m'être abandonné à une vacuité mineure et ne faisant tort à personne, lorsque je partais me promener je prenais mon départ d'une seule et même lettre. Et des mots qui commencent par la lettre Ch – tout du moins dans l'équipe de ma mémoire, je n'ai rien à revendiquer, elle est bien misérable, – il s'avéra qu'il en était enregistré relativement peu ! Les possibilités de choix d'itinéraire diminuaient sensiblement, et si je voulais parcourir une distance importante, j'épelais presque à chaque fois le même chemin, pas le plus facile pour mes articulations vieillissantes et mon cœur aux forces déclinantes. Ainsi le mot « chronologie » impliquait que de ma cellule au deuxième étage, je descende trois fois jusqu'au rez-de-chaussée, car des deux lettres N et L, hélas, ni l'une ni l'autre n'attaquaient au même étage (pour la N je retournais à mon étage, et L menait jusqu'à la salle de bains commune). Après mon troisième passage au rez-de-chaussée, je faisais encore un bon nombre d'allers-retours entre le rez-de-chaussée et le premier étage (lettres G, I et E). Les promenades

« chrestomathie », « cholestérol » ou « chrysanthème » n'offraient pas d'itinéraire plus simple en quoi que ce soit, c'est pourquoi parfois, lorsque je sentais qu'après une journée de travail, je ne parviendrais pas à surmonter une plus longue distance, je me limitais à des mots relativement courts, par exemple, « chas » ou, pardonnez-moi, « chiasse », car tous les mots ne sont que des mots lorsqu'ils servent les meilleurs objectifs, n'est-il pas vrai ? Non, évidemment, cela n'est pas vrai ! J'évitais inconsciemment le mot « chaos » et ne l'ai jamais composé (tout en sachant bien que je serais forcé au moins une fois à descendre jusqu'au rez-de-chaussée, je ramasserais la lettre A au premier étage, et la S, peut-être pour me protéger de la paresse, je nommai un local étroit et biscornu non loin de ma petite chambre, juste après l'atelier où chaque nuit la Fin non-terminée attendait la nouvelle aurore), car même dans un jeu fondé sur le hasard règne un ordre, dans lequel il vaut mieux ne pas laisser entrer le chaos. C'est donc ainsi, comme vous pourrez vous aussi vous en convaincre, que je compris à quel point l'ordre d'une bibliothèque s'adaptait facilement et harmonieusement dans une usine, je veux dire, à un théâtre, quoiqu'il serait plus correct de dire que l'ordre valait pour l'usine, pas pour le théâtre.

Durant ces promenades – qui, il faut le reconnaître, duraient parfois une heure, une heure et demie, – je ne tombai ni sur l'origine du bruit de rampement, ni ne découvrai sa destination, et je me réjouis trop tôt à une reprise d'avoir trouvé ce qui provoquait cette vibration d'ascaris du temps : tout en haut du bâtiment de l'usine (cela serait difficile de le nommer troisième étage), dans un coin spacieux auquel j'avais attribué le T, étaient entassées quelques turbines rongées, dans lesquelles, apparemment, se cachaient des chats pour roupiller. Je suspectais ces créatures, une fois rassasiées de sommeil et prises par l'envie de badiner, de faire bouger les tambours des

turbines, en courant dedans comme des écureuils dans leur roue, et de produire ce bruit affreux qui se propagerait vers les étages inférieurs comme un rampement étouffé. Je m'approchai de l'une des turbines et demandai d'en sortir au chat tigré qui y somnolait. Il me lança pendant quelques secondes un regard plein de reproches, puis se leva, secoua la tête et atterrit avec un bruit sourd par terre, me laissant une minute. Des deux paumes j'exerçai une pression sur le tambour métallique chauffé par le corps du chat tigré, mais celui-ci (hélas !) ne bougea pas d'un pouce – il était soit rouillé depuis des lustres, soit moi, Charlie, bibliothécaire de profession et d'expérience, je n'y connais rien au fonctionnement d'une turbine. En revanche je m'imaginais par hasard avoir mis le doigt sur… hm, ce que j'appellerais une hypothèse hypothétique : le théâtre et la bibliothèque se rejoignaient en un même endroit, je ne dis en aucune manière qu'ils se confondaient, se superposaient, mais ils coïncidaient tout de même l'un avec l'autre, donc je devais accepter la conclusion que ce n'étaient pas mes habitudes ni ma mémoire qui avaient dicté le jeu des rayons de bibliothèque et des lettres, sauf si nous tombions d'accord sur le fait qu'il nous est possible à nous-mêmes de devenir l'habitude des forces transcendantes, de quelqu'un qui existe par-delà nous, le souvenir – dans un nouveau lieu à un nouveau moment nous renaissons comme un souvenir qui avait déjà commencé à se flétrir, nous ne sommes pas ceux dont on se souvient, mais ceux par lesquels on se souvient, comprenez-vous ? Évidemment, cette nouvelle bibliothèque ne pourrait pas vraiment être appelée une véritable bibliothèque, et pourrait-elle être appelée un véritable théâtre ? un théâtre ? Dans les théâtres le plus important n'est pas de faire semblant, n'est-ce pas ? On fait semblant dans les mauvais théâtres, dans les bons théâtres on ne fait semblant que d'une chose – c'est de faire semblant, sauf bien sûr, la mort, la mort est jouée même dans les bons théâtres ! Je ne pourrais pas évaluer la

façon dont les acteurs jouent dans ce théâtre, mais même sans les avoir vus sur scène, j'aurais tendance à penser ne pas me tromper en disant qu'ils ne font pas semblant, car ils ne savent tout simplement pas le faire. Il en déboucherait – comme vous les voyez, je suis une logique rigoureuse et objective, – que ce théâtre, dans lequel les acteurs ne font pas semblant, ne savent pas faire semblant, est le meilleur théâtre qui existe ! Même la mort, sans aucun doute, même la mort, Seigneur, même elle n'est pas simulée. Qu'il en faut peu pour qu'un théâtre parvienne à son but ultime. Mais à moi, Charlie, il m'en suffit bien moins. Il me suffit de pressentir qu'une bibliothèque, en proposant un ordre extérieur, comme si elle commençait ce qui nous transforme, comme je l'ai déjà dit, en souvenirs, – et je ne sais pas si vous ne trouveriez pas une formulation plus proche de votre cœur, – je choisirai le mot « culture » qui m'est assez cher, sans avoir peur des salves de malédiction que vous vous représentez peut-être dans son sillage, et le théâtre l'achève, c'est-à-dire achève la culture (je n'ai pas dit y met un terme ! Est-ce vrai que je ne l'ai pas dit ? Ou… Je ne l'ai pas dit !), et en cristallisant l'ordre intérieur. Est-ce que d'une manière ou d'une autre dans la pensée, ce qui fut patiemment accumulé, apporté lettre pas lettre, cédille pas cédille, point par point dans le panthéon mondial des livres, doit faire sens, ce qui veut dire, devenir à nouveau humain. Comme c'est inconfortable de vivre après des temps plus éclairés pendant lesquels au moins les gens un minimum éduqués savaient que le théâtre n'est pas uniquement un endroit pour observer, mais aussi pour minutieusement amasser et bien classer – les vertus, les péchés, la mélancolie, les souffrances, les corps l'anatomie, les territoires inconquis et les réjouissances en liberté, – ce que le théâtre a appris de la bibliothèque, il l'a simplement mis en application comme le fait un élève talentueux et rebelle avec la leçon enseignée – en mettant tout sens-dessus-dessous

mais sans rien changer : ce que l'homme a commencé avec la bibliothèque, le théâtre l'a achevé avec l'homme, une créature accumulée, rangée, classée et préparée à être montrée aux autres. C'est avec votre permission que je résumerai de la manière suivante : la roue de la culture tourne sur l'axe de la culture et du théâtre, comme tourneraient les tambours d'une turbine s'ils n'étaient pas rouillés. Et si je peux me tromper au sujet des turbines, j'ose espérer moins me tromper en ce qui concerne la bibliothèque et le théâtre.

C'est tout à fait désagréable – d'où vient une telle confiance inconsidérée ? Pardonnez-moi ! Je doute de chacun de mes simples mots, et tout de même, c'est peut-être une sagesse acquise nécessairement avec les années ? Qu'en sais-je moi ? Ce sont des gens plus intelligents qui devraient résoudre ce genre de problèmes, et moi, Charlie, je leur fais une révérence. Et donc je sais que l'expérience de la vie, comme une faux, fauche cette sagesse pendant le temps qui t'est accordé et qu'il n'en reste que des tiges desséchées qui s'enfoncent dans les pieds. C'est comme cela qu'elle annonce que rien dans notre monde n'est éternel et que toute chose à sa fin. Vous pensez certainement que je tiens des propos métaphysiques. Toutefois ce n'est pas le cas, je me signe et me détourne de toute métaphysique, et laisse s'occuper d'elles philosophes, théologues et notaires. Mon existence est terrestre, futile et matérielle et, c'est vrai, pour une grande partie du temps passée parmi les livres. Je me suis entendu dire plus d'une fois qu'en travaillant en bibliothèque, moi, Charlie, je n'avais pas fait l'expérience de la vie, car, tu entends, les livres, en particulier ces vulgaires romans de gare, sont des ballons remplis de l'hélium des illusions auxquels s'accrochent des lecteurs en manque de vie, et qui, une fois qu'ils ont respiré les gaz de ces livres, n'ont plus aucune vivacité et n'ont plus les pieds sur terre, eh bien quoi, que dites-vous ? j'ai entendu des choses comme ça, de telles… accusations

même de la part de visiteurs de la bibliothèque ! Alors qu'en réalité, si j'ai jamais eu la tête dans les nuages, j'ai cessé ces rêveries une fois passé le seuil de la bibliothèque. N'importe quel bibliothécaire vous confirmera qu'après avoir besogné parmi les étagères, cherché des jours et des jours où glisser ces bouquins égarés, respiré leurs poussières de bronze et recollé des pages déchirées par un lecteur émotif, se rend compte qu'un livre est la chose la plus matérielle de toutes les choses qui existent, si nous définissions la matérialité, pour ainsi dire, par sa non-autonomie et son impériosité, – me comprenez-vous ? – et cette matérialité pendant plus de trente ans, moi, Charlie, je l'ai bue jusqu'à la dernière lettre. C'est pourquoi la sagesse inévitable porte la fin en elle-même, et j'ose affirmer que personne ne la possède, et si vous vous heurtiez à un cul-de-sac, et tout autant que vos yeux peuvent voir, regardez le mur, croyez-moi, ce n'est pas là la fin, il suffit de donner une pichenette et… Eh bien, je ne sais pas ce qu'il pourrait se passez, car la fin est imprévisible, tandis que l'infini est un mystère pour tous, et pour moi aussi. Me voilà arrivé dans le local des cabines de douche (donc à la lettre L, évidemment, c'est sans y penser que j'avais atteint cette lettre), les acteurs pensent qu'ils ne peuvent pas aller plus loin, mais moi et monsieur le Metteur en scène savons que dans une cache invisible s'ouvre une autre petite pièce exiguë dans laquelle se tient sur quatre pieds biscornus une baignoire lustrée, d'un blanc étincelant, flambant neuve, en comparaison avec les autres installations de la salle de bains commune (et ici le L se transformait en un Ł emprunté à monsieur le Poète).

Vincent tremblait de froid, c'est pourquoi je fis couler de l'eau plus chaude que d'habitude. La vapeur remplit le local en un clin d'œil, rappelant à sa manière une grille. En plongeant méticuleusement mon coude dans l'eau, je mesurais la température, comme si je m'apprêtais à faire prendre un

bain à un bébé. Vincent avait à peine l'air plus fort qu'un nouveau-né – il se traina sans mon aide jusqu'à la salle de bains commune et ôta ses vêtements, découvrant un corps qui s'était difficilement résigné après diverses mises à l'épreuve, en revanche plus capable de se hisser tout seul dans la baignoire – je compris en observant cela que la faim l'avait affaibli plus qu'il n'y paraissait. Il glissa dans l'eau comme un lion de glace – en se fendillant silencieusement et presque agréablement. Il enfonça même sa tête sous l'eau, sans laisser s'échapper de sa bouche ni de son fin nez une seule bulle d'air (et j'eu à nouveau cette impression vague – peut-être que son nez n'avait vraiment pas de narine, bien que j'y avais clairement vu des trous étroits), et il fallut la sortir en l'attrapant avec les deux mains. Je n'affirme pas qu'il ait fait cela exprès, mais je ne lui avais pas non plus demandé, il était peu probable que Vincent ait pu espérer que je n'exécuterais pas mes fonctions. Je mouillai l'éponge molle et alvéolée et doucement la passai sur ses épaules angulaires. Il n'y avait pas besoin de frotter même un petit peu plus fort ce frêle corps effondré. Je passai l'éponge sur son ventre, fis un détour par son dos et ses cuisses plus par curiosité que par nécessité – sa peau était toujours rebondie, jeune, comme si elle ne s'intéressait pas à ce qui se passait avec la chaire qu'elle protégeait depuis de longues années des malheurs extérieurs. J'avais remarqué : confronté à une personne qui s'apprêtait à mourir bientôt, souvent des pensées bizarres, inadaptées aux circonstances s'emparaient de moi, comme par exemple, à ce moment où je frottais avec l'éponge, je me mis à penser que ce Vincent plongé dans l'eau, qui étincelait, en particulier avec ses cheveux humides couleur de cendres, lustrés, était devenu plus attrayant, beaucoup plus attrayant, qu'il ne l'était lorsque qu'il arriva au théâtre, alors qu'il n'avait pas encore été affamé, mais qu'il y était déjà manifestement résolu. D'ailleurs vous savez vous-même parfaitement, et si vous ne savez pas, cela veut dire que

vous êtes encore vachement jeunes et que vous attendent des découvertes stupéfiantes mais brutales, que la beauté d'une personne n'est en rien liée à son corps, en aucune manière, ou alors pas plus que sont liés avec le corps les soi-disant stèles funéraires contemporaines que l'on construit à la mémoire d'une personne, dans lesquelles tu ne reconnaîtras ni la vraie personnalité ni l'être humain en général. Le corps qui nous porte est peut-être un monument fait de chair à la mémoire de la beauté, qui vit sa vie éternelle et consent sporadiquement à se montrer à nous, mortels ? Pour la beauté il faut des élus, et tu ne peux jamais savoir quand tu seras appelé et partiras, comment elle se fraie un chemin dans l'homme et se répand en lui comme des sortilèges qui se déclencheraient après un certain temps. Comme dans Vincent, immortalisé dans son corps s'enlaidissant chaque jour où il souffrit de la faim.

L'immortalisation, à vrai dire, est une de ces choses au sujet desquelles j'avais l'intention de maugréer. Vous comprenez, après la mort de ma fille… et pourquoi dis-je « mort », si je devrais choisir un autre mot ? Le langage souvent se comporte plus consciencieusement que nous le faisons, et c'est bien dommage qu'en étant si forts nous puissions nous opposer à ces scrupules du langage, et encore de manière si moche, irrespectueuse, presque en le méprisant – en utilisant le langage lui-même. C'est pour cela que, je le reconnais, je continuerai à employer le mot « mort », et vous, imaginez-vous ce que vous voulez. Par ailleurs, j'ai l'impression, quoique je ne puisse le démontrer d'aucune manière, que Vincent à un moment, a très certainement capitulé devant le langage. Il avait un certain temps causé dans une langue bureaucratique ordinaire, comme s'il déambulait sur de longues échasses en bois – de manière nonchalante, avec la froussardise d'une cigogne, à la fois de haut et allègrement, puis soudainement, comme si quelqu'un ou quelque chose lui avait pris ces

échasses, et lui, tombé au sol, il s'était entendu, avait entendu sa voix automatique, se propageant depuis les hauteurs qu'il avait quittées. C'est très probablement peu après cela qu'il est arrivé au théâtre, à l'invitation de monsieur le Metteur en scène, c'est là ma supposition peu fiable. Et l'enterrement de ma fille chérie, à cause des examens, des expertises et des procédures sans fin, prit du temps (combien il nous fallut avec ma femme courir ci et là !). Et lorsque nous récupérâmes sa dépouille nous ne savions pas quoi faire – la réduire en cendres ou enterrer les restes de son corps sous terre. Personne ne pouvait nous conseiller, nous ne voulions d'ailleurs écouter personne, nous n'aurions pas non plus suivi les conseils. Même lorsque la terre marron clair, immaculée, argileuse remplit la petite tombe et noircit avec la poussière, le vent et les précipitations, la petite croix fut plantée avec un petit écriteau, je ne pus m'empêcher de penser que nous devions terminer cela d'une manière ou d'une autre, c'est-à-dire, immortaliser. Selon les coutumes et les traditions cela se fait avec une modeste pierre tombale de granite ou quelque chose comme ça. Bizarre ! Ces coutumes et ces traditions à la fois m'aidaient et rendaient la situation difficile. Selon les coutumes et les traditions nous étions obligés d'attendre qu'un an se soit écoulé après l'enterrement et ériger une petite stèle, et puisque cela se fait comme ça d'habitude, je ne voyais pas de raison de s'y opposer, au contraire – je suivais fidèlement les coutumes et traditions, même si l'obligation d'attendre un an semblait un peu brumeuse et sans fondement majeur. Toutefois ma femme, ma femme bien-aimée, avec qui je m'étais bien entendu toute ma vie – grâce à Dieu pour ce cadeau qu'Il nous donna à un âge très précoce, alors que nous avions tout juste terminé notre scolarité, à une période pour nous relativement effrayante, où une fois sortis nous pouvions ne pas résister aux nouveaux dangers et aux nouvelles tentations, et, comme cela semblait, alors que j'avais demandé à la hâte le cadeau du mariage, – elle avait subitement désiré se rebeller

contre cette tradition, alors qu'elle était la première, lorsque la situation se présentait, sans aucun paternalisme, mais par responsabilité amoureuse, à me le rappeler : qu'en dira-t-on ? Et elle avait raison. Évidemment, raison. Toutefois à l'époque, à peine un mois après l'enterrement qui nous avait tous deux excessivement épuisés, car l'attention importune que les gens purent nous porter amplifia la douleur inconcevable de la perte, mon épouse bien aimée, et, bien sûr elle a aussi un nom, pardonnez-moi, Adèle, exigea de convoquer sans attendre l'éternité, c'est-à-dire de retirer la petite croix et d'ériger une stèle.

Je pourrai peut-être aujourd'hui trouver la force d'expliquer son comportement, quoique le mot « force », pour parler ouvertement, après la mort de ma fille (sa mort !) disparut de mon vocabulaire et de mon corps, et s'il m'échappe, croyez-moi, il n'exprime pas ce qu'il signifie en réalité, ni la part de volonté qui reste en moi. Et donc voilà, avec votre permission, une hypothèse : il y a au moins deux types de douleur – la douleur pratique et la douleur abstraite, qui ne diffèrent en rien par leur essence, sourdent du même endroit ou se posent au même endroit, fonctionnent avec la même force, peuvent être qualifiées de douleur l'une comme l'autre sans aucun risque d'erreur, et de ce point de vue reflètent en miroir l'amour, car de la même manière que l'une aime l'homme, l'autre aime l'humanité, et leurs émotions ne diffèrent en rien, seule leur forme diffère. Donc la forme, l'aspect, la composition – c'est en cela que diffèrait la douleur qui nous éloigna sans pouvoir être guérie. Ma pauvre Adèle chérie ressentait la douleur pratiquement et voulait la juguler en pratique, en entreprenant des activités pratiques, mais après la mort de notre fillette aucune occupation n'avait de sens, il ne restait pas même la possibilité de les faire revenir. (Est-ce qu'il ne lui fallut pas retourner au travail et à nouveau

compter, additionner, diviser et multiplier car elle avait gagné auparavant le nom de comptable attentive, de devoir et respectable ? Nous avions rarement l'habitude de rigoler, et en réalité, peut-être nous en vantions nous de manière prétentieuse, du fait que nous réalisions une même et unique mission – celle de créer l'ordre du monde avec des signes écrits, soit, je ne vais pas vous duper, l'illusion de l'ordre du monde.) Immortaliser, ériger une stèle – voilà ce qui l'enflamma, pardonnez-moi, la stimula, pardonnez-moi, la fit vivre, si elle vécut.

Et où fus-je jeté, moi, Charlie ? Vous savez, voici une différence de plus : la douleur pratique enferme une personne en un point, pour ma bien aimée, l'épuisée Adèle, ce point coïncida avec le petit lopin de terre noircie, sur lequel avait été plantée la petite croix et à côté cloué un écriteau métallique avec le nom de notre petite fille, Seigneur, ainsi que sa date de naissance et de mort, et au contraire la douleur abstraite chasse l'homme dans les terres vierges de l'imagination, c'est pourquoi il me fallut à tout prix trouver une cachette. Je n'avais aucun endroit à moi en dehors de notre maison. J'avais seulement la bibliothèque. Je l'avais toujours à ce moment-là. Je rentrais à la maison uniquement pour somnoler quelques heures, le reste du temps, je restais tapi là-bas, sans croiser personne, comme si j'avais contracté une maladie transmissible. Est-ce que je mangeais ? Est-ce que je me lavais ? Je ne m'en souviens plus. J'étais chassé, j'étais une cible, constamment transpercée par une balle. En revanche, je me rappelle la fois où je rentrai à la maison après minuit, et mis la clé dans la serrure mais elle ne tourna pas, comme si la serrure avait gelé. Alors, silencieusement et doucement comme le soupir d'un chat, la porte s'entrouvrit et Adèle, entourée de la chaleur de la pièce, s'avança sur le seuil. Comprenez, trente-deux ans en bibliothèque, mais quarante-trois ans avec cette femme, en cet

instant qui se refroidissait et s'assombrissait, lorsque la porte d'entrée se ferma et le ciel bleu de la nuit froide nous aspira. Et comment elle, Adèle, n'avait-elle pas consommé toutes ses réserves de douceur ? Comment pouvait-il en rester après tout cela, après la mort de notre fille ? Évidemment, les mots qu'elle prononça furent la création affreuse de sa douleur pratique, mais elle parla avec encore plus de douceur que d'habitude : ou tu rentres à la maison pour toujours, ou tu en pars pour toujours. Quelle voix limpide elle avait ! Quelle nuit limpide ! À travers les trous des étoiles, à travers la passoire du ciel noir au-dessus de nos têtes s'écoulait le suc de la mort, et ses fruits empoisonnés scintillaient là-bas, très haut, hélas inatteignables.

Il est possible que c'ait été la première fois en quarante-trois ans que nous ressentions un tel instant de terreur, mais, comme on dit, de romance, comme si nous n'étions pas en train de nous séparer, mais venions tout juste de faire connaissance. Est-ce qu'Adèle ne m'avait pas excusé de ne pas l'avoir aidée à ériger la stèle, avait-elle compris ce dont, au moins à ce moment où je me tenais sur le seuil de la maison, je n'avais pas encore pris conscience – que j'avais construit mon propre tombeau et habitais dedans ? Que la bibliothèque était devenue et ma cachette, et par défaut la stèle de notre fille ?

Après cette représentation théâtrale, tous, perdus et cois, se séparèrent, chacun dans sa chambre. Monsieur le Metteur en scène repoussa au jour suivant la traditionnelle prière commune, en murmurant sèchement « demain ». J'ai évidemment mes suppositions en ce qui concerne la décision prise par monsieur le Metteur en scène, mais que valent-elles ? Il pourrait y avoir cent raisons, et je vais vous en faire connaître une, insignifiante, parmi d'autres, et ce n'est pas nécessairement la plus importante. C'est pour cela que

les chats reprenaient vie. Leurs petits yeux de vers luisants reluisaient et ils se mouvaient à petits pas vifs, comme s'ils s'occupaient de petites affaires pressées, et l'humanité aussitôt aperçue, c'est-à-dire l'un d'entre nous, ils gonflaient leur fourrure et s'éloignaient d'un bond. Leur joie méchante, tout du moins à mes yeux, ne pouvait pas ne pas faire mal au cœur. Comme si jusqu'à aujourd'hui on s'était mal comporté avec eux et que c'était seulement à présent qu'ils goûtaient au vrai goût de la vie féline. Pendant que s'installait ce triste traumatisme qui s'était emparé de la troupe. Qui aurait pu le croire ? Et à quelle vitesse tu te rends à l'humeur générale ! Et donc, à quoi bon ce travail ? Pardonnez-moi ma grossièreté, mais, en vérité – qu'ai-je à voir là-dedans ? Tout ce projet, c'est purement une aventure de monsieur le Metteur en scène, pour laquelle personne d'autre ne devrait se sentir responsable. Et tout de même une fois la scène nettoyée, je pressais le pas dans les couloirs sombres pour rejoindre ma petite chambre, cette chère Ch, accablé de culpabilité ou de mécontentement. Sombre, j'ôtai la ceinture à outils et défis les boutons de ma chemise, à ce moment-là, j'entendis quelque chose qui grattait à la porte.

Mais enfin, ces chats sont devenus fous aussi ! (Laissez-moi le reconnaître : j'ai à présent un peu honte de m'être mis presque à voix haute à injurier ces gentilles créatures espiègles, nullement coupables de notre ridicule tragédie humaine, oui, je suis d'accord, il faudrait dire – notre triste comédie.) Lorsque la poignée de la porte bougea je compris que ce n'étaient pas les chats (vous n'êtes pas les seuls à avoir entendu parler des chats qui savent ouvrir les portes, toutefois pas dans une usine, même pendant cette nuit de Walpurgis féline). La porte s'ouvrit et je vis une silhouette osseuse. L'obscurité pénétrait de manière si éhontée, que même mes yeux habitués à elle ne purent pas reconnaître tout de suite

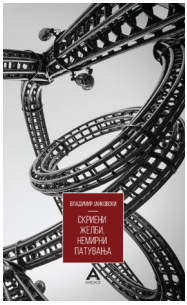
qui se tenait là. Comme si une sorcière était venue se marier avec un diable ! Eh bien, quel diable fais-je donc, moi, Charlie ? Quelle blague, mais je ne rigolai pas quand ça s'est passé. La silhouette s'avança dans la chambre et – enfin, c'est évident – je la reconnus, Julita. Elle se tenait là droite, tendue, et ses cheveux bouclés habituellement rassemblés en un chignon (à l'exception d'une mèche vagabonde, par ailleurs, je ne serais pas d'accord avec la supposition qu'elle la sortait exprès, – ce n'était pas son genre d'être coquette, même innocemment) tombaient librement sur ses épaules. C'est pour cela que je ne l'avais pas reconnue. Et puis, ce détail, comment dire cela, délicat, que, pardonnez-moi, je ne peux pas éviter de mentionner, elle n'était vêtue que d'une chemise de nuit, Dieu merci, à manches mi-longues, mais qui découvrait ses genoux et un peu ses cuisses (et comme on cousait sans y réfléchir à cette époque des petites tenues raffinées de ce genre). « Je vous en prie », – dit-elle, me laissant, apparemment, décider de quelle demande il s'agissait. « Je vous en prie, n'ayez pas peur », – précisa-t-elle, car elle aimait la précision. Cela me plaisait que Julita s'adressât poliment même à moi, Charlie, me vouvoyât, sans cette familiarité déplacée qui a pris notre monde qui s'est sans doute abêti à cause de cela. Comment les deux sont liés ? Vous savez, la politesse n'est pas uniquement une question de formule d'adresse, d'elle découle la réflexion, le mode de vie ou la trajectoire de vie, qui nous sauvent de la platitude horizontale. Eh bien, je vois que cela me prendrait du temps d'expliquer, et je ne suis pas certain de parvenir à rendre compréhensible ma pensée. N'en faites pas grand cas. La politesse de Julita n'était pas une farce qu'elle aurait préparée pour cette nuit. Et cela, vous êtes certainement d'accord avec moi sur ce point, était encore plus extraordinaire, au vu de son travail, du rythme fatigant, des interlocuteurs loufoques à problème et sans problème. Est-ce vraiment bizarre que la

grossièreté, l'incrédulité, et l'intolérance communes aux gens de sa profession, leur langage qui n'existe pas autrement que dur, piquant et froid comme la chenille d'un tank soient une maladie professionnelle, mais d'un autre côté, une maladie peut-elle être ce qui aide à survivre ? Et soudainement j'entends : « Vous, Charlie… » J'aurais fait n'importe quoi, vous avez ma parole, n'importe quoi.

Je ne m'attendais toutefois pas à cela ! Julita allongea la main et me tendit quelque chose. Après avoir regardé avec attention, je reconnus une touffe de cheveux. Je n'y crus pas, jusqu'à ce qu'elle dise : « Ses cheveux et les miens. » Ses cheveux à elle, je comprends, mais comment était-elle parvenue à avoir les siens, les cheveux d'Ignas, je l'ignore. En particulier parce que j'avais balayé, comment appeler ça, les restes du corps d'Ignas et les avais entassés dans un sac. Il était difficile d'y distinguer quoi que ce soit, et je n'avais vraiment pas vu de cheveux. Je pris la touffe dans la main – ses boucles, en vérité, j'examinai Julita d'un œil, on pouvait discerner du côté droit, au-dessus de l'oreille, de plus rares mèches de cheveux noirs, et à côté – les autres cheveux, à certains endroits plus courts, plus fins, et presque sans couleurs dans le noir. Ce pouvait être ceux d'Ignas, mais comment pouvais-je le savoir ? La voix de Julita sonna avec fermeté : « Pourriez-vous, Charlie, tresser nous cheveux ensemble ? » « Tresser » n'est pas le mot exact, Julita, cette amatrice de la précision, aurait pu trouver un mot plus adapté, mais je n'entrepris pas de débattre, car il fallait défendre son avis pour des questions plus sérieuses.

Vous voudrez bien comprendre que cela ne faisait pas partie de mes attributions, mais que cela les dépassait, et je n'ai pas l'intention de continuer à parler de ces, eh bien, sculptures capillaires. Non seulement je n'étais pas obligé de, comme l'avais demandé Julita, tresser ses cheveux avec ceux d'Ignas, mais je

n'étais en général rien obligé de faire ! Cette représentation théâtrale imprudente, ces chats fous, et même Julita dans sa chemise de nuit qui bruissait, personne ne pouvait pas me, pas à moi, Charlie, jeter l'obligation de faire quoi que ce soit avec des touffes de cheveux, déposés dans la paume de ma main comme des billets de banque de faible valeur gagnés salement. Je secouai la tête en signe de désaccord, et Julita s'éloigna à reculons de quelques pas en direction de la porte. J'espérai qu'elle parte tout de suite. Mais non. Elle plia légèrement les jambes, souleva le bas de sa chemise de nuit et se mit à lentement balancer les hanches. Julita dansait, il serait plus juste de dire, se mouvait maladroitement en suivant des règles apprises longtemps auparavant, elle s'efforçait manifestement d'être précise, hélas, une telle danse nécessitait un autre genre de précision, innée, impossible à calculer. Je posai la touffe de cheveux sur la table, ôtai ma chemise et me glissai sous le drap dans mon lit. Détourné de Julita et face au mur j'entendis le coton caresser son corps squelettique en mouvement comme une balançoire grinçante, et sa respiration profonde, nerveuse allait bien à une défaite à usage unique. Derrière la porte, dans la gorge du couloir, arrivait par vagues le miaulement perçant des chats. Le silence s'installa. Julita s'approcha sans bruit de mon canapé pliant, ouvrit le drap doucement comme une page de livre et couchée se serra derrière mon dos. Elle vibrait. Elle m'entoura avec son bras, et en un clin d'œil nous nous calmâmes dans un rêve.



Macédoine du Nord

Vladimir Jankovski

Скриени желби, немирни патувања

Désirs cachés, voyages agités

Traduction du macédonien par Maria Béjanovska

Nominé par Kontrapunkt

SYNOPSIS

Désirs cachés, voyages agités est un roman-mosaïque dans lequel les histoires de cinquante personnes provenant de différents méridiens géographiques se croisent avec celles des quatre personnages basés à Skopje, en Macédoine du Nord. Le livre est un mélange d'histoires, entrelacées entre elles, illustrées dans les détails, avec une atmosphère spécifique. Il s'agit d'un roman sur l'interaction entre l'intime et l'extérieur, sur la façon dont l'atmosphère et les situations façonnent nos paysages intérieurs, sur le besoin de raconter des histoires et d'y trouver la lueur et le mensonge. La combinaison d'un regard impartial et d'une narration aux couleurs personnelles crée un ton inhabituel, et laisse la porte ouverte à l'interprétation. Sur le plan thématique, le livre aborde certains des thèmes dominants de la société moderne : la relation entre le réel et le virtuel, la question de la réussite professionnelle et du succès dans le monde de l'art, la relation entre le succès extérieur et la recherche de soi, prenant une forme extérieure et intérieure.

Première partie : Désirs cachés

Bistra et Martin, 1

Martin plisse les yeux pour mieux sentir le parfum de la femme qui se tient devant lui dans l'ascenseur.

Il lui reste encore quatre étages à monter.

Il respire profondément le parfum qui émane de ce corps.

Un instant plus tard, la porte de l'ascenseur s'ouvre, la femme en sort d'un pas décidé.

Elle va disparaître pour toujours dans la ville, devenue le souvenir d'une possible rencontre.

Martin n'apprendra jamais son nom, sa profession, ses obsessions.

Elle s'appelle Anastasia Dimeska, elle a 43 ans et elle est pharmacienne. Elle n'aime pas beaucoup son travail. Elle est la cadette des filles d'une famille de médecins. Adolescente, elle était secrètement obsédée par les enfants les plus détestables de la résidence. Depuis trois ans elle vit avec Alex, agent immobilier et fanatique de football italien. Anastasia n'est fan de rien. Elle estime qu'elle sait bien peser les choses. C'est exact. Souvent, en pensée, elle donne des interviews imaginaires. Son regret : ne pas pouvoir vivre plusieurs vies en même temps. Son souhait : choisir le matin sa vie comme on choisit un vêtement pour la journée. Devant la glace : elle admire le visage qui la regarde.

Pavel, 1

Pavel est assis sur l'un des sièges en métal et regarde les noms des villes sur l'écran. En face de lui, une Asiatique surfe sur sa tablette, les yeux collés à l'écran. À côté d'elle, son amie ou une simple passagère, observe attentivement les agents de sécurité qui se frayent un chemin vers la salle d'attente. Le regard fixé sur leurs visages et leurs mouvements, comme si elle allait y trouver la réponse à la question qu'elle se pose depuis longtemps.

Profusion de l'instant. C'est ainsi que Pavel pourrait décrire cette situation où une foule de gens traverse la gueule fébrile de l'aéroport.

Pavel continue de regarder négligemment autour de lui, son regard est de ceux qui ne s'arrêtent jamais longtemps à un seul endroit. Il observe les gens assis dont la plupart fixent leurs téléphones connectés au réseau social le plus populaire. Ils écarquillent les yeux sur la banalité de la vie des autres.

L'aéroport est un brassage de milliers d'existences qui, pendant les quelques heures à venir, se rapprocheront, passeront à travers le même crible, puis, une fois de l'autre côté, s'éparpilleront partout. Ce serait un véritable miracle si certaines de ces histoires, que ce non-lieu standardisé avait rapprochées, se croisaient de nouveau. Cette absence de croisement était depuis toujours libérateur pour Pavel.

Soudain, la jeune fille qui était assise à côté de la fille à la tablette se lève, fait lentement le tour de la salle d'attente, une activité typique dans une telle situation, et s'arrête devant lui. C'est le premier évènement atypique jusqu'à présent.

« Excusez-moi, puis-je vous poser une question, dit-elle dans un anglais correct.

– Oui, bien sûr. » Son anglais est un peu plus hésitant.

« Pouvez-vous me raconter votre histoire ?

– Pardon ?

–Votre histoire. En quelques phrases. Pas plus de dix. »

Le regard de Pavel dit qu'il a besoin d'une explication supplémentaire. L'inconnue comprend la signification de ce regard. Elle a l'air de quelqu'un qui comprend les besoins des autres. C'est pourquoi elle sort de la poche intérieure de son manteau un portable qui servira d'enregistreur de son. Chacun de ses mouvements est en harmonie avec la réponse qui suit.

« Le plus souvent les gens me demandent des explications. Je leur réponds que je profite de chaque occasion pour voyager hors de mon pays, je suis née en Suède. Lors de ces voyages, j'enregistre des personnes que j'ai choisies. Bien sûr avec leur consentement. J'enregistre l'histoire qu'elles me racontent. Sur elles, sur un de leurs proches, sur quelque chose qui les intrigue. Pour commencer, elles doivent seulement indiquer leur nom, leur prénom et la ville d'où elles viennent, à certaines je demande aussi leur âge…mais ce n'est pas obligatoire. Voilà ce que je fais – je recueille leurs histoires. Ça ne vous dérange pas de me raconter la vôtre ? Ça vous dérangerait si je vous enregistre ? »

Il regarde la Suédoise asiatique.

Aime l'instant, soit bon envers lui, et laisse-toi aller sans rien attendre en retour.

« Non, mais à une condition…

– Bien sûr !

– Je vais faire ce que vous me demandez, mais dans ma langue, le macédonien. Je m'appelle Pavel Firfov de Skopje, Macédoine. Un pays en Europe, plus exactement en Europe de l'Est, je ne sais pas si vous en avez entendu parler ou y êtes allée…

– Oui. J'aime la géographie. Macédoine – le Lac d'Ohrid…

– Oui, c'est cela… »

À cet instant la voix des haut-parleurs annonce l'embarquement pour Istanbul, le vol de Pavel.

« Vous aussi, vous allez à Istanbul ?

– Non, à Rome.

– Il ne me reste que deux minutes pour vous raconter ce que vous me demandez. »

La jeune fille tend son portable vers Pavel.

David, 1

David est couché sur le lit dans sa chambre et observe le plafond où sa mère, avant même sa naissance, a dessiné le ciel vers lequel s'envolent des jeunes filles vêtues de larges robes et qui, à la place des bras, ont des nageoires. Cela fait des années qu'il observe ce plafond sans se lasser ou avoir envie de le badigeonner de peinture.

Près de lui, sur le lit, il y a l'instrument. La main gauche touche légèrement le corps vernis.

Il a 22 ans et demain sera l'un des jours les plus importants de sa vie – le concert qui va décider de ce qui va se passer avec lui et son instrument.

Bistra et Martin, 2

Dans la rue, la ville fouette avec vigueur les visages de ses habitants. Elle le fait avec les sons qu'elle produit, les vues qu'elle crée, l'air que les gens sont forcés de respirer.

Martin, exposé à ces coups violents, s'arrête devant le centre commercial. Il les connait bien et, de plus, il les aime. Ce dernier temps, il peut supporter la ville seulement de cette façon – à travers sa brutalité.

Même si, à cet instant, seul le parfum de la femme de l'ascenseur perdure sur le visage de Martin.

Urška Lovrenc de Novo Mesto, Slovénie

Une biographie en une phrase, à la deuxième personne

Tu es seule à penser que chaque être humain porte en lui un petit être original, mais que la vie se transforme en tristesse lorsque nous permettons à cet être original en nous de dormir trop souvent.

Bistra et Martin, 3

Bistra insère dans Excel le tableau sur lequel elle a travaillé toute la matinée et regarde par la grande fenêtre de son bureau.

La pluie de la nuit, associée à la poussière, a dessiné sur la vitre une figure : une femme à cinq têtes.

Elle se lève, le bureau est vide, ses collègues sont en pause. Elle colle son visage contre la vitre froide. Sa tête est la sixième. Ou elle devient la femme à six têtes.

En bas, la ville est silencieuse et capricieuse, un amant gâté qui n'a pas une idée précise de comment il veut terminer la nuit.

Bistra inscrit de son index une phrase sur le corps froid de la vitre.

Personne ne pourra jamais lire cette phrase.

Cela ne la dérange pas – elle n'est pas de celles qui aiment laisser des traces, mémorisées, évoquées.

Luciana Perez de Valence, Espagne

Portraitiste

Les meilleurs portraits photographiques sont ceux qui sont un peu sévères avec la personne photographiée. Ils ne lui permettent pas de poser, d'offrir l'image d'elle-même qu'elle souhaite. Le véritable portrait s'accomplit au moment où l'image contrôlée que nous voulons donner aux autres, à ceux qui sont en face de nous, à ceux à qui nous voulons plaire,

est pervertie. Le véritable portrait doit être l'effraction de la fausseté… Je pense que c'est exactement cela mon travail – saisir la fausseté avec mon appareil photo au moment où elle se manifeste.

Pavel, 2

Le représentant de la société avec laquelle il a rendez-vous l'accueille à l'aéroport à Istanbul.

Dans la voiture, Mehmed parle en long et en large de la ville. Il y est né et il l'évoque avec enthousiasme aux étrangers. Dans sa description elle ressemble plus à un homme, à une personne en chair et en os, qu'à une ville.

« J'aime les villes dont je peux parler comme s'il s'agissait d'hommes. Istanbul en est une. Je ne sais pas si vous me comprenez ?! Tout comme les hommes, les villes ont leurs folies, mais si vous touchez le bon nerf, elles peuvent être incroyables. Comme les hommes, elles peuvent être bavardes, silencieuses. Certaines veulent cacher quelque chose aux autres, même leur propre essence. Des espaces secrets où elles se dévoileront si vous y êtes attentifs, si une confiance, une intimité s'instaure entre vous. Vous comprenez ce que je vous raconte ?

– Probablement…

– J'exagère peut-être dans ma relation avec cette ville. Voilà, je ne pourrais jamais parler d'Ankara comme d'un homme. Pour moi, Ankara est un monstre encombrant. En revanche, je pourrais le faire de Skopje ! »

Pavel se retourne. Son sourire s'enfonce dans les yeux de Mehmed.

« Il serait comment cet l'homme que vous compareriez à Skopje ?

– Là, maintenant, un homme en colère. En ce moment Skopje est pour moi un homme très en colère. Presque furieux ! »

Pavel colle les paroles de l'homme d'affaires sur les images qui défilent à travers la vitre.

Quelques heures plus tard, pendant la réunion au bureau, quelqu'un qui le connait bien, remarquerait qu'il n'y est présent qu'avec son corps. Tout le reste voyage dans d'autres espaces. Il n'est pas à Istanbul, c'est certain. Il est bien plus présent dans les aéroports où il a fait escale aujourd'hui, probablement aussi dans les images collées sur la vitre de la voiture en traversant la ville, et qui se diluent à présent en lui telle l'eau sur une surface lisse.

Le soir même, de sa chambre d'hôtel, il observe Istanbul qui s'étend jusqu'où le regard peut chercher et chasser.

À un moment, quelqu'un frappe à la porte.

Une jeune femme entre dans la chambre, elle a dans les 25 ans.

Dans un anglais correct, elle lui demande ce qu'elle pourrait faire pour lui. Pavel lui explique qu'un contact physique entre eux n'est pas possible, il restera assis dans le fauteuil pendant qu'elle se déplace dans la chambre.

« Je vous prie, ne me touchez pas. Et accélérez vos mouvements petit à petit. Commencez très lentement et terminez le plus rapidement possible. »

La jeune femme n'est pas étonnée. Elle semble posséder suffisamment d'expérience pour s'adapter à ce que les clients désirent. Elle lui demande s'il veut qu'elle se déshabille.

« Oui. Mais rapidement. Pas de mouvements lents et sensuels. L'érotisme du déshabillage ne m'intéresse pas. »

La jeune femme l'a bien compris. Elle est déjà nue. Elle marche à travers la chambre, s'assied devant le bureau, s'arrête devant la grande fenêtre et regarde la ville composée de millions de points lumineux, puis elle monte sur le rebord en bois de la fenêtre et son corps, vu sous cet angle, s'allonge.

Assis dans un fauteuil de couleur turquoise, Pavel l'observe. De temps en temps, il rajuste les manchettes de sa chemise blanche. Devant lui le dos du corps nu, devant elle la mégapole.

Le téléphone portable sonne.

Sandra.

Il ne répond pas.

Les mouvements de la jeune femme s'accélèrent. À un moment, on a l'impression que tout ce qu'elle fait vient d'un robot réglé à la vitesse maximum.

Scarlette Wiliams et Noa Anderson de Pert, Australie

Les héritages des gens

Ils se promènent longtemps dans la ville avant de décider de s'asseoir sur un banc dans le parc. Ils sont arrivés la veille et tout ce qu'ils voient à présent porte le masque du nouveau et de l'attrayant.

Près de leur banc, un jeune homme d'une vingtaine d'années est assis, les yeux fermés et le visage tourné vers le soleil.

« À quoi penses-tu en ce moment ? demande Scarlett.

– Je pense au fait que chaque homme que nous avons côtoyé nous laisse quelque chose en héritage », répond Noa.

Scarlett observe les lignes dessinées sur le visage du jeune homme. Plus tard elle essaiera de les saisir, de les répéter, de redessiner ce visage qu'elle observe sur le banc voisin dans ce parc sans nom d'Oslo.

« Mais le plus souvent ce que nous recevons en héritage n'a aucun lien avec une intention délibérée. Par exemple, j'ai hérité de Cloé l'habitude, chaque fois que j'entre dans la salle de bains, de vérifier si les bouchons des tubes de shampoing, de dentifrice, de gel douche sont bien fermés…ou laissés ouverts. Chaque fois qu'elle utilisait la salle de bains, elle laissait derrière elle quelque chose d'ouvert. Encore maintenant, sept ans après notre séparation, je le vérifie.

– Et moi, qu'est-ce que je pourrais te laisser en héritage ? demande Scarlett quittant du regard le visage ensoleillé.

– Ce besoin de regarder les visages comme s'il y était inscrit quelque chose de très important pour toi. Pas pour eux, ce qu'ils sont, ou ce qui les entoure, mais uniquement pour toi. Comme si tu croyais que Dieu t'envoie un message à travers les visages de certaines personnes. Un message qui t'est dédié, à toi, à personne d'autre.

– Ca me plait. C'est un bel héritage, dit Scarlett en fermant les yeux et abandonnant ses paupières à la douceur du soleil.

– Oui, confirme-t-il – même si, comme pour tous les héritages, tu n'es pas la seule à le mériter. »

David, 2

Où commence la musique ? Avec le bruit d'un bourdon, le matin où à l'âge de quatre ans il observe l'insecte qui essaie de passer de l'autre côté du jour en cristal. Bourdonnement et coups contre la vitre. Qui se répètent en créant du rythme. Pour David, une musique pure du matin.

De cette époque date la musique de la chute d'eau quand il cache son visage dans la large robe en coton de sa mère. La robe a une odeur dont il découvrira l'origine beaucoup plus tard pendant son voyage dans le sud de la France. Debout dans le champ violet, ses doigts rejouent dans l'air la musique de l'eau qui tombe de très haut, respirant ainsi de nouveau la robe en coton dans la chute d'eau nommée musique.

Rapidement, il découvre que la musique est partout, que tout est musique. Même le vrombissement de motards sans cervelle au milieu de la nuit sur un boulevard désert.

Ivan Jurić de Varaždin, Croatie

L'eau et la pierre

J'ai huit ans. Avec ma mère, nous sommes en train d'entrer dans la mer, vers Velika Duba à Makarska, tandis que mon père et ma petite sœur, ma cadette de trois ans, sont assis sur la plage et construisent un château de sable. Ce qu'ils vont continuer de faire, tous les deux, parfois ensemble, et parfois séparément, pendant les trente années suivantes. Mais, c'est sans importance. Nous restons debout dans l'eau peu profonde

et après avoir ramassé une belle pierre blanchâtre ma mère me demande :

« Ivan, qu'est-ce qui est plus solide – l'eau ou la pierre ?

–La question est très facile, je réponds sûr de moi, comme peut l'être un enfant persuadé qu'il existe une réponse facile à la question posée par un adulte sur un ton sérieux.

– La pierre.

– En es-tu sûr ? demande ma mère.

– À cent pour cent ! Je réponds fermement.

– Bien » dit ma mère en caressant la pierre de sa paume.

Je la regarde, étonné. Pourquoi me pose-t-elle une question si facile ?

« Certaines réponses sont à double sens: présent et futur, dit ma mère. – Si nous considérons le présent, ta réponse est exacte. À cet instant précis, l'eau est plus fragile que la pierre. Mais si nous considérons le futur, un futur qui est pour l'instant difficilement prévisible, par exemple dans deux mille ans, alors l'eau est plus solide que la pierre. Tu vois ce rocher ? »

J'acquiesce de la tête.

« Dans deux mille ans, la forme de ce rocher sera sûrement différente. La persévérance des vagues, de l'eau, du sel, aura changé sa forme. Et l'eau restera ce qu'elle est aujourd'hui – quelque chose que même une petite paume d'enfant peut disperser, mais qui, dans le même temps, est plus forte que la pierre contre laquelle en ce moment personne ne peut rien faire. »

David, 3

Il a huit ans et la pièce où il joue de la musique lui semble immense. Trop grande pour les sons qu'il produit avec son instrument. Il les voit distinctement s'envoler dans la pièce, se poursuivre, se culbuter, se cogner l'un contre l'autre.

Pourtant, cela ne le dérange pas. Au contraire, s'il existe bien un plaisir, c'est cette création dans une grande pièce devant le visage concentré et sévère du maître.

Le maître est patient et attentif. Chaque erreur s'accompagne d'un regard plus terrible que n'importe quelle autre réaction – haussement du ton, nervosité, visible ou simplement contenue. Stressé, il fait un effort pour ne pas recommencer, ce qui pourrait provoquer le mécontentement du maître.

Après les leçons pendant lesquelles il avait vu sur le visage du maître les signes qui font trembler ses jambes, il continue de s'exercer chez lui dans « la pièce à musique ». Il a mal aux doigts, ses muscles sont tendus, mais il ne renonce pas. Il y a des jours où il est si fatigué après avoir joué qu'il n'a plus la force d'aller se coucher dans sa chambre. Le lendemain, sa mère le trouve en train de dormir sur le canapé.

Ce sont des années d'incertitude. On ne sait pas quelle musique il va créer avec son instrument. Pourtant à travers les fêlures de l'effort commence à percer un peu d'un plaisir crispé. Il arrive hésitant à la lisière du territoire n'ayant pour seules limites préalablement établies que celles du désir. D'abord inaccessibles, c'est par le sexe qu'il est possible de les atteindre, entre impulsion et discipline.

Cet enfant de huit ans est le plus heureux lorsque, s'étonnant lui-même, il commence à produire les premiers sons semblables à la musique qu'il entend dans sa tête.

Penka Galabova de Ruse, Bulgarie

Histoire d'une course à pied

Tu courras tant que tu pourras, jusqu'à épuisement, anéantissement, jusqu'à en crever.

C'est ce que fait Penka chaque matin les jours où elle travaille l'après-midi à l'école. Elle sort vers sept heures, va jusqu'à la rivière qu'elle longe en courant. Jusqu'à épuisement, anéantissement, jusqu'à en crever. Puis elle se traine jusqu'à la maison, prend une douche et s'habille pour aller en cours. Quand elle travaille le matin, elle sort un peu après dix-huit heures. Va jusqu'au bord de la rivière et court. Jusqu'à épuisement, anéantissement, jusqu'à en crever.

Au début, la raison pour laquelle elle court est simple. Pendant qu'elle court, elle n'est pas à la maison, dans sa chambre et, ce qui est le plus important, elle ne voit pas sa mère en train de fixer indéfiniment les dessins de fleurs sur la nappe cirée dans la cuisine. Et elle n'entend pas l'incessant changement de chaines dans le salon par la main lourde de son père. Parfois, dans des petits appartements, il peut survenir plusieurs fins du monde en une seule soirée. Seulement, il n'y a personne pour les voir. Parce que ça n'intéresse personne.

Les années passent et Penka court.

Lors de la fête de son dix-neuvième anniversaire, elle est assise sur le siège arrière de la « Golf » de Krasimir qui lui demande :

« Comment te décrirais-tu le mieux ?

– Comme quelqu'un qui court », répond-t-elle sans hésiter.

Les véritables réponses sont celles qui s'insinuent facilement dans les mots, sans réfléchir. Vêtues de mots spécialement taillés pour elles. Même quand ces mots sont façonnés.

Krasimir, avec un peu d'imprudence, n'ayant qu'une faible connaissance du personnage et de l'œuvre de Penka, la prie de lui faire une démonstration. Elle sort de la voiture et il ne peut la suivre que pendant les premiers cinquante mètres. Puis elle disparait de sa vue. Elle sort complètement de sa vie trois mois plus tard. Même si dans ses pensées à lui elle courra encore une dizaine d'années.

Penka court, court. À vingt ans, elle vit à Bari où elle travaille comme femme de chambre dans un petit hôtel au bord de la faillite. À vingt-deux ans elle est aide-cuisinière à Londres, à vingt-cinq ans serveuse à Amsterdam. Pendant une semaine, elle essaie de travailler dans la zone rouge de la ville, mais elle se rend compte que ça n'est pas pour elle. « Trop de proximité avec l'autre corps. Ça n'a jamais été pour moi. J'ai depuis toujours voulu être quelque part ailleurs. »

Dans toutes les villes où elle séjourne, elle court de façon intensive. Certains diraient que la course à pied est quelque chose qui se fait entre le réveil, le travail, les rencontres avec les amies et amis, le ménage, le sexe, le shopping. Une sorte de distraction. La version de Penka est différente. Pour elle, l'endormissement et le réveil, les rencontres avec les hommes ou les tracasseries au travail ne sont que des ouvertures ou des épilogues de la course. Des pauses dans une vie qui a pour nom la course. Penka aime les comparaisons, et elle dit : la course c'est la rivière, le reste, ce sont les bancs, les gens, les

pelouses, les poussettes d'enfants, les arbres plantés le long de la rive. Une vie imaginée comme un décor pour une course. Une vie un peu bizarre, mais de telles bizarreries dans les vies des autres sont souvent pour nous un miroir à travers lequel notre vie nous paraît plus supportable.

Penka court et le dieu de la course, obsédé par les listes de gens ayant couru dans le plus grand nombre de villes, regarde cette jeune femme de vingt-sept ans se hisser en haut de cette liste. Puis un jour, alors qu'elle se change dans le vestiaire du personnel de la gare ferroviaire de Copenhague, Penka ressent un coup fort dans la poitrine et s'écroule sur les carreaux blancs et brillants du sol.

Trois jours plus tard, le médecin lui explique dans un anglais basique que son cœur a beaucoup faibli et lui ordonne de ne plus pratiquer dorénavant d'activités physiques intenses.

Au premier rang desquelles figure la course à pied.

Penka l'écoute attentivement puis, dans un anglais simple mais correct, elle le remercie, lui et le personnel de l'hôpital, pour les soins prodigués.

Une semaine plus tard, elle quitte l'hôpital. Assise à la table de la salle à manger dans l'appartement qu'elle partage avec trois femmes venues de Bulgarie, elle regarde les façades environnantes. Quelle ville ! Elle lui rappelle les illustrations des contes de son enfance.

Puis Penka sort et se met à courir vite. Penka court dans la ville où repose le maître des contes, dont l'un compte parmi les plus tristes. Elle court et progressivement elle devient la course même. Et son corps, ce corps qui depuis toujours voulait être quelque part ailleurs, est déjà ailleurs, tandis que Penka se transforme en l'idée même de courir.

Elle retourne à son bureau.

Son travail de la journée est terminé, elle peut se permettre de surfer un peu sur Internet.

La première option est de se plonger dans la jungle en ligne de l'égo de l'homme.

Quand elle a assez fouillé dans la vie des autres, en cliquant de lien en lien, elle s'arrête sur un site de rencontres.

Ayako Nakamura de Osaka, Japon

Les aventures des autres

Je m'appelle Ayako Nakamura. J'ai 52 ans et je vis à Osaka. Je travaille comme infirmière. Dans le service de radiothérapie et oncologie. Je rencontre chaque jour des personnes en phase terminale. Je suis très aimable avec eux et, en général, ils m'apprécient instantanément et, même si ce n'est pas très correct de le dire, je peux voir dans leurs yeux la consolation de m'avoir, moi justement, près d'eux. Dans les derniers instants de leur vie. Nous parlons et, dès que j'ai gagné leur confiance, je me permets de leur demander quelque chose, comme je le fais depuis que ma mère est décédée en peu de temps d'un cancer du pancréas, il y a trois ans.

Je demande aux mourants de se souvenir de sept moments importants de leur vie.

La plupart acceptent de répondre à ma demande. Comme s'ils étaient contents de pouvoir satisfaire le souhait de

quelqu'un, même s'il s'agit d'une infirmière à l'hôpital. Ils ont peut-être aussi le plaisir d'évoquer encore une fois leur vie. Je note soigneusement les souvenirs de leur vie résumée en sept points.

Ensuite, quand j'ai du temps et que suis prête émotionnellement, je relis la liste et je choisis certains événements mentionnés. Et je fais ce qu'une personne avait évoqué comme important dans sa vie. Cela paraîtra bizarre, mais dans ces moments ou ces jours-là, je crois avoir donné à ce souvenir une vie supplémentaire. Et donné une vie supplémentaire à l'expérience du défunt.

Hier un traducteur d'anglais âgé de quarante-deux ans est mort. La veille, je lui avais demandé la liste de sept événements ayant déterminé sa vie. Parmi eux il y en avait un, particulièrement abstrait : « Cet après-midi de dimanche où nous étions ensemble le parc et moi, sans personne d'autre. »

Un jour, par un beau dimanche, je me rendrai dans mon parc préféré à Osaka et je ferai la même chose. Je m'abandonnerai à ce sentiment d'être ensemble avec le parc, le parc et moi, sans personne d'autre.

Bistra et Martin, 5

Au lieu de prendre l'ascenseur, Bistra décide de descendre par l'escalier.

Six étages jusqu'au rez-de-chaussée, c'est bien plus agréable que d'échanger le temps imparti avec ses collègues dans l'ascenseur.

Sur le palier, entre le troisième et le deuxième étage, elle croise un couple qui monte.

En les dépassant, elle entend la jeune fille hausser le ton nerveusement, en s'adressant à son amant : « Nous nous sommes pourtant mis d'accord ! Nous ne pouvons pas construire des châteaux de sable ! »

Il lui revient souvent une dizaine de scènes du passé. Dont une où elle a cinq ans et parle avec une femme du voisinage, Nina. Elle lui raconte que parfois un poney peut surgir du sable.

Vitoria Pereira de Curtiba, Brésil

Le corps non désiré

Elle n'aimait pas son corps. Elle n'aimait pas ses seins en forme de poires, ses jambes lui semblaient trop maigres, elle trouvait ses fesses trop grosses. Ses amants n'étaient pas d'accord avec elle. Ils lui disaient que son corps était attirant mais, comme ils ne croyaient pas vraiment qu'elle ne l'aimait pas, ils ne cherchaient pas à la persuader. Elle restait inébranlable. Elle insistait pour faire l'amour la lumière éteinte, à la plage elle portait toujours un maillot de bain d'une pièce, et elle se déshabillait juste avant d'aller dans l'eau.

Au moment où elle a connu Ruis, elle approchait de ses trente ans, elle avait l'expérience de quelques relations amoureuses solides. Elle le trouvait très séduisant, croyant l'aimer d'une façon particulière.

Un jour, en entrant dans la chambre à coucher, au moment où elle se dirigeait vers l'interrupteur pour éteindre

la lumière, il lui a dit de ne pas le faire. Elle a éteint la lumière, mais il l'a rallumée en lui disant sur un ton autoritaire qu'il l'empêcherait de le faire et que si elle insistait, il partirait. Pour la première fois elle a fait l'amour dans une chambre éclairée, elle se serrait fort contre lui, essayant d'éviter ses regards.

Plus tard, couchés sur le lit, Vitoria a tiré le drap jusqu'au cou, mais il l'a arraché d'un mouvement brusque en lui demandant de se mettre debout. Elle a refusé, dissimulant ses seins et son ventre avec ses mains, puis elle a fini par se mettre debout. Il lui a dit d'écarter les bras. Elle a de nouveau refusé. Il a réitéré sa demande en haussant le ton. Elle ne voulait pas. D'un mouvement ferme et décisif, il lui a écarté les bras et elle a cédé. Il a pris son portable et s'est mis à la photographier. Il tournait autour d'elle tandis que son corps se crispait. Il a changé plusieurs fois d'angle. Elle continuait à résister, à se révolter le suppliant de ne pas la photographier, mais elle n'a pas quitté la chambre et elle n'a pas eu le courage de se rhabiller. À la fin, après une cinquantaine de photographies, elle s'est effondrée sur le lit.

Telle une petite bête épuisée, objet de maltraitance physique.

Ruis a mis le portable de côté et a essayé de s'approcher d'elle. Elle l'a repoussé. Il a tenté de la serrer dans ses bras, de l'embrasser, mais elle l'a simplement prié de partir. Il lui était impossible de ne pas obéir à sa voix froide et cassante.

Le lendemain, ils se sont retrouvés dans leur endroit préféré où elle lui a dit qu'elle voulait qu'ils se séparent. Il était étonné, il a essayé de la persuader de rester ensemble, il s'est excusé pour l'incident avec les photographies.

« J'ai fait cela pour te prouver que ton corps est vraiment beau et attirant, un corps dont tu ne devrais pas avoir honte. »

Elle lui a répondu que telle était sa décision et qu'elle ne voulait plus jamais le revoir. Et ils ne se sont plus jamais revus.

Après cette expérience, elle n'a plus jamais dit à ses amants qu'elle voulait faire l'amour dans l'obscurité. Avec certains elle se rendait même sur des plages naturistes et lorsqu'un d'eux lui a demandé de se faire photographier nus avec le portable, elle a accepté en souriant.

Pavel, 3

« Tu seras sans doute surpris, mais les rats sont des chanteurs très actifs, dit Vesna se tournant vers Pavel. Certes, la plupart d'entre nous n'ont jamais entendu leurs mélodies car ils chantent en ultrasons, ce qui est inaudible pour l'oreille humaine. Mais à l'aide de microphones spéciaux et d'un logiciel pour enregistrer le son, des chercheurs ont distingué clairement le chant des rats. Ce qui a donné lieu à un merveilleux rebondissement scientifique. Le chant des rats mâles dépend de la proximité des femelles. S'ils sentent l'odeur de madame le rat, leur chant devient plus fort – peut-être parce qu'il se transforme en un appel à s'accoupler. Et dès que la femelle s'approche, le chant du mâle devient plus doux et plus complexe. Ils chantent ainsi pour séduire. Les chercheurs ont fait écouter ces chants mâles à des femelles pour voir quel effet ces intonations vocales produisaient sur elles. Ils sont arrivés à la conclusion que les femelles préféraient effectivement les chants complexes.

– Cela ne m'étonne pas, répond Pavel en prenant des glaçons dans le seau métallique posé sur la table basse. Elles pensent probablement qu'en effectuant des chants compliqués

ils s'investissent davantage, donnent plus d'eux-mêmes. Elles les trouvent donc plus séduisants. »

Vesna se lève et se dirige vers la grande porte-fenêtre coulissante du balcon. Pavel est concentré sur le dos du corps nu.

« Regarde cette ville, dit Vesna en martelant ses mots. Elle est bruyante. En colère. Elle ne sait pas quoi faire d'elle-même. Elle peut même, par exemple, te tuer. » Elle se tourne vers Pavel. Pavel boit une gorgée de whisky. Il ferme les yeux. Son visage a un air bienheureux. Réservé à ceux qui connaissent la sensation suscitée par une pluie de whisky sur leurs paupières.

« Qui sait ?!? Cette chambre fait aussi partie de cette ville. Il n'y a rien ici de bruyant, de coléreux… Rien qui puisse tuer.

– Et deux personnes qui savent avec précision ce qu'elles doivent faire, dit Vesna sur un ton ironique, en souriant.

– Deux personnes qui savent avec précision ce qu'il se passe pendant qu'elles sont dans cet appartement.

– Tu sais qu'un escargot peut dormir jusqu'à trois ans ?!

– Oh, c'est vraiment suffisant pour bien se reposer.

–Tu aimerais être un escargot ? Et te réveiller trois ans plus tard ?

–Trop de temps perdu pour rien…

–Tu te serais privé de quelque chose qui t'est arrivé au cours de ces trois années écoulées ? »

Le souvenir est le vernis de la vie.

« De rien. Vraiment de rien. Pas un instant. D'aucun bon moment, sûrement, c'est facile, mais d'aucun mauvais moment

non plus. D'aucun désaccord, d'aucune douleur, d'aucun désespoir… D'aucune seconde. Et toi ? »

La réponse de Vesna n'est pas verbale. Elle ouvre la porte-fenêtre et sort sur le balcon. Le balcon est fermé sur les côtés, à claire-voie seulement devant. Ils sont au douzième étage, face à deux autres bâtiments de la même hauteur, aucun n'est plus élevé que le leur. Mais elle est quand même nue.

« Tu viens ?

–Je suis bien ici.

–Allez, viens !

– Non , Vesna, je n'ai vraiment pas envie de bouger d'ici. »

La beauté est un moyen pour que le monde soit aimable envers nous.

« Tu penses que quelqu'un pourrait te voir nue sur le balcon ?

–J'en doute. Il n'y a que ces deux immeubles là-bas qui ont douze étages. Pour que quelqu'un puisse me voir, il devrait utiliser une longue-vue d'amateur ou des jumelles. Eh bien qu'il regarde ! Longue-vue – jolie vue Je suis une meilleure vue qu'une ville pourrie. »

Marija Simonović de Belgrade, Serbie

Une vie pour un regard

Un geste courageux cherche un regard approbateur. Je cherche l'approbation de chacun de mes gestes.

J'ai depuis toujours été attirée par l'idée de vivre une vie observée par quelqu'un. Une vie qui se déroulerait sur scène. Une scène immense et ouverte, une scène qui habite chaque centimètre autour de moi.

Je voudrais marcher dans les rues comme si j'étais en représentation pour quelqu'un. J'espère en secret qu'il existe un témoin constant de mes actions. Souvent, je dédie mes gestes à un œil curieux. Je choisis même une façon bizarre pour jeter quelque chose ; je me promène en ville en faisant des mouvements atypiques ; j'adresse des grimaces à un dieu invisible et parfait. Assise sur la cuvette des toilettes, je regarde le plafond – comme ce serait bien s'il y avait quelqu'un là-haut pour m'observer dans cette position, les jambes un peu repliées et la culotte baissée jusqu'aux chevilles, avec la fine découpe de mon décolleté.

Si Dieu existe, je l'imagine et je l'aime comme un grand œil qui suit tous mes gestes. Grands comme petits, peu importe.

Ma camarade Dalija m'a demandé il y a quelques jours comment j'imaginais le paradis. J'ai répondu : « Comme un lieu où après la vie on nous donne un album monstrueusement grand avec des photos qui ont enregistré chaque moment de notre vie. Ou une vidéo qui montre tout ce que nous avons fait du début jusqu'à la fin ».

Pavel, 4

Il boit encore une gorgée. Le verre est vide, seuls les deux glaçons meurent lentement au fond. Vesna monte sur le tabouret en plastique sur le balcon. Assis dans le fauteuil vert, il voit se dessiner son ample poitrine sur le midi bienveillant de la ville. Même si, perchée sur le tabouret, l'attraction du

moment est son derrière. Elle écarte ses bras. Si elle se lançait elle ressemblerait à un enfant faisant semblant de voler.

« Tu sais que presque trois pour cent de l'eau glacée de l'Antarctique provient de l'urine des pingouins ?

– C'est une donnée utile pour un dîner avec les snobs du club.

– Cela me rappelle autre chose. Lors d'une mission d'Apollo 1, on a découvert un liquide bizarre sur la Lune. Au début, les scientifiques étaient très excités. Ils se demandaient quel était ce liquide glacé, d'où il venait, que signifiait-il concernant la vie sur la Lune. Après avoir fait des recherches, ils ont constaté qu'il s'agissait d'urine humaine. L'un des cosmonautes avait pissé sur la Lune. Tu sais, ils avaient des combinaisons conçues de façon à pouvoir uriner sans problème dedans. Oui, mais l'un d'eux avait décidé de l'ouvrir et de se vider la vessie sur la Lune.

– Marquer son territoire. C'est tellement humain. Tout comme hisser le drapeau. »

Vesna revient dans la chambre. Elle s'allonge sur le canapé à trois places, le visage tourné vers le plafond, sans regarder Pavel.

L'instant commence à pourrir lentement.

Pavel se lève de son fauteuil. Un de ces mouvements par lesquels la soirée prometteuse se débarrasse de la journée.

« Tu t'en vas ?

– Oui.

– Ça ne te dérange pas si je reste couchée ?

– Pas du tout. »

Dans l'entrée, avant d'enfiler sa veste, il sort de son portefeuille deux billets et les pose sur le meuble à chaussures Mondrian.

Bistra et Martin, 6

Bistra se promène dans le centre commercial avec, sur son visage, l'air de ceux qui viennent là pour chercher quelque chose qu'on ne peut pas y acheter.

Esja Grímsdóttir de Reykjavik, Islande

Journal des visages

Esja Grímsdóttir, trente-deux ans, peintre de Reykjavik, confectionne quotidiennement depuis dix ans, ou plutôt écrit, son « Journal des visages ». L'idée lui est venue quelques semaines avant l'obtention de son diplôme. De même que les gens qui écrivent leur journal en y relatent les événements de leur vie, elle s'est mise à dessiner un visage par jour, transformant la date réelle en portrait. Elle travaille régulièrement tous les jours, sauf dans des situations exceptionnelles, quand elle est malade ou quand le quotidien la broie d'une façon insupportable. Ainsi, comme certaines personnes écrivent dans leur journal, « le temps était magnifique aujourd'hui, c'est pourquoi Artchi a demandé plusieurs fois d'aller se promener », ou « Linda a été calme toute la journée, mais le soir en jouant avec son cousin Ragnar elle s'est écorché le genou contre la table basse », de la même façon, Esja dessine les visages-jours. La plupart de ces dessins, plus de quatre-vingt-quinze pour cent, sont des portraits de personnes qu'elle a rencontrées par hasard dans un restaurant, dans une bibliothèque où elle passe de temps en

temps ou encore dans le studio photo où elle travaille. Parfois elle feuillette son journal où à la place de la légende du dessin figure le jour de sa réalisation, et même si ça semble bizarre, elle croit qu'en le regardant, elle pourra toujours se souvenir à peu près de ce qu'il s'est passé à ce moment-là. S'il avait plu, si elle était joyeuse ou si la journée était importante pour la famille.

Les gens écrivent un journal pour un million de raisons différentes, le plus souvent pour témoigner du temps qui passe, pour voir les nuances dans le changement des choses et comment de jour en jour, la vie change de forme. Certes, le journal est une sorte de portrait de celui qui l'écrit, mais il montre aussi comment son auteur change, se transforme, devient un être différent. Cette dernière idée, la transformation d'un homme en un autre, intrigue Esja tandis qu'elle regarde les visages dessinés se modifier au fil des années.

Soudain, elle se rend compte que les visages dessinés quotidiennement décrivent d'une façon précise son propre visage, ses changements et les événements qu'elle a vécus. À l'époque où elle réfléchissait sérieusement à faire rectifier son nez, on remarque sur les dessins son obsession pour les nez des gens. La période où elle se livrait intensivement à des expériences avec ses cheveux se reflète dans les coiffures des portraits dessinés.

Son journal des visages des autres peut être regardé avec la même précision que le journal de son visage à elle, et il semble qu'il n'y aurait aucune différence si elle n'avait dessiné ces dernières dix années que son propre visage.

David, 4

Bien que ses parents soient divorcés, son père vient parfois déjeuner le dimanche.

Alors David, qui a dix ans, observe la réalité sous les apparences.

Son père Tomé sourit et vante les talents culinaires de sa mère. Il répète au moins vingt fois la même phrase. Sa mère Olga se contente de répondre avec un sourire feint. Au début, ça se passe toujours tranquillement, dans les limites bien définies de la correction.

Mais le drame prémédité est latent et survient à peine une vingtaine de minutes plus tard.

Suit une lutte cachée et invisible. Plus exactement, ses parents pensent qu'il en est ainsi. Pour David tout est clair. Il lit avec précision la tonalité de la situation scénarisée. Il sait vraiment ce qui se cache derrière le geste prévisible de son père, il démasque facilement le côté malicieux de sa mère, visible plus dans ses sous-entendus que dans ses paroles ou réactions.

Parfois les parents sous-estiment terriblement leurs enfants. Olga et Tomé en font la parfaite démonstration lors de ces déjeuners sado-maso dominicaux. Ils pensent que la représentation qu'ils jouent pour David est celle qu'il regarde. Au contraire, il est parfaitement conscient que ces deux adultes tout simplement ne se supportent pas.

C'est pourquoi il est étonné de les voir insister sur ces repas avec masque. Lui, il n'en a pas besoin. Après le premier mensonge, David se débranche. Suit le bruit des assiettes et des cuillères, la plongée de la cuillère dans l'assiette de

soupe, la syncope craquante de la fourchette qui s'enfonce dans la salade, le son de cymbale au contact de l'inox avec la porcelaine. Le vivace du vin dans les verres, le doux prélude aux trépignements des bruits de mastication. Le repas dominical est supportable s'il se transforme en musique.

C'est ce qu'il fait.

Il enfouit avec facilité très profondément les paroles de ses parents. Elles sont dans le silence et tout autour c'est de la musique.

Bistra et Martin, 7

Les doigts effleurent le tweed. S'il existe un dieu qui veut observer de loin les êtres sur terre, un dieu qui aime les détails, il remarquera que dans la rencontre entre la paume de la main et l'étoffe à carreaux il y a quelque chose d'incorporel. Si tant est que ce dieu soit intéressé par de telles babioles. Avant de tendre le béret à la vendeuse, elle frottera doucement sa joue contre la doublure.

Kader Ressam de Oran, Algérie

Tout une vie dans une phrase

Il y a des personnes qui racontent leur histoire en long et en large, en y ajoutant tout le temps quelque chose. Ils aiment l'étendue. Ils croient en l'infinité. Ils remplissent la mer de nombreux affluents, rivières. Ils estiment que la vie est un élargissement, un ajout permanent. J'étais depuis toujours

attiré par les autres. Ceux qui veulent réduire leur histoire, la resserrer. La véritable pertinence est dans la coupe ascétique, dans la concision. Je suis pour tailler, moudre, lisser. Un homme entier peut être condensé en une seule phrase. Voire dans quelques mots, et même dans un syntagme radical. Je serais heureux de pouvoir dire un jour : « Je suis Kader Ressam. Celui qui peut résumer sa vie en une seule phrase ». Puis de prononcer cette phrase.

Bistra et Martin, 8

Avec le béret à carreaux dans le sac en papier, elle prend l'escalator pour descendre au rez-de-chaussée, lorsqu'elle remarque un homme sur l'escalier montant.

D'une quarantaine d'année et avec un regard qui se dérobe constamment.

Il est venu au centre commercial pour se débarrasser de quelque chose. Peut être d'un vide accumulé dans la journée.

Bistra descend rapidement à l'étage inférieur, puis elle reprend l'escalator dans l'autre sens.

Elle marche quelque pas derrière l'homme. Au moment où il s'arrête devant la vitrine d'un magasin de chaussures, elle est déjà à son niveau.

Au commencement était le regard, et lui dans le regard, et le regard était lui.

Elle n'a jamais eu de problème pour aborder des hommes.

« Est-ce que vous avez reçu un cadeau aujourd'hui ? »

L'homme sourit. Il existe sans doute quelque part dans le monde un homme dont le hobby est de cataloguer les différentes formes de sourires. Ce super type qui se livre à cette activité vraiment essentielle, devrait cataloguer ce sourire comme sourire-toucher. Il est comme ce type – il touche avec son sourire.

« Non, si je me souviens bien. Sinon un regard que le jour m'a offert ce matin –un peu avant neuf heures, autant que je m'en souvienne.

–Alors c'est le moment pour le premier cadeau concret du jour ! »

Elle lui tend son sac avec le béret.

L'homme le prend. Il le fait avec le geste de celui qui estime depuis toujours que les choses lui appartiennent. Et qu'il est tout à fait normal que le monde soit aimable avec lui. Qu'on lui offre des cadeaux. Un homme qui a confiance dans les situations imprévisibles que son entourage lui réserve. De tels hommes n'ont peur de rien. Donc, primo – il y a quelque chose de non terrestre en eux – et secundo – les autres les aiment.

Avant qu'il ait sorti le béret, Bistra s'est fondue dans la foule du centre commercial.

Il y a eu un échange échappant à la nécessité d'une fin conventionnelle. Pour de tels échanges le silence est la meilleure des fins. En cet instant le calme règne dans le centre commercial ivre des bruits du shopping.

Itu Sainen de Turku, Finlande

Le meilleur moment dans la relation

avec Ratu Konoinen

C'est alors que j'ai inspiré d'un seul coup son drame.

Pavel, 5

Dans la rue devant son immeuble il regarde le ciel. Les nuages se préparent à se vider de leurs larmes. Pour le moment, ils sanglotent seulement.

Pour s'abriter des petites gouttes, Pavel entre dans le passage qui mène vers un jardin d'enfant. Il passe parfois par là où il n'y a jamais personne – les gens l'évitent à cause de la puanteur insupportable des conteneurs qu'ils sont obligés de frôler s'ils veulent emprunter le passage. À présent aussi cet espace étroit est désert et puant. C'est en tout cas ce qu'il ressent en passant près des conteneurs sans remarquer un homme qui s'extrait de l'un d'eux. En passant rapidement près de lui, Pavel sursaute puis s'arrête, comme s'il se souvenait de quelque chose. Il se tourne vers l'homme.

L'homme se tient contre le conteneur et regarde Pavel.

Son regard est vide.

Pavel s'approche de lui, sur ses gardes.

« Qu'est-ce que tu veux ? » dit l'homme d'une voix aigüe.

Qu'est-ce qu'il voudrait Pavel ? Bonne question. Mais la réponse ne viendra pas ici, dans la puanteur du passage.

« D'abord, quel est ton nom ?

– Pour quoi faire ? »

Pavel marque une pause. Il sort son portefeuille de la poche intérieure de son manteau. Il prend un billet de 500 denars.

« 500 denars pour ton nom ?

– Que veux-tu faire avec mon nom ?

– C'est pour quelqu'un qui se trouve dans ta situation, dit Pavel en le scrutant de la tête aux tennis sales et en loques. Je pense que tu poses trop de questions. Pour être concret, disons que c'est moi, ici, qui vais poser des questions. Donc, tu t'appelles comment ?

– Je vais te dire seulement mon prénom, puis tu me donneras l'argent, d'accord ? Rien d'autre ?

–C'est pour commencer, répond Pavel avec la légèreté d'un patron de société qui se joue de son employé impuissant.

– Goran ! s'écrie soudain l'homme.

– Goran, Goran, murmure Pavel, comme s'il essayait de se rappeler si ce nom lui dit quelque chose. Bien. Voilà les 500 denars que tu as gagnés en faisant un grand effort. »

Il lui tend le billet. Goran l'attrape en le froissant dans sa paume sale et suante.

Pavel et Goran restent pendant quelques secondes à s'observer l'un l'autre. Goran confus et perdu, Pavel comme quelqu'un qui a un plan préparé d'avance. Puis il explique.

« Je pense que nous avons bien commencé. La première transaction a été effectuée avec succès. Le client et l'exécuteur sont entièrement satisfaits, du moins à ce que je peux voir. Cela veut dire que nous allons pouvoir passer à la seconde phase. »

Le jour se prépare au lavage.

« Cela veut dire que nous allons pouvoir passer à la seconde phase, répète Pavel. Il aime probablement beaucoup cette phrase puisqu'il la répète. Ça ressemble à un théâtre personnel, une scène privée. Le metteur en scène est aussi l'acteur principal. Il aime la scène, chaque réplique, tout ce qu'il a prévu de jouer et de dire. Avec l'amour d'un amateur passionné. »

Ce silence prolongé après avoir répété la même phrase fait effet sur son interlocuteur. Le metteur en scène invisible de la vie a décidé que la phrase remplirait l'espace autour d'eux. La phrase et la puanteur sont à présent mêlées. On ne peut distinguer clairement la phrase de la puanteur.

« La seconde phase », dit Goran plus comme une constatation que comme une question.

Broyage. Ce serait le mot juste. Là, dans ce passage, Skopje se ressemble sans se ressembler. Cependant l'odeur la trahit.

« Oui, la seconde phase. Une chance pour toi de gagner encore 1000 denars.

–Comment ?

– Pour 1000 denars, tu me permettras de te donner un coup dans le ventre !

– Quoi ? »

Ce qui est dit dévoile la légèreté d'un acteur qui a joué cent fois la même représentation. Pourtant cela ne l'ennuie pas. Au contraire, à chaque représentation, il apprend quelque chose de nouveau sur ce qu'elle signifie. Et aussi sur la manière dont il devrait la jouer.

« C'est très simple. J'ai de l'argent et toi tu as un corps. Je voudrais connaitre l'expérience de frapper ton corps et j'ai les moyens de l'acheter. Je voudrais connaître la façon dont ma main va entrer en contact avec ton ventre. Le mouvement de mon poing et ta douleur au ventre dans ces circonstances valent bien un billet de mille. Malheureusement ou heureusement, je peux me le permettre. »

Goran le regarde fixement. Tout le dégoût de sa journée est concentré dans ce regard. Le temps lourd de silence s'écoule lentement, tandis que beaucoup de nausée coule avant de dire « d'accord ».

Pavel prend son élan.

Une fois le coup donné, il sort rapidement le billet et le jette sur le corps qui se plie sur l'asphalte gras et fissuré. Il traverse les derniers mètres du passage en regardant le ciel. Le ciel est gris, les nuages sont en colère, qui sait contre qui. Quelques pas encore. Puis il s'abandonne à la pluie qui se met à tomber drue.

Bistra et Martin, 9

Martin rentre chez lui tout trempé et la première chose qu'il fait est d'aller dans la cuisine pour sortir du réfrigérateur la viande marinée qu'il y a mis la veille.

Il la pose sur la cuisinière et se dirige vers la salle de bains, tandis que la porte d'entrée s'ouvre laissant passer Bistra.

Ils sont mariés depuis trois ans.

Pavel, 6

Pavel rentre chez lui mouillé par la pluie. Sandra, la jeune femme avec laquelle il vit, est en train de préparer un plat dans la cuisine.

Quinze minutes plus tard, tandis que Pavel verse la sauce au basilic dans les pâtes, Sandra, en colère, attrape l'assiette posée devant lui et la jette sur le parquet verni. La porcelaine se brise en plusieurs morceaux tandis qu'une tache verte s'étale sur le sol. Pavel se dirige calmement vers la salle de bains. Sandra lui barre ostensiblement le chemin et commence à lui donner des coups de poings sur la poitrine, d'abord forts et intensifs, puis plutôt exaspérés.

Quand les coups cessent, il se rend dans la salle de bains, prend la balayette et la pelle et ramasse soigneusement les débris sur le sol de la salle à manger. Pendant ce temps, Sandra répète mécaniquement : « Je n'en peux plus, tu comprends, je n'en peux plus ! »

Après avoir ramassé les débris, Pavel se dirige vers l'entrée. Il s'assied dans le fauteuil luxueux et enfile ses chaussures de cuir qui reluisent. Lentement, comme s'il venait seulement de découvrir le processus de laçage des chaussures, il noue les lacets.

Et rapidement, le voilà dans sa voiture.

Dans quelle mesure un homme doit-il être rapide pour se fuir lui-même ?

Il lui faut une dizaine de minutes pour sortir de la ville et prendre l'autoroute. Il appuie de plus en plus fort sur l'accélérateur fixant de son regard inexpressif l'autoroute éclairée.

En une demi-heure, il traverse les cinquante kilomètres qui le séparent de la première ville. À l'entrée de celle-ci, il fait demi-tour puis, empruntant la même autoroute, il va en sens inverse. Il conduit de plus en plus vite.

Dans quelle mesure un homme doit-il être rapide pour se fuir lui-même ?

De retour à la maison, il trouve Sandra endormie sur le canapé du salon. Elle ne bouge pas et Pavel la recouvre d'un plaid.

Trois jours plus tard, ils atterrissent à l'aéroport de Trévise. Un week-end prolongé à Venise. Ils flânent dans les rues, photographient les lieux que les touristes photographient le plus, s'assoient dans les café remplis de touristes. Ils projettent leur histoire sur la banalité touristique, une histoire dans laquelle ils essaient de glisser un fragment de ce qu'ils sont et que personne d'autre n'est.

Mateo Bianco de Parana, Argentine

Une vie

Mateo Bianco a grandi à côté d'une mère obsédée par l'idée que son fils apprenne dès l'enfance le plus de langues possible. À l'âge de douze ans il est témoin d'une scène dont la terreur le poursuivra toute sa vie, à dix-huit ans, il décide de quitter son pays natal, à quarante-huit ans, il tente de se suicider, à soixante-six, il trouve la réponse à la question qu'il s'était posée à l'âge de dix-neuf ans, un matin parisien pluvieux. Il mourra un matin pluvieux semblable, vingt ans plus tard, dans un village du sud de la France, oublié par tous

ses amis et connaissances, riche, sans se souvenir d'aucune des langues qu'il avait apprises, mais heureux comme jamais dans sa vie.

David, 5

Un refrain de la fantaisie résonne depuis des années.

Il joue dans une grande salle de concert devant un public nombreux.

Le concert terminé, le public applaudit, il se tourne et essaie de distinguer chaque visage dans le public.

Ensuite il reste longtemps à imaginer tous ceux qui ont fait partie de sa musique pendant le concert. Il imagine le contact établi entre eux et la musique.

Une femme, 57 ans, avec son mari, 55 ans. Ils repartent chez eux, se couchent. Ils n'avaient pas fait l'amour depuis trois semaines. À présent, après son concert, il y a quelque chose qui a changé – la musique les déshabille lentement et les guide vers le lit.

Une jeune fille, 27 ans, assise au septième rang. Après le concert elle se promène en ville et le souvenir d'un allegro de David la pousse à faire quelque chose qu'elle avait souhaité depuis toujours. Mais elle n'avait pas suffisamment de folie en elle pour le faire.

Professeur de biologie à la retraite, passionné de musique classique. Pendant le concert, la musique l'emporte vers un voyage qui remonte à quarante ans et qu'il poursuivra très tard dans la nuit.

Et ainsi, jusqu'au dernier spectateur.

Bistra et Martin, 10

L'odeur de la nourriture remplit l'appartement tandis que Bistra se change lentement dans la chambre à coucher.

Elle se regarde dans la grande glace qui occupe la moitié du mur. Martin adore les glaces, et elle se doit quotidiennement de choisir la petite victoire ou le petit échec du jour. L'échec du jour est le reflet de son estomac dans cette Martin-glace.

Quand elle entre dans le salon, dont fait partie la cuisine, elle s'arrête pour regarder Martin en train d'assaisonner le plat. Comme un chef d'orchestre en extase dirigeant un orchestre discipliné. Un artiste si seul face à sa mort ne s'intéresse qu'à son œuvre et à rien d'autre autour de lui.

Elle s'approche de lui par derrière, se penche et, à travers son survêtement, mord sa fesse gauche.

Martin sursaute. Se retourne, il l'attrape et d'un geste expérimenté, ils s'affalent sur les carreaux rouges de la cuisine.

Vincent Ferrer de La Massana, Andorre

Une relation amoureuse en une phrase

Lara m'a plu parce que c'est avec elle que j'ai commencé à me connaître comme quelqu'un qui fait connaissance avec quelqu'un qu'il ne connaissait pas auparavant.

Norvège

Kjersti Anfinnsen

Øyeblikk for evigheten

Des moments pour l'éternité

Traduction du norvégien par Marina Heide

Nominée par NORLA Norwegian Literature Abroad

SYNOPSIS

Birgitte Solheim est une cardiologue qui a 90 ans - si vieille que la plupart de ses amis sont morts. Solitaire et fragile, elle passe la plupart de son temps dans son appartement à Paris. Derrière elle, il y a une longue carrière dans un environnement dominé par les hommes, et elle n'a jamais donné la priorité à la fondation d'une famille. Aujourd'hui, elle essaie de se réconcilier avec la vie, tout en observant les gens et le monde. Avec sagesse, expériences, dynamisme et humour, elle ne renonce pas à son rêve d'amour. Øyeblikk for evigheten (« Des moments pour l'éternité ») est un roman tendre, amer et étonnamment drôle sur la solitude, l'amour et la mort. Qui êtes-vous quand vous êtes vieux ? Êtes-vous seulement le représentant d'un certain âge ?

I

Je prends de l'âge, ma vie

commence à ressembler aux murs d'une chambre

abandonnée d'où les photos ont été retirées, une

à une. Leur absence envahissante se décolore et raconte l'histoire

de ces clichés, l'amour qui a pris fin, les visages familiers

qui ont disparu, ces pièces

où d'autres s'installeront un jour

et appelleront des noms, ni le tien ni le mien

Stein Mehren

Nous nous cramponnons à nos chaises comme à nos vies. Sur un malentendu, j'ai accepté de recevoir un prix que le CHU d'Oslo veut me décerner. Je rejette un peu la faute sur Javiér, c'est lui qui m'a convaincue, charmeur comme il est. Il pense que je mérite cette attention. Ces divagations nous ont permis d'oublier combien nous étions fragiles, et nous avons donc fait le voyage comme nous nous l'étions promis. Pourtant nous avons été contraints de constater que l'âge s'était emparé de nous.

À présent, nous n'osons pas sortir de notre chambre d'hôtel. Peut-être qu'on ne retrouvera pas le chemin du retour. Dehors, les pavés sont dangereusement glissants. Et puis, il fait froid. Donc on reste là, chacun sur sa chaise, enroulé dans sa couette, à regarder par une fenêtre en attendant que quelqu'un vienne nous chercher. Magnifique, Javiér s'est endormi, et je ne vois quasiment rien.

LA CÉRÉMONIE

Les foules, ça n'a jamais rien donné de bon. Pour mériter ces applaudissements, il a fallu que j'entre dans le moule. Le public se lève et continue d'applaudir. J'avais oublié que j'avais horreur de me retrouver au centre de l'attention. Ma famille norvégienne a fait le déplacement. Ils ne sont pas bien nombreux. Le directeur de la société nationale de chirurgie thoracique brandit un écrin contenant la médaille dorée.

Il me qualifie de pionnière.

« Birgitte Solheim est la première femme de notre pays à s'être spécialisée en chirurgie cardiaque. Depuis, quatre femmes ont suivi ses traces », déclame-t-il.

Il s'abstient de souligner à quel point c'est peu, scandaleusement peu. Je perçois par fragments ce qu'il dit de ma carrière, des avancées auxquelles j'ai contribué. Je ne peux pas nier que ça me flatte, mais je ne vois aucun confrère dans la salle. Pas un seul ponte de chirurgien cardiaque. Je dois reconnaître que c'est leur reconnaissance à eux qui me manque, mais ils sont sans doute trop occupés à se faire une place.

PROMENADE QUOTODIENNE

Le soleil baigne le cimetière. Je désigne la tombe de ma sœur et celle de Gudrun. Puis nous continuons vers celle de mes parents, qui ont chacun leur modeste stèle le long d'un mur, à l'ombre d'un châtaignier.

Il y a quelque chose d'ironique à les voir là, ensemble.

Des roses de Noël ont été plantées sur chaque tombe, ça me fait penser à la guerre. Je me rappelle qu'un jour, recroquevillée derrière le canapé, je pleurais à cause d'un cheval blessé que j'avais vu dans la rue, mais ni ma mère ni mon père n'ont su réagir autrement que par un « chut ». Papa se taisait et maman faisait comme d'habitude : elle utilisait son pouvoir. Elle nous donnait à tous ce dont nous avions envie et besoin, même si nous l'ignorions nous-mêmes. Une fois qu'elle avait montré qu'elle nous voyait et nous comprenait, elle nous repoussait, l'un après l'autre, avec une telle force qu'on se croyait au bord d'un gouffre, un gouffre que depuis, rien n'a pu combler.

Javiér me prend la main et me conduit un peu plus loin.

Les efforts de ces derniers jours ont fatigué Javiér. Sa tête repose contre la paroi de l'avion. Les lumières s'éteignent dans la cabine. Je jette un coup d'œil à travers le hublot. Tout est noir, le noir complet, et je l'entends respirer. Prendre quelques profondes bouffées d'air. À chaque fois que je le vois comme ça, une petite voix dit au fond de moi « Mon grand oiseau, mon vieux chien », mais je ne sais pas vraiment d'où me viennent ces mots, et ça m'embête. Je coince mon écharpe entre son épaule et sa mâchoire.

On nous annonce dans les haut-parleurs que l'avion doit attendre d'être autorisé à atterrir. Pendant ce temps, nous allons tourner autour du bois de Boulogne. Je sens que l'appareil décrit un grand virage, bascule d'un côté, et aussitôt, les lumières apparaissent au sol.

– Regarde, Paris illuminé, dis-je tout bas à Javiér, mais il dort.

L'avion continue de tourner dans la profonde obscurité qui gronde.

MÉSENTENTE

Même si nous nous sommes mis d'accord pour faire passer notre vie à deux avant tout le reste, je garde mon ancien appartement de la rue des Thermopyles. Lorsque Javiér est de mauvaise humeur, je trouve un prétexte pour aller un peu chez moi. Ou quand il en fait trop avec ses mots doux. Ses délires sentimentaux. Je saute dans un taxi pour aller arroser les plantes, regarder la vitrine des pompes funèbres, vérifier l'état d'un fusible, prendre le courrier, mettre des billes antimites dans les placards, discuter un peu avec Michel M s'il est dans les parages. En général, je m'autorise à disparaître une semaine.

– Tiens, te voilà ? lance Javiér quand je rentre. Je viens de m'apercevoir que tu étais partie.

– Je suis juste allée faire quelques courses.

Ça, je le dis pour plaisanter.

L'HÉRITAGE

Ma sœur m'a envoyé ses plus beaux habits, soigneusement repassés et pliés dans un carton de la poste. La dernière année, elle a passé son temps à ranger et à faire du tri, sans rien jeter. Elisabeth ne jetait rien. Je l'imagine fouillant dans les placards et les commodes. D'un geste nerveux, comme si elle était pressée.

Elle est toujours aussi pénible.

Mais le problème vient de moi, c'est évident : elle est morte, et mon agacement persiste.

Dans le colis, en haut de la pile, je trouve le manteau. J'attrape le col et le sors, inspire l'odeur de ma sœur. Oui, c'est bien ma petite sœur.

– C'est toi, cette odeur, dis-je tout haut.

– Chanel et tartine de viande hachée, répond-elle.

Je l'enfile. Je suis noyée dedans, j'ai un vertige et un instant, tout disparaît autour de moi.

LA TABLE À DESSIN

Javiér a son bureau dans le prolongement du salon. La double porte vitrée qui y mène est toujours ouverte et le chambranle encadre la table à dessin massive qu'il a héritée de son grand-père. Depuis sa retraite, Javiér a donné des cours dans des écoles d'architecture aux quatre coins d'Europe, il a accepté des commandes et conçu certaines de ses meilleures constructions, de ses œuvres, comme il dit. Mais avec les années, les projets se sont faits plus rares, moins prestigieux. De simples abris à bateaux au bord de la Méditerranée, des petits chalets adaptés aux nouvelles habitudes de tourisme.

Quand il est assis là, penché sur sa table à dessin avec son arsenal de lunettes et de loupes, il a l'air bien. Il a les mains souples, de longs doigts élégants. Elles ont beau trembler, elles resplendissent à mes yeux pour la simple raison qu'elles fonctionnent toujours. Ou peut-être parce qu'elles ne renoncent pas, malgré leur faiblesse.

Les murs sont tapissés de croquis. Sur les étagères sont exposées les réalisations de sa vie : toutes sortes de maquettes. Des quartiers entiers et des bâtiments isolés. Bibliothèque, Lyon, 1974. Maison individuelle, Monaco, 1986. Hôtel, Nice, 1988. Musée, Brest, 1991.

– Du très bon boulot, se félicite-t-il.

– Très bon, dis-je en écho.

Son enthousiasme me réjouit autant qu'il me peine, parce qu'à chaque anecdote, je me demande où j'étais pendant ce temps-là, et à quoi ma vie aurait ressemblé si j'avais rencontré Javiér plus tôt. L'amour n'a guère fait partie de ma vie. J'essaie de ne pas penser à tout ce qui n'a jamais vu le jour.

DISSOLUTION

Vais-je avoir le temps de perdre complètement la vue ? On dirait. Bientôt, je vais devoir m'habituer à rester dans le noir, sagement assise dans mon coin. M'habituer plus encore à l'ennui. À trouver mes affaires à tâtons. Je veille déjà à compter les marches autour de moi. Je m'exerce à monter les escaliers les yeux fermés, sans tomber.

Pour l'instant, le phénomène se traduit par un filtre rose qui envahit mon champ de vision. Il arrive qu'il tire sur le vermillon. Le filtre se glisse depuis le coin de l'œil et peut couvrir le visage de mon interlocuteur. Réduire de moitié des gens, des paysages, des bâtiments. Entre les blocs de pierre apparaissent des formes brunes et vert foncé. Parfois, le bout arraché se met à pulser, à trembler sur ma rétine et je peux m'extasier sur la beauté de cette illusion d'optique.

L'ENTOURAGE

Ma vie est dépeuplée. Je n'ai que trois personnes vivantes autour de moi. Javiér, naturellement, Lucinda qui travaille pour nous à la Villa Les Petits Lapins, et Michel M, qui s'occupe de mon appartement rue des Thermopyles. Heureusement que j'ai les moyens de m'offrir un peu de dignité et de compagnie. On ne fait guère plus rebutant que la solitude. Quand on est seul, on se perd soi-même. Rien dans mon entourage ne m'ouvre les portes d'un quelconque cercle. Les voisins, les clients des magasins que je fréquente ne voient en moi qu'une vieille dame.

– Salut beauté, me lance Michel M quand j'arrive.

J'ai besoin de Lucinda et de Michel M pour garder le moral. Comme aucun des deux ne connaît l'existence de l'autre, je me fais complimenter. Lucinda trouve les tartes de Michel M exquises, et lui les chaussons et le parfum qu'elle m'a achetés de bon goût. Je m'approprie tout, et refoule les accidents domestiques pathétiques et autres alertes dont ils sont aussi témoins. Cette dépendance me rend vulnérable. Ils vont et viennent comme ils l'entendent, bâclent leur travail. Je les soupçonne même de me voler des choses de temps en temps, en tout cas Michel M. Quelques couverts ont disparu, ainsi qu'une parure en or et un double de clef. Je n'ose pas le mettre au pied du mur de peur qu'il ne me quitte. Et puis, il n'est pas impossible que j'aie simplement perdu ces bricoles, ou que je m'en sois débarrassé et que j'aie oublié.

L'ÉCHEC

Michel M est malade. Rien de grave. Je me fais à dîner moi-même. Pour lire la recette, j'ai besoin de lumière et de la loupe la plus grossissante. D'habitude, elle est dans le secrétaire du salon, tiroir du milieu. Mais je ne la trouve pas. Je ne sais plus quand je m'en suis servie la dernière fois. Hier, probablement. Remettre les choses à leur place, c'est quasiment vital. Ce genre d'oublis vous fait l'effet d'un coup en pleine figure, comme si des pans entiers de votre mémoire s'effondraient, et tout ce dont vous vous souvenez alors, c'est que vous êtes terriblement vieux. Des étés entiers ont pu m'échapper, voire d'autres moments de l'année. Un long automne, un bref printemps, qu'est-ce que j'en sais, si ce n'est que le temps se dissout et disparaît. Une saison peut s'effacer en un clin d'œil. Les beaux jours, surtout, ont une fâcheuse tendance à s'évaporer.

Je décide de chercher la loupe pendant un quart d'heure. Pas une minute de plus. Parce que sinon, ça va me fatiguer et m'énerver. Quand on cherche, on risque de devoir ranger.

– Et ça, hors de question, dis-je à voix haute pour me le remémorer.

Quand je me mets à ranger, ça donne plus de bazar que d'ordre, des verres cassés, de vaines tentatives de tri, et au bout du compte, je ne retrouve plus rien. C'est du temps perdu.

Après avoir fouillé dans le calme, je me commande à manger.

De la brioche et de la crème au chocolat, le tout livré devant ma porte.

ÉPURATION

Dans une lettre, la présidente de la copropriété m'informe des dernières mesures adoptées concernant la rue des Thermopyles. Dans la partie Est du square Alberto Giacometti, on prévoit de poursuivre le développement de jardins familiaux et de bacs de culture, et d'installer un hôtel à insectes. Bientôt, un conteneur sera mis à la disposition des riverains pendant une semaine, pour que tout le monde puisse jeter ses encombrants de façon responsable.

Quand le conteneur trône rue des Thermopyles, je me dis qu'il faut que j'en profite pour me débarrasser d'un maximum de vieilleries. Une lampe, un robot de cuisine, des chaises, une paire de bottes en caoutchouc pourrie, et bien d'autres choses. En une semaine, je fais tellement le tri que certaines de mes armoires deviennent superflues.

Ça fait moins de meubles à fouiller.

Quel progrès ! J'appelle la présidente de la copropriété, et quelques minutes plus tard, la voilà sur le palier avec son mari, Maurice ou un prénom du genre. Ils prennent tout mon bazar, ainsi que les armoires et une lourde commode qu'ils traînent dans le couloir.

Ensuite, je regarde autour de moi. Le sentiment de soulagement et de joie auquel je m'attendais ne vient pas. Je me rends compte que je n'ai fait qu'élargir le vide autour de moi. Cela dit, le vide, c'est plus pratique.

À la mort de sa mère, Gudrun, ma meilleure amie d'enfance, a hérité d'une boîte à chaussures remplie de lettres. Une pour chaque année de sa vie. Douze jolies enveloppes. Elle me les a toutes lues. Sa mère y décrivait comment Gudrun grandissait, avec qui elle jouait, ce que les enseignants disaient d'elle, de quoi elle parlait à la table du dîner, ce qu'elle lui demandait quand elle venait lui faire le bisou du soir, ses chansons favorites, ses plats préférés, ses rêves ; elle y évoquait aussi les bêtises de sa fille, ses devoirs d'école, ses petits bricolages, les étés, les hivers, les nuits où Gudrun venait se réfugier dans son lit. Le jaune, sa couleur préférée, sa peur de l'océan, pourtant si loin de là où nous vivions, son goût pour le fromage, son aversion pour les câpres, et son envie de devenir maîtresse ou actrice, quand elle serait grande. Je ne sais pas pourquoi, mais en l'écoutant, je me suis mise à pleurer.

Au cours des semaines qui ont suivi, j'ai demandé plusieurs fois à ma mère si elle ne se demandait pas ce que je pensais, ce dont je rêvais, ce qui avait marqué ma journée, à quoi ressemblerait mon avenir. Ces babillages ridicules lui ont fait lever les yeux au ciel.

Un jour, j'ai roulé mon père pour qu'il reste avec moi. C'était cette nuit où nous avons transplanté les fleurs du voisin. La maison des Robertsen allait être rasée, les plates-bandes massacrées. Leur jardin regorgeait de fleurs : cœurs de Marie, trolles des montagnes, lavande, pivoines et lis tigrés.

Quand j'ai compris à quel point cette perspective pesait sur mon père, je me suis glissée sur ses genoux. Aucun de nous deux n'était habitué à un contact aussi intime. J'osais à peine bouger. Régulièrement, il me regardait du coin de l'œil, avant de reporter son attention sur son livre d'horticulture. Je me souviens comme son corps me semblait tendu, et je me suis mise à lui parler doucement de son sujet préféré, la métamorphose des papillons, lui disant à quel je trouvais ça miraculeux. Comme mon papillon, j'avais choisi un paon-du-jour, se mettait à marcher sur ses fragiles pattes en essayant de garder son équilibre, prêt à prendre le contrôle de ses ailes, j'ai murmuré à papa :

– Il faut déterrer les racines le plus possible. L'important pour ne pas perturber la floraison, c'est de les transplanter dans le noir, pendant qu'elles dorment.

La nuit, nous nous sommes faufilés dehors.

Mon père en tête, avec une brouette contenant une pelle. Nos bottes ne font presque aucun bruit. Je baisse la tête, ravale tous mes sentiments. On devine les fleurs dans les plates-bandes, légèrement courbées, les pétales refermés. Lentement, je commence à les déterrer et à les disposer dans la brouette. Nous continuons en silence jusqu'à ce que chacune soit sauvée. Puis nous rentrons à la maison et replantons le tout entre les rosiers.

Quelle vue, le lendemain, au réveil ! Les fleurs s'ouvrent.

Vivantes.

Je n'ai jamais vraiment été dans le coup. Quand j'étais enfant, les enfants ne comptaient pas. Quand j'étais étudiante, puis dans la vie active, il était nettement plus avantageux d'être un homme. Et à présent que me voilà vieille, il faut être jeune, dans ce monde.

Les enfants de Javiér adorent les traditions. Ce Noël, nous l'avons passé seuls à la Villa Les Petis Lapins. Me concernant, c'était un soulagement. Refouler les souvenirs que j'ai de ce genre de fêtes me demande déjà bien assez d'efforts. Dans ces situations, ma mère se débrouillait pour accaparer toute l'attention.

Après la toilette du matin, nous nous sommes faits beaux. Lucinda est arrivée tôt pour nous aider. Elle a usé de ruse pour parfumer un peu Javiér. Puis elle a passé au crible nos visages avec une pince à épiler. Elle retire régulièrement les petits poils qui poussent par-ci par-là.

En bas, dans le salon, il flottait une odeur de sapin, de pain d'épice et de savon noir. Quelques cadeaux attendaient au pied de l'arbre. L'ambiance était bonne. Nous avons plaisanté sur tout et rien.

Quand Lucinda est rentrée chez elle, Javiér a passé un coup de fil à ses enfants.

– Quelle énergie, tout le temps*, glissait-il par moments.

J'ai réchauffé notre repas. Huîtres, dinde et foie gras. Les escargots, je les ai jetés discrètement à la poubelle. Pendant quelques secondes, ses gosses lui ont manqué, mais il les a vite oubliés. Javiér a débouché une bouteille de champagne. Nous avons trinqué, bu quelques gorgées. Et puis mangé. Ensuite, confortablement installés chacun dans un fauteuil, nous nous sommes assoupis, avant de nous réveiller, toujours aussi joyeux.

Nous avons tranquillement dansé au milieu de la pièce, sur la chanson de Charles Trenet qui parle de la mer. Enfin, nous avons dégusté de la bûche.

– On n’est pas si croulants, a dit Javiér. Je suis mince, et toi, tu es merveilleuse.

Quand j'ai su que je voulais me spécialiser en chirurgie cardiaque, j'ai découvert ce qu'était la discrimination. On m'a évincée des discussions et des salles d'opération. Peu de femmes avaient des ambitions comme les miennes, aucune dans mon service, tous les chefs étaient de sexe masculin.

Les hommes misent sur les hommes.

J'ai dû travailler deux fois plus dur pour y arriver.

Tous les vendredis, j'allais au rayon boucher de Staubitz Market pour aller chercher un baquet contenant des cœurs de cochon que je passais le week-end à opérer. J'opérais toutes les parties de l'organe comme je me serais adonnée à n'importe quel travail manuel. Ça me rassurait.

Les hommes les moins expérimentés ne cessaient de me passer devant, avais-je constaté. Mais au bout d'un moment, mon chef de service n'a plus été en mesure de m'ignorer. Naturellement, il y a eu toutes sortes de protestations et d'affronts à mon égard. «*Another empty kitchen*», voilà comment m'appelaient mes collègues, tandis qu'on disait à ces messieurs «*Relax and enjoy your mistakes.* »

En ce moment, Javiér passe plus de temps dans son bureau que d'habitude, absorbé par un projet qui ne s'est jamais concrétisé. Une église. Là, il s'est endormi sur son travail, le front dans le coude. Un rien le fatigue.

Au milieu de la table trône la vieille maquette en noyer d'Espagne. La semaine dernière, il a jeté sa dernière ébauche et recommencé à zéro. Je lui ai dit de laisser tomber ; découper au scalpel des murs dans du carton, c'est trop risqué. Déjà qu'il a du mal à assembler les parois les unes aux autres avec du scotch et des épingles. Mais il ne m'écoute pas. J'ai même le sentiment que mes conseils sont contreproductifs. Le modèle bancal d'une église se dresse sous mes yeux. Je soupçonne qu'il n'ait pas eu de commande depuis longtemps, d'où son entêtement.

Je le réveille.

– Qui t'a commandé cette église ? Je croyais que c'était tombé à l'eau.

Il se redresse.

– Je pensais essayer de la présenter à la biennale, dit-il.

– Ah ?

– La biennale de Venise, ajoute-t-il. J'ai un plan.

– Un bon plan ?

Il glousse et me raconte une vieille anecdote de Normandie, avant de se remettre au travail.

DES ARCHIVES POUR L'ÉTERNITÉ

Mon père collectionnait les œufs d'oiseau. Il les vidait de leur contenu en soufflant délicatement dedans et les gardait dans un vieux coffret en bois. De gros œufs d'oie. Des petits œufs bleus mouchetés de brun. Des roses. Des marrons. Il conservait le tout dans la remise. À la fin de sa vie, il m'a fait participer à la constitution de ce qu'il appelait des « archives pour l'éternité ». J'étais la seule à avoir la patience d'écouter ses idées surréalistes et alambiquées. Dans sa collection, il manquait plusieurs œufs, mais mon père n'était plus en état de grimper dans les arbres ni d'escalader les falaises. Alors je l'ai aidé à récupérer les nids les plus difficiles à atteindre. Nous n'avons pas eu le temps de terminer, mais de toute façon, ça n'aurait rien changé.

– Bon, on va se promener ? dis-je.

– Hein ? fait Javiér.

– On se promène tous les jours.

– Ah oui, répond-il.

– Je pensais aller du côté de Montparnasse.

Il jette un coup d'œil par-dessus son épaule vers le canapé, puis reporte son attention sur la fenêtre. Au bout d'un long moment, il se lève et va chercher un plaid.

– Y'a un courant d'air, me dit-il avec un sourire désolé.

Un jour, ma sœur m'a rendu visite à New York. À l'époque, elle attendait Monica. Elle avait l'air de trouver rassurant mon appartement austère et ennuyeux à l'hôpital. Une chambre carrée avec des murs blancs d'une propreté douteuse, et des rideaux impersonnels de chez Walmart. New York, c'était trop pour elle. Tous ces bruits, ces odeurs, ces couleurs, ces gratte-ciels, ces voitures. Moi qui m'imaginais qu'un nouveau monde, qu'un riche univers s'ouvrirait sous ses yeux.

Je m'étais trompée.

Au contraire, son séjour l'a confortée dans l'idée que sa route balisée avec mariage, enfants, animaux de compagnie, travail et voiture, c'était la bonne. Trop étroite à mon goût, aujourd'hui comme à l'époque. Au fond, je suis un peu jalouse que ce genre d'existence ait pu la contenter. Moi, je n'arrive jamais à satisfaire parfaitement mes envies. Ma mère y a bien veillé à force de me rejeter. Peut-être que ma sœur ne ressent pas les choses comme ça, mais ce sont souvent les aînés qui paient les frais, ce sont eux dont on rectifie brutalement les gestes et les sentiments pour modeler une meilleure version d'eux-mêmes. Une version dépouillée. Ériger une petite prison dont ils ne s'échapperont jamais, qui ne les laissera plus vivre. Un jour, j'ai pleuré de pitié devant la fillette que j'avais été à une époque. Mais je ne l'ai raconté à personne.

LUMIÈRE

Un matin, je trouve un pot de confiture dans mon placard à vêtements. Sans couvercle. Je demande à Javiér si ça lui dit quelque chose, mais non, bien sûr que non, me répond-il avec agacement. Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ? C'est moi.

– Tu veux pas te lever ? dis-je.

J'allume la lumière.

– Pas tout de suite, répond-il.

Je vais lui chercher une tasse et un peu de fromage. Quand je reviens avec mon plateau, il s'est rendormi.

LA PETITE-NIÈCE

Ma petite-nièce s'est installée à Paris pour étudier la diplomatie et le français. C'est sa mère, Monica, qui me l'a appris quand elle m'a appelée pour me demander si je lui avais envoyé le manteau de ma sœur. N'arrivant pas à lui mentir, j'ai répondu que c'était moi qui en avais hérité, la vérité crue. Elle en avait envie et trouvait ça dommage.

– Il te reviendra bien assez tôt, ai-je lancé.

Elle n'a pas réagi à mon sarcasme. Je la comprends. Même moi, je commence à me lasser de ces commentaires acerbes.

– Renate habite dans le XXème, m'a-t-elle informée.

Pour ajouter finalement que ce serait sympa qu'on se voie, un jour. Toutes les familles ne sont pas faites pour passer du temps ensemble, ai-je failli lui répondre, mais je me suis abstenue. Au lieu de quoi, j'ai dit que je devais regarder mon agenda. J'avais le sentiment que Monica avait une idée derrière la tête. Ma petite-nièce avait-elle besoin d'un chaperon ou d'argent, convoitait-elle une part de l'héritage ? Lui fallait-il un toit ? Pendant des années, ma sœur n'a eu de cesse de me parler de cette fille. Tout le monde trouvait qu'elle me ressemblait. Pourtant, j'étais profondément sceptique à l'idée de la rencontrer. Un soir que Javiér avait réussi à s'arracher à sa soi-disant œuvre d'art pour nourrir des petits oiseaux qui picoraient dans la mangeoire de la fenêtre du salon, je lui ai demandé ce qu'il en pensait.

– Qu'est-ce qu'elles me veulent ?

– C'est ta famille, a-t-il répondu. C'est normal. La famille, c'est sacré.

– Je ne suis pas d'accord avec cette idée.

– Peut-être, a-t-il répliqué, mais essaie de te montrer un peu humaine.

Aussi peu satisfaisantes que soient ses réponses, il avait sans doute raison. J'ai donc écrit à Monica que je me faisais une joie de rencontrer sa fille, quand est-ce que ça l'arrangeait ?

Je n'ai pas eu de nouvelles pendant un bon bout de temps. Des semaines. Puis hier elle m'a annoncé que Renate voulait manger des cuisses de grenouille. J'aurais pu disserter sur cette envie, mais Javiér m'a prévenue que je passerais pour rabat-joie, plus que je ne le pensais, donc je me suis contentée de répondre : OK. Javiér trouvait que c'était un peu sec, aussi ai-je ajouté : Je m'en fais une joie.

CONVERSATION

À cause des défaillances incessantes de ma mémoire, j'ai peur de perdre ma sœur une deuxième fois. Nous avions l'habitude de nous parler via l'ordinateur, et la plupart de nos conversations ont été enregistrées. Ces séquences maintiennent en vie les souvenirs que j'ai d'Elisabeth. Voilà quelque chose que je cache à Javiér. Il ne comprendrait pas, donc j'attends d'être rue des Thermopyles pour papoter avec elle. Parfois, j'écoute passivement ce dont on cause, mais il m'arrive aussi d'élaborer de nouvelles discussions. Pour peu que je m'ennuie, que je me demande quelque chose, que je n'arrive pas à dormir, que je me fatigue de sa prévisibilité ou de la mienne. Désormais, nos conversations sont meilleures que de son vivant.

Avant de repartir, Michel M m'a servi un petit verre de St. Germain. Il s'apprêtait à aller à la pêche aux bisous, m'a-t-il dit.

J'imagine que c'est un euphémisme. Il me croit sans doute plus coincée que je ne le suis.

Dehors s'élève un chœur de voix.

Aux Champs-Élysées, *aux Champs-Élysée*s, entend-on à travers les rues.

– Tu n'as pas l'impression d'appartenir à un groupe, toi aussi ? dis-je à mon écran.

Ma sœur, assise sur sa chaise, est en train de nettoyer ses grandes lunettes. En réalité, nous ne disons rien à ce moment-là. Elisabeth sèche ses larmes parce que je viens de formuler la triste vérité, à savoir qu'il est peu probable qu'on s'étreigne. À présent qu'on ne voyage plus ni l'un ni l'autre, il est évident

qu'on est dans une relation à distance, toutes les deux. Mais bon. Ma sœur gère mal ce genre de situations. Moi, je m'en tiens aux faits, ça tombe sous le sens qu'on ne pourra plus jamais se serrer dans les bras. Enfin, ça tombait sous le sens, mais ça, c'est un détail. Elisabeth reste longuement là, silencieuse et fermée, d'abord à se tamponner les yeux avec un mouchoir bleu clair, puis à frotter les épais verres de ses lunettes, tout en essayant de se reprendre.

Je répète :

– Tu n'as pas l'impression d'appartenir à un groupe, toi aussi ?

Ma sœur braque les yeux sur moi.

– Tu ne devrais pas dire tout haut tout ce que tu penses, frangine, dit-elle. Les gens vont croire que tu es folle, et on sait toutes les deux que ce n'est pas le cas.

Aussitôt, je mets stop, j'ai toujours pris le contre-pied de ce que pensait ma sœur, quel que soit le domaine, et là, je me retrouve à devoir évaluer ma santé mentale. Elle affirme que je ne suis pas folle. C'est mauvais signe. J'essaie de passer outre ces enfantillages, mais ce n'est pas facile, les habitudes sont tellement ancrées, et comme ce sont les propos d'une femme morte qui répond à autre chose que ce que je viens de lui demander, je m'y perds. Et je ne m'y suis pas retrouvée entre-temps.

PRÉPARATIFS

Je me demande à quoi je pourrais bien discuter avec ma petite-nièce. J'ai peur de l'ennuyer et en même temps, j'éprouve le besoin de lui apprendre des choses, même si je ne comprends rien à ce monde. À cause de ces préparatifs, j'ai eu le malheur de lire les journaux. Dieu que c'est abrutissant. Quel imbécile a dit un jour que nos pensées étaient libres ? Ce n'est pas vrai, elles ne l'ont jamais été. La plupart sont prisonnières de notre époque, et aujourd'hui, les gens sont plus manipulés que jamais.

ÉTREINTE

Javiér a mis son écharpe préférée. L'étoffe est aussi usée que lui-même, mais cette matière soyeuse et cette couleur lui donnent bonne mine. Il s'est offert cette écharpe après un de ses premiers projets d'architecte indépendant. Un musée privé à la Réunion. Il y a de ça au moins cinquante ans. Je me laisse faire lorsqu'il m'attire contre lui et me prend dans ses bras, serre ma tête contre son épaule, et alors, je perçois le parfum délicieux que dégage ce bout de tissu violet.

Dire qu'elle a choisi sa tenue elle-même. Un short beaucoup trop court avec des collants troués de partout. Quand elle franchit la porte du restaurant, je lui fais signe, parce que je ne suis pas sûre qu'on la laisse entrer. Mon geste l'intimide. Elle lève les yeux au ciel, avant de prendre la main que je lui tends.

– Renate Adèle, se présente-t-elle.

– Adèle ?

– Oui, affirme-t-elle.

– Ah bon.

Au lieu des cuisses de grenouille, elle veut des spaghettis bolognaise. Elle parle d'un air un peu nonchalant et pousse un rire en gesticulant. Je serre fort mon sac à main sur mes genoux et commande un bœuf bourguignon.

Ma petite-nièce me brandit son téléphone portable au visage.

– Regarde ça.

C'est une vidéo. Dès qu'elle est terminée, elle pianote sur son écran et en lance une autre.

– Regarde. Regarde. Regarde.

Je ne vois rien du tout. J'envisage de lui donner des conseils sur sa vie auxquels j'ai réfléchi, mais le moment est sans doute mal choisi.

« Dis plus souvent non que oui. Fuis les cyniques. Sois fidèle à toi-même. Mens de temps en temps. Ne te laisse pas impressionner par l'argent. Ne renonce jamais. »

Quand on nous sert enfin, Renate pose son téléphone sur la table. Elle commence à tripoter ses cheveux.

– Arrête, lui dis-je.

Ça m'a échappé. Elisabeth aurait pu faire une bourde pareille. Elle a sans doute une mauvaise influence sur moi. Ne sachant trop où diriger mon regard, je me tourne vers la fenêtre.

– Tu as de la moustache, observe Renate.

Je ne réponds pas.

– Ça ne se voit que sous un certain angle.

Aucune de nous ne finit son assiette. Nous nous disons au revoir, toutes deux conscientes sans le dire que nous ne réitèrerons pas l'expérience. Puis je reste là, mon sac à main toujours pressé contre ma poitrine, à la regarder s'éloigner en se déhanchant sur le trottoir.

Je m'assieds face à Javiér, de l'autre côté de sa table à dessin, et lui demande s'il a faim. Il ne réagit pas, continue tranquillement de limer un morceau de bois qu'il a en main.

– Qu'est-ce que tu associes aux fenêtres ? dit-il.

– L'idée que c'est indispensable. Et toi, qu'est-ce qui te plaît dans une fenêtre ?

– La lumière que ça laisse passer, répond-il. La façon dont elle tamise les rayons du soleil avant qu'ils n'aillent embrasser les murs.

– Le mieux, c'est les bow-windows, dis-je.

Il tourne la maquette et retire une fenêtre d'un côté de l'église.

Je lui demande :

– C'est vraiment si important ?

Il se gratte le menton. Une odeur aigre me monte aux narines.

J'essaie de me rappeler quand il s'est douché la dernière fois. Aucune idée.

Roumanie

Raluca Nagy

Teo de la 16 la 18

Teo de 16 à 18

Traduction du roumain par Nicolas Cavaillès

Nominée par Romanian Cultural Institute

SYNOPSIS

Après une enfance difficile, marquée par plusieurs problèmes médicaux, Teo commence à comprendre qu'elle est différente. Elle va à l'université dans la capitale de son pays, puis étudie à l'étranger dans deux endroits, dont l'un est décidé par la "fée Bologne". Pendant sa maîtrise, elle commence à travailler pour une agence et ne cesse de voyager dans d'autres villes auxquelles elle donne son propre nom, ce qui donne au lecteur l'impression constante d'une Babel contemporaine recréée. Au fil des expériences, les choses s'accélèrent et dérapent, tant sur le plan personnel que professionnel : amour, abus, mariage, survie à une expérience de mort imminente, réinvention de soi par la suite. Le premier thème du livre se reflète directement dans le titre - un clin d'œil au film "Cléo de 5 à 7" d'Agnès Varda : un diagnostic de cancer qui change tout. Dans cette perspective, le livre révèle l'expérience complète d'une jeune femme qui survit à une forme agressive de cancer du col de l'utérus. Le lecteur découvre que 16 et 18 sont des références au PVH, le virus qui provoque cette maladie encore si invisible

dans de nombreux pays et qui tue des centaines de milliers de personnes chaque année. Un deuxième thème, en étroite relation avec le thème médical, est spirituel : le roman est une réinterprétation féministe de la Bible, car la vie de Teo et celle de Jésus sont très similaires. Tous les apôtres apparaissent dans le livre, en tant que personnages, avec leurs vrais noms dans différentes langues, en fonction des circonstances dans lesquelles Teo les rencontre. Un troisième thème de ce livre pourrait être le langage lui-même, car l'auteur utilise de nombreuses polices, langues, styles (y compris la parodie d'un texte universitaire), jeux de mots et humour, remettant en question la forme conventionnelle d'un roman et donnant au texte un aspect très contemporain. En somme, un roman audacieux, complexe, intense et visionnaire.

5. L'entrée

Avant la conférence de SFiasco, le docteur Simon m'a prévenue que la mission la plus importante de ma carrière m'attendait. En chemin, je devais m'arrêter à Kanaga, pour un boulot mineur, puis faire escale à LAches, où se trouvait le target principal. J'allais donc retourner dans cette ville mythique du bout du monde où, quand j'y avais emménagé avec Christine, il avait fallu ne fumer que sur le balcon. Entretemps, toute la planète ne fumait plus que sur le balcon et le docteur Simon s'était fait dorer la bouche par l'industrie du tabac.

À Kanaga le boulot était facile, j'avoue ne pas avoir trop fait attention, j'étais en pilote automatique, comme depuis tant d'années déjà. Le *target* était un écrivain, donc un inoffensif – quelqu'un voulait probablement libérer la planète de certaines rédactions. Des bandes dessinées, en l'occurrence, que cet auteur maigrichon griffonnait dans un cahier tout en me racontant son dernier voyage.

Il m'a servi de la tequila qu'il avait rapportée de là-bas, ptn ils boivent tous du pastis et de la tequila dès qu'ils sont plus chez eux ? Mais au lieu de répondre du tac au tac et de laisser ma petite ampoule s'allumer, je me suis perdue dans l'étiquette jaunie de la bouteille, sur laquelle il était écrit *Tres mujeres*.

Pile au moment où je me disais qu'après une demi-bouteille de tequila il ne m'avait pas encore touchée une seule fois, à croire que c'était un de ces cas où il fallait *take one for the team* et aller dans un *love hotel* ou un truc dans le genre, d'un coup, le gars me sort un *tantô* (et fallait bien que tu sois idiote, pour que ça t'arrive encore), je le contre, mais j'en suis ressortie avec dans la main une entaille de toute beauté – en

pleine ville impériale, certes, mais au moins, c'était l'autre main. Je me suis extraite en vitesse de la situation, je suis partie en courant et je me suis retrouvée dans une ruelle gavée de bars ; j'en ai repéré un qui avait un nom en *lingua franca* – *Soirée* – et je suis entrée, de toutes façons, j'avais quelques heures à tuer avant l'aéroport.

À l'intérieur, il y avait de la fumée à couper au tantô – il restait donc un endroit sur la planète où on ne fumait pas seulement sur le balcon, et c'était Kanaga. Tout le monde transpirait la même sueur, y compris la serveuse derrière son comptoir, il faisait au moins quarante degrés dans ce bar. Impossible de détacher mes yeux de son collier, un grand lion en cuivre, en pendentif, j'avais l'impression de retourner vingt ans en arrière. Mais oui, il m'était donc bien « arrivé » quelque chose.

La fille m'a passé sous le comptoir un verre d'eau et une serviette blanche, parfaitement enroulée, humide et brûlante ; je l'ai déroulée et j'ai bandé l'Entaille du Turc. Elle m'a demandé ce qui m'était « arrivé », ce qui m'a un peu déroutée, mais j'ai repris mes esprits et je lui ai dit que je m'étais coupé toute seule avec une feuille de papier. Elle a dit *oups*, ça fait mal ça et elle s'est remise à astiquer des verres.

Trois chaises plus loin, un brun aux cheveux bouclés et aux yeux très verts suivait la scène. Il s'est présenté, Tom, il s'est tourné vers celui qui était assis à côté de lui, lui c'est Tim, mon frère jumeau. Si c'était vrai, alors y avait eu deux œufs, parce qu'ils ne se ressemblaient pas du tout – Tim était roux, par exemple. Tom m'a dit que j'étais différente des clients habituels du bar, presque « exotique » ; moi j'ai compris « toxique » et j'ai écarquillé les yeux, ce qui l'a fait beaucoup sourciller, puis il s'est mis à me réciter quelque chose mais je n'ai trop compris quoi, je ne pouvais pas me concentrer :

« Ici nous vivons la vie la plus étrange, sans aucun rapport avec celle des autres. Nous sommes attirés les uns par les autres, mais pas comme des planètes, non, selon une force contraire aux lois de la physique. » Encore de la physique, , ,[1] je gardais les yeux grand ouverts, si bien que Tom m'a expliqué : il citait Teffi. Je me suis dit qu'il devait encore y avoir une erreur à la *russian roulette* quelque part, mais il a vite changé de sujet, il m'a demandé ce que je m'étais fait à la main et je ne sais pas pourquoi j'ai répondu par ce cliché débile : *You should see the other guy*. Tim le non-monozygote a dit ha ha ha, *you're funny* et j'ai répondu *no, I'm not* et Tom a dit *let me see* ; il m'a retourné la main la paume vers le haut et il a appuyé fort de son index sur la serviette blanche, jusqu'à ce qu'elle tourne au rouge, j'ai eu tellement mal que j'ai voulu lui coller le visage contre le comptoir, mais moi qui n'avais plus commis le moindre acte de violence gratuite depuis ma prof de géo et son indicateur, que pouvais-je faire ?

J'ai très vite regretté de m'être abstenue, car Tom était le genre de types qui parlent sans qu'on leur pose de question, il m'a raconté toute leur vie ensemble, puis une fois séparés, puis comment il était venu lui à Kanaga parce que son jumeau Tim lui manquait trop – Tim vivait ici depuis des années déjà, et à vrai dire, il avait effectivement l'air d'avoir été assis là, sur cette chaise de bar, depuis des années déjà. Tom était architecte, mais il ne trouvait toujours pas de travail, son expérience antérieure n'avait aucune valeur à Kanaga, où on construisait selon d'autres critères. Si bien qu'il faisait du design de maillots qu'il vendait en ligne. Sur son téléphone il m'a montré une photo d'un maillot vert cru, avec *Pickle me Pete*

1 Dans le texte originel, l'auteur a laissé des espaces sans mots mais avec des virgules. Cela revient à plusieurs occasions dans le livre.

écrit en blanc. C'était cool, je lui ai dit que je voudrais lui en prendre un pour un ami, il m'a dit que je pouvais commander en ligne, il livrait n'importe où, mais je voulais te dire autre chose en fait : toi non plus, tu ne fais pas ton boulot, pas vrai ? Je lui ai demandé pourquoi il croyait ça et il m'a dit qu'il l'avait lu dans ma paume, *ha ha ha, that was funny*, ai-je dit à Tim, moi qui n'ai rien d'une spécialiste en blagues – quand la vérité devient mensonge, il ne reste plus qu'à en rire. J'ai payé la fille au lion et j'ai pris un taxi pour l'aéroport.

Mon front brûlait et l'Entaille du Turc palpitait. J'ai mis tout ce que j'ai pu dessus, tout ce que j'ai trouvé dans les pharmacies de l'aéroport, de la crème antibiotique, du baume du tigre, du suif de plantes, mais rien ne marchait. Je commençais à frissonner. Une fois dans l'avion, j'ai demandé à l'hôtesse un thé vert, lequel avait un goût de poisson si fort que je l'ai laissé sur la tablette, sans le boire, et je me suis effondrée dans le sommeil.

Durant tout ce vol transocéanique, j'ai rêvé de Tom, il me prenait délicatement par la main qu'il avait pressée avec tant de dureté et il m'emmenait à pied, lentement, à travers toutes les villes, impériales ou non, dans lesquelles j'avais participé à des « conférences ». Il me montrait ce qui s'était passé dans chaque ville, comment je n'avais pas fait mon boulot. Il était soudain à côté de moi dans l'avion, nous regardions par le hublot toutes ces métropoles qui étaient restées petites à mes yeux, à peine un scintillement, des ampoules sur une carte de métro. Certaines allumées, d'autres qui frémissaient ; la ville impériale.2 ne brillait pas du tout.

Tom m'a expliqué qu'à chaque fois qu'une ampoule s'allume, tout le réseau se bloque, parce qu'elles sont reliées en série, #ehbenmonvieux, faut croire que j'en sortirai jamais, de votre physique stupide… Le problème des séries, a poursuivi

Tom, c'est que, si une ampoule ne marche pas, aucune ne marche, comme sur le sapin de Noël. Et que, si je ne voulais pas que Kanaga pulvérise tout mon réseau, il fallait me rappeler ce que le docteur Simon m'avait dit : que j'ai tout à fait le droit d'être sincère. Ensuite, d'un seul souffle, Tom a dit :

« Soon you'll meet someone and everything he says will sound so true that it will make you speechless. He'll open a whole new universe for you and give you this unfightable need to do something for yourself and indirectly for him. Something that no one's asked you before and, even though it sounds shocking, you're willing to do it anyway. »

Mais mon petit Tom, dis voir, comment je saurai que c'est lui ? lui ai-je demandé, un peu perplexe, dans mon rêve. Il m'a dit, c'est simple, *he's got a silver tongue* ; tu t'accroches à lui, par les dents, et tout ira bien. Ensuite Tom a disparu et je suis restée seule à me demander ce que ça pouvait bien vouloir dire, cette langue d'argent : la langue devait vraiment être en argent, comme celle du gars de Mirodeni, refroidie par le pastis, ou bien c'était dans le sens notrelangueestuntrésor, ou sinon quoi d'autre encore ? Je me suis réveillée en vrac, dans une flaque de sueurs froides, mes habits et ma couverture collés à la peau. Je me suis dit qu'il valait peut-être mieux monter dans un autre avion et me barrer chez moi, moi qui n'avais clairement pas la forme nécessaire pour la mission la plus importante de ma carrière. Mieux valait avorter, comme ils disent, *abort mission*.

Dans l'aéroport de LAches, *lalaland*, tout était dans le brouillard, les perles de sueur sur mon front brûlant commençaient à pénétrer mes yeux et à me démanger, alors j'ai utilisé le dos de ma main bandée pour les essuyer, et juste à ce moment-là un homme m'a bousculée. Il m'a tout de suite dit

*pardon**[2], je me suis figée, j'ai repensé à ce que Tom m'avait dit, dans le rêve, et je suis restée comme ça, la main collée au front, à le regarder, se pouvait-il que *la lingua franca* soit la langue d'argent, après que l'autre avait reçu entre-temps la médaille d'or, *you don't win silver, you lose gold*. L'homme a regardé ma main bandée, il a écarquillé les yeux et il m'a souri comme en solde, deux sourires en un, il avait un front haut, des yeux verts, des cheveux ondulés, légèrement roux, attachés en queue de cheval, de très belles dents et une fossette. Réveille-toi, gamine, t'es dans un aéroport international, des milliers de gens passent par ici, arrête de délirer, c'était un rêve, soit, mais cet homme m'a demandé pardon en langue… TU RENTRES CHEZ TOI, MAINTENANT !

Malgré cet état morbide, je me suis quand même rendue à mon point de rendez-vous pour la mission la plus importante de toute ma carrière jusque-là. J'ai attendu, en essayant de toutes mes forces de recouvrer mes esprits : une demi-heure, une heure, une heure et demie ; le *target* ne s'est pas présenté. Ça ne m'était jamais arrivé. La mission avait avorté d'elle-même. J'ai poussé un soupir de soulagement et j'ai fait ce que je n'avais jamais fait : je suis retournée à l'aéroport et j'ai changé de billet. Je suis montée dans le premier avion pour SFiasco. Je pensais à Christine. Je n'avais plus eu aucune nouvelle d'elle depuis qu'elle était retournée chez ses parents. J'ai essayé de respecter son vœu et de me réjouir d'avoir finalement atteint cette métropole aux belles villas et aux rues qui montent et qui descendent. Mais je ne voyais que de la bave épaisse qui s'était répandue partout jusqu'au grand océan et que je sentais m'engloutir avec le reste. Un fiasco sur toute la ligne, je n'avais

2 Les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (N.d.t.)

plus qu'une seule envie : biffer la conférence du lendemain et rentrer chez moi.

À l'hôtel, je me suis arrêtée au bar prendre quelque chose pour dormir, au cas où il n'y aurait pas de mini-bar, que je ne sois pas obligée de redescendre. Un type assis à quelques chaises de moi m'a saluée, il s'est présenté, John, il s'est tourné vers l'homme assis à côté de lui, lui c'est James – bon sang, mais c'est la fête de la taupe aujourd'hui dans les bars, ils se baladent tous deux par deux, encore du délire, s'il me dit qu'ils sont jumeaux je tombe par terre, mais non, impossible, James était beaucoup plus vieux, et j'ai remarqué à ce moment-là que son maillot vert portait l'inscription blanche *Pickle me Pete*. Je me suis appuyée contre le comptoir et j'ai éclaté de rire, pour ne pas fondre en larmes, j'ai demandé à James où il avait trouvé son maillot, il m'a dit qu'il l'avait commandé sur internet. J'ai laissé échapper à voix haute, dans notre langue qui est un trésor, quelque chose comme *et ta mère tu l'as commandée sur internet* ?, et John s'est mis à rire lui aussi, puis il m'a dit, avec un accent mais bien dans la langue qui est un trésor la plus pure, « Non, mais toi qu'est-ce que tu fais ici, à SFiasco, fille du ? »

Je suis restée muette, à chercher des yeux une pièce cachée derrière le bar ; qui était entré dans ce rêve, depuis mon rêve ? Je lui ai répondu que j'étais venue pour une conférence d'anthropologie, il a dit *ah*, toi aussi ? lui ai-je demandé, il a dit non, merci, mais la ville est pleine d'anthropologues ; eux, ils avaient rencontré un client pour un projet de piscine. Architecte ? ai-je demandé, d'un air horrifié. Nooon, nous on est de ceux qui exécutent. Je lui ai demandé pourquoi il parlait ma langue, il m'a raconté qu'il y a longtemps, il avait été employé par l'entreprise qui construisait la route reliant Regali à la mer ; James baillait déjà, à force de regarder notre ping-pong dont il ne comprenait pas un mot, il a dit qu'il nous

laissait et il m'a saluée poliment, puis il a posé une main sur l'épaule de John.

J'ai raconté à John que j'avais pris cette route à l'automne où la première portion avait été mise en service, après avoir passé l'été à la mer. Il a dit que lui aussi, celle-là et les deux suivantes, sur trois ans au total, je lui ai dit que son accent venait d'une autre région et il m'a expliqué qu'il l'avait pris au sein de l'équipe d'ouvriers qu'il coordonnait, qui venaient du nord ; avec eux, il avait mangé et bu toutes sortes de choses douteuses, parfois très bonnes aussi. Il était nostalgique, ça avait été son premier boulot.

Il m'a demandé si Regali avait changé, j'ai dit que je ne savais pas trop, mais sûrement beaucoup. Je lui ai demandé son avis sur mon pays et il a ri, il m'a dit qu'on ne lui posait plus cette question, ou alors seulement pour entendre une réponse précise, pas pour connaître son avis, et je me suis dit que c'était exactement ce que je venais de faire ; je ne savais pas ce que j'espérais, qu'il me dise quelque chose qui confirmerait autre chose au sein de mon rêve avec Tom, ma fille, *tu-dé-lires*.

Il m'a dit que la nourriture de chez nous avait été très exotique pour lui – et cette fois-ci je n'ai pas entendu *toxique*, heureusement, et j'ai souri en me disant que la nourriture la plus naturelle pour moi était très exotique pour lui. Je lui ai demandé, pour mieux comprendre, quelle était la chose la plus bizarre qu'il ait jamais mangée et il a dit des sauterelles frites avec une sauce au miel, c'était bon.

Et de fil en aiguille je suis restée avec John au bar de l'hôtel jusqu'à cinq heures du matin, même si mes yeux me brûlaient et même si j'avais ce fichu panel d'ici quelques heures, je ne pouvais simplement pas m'en aller. Il a fini par se lever, lui, il devait travailler dans une heure. Je lui ai demandé ce qui était le plus difficile à construire, une piscine ou une

route, il m'a dit tu vas rire, une piscine, c'est toujours plus dur d'enlever que de poser, plus dur de creuser que de boucher. Il m'a invitée pour le déjeuner, mais j'en avais déjà un de prévu, avec le panel de la conférence ; je lui ai demandé si on pouvait se revoir quand j'aurais fini, vers deux ou trois heures, il m'a dit que c'était pendant son temps de travail à la piscine, mais qu'il allait essayer.

La salle dans laquelle le panel avait lieu se trouvait quelque part au troisième étage de l'hôtel, je ne suis donc pas arrivée en retard, même si je m'étais réveillée dix minutes avant que ça ne commence. Mais quand je suis arrivée, ils étaient déjà tous là. J'ai d'abord vu James – non pas le James à la chemise *Pickle me Pete*, qui avait accompagné John au bar, non, ce James-ci était de loin le plus jeune de nous tous, au moins d'une décennie, et il semblait assez intimidé, il n'arrêtait pas de ranger ses papiers et d'essayer de régler l'image du projecteur. Je me suis souvenue de ma première conférence et j'en ai presque eu les larmes aux yeux, surtout que James a prononcé mon nom avec un accent très sympathique, ça sonnait vraiment bien, de la façon dont il le disait. Il m'a dit que de toute sa vie, il n'avait jamais vu autant de postdocs dans un CV et j'ai ri comme une baleine.

Est alors entré dans la salle nul autre que le *target* qui ne s'était pas présenté à mon rendez-vous à LAches. Moi qui brûlais à 39° de fièvre, je me suis glacée. Il s'est assis au milieu de la salle, près de la fenêtre, et la lumière embrasait ses cheveux comme une flamme. La salle était pleine à craquer, mais certes assez petite, le panel a tourné à plein régime, les gens ont posé des questions. L'homme à la fenêtre m'en a posé deux, face à quoi je n'ai pas du tout pu me concentrer, je n'entendais rien, à cause des flammes autour de sa tête – ou de ma tête, ou des deux. Je me répétais tu-délires-tu-délires-tu-délires en boucle. À la fin, il a attendu dans la file des quatre

personnes qui voulaient me parler en privé et il a interrompu la fille placée devant lui, qui n'en finissait pas de pérorer, il lui a dit, je crois que tu fais allusion à la *trophy wife*, je ne savais pas ce que c'était que ça et je n'allais pas chercher sur Google devant eux, mais il m'a fixée d'un regard qui m'a achevée, car à ce moment-là, j'ai revu la longue table de la maison de l'architecte de Mirodeni, avec nous deux au milieu. Je me suis accrochée d'une main à la table du panel, j'ai cligné des yeux trois fois au moins et j'ai essayé de toutes mes forces de me concentrer sur ce qu'il me disait. Il s'est présenté, il m'a dit, voilà, nous avons les mêmes initiales, on peut s'appeler TD l'un l'autre. Il avait un accent très sophistiqué, comme si les mots sortaient directement de ses yeux un peu écarquillés, comme des étoiles. Je ne sais plus de quoi on a parlé, mais je suis restée seule dans la pièce longtemps après que TD et tous les autres sont partis, ma main toujours collée à la table, à me repasser le film, la table Mirodeni avec nous deux au milieu, je veux dire avec TD à la place de Jehad ; son absence à notre rendez-vous à LAches ; et surtout, qui voudrait se débarrasser d'un anthropologue ? Ils sont encore plus inoffensifs que les écrivains, personne ne les lit.

Lorsque je suis enfin sortie de la salle et que j'ai tourné à droite dans le couloir en direction de l'ascenseur, je l'ai vu arriver de la direction opposée, il m'a souri, on s'est croisés, après quoi je me suis sentie tellement SFatiguée que lorsque les portes de l'ascenseur se sont refermées, je me suis accroupie par terre. J'ai tâté mon front, mon cou, je brûlais, mieux valait aller directement au lit, mais il y avait encore le déjeuner du panel, dernière chose à faire, la petite lumière au bout du tunnel.

Je suis arrivée dans le hall, près du bar où j'avais passé la nuit avec John, qu'il me semblait avoir quitté il y a un instant seulement. Tous les autres membres du panel étaient

là, en cercle, *dancing about architecture*. Le jeune James était le plus enthousiaste, j'ai eu du mal à retenir mes larmes, non par mélancolie ou par nostalgie, mais simplement détruite par le spectacle d'un être aussi passionné, et j'ai senti que sur ma gauche, dans un angle de quarante degrés, quelqu'un voyait mes larmes, qui ne s'étaient pourtant pas concrétisées. Je me suis tournée et j'ai vu les étoiles, TD me souriait.

Il fallait faire quelque chose, ne pas le rater comme à LAches, donc je me suis approchée, je l'ai remercié pour ces questions, je lui ai dit que j'allais manger avec les autres, mais que nous pourrions nous revoir plus tard autour d'un café, il m'a répondu oh, mais je viens au déjeuner avec vous, j'en ai parlé à James. Ça m'a coupé le souffle, j'avais l'impression que quelqu'un avait toujours une longueur d'avance sur moi et qu'il n'y avait rien à y faire. Je ne sais pas comment je me suis retrouvée dans le restaurant qui était bondé. Notre réservation n'avait pas été validée dans le système, la femme à l'entrée cherchait toutes sortes de solutions possibles mais c'était complet, elle nous a priés d'attendre là, même le bar était plein, rempli d'anthropologues, alors nous avons attendu debout et moi je me demandais comment faire pour ne pas m'écrouler sur le trottoir.

TD s'est approché de moi pour me soutenir un peu, il s'est penché et il m'a dit dans ma langue « Comment veux-tu ne pas te trahir devant moi ?», il a dit ça, et je n'ai pas réussi à répondre le moindre son, le trottoir s'était dérobé sous mes pieds, donc il a continué de parler, lui, il m'a raconté qu'il y a bien des années il avait été en classe de neige dans mon pays et qu'il y avait rencontré une fille, c'était comme ça qu'il avait appris ma langue. Je restais muette, dans toutes les langues du monde, le vacarme du restaurant s'éloignait de nous, comme si nous jouions sur une scène devant eux, avec les projecteurs

dans les yeux, assis l'un à côté de l'autre au milieu d'une longue table.

Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés là, jusqu'à ce que quelqu'un dise que nous devrions peut-être partir, et TD a répondu qu'il connaissait un restaurant tout près, à quelques pâtés de maisons, nous pourrions aller essayer, hmmm, sans réservation dans cette ville c'est difficile, a dit quelqu'un d'autre, mais nous sommes quand même partis errer dans les rues en suivant TD comme un groupe de touristes derrière son guide au parapluie levé, et j'ai entendu un autre collègue demander à James *who's this guy again ?* Je n'ai pas entendu la réponse, hélas.

Nous sommes arrivés, et là, oui, il y avait une table pour nous tous, parce qu'un autre groupe venait d'annuler. TD s'est assis à ma gauche et je me suis calmée, voilà ce que j'avais vu, nous deux à une longue table, puis il m'a demandé pourquoi je ne mangeais pas, je lui ai dit que je n'avais pas vraiment faim, il m'a dit de manger quand même, tu es très pâle et ton plat a l'air super, mais je ne pouvais pas y toucher, je le lui ai proposé et il a dit je ne vais pas refuser, moi j'ai tout le temps faim ; j'ai alors remarqué qu'il mangeait un peu furtivement, comme un fugitif, en regardant sur sa gauche et sur sa droite, penché, pressé. Il avait déjà fini son assiette et il a terminé la mienne en même temps que les autres la leur. Je m'attendais à ce qu'il commande une boisson d'un autre pays, un pastis, une tequila, quelque chose, mais il ne l'a pas fait. J'espérais un signe, n'importe quoi.

De ce déjeuner, je ne me souviens de rien d'autre, sinon que lorsque le serveur m'a demandé d'où je venais, il a cru que c'était un de leurs États. Quand nous sommes sortis du restaurant, il pleuvait des cordes, nous nous sommes lancés dans les ruelles jusqu'à une petite place où des dizaines de

personnes essayaient d'attraper des taxis, on aurait dit que tous les restaurants de la ville s'étaient vidés en même temps. TD a levé une main calme et arrêté un taxi juste devant nous. Il m'a aidée à monter à l'arrière, puis il a aidé James, puis il s'est dirigé vers la place du mort, il a ouvert la portière, mais il n'est pas monté, il a dit au chauffeur le nom de notre hôtel et il a refermé ; le taxi est parti en trombe et TD a disparu sous la pluie.

Tout ça s'est passé en quelques secondes, j'ai regardé par la fenêtre, à droite, à gauche, en arrière, il n'était plus nulle part. J'ai demandé à James, aussi calmement que possible, pourquoi TD n'était pas venu avec nous et il a répondu qu'il était dans un autre hôtel et qu'il avait un vol pour LAches cet après-midi-là. La seule pensée de reprendre l'avion pour LAches m'épuisait. Demander à James dans quel hôtel TD logeait ou à quelle heure était son vol aurait semblé extrêmement douteux. J'ai encore parlé du panel, à la place. Je pense que ma fièvre est montée à 40, mon cerveau vrombissait.

Je suis arrivée dans ma chambre et je me suis assise sur le lit. J'ai sorti mon téléphone, j'avais de nombreux appels manqués de John, dont j'avais tout simplement oublié l'existence, mais je me demandais comment j'allais retrouver TD, et je me sentais défaillir, c'était indescriptible. J'ai de nouveau échangé mon billet du lendemain contre le premier vol SFiasco - LAches, où je l'ai cherché partout, toute l'après-midi, le soir, toute la nuit, le lendemain, à chaque coin de rue j'espérais qu'il allait surgir sur mon chemin. J'ai fini par abandonner et j'ai embarqué sur le vol déjà réservé de LAches à Cartonnés. Je n'avais absolument rien réussi. Le docteur Simon m'avait pourtant dit que c'était très important et j'avais tout gâché. Comment allais-je lui expliquer au débriefing que *this guy had basically crucified me* ?

Pour le vol direction Cartonnés, il m'a encore fallu passer la douane, au milieu d'une foule de gens. J'ai essayé de trouver quelque chose à boire, un kiosque, une fontaine, mais il n'y avait rien, rien du tout, à part un panneau qui disait *Welcome*, et je me suis demandé, si je tombais sous ce panneau, serais-je encore la bienvenue ? J'ai ôté mon manteau, mes chaussures, et je me suis avancée du mieux que j'ai pu, comme une geisha, à travers leur porno-scanner, comme on dit dans l'industrie de la sécurité, cette machine qui voit tout sans qu'on ait besoin de se déshabiller, mais ils n'ont rien trouvé, ils m'ont laissée passer, merci.

Impossible de dormir dans l'avion, TD tournoyait comme une hélice dans ma tête. Un malheur n'arrivant jamais seul, à la sortie du terminal de Cartonnés je tombe sur le jeune James ; je l'ai salué, nous avons compris que nous étions sur le même vol. Il portait quelques habits dans un sac en plastique transparent et j'ai reconnu le pull-over de TD. Il m'a vue écarquiller les yeux et m'a expliqué que TD les avait oubliés à l'hôtel, à SFiasco, trop pressé de prendre son avion pour LAches, et qu'il avait ensuite prié James de les récupérer pour lui. Je voulais les toucher, comme si ça m'aurait aidée, mais ç'aurait été extrêmement stupide, alors je lui ai juste demandé comment ils allaient parvenir à leur propriétaire. Oh, je les lui rendrai quand il sera rentré.

Non seulement ils vivaient tous les deux à Cartonnés, mais ils habitaient même ensemble, depuis un an, depuis qu'ils avaient tous les deux trouvés du boulot ici, mais oui, dans le *Bâtiment** S. Mais alors, si la foudre et la rose des vents nous ont tous réunis dans ce *Bâtiment** S, ptn mais comment j'ai pu courir après TD à lalaLAches ? Je ne comprenais plus rien de rien.

Arrivée chez moi, je me suis glissée au lit entièrement habillée et je me suis endormie tout de suite. J'ai rêvé que,

puisque j'avais raté la mission, je devais subir une opération de chirurgie esthétique pour changer de visage ; il n'était pas laid en soi, le nouveau, juste un peu plus foncé ; mais après quelques jours une barbe a commencé à pousser ; je suppliais les chirurgiens de me faire redevenir comme j'étais avant, ils me disaient de ne pas m'inquiéter, la barbe allait très bien avec mes cheveux longs, et tandis que je cherchais mon ancien visage sur le sol, je récitais ce rosicrucien de Yeats, *I'm looking for the face I had Before the world was made*.

Je me suis réveillée engourdie par des sueurs froides, mais j'aurais encore pu me rendormir sur-le-champ. J'ai ouvert mon courrier électronique, une dizaine de messages avec des points d'exclamation du docteur Simon, ça craignait vraiment, j'ai éteint et je me suis tournée de l'autre côté. Quand je me suis réveillée de nouveau, à côté de moi dormait un travesti dont le maquillage dégoulinait sur son visage comme des œufs sur un mur, à cause de la chaleur insupportable, il me serrait dans ses bras, j'avais l'impression d'étouffer, j'essayais de me libérer et je n'y suis parvenu qu'au moment où le téléphone a retenti et où je me suis enfin réveillée. C'était encore le docteur Simon.

Je n'ai pas répondu, dehors la lumière était aveuglante, je me suis assise au bord du lit, j'étais sonnée. Allez, allez, tu peux le faire, va prendre une douche, ça va aller, ça va t'aider, l'eau c'est toujours bon. J'ai rampé tant bien que mal, j'ai ouvert le robinet, mais je ne pouvais pas supporter ça sur moi, même froide l'eau me brûlait encore. J'ai arrêté et je me suis assise sur le carrelage bicolore glacé, j'ai vu beaucoup de sang et au milieu un cylindre presque parfait, de la taille de ma paume. Je l'ai tâté, c'était comme un muscle mou.

J'ai regardé par le hublot entrouvert de ma salle de bains, personne ne pouvait l'avoir envoyé de l'extérieur. Je me suis contentée d'en faire crédit à la vie, je ne voulais plus

d'explications, je ne voulais plus rien, sauf peut-être ne pas avoir été retrouvée par les sauveteurs transformée en boule de neige par Andria, j'aurais voulu qu'ils sauvent l'équipe de ski de fond ; j'ai senti le froid, ce froid destructeur qui entre dans les os, puis un soulagement, des couleurs paradisiaques, j'ai ouvert les yeux et je n'étais pas couchée sur le brancard rouge ni sur le carrelage bicolore de ma salle de bains, mais j'étais encore sur quelque chose de froid ; au moins je n'étais pas mouillée, ni en V, mais un monsieur en vert a dit à une fille allez... un paracétamol avant qu'on la mette dans l'aimant.

À cette seconde-là, les explosions dans ma poitrine ont commencé, comme des feux d'artifice, j'ai pensé à Jeanne, il n'y avait ni douleur ni tristesse, il y avait des millions et des millions de feux d'artifice, éteignez ces flammes dans mes poumons, je me suis mise à me tortiller et la voix du monsieur en vert résonnait dans l'aimant pour que je reste le plus immobile possible, plus je restais calme plus vite ce serait terminé. Mais la rapidité est une éternité quand chaque alvéole pulmonaire se transforme en poussière.

Ils m'ont déplacée sur quelque chose de très dur et de très froid et un homme en vert m'a dit que j'allais continuer le paracétamol ici, sur plusieurs jours, j'ai commencé à pleurer et à le supplier, mais il m'a dit qu'il fallait absolument faire baisser ma fièvre. Je sentais le fluide gluant dans mes veines, comme des flèches qui se dirigeaient toutes vers mes poumons, chacune allumant une mèche, et traf-paf-paf-paf, en série, comme au réveillon. Je me débattais tellement qu'ils ont dû m'immobiliser, un homme est arrivé, il m'a prise dans ses bras et il m'a serrée, je ne l'ai pas vu, mais il ne m'a pas lâchée avant que je me sois calmée.

Quand j'ai rouvert les yeux, un autre homme en vert se tenait au-dessus de moi et me demandait si je comprenais ce qu'il disait, comment je m'appelais et si j'avais été en contact

avec des moutons ou des chèvres récemment, parce que je pouvais avoir la brucellose. Elle a tous les paramètres d'un berger, a-t-il dit en riant à l'une des filles qui l'entouraient. Je me suis demandé qui était le berger, mais il a dit à une autre fille du troupeau toi, j'ai oublié ton nom, fais-lui tous les tests. Il s'est encore penché sur moi, j'ai voulu l'embrasser, *pro bono*, mais je ne pouvais pas bouger.

Puis une aiguille très épaisse, comme une lance, a pénétré dans mon abdomen, sur la gauche, entre la hanche et la côte, comme le coin d'une mallette de *salary-man* dans le train bondé de Kanaga. Ce n'était pas la douleur qui était insupportable, c'était cette sensation exaspérante dont je n'avais pas pu me débarrasser pendant tant d'années, un corps étranger entrant dans mon corps et dont tout ce que je voulais, c'était le faire sortir. L'impossibilité de l'expulser était insupportable et la voix de la fille sans nom me répétait sans cesse de ne pas bouger, elle devait faire une biopsie. Ses mains étaient très froides, elle n'arrêtait pas de s'en excuser, et j'étais dans un état d'hystérie maximale, comment peut-on s'habituer à ces aiguilles, pourquoi chaque piqûre devenait-elle toujours plus compliquée ?

J'ai ouvert les yeux et quelque chose me brûlait depuis le nombril jusqu'à l'extrémité de mon os pubien. Une autre fille sans nom s'apprêtait à m'enfoncer une aiguille dans la main et j'ai commencé à pleurer et à la supplier de ne pas le faire, j'ai senti que mes veines commençaient à se cacher, à se diviser et à bouger, elle m'a piqué je ne sais combien de fois puis elle a fini par me dire, vaincue, tu sais que ton calcium est très élevé, nous devons faire quelque chose sinon tes veines vont s'ossifier, et elle m'a piqué dans la jambe, j'ai relevé la tête pour voir et là j'ai remarqué trois lits en face de moi. J'ai regardé celui du milieu, les rideaux bleus n'étaient qu'à moitié tirés, et à l'intérieur quelque chose bougeait, un enfant tourné vers

la télévision, au-dessus de lui, et son visage éclairé montrait qu'il était trisomique. Je n'arrivais pas à savoir si le deuxième enfant, qui se tenait en face du premier, était réel ou simplement dû à mon imagination – c'est-à-dire à l'imagination de mon imagination. À côté du lit, un homme debout manipulait avec habileté une caméra. L'infirmière qui m'avait piquée dans la jambe portait une petite robe vert pâle et faisait les cent pas sur ses talons aiguilles, clic-clac, clic-clac, de temps en temps, elle tirait un peu le rideau, ou vérifiait quelque chose sur le moniteur.

Des scènes similaires se déroulaient dans les lits de gauche et de droite, entrelacs sinistre des pires craintes et des pires clichés pornographiques. L'infirmière en robe verte s'est approchée de moi pour rajouter quelque chose dans ma perfusion, déjà la terreur s'était installée, j'ai attrapé sa main et je me suis mise à hurler, elle m'a souri en essayant de garder son calme ; dans sa robe verte, son dos semblait droit comme celui d'une ballerine, elle avait échoué dans cette carrière-là et s'était reconvertie mais son corps la trahissait de toutes ses cellules, *plié, développé, dégagé, jeté, pas de bourrée en pointe**. J'ai répété avec elle : *plié, dégagé, pas de bourrée**, elle a sursauté, elle a essayé de retirer sa main que je serrais de plus en plus fort, je ne l'ai pas lâchée, je lui ai crié dessus.

Moi : Il faut sauver les enfants !

La ballerine : Quels enfants ?

Moi : Ceux des lits d'en face !

La ballerine : Il n'y a pas d'enfant dans cet hôpital… Lâche-moi, s'il te plaît, il faut que j'ajuste ta perfusion. Calme-toi. Quand ce sera fini, je t'aiderai à prendre une douche.

L'idée d'une douche me donnait froid dans le dos. Quand j'étais petite, je ne prenais jamais de douche, je prenais

seulement des bains, c'est-à-dire que je laissais couler l'eau dans la baignoire puis j'entrais dedans, il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'on pouvait faire autrement. Et puisque les gens parlaient de la douche et du bain comme de deux choses différentes, je pensais que prendre une douche signifiait se baigner sans se laver les cheveux. L'eau a coulé dans mon dos, brûlante, sans me mouiller les cheveux, et la personne qui me douchait s'est collée à moi et m'a serrée dans ses bras à m'en étouffer, elle m'a dit qu'il nous fallait absolument un costume d'Halloween bien kitsch, comme la robe de l'infirmière ; puis j'ai compris que c'était le travesti dont j'avais partagé le lit, il m'a lâchée et je me suis tournée face à lui, il avait les cheveux collés sur la tête, attachés dans un filet sur lequel il avait mis une perruque ramassée par terre, et il m'a dit je suis super chic, non, comment tu me trouves ?, et j'ai vu que c'était TD, je n'ai rien pu dire et il m'a demandé tristement : rien ? Vraiment ? Rien du tout ?

La ballerine : Tu as reçu des fleurs. Tu veux que je te lise le message ?

Je n'ai pas ouvert les yeux, j'ai reconnu sa voix, je n'ai rien entendu jusqu'à la signature, « T.D. », je me suis dit que cette femme allait croire que je m'étais envoyé des fleurs à moi-même et j'ai éclaté de rire ; et c'est à ce moment-là que je les ai vus pour la première fois, ces silhouettes noires, fines, à la Giacometti, « tout ce qui est allongé est salué comme relevant de son style ». Mate était parmi eux, allongé et noir lui aussi, il pleurait, il me demandait de lui pardonner. Je lui ai dit d'ouvrir le robinet et de me faire un thé au jasmin, mais rien ne sortait du robinet, pas une goutte d'eau, et les silhouettes noires s'étendaient jusqu'au plafond, de plus en plus haut, et j'ai eu peur, une peur qui s'étendait par delà le plafond.

Les silhouettes sont revenues au cours des jours suivants, elles s'étiraient comme des fissures dans le mur, vers

le haut, signe de retour à la vie, ou vers le bas, vers le sous-sol. L'une d'elles a commencé à s'approcher de moi, je ne pouvais pas bouger, je me recroquevillais dans mon horreur, je l'ai vue entrer dans la poche de perfusion et j'ai tout arraché, la ballerine a crié *Jesus Christ, not again* !, deux autres infirmières sont arrivées et elle leur a dit moi je crois qu'elle a besoin de soins spécialisés, elle s'est penchée sur moi et m'a murmuré de ne pas abandonner, je suis jeune et je dois me battre, j'ai encore une chance. Je lui ai dit que je ferais tout ce qu'elle voulait si elle partait sauver les enfants. Elle a regardé le sol d'un air découragé, elle a secoué la tête de gauche à droite et elle s'est éloignée. Après avoir nettoyé le sang et fixé la perfusion, les deux autres infirmières sont restées avec moi jusqu'à ce que je m'endorme.

Quand je me suis réveillée, ma première pensée a été d'aller sauver les enfants moi-même, puisque la ballerine ne voulait pas, mais je me suis effondrée en traînant après moi le pied de l'intraveineuse, si bien que je me suis de nouveau réveillée trempée en V. Quelques secondes plus tard, la ballerine était à côté de moi, et les deux autres derrière elle, et elle m'a demandé ce qui s'était passé. Je le lui ai dit, elle m'a écoutée, elle s'est approchée de mon visage et elle m'a chuchoté, très distinctement, que je devais comprendre que je ne pouvais aller nulle part, je suis au lit depuis deux mois, tous mes muscles se sont atrophiés. J'ai encore essayé de me lever et je lui ai crié s'il te plaît, soulève-moi, soulève-moi. J'ai senti une aiguille dans ma main et la lumière s'est éteinte.

Quand j'ai rouvert les yeux, une femme aux cheveux courts et ondulés, avec un grain de beauté dans la barbe, me regardait fixement. J'ai dit *Natalia, c'est toi*, et elle s'est mise à crier Pourquoi t'as le droit d'être avec ta maman ? Où est ma mère ? J'ai regardé sur ma droite et ma mère était bien là, à côté de mon lit, sur un tabouret. J'ai voulu lui faire plaisir, j'ai

posé ma main droite sur le lit, pile au niveau de ma hanche, je me suis tournée sur le côté et j'ai étendu mon bras jusqu'à ce que je sois assise, face à elle, les yeux plantés dans les siens. Ma mère a pâli.

Quelque chose me démangeait terriblement entre les jambes, j'ai soulevé ma chemisette d'hôpital de ma main gauche et j'ai vu le cathéter. Là où il se terminait, une cicatrice verticale commençait, qui descendait presque jusqu'à mon nombril. Je l'ai tâtonné, c'était comme du béton, et pas seulement la cicatrice, tout mon ventre était en béton. Ma main droite était engourdie par l'effort réalisé pour rester assise. J'ai essayé le mouvement inverse, pour m'étirer, mais je n'ai pas pu plier mon bras et je me suis écroulée sur le dos. Tout ce que j'ai encore pu voir, c'était la tête de ma mère au-dessus de moi.

Quand je me suis réveillée, j'ai encore essayé de me lever, mais j'avais une aiguille dans la main droite. J'ai essayé la même feinte avec la gauche, mais j'ai échoué ; quelqu'un m'a attrapée par les épaules, m'a relevée et m'a calée dans les oreillers. Ma mère et la ballerine m'ont souri. La ballerine a également parlé, ça y est, ta fièvre et ton calcium ont enfin diminué. Tu veux prendre une douche ? J'ai grimacé. Ou peut-être manger quelque chose ? L'idée de nourriture m'a valu des convulsions si puissantes que je me suis penchée en arrière, aussi loin que possible, je sentais ma chemisette se coller à moi, en un instant, j'étais de nouveau trempée de la tête aux pieds. La ballerine m'a dit qu'elle pouvait me changer, et changer mes draps, mais qu'elle devait m'asseoir sur la chaise à côté du lit, pour quelques minutes.

J'ai eu l'impression d'être une enfant qui se fait avoir avec une sucette, à devoir rester assise sur cette chaise pendant une éternité, je regrettais d'avoir accepté, je voulais juste m'allonger, comme si la position horizontale était la seule possible. À peine de retour dans le lit frais, en quelques

secondes, j'étais trempée et ma chemisette me collait à la peau. Ma mère n'avait pas bougé de son tabouret, et tout ce à quoi je pensais, c'était à quel point ça devait être dur pour elle, sur les fesses pendant si longtemps, pendant une éternité, concrètement, alors je lui ai dit qu'elle pouvait s'allonger à côté de moi si elle voulait. Elle m'a souri et j'ai fermé les yeux.

Je l'ai vue à la maison, à la table où elle me nourrissait quand j'étais petite, mais à présent à ma place il y avait le docteur Simon et ma mère pleurait, elle lui demandait si tout ça m'était arrivé à cause de la luxation congénitale de la hanche dont j'avais souffert quand j'étais enfant. Le docteur Simon s'est également mise à pleurer et à la rassurer, c'est très injuste que cela me soit arrivé, mais cela n'a rien à voir avec cette luxation. Et qu'elle doive subir tout cela elle aussi, alors qu'elle était enceinte, et là pour la première fois j'ai pensé aux *metropolitics*, une évidence, depuis le début, comme le fait que le docteur Simon soit une femme. Andria et Petre sont entrés, et quand ils ont vu que ma mère et le docteur Simon pleuraient, sans être des femmes, ils ont commencé à pleurer aussi.

J'ai ouvert les yeux, et pour que je me désengourdisse plus vite, la ballerine m'a donné du jus d'orange dans un gobelet en plastique, terriblement sucré, j'avais envie de le recracher. Je lui ai demandé ce qu'il y avait pour le petit-déjeuner cette fois-ci, elle a dit du paracétamol et du glucose, mais blague à part, tu dois te mettre à manger, parce que, tant que tu ne mangeras pas, tu ne pourras commencer aucun traitement.

Ainsi a débuté la longue épreuve de la déglutition ; quelle que soit la nourriture, j'étais vaincue après une seule bouchée, la seule chose à peu près supportable étant des prunes amères que ma mère m'avait apportées je ne sais pas d'où. La ballerine me disait que j'avais vraiment besoin de protéines, j'ai essayé des *milk-shakes* au goût horrible et beaucoup trop sucrés, et mon corps semblait estimer que le sucré était mon

ennemi. La ballerine m'a rétorqué que ce n'était pas l'heure des friandises healthy, l'important pour l'instant, c'était de faire le plein de super-calories pour me remettre sur pied. Elle a essayé un *milk-shake* salé, enfin, ni salé ni sucré, mais je n'ai pas pu non plus.

Le docteur Simon est alors entrée dans la pièce, je ne savais pas si c'était pour de vrai ou si c'était juste un rêve, ni depuis combien de temps nous ne nous étions pas vues. Elle était tout simplement impeccable et j'avais envie de me faire toute petite, sous ma pellicule permanente de sueur froide, je savais que j'avais l'air de la mort en vacances, à un degré qu'elle ne m'avait jamais vu, et ce n'est qu'à ce moment-là qu'il m'est apparu que j'avais effectivement raté une mission très importante. Mais elle s'est assise à côté de moi et elle m'a souri, elle m'a dit que j'avais besoin de manger, j'ai voulu lui dire docteur Simon, s'il vous plaît, sans *body.cognition* ni grenades, mais les circonstances étaient un peu différentes de ce qu'elles avaient été au début de notre relation fondée sur le sexe (au sens de genre).

Elle a poursuivi, ok, alors il faut te faire une transfusion, pour que tu puisses prendre le traitement. J'ai baissé les yeux, je lui ai dit you *promissed* et elle m'a répondu calme-toi, s'il te plaît, au moins pour la difficulté que j'ai eue à trouver ce traitement. Elle m'a expliqué qu'ils avaient d'abord pensé qu'il s'agissait d'un cancer métastatique aux poumons, comme chez Jeanne, mais au scanner, ils n'avaient rien vu du tout, dans les poumons ; par contre, sur l'artère iliaque, là où personne n'aurait cru bon de regarder, ils ont trouvé une sorte de mandarine ; la biopsie a révélé un carcinome avec des traces de P16 et de P18 et plusieurs millions d'autres cellules, toutes différentes les unes des autres. Ils ont comparé le carcinome au cylindre retrouvé sur le carrelage bicolore de ma salle de bains – les secouristes l'avaient transporté dans un sac en

plastique, ils avaient cru à une fausse couche. Alors le docteur Simon a baissé les yeux et je l'ai vu lui laver le dos, à elle aussi, sous la douche brûlante, elle la frotte doucement, elle saigne, j'ai vu les difficultés qu'elle a pour sortir de la maison, quand elle va se promener au parc pendant des heures, en se tenant l'abdomen le plus plat du monde et j'ai vu sa tristesse, cette tristesse immense quand elle voit des femmes enceintes, comme si toutes les femmes de la Terre étaient enceintes.

Elle a relevé la tête pour continuer, la biopsie ne ressemblait pas du tout au cylindre, lequel restait par ailleurs un mystère.

Mais j'avais été opérée par le meilleur chirurgien, Papadopoulos.

Hahahaaaaaaa, you cannot invent this shit, ai-je voulu dire, mais je me suis retenue.

Papadopoulos avait retiré tout ce qu'il avait pu de mon carcinome mandarine, environ les deux tiers, plus c'était impossible, même s'il savait que ce n'était pas bien de laisser le reste dans le plat, mais il valait mieux ne pas trop s'approcher de l'artère iliaque, ni de l'urètre, que le carcinome avait de toute façon bloqué, d'ailleurs, figure-toi que tu as un *memokath* dans le rein, un quoi ?, haha, peut-être que ça m'aidera à m'en souvenir, mais ça non plus je ne l'ai pas dit à voix haute ; c'est une sorte de stent, m'a expliqué le docteur Simon.

Ils ont fait analyser le morceau extirpé par Papadopulous dans plusieurs cliniques spécialisées et personne ne savait ce que c'était, alors ils ont fini par couper des tranches très fines, millimétriques, et par leur appliquer tout ce qu'ils ont pu imaginer, jusqu'à ce que l'une des tranches se rétrécisse.

J'ai eu envie de rire aux éclats, vraiment, les gars, avec vos petites boîtes, mais même si je ne l'ai pas dit à voix haute,

le docteur Simon est restée silencieuse, et quand j'ai enfin réussi à parler, j'ai juste répété you *promissed*, et alors toute la camaraderie féminine s'est envolée, elle a posé sur moi un regard fixe, froid, tranchant, comme jamais auparavant, et elle a dit tu sais très bien que c'est tout autre chose, tu peux bien faire autant de manières que tu veux, tout le monde veut ton bien, mais je ne peux pas te forcer. Si tu n'acceptes pas le traitement, c'est une affaire de quelques jours, au maximum quelques semaines. Et combien si j'accepte ? Elle s'est levée et elle a quitté la pièce.

Alors j'ai serré les dents et je me suis fait une poche de sang de quelqu'un d'autre, après quoi je me suis sentie *only lover left alive* et ils m'ont donné ma première série de traitements, c'est-à-dire qu'au dîner, la ballerine a apporté un vin complètement différent, ni blanc ni rouge – ni paracétamol ni glucose, ni sang de quelqu'un d'autre – une poche de perfusion qui ne ressemblait pas aux autres, non pas transparente, mais métallique. *Shall I warm you ?* m'a demandé la ballerine, et je me suis dit si seulement tous les maîtres du spéculum m'avaient demandé ça, y compris Mariza, mais ma ballerine semblait la plus à même de réchauffer quoi que ce soit, sauf qu'elle a plongé ma main dans un seau en plastique jaune rempli d'eau chaude, j'ai cru que ma peau fondait, et soudain toutes mes veines sont apparues. Elle m'a dit qu'elle tenait ce truc d'une collègue des urgences et elle a planté son aiguille goulue dans l'une de mes lignes mauves et dodues ; alors j'ai vu en elle le général de l'armée des aiguilles qu'elle était, caché sous une robe de ballerine, mais parti en guerre, le sang a giclé à discrétion et a commencé à couler dans le seau jaune, jusqu'à ce qu'il devienne orange et qu'absolument tout le sang ait disparu du beau visage de la ballerine-général ; elle a seulement repris des couleurs après avoir réussi à me raccorder au sac en métal ; un liquide glacé s'est lancé dans

mon corps, comme si un pompier déversait un déluge sur on-ne-sait quel feu dans mes poumons.

Je me suis réveillée dans le noir à cause d'une douleur absurde dans les jambes, qui partait des genoux et qui descendait jusqu'au milieu de la plante des pieds, comparé à quoi les souffrances de mon enfance ressemblaient à des chatouilles. J'ai vu une infirmière passer devant mon lit et je l'ai appelée, mais elle ne s'est pas arrêtée. Je l'ai revue environ une demi-heure plus tard et j'ai crié, toujours rien, alors j'ai commencé à agiter mes mains en l'air et ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle s'est approchée, elle m'a dit de ne pas parler du bout des lèvres, elle est sourde et il n'y a pas de lumière dans la pièce, je lui ai expliqué que ça me faisait terriblement mal et elle m'a dit de rester aussi calme que possible, elle allait m'aider.

Elle est revenue, elle m'a injecté quelque chose par intraveineuse, elle s'est assise à côté de moi sur le bord du lit et elle m'a expliqué qu'à cause des inondations, la plupart du personnel n'était pas arrivé à l'hôpital, donc ils l'avaient appelée, elle, en remplacement. À cause de la panne d'électricité, ils étaient passés sur générateur, ce qui expliquait pourquoi il faisait sombre, le courant était réservé à l'essentiel. Après sa perfusion améliorée, pour ne pas dire *spiked*, elle a retiré l'aiguille et pour la première fois depuis je ne sais plus quand, je n'ai plus senti aucun corps étranger en moi, ni aucune douleur, aucune gêne, aucun artifice, et je me suis soulevée lentement au-dessus du lit. Je flottais dans cette eau d'où viennent les rêves quand on fait de l'homéostasie « et enfin les échasses étaient articulées et tu as commencé à marcher de par le monde, dans la faim et dans la peur », j'ai marché sur des centaines de milliers de kilomètres, j'ai marché dans le monde entier, je suis passée par toutes les ampoules du plan du métro, jusqu'à ce que le déluge s'achève, que la lumière s'allume dans

la salle de l'hôpital et que la ballerine m'apporte une assiette avec deux œufs durs et une tomate mûre écrasée dessus.

Elle m'a dit s'il te plaît mange bien, et j'étais si heureuse de la revoir que j'ai mangé absolument tout, à en lécher l'assiette, et son sourire éclipsait tous les néons de la pièce, et seulement à ce moment-là j'ai ressenti l'amour, tout cet amour, tellement d'amour que je ne savais pas où le mettre, comme les maîtresses d'école submergées de fleurs le jour de la rentrée, par flots, par vagues entières, comme un tsunami. Pas seulement la ballerine, ma mère et le docteur Simon, non, TOUT LE MONDE voulait que je guérisse. Après avoir fini de manger, j'avais l'impression d'avoir donné le meilleur des concerts, sauf qu'ils n'applaudissaient pas, ils rayonnaient, tous, toute cette armée de gens en vert qui s'occupaient de moi. Même la fille aux cheveux courts qui m'avait crié dessus parce que sa mère à elle n'avait pas eu le droit d'entrer, elle était à présent très amicale, elle m'a dit qu'elle avait une nièce d'à peu près mon âge, qui venait de terminer l'université et qui allait lui rendre visite. Je lui ai dit qu'elle devait être beaucoup plus jeune que moi, et elle m'a demandé quel âge j'avais, il y a eu une longue pause, puis elle a ajouté que je ne les faisais pas. Ensuite j'ai demandé à la ballerine de m'aider à prendre une douche ; elle a fait une petite pirouette de joie, elle m'a ôté mon cathéter et elle m'a apporté un de ces déambulateurs que les personnes âgées utilisent pour s'aider à marcher.

Quand j'ai essayé de me tenir debout, j'ai eu l'impression d'être sur des échasses, il m'a fallu la moitié de ma vie pour les traîner jusqu'à la salle de bains. La ballerine se tenait un pas derrière moi et me soutenait doucement. Je lui ai demandé de me laisser entrer seule et elle a accepté, mais avec la porte entrouverte, et ça après que je lui ai promis de ne jamais lâcher le déambulateur, à aucun moment de l'action.

Je me suis mise devant le lavabo et me suis approchée lentement du miroir. C'était encore moi, mais vingt ans plus tôt. J'ai vu mes clavicules dépasser de ma chemisette, il ne restait plus grand-chose de moi. Dans les manches courtes, je voyais des bras extrêmement fins, comme jamais je ne crois en avoir eu, sinon peut-être enfant. J'ai essayé de lever une main pour toucher l'autre et je me suis effondrée par terre. La ballerine est arrivée en trombe, elle m'a aidée à me lever et à me laver, tandis qu'une autre infirmière apportait un fauteuil roulant, puis elles m'ont remise au lit et m'ont bordée. Elles ont tout fait comme un double au tennis, une équipe parfaite, calée au millimètre près.

Il a fallu gravir la montagne, pas à pas, un bout de roche s'effritait et toute l'armée verte vacillait ou s'ébréchait. Je vivais à crédit, grâce à eux, comme j'avais toujours vécu, grâce à tant de gens, depuis tant d'années, si bien que je ne savais plus ce que c'était que de ne pas vivre ainsi, à crédit.

La deuxième dose de liquide du sac en métal est entrée doucement, parce que dans mon autre bras une liqueur magique pénétrait de manière concomittente pour que mes os ne me fassent plus mal. Quand les deux furent vidées, je me suis un peu relevée et j'ai flotté, la tête légère, puis j'ai dormi.

À partir de là, tout s'est passé comme dans un double, point après point. Mes victoires : déjeuner, monter une marche. Chaque jour je faisais des exercices avec un kiné qui m'avait promis que je rentrerais chez moi le jour où je réussirais à monter deux étages sans aucune aide et sans tenir la rampe. Aucun entraînement ne m'a jamais paru aussi difficile.

Comme j'étais de plus en plus lucide, j'ai de nouveau consulté mes appels, mes messages, qui m'attendaient par centaines ou par milliers, après ces trois gros mois d'hôpital. Dans tout ça, un message m'a sauté aux yeux, reçu d'un numéro

inconnu : « Rien ? Vraiment ? Rien du tout ? » J'ai appelé le numéro en question, et après que j'ai dit allô, TD m'a dit deux fois hey, avec une pause entre les deux. Il m'a demandé comment je me sentais, je lui ai dit mieux, il a dit qu'il voulait me voir et j'ai répondu que j'allais bientôt sortir de l'hôpital, il fallait seulement que je monte deux étages.

J'ai mis du temps à les monter, j'ai cru devenir folle. Ma mère était partie et le docteur Simon m'a prévenue que ce qui allait suivre était une épreuve de patience, et que je devais *write off* au moins un an de ma vie, peut-être deux ; chose qui ne me semblait plus catastrophique, perdre deux ans de ma vie, mais les passer à monter et à descendre des escaliers sans cesse, non, je ne pouvais pas m'y faire. Pour quelqu'un qui se sent exponentiellement mieux, l'hôpital est une prison. Le jour où j'ai fini par sortir, je regardais constamment dans le rétroviseur, convaincue qu'ils allaient poursuivre la voiture, l'arrêter et me faire faire demi-tour pour que je continue à monter et à descendre leurs escaliers.

La première à me voir à ma sortie de l'hôpital a été Madeleine. Pendant tout ce temps où je n'ai plus eu de nouvelles ni de moi-même ni de personne d'autre, elle était revenue de Cuca Măcăii. Elle m'a même rapporté un cadeau, qu'elle a gentiment déballé, puisque je n'en étais pas capable, et elle a dit la serviette c'est un *peschtimal* et ce tissu c'est du *kese*, tu mets du savon dessus et tu te frottes après avoir mouillé ta peau ; un set complet aurait contenu une petite bassine en cuivre, mais elle n'aurait pas pu le prendre dans l'avion. J'ai regardé tous ces objets, et surtout Madeleine, elle n'aurait pas pu revenir à Cartonnés à un meilleur moment.

Le docteur Simon est aussi venu me rendre visite chez moi, mais je n'ai pas pu lui servir ne serait-ce qu'un thé, elle a dû se débrouiller toute seule.

TD est venu quelques jours plus tard et c'est avec lui que je suis sortie pour la première fois de chez moi. Nous sommes allés au café du coin, je me traînais difficilement, comme un *toddler*, mes genoux raides se cognaient l'un contre l'autre et s'écorchaient ; le vent passait entre mes cuisses, et lorsque nous nous sommes assis, j'ai senti mes fesses s'enfoncer dans la chaise dure, et toute ma colonne vertébrale s'est mise à hurler quand j'ai essayé de m'appuyer contre le dossier, encore plus dur. TD a suggéré que nous nous déplacions vers une autre table, avec des fauteuils.

J'ai cru prendre mon verre d'eau depuis le nombril de la Terre, et non sur la table basse à côté du fauteuil ; à mi-chemin, je l'ai laissé tomber de ma main, il s'est brisé sur la table. TD m'a regardé avec stupéfaction, les yeux écarquillés, j'avais envie de descendre sous terre, je me sentais comme un fantôme. Le serveur a calmement nettoyé et m'a apporté un autre verre en souriant. TD me regardait toujours, fixement. Quelle folie, croire que j'étais capable d'aller prendre un café, moi qui ne savais même pas qui était l'homme à côté de moi ; alors il m'a demandé pardon de ne pas m'avoir cherchée. Je lui ai dit que ce n'était pas grave, qu'il n'avait pas à s'excuser, que je ne m'attendais pas à ce qu'il vienne prendre des nouvelles de moi, d'ailleurs, pendant mes mois de zombie à l'hôpital ; je l'ai remercié pour les fleurs et il m'a dit avec plaisir, mais pas dans ce sens-là, non, en fait, en général, dans le monde, je n'ai pas su où te chercher, pendant toutes ces années. Maintenant je te reconnais, je sais que c'est toi.

Là, j'ai planté le drapeau au sommet du Mont Fuji, j'ai eu l'impression, comme dans un dessin animé, que ce corps bizarre de pré-adolescente aux bras incapables de soulever un verre d'eau se gonflait comme il y a vingt ans et devenait le mien, et non celui d'un fantôme. J'ai pulvérisé le traitement au cours des six mois suivants, les doigts dans le nez, je n'ai

plus été malade, je n'ai pas eu mal, je ne sentais plus que les aiguilles qui me reliaient, une fois toutes les trois semaines, l'une au sac en métal, l'autre à la potion magique de guérison osseuse. Je n'ai eu aucun effet secondaire, aucun vomissement, aucune fatigue. Seuls mes cheveux sont tombés, presque tous en même temps, après la troisième série, qui était aussi la première en ambulatoire.

Je n'étais plus un zombie, je sortais de *Matrix*, je n'avais même plus de poils dans le nez – d'où s'écoulait un liquide transparent que j'avais pris l'habitude de vérifier discrètement en posant mon doigt parallèlement à ma lèvre supérieure. Bien que j'aie d'abord refusé, je me suis choisi une perruque bouclée, TD m'a dit que j'avais l'air super chic ; ça m'évitait les regards superflus lorsque je sortais de chez moi, ce qui arrivait certes rarement. Chaque ajout comptait, même le maquillage, auquel je n'avais jamais accordé d'importance ailleurs qu'au boulot, *I only wear makeup when they make me*. J'avais regardé avec sidération la dame m'expliquer ce qu'il fallait faire et comment le faire, avant même que mes cheveux ne tombent, et ça semblait marrant. Elle avait raison sur tout, c'est incroyable comme chaque petit détail peut aider, chaque sourcil dessiné, pour réussir à se reconnaître, peu ou prou, dans le miroir.

Après la dernière séance de chimiothérapie, TD m'a dit qu'il voulait qu'on fête ça ensemble. Il est venu me chercher chez moi, il m'a emmenée au parc, au cinéma, puis en terrasse au bord du fleuve. Le soir, Madeleine m'a appelée, je ne l'avais plus vue depuis sa visite, et elle est venue. À un moment donné, James est apparu lui aussi, que je n'avais pas revu depuis l'aéroport ; quand il a ôté sa chapka, il a dit qu'elle lui servait surtout à maintenir son cerveau à l'intérieur de son crâne. J'ai ri et dans un geste de solidarité j'ai voulu enlever ma perruque,

mais j'ignorais dans quelle mesure Madeleine et James étaient au courant de ce qui m'était arrivé.

Et tandis que nous batifolions ainsi, j'ai vu le docteur Simon s'approcher de la terrasse. Je me suis pétrifiée comme si j'avais été surprise par le général de l'armée des aiguilles avec une cigarette aux lèvres. J'avais chassé l'idée que TD avait été mon *target*, après tout, nous étions au repos et la situation était sans précédent à bien des égards, tous les mondes s'étaient mélangés, bien qu'ils soient tous petits et étroits, et le monde de l'anthropologie plus encore que les autres. Je ne sais pas si le docteur Simon a vu la terreur dans mes yeux, mais elle nous a salués avec un sourire. Je lui ai présenté TD, James, Madeleine, même si je savais qu'elle la connaissait, elle a beaucoup parlé à tout le monde, selon son efficacité proverbiale, y compris avec les mots. TD et Madeleine sont même devenus amis, ce qui ne pouvait que me rendre heureuse.

Lorsque nous nous sommes quittés, sur le pas de ma porte, TD m'a dit qu'il devait partir pour deux mois sur le terrain, mais il m'a promis qu'à son retour, il m'emmènerait dans un endroit agréable, en dehors de Cartonnés, peut-être à la mer. Il m'a prise dans ses bras et m'a serrée si fort que tout en moi s'est effondré, j'ai pris conscience qu'il était possible à un zombie de redevenir un être humain, avec des sentiments, et ça en si peu de temps. J'ai pleuré pendant une heure à l'idée de ne pas le voir pendant deux mois entiers, mais j'étais heureuse pour lui, après tout, le terrain est la meilleure partie de l'anthropologie. Et moi aussi, j'entrais dans un territoire inconnu. J'ai commencé la radio, cinq semaines d'affilée en *trending*, tous les jours sauf le week-end. La zone de radiothérapie s'appelait LA, j'ai repensé à LAches et à la façon dont j'avais cherché TD là-bas, comme une folle.

Après être entrée dans LA avec l'attitude la plus arrogante du monde, *Moi quand je veux siffler je siffle*, comme je l'avais fait en chimio, j'ai enfilé une chemisette d'hôpital – ça ne m'avait pas manqué. L'infirmière m'a dit que je devais me faire tatouer deux points, symétriques, un à chaque hanche, pour qu'elle puisse mieux aligner le rayon. Moi qui ai la phobie des aiguilles, je n'aurais jamais pu me faire tatouer autrement que par la force, ce qui m'a amusée ; et bien qu'il ne s'agisse que de deux petits points, comme deux grains de beauté bleutés, ce sont mes tatouages à moi. Ils m'ont mis dans un tube, une sorte de scanner, mais plus court, et ils m'ont dit que ça ne prendrait pas longtemps. Pendant quelques secondes, j'ai senti un crépitement aussi fort que tous mes feux d'artifice pulmonaires. Je suis sortie de LA écarlate, je suis rentrée chez moi, et quand j'ai franchi la porte, je me suis effondrée sur le sol, tellement j'avais mal, non seulement mes poumons se contractaient, mais toutes mes entrailles aussi, mon bassin palpitait par-delà tous les seuils de souffrance que j'avais jamais connus. Je suis retournée à l'hôpital et j'ai reçu ma première dose de morphine, laquelle a progressivement augmenté jusqu'à ce qu'elle n'ait plus d'effet.

J'ai voulu abandonner, mais le docteur Simon m'a expliqué que la chimio avait été l'étape préparatoire à la radiothérapie, qui était l'offensive principale ; que je devais être optimiste car tout le monde ne réagit pas aussi bien à la chimio, souvent la tumeur ne diminue pas assez pour être radiée. Ils me donnaient la plus forte dose que je pouvais tolérer, parce que, dans mon cas, un deuxième traitement n'était plus possible – les tissus environnants étaient trop fragiles, surtout l'artère iliaque.

Les contractions abdominales revenaient toutes les six heures environ, toujours plus intenses après chaque passage à la radio, et aucun cocktail de pilules ne marchait plus, ils m'en

donnaient à la pelle, mais en vain. Je ne pouvais plus manger ni dormir, d'être humain, j'étais redevenue un zombie, sans sentiments, le docteur Simon m'a dit que c'était à cause des analgésiques. Je ne sentais plus rien du tout, mes entrailles brûlaient et mon âme était de glace, si une telle chose est possible.

Après la dernière séance de radio, TD est revenu, très bronzé, avec un air bohème et des histoires à raconter, je m'efforçais de l'écouter et d'encourager son enthousiasme, dans ma douleur maison-LA aller-retour, à croire que j'étais dans *Le Zombie et le vagabond*, il m'a portée dans sa voiture, il a allumé la radio, encore elle, *The Libertines* chantaient *The man who will be king*, crr crr crr biip biip biip, criminel, insupportable, je lui ai demandé d'éteindre et il n'a plus rien dit jusqu'à l'arrivée, la mer.

Nous avons roulé le long de la falaise, puis, à un moment donné, la route a soudain pris fin devant nous, il n'y avait plus que de l'eau, mais TD, au lieu de regarder la route, il regardait le GPS, alors la voiture s'est immobilisée : pas sur un coup de freins qui te cogne la tête contre l'appuie-tête, contre le volant ou contre le tableau de bord, et qui gonfle les airbags, non, elle ne s'est pas arrêtée comme privée de son mouvement, brusquement inerte, elle s'est juste immobilisée, dans une sorte d'apesanteur, et je suis restée dans cette suspension pendant quelques secondes, durant lesquelles je n'ai plus eu mal nulle part. J'ai vu ce que j'avais vu à chaque fois que je m'étais relevée de mon lit d'hôpital. J'ai commencé à pleurer, TD a pété les plombs, tiens ton GPS, je ne l'avais jamais vu comme ça, je le fixais des yeux et il se tournait vers moi, t'as vu ça ? Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai fini par le reconnaître, moi aussi, j'ai vu le camp, je suis sortie de la voiture, dans mon dos je l'entendais klaxonner, va klaxonner ta mère, TD,

j'ai senti un craquement sourd dans ma hanche et je me suis écroulée sur l'asphalte.

J'ai ouvert les yeux et TD était au-dessus de moi. J'ai regardé autour de moi, toute la route était bloquée par des gens et par des voitures. Une fille a proposé de m'emmener à l'hôpital. Je n'avais plus la confiance nécessaire pour rouler avec TD, alors j'ai accepté, mais j'ai dit s'il vous plaît, tout sauf l'hôpital. TD lui a demandé si elle était d'accord pour me ramener chez moi, la femme a accepté, TD m'a aidée à monter à l'arrière, comme il l'avait fait dans le taxi de SFiasco. Là-bas, à la dernière minute, il n'était pas monté dans le taxi comme je m'y attendais ; cette fois-ci, il s'est installé à la place du mort, juste avant que la femme ne démarre. J'ai sursauté, j'ai pensé qu'il avait laissé sa voiture sur la route, et puis je n'ai plus voulu penser à rien du tout. Mais la conductrice m'a interrompue, elle m'a demandé, en regardant dans le rétroviseur, *have you tried this before ?*, TD lui a souri et lui a dit : Tu viens du nord ? Oui, comment tu le sais ? Eh, tu confonds *essayer* et *souffrir*, chez vous c'est le même verbe.

Tout ce qui me venait à l'esprit, c'étaient les fjords, c'était peut-être ça la langue d'argent, après quoi je n'ai plus pensé à rien. Personne n'a plus parlé, la fille a roulé très vite, je suis rentrée chez moi, je suis sortie de la voiture, je l'ai remerciée, j'ai salué TD et j'ai fermé la porte à clef derrière moi.

Pendant un temps, il n'a plus donné signe de vie. Il m'a appelé après quelques semaines, il était très nerveux, il m'a dit que son visa avait expiré et qu'il ne savait pas quoi faire, il avait caché ça à tout le monde. Il m'a dit qu'il y avait une solution, assez simple, et il était sûr que le docteur Simon n'y verrait pas d'inconvénient, et je n'ai pas vraiment compris ce

que le docteur Simon avait à voir avec son histoire, mais tout à coup TD m'a dit : Épouse-moi !

J'ai revu la longue table, comme à SFiasco, et nous deux au milieu, puis Tom, *you're willing to do it anyway*, TD a commencé à m'expliquer en détail la procédure administrative, il s'emballait, j'aurais voulu lui dire oui, oui, *trophy wife*, je ferai tout, je ferai n'importe quoi. Mais rien n'est sorti de ma bouche, alors j'ai raccroché.

Il n'a pas arrêté de m'appeler, de m'envoyer des messages. Je lui ai écrit que j'avais mal, de plus en plus mal, toutes les six heures, je suis complètement épuisée par tous les analgésiques qu'ils me filent, je ne sais même plus distinguer la nuit et le jour. Les messages devenaient de plus en plus longs et bizarres et je ne pouvais plus dire qui délirait, lui ou moi. Ça avait à voir avec mon anniversaire, pourquoi n'ai-je jamais rien fait le jour de mon anniversaire ; si je me souviens bien des cadrans perpendiculaires de l'astrogramme… « Ton anniversaire est l'un des deux jours de l'année où le Soleil se couche exactement au sommet des Pyramides de la Lune et du Soleil, alignées le long de la Grande Route de la Mort dans le centre cérémoniel aztèque de Teotihuacán. Lorsque ton anniversaire tombe un dimanche, c'est une année sainte et la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle ouvre une porte spéciale vers l'Est. » Et beaucoup d'autres messages dans ce genre-là, que je lisais en diagonale, en m'endormant.

À un moment donné, je me suis réveillée dans une autre chambre, pas la mienne, et TD m'a embrassée sur la joue, et c'est là que j'ai su que c'était un rêve, parce que dans le monde réel, jamais il ne m'avait embrassée. Il semblait être sur le point de partir. La chambre était organisée comme un mini centre commercial, les armoires massives et le dressing ressemblaient à des boutiques exposant les mêmes vêtements

dans toute la palette des couleurs. Une foule de personnes a afflué et les a longuement étudiés. Certains s'arrêtaient pour me regarder, moi et le lit dans lequel je m'étais réveillée, sans se rendre compte qu'ils étaient dans une chambre à coucher.

Je suis sortie du lit et je suis allée dans le salon. De petites assiettes vides traînaient partout, comme dans une réception. Un tapis roulant semblable à celui des sushis tournait autour du miroir, sauf qu'il transportait des centaines de gâteaux ; et des dizaines de personnes faisaient joliment la queue pour en choisir et s'émerveiller des couleurs, des formes et des odeurs. TD leur parlait, en souriant et en inclinant légèrement la tête pour les écouter, tout en me fixant des yeux à travers la foule.

Je suis restée dans le salon jusqu'à ce que le téléphone me réveille. J'ai vu un texto de John, « hey, comment vas-tu, fille du , écoute, je suis à Cartonnés pour le travail, si tu es chez toi on pourrait se voir », et on aurait dit qu'il écrivait depuis une autre vie dans laquelle je n'avais pas encore été zombie puis humain puis zombie de nouveau, bien sûr, John, comment pourrions-nous ne pas nous voir ?

Nous nous sommes rencontrés dans un café et j'ai eu l'impression d'être dans le bar de l'hôtel de SFiasco, comme si rien ne s'était passé depuis, absolument rien, et si j'avais dû reprendre le film en arrière, c'est exactement là que je l'aurais repris, et je serais restée dans le bar avec John, pas seulement jusqu'à cinq heures du matin, mais pour toujours. Il m'a dit que j'avais perdu beaucoup de poids, mais dans le bon sens du terme, et nos reflets dans la fenêtre du café se sont superposés comme une icône, ce qui m'a confortée dans l'idée que c'était, en effet, dans le bon sens du terme.

Il avait loué une voiture, ce qui me semblait être une chose tellement SFiasco, mais je me suis souvenu qu'il avait

lui aussi eu des vies antérieures et que dans l'une d'elles, il avait construit des routes, puis des piscines. Nous avons roulé jusqu'à un musée qu'il tenait à visiter et il a fallu une éternité pour se garer, mais au moins ça valait le coup, nous sommes restés toute la journée. Nous sommes passés d'une salle à l'autre et John ne s'est pas attardé sur une œuvre en particulier, il a accordé le même temps à toutes, il a absolument tout regardé et pour chacune d'entre elles il m'a dit honnêtement si elle en valait la peine. Parfois, il allait voir le gardien du musée et il demandait : *What is this ?* Et après la réponse, il hésitait parfois, mais il ne commentait pas, il ne protestait pas, il se contentait de regarder, impartial, en écoutant religieusement la poésie du gardien ; il lui demandait s'il recommandait quelque chose en particulier et il attendait attentivement. Pour ma part, j'aurais pu continuer comme ça indéfiniment, mais devant une installation bizarre la douleur m'a frappée. Je me suis assise discrètement sur un banc en bois laqué, mais John a laissé tomber le conservateur au milieu d'une phrase pour me demander si tout allait bien. Je lui ai juste dit que j'avais soif, je lui ai demandé d'aller chercher une bouteille d'eau. Je savais que ça allait lui prendre une éternité, j'aurais le temps de bien me tordre intérieurement à cause des convulsions. Lorsqu'il est revenu, la crise était passée, je l'attendais tranquillement en lisant sous les lumières stroboscopiques de l'installation.

Nous avons avancé jusqu'à une autre salle où une installation comprenait une table de ping-pong, mais qu'est-ce qu'ils ne font pas dans les musées… ! Là encore, John est allé voir le gardien et j'ai quand même senti que nous étions en bout de course, je l'ai entendu demander si nous pouvions jouer – au ping-pong, oui. Nous avons joué pendant une heure ou deux, je ne sais plus, car le temps était suspendu. Il m'a laissé le battre et à la fin on s'est serré la main comme des pros.

Nous sommes sortis du musée et ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai pris conscience du nombre d'heures qui s'étaient écoulées, car la douleur m'a frappée à nouveau, depuis le bassin jusqu'aux genoux en passant par la hanche, je me suis recroquevillée et John m'a tourné le dos, il a fait une fente d'escrime, puis il a simplement dit : Monte. J'ai passé mes bras autour de son cou, il a attrapé mes genoux derrière son dos et nous avons marché comme ça pendant un moment, je ne sais pas combien de temps, jusqu'à ce que je commence à glisser, à m'écouler le long de son dos, je lui ai demandé d'arrêter et je suis descendue. Par chance, on était à côté de sa voiture de location.

Clic-clic, on est montés, il a encore fallu une éternité pour sortir du parking, puis au premier feu le moteur s'est arrêté. John s'est énervé, il s'est excusé, juste au moment où je dois te ramener à la maison, il a dit qu'il n'était pas habitué à la boîte de vitesse et qu'il n'avait pas trouvé de voiture de location automatique. Il a essayé de redémarrer plusieurs fois, d'autres voitures passaient devant nous, comme si nous étions tombés dans l'eau et que l'eau était faite de flots de voitures en mouvement constant, mais à côté de lui, je ne ressentais aucune pression. John est descendu et il m'a demandé de prendre le volant, le temps de déplacer la voiture sur le bas-côté. Je me suis souvenu que quelqu'un l'avait laissée sur la route, mais qui, je ne me rappelais plus, je tenais le volant et je regardais dans le rétroviseur John qui poussait comme un Titan, je n'arrivais pas à croire la vitesse à laquelle cette voiture roulait à présent avec moi dedans, dans tout ce tourbillon, et puis il a crié, pourrais-tu laisser tomber le rétroviseur et regarder devant toi ?

J'ai ressenti ces mots jusque dans la moelle de mes os, je les ai sentis balayer toute la douleur sur leur passage, et je

me suis prise à rire, sans rétorquer que ce n'était pas moi que je regardais dans le rétroviseur, c'était lui en train de pousser la voiture. Le simple fait qu'il ait imaginé que je pouvais, à ce moment de ma vie, me regarder dans le miroir, a soudain rendu ma vie très douce, non pas plus facile, mais plus légère, physiquement, sans consistance.

Ça a continué comme ça pendant tout le temps que j'ai passé avec John, nous deux, à ne rien faire de spécial, juste manger et discuter. Le soir, il me déposait à la maison et il revenait au matin, parfois il était occupé pendant quelques heures, puis nous nous retrouvions. Quand il est parti pour l'aéroport, nous nous sommes dit au revoir sur le seuil de ma maison et de sa voiture de location, nous nous sommes serrés dans les bras comme ça se fait à SFiasco et il était dur comme un roc, il n'a pas respiré, il n'a pas bougé.

Les jours suivants, je l'ai vu partout dans la rue, parfois souriant, parfois songeur, et je ne savais pas comment je le reconnaissais, parce que je le voyais généralement de dos, en train de marcher. Tous les hommes lui ressemblaient, tous marchaient comme lui, ou bien ils avaient la même coupe de cheveux que lui, ou bien ils montaient dans leur voiture comme lui, ou bien ils avaient la même voix que lui. Un homme avait un jean bleu clair et une veste en cuir, comme lui, il marchait d'un pas rapide, les mains dans les poches, comme lui, et j'ai crié *hey*, avant de me rendre compte que ça ne pouvait pas être John ; il s'est retourné, il s'est approché sans méfiance, il a souri et il m'a demandé *hey*, comment tu vas ? J'ai reculé d'un pas, je me suis excusée, je lui ai dit que je l'avais confondu avec quelqu'un d'autre et il a ri, il m'a répondu que ce n'était pas grave, qu'il avait l'habitude, surtout depuis un certain temps, parce qu'il ressemblait à je-ne-sais quel candidat aux présidentielles.

Il m'a demandé une seconde fois comment j'allais et je n'ai pas compris, je n'ai pas su quoi faire, il s'est encore approché de moi, il m'a dit *hey*, c'est moi, tu ne me reconnais vraiment pas, je ne l'avais jamais vu de ma vie, je me suis enfuie. Après ça, je n'ai plus quitté la maison, je ne pouvais plus, je marchais jusqu'à la porte, mais je n'arrivais pas à franchir le seuil et à sortir dans la rue. Derrière ma porte, c'était calme, je m'asseyais sur le canapé, je me roulais en boule, je retenais mon souffle, ma bouche et mes larmes s'asséchaient, j'attendais que ça passe et puis je recommençais, lentement, j'avançais pas à pas jusqu'à la porte, et je m'arrêtais.

Un jour, alors que je me tenais comme ça devant la porte, je me suis retrouvée nez à nez avec James. Je l'ai invité à entrer, on a parlé de choses et d'autres, et il m'a dit qu'il était venu parce que j'avais foutu la trouille à je-ne-sais qui, dans la rue, j'ai demandé qui, il m'a dit que j'avais fait semblant de ne pas le connaître, j'ai encore demandé qui et il a dit *this is not funny, you cannot just ghost people*. Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire, je lui ai dit qu'être un zombie ce n'était pas contagieux comme un virus, et il a dit s'il te plaît ne fais pas l'idiote, il est au bout du rouleau, tu dois le voir, et j'ai dit que je verrais qui il voudrait, mais je ne peux pas quitter la maison, il a dit comment ça, tu ne peux pas sortir de la maison ? J'ai dit, je n'arrive pas à franchir le seuil, impossible. Il a dit allez, on va essayer. Mais je suis tombée sur les genoux et James n'a pas fait de fente d'escrime, il ne m'a pas dit *monte*, il a appelé les urgences.

Les deux brancardiers qui sont descendus se sont assis à côté de moi, sur le pas de la porte, et je les détestais tous les trois, James et ces types avec leur voiture spectaculaire, leur crr crr crr et leur biip biip biip biip, tout ça dans ma rue, alors, Maîtresse de la situation, comment diable vas-tu t'en sortir,

cette fois-ci ? Je voulais disparaître de la surface de la terre, je leur ai dit de partir, ils m'ont dit de me calmer, ce n'était rien de grave, probablement juste un accès d'anxiété ou de panique, ils m'ont donné un sac en papier dans lequel souffler, je l'ai pris, je le leur ai rendu en miettes et je leur ai dit de se barrer avec leur sac et leur voiture stupide, crr crr crr crr biip biip biiiiiiiiip.

Ils ont longuement regardé James et ils m'ont dit qu'ils pouvaient faire quelque chose pour me calmer, mais l'idée qu'on m'enfonce encore une aiguille m'a rendue hystérique, je me suis mise à hurler, de toute façon tous les voisins étaient dehors à nous regarder. Ils m'ont attrapée chacun par un bras et James par les jambes, et ils m'ont embarquée dans leur ambulance, ils m'ont allongée, ils m'ont immobilisée, j'ai senti l'aiguille et la lumière s'est éteinte.

Quand je me suis réveillée, le docteur Simon était assise près du lit, j'ai aussitôt commencé à pleurer et je lui ai dit que je ne pouvais pas être de nouveau à l'hôpital, et elle a dit, tout ce que tu avais à faire, c'était de me le dire, ces attaques doivent être combattues rapidement, plus tu restes seule chez toi avec ça, plus il est difficile d'en sortir. Je lui ai dit que je n'avais aucune raison de sortir, nulle part où aller, j'étais un zombie sans vie, juste avec des convulsions ; elle m'a dit que c'était exactement de ça qu'il s'agissait, l'attente de la douleur en général est pire que la douleur elle-même, parce qu'on ne vit que dans la peur. Elle m'a dit que j'étais sous anxiolytiques très puissants et qu'elle viendrait me voir chaque après-midi pour sortir.

Voilà comment ont commencé mes longues promenades avec le docteur Simon – enfin, longues, c'est beaucoup dire, au début, j'avais du mal à faire ne serait-ce que le tour du quartier, on aurait dit que je reprenais l'exercice des montées

d'escaliers, sauf que désormais l'obstacle n'était plus physique, mes jambes fonctionnaient à merveille, non, c'était ma tête qui ne marchait plus du tout. Je ne me souviens pas si nous avons parlé ou non, ni de quoi nous avons parlé, pendant les promenades, jusqu'à ce moment où le docteur Simon me montre un journal et un article à propos d'El Niño, qui avait causé le blanchiment de récifs coralliens le plus intense jamais enregistré. Je lui ai dit que je ne comprenais rien et elle m'a répondu qu'à cause du réchauffement climatique, la barrière de corail... et même si je savais qu'elle ne supportait pas d'être interrompue, je lui ai demandé ce que c'était, une barrière de corail, et elle m'a répondu *this isn't fu*... et j'ai vu la stupeur sur son visage, si grande qu'elle l'avait avalée toute entière et que je me promenais à présent avec la Stupeur, au lieu du docteur Simon. La Stupeur m'a mise dans un taxi et m'a envoyée faire toutes sortes d'IRM, de CT, d'EEG et de scanners, de nouveau, plus quelques tests douteux avec des images colorées et des *fill in the blanks*, que je n'ai pas vraiment pu *fill(ist)in*.

Ce n'est qu'à la fin de toute cette affaire que la Stupeur est partie et que le docteur Simon est revenue avec sa tasse de thé, derrière laquelle elle m'a dit qu'il fallait s'attendre à d'autres pertes de mémoire à court terme. Je lui ai demandé pourquoi ils avaient mis ce *memokath*, elle m'a répondu *it's twisted* ; your humour, that is, donc les pertes de mémoire font partie des effets secondaires de la chimiothérapie, mais chez moi, ça s'est manifesté un peu différemment : en bref, mon cerveau ressemblait à un fromage avec beaucoup de trous – ouais, les gars de la caste de *body.cognition*, franchement, vous avez une imagination teeeellement limitée, avais-je envie de dire au docteur Simon, dans ces mots-là, pour ce qu'ils valaient. Mais elle a dit que mes problèmes de mémoire étaient probablement le résultat croisé de mes quelques mois de fièvre, qui avaient grillé mon cerveau, et de la chimiothérapie.

En gros, je voulais attraper deux lapins à la fois, non, je les poursuivais, ou non, non plus, ce n'est pas ça non plus, non, c'est *i conigli ci stanno simpatici*.

Le pire dans tout ça c'est que you don't know what you don't know, m'a dit le docteur Simon, et j'ai répondu pas de problème, I know nothing, John S… mais le docteur Simon a interrompu la fameuse réplique de La Maîtresse des spéculums, non, de Game of Thrones, le cerveau déclenche une réaction défensive qui entraîne cette anxiété paralysante, #ehbinmonvieux, encore du body.cognition. En tout cas, je n'ai rien résolu, tout est resté en l'état.

Je ne savais même pas depuis combien de temps je n'étais plus sortie de la maison – à part la promenade quotidienne obligatoire avec le docteur Simon – lorsque James m'a invitée à prendre un café. Le docteur Simon a dit que ce serait une excellente chose, et je me suis dit que, même si James avait appelé les urgences, et ses saints de secours, je n'avais rien à lui reprocher d'autre ni aucune raison de m'inquiéter en ce qui le concernait.

Au bout de trois heures de marche plutôt digne d'un crabe, j'ai réussi non sans mal à atteindre ma destination – qui n'avait rien d'extraordinaire, juste un café situé à trois rues de chez moi. Quand je suis entrée, James était assis à une table avec le gars que j'avais pris pour John, de dos, dans la rue. Si seulement il avait pu ressembler vraiment à John. Je n'ai pas pu sortir le moindre mot, j'avais l'impression qu'il y avait une feuille transparente entre le monde et moi, très fine et très élastique, je pouvais la toucher et elle bougeait, je veux dire que ce n'était pas comme une cloche de verre.

Je me suis excusée et je suis allée aux toilettes, là, je me sentais en sécurité ; la porte fermée à clef, j'ai allumé mon téléphone et j'ai vu que John était *on line*, il m'a écrit « ça va ? »,

je lui ai dit que je m'étais cachée dans les toilettes et il m'a répondu par une chanson qui passait justement à la radio :

Hide me in the bathroom

Tell me when it's over

Don't know if I can play this bar much longer

Je suis restée au téléphone avec John jusqu'à ce que je me dise que James allait soit venir me chercher, soit ne pas prendre cette peine et appeler directement crr crr biip biip. Je suis retournée à table, je me suis assise, il m'a demandé si tout allait bien et moi j'avais l'impression que tout n'était qu'une éternelle diarrhée, ou un éternel vomissement, ou une éternelle convulsion, en tout cas quelque chose de physique, de biologique, sans que ce soit ça qui m'ait retenue aux toilettes pendant tout ce temps, comme ils devaient le croire ; non, c'était tout autre chose.

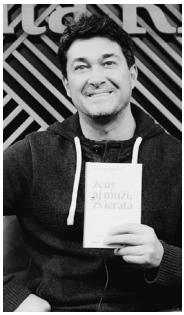
Les jours se ressemblaient, vers cinq heures je sortais de mon lit et je faisais du thé, le docteur Simon arrivait, on buvait le thé et elle m'emmenait (m'examinait) en promenade, on mangeait à chaque fois dans un nouvel endroit, sans que je goûte à grand-chose de leurs jolies assiettes, il était bientôt six heures et je savais qu'il était neuf heures du matin chez John, il allait apparaître on line, ensuite lui et moi on discutait jusqu'à midi chez lui, puis il m'emmenait déjeuner – sans que je mange grand-chose là non plus : il s'asseyait avec un sandwich sur un banc et on continuait à parler. Il retournait à son bureau et on parlait encore jusqu'à ce que je m'endorme. Je lui ai dit plusieurs fois qu'ils allaient le mettre à la porte, certes moi je n'avais pas d'autre vie, mais il avait un boulot, lui – mais on aurait plutôt dit un cover, comme si son travail principal désormais c'était de me faire parler, chose qu'il prenait très au sérieux.

tout me semble tellement sombre

et j'essaye moins d'en rire que de te pincer

genre hey, reste avec moi, ne pars pas

Durant ces jours-là, les gens chercheront la mort et ne la trouveront pas, ils feront vœu de mort et la mort les fuira. John se faisait du souci pour rien, je ne voulais plus mourir. J'avais essayé pendant si longtemps que cet effort était devenu ma vie. *J'étais l*asse, s'il te plaît, , libère-moi *de ces épreuves, mais je préférerais vivre plutôt que mourir encore une fois.*



Slovaquie

Richard Pupala

Ženy aj muži, zvieratá

Femmes et hommes, animaux

Traduction du slovaque par Laurent Vallance

Nominée par Literary Information Centre

SYNOPSIS

Le dernier livre de Richard Pupala parvient à relier subtilement des nouvelles apparemment sans lien entre elles pour former un ensemble plus vaste et soigneusement composé, d'une manière difficile à définir. En même temps, il fournit une nouvelle preuve de la capacité de l'auteur à évoquer un drame puissant d'une manière réaliste et pourtant très moderne dans un espace très court. Avec ce livre, Richard Pupala poursuit ses réflexions sophistiquées et finement dessinées mais distinctives sur des thèmes sociaux importants. Il se concentre principalement sur les personnes en marge de la société, les marginaux ou les enfants issus de familles brisées, et sur la manière subjective dont ils s'accommodent de circonstances objectivement difficiles. Les hommes, mais plus souvent les femmes et les enfants, pour lesquels l'auteur fait preuve d'une empathie étonnamment profonde et « au nom desquels » il est capable de parler, sont des personnes souvent défavorisées, menacées ou privées des possibilités d'avancer dans la vie

comme elles le souhaiteraient. Dans son dernier livre, Pupala évite toute béquille « littéraire ». Au lieu de cela, il offre une perspective « Hemingwayesque » profonde et - dans le meilleur sens du terme - réaliste et constamment directe sur les circonstances dramatiques des vies « ordinaires ».

Elle avait envie de tendre la main et toucher le beau visage de Matej. Sa première impression, en le revoyant après si longtemps, se confirmait : après tout ce qu'ils avaient vécu, ensemble et chacun de son côté, il avait certes grossi, mais il lui souriait sans l'ombre d'un reproche. Soudain, son attention fut attirée par des pleurs d'enfant.

Une fillette, qui pouvait avoir quatre ans, se relevait de sa chute sur la terrasse couverte de gravier, sans que personne ne vienne l'aider. Sonja l'observa qui se frayait un chemin en pleurnichant entre les tables bondées en direction de trois adultes, deux femmes et un homme au menton prononcé, entourés d'autres enfants. Elle était choquée de leur indifférence à l'égard de la fillette. Aucun d'eux ne la prit ensuite dans ses bras comme elle, elle l'aurait fait ; la petite tête blonde baignée de larmes blottie contre son cou.

« Cette robe te va vraiment bien », dit Matej. Libor lui posa la main sur la nuque en guise d'assentiment. « Elle me plaît bien aussi, ma femme. »

Même si le sens des contacts entre les deux hommes lui échappait, ils l'apaisaient. Les femmes, comme le lui avaient appris toutes ces années passées en salle des profs, touchent plutôt les choses qu'elles ont sur elles ou avec elles, sans avoir la désinvolture des hommes.

« C'est la première fois que je la mets », dit-elle. Matej leva la tête vers la couronne de l'arbre. « J'ai reçu une goutte.

– Tu as dû rêver, objecta Libor. Ils n'ont pas annoncé de pluie pour aujourd'hui. » Et en adressant un clin d'œil à sa femme, il dit avec un sourire malicieux :

« Sans doute un pipi d'oiseau. »

À chaque fois, ce sourire lui serrait les tripes.

Elle avait choisi cette robe à fleurs vert pâle en réaction à la mode des couleurs sombres. C'était une robe légère à manches courtes. Elle avait dû attendre plus d'un an avant de pouvoir l'étrenner enfin ce jour-là. Lorsqu'elle l'avait essayée, ses bras la démangeaient déjà. Elle avait remarqué une éruption au niveau des jambes, de petits boutons rouges qui s'étaient étendus rapidement aux mains, aux côtés et dans le dos. En se grattant, elle avait contribué à les propager. La doctoresse, une femme étonnamment âgée et qui semblait s'ennuyer profondément, tapait l'anamnèse à la machine avec deux doigts. Elle n'avait pas eu besoin d'un examen approfondi pour constater que Sonja souffrait d'urticaire chronique. C'était une maladie courante chez les femmes de son âge, liée au système immunitaire. En l'occurrence, c'est le stress qui l'avait déclenchée. Quand Sonja confia que sa fille était morte dans un accident de voiture, la doctoresse leva la tête. C'était la première information qui retenait enfin son attention. Elle fixa Sonja dans les yeux, tout en se frottant les mains, parsemées de taches de vieillesse. Mais son intérêt retomba aussitôt. Elle se replongea dans sa machine à écrire avec laquelle elle semblait tenir tête au présent.

Le mot « stress » sembla à Sonja dérisoire, insignifiant. Il ne saisissait pas la réalité de ce qu'elle avait vécu.

Elle se grattait jusqu'au sang. Elle n'arrivait pas à se retenir, elle creusait sa peau de ses ongles jusque dans son sommeil. Elle ne sortait plus. Elle avait l'impression que sa

peau couverte de croûtes la démangeait de l'intérieur. Si seulement elle pouvait, elle se l'arracherait des os comme on dépouille un lapin. Elle passait toutes ses journées sur le canapé, cachée sous une couverture. Sa vie s'était concentrée dans ses doigts furieux qui ne voulaient pas rester en place. Libor lui avait coupé les ongles. Il restait assis patiemment à côté d'elle, si attentionné que c'en était insupportable, et lui parlait doucement. Il avait craqué une seule fois : il avait explosé et menacé en pleurs de coller des moufles à ses mains. Seules de puissantes pommades corticoïdes avaient fini par faire de l'effet. Et le temps.

Matej les aidait de son mieux. C'est lui qui avait eu l'idée de passer le jour anniversaire de la mort de sa sœur dans leur maison de campagne avec l'urne funéraire. Sonja avait eu la même idée, mais Matej l'avait formulée pour elle. Ils avaient passé le week-end à se souvenir en buvant du vin pour chasser / noyer la tristesse. Le dimanche, tous étaient sûrs d'une chose : ils se retrouveraient au même endroit l'année suivante. Ils se le promirent mutuellement et en firent le serment à Zuzana.

« Je crois que tu avais raison, mon gars, dit Libor en finissant sa bière. Ce n'était pas un oiseau. »

Aussitôt, Sonja à son tour sentit des gouttes. Ils restèrent assis encore un moment. Libor, qui luttait contre la perte de sa fille en affichant un optimisme délibéré, restait toujours convaincu qu'il n'allait pas pleuvoir, ou alors guère plus qu'une brève ondée. Ça aurait été dommage d'abandonner une si bonne place sous l'arbre. Le temps de faire signe au serveur et de commander encore une bière de froment pour tous les trois, il se mit à tomber des cordes.

Ils coururent à l'intérieur, trempés. Le serveur leur apporta la commande dans la salle du restaurant, ouverte

spécialement afin de pouvoir accueillir le maximum de clients qui se trouvaient en terrasse. La pièce n'était pas très grande et se remplit rapidement de mouvements et de brouhaha.

Libor s'ébouriffa les cheveux pour les sécher. « Comme ça, au moins, on s'est un peu rafraîchis, non ? » Sonja frissonnait ; sa robe lui collait à la peau. Soudain, de la musique jaillit d'un haut-parleur à hauteur de sa tête.

Elle voulait proposer de changer de place, lorsque les enfants entrèrent dans la salle en criant, suivis des trois adultes. Le groupe s'installa à la dernière table disponible, juste à côté. La fillette tombée précédemment réclamait un jus de fraise et couinait comme un appareil cassé. La plus forte des deux femmes, dont les cheveux mal coiffés étaient à peine retenus par une pince, lui expliqua avec un calme apparent, en détachant chaque mot, qu'elle devait le répéter encore une fois, que non, elle n'aurait ni jus, ni frites. Puis elle reprit son bébé des mains de l'homme : mécontent, il s'agrippa à elle en hurlant. Sonja n'avait encore jamais vu un bébé aussi grand.

Il y avait aussi deux garçons. Le plus jeune, qui avait l'âge de la fillette, portait un survêtement, que l'autre femme, mince, aux cheveux courts, se mit à lui retirer. Sonja remarqua ses avant-bras tatoués : c'est à peu près comme ça qu'elle s'imaginait une lesbienne. Le plus grand devait déjà avoir l'âge d'aller à l'école : l'homme, son père visiblement, lui tendit un téléphone portable.

« Tu le prêtes aussi aux autres, d'accord ? »

L'enfant se pencha pour contempler l'écran et son père l'empoigna par le bras.

« Tu m'entends, Artur ?

– D'accord. »

L'homme relâcha son étreinte et Artur s'éloigna. Poursuivi par les plus jeunes, il changea brutalement de direction et c'est tout juste si le serveur put l'éviter.

« Félicitations, mon gars ! Tu as entendu ? »

Sonja regarda Libor.

« Il a reçu ce poste à l'institut, dit-il en donnant à Matej un coup de poing à l'épaule.

– Génial, dit Sonja. Tu commences quand ? »

Elle crut comprendre qu'il répondait « le mois prochain », mais ses paroles se perdaient dans le piaillement des enfants qui couraient tout autour. Le plus jeune heurta la table de Sonja et perdit un instant l'équilibre, mais sans tomber.

Une main potelée frappa la table juste à côté du demi de bière.

« Il faut fêter ça, et comme il se doit ! » Libor regarda d'abord Matej, puis sa femme, en haussant deux fois les sourcils. « Du mousseux, du mousseux… »

Matej acquiesça et Sonja eut un moment d'hésitation.

Libor intercepta le serveur. « Apportez-nous une bouteille de crémant, s'il vous plaît.

– Du champagne ?

– Si vous nous tentez, dit-il en adressant un clin d'œil à Matej.

– Trois coupes, répéta le serveur.

– Vous ne pourriez pas baisser la musique ? demanda Sonja. Ça fait un bruit terrible.

– Désolé, et le serveur s'éloigna en esquivant habilement les enfants.

– Artur ! » cria la maman la plus forte vers le fond de la salle, où les enfants se disputaient le téléphone. Elle détourna le regard du bébé, qui entreprit de lui enlever sa pince. Elle avait une voix puissante et posée, et ne prêtait pas attention aux clients qui se retournaient vers elle. « Rapporte-le ici ! »

Artur céda stratégiquement le téléphone au plus jeune. Mécontente de ce choix, la fillette lui piqua l'oreille du doigt.

« On ne s'entend même pas parler, dit Sonja en croisant le regard du père des enfants.

– Nous allons parler plus fort, annonça Libor.

– Il faut que je vous dise quelque chose.

– Encore un scoop, fiston ? »

Matej se pencha par-dessus la table et Sonja cette fois comprit chaque mot. Il ne viendrait pas cette année à la maison de campagne.

Il avait l'air abattu. « Tout le mois d'août, je suis en stage à Manchester, l'institut coopère avec l'université, dit-il en guise d'explications, en regardant tour à tour Sonja et Libor. Et le deuxième week-end, on a un programme quelque part en Écosse. » Libor saisit son demi pour le lâcher aussitôt. « J'ai regardé si je ne pourrais pas m'éclipser et faire l'aller-retour pour le week-end, mais… ». Il secoua la tête en soupirant : « Je regrette. »

Au bout d'un moment, Libor hocha la tête. « Ne t'en fais pas, dit-il à Matej avec un sourire plein de compréhension. Tu viendras quand tu pourras. »

Et quand ce serait ? se demanda aussitôt Sonja. Elle s'imaginait le deuxième anniversaire dans leur maison de campagne : Libor et elle, avec les cendres de Zuzana.

« C'est comme ça. » Libor se leva. « C'est la bière qui demande à sortir… » Il partit à petits pas rapides en grimaçant d'un air de dire : Pourvu que j'arrive à temps.

« Je regrette vraiment beaucoup », dit Matej, comme si Sonja avait besoin de l'entendre encore une fois, rien que pour elle. C'est alors que l'idée lui traversa l'esprit, et elle en était sûre et certaine :

« Tu as une copine ? »

Matej se figea.

« C'est ça ? »

Il ouvrit la bouche et, au bout de quelques instants, hocha imperceptiblement la tête.

« Pourquoi tu ne nous l'as pas dit ? »

Pour toute réponse, il posa une main sur son visage. Sonja observa ses longs doigts fins en attendant qu'il sorte de sa cachette et la regarde de nouveau.

« Je voulais…

– Quand ? »

Il but sa bière pour ne pas devoir la regarder dans les yeux. Il détourna son regard vers la porte en espérant que de là viendrait le salut. C'est ce qui la décida.

« Elle voulait te quitter. »

Son visage s'allongea comme s'il avait reçu une claque.

« Tu le savais ?

– Pourquoi tu me le demandes ? »

Elle haussa les épaules. « Pour t'aider ?… Et d'ajouter : Libor ne voulait pas que je t'en parle.

– On avait quelques problèmes, comme tout le monde, mais… Je l'aimais.

– Elle n'en était pas sûre. C'est pourquoi elle a bu du vin et n'a pas voulu rester pour la nuit. Elle ne m'a pas écoutée. Elle t'a suivi.

– Ce n'est pas fair-play, Sonja.

– En effet. »

Elle sentit une présence à côté d'elle et tourna la tête : c'était la fillette qui était penchée sur le portable.

« Comment tu t'appelles ? »

La fillette regarda cette étrangère comme si elle avait surgi à l'improviste.

« Sofinka, répondit-elle d'une voix chantante, et sur ce, Artur lui arracha le téléphone des mains.

– Rends-le-lui ! cria Sonja. Les trois adultes qui discutaient à la table d'à côté se retournèrent.

– Ça suffit ! » Le père se leva, reprit le téléphone à Artur en jetant un regard à Sonja.

Libor revenait en se frottant les mains. « Ça arrive… ». Le serveur déposa sur la table une bouteille de vin pétillant et trois coupes.

«Vous pouvez emporter les bières », je crois, dit Libor, en interrogeant du regard Sonja et Matej. Ils acquiescèrent. Après avoir encaissé, le serveur chargea les demis entamés sur son plateau et tourna les talons.

« Eh bien, vas-y, mon gars ! Qu'est-ce que t'attends ? »

Matej ouvrit la bouteille avec précaution pour éviter qu'elle n'explose et servit le vin dans les coupes. Sonja ne le quittait pas des yeux et guettait son regard.

« À quoi trinquons-nous ?, demanda Libor.

– À un nouveau départ, dit Sonja. Matej la regarda brièvement.

–Très bien ! Que ce nouveau départ soit un succès…»

Ils trinquèrent.

« De fait, dit Sonja après avoir bu une gorgée, Matej a une nouvelle copine. »

Libor laissa retomber sa coupe. « Ben ça. » Il soupira, mais en oubliant de sourire.

« Oui, elle s'appelle Lucia. C'est ma collègue. Une de mes futures collègues…

– Depuis combien de temps êtes-vous ensemble ? demanda Sonja.

– A peu près trois mois.

– Cela fait déjà pas mal de temps. »

Libor inspira profondément, expira et se mit à tapoter la main de Matej. Sonja aurait voulu écraser de son poing ces doigts compréhensifs.

« Tu pourrais nous la montrer, dit-elle en s'efforçant de prendre un ton badin. Non ?, reprit-elle en regardant Libor, avant de porter de nouveau son regard sur Matej. – Ne me dis pas que tu n'as pas une photo d'elle. » Libor s'étant mis aussi à le fixer, Matej sortit son téléphone portable de la poche de son

pantalon. Il chercha une photo et tendit l'appareil à Libor, en jetant à Sonja un mauvais regard.

« Elle est jolie. » Dans la voix de Libor, on sentait de la tristesse. Il hocha la tête et passa le téléphone à Sonja. Elle se raidit. Elle n'avait pas réfléchi à cela : elle n'avait pas envie de voir la jolie nouvelle copine de Matej. Elle entendait Sofinka piailler qu'elle voulait faire pipi. Elle prit le téléphone et observa la jeune femme brune qui lui souriait, avec un retriever doré.

Elle rendit le téléphone à Matej, plus brusquement que ne l'exigeaient les règles du jeu qu'elle avait proposé.

À la table d'à côté, les choses se précipitaient. C'est d'abord Artur qui pénétra dans le champ de vision de Sonja. Le serveur était en train d'apporter les assiettes de frites et le gros bébé qui se débattait dans les bras de sa mère, renversa un verre de jus. Artur commanda : « Pour moi ! » et la femme aux tatouages éclata en sanglots. En voyant ses bras décorés qui cachaient son visage, Sonja sentit de petites piqûres d'aiguille.

« Attendez. » La maman à la pince à cheveux fit barrage de son bras au serveur et tendit le bébé à l'homme par-dessus la table. Elle sortit de sa poche des mouchoirs en papier et en donna un à l'autre maman, celle qui avait des tatouages. Elle s'adressa à Artur : « Emmène Sofinka aux toilettes. Aux toilettes pour femmes, c'est compris ? » Après avoir replié la partie de la nappe qui n'était pas mouillée, avec l'aide de l'homme, elle déplaça les verres sur la partie de la table restée sèche, comme s'il s'agissait d'une opération qu'ils maîtrisaient pour l'avoir exercée souvent. Puis, après avoir retiré la nappe, elle s'en servit pour essuyer le jus renversé. Le serveur déposa sur la table les assiettes de frites et reçut en échange la nappe roulée en boule. La mère aux tatouages se moucha. Le plus

jeune garçon regardait d'un air grave sa malheureuse maman, que l'homme était en train de consoler. L'autre maman, celle avec la pince à cheveux, sécha la table avec des mouchoirs en papier. Elle prit le garçon par la main et l'installa à côté d'elle sur une chaise. « Mange », dit-elle en posant devant lui une assiette de frites.

« Kechtup. » Elle approcha la bouteille de ketchup.

Sonja sentait des piqûres d'aiguille sur tout le corps. Elle éprouvait aussi le besoin de retrouver ses esprits, de ralentir le tourbillon qui faisait rage autour d'elle.

Le garçonnet trempait ses frites dans le ketchup.

Elle n'entendait pas tout ce qui se disait, mais en y prêtant attention, elle comprit que l'homme et la femme aux tatouages étaient frère et sœur.

La maman avec la pince à cheveux se pencha vers sa belle-sœur et lui prit la main.

« C'est un débile. » Elle regarda le garçon assis à ses côtés qui était occupé à manger, le nez barbouillé de ketchup.

« Si tu veux, je peux lui parler, dit l'homme à sa sœur. Ou bien je peux lui casser la gueule. »

La mère de ses enfants fit un geste résigné de la main.

La femme aux tatouages renifla et secoua la tête. « Je ne veux pas le voir. » Elle prit un nouveau mouchoir en papier.

Matej montra quelque chose à Libor sur son téléphone portable.

« Il finira bien par venir», dit la maman avec la pince à cheveux. Le tourbillon continuait. Le serveur apporta une nouvelle nappe. Sofinka apparut à la porte de la salle, son pantalon sur les chevilles. D'une main, elle s'appuyait au

chambranle, et de l'autre, elle relevait le bord de sa robe. C'est la femme aux tatouages qui la remarqua la première. « Regarde », dit-elle en faisant un mouvement de la tête en direction de la porte. La mère de Sofinka se retourna. « Mon Dieu ! » Elle courut vers sa fille et se pencha pour lui ôter son pantalon. « Tu ne peux pas marcher comme ça ici, mon trésor. Où est Artur ? »

Le père se leva en portant le bébé dans ses bras et sortit dans le couloir.

Les belles-sœurs échangèrent un sourire et Sofinka attaqua son assiette de frites.

Sonja sentit un contact. Libor lui avait saisi le bras droit et la regardait d'un air grave comme pour la mettre en garde. « Arrête, chérie, tu veux ? Ne te gratte pas. » Elle croisa le regard de Matej et détourna la tête. L'homme était revenu.

« Il était en train de discuter avec un vieux monsieur.

– Pourvu que cela ne dure pas trop longtemps », dit la maman avec la pince à cheveux.

Le garçon se fourra une frite dans le nez. Sofinka éclata de rire. « Ça va pas, la tête ? » La maman tatouée lui retira la frite.

« Avec les adultes, il y arrive mieux », dit la maman avec la pince à cheveux.

– Il se promène encore la nuit dans l'appartement ?, s'enquit sa belle-sœur.

– Toujours », répondit son frère.

Le gros bébé dormait dans ses bras, une main contre sa poitrine.

Sonja se leva.

« Où vas-tu ? » demanda Libor.

Elle ne répondit pas. Elle sentait les piqûres d'aiguille partout qui picotaient sous la peau. Il n'y avait personne aux toilettes. Par sécurité, elle se pencha vers les cabinets. Elle éprouvait le besoin de se gratter, mais pour de bon, avec ses dix doigts. Aux jambes, et aussi sous sa robe mouillée. Elle aurait voulu l'arracher. Lorsqu'elle se redressa pour se soulager la nuque après les mollets, elle croisa son propre regard dans le miroir au-dessus du lavabo. À cause de la pluie, sa coiffure était toute aplatie, ridicule. Elle voyait devant elle une vieille femme abandonnée qui se gratte aux toilettes. Elle eut envie de remonter le temps. Cela venait de l'intérieur, où rien ne la démangeait, où tout était mou et chaud. Elle voulait redevenir une petite fille, toute nouvelle. Sur ce, la porte s'ouvrit.

C'était Artur.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? » dit-elle d'une voix étranglée.

Tandis qu'il l'observait sans mot dire, elle s'aperçut qu'il avait un œil plus haut que l'autre. Elle ne l'avait pas remarqué auparavant, car il bougeait tout le temps ou avait la tête penchée vers le téléphone portable. Il était immobile et exprimait une sorte de menace indéfinie.

« File. Ici, ce ne sont pas les toilettes pour toi. »

Imperturbable, il la regardait comme s'il mijotait quelque chose, comme s'il voulait l'emprisonner. Elle dut prendre son courage à deux mains pour marcher vers la sortie. « Sauve-toi, tu m'entends ?! » Elle dut hausser la voix.

Elle dut aussi se baisser. Elle l'empoigna par ses épaules menues près du cou et le secoua épouvantée. Le garçonnet se mit à hurler et lui enfonça les ongles dans la peau. A la maison, elle vit les marques imprimées sur ses avant-bras.

L'homme fourgua le bébé endormi dans les bras de sa mère. Il se leva comme un diable en faisant craquer sa chaise, puis on l'entendit aussitôt crier dans la salle du restaurant : « Qu'est-ce que vous fabriquez ?! »

Libor entendit la voix de Sonja et courut dehors, emboîtant le pas à la mère avec son bébé. Il vit le père qui relevait son fils. Bizarrement, Sonja était agenouillée à côté de lui, et secouait la tête, bouche bée. Un attroupement se forma dans le couloir, des clients venus de la salle du restaurant et de la salle principale.

Libor aida Sonja à se relever. Artur était dans les bras de son père, blotti contre son cou, et sa mère le consolait. On aurait dit un groupe de statues.

« La vieille le tabassait, cette sale truie !

– Allons, allons, je vous en prie… » Libor tenait sa femme par la main et fixait l'homme qui soutenait tout le groupe, appuyé sur ses jambes largement écartées. Sonja parcourut les visages qui l'encerclaient, comme pour les compter – ou pour comprendre.

« Il ne voulait pas me lâcher », murmura-t-elle. Seul Libor pouvait l'entendre.

« Comment osez-vous battre un enfant, bon Dieu ! » Indignée, la maman avec la pince à cheveux semblait sur le point d'éclater en sanglots. Le bébé lui tapotait la joue.

Autour de Sonja, les visages curieux ou indignés perdirent peu à peu toute expression, comme si on les avait éteints, sauf un qui restait net et inflexible. Face au regard de Matej, elle dut se cacher dans les bras de la dernière personne qui lui restait.

Richard Pupala (*Soňa a deti*),

extrait de *Femmes et hommes, animaux*

(*Ženy aj muži, zvieratá*)

Leçon privée de mathématiques

« Mais il est complètement cinglé ! »

Mon père criait et maman essayait de le calmer. Elle tâchait de me défendre, mais de son ton coassant, qui donnait envie de la giffler.

Comme la fois où je l'avais surprise au lavabo. De retour du canal, j'étais allé directement à la salle de bains, pour éviter que mon père ne me voie tout crotté.

Elle sursauta. « Ah, tu es déjà rentré ?

– Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

– Rien, mon petit chou, dit-elle en riant bêtement. Qu'est-ce que tu veux qui soit arrivé ? » Elle saignait du nez.

Maman énervait tout le monde. Je devais me retenir pour ne pas la blesser moi aussi, ou ne pas l'écarter doucement, ou plutôt résolument de mon chemin. Je trouvais que son attachement pour moi faisait obstacle à ma relation avec mon père.

Putain, arrête de coasser !

C'était son expression. Je ne l'avais jamais entendue en dehors de la maison. Elle collait si bien à la voix de maman que je n'avais même pas eu l'idée de chercher d'où mon père la tenait, ni même ce qu'elle signifiait.

Je l'ai appris par hasard, sans doute grâce à un documentaire à la télé. Ça devait être au printemps, peut-être en avril, avant que je ne prenne des leçons de maths chez Madame Badinková. J'étais en huitième année et je passais toutes mes journées à traîner dehors. J'ai été bien étonné

d'apprendre que le crapaud sonneur, plus précisément le crapaud sonneur à ventre jaune, est un petit batracien qui ne paie pas de mine. Plus tard, je les ai même entendus pour de vrai, ces sonneurs : cela ne ressemblait pas à un coassement ordinaire de grenouilles, mais plutôt à un chant. Au lieu d'aller aux entraînements et aux cours de soutien, j'allais au canal près de la station d'épuration. Une fois ou l'autre, j'ai même séché les cours, deux heures d'éducation manuelle et technique. Cela m'était complètement égal que cela se sache. J'avais plusieurs endroits favoris. Un bâtiment à l'abandon avec une pièce noircie par la fumée, la zone le long des rails, où quatre Afghans avaient été tués par un train rapide. Je cherchais des fragments d'os, ou au moins des traces de sang.

Mais mon endroit préféré, c'était le canal. Accroupi sans bouger dans les buissons, j'observais les gens qui marchaient sur le trottoir. J'étais à deux mètres d'eux à peine et je trouvais ça fantastique qu'ils ne me voient pas. J'étais invisible et mystérieux. J'entendais de quoi ils parlaient. Je regardais leurs visages. Les chiens me sentaient parfois, mais ils n'osaient pas franchir le marécage formé par les infiltrations du canal. Mon père avait peut-être raison : j'étais devenu un peu fou. C'est des choses qui arrivent aux garçons, surtout à cet âge-là. Je sais aujourd'hui que cela n'a rien d'exceptionnel.

J'ai attrapé un sonneur à ventre jaune et je l'ai piqué à l'aide d'un bâton. Il a réagi de manière inattendue. Renversé sur le dos, il s'est arc-bouté énergiquement en déboîtant ses articulations et en révélant sur son ventre des taches jaune vif – comme pour m'effrayer en faisant mine d'exploser. Il ne s'est pas rendu compte de la chance qu'il avait. J'ai eu envie de le piquer encore une fois, en appuyant bien fort : cela m'excitait, mais je me suis retenu, noble et mystérieux. Je me suis immobilisé et j'ai ralenti ma respiration – cela a parfaitement

réussi. Lorsque le sonneur a eu l'impression que le danger était passé, il s'est retourné sur le ventre, redevenant ainsi gris-vert, et s'est échappé d'un saut pour se mettre à l'abri au fond du marécage.

Je trouvais joli le chant des crapauds sonneurs. Je ne sais pas si mon père l'a jamais entendu. Ce chant avait quelque chose de triste. J'aimais bien attendre la tombée de la nuit au bord du canal pour l'écouter. Le pédopsychiatre, le docteur Malnoczký, qui avait un tout petit nez, m'a demandé si je me masturbais. Il a expliqué ensuite à mon père que j'étais juste un peu attardé, mais que je rattraperais mon retard.

Je ne savais pas que mon père était passé d'abord à l'école. Il m'a demandé si je ne voulais pas lui parler, par exemple de mes notes. Je n'avais rien envie de lui dire. Je l'ai vu serrer le poing et inspirer profondément par étapes. Il ne m'a pas frappé au visage, seulement contre l'épaule, mais le coup m'a fait claquer des dents. C'était la première et la dernière fois que mon père me traitait ainsi. Il avait appris que mes résultats scolaires étaient catastrophiques, et que, à titre préventif, j'avais cessé d'apporter à l'école mon carnet scolaire. En mathématiques, j'avais largement en-dessous de la moyenne. C'est pourquoi il m'a organisé des cours de soutien. Madame Badinková était prof au lycée. Et elle avait enseigné précédemment à la fac d'économie.

Mon père m'a conduit au pied d'un immeuble de huit étages sans isolation et il a attendu dans la voiture que je sois entré. « Je ne pourrai plus jamais te croire », m'avait-il dit après m'avoir donné ce coup de poing à l'épaule. J'ai sonné en bas, mais personne n'a ouvert. Mon père m'observait depuis la voiture. Un gars costaud en sandales avec sa poubelle m'a fait entrer.

« Chez qui tu vas ?

– Chez Madame Badinková. »

Il a hoché la tête d'un air entendu et appuyé sur le bouton.

« Tu es de la famille ?

– Je suis son neveu. »

J'aimais bien mentir en regardant les gens droit dans les yeux. La poubelle puait le poisson.

J'ai sonné à l'étage. J'ai eu l'impression que cela durait une éternité. Mon père ne croirait jamais qu'elle n'était pas à la maison. Lorsque la porte s'est enfin entrouverte, juste assez pour montrer une petite tête avec de grandes lunettes de soleil, sur le moment, j'ai cru avoir affaire à un enfant. Je me suis présenté en mentionnant les cours de soutien. La prof était plus petite que moi. Elle a regardé sa montre qui n'était pas à son poignet et m'a laissé entrer.

Je l'avais sans doute réveillée. Elle était mince, sans âge, vêtue d'un pull déformé. Elle avait les cheveux courts. Je ne pouvais pas voir son regard à travers les verres sombres de ses lunettes. Elle devait se déplacer par cœur dans la pénombre de son appartement. Elle m'a fait prendre place au salon. Les rideaux étaient tirés. Elle a allumé une lampe dans un coin et s'est mise à fumer une cigarette. La pièce n'était pas belle ; cela me plaisait. Après m'avoir examiné un moment en silence, elle a déclaré qu'elle espérait que je n'étais pas trop bête.

Elle a parcouru le manuel de mathématiques que j'avais apporté. La cigarette entre les doigts, elle le feuilletait de plus en plus vigoureusement, et j'ai cru qu'elle allait finir par arracher les dernières pages. Elle marmottait entre ses dents : « Inéquations linéaires… arcs de cercle… secteurs circulaires… analyse combinatoire… » Je remarquais qu'à part le pull, elle portait juste des bas épais troués aux genoux.

Elle a jeté le manuel sur le canapé à côté de moi. « Aujourd'hui, je n'ai pas beaucoup de temps à te consacrer. Nous allons discuter un peu à la bonne franquette… » Elle s'est levée pour aller à la cuisine. Je l'ai entendue ouvrir le réfrigérateur. Elle est revenue avec une bouteille de Martini rosé. Elle a saisi sur l'étagère un verre en cristal, qu'elle a rempli de vermouth rosé.

« Tu n'aimes pas les maths ou tu n'y comprends rien ? »

Je réfléchis.

« À la fin de l'heure, j'ai l'impression de mourir. »

Elle a bu une gorgée. « Il faudrait un glaçon, a-t-elle marmonné, et elle m'a fixé de ses lunettes noires. Tu n'imagines pas, sans doute, à quel point les mathématiques sont belles. »

Elle s'est lancée dans un grand discours. Elle enchaînait les cigarettes et sirotait son vermouth à petites gorgées entre les phrases, d'un air inspiré. Elle me posait des questions. J'avais sûrement déjà entendu dire que les mathématiques ont beaucoup de points communs avec la musique. Pas avec celle du groupe de musique Elán, évidemment. Et les programmes scolaires assassinent la beauté des mathématiques. Je ne me rappelle pas tout ce qu'elle m'a dit. Peut-être que les mathématiques sont affaire de relations. Et de questions plus que de réponses, de questions essentielles. Aucun adulte ne m'avait jamais parlé comme ça. Pas à l'école, en tout cas. Bientôt, tu vas commencer à aimer les mathématiques, disait-elle. Aujourd'hui c'est moi qui parle, pour te faire comprendre qu'elles sont pleines de mystères qui n'attendent qu'une chose, c'est que tu les perces.

« C'est bon ? » ai-je demandé en montrant la bouteille. La belle étiquette décorée attirait mon attention.

« C'est doux et amer », dit-elle. Elle a vidé son verre et incliné la tête.

J'ai profité qu'elle était aux toilettes pour boire à la bouteille. Elle avait raison. J'ai senti d'abord sur la langue une douceur enivrante qui a fait aussitôt place à un goût amer et adulte. Lorsque j'ai entendu la chasse d'eau, j'ai bu encore quelques gorgées ; mon corps était parcouru de vagues de chaleur.

Elle voulait savoir quelque chose sur moi. Je lui ai parlé de mes parents. Mon père ne supporte pas ma mère, ni moi désormais. Je trouvais normal de parler de cela dans ce salon enfumé. Elle éteignait une cigarette à moitié fumée pour en allumer une autre aussitôt.

« Les mathématiques sont partout », dit-elle.

Je regardais ses genoux.

« Même en moi ?

– Même en toi, gros bêta », ont répondu les bas troués.

Elle a mis fin abruptement à la leçon. Elle a éteint sa cigarette et m'a ordonné de rentrer.

« La prochaine fois, nous parlerons des probabilités. »

Mon père a senti l'odeur des cigarettes, et mon haleine chargée d'alcool. J'avais la langue pâteuse, moins par peur qu'à cause du vermouth. Il a pincé maman fortement à la joue jusqu'à ce qu'elle se mette à pleurer. Et le lendemain matin, il est tout de suite allé au lycée.

Madame Badinková a été licenciée. Ils avaient trouvé une bouteille dans sa salle de classe. Or elle avait déjà reçu un blâme. Mon père a agressé encore maman, puis nous a

abandonnés. Il a demandé le divorce et fondé une nouvelle famille. Maman est demeurée longtemps inconsolable. Elle voulait obtenir une réponse, qu'elle cherchait en elle-même. Elle a mis un certain temps à se convaincre qu'elle était plus heureuse qu'auparavant. Elle ne voulait pas y croire, sans doute parce qu'elle n'avait jamais éprouvé un tel sentiment.

Mon père a coupé tous les ponts avec nous. Quand j'étais déjà à la fac, un jour, durant les grandes vacances, je l'ai revu à une station-service aux environs de Kremnica. Il était accompagné de son jeune fils. Il a cherché un sweat-shirt dans le coffre de la voiture et le lui a enfilé malgré ses protestations. Il l'a pris dans ses bras et s'est mis à le chatouiller sous le menton pour plaisanter. L'enfant s'étouffait de rire. Mon père m'a aperçu au moment où il l'installait sur son siège. Un moment, je me suis dit qu'il ne m'avait pas vu. Mais nos regards s'étaient croisés, c'est sûr ; la mémoire n'invente rien. Il est monté dans sa voiture et a démarré. Je ne lui en veux pas. J'aurais pu lui faire signe, si j'avais voulu.

Ça allait mieux avec sa deuxième famille. Il a payé ponctuellement la pension alimentaire jusqu'à ce que j'aie fini mes études.

Maman n'a pas changé. Ma femme non plus ne l'aime pas. Elle énerve tout le monde, moi y compris. Elle gâte nos enfants, qui l'aiment bien, sans plus. Ce n'est qu'une question de temps, et ils se mettront à la fuir.

« Eh ! tu coasses toujours ! »

Ça m'amuse. Elle aussi, je crois.

« C'est vrai ?

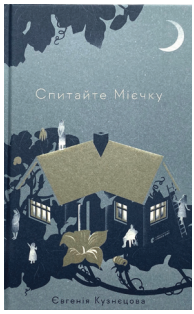
– Arrête maintenant. »

Au printemps, je vais me promener jusqu'au canal. J'y ai emmené aussi ma famille, mais le chant triste des grenouilles invisibles au ventre jaune n'a fait grand effet ni sur ma femme ni sur mes enfants.

Richard Pupala (*Súkromná hodina matematiky*),

extrait de *Femmes et hommes, animaux*

(*Ženy aj muži, zvieratá*)



Ukraine

Eugenia Kuznetsova

Спитайте Мієчку

Demandez à Mietchka

Traduit de l'ukrainien par Irina Dmytrychyn

Nominée par Ukrainian Book Institute

SYNOPSIS

L'histoire de « Ask Miyechka » met en scène quatre générations de femmes au cours d'un été. Deux sœurs, Mia et Lilia, se rendent dans leur « refuge », une vieille maison de leur grand-mère où elles ont passé leur enfance, pour tenter de mettre en attente les décisions qui vont changer leur vie : décider d'immigrer ou de rester, choisir entre un homme fiable et un amour sauvage. Leur grand-mère, Thea, approche de la fin de sa vie et sa fille, la mère des deux sœurs, craint de prendre la place de la femme la plus âgée de la famille.

La vieille maison, envahie par les mauvaises herbes, les arbustes et les arbres tentaculaires, semble figée dans le temps, perdue dans l'oubli. Pourtant, les sœurs lui redonnent vie : de nouvelles personnes arrivent, de nouveaux chats se promènent, des citrouilles poussent et le porche est rénové. La maison change, tout comme la vie des femmes qui l'habitent, alors que l'été touche à sa fin.

Dans son roman, Eugenia Kuznetsova raconte une histoire profondément intime sur les relations entre sœurs, mères et filles. Des dialogues vivants, où les choses les plus sensibles restent inexprimées, mais sont en quelque sorte ressenties, définissent l'atmosphère de l'histoire et soulignent les liens uniques qui existent entre les générations de femmes d'une même famille.

On est arrivés

« Tout être vivant a le droit à un refuge, dit Mietchka en conduisant.

– Oui, à un shelter envahi de broussailles » rétorqua sa sœur Lilitchka.

Tant qu'elles gardaient le silence, elles étaient totalement différentes. L'une aux cheveux ondulés, l'autre aux cheveux raides, comme une chinoise. Les joues de Mietchka affichaient toujours un léger teint de pêche, alors que Lilicthka était pâle, comme si elle avait passé toute sa vie dans une cage de béton où le soleil ne pénétrait jamais. Pourtant lorsque les sœurs se mettaient à parler, elles devenaient, d'une certaine façon, semblables. Avec chaque mot prononcé, leurs yeux, leurs lèvres, leurs oreilles et leurs mouvements se confondaient de plus en plus, jusqu'à ce que l'interlocuteur ne ferme les yeux, et ne dise en secouant la tête : « Laquelle d'entre vous s'exprime ? » C'est alors qu'elles se regardaient, restaient silencieuses un moment et redevenaient différentes, comme le jour et la nuit.

Elles venaient toujours dans le refuge des perdants, envahi de broussailles, lorsqu'elles ne pouvaient plus faire autrement. Nul besoin de tragédie, l'unique sentiment d'être dans le brouillard, lorsqu'on ne voit plus la route, suffisait. Alors venait l'heure du shelter. Le refuge se présentait comme une maison avec d'énormes fenêtres disproportionnées, le plancher usé et la terrasse vermoulue, envahie de broussailles, de framboisiers, de mûriers, de houblon, de grands peupliers,

de bouleaux, de pruniers sauvages, de pommiers et de poiriers. Elles avaient grandi dans ces broussailles, elles y avaient perdu la bataille contre les herbes folles et les buissons, c'est de là qu'elles étaient parties. La maison se tenait comme un reproche du passé, disant que rien ne serait plus comme autrefois. Ils ne dormiraient plus à trois, plus jamais les hommes ne diraient « je vais dormir dehors » et personne ne s'allongerait sur les couches en bois sous les arbres, en chassant les chauves-souris malencontreusement tombées, les chats et les insectes aux pattes innombrables. Tous ces gens se sont dispersés depuis longtemps, sont morts, se sont perdus et seul le fatras inutile portant leurs noms rappelait encore leur bon souvenir. « Passe-moi le vase de Hontcharov », disait grand-mère. Personne ne connaissait ce Hontcharov, ni ne s'en souvenait, mais le vase portait toujours son nom.

À la place de la maison, il y avait eu autrefois une masure en toit de chaume, mais le temps impitoyable l'avait rongée, ne laissant qu'un vieux toit, l'étable enfoncée jusqu'aux épaules et une échelle adossée près de la lucarne de la volaille. Plus aucune volaille ne devait s'installer sur cette échelle, exceptés les loriots d'Europe jaunes de passage. Un jour, grand-mère fut emmenée ici par son mari, qui l'avait enlevée du quatrième étage du centre de la ville, l'éloignant des géraniums, bibliothèque et nappe brodée paternelles.

« C'est le paradis dont tu m'as parlé ? avait demandé Théodora encore jeune à l'époque, en regardant la vieille étable et les ruines de la masure qui était comme frappée de spasme.

– C'est bien elle » avait-t-elle entendu en guise de réponse, prenant conscience qu'elle aimait cette voix au point de ne plus avoir besoin des géraniums.

Des décennies s'étaient écoulées avant que les restes de la vieille maison ne disparaissent et qu'une nouvelle bâtisse s'élève, puis vieillisse avec Théodora. C'est ici qu'avaient grandi les enfants, c'est de là qu'ils étaient partis, qu'avaient grandi les petits-enfants, c'est ici qu'on avait joué avec l'arrière petite-fille. À présent que Théodora approchait doucement de ses cent ans, elle était assise sur la terrasse vermoulue, se faufilant dans le sentier envahi de mûriers, et attendait ses refugiées qui traçaient leur route à travers les ronces. Dans un premier temps se retrouvaient ici ceux qui étaient confrontés à des crises existentielles suite à la mort de leur perruche ou de leur tortue. Puis, ceux qui faisaient face à des soucis professionnels, aux drames amoureux ou aux problèmes avec les enfants. Au refuge, Lilitchka berçait ses fils, alors que dans la vraie vie, ils la rendaient folle. Dans le refuge des perdants, les enfants devenaient soudain calmes et rampaient tout simplement dans la forêt des mûriers, en éraflant leurs ventres mous et délicats. C'est ici que Mietchka décidait comment continuer à vivre. Ce ne sont pas les idées qui venaient au refuge, mais la certitude qu'elles finiraient par arriver à un moment ou un autre. Ici, on pouvait même se consoler de l'absence d'idée, en se frayant un chemin parmi les ronces infranchissables.

« On a peur d'imaginer ce que font les gens qui n'ont pas de maison entourée de framboisiers sauvages » disait Lilitchka.

Elle avait apporté les chaussures légèrement rosées, avec des bouts ouverts, pour que Mietchka puisse aussitôt les enfiler : les souliers avaient passé une quarantaine d'années au grenier. Grand-mère les avait achetés un jour à Vilnius, mais ce n'était pas sa pointure et elle ne les a jamais portés :

elle ignorait que leur heure était venue. Lilitchka les trouva alors qu'elle faisait le ménage au grenier dans un accès de colère. Qui pouvait savoir que grand-mère avait acheté des chaussures pour les quatre pieds de ses deux futures petites-filles ?

« Tu vas sortir de la voiture et mamie va tomber, disait Lilitchka en regardant la robe de sa sœur. Elle correspondait aux canons de beauté Elle portait des lunettes noires, un tee-shirt à même le corps et un jean troué.

– Et toi, elle te demandera pourquoi tu ne t'habilles pas comme ta sœur ? rétorqua Mietchka.

– Parce qu'elle ne sait pas que tu portes le reste du temps la robe sac de patates à en juger par la couleur et par la forme, objecta Lilitchka, faisant miroiter ses lunettes dans le rétroviseur.

– En revanche, elle est courte. Très courte. »

Puis elles s'arrêtèrent à la station-service. Le premier soleil chaud de juin brillait dans le ciel, des fraises de leur enfance mûrissaient sous les pommiers, et Mietchka sortit de son coffre une valise pour y pécher une robe à bretelles bleu ciel aux fleurs blanches.

« Oh ! s'exclama Lilitchka.

– Enfile-là ! sourit Mietchka. Lilitchka ouvrit la portière arrière, ôta son tee-shirt et la robe a bretelle descendit en ondulant de ses épaules en-dessous de ses genoux.

– Grand-mère va tomber à la renverse, c'est sûr » dit Lilitchka.

Pour la première fois, la situation exigeait une réhabilitation longue de tout l'été.

Elles envoyèrent des lettres aux hommes, boy-friends, aux ex- et à tous les hommes concernés. Puis elles établirent l'emploi du temps des enfants de Lilitchka.

« Tu te souviens, dit Mietchka en cherchant d'une main la radio et en ajustant sa robe d'une autre. Autrefois, l'été était interminable, n'est-ce pas ? »

Lilitchka se contenta d'acquiescer, en tenant fermement le volant d'une main et en essuyant de l'autre une pomme contre son genou, où s'étendait en légère ondée bleue la robe récemment offerte. Elle le faisait toujours ainsi : lorsqu'une main ajustait les bretelles, l'autre agrippait automatiquement le volant.

Elles arrivèrent le soir.

« Mon Dieu, ce n'était pas possible de s'habiller ainsi toute la vie ! Grand-mère frappa les mains devant sa poitrine. Elle les attendait déjà.

– Mamie, vingt ans de perdus ! rit Lilitchka, en défroissant sa robe après le voyage.

– Si tu t'étais habillée comme ça toute ta vie, peut-être tu te serais mariée pour la quatrième fois » rétorqua Mietchka en se faufilant en vitesse dans la maison, avant que sa sœur ne puisse la rattraper.

Lilitchka se mariait facilement, faisant toujours des pauses entre deux mariages, partait loin afin de remettre de l'ordre dans sa tête. Elle pensait faire des pauses longues de plusieurs années et même ne jamais plus s'encombrer d'une

quelconque relation, mais étant criminellement belle et tout aussi criminellement sans défense dans ses pérégrinations ascétiques, elle était toujours partante pour de nouvelles histoires d'amour. Tout le monde avait d'emblée envie de l'épouser, sans même hésiter. Ce qui était irrésistible.

Le soir, elles s'installèrent toutes les trois près du jardin. Lilitchka et Mietchka étalèrent sur les marches en béton une couverture ouatée de l'arrière grand-mère, rouge comme le drapeau communiste, elles s'assirent, serrées l'une contre l'autre. Elles apportèrent une chaise pour la grand-mère, la plaçant en face. Elle ne pouvait plus s'installer à leurs côtés.

« Et pourquoi êtes-vous venues ? » demanda grand-mère.

Sa question ne pouvait vexer personne, car les deux sœurs savaient que c'était une question pleine de sollicitude.

« On est en transit, mamie, répondit Lilitchka.

– Et vous allez transiter longtemps ?

– Jusqu'à la fin de l'été

– Soit. »

Elles étaient assises, jusqu'à ce que les moustiques cessent de faire attention au spray, jusqu'à ce qu'on ne discerne plus les contours du saule pleureur dans les crépuscules, jusqu'à ce que les hérissons bruissent sous leurs pieds et que les grenouilles ne se mettent à chanter.

On avait laissé la fenêtre ouverte qui donnait sur le jardin pour la nuit, on avait trouvé les chemises de nuit aux manches ajourées de dentelle, des volants en-dessous des genoux et des rangées de boutons sur la poitrine. Lilitchka coupa soigneusement tous les boutons avant de les entreposer dans

un vase sur le rebord de la fenêtre. La lune luisait à peine, les hérissons bruissaient et il était presque imperceptible que la maison était restée inhabitée près de six mois.

« Li, demanda Mietchka. Raconte.

– Je ne sais pas quoi faire, répondit Lilitchka allongée dans le noir. Tu veux bien me réchauffer les pieds ?

– Allez. »

Lilitchka colla contre sa sœur ses pieds froids comme des grenouilles et lui confia que rien n'allait, qu'elle ne voulait pas déménager en Australie, qu'elle se demandait si c'était l'unique endroit pour vivre, bien que le monde devînt de plus en plus accessible et que si l'Australie n'allait pas les séparer en tant que sœurs, elle allait à coup sûr séparer leurs enfants.

« Mes enfants, a-t-elle précisé. Et les tiens, ceux à venir.

– Mais je n'en ai pas besoin pour l'instant » répliqua Mietchka.

Les deux sœurs savaient que c'était un pur mensonge, et que déjà à l'âge de vingt ans, elle s'imaginait marchant dans la rue avec une petite fille de trois ans. Que cela faisait près d'une décennie qu'elle la promenait partout.

« Li, dit Mietchka, là-bas il y a des araignées et des scorpions,

– Et des kangourous.

– Et des kangourous.

– Ils ressemblent à des hommes en haut et en bas, on dirait des femmes aux grosses fesses pourvues de queues.

– Qu'est-ce que je vais y faire, Solomiya ? demanda Lilitchka, se hissant sur ses coudes. Tu as vu la carte de l'Australie ? Tu as vu ces terres immenses ?

– Oui, j'ai vu. Peut-être que tu deviendras une fermière. » Elles se rapprochèrent, trouvèrent un film sur l'Australie et regardèrent jusqu'à tard dans la nuit comment un homme bronzé traversait le désert au bord de sa Jeep en dormant sur son toit et en photographiant les étoiles avec son téléphone.

Le matin, après avoir préparé les œufs au plat avec des morceaux de lard que Lilitchka ne supportait pas (c'est pourquoi elle s'était confectionné un sandwich), grand-mère dit qu'il fallait obéir à son mari, et que s'il avait parlé de l'Australie, alors ce serait l'Australie. Puis elle regarda Lilitchka, toute menue, si inadaptée à la lointaine Australie et dit :

« Peut-être qu'il changera d'avis ?

– Tu veux dire qu'il faudrait juste attendre qu'il change d'avis ? s'en mêla Miecthka.

– Non, répondit grand-mère. Il lui faudrait peut-être un coup de pouce.

– Alors, montre-moi ce qu'il faut faire, demanda Lilitchka.

– Si tu n'as pas appris jusqu'à présent, alors jamais tu n'apprendras, répondit Solomiya.

– Et tu as appris toi, Miecthka ? lâcha grand-mère.

– C'est un don, riposta Mietchka en jetant un œil à sa sœur, comme si elle voulait lui dire, tsss, ne t'avise pas de tout lui dévoiler.

– C'est quoi ces messes basses ? dit grand-mère en comprenant qu'on lui cachait des choses.

– Bah, je n'ai rien dit.

– Comme si je n'avais pas compris.

– Ça va, ça va.

– Je ne suis pas aussi vieille pour que vous fassiez vos cachoteries. Pourquoi êtes-vous venues, toutes les deux, les filles ? Et pour tout l'été ?

– On va refaire la terrasse et installer une nouvelle porte.

– Ma chère Mietchka, une jeune mariée reste auprès de son mari au lieu de restaurer une terrasse.

– Et la terrasse ?

– Mais qui va vivre ici ? Qui en a besoin de cette terrasse ? Qu'elle soit couverte de ronces, ça n'intéresse personne tout ça, c'est aussi vieux que moi… »

Ce n'était pas utile de répondre. La maison portait en elle les stigmates d'une gloire passée. Comme les femmes particulièrement belles inspirent une pitié singulière dans leurs vieux jours, parce qu'on devine leur beauté d'antan, la maison avait cette empreinte d'une demeure autrefois bruyante, et à présent recouverte de framboisiers.

– Je suis venue ici, les filles, lorsque j'avais vingt ans, car je pensais que c'était le paradis. Et c'est comme ça que j'ai vécu toute ma vie au paradis, sans avoir le temps de lever la tête, toute la vie avec une bétonneuse dans la cour. Est-ce que je pouvais imaginer quand j'apprenais Rabelais par cœur que je le réciterai uniquement à quatre pattes, en peignant le plancher, pressée de terminer avant l'accouchement et la naissance de votre maman ? »

Les filles se taisaient. Ce discours éculé de la grand-mère, elles le connaissaient presque pas cœur, c'était peine perdue de lui objecter quoi que ce soit. Bien que Mietchka ait répondu comme à l'accoutumée :

« Mamie, tu as créé un paradis pour nous.

– Et pourquoi le paradis doit se faire à quatre pattes ? a demandé grand-mère avant de sourire. Et qui en a besoin maintenant ? »

Après le déjeuner, Mietchka et Lilitchka se mirent à laver toute la maison. Même le paradis doit être entretenu. Leur maman ne venait pas souvent dans ce paradis, puisqu'elle connaissait le discours de grand-mère bien mieux que ses filles, et qu'elle avait joué toute son enfance avec les graviers, les bouts de planche, les clous et le sable de chantier. La jeune Théodora courait entre les monticules de pierres en y cherchant les enfants qui se dispersaient aux quatre coins. « Ne pense même pas à rester ici, parce que tu passeras ta vie à quatre pattes » disait Maria à sa fille, trop heureuse de s'échapper de la maison à quinze ans et demi pour aller faire ses études et ne jamais y revenir. Cependant, ses petites filles, après le premier été passé au paradis, étaient attirées par ce lieu, au point d'être prêtes à faire leur cuisine et leur lessive, tout pour se retrouver au milieu des framboisiers.

« C'est le sang du grand-père qui parle, disait grand-mère. Il les attire ici.

– Mman, qu'elles restent ici, disait Maria au téléphone.

– Je veux qu'à leur âge, elles aillent prendre des cours de danse, au lieu de se cacher dans les buissons. »

Et elles restaient des mois entiers suspendues sur le vieux poirier qui projetait son ombre sur la grange ancestrale, à lire et à chercher les chemins des fourmis.

« Dis-moi, demanda Miethcka, tu fais toujours le ménage comme une folle quand tu es énervée ?

– Depuis que j'ai une femme de ménage, je cours. Une dizaine de kilomètres. Une fois je suis allée si loin que j'ai dû rentrer en bus. »

Le plancher en bois avait été peint il y a un demi-siècle. Par endroit, où les enfants piétinaient le plus souvent, où trainaient les vieux pieds, où les chiens faisaient courir leurs pattes et où les chats se roulaient en boule, il était usé jusqu'au bois.

« Il faut remplacer ces planches » dit Mietchka.

Il aurait fallu en effet les changer. Grand-mère préparait les beignets, que personne ne mangeait, mais impossible de l'arrêter. Les quinze dernières années, les beignets continuaient à être préparés, et après, une des filles courait les distribuer aux voisins. Grand-mère ne pouvait pas s'empêcher de cuisiner, comme un cerisier ne pouvait pas cesser de produire des cerises. Lilitchka courait chercher le lait, Mietchka se rendait au magasin. Pourtant, avant qu'elle ne sorte de la maison, grand-mère lui avait demandé d'enfiler la robe, puis l'avait observée de la tête aux pieds :

« Très jolie.

– Mais ? demande Miecthka en percevant une note de scepticisme.

– Si elle pouvait être un peu plus longue.

– Mais elle m'arrive déjà au genou, dit Mietchka.

– … Si elle pouvait être en-dessous du genou » cria Lilitchka de derrière la porte, avec un bocal de lait qu'elle tenait à sa taille.

Le chat avait migré avec la grand-mère pour l'été. Elles l'avaient trouvé lorsqu'elles étaient au lycée, au cours d'une promenade avec le grand-père. En principe les chats ne vivent pas aussi longtemps. Celui-ci, si. Couché au soleil, son pelage roux luisait de reflets sombres.

Après les beignets et le nettoyage, toutes les trois étaient assises dehors pour pleurer les membres de famille décédés. Grand-mère se mit à égrener ses souvenirs. Dans un premier temps, ils avaient tous été des saints, sans le moindre défaut. Cet été, grand-mère allait sur ses quatre-vingt-seize ans, voilà pourquoi elle se souvenait de nombreux proches. Le premier round de lamentations sur les saints terminé, elle se mettait alors à évoquer leurs péchés, en précisant que si elle n'avait pas eu le caractère d'un ange, on aurait connu des scandales à n'en plus finir avec tout le monde. Lorsque la liste des proches touchait à sa fin, elle se mettait à évoquer les chanteurs et les chanteuses. Puis les acteurs. Et ensuite Lilitchka énumérait nommément tous les chiens et chats qui n'avaient jamais coulé les jours heureux dans cette maison.

« Je n'ai encore jamais pleuré les chats » disait grand-mère, pour fondre en larmes après s'être souvenue de la chatte qui s'était noyée.

À l'heure du déjeuner, les sœurs avaient laissé la grand-mère avec le chat, et partirent chercher un artisan pour la porte. Il était plaisant de plonger dans une occupation calme et routinière, sans penser aux comptes rendus, à la distribution des ressources, ou aux susceptibilités des collègues. Le marché était noir de monde, on y vendait des fleurs, les premières fraises poussées sous serre, du hareng et de la guimauve.

Elles achetèrent tout. Elles cherchaient de la guimauve sans l'enrobage de chocolat, trouvèrent des pâtes de fruit, des tomates de serre et des jeunes concombres. Alors qu'elles faisaient la queue pour le hareng, se tenant par la main pour ne pas se perdre, alors que les femmes au décolleté se penchaient au-dessus des harengs pour s'assurer qu'ils étaient bien gras, Lilitchka reçut un message.

« Oh, regarde ! » dit-elle en montrant l'écran à sa sœur.

L'écran affichait la photo de leur cousine qui annonçait son arrivée le mercredi et demandait si elles pouvaient venir la chercher à l'aéroport. Elles se regardèrent, attendirent leur hareng et se dirigèrent sans un mot vers leur voiture, gardant dans les mains les friandises pour la grand-mère : l'une une boîte de guimauve, l'autre, des éclairs. C'est alors que Lilitchka lâcha :

« Marta aussi a été appelée. »

Le séjour dans cette maison avait un effet cumulatif, alors que le rayon de son attraction, comme il se trouve, atteignait presque cinq mille kilomètres.

Marta

Cela faisait sept ans que Marta n'était pas venue et on ne pensait plus jamais la revoir. Elle était absorbée par sa carrière, se conformant à ce qui était attendue d'elle. Elle portait des chemises blanches, de hauts talons, et après le travail, elle se disputait avec ses parents. Puis, un tonnerre dans un ciel clair, elle déménagea en Inde, malgré son aversion pour les cultures étrangères : elle parlait désormais à sa mère une fois par semaine. Lorsque Lilithcka et Mietchka commencèrent à enregistrer des succès, des vidéos, des textes et même des enfants, Marta ne manifestait aucun intérêt.

« Je ne peux croire à ces liens du sang, ces racines communes et tout ce charabia rétrograde, disait Lilitchka. Mais comment peut-on ne pas croire en lui, si Marta qui est une sotte, qui a toujours était une sotte, reste toujours de la famille.

– Toi aussi t'es une petite sotte, à y regarder de plus près, répondit Mietchka. Mais de la famille. »

Lilitchka savait que Mietchka allait plaisanter sur le sujet et sourit même de façon anticipée.

Marta arrivait depuis Delhi à Kyiv où elles devaient se retrouver.

« Mamie, Marta arrive jeudi, dit Lilitchka en sortant de la voiture une boîte de guimauves.

– Marta ? »

Grand-mère n'était pas certaine d'en vouloir à la petite-fille qui était absente depuis si longtemps. Probablement pas. Marta était une grande perche, aux longues jambes, aux

cheveux noirs coupés au carré. Personne ne savait à qui elle devait ses yeux noirs, des sourcils noirs épais et pourquoi elle était toujours aussi pâle. Grand-mère maintenait de loin des relations avec les parents de Marta. Officiellement, ils se voyaient une fois par an, mais il arrivait parfois, qu'au cours d'une conversation, ils se mettent à évoquer les connaissances communes et les jours heureux de la maison. Grand-mère était fière de ne jamais avoir empêché son fils d'épouser qui il voulait, alors qu'elle aurait pu. En fait, les parents de grand-mère en son temps s'étaient opposés à son déménagement dans le paradis de grand-père, bien que par la suite, sa mère ait passé ses dernières heures en ce lieu, au milieu des gravats et du sable, en écoutant le gazouillis des oiseaux le matin.

Marta, à sa sortie de l'avion en provenance de Delhi correspondait parfaitement au dernier souvenir des sœurs. Inchangée, fidèle à elle-même. Marta comme Marta. Un peu enceinte.

« Bon, dit-elle d'emblée, toi, tu prends ma valise, en donnant la poignée à Mietchka. Toi, prends le sac, dit-elle à Lilitchka. Et moi, je vais vomir. »

Les sœurs se tenaient côte à côte, l'une avec la valise, l'autre avec le sac de Marta, et se regardaient. La valise était rose et grande, le sac griffé Chanel.

« Elle n'a pas changé, dit Lilitchka.

– Elle continue de nous traiter comme des ados et comme si elle était une grande dame, répondit Mietchka. Alors que nous sommes nous aussi des dames. »

Marta sortit des toilettes et son visage affichait du dégoût. Tout le monde s'installa dans le véhicule et la voiture prit la direction de la maison, s'arrêtant tous les x kilomètres à cause des nausées de Marta. Elle vomissait dans les tournesols le

long de la route, dans les pousses de pomme de terre et dans le bosquet de bouleaux.

« Grand-mère va pleurer ? s'enquit Marta.

– Elle a déjà pleuré, répondit Lilitchka depuis le siège arrière.

– Parfait. »

La nuit tombait et Marta souhaita occuper le siège arrière, où elle s'était endormie, alors que Lilitchka et Mietchka continuaient à bavarder.

« Lil, et si tu n'allais pas en Australie ? dit Mietchka.

– Pour cela, il faut savoir manœuvrer. Mamie a raison. Je ne peux dire « non » comme ça, de façon soudaine. Cela voudrait dire que je prends la responsabilité pour la vie d'une autre personne et de nos enfants.

– Alors fais en sorte qu'il prenne lui-même la décision, dit Mietchka.

– Ça s'appelle une manipulation, Mia ! hurla Lilithcka, puis elle considéra sa sœur. Et toi, comment ça va ?

– Je fais un break jusqu'en septembre.

– Avec Danylo ?

– Je ne sais pas, c'est de la folie, mais je ne peux rien y faire.

– Si tu n'es toujours pas là, c'est que tu peux.

– Probablement. »

Danylo était l'homme idéal. Beau, mesurant deux mètres, ayant réussi sa carrière professionnelle. Et il aimait passionnément Mietchka, ou du moins c'est ce qu'il prétendait.

« Si tu as besoin d'être libre, mon petit oiseau, lui disait-il assis sur le balcon tandis qu'elle faisait ses valises pour l'été, alors prends-en tant que tu veux.

– Je prends, je prends, excuse-moi, répondait-elle en attrapant son short. Je te dirai tout après l'été. »

Ils avaient décidé de se marier après l'été, mais Mietchka le suppliait de ne le dire à personne. Et ils savaient tous les deux pourquoi. En raison de son éducation, elle ne pouvait pas gâcher l'instant de la bague de fiançailles, elle avait donné son accord et demandé de geler les choses temporairement.

« C'est dur de geler les choses en été, répondit Danylo. Pour des raisons climatiques. »

Il avait placé ses jambes blanches, douces et idéalement propres sur le rebord du balcon.

Marta se réveilla et vomit sous les peupliers.

Elles arrivèrent de nuit, et grand-mère sortit en chemise sous la véranda froide.

« Mamie, dit Marta, tu vas prendre froid. »

Elles s'embrassèrent. La lumière n'avait pas été allumée.

« Tu n'as pas changé, mentit Marta.

– Toi non plus, ma petite Marta » mentit grand-mère à son tour.

Au couloir, Marta chuchota :

« Mon Dieu qu'elle est devenue petite ! Je ne m'y attendais pas… »

Lorsque Lilitchka entra dans sa chambre pour s'assurer qu'elle ne pleurait pas, elle murmura :

« Lilia, elle n'est pas enceinte ?

– Si, mamie. Alors demain, vas-y mollo… »

On fit coucher Marta dans la pièce du fond dont la fenêtre donnait sur les buissons de jasmin et elle dormit jusqu'à onze heures. Lorsque tout le monde commença à s'inquiéter en se demandant si elle allait bien, la porte de la chambre s'ouvrit.

« Exactement comme quand tu étais petite, dit grand-mère.

– Et toi, tu es devenue petite, répliqua Marta. Vous avez des poivrons ?

– Pas encore mûrs, répondit grand-mère.

– C'est-à-dire ? demanda Marta, se tenant en short rouge et chemise blanche qui était remontée sur son ventre de femme enceinte.

– Il n'y en a pas dans le potager, fit Lilitchka.

– On va au marché, a jeté Marta.

– Mais ce serait de la serre ! s'écria grand-mère. Ce n'est pas bien !

– Mamie. »

Marta l'interrompit brutalement et prit la clef de voiture accrochée près de la porte.

Le crochet portait d'abord la clef de la première Volga, modèle vingt-et-un, puis modèle, trente-et-un, puis celle de la Lada, puis Opel, puis du van Volkswagen familial, puis de la petite Smart rose, et enfin, de la Ford argentée. Autrefois, à l'époque faste du refuge, il y avait huit clefs accrochées simultanément. Maintenant, il n'y avait que les clefs de la Honda rouge.

Lorsque Marta et Mietchka quittèrent le village, Marta dit :

« Il y a deux gars là-bas.

– Où ? demanda Mietchka.

– Ici. »

Marta pointa les deux index sur son ventre en lâchant le volant.

Mietchka attrapa machinalement le volant et se fendit d'un « Oh, là, là ». Pendant ce temps, Lilitchka était assise aux côtés de la grand-mère sur un banc sous le pommier.

« Ton grand-père disait que ce pommier allait tomber. Et il est toujours bien portant et en fleur. Alors, qu'est-ce qu'elle vous a raconté, Marta ?

– Rien du tout, répondit Lilitchka.

– Comment ça rien ? Et qui est le père ? Est-ce que les enfants seront noirs ?

– Mamie, on ne peut pas dire ça !

– Comment ça ?

– D'abord, les gens ne sont pas noirs en Inde.

– J'espère qu'elle s'est trouvée là-bas quelqu'un de chez nous et qu'elle est venue le temps qu'il fasse les travaux. »

Lilitchka regarda la grand-mère d'un air sceptique. Cette dernière considéra sa petite-fille et soupira :

« Je sais, je sais. Pas la peine de l'espérer avec notre chère Marta. »

Le soleil jouait sur les cheveux blanc doré de grand-mère, vêtue d'un chemisier bleu et d'une jupe bleu foncé confectionnée dans un tissu grossier.

« Mamie, tu n'as pas trop chaud ? demanda la petite-fille.

– Lorsque tu auras quatre-vingt seize ans, tu essayeras d'avoir chaud. Apporte-moi les chaussettes. »

Lilitchka bondit du banc et sautilla vers la maison en faisant de grands bonds et remontant ses mains. Lorsqu'elle revint toujours en sautillant, grand-mère remarqua :

« Lilitchka, tu pèses quarante kilos, mais tu sautes comme un éléphant.

– Tu as déjà vu les éléphants sauter ?

– J'ai vu comment sautent les chevaux. Et tu fais plus de bruit. »

Pendant ce temps, Marta et Mietchka déambulaient sur le marché à la recherche des poivrons. Marta avait envie de poivrons jaunes pour la salade. Hélas, il n'y avait que du poivron rouge, ce qui ne lui convenait absolument pas.

« Je ne comprends pas, c'est si difficile de planter du poivron jaune ? maugréait-elle. Mia, pourquoi es-tu venue sans ton fiancé ? C'est pas que je brûle d'envie de le rencontrer, mais c'est étrange, tu sais, quand les gens sont très amoureux, ils ne peuvent pas se passer l'un de l'autre, ils sont toujours ensemble…

Mietchka regarda Marta et, en prévenant la question qui allait suivre :

« Et si on essayait le supermarché de la ville ? »

Lorsqu'elles virent sur un étale le poivron jaune joliment présenté, Mietchka piailla de joie et prit la main de Marta pour qu'elle la suive.

Marta s'arrêta et lâcha sa main en indiquant la vendeuse :

« Elle ne m'inspire aucune confiance. Bien plus, elle suscite de l'antipathie. Dieu qu'elle est dégoûtante. »

Marta s'installa dans la voiture, alors que Mia avait tout de même acheté du poivron jaune. Marta les regarda sans un mot, puis en prit un, l'essuya à l'aide d'une serviette humide parfumée à l'aloé, croqua dedans et leur demanda de s'arrêter. Puis elle vomit sur le bas-côté, s'installa sur son siège et elles rentrèrent à la maison, où grand-mère et Mietchka les attendaient déjà devant la grille. Les cheveux noirs de sorcière recouvraient le front de Marta.

« Est-ce qu'on avait des gitans dans notre famille ? demanda-t-elle en ouvrant le miroir près du siège passager. Pourquoi suis-je si noire ?

– J'ai toujours envié ta carnation, répondit Lilitchka.

– Oui-oui, ma carnation, répliqua Marta. Celle d'un cheval. »

La maison trônait au milieu de la grande cour, on ne voyait ni gens, ni routes, ni potagers par les fenêtres. Seuls bruissaient les saules pleureurs, claquaient les trembles, seuls les buissons de framboisiers sauvages progressaient sur les marches de la maison.

En préparant le thé, Lilithcka confia à grand-mère :

« Elle a deux gars là-dedans.

– Où ? ne comprit pas grand-mère.

– Marta est enceinte de jumeaux. »

Marta mangea les poivrons toute la soirée. Assise au soleil en short, son ventre ressemblait à un petit melon et elle engloutissait les poivrons, le sachet installé sur son ventre. Lorsque le soleil commença à décliner, Lilitchka dit :

« Les filles, et si on faisait du yoga ?

– J'en ai eu assez de cette merde en Inde » répliqua Marta.

Pas noir

Le lendemain, on vint remplacer la porte. On retira l'ancienne, aux huit couches de peinture. Quarante fois la croix y fut dessinée lors de l'Epiphanie[1]. À présent, la porte gisait tristement sur l'herbe.

« Les filles, allez donc voir votre père, dit grand-mère.

– Mamie… répondit Mietchka.

– Écoute, Solomiya, ce n'est plus un homme jeune, et vous qu'est-ce que ça vous coûte ? De toutes les manières, vous ne faites rien. Et Marta, elle restera avec moi. »

Mietchka prit la clef sans rien dire.

« C'est clair, non ? dit-elle en manoeuvrant la voiture pour franchir la grille.

– C'est évident, répondit Lilitchka. Elle n'y arrivera pas.

– Marta ne lui dira rien.

– Peut-être que si. Il faut connaître Marta, tout dépend du moment. Si elle est d'humeur, elle déballera tout. »

Leur père était à la maison et réparait une table. Sans chemise, en pantalon de survêtement. Sur sa poitrine, comme autrefois, il y avait cinq poils en bataille.

1 À l'Epiphanie, les forces maléfiques étaient chassées de la maison. Dessiner un signe de croix en haut de la porte protégeait la maison, les empêchant de revenir.(N.d.T.)

Autour de la table fleurissaient les tulipes et mûrissaient les premières fraises.

« Les filles, dit leur père, vous êtes arrivées ? » Les filles acquiescèrent.

« Je vais vous sortir quelque chose à manger. »

Et il partit tranquillement, le dos bien droit, en direction de la maison. Les filles s'installèrent sur le banc près de la table et accrochèrent leur auriculaire.

« Alors ? demanda Mietchka.

– Rien, répondit Lilitchka. Et si on disait qu'on était pressées, car grand-mère est seule ?

– Je t'en prie, personne ne nous retient ici.

– Tout de même.

– Allez ! »

Père revenait déjà avec une bouteille de Baileys et une bonbonnière. Il enfila sa chemise.

« Voilà, les filles, des trucs de femmes, dit-il. Vous aimez bien les caramels, n'est-ce pas ? »

Les filles se regardèrent. Cela fait longtemps qu'elles ne buvaient que du blanc sec. Quels caramels ?

« Papa, je suis au volant, Lilitchka a été la première à trouver la parade, en adressant un regard triomphal à sa sœur. Celle-ci a pris le petit verre, puis y a plongé le bout de sa langue. C'était sucré.

– Alors, à nos retrouvailles ! dit le père. Quel bon vent vous amène ?

– Nous sommes venues pour l'été, répondit Mietchka en mâchant son bonbon.

– Et pourquoi vous êtes seules ? Où sont vos copains ?

– Quels copains ?

– Mais vos copains.

– Je t'en prie, Mietchka balaya d'un geste sa question. Cela aurait fait du bruit…

– Il est noir le tien, non ?

– Qui est noir ? Mietchka se souvint de la conversation avec la grand-mère au sujet de Marta, alors que Lilitchka pensait à un de ses soupirants, un Africain de Marseille.

– Mais ton garçon, répondit le père.

– Mais je n'en ai pas encore, répondit-elle. C'est Lilitchka qui a un petit brun, avec d'énormes cils ! » Mietchka fit un geste de ses doigts.

« Ah, sourit le père. Oui, alors tu en as deux ? s'adressa-t-il à Lilitchka.

– Deux, répondit-elle brièvement, partageant une information vieille de six ans.

– Ouais. Le père se mit à dodeliner de la tête. Et ça leur fait quel âge déjà ? Deux ans ?

– Exactement, rit Mietchka en déballant son Kara-kum. Cela fait cinq ans déjà.

– Ils poussent vite. De vrais cosaques ! conclut le père. Et vous, qu'est-ce que vous faites alors ? Tu continues à écrire, Lilia ?

– C'est Solomiya qui écrit. Moi, je tourne.

– C'est bien les filles, dit le père en se levant. Venez que je vous montre les fraises, vous pourrez en ramasser pour les garçons.

– Mais les garçons… » entama Mietchka, puis croisant le regard de sa sœur, elle se tut.

Les filles se levèrent et emboîtèrent le pas à leur père.

« Tu marches tout droit, cria Lilitchka derrière elle ; elle était vêtue d'un short et d'un tee-shirt blanc avec une fleur dans le dos. Mietchka portait une robe à bretelles que Lilitchka lui avait offerte récemment.

– Je ne peux pas faire autrement, éclata de rire le père. J'ai très mal au dos. Penchez-vous ici. Je vais apporter l'assiette » dit-il en se dirigeant vers la maison.

Lilitchka et Mietchka s'accroupièrent devant les fraisiers et se mirent à en chercher les bien mûres.

« On dirait que l'âge n'a pas prise sur lui, n'est-ce pas ? dit Mietchka.

– Et moi, il m'a semblé tout petit. Comme grand-mère à Marta. »

Le père avait atteint le zen que les yogi indiens, parmi lesquels avait vécu Marta, mettaient des décennies de travail acharné à atteindre. Il ne se préoccupait ni de ses succès, ni de ses échecs.

Pendant ce temps, grand-mère et Marta supervisaient l'installation de la porte. Grand-mère s'inquiétait que Marta fût trop dure avec les ouvriers. Marta n'en avait cure, et dirigeait les opérations comme un contremaître.

« Marta chérie, disait grand-mère, viens t'asseoir avec moi sous le pommier.

– Mamie, il n'est pas noir ! Pas noir ! lui cria Marta, recouvrant la perceuse qui démontait l'ancienne porte.

– Quoi ? cria grand-mère.

– Je ne suis pas enceinte d'un noir ! » cria Marta pile au moment où la perceuse s'était arrêtée.

Les ouvriers se retournèrent. Marta leur adressa un regard sévère.

« T'aurais dû naître à l'époque des plantations et de l'esclavage lâcha grand-mère. Même si tu as fait de nous tous tes esclaves. »

Marta alla s'asseoir sous le pommier. Grand-mère la suivit, aussi vite qu'elle pouvait.

« Mamie, mais il n'y a plus de mecs normaux, tout simplement, l'assura Marta. Tu en as vu des normaux, toi ? Et ne me parle pas de grand-père, s'il te plait, je sais déjà comment il était. Laissons cela en dehors.

– Ma petite Marta, mais comment vas-tu élever cet enfant toute seule ? C'est pas simple. Même si je suis très heureuse que tu te sois enfin décidée.

– Je t'en prie. C'est arrivé… C'est comme ça, dit-elle en fixant son regard quelque part dans les cerisiers.

– Et qui tu as là-dedans ? demanda grand-mère sur le ton de la confidence.

– Comme si les filles ne te l'ont pas déjà dit ?

– Si, mais j'ai envie de l'entendre de ta part.

– Deux gars.

– Je te félicite ma colombe.

– Il y aura des cerises cette année. »

Lilitchka et Mietchka revinrent avant le déjeuner, lorsque la nouvelle porte avait déjà été installée.

« Qu'elle est belle ! dit Lilitchka.

– Mais posée n'importe comment, objecta Marta.

– Comment va votre père ? demanda grand-mère. Il a tout mélangé ?

– Rien de nouveau » répondit Lilitchka en tripotant les clefs.

La nouvelle porte était en bois, peinte en blanc. Lilitchka poussa vers la porte une grande jarre où poussait un arbre dont seule Maria connaissait le nom. Alors que grand-mère leur avait parlé toute leur enfance qu'elle avait des ficus lorsqu'elle était jeune et qu'il fallait s'en occuper, Maria éplucha le catalogue de toutes les plantes domestiques et acheta à la grand-mère cinq ficus aux noms différents et aux feuilles différentes.

« Au moins tu auras assez de ficus, avait dit Maria à l'époque.

– Mais qu'est-ce que j'en ferais ? avait répondu grand-mère. Déjà qu'il y a de l'herbe partout, est-ce qu'on a besoin d'autres broussailles ? »

Marta, grand-mère, Lilitchka et Mietchka étaient assises dehors autour de la table. Le cerisier qui avait fini sa floraison laissait apparaître des petites boules vertes plein ses branches.

Sous les pieds, s'étalait le tapis aux herbes folles et à la camomille sauvage. Le soleil sur le point de se coucher, jetait

des coups d'œil sous leur parasol bleu et blanc planté sur un long pied de héron. Sur la table, il y avait les beignets de la veille, la salade d'aujourd'hui de radis, de crème fraîche et des œufs.

« Je t'ai commandé du poisson, dit grand-mère à Marta.

– Pourquoi à moi ?

– Il faut que tu manges du poisson. Les femmes enceintes doivent en manger. »

Marta haussa un sourcil.

« Les filles, dit grand-mère en s'adressant à elles trois, puisque nous sommes ici en compagnie exclusivement féminine…

– Pas tout à fait » la coupa Mietchla.

Tout le monde la regarda, alors que Solomiya poursuivit :

« Marta porte deux hommes avec elle. »

Marta haussa de nouveau son épais sourcil, en regardant au loin.

« C'est ce qu'on va voir, dit grand-mère. Peut-être que, si Dieu le veut, les médecins se sont trompés et il y a deux filles là-dedans. Je vous dis donc comme la plus âgée …

– Mamie, l'interrompit Lilitchka dans son élan. Tu as tenu on ne sait comment jusqu'à tes quatre-vingt seize ans, sans nous donner un seul conseil, tu ne vas pas t'y mettre maintenant !

– Elle ne me laissera jamais parler. Grand-mère fit un signe de tête vers Lilitchka. Donc, les filles, c'est peut-être la dernière fois que nous sommes réunies toutes les quatre…

– Mamiiiiie, cette fois, c'était Marta. Tu le répètes depuis tes soixante-dix ans, depuis on s'est réunies comme ça je ne sais plus combien de fois…

– Laissez grand-mère parler, elle a le droit maintenant, intervint Marta, en mettant son grain de sel alors qu'elle tenait l'assiette. Elle avait des restes de crème fraîche aux commissures des lèvres.

– Ma petite Marta, tu veux dire que je suis trop vieille ? demanda grand-mère feignant l'indignation. Faites ce que vous voulez. N'écoutez personne. Même moi, ne m'écoutez pas. Faites ce qui est dans votre intérêt, car personne ne vous remerciera d'avoir fait du bien à quelqu'un, pour qu'il soit bien au chaud, à l'abri du vent. Personne ne s'en souviendra. Et enfin, mes chéries, faites des enfants… »

Grand-mère regarda Mietchka et celle-ci répliqua immédiatement :

« On va donner naissance aux gars de Marta, et puis on va s'occuper de moi !

– Mamie, dit Marta. Tu as si bien commencé, qu'on aurait pu te mettre directement à une conférence TED.

– À la télé ?

– C'est comme la télé, mais plus balaise. Quant aux enfants…

– Quoi les enfants, ma chérie ? Faites des enfants et sachez qu'il est difficile d'élever des enfants sans un homme. Marta…

– Tu en as fait un détour ! rit Lilitchka. Je savais que tu allais parler de Marta et du père de ses futurs garçons.

– Mamie, dit Marta en finissant sa salade. Sois certaine que je ne pas enceinte d'un Noir.

– C'est qui Marta ? Est-ce qu'il est correct ?

– Tu veux savoir s'il va m'épouser ?

– Ah, non, même moi j'ai compris que tu n'allais pas te marier. Pas grave. N'est-ce pas, Lilitchka ? »

Lilitchka éclata de rire, renversa sa tête, leva ses bras, puis dit :

« Qui a besoin de se marier ?!

– Il ne m'épousera pas, dit Marta, en claquant sa langue et en promenant son regard sur la table à la recherche de quelque chose à manger.

– Il faut déjà essayer de t'épouser, dit Mietchka. Même si je le voulais, pas sûr que ça marche.

– C'est pas moi qui ferais ça, s'esclaffa Lilitchka. Il m'a dit je veux t'épouser et j'y ai couru, avant de reprendre mes esprits, sept ans plus tard. »

Mietchka, à son tour, plongea dans ses souvenirs. Elle se rappela Danylo, ses doigts pâles et ses ongles allongés, ses jambes blanches et ses caleçons rangés dans le tiroir. Elle s'imagina le prendre par la main et de répondre : « Oui, je le veux. » Et que quelqu'un pleure à côté, et qu'elle aussi, elle pleure, mais des larmes de joie. Elle avait souvent rêvé de son mariage et que quelque chose l'en empêchait : tantôt elle n'arrivait pas à trouver ses chaussures, tantôt c'est sa robe qui était déchirée, ou ses règles qui commençaient, ou quelqu'un mourrait et elle se retrouvait au volant d'un corbillard. Puis elle se souvint d'Oustym dont elle avait fait connaissance par hasard à une soirée chez des amis communs, et comment elle avait passé la soirée à le regarder, jusqu'à ce qu'une amie lui dise de reprendre ses esprits. Oustym avait d'autres mains, une autre odeur et il n'avait pas de tiroir avec des sous-vêtements

bien pliés. « Ils sont différents, d'autres femmes se comportent différemment, ce sont les autres, pas moi » se disait-elle.

Ce soir-là, une cigogne se posa dans la cour. Elle resta longtemps, jusqu'à tard le soir. Tout le monde regardait, émerveillé, comment sa silhouette noire se dessinait sur fond de ciel, et tout le monde aurait voulu qu'elle reste passer la nuit. Elles se levèrent doucement et s'éloignèrent lentement pour ne pas l'effrayer. Du reste, grand-mère ne pouvait pas marcher vite. Même Lilitchka ne sautait pas comme un éléphant, mais marchait sur la pointe des pieds se balançant sur ses jambes fines et élastiques. Mietchka trouva quelque part une robe à rayures en coton et avait l'air d'une ménagère des années soixante. Elle emmenait grand-mère la soutenant par le bras, alors que Marta portait les assiettes et la nappe, pour empêcher les chats d'en profiter la nuit. La cigogne ne bougea pas tant que la colonne composée de quatre femmes cheminait vers la maison par le sentier de l'herbe à cent nœuds et de la camomille, chassant mollement les moustiques, avec art, comme si elles donnaient un spectacle pour les enfants. Elle était toujours là tard le soir. On la voyait à peine, alors que le ciel s'assombrissait de plus en plus. Toutes enfilèrent des chemises de nuit : Lilitchka celle avec les boutons coupés, Mietchka celle avec les boutons bien cousus et la dentelle sur les genoux, Marta celle de soie rouge de Victoria's Secret, alors que grand-mère mit la chemise bleue avec un petit mouton bien doux près du cœur. Tout était calme dehors : aucune branche ne bougeait, pas le moindre brun d'herbe. On entendait la respiration du vieux chat dans la cuisine.

« Il est tard pour faire un nid pour la cigogne, fit remarquer grand-mère en regardant la nuit grise à travers la fenêtre.

– Il est tard pour moi aussi, répondit Marta.

– Tu es encore toute petite. » Grand-mère voulait embrasser Marta, comme si elle était encore une enfant, lorsqu'elle se blotissait contre le ventre de grand-mère avec sa tête solide aux cheveux noirs de jais et criait sourdement dans sa poitrine.

Pourtant, au lieu de serrer Marta contre elle, grand-mère se colla elle-même à Marta, comme si c'était elle, la petite fille. Marta se sentit revenir trente-cinq ans en arrière, lorsqu'elle avait cinq ans et non quarante. En tenant grand-mère par les épaules, comme cette dernière la tenait autrefois, elle eut l'impression de devenir elle-même petite et, malgré le fait que c'est grand-mère qui cachait sa tête contre sa poitrine, Marta eut l'impression que c'était bien le contraire, que c'était elle la petite fille aux cheveux doux alors que grand-mère était grande et forte.

Trois jours passèrent depuis le moment où la Honda rouge conduisit Lilitchka et Mietchka dans la cour, chaussées des souliers de quarante ans d'âge. Et seulement deux jours depuis que la même Honda avait amené Marta et ses futurs enfants.

Elles avaient remplacé la porte, lavé la maison et s'étaient promenées toutes les trois dans les broussailles de framboisiers, à ramasser les baies. Grand-mère se tenait sur le perron qui débouchait de la chambre où dormaient Liltchka et Mietchka, en essayant de réchauffer l'un contre l'autre ses pieds froids.

« Les framboisiers ont bien grimpé, dit grand-mère. C'est votre grand-père qui les a rapportés de Tachkent.

– Depuis quand Tachkent était célèbre pour ses framboises ? demanda Mietchka.

– Les framboises étaient grosses comme un gros doigt. Comme ça ! Et elle montra son pouce. Et puis, elles sont devenues plus petites, comme des dès. »

On voyait à peine Lilitchla et Mietchka dans les framboisiers, alors que Marta avait toujours été grande. La plus grande de ses camarades. Son profil fier était visible toujours et partout. Tout comme aujourd'hui, au milieu des framboisiers.

« Ma petite Marta, où tu vas accoucher ? demanda grand-mère appuyée contre le parapet.

– N'importe où, mais pas ici, répondit Marta.

– C'est tout de même incroyable, rétorqua grand-mère. Passer toute sa vie ici, construire le meilleur avenir possible,

pour que ta petite-fille ait peur de donner naissance à ses enfants ici. »

Et pendant que les framboises étaient mangées par les oiseaux et les trois sœurs, Lilitchka un beau matin, avant le café, le thé et les œufs au plat, dit :

« Et si on semait les citrouilles ?

– Il est trop tard pour les citrouilles, répliqua grand-mère.

– Tout est trop tard pour toi, renchérit Marta. Trop tard pour un nid de cigogne, trop tard pour la citrouille. Alors, il est trop tard pour accoucher selon moi. »

Lilitchka regarda grand-mère en posant son index sur ses lèvres, suggérant qu'il ne fallait pas indisposer Marta. Puis elle dit :

« Les citrouilles, c'est pour la photo. Ensuite, on les vendra pour Halloween.

– Pour la photo ? demanda grand-mère. Parce que tu ne peux pas aller photographier les citrouilles ailleurs ? »

Marta était en train de sucer ses doigts pleins de miel : le matin, elle se rendait dans la remise et grattait avec une cuillère en bois le miel de l'année d'avant.

« Lilitchka a raison, dit-elle en donnant de la voix. Nous ne pouvons pas rester trois mois sans rien faire.

– Si vous ne voulez pas rester les bras croisés, apprenez les langues aux enfants d'ici, répondit grand-mère. Pourquoi as-tu appris le français, Mietchka ? Pour commander une fois par an « le croissant » ?

– Qu'est-ce qu'on fait avec la citrouille alors ? demanda Mietchka, évitant même de penser aux enfants.

– Regardez, répondit Lilitchka. On prend les citrouilles, on les plante maintenant, elles mûrissent à l'automne et on les vend à Halloween. Il y a des acheteurs. Près de Marseille. À condition de créer un portfolio pour chaque citrouille.

– Tu vas transporter les citrouilles à travers toute l'Europe ? demanda grand-mère.

– Mamie, ce n'est plus pareil aujourd'hui. Aujourd'hui on les transporte depuis la Chine. Alors qu'ici ce seraient plutôt des citrouilles bio. Nous allons les photographier, suivre leur croissance, depuis la graine, la petite pousse, la tige, la fleur jusqu'à devenir une citrouille mûre.

– Ces citrouilles pourraient être vendues à cinquante dollars pièce. C'est ce qu'on va faire. Magnifique idée. »

Lilitchka se tenait avec le bloc-notes, les cheveux mal coiffés, avec des petites mèches châtains qui retombaient sur son front clair.

« Mietchka, tonna grand-mère. Et tu penses qu'on pourrait les vendre à des sommes pareilles ?

– Mais même si on ne les vend pas, la terre est vide et se couvre d'on ne sait quoi. Alors que là, il y aura des citrouilles. Très belles.

– Bon, quelqu'un finira par les prendre, admit grand-mère.

– Arrière grand-mère disait qu'il ne fallait pas laisser la terre sans rien » rétorqua Lilitchka, ayant ressenti l'appel de la terre. Elles prirent ensemble le petit sachet qui contenait les graines. Il ne devait y avoir que des citrouilles classiques, rondes, aux flancs dodus.

« Je n'ai jamais reconnu les autres » dit grand-mère.

On sortit pour elle une petite chaise pliante. Le cassis mûrissait et Marta commençait déjà à picorer les baies. Pourtant grand-mère continuait à glisser délicatement qu'il était trop tard pour planter les citrouilles, employant la même méthode que lorsqu'elle avait essayé d'en savoir davantage sur le père des jumeaux. Elle disait que les citrouilles n'auraient pas le temps de pousser. Que si elles poussaient, elles sécheraient. Que si elles ne séchaient pas, elles n'auraient pas le temps de mûrir avant Halloween.

« Marta, veux-tu que je t'inscrive à un stage pour les femmes enceintes ? demanda Lilitchka. Je t'y accompagnerai, comme un mari aimant et je te ferai boire du café sans caféine.

– Pour quoi faire un stage ? répliqua Marta. Si tu veux emmener quelqu'un, inscris donc Mietchka au sport, qu'elle ne souffre pas.

– Mais je ne souffre pas » protesta Mietchka.

Elles déambulaient toutes les trois au milieu du potager semé entièrement de citrouilles. Lilitchka prenait des photos, fixant Marta, Mietchka et grand-mère près des rangées des petits trous. Elles posaient toutes les trois : Mietchka avec le visage d'une martyre, Marta de profil, pour mieux exhiber son ventre, alors que grand-mère était assise sur la petite chaise, les mains sur les genoux. Lilitchka photographiait, en ajustant les mains de grand-mère, en faisant tourner le ventre de Marta et, ayant une connexion intuitive avec sa sœur, elle ne la touchait pas. Après avoir dévié de quelques degrés suivant l'indication de Lilitchka, Marta dit :

« Cet idiot est venu en Inde chercher une révélation. Et il m'a trouvée et il m'a fait deux enfants. Mamie, nous avions des jumeaux dans notre famille ? »

Grand-mère resta silencieuse, sans poser des questions superflues, car tout le monde savait qu'avec Marta, il fallait juste attendre. Puis elle dit :

« Dans notre famille toutes les femmes donnaient naissance l'une après l'autre.

– Je le savais ! Je savais que cela ne pouvait pas venir de chez nous. Des naissances multiples, comme des chats » répondit Marta.

Pendant tout ce temps, alors que le cassis devenait de plus en plus noir, que les cerises devenaient de plus en plus grosses et que les étourneaux venaient vérifier si elles étaient mûres, le téléphone de Lilitchka ne cessait de sonner.

« Qui frappe ? criait Lilitchla au téléphone. Marko ? Passe-lui le téléphone ! Excuse-toi ! » criait-elle elle puis demandait d'une petite voix fluette à Marko d'arrêter de se battre.

Alors Mietchka courait vers sa sœur et la priait doucement :

« Ne dis rien au sujet des enfants, ne dis pas qu'ils se battent. N'effraie pas Marta.

– Elle n'a plus de possibilité de revenir en arrière, répondait Lilitchka en faisant la moue. Puis au moment de la naissance les hormones feraient le nécessaire.

– Notre Marta n'a pas eu d'hormones à la naissance, dit Mietchka. En quoi elles l'aideraient ? C'est Marta, n'oublie pas.

– Si Dieu lui a permis de concevoir, alors il lui donnera des hormones, répondit grand-mère.

– Marta ! criait Mietchka. Viens-ici, grand-mère pérore sur le créationnisme !

– Il ne faut pas dire ça, grand-mère hochait la tête. Il faut croire en Dieu, alors les gens sont plus heureux et ne se saoulent pas.

– Et celui qui est devenu alcolo après sa communion ? demanda Mietchka.

– Je t'ai raconté tant de choses intelligentes, et toi, tu n'as retenu que cela. »

On n'en sut pas davantage sur le père des enfants, pas plus qu'après que les citrouilles ont montré leurs premières feuilles qui devaient donner naissance à des tiges. Marta, dont le ventre avait atteint la taille d'une petite pastèque et Lilitchka qui courait sur ses petites jambes fines, avec l'appareil photo, pour prendre une centaine de clichés de feuilles doubles.

Mietchka et grand-mère étaient assises sous un grand noyer. Un merle qui y avait trouvé refuge n'arrêtait pas de donner de la voix. Mietchka faisait un travail mécanique, en numérotant chaque citrouille sur les clichés.

« Maman ? dit Solomiya au téléphone, en le tenant devant elle.

– Allô, on m'entend ? parvenait du téléphone.

– Tout va BIEN chez nous, criait grand-mère depuis le noyer.

– Tu entends ? Où es-tu ? disait Solomiya au téléphone.

– Je suis quelque part en Grèce, toutes les îles se terminent ici par « os », j'ignore où je suis. Comment ça va ?

– Les filles font pousser les citrouilles, criait grand-mère si fort qu'on devait l'entendre au-delà du ravin où habitaient les voisins.

– Je vais te montrer ! » Solomiya fit une vidéo panoramique en montrant le potager. Marta et Lilitchka étaient en train de photographier les citrouilles, à genoux.

Puis Marta vint sous le noyer pour dire : « Vous ne dites pas à ma mère que je suis enceinte.

– Ce n'est pas ta mère qui a appelé » répondit aussitôt grand-mère, mais le soir même, dans les framboisiers, elle racontait la nouvelle à la mère de Marta.

Marta l'entendait parfaitement, couchée dans sa chambre. C'est juste qu'elle aimait une certaine dose de conspiration, ce qui permettait de limiter les conversations au sujet de ses relations avec sa mère. Cette dernière lui avait donné naissance pour remplacer un garçon, car elle ne rêvait que de garçons. Elle en avait déjà eu un, mais qui était faible, pâle et maladif, et en son for intérieur elle en voulait toujours à Marta qui elle avait toujours été forte, en bonne santé et avec un teint frais, alors que c'est son fils qui aurait dû l'être.

« Elle est tout simplement née ainsi, dit grand-mère, qui ne croyait pas que l'éducation est fondamentale et qu'il n'est pas si facile de traumatiser un enfant, comme on le pense aujourd'hui.

– Tu n'enfantes pas une pâte, disait-elle. Tu donnes naissances à une personne et elle sera telle qu'elle est née. Et toutes vos thérapies, ce n'est que du gaspillage d'argent, où on ne fait que chercher où et quand on a été blessé… »

Lilitchka disait que tous ses amis étaient en thérapie et qu'ils payaient cent vingt dollars de l'heure.

« Combien de saumons peut-on acheter avec cette somme ? » demandait grand-mère qui aimait évaluer les biens matériels en kilogrammes de saumon qui, comme elle en était persuadée, lui avaient permis de vivre jusqu'à quatre-

vingt seize ans en gardant les idées claires et en restant en relativement bonne santé.

Il arrivait à Lilitchka de se disputer avec elle en essayant de la persuader que la thérapie pouvait aider des gens à retrouver le goût de vivre.

« Imagine, chérie, si j'avais commencé à farfouiller dans les traumas de mon enfance ? demanda grand-mère. Qu'est-ce qui m'arriverait ? Je n'aurais pas cessé de pleurer. Vous n'auriez pas vu mes yeux.

– C'était une autre époque, répondit Lilitchka. Une autre époque, mais les mêmes gens.

– Li, intervenait Mietchka, si cela te fait plaisir de suivre une thérapie, vas-y, mais pourquoi tu veux y entraîner grand-mère ?

– Je veux seulement justifier devant elle ces folles dépenses.

– Oui, surtout en saumon. »

Les citrouilles poussaient, et avec elles, le ventre de Mietchka. De temps en temps, on arrachait les mauvaises herbes. Pour rendre les citrouilles encore plus photogéniques pour les photos de Lilitchka. Grand-mère empêchait Marta de désherber.

« Ton arrière grand-père, à l'époque où les femmes accouchaient dans les champs, employait des hommes pour travailler lorsque ton arrière-grand-mère devait accoucher.

– Et combien d'enfants mouraient? » rétorquait Marta prenant appui sur une bêche.

Grand-mère prenait alors son bâton et murmurait en déambulant à travers le potager :

« Elle est impossible cette fille, impossible… »

Le projet EUPL est soutenu par le programme Europe Créative.

Remerciements aux traducteurs des 14 auteurs nominés.

Remerciements à Aurélie Bontout-Roche qui a brillamment édité toutes les traductions en français.

Remerciements à Roberta Balduzzi pour la conception et la mise en page de cette publication.

EUROPEAN UNION
PRIZE FOR LITERATURE